11 E 8, m

TRAITÉ
de la Vérité de la
RELIGION CHRÉTIENNE.
PREMIERE PARTIE.



A ROTTERDAM,
Chez REINIER LEERS,
M. DC. LXXXIV.

Et à LONDRES,
Chez JEAN DE BEAULIEU,
Marchand-Libraire, devant l'Eglise de St. Martin.

MVSEVM
BRITAN
NICVM
9 W 6

A Son Alteſſe Electorale,

MONSEIGNEUR le

MARK-GRAVE DE BRANDEBOURG,

ARCHICHAMBELLAN, ET ELECTEUR DE L'EMPIRE ROMAIN, DUC DE PRUSSE, MAGDEBOURG, JULIERS, CLEVES, BERGUES, STETIN, POMERANIE, DES CASUBES, VANDALES, ET EN SILESIE, DE CROSNE ET CARNOVIE, BURCH-GRAVE DE NORIMBERG, PRINCE DE HALBERSTAT, MINDE ET CAMIN, COMTE DE LA MARCHE ET RAVENSBERG, SEIGNEUR DE RAVENSTEIN, LAUENBOURG ET BUTOW.

MONSEIGNEUR,

ENcore que je parle à un grand Prince & à un fameux Conquérant, ce n'eſt ni au fameux Conquérant, ni au grand Prince que je

dédie cet Ouvrage, mais à un pieux Electeur, à qui Dieu a fait la grace de connoître la Religion, & de l'aimer.

Je sai, MONSEIGNEUR, que les Annales du siécle seront pleines du nom illustre de Vôtre Alteſſe Electorale, & que la postérité curieuse d'apprendre les merveilles de nôtre tems, les cherchera dans l'Histoire de sa vie.

On y verra vos Etats floriſſans, la grandeur de Vôtre Alteſſe Electorale portée à un point, où l'espérance même de ſes Ancêtres n'étoit jamais parvenüe.

Mais, MONSEIGNEUR, l'oſerai-je dire à Vôtre Alteſſe Electorale? Je cherche en ſa perſonne illuſtre quelque choſe de plus grand que cette gran-

grandeur que les hommes eſtiment; & s'il faut que je m'exprime avec liberté, ces grandes & immortelles actions nous paroîtroient petites & de peu de conſidération peſées au poids du Sanctuaire, ſi elles n'avoient eu la juſtice pour leur principe, & ſi elles n'avoient été accompagnées d'une pieté, qui les rend en effet divines & ſurnaturelles, parce qu'elle les rapporte à Dieu.

Et certainement, MONSEIGNEUR, ſi nous nous ſouvenons avec joye de tant de victoires ſi importantes à cet Etat, nous ne conſidérons pas avec moins de plaiſir tant de vertus ſi utiles à nôtre édification, dont Dieu a orné l'ame de Vôtre Alteſſe; cette douceur & cette bonté qui tempérent en elle le pouvoir ſouverain, &

qui lui font porter doublement l'image de Dieu ; cette humeur bienfaisante & magnifique, qui assortit si bien ce caractere de grandeur qui est imprimé dans toute sa personne ; cette modération dans la victoire, qui lui a fait vaincre deux fois ses ennemis, & gagner par ses bienfaits ceux qu'il avoit défaits par ses armes ; & sur tout, MONSEIGNEUR, cette pieté que Dieu a mis au cœur de Vôtre Alteſſe, & que Vôtre Alteſſe inſpire avec tant de ſoin à ſon illuſtre Famille ; cette ſévérité Chrêtienne qui a banni de ſa Cour les divertiſſemens & les ſpectacles du monde ; ce zele qui l'intéreſſe ſi particuliérement dans les afflictions de l'Egliſe ; cette charité dont nous recevons tous les jours des marques ſenſibles ; cette

cette tempérance, qui nous fait voir un bel effet de la Religion, en nous montrant un Souverain qui regne ſur ſes déſirs ; & cette modeſtie, qui la met au deſſus de toutes les choſes qui l'élevent, afin ſeulement qu'elle puiſſe deſcendre plus bas en la préſence de Dieu.

En mon particulier, MONSEIGNEUR, je dois avoüer à Vôtre Alteſſe Electorale, que devant traiter de la vérité de la Religion Chrêtienne, je conſidére Vôtre Alteſſe, non comme un Héros, mais comme un Chrêtien. Ce n'eſt pas mon deſſein de conſacrer aux ſimples vertus du ſiécle, un Ouvrage dont le deſſein eſt ſi élevé au deſſus de tout ce que le ſiécle admire le plus.

J'entreprens avec la grace de

 Dieu,

Dieu, d'établir ces vérités ſalutaires & terribles qui doivent nous ſanctifier, ou nous rendre inexcuſables; anéantir le monde dans nos cœurs, ou nous donner la mort à nous-mêmes. Je ne dois ni donner à Vôtre Alteſſe Electorale ce qui ne lui appartient pas, ni dérober à Dieu ce qui lui appartient: mais je puis admirer en ſa perſonne illuſtre, les merveilles de la providence, & les dons du St. Eſprit. Et comme la Religion eſt un commerce ſacré entre Dieu & les hommes, qui a deux parties, & qui conſiſte en ce que Dieu aime les hommes, & leur fait part de ſes graces; & que les hommes aiment Dieu, & lui rendent les hommages qui lui ſont dûs: rien ne m'empêche de chercher des exemples

ples de l'une & de l'autre, dans la maniére dont Vôtre Alteſſe ſert Dieu, & dans la maniére dont Dieu bénit Vôtre Alteſſe.

Nous ne pouvons nous empêcher de regarder la pieté, comme une perle de grand prix, qui mérite que nous vendions tout pour la poſſéder, lors que nous voyons que Vôtre Alteſſe Electorale dans ce haut point de gloire & de proſpérité temporelle, la préfére à toutes choſes: & nous ſommes obligés de reconnoître, que la pieté a les promeſſes de la vie préſente, & celles de la vie qui eſt à venir, lors que nous voyons Vôtre Alteſſe Electorale conſtante dans ſa pieté, être ſi conſtamment bénite de Dieu.

Je ſouhaite, MONSEIGNEUR, que

ce grand Dieu nous montre de plus en plus quels ſont les avantages de la Religion, par l'abondance des graces qu'il répandra ſur Vôtre Alteſſe; & que Vôtre Alteſſe continüe de nous montrer l'efficace divine de la Religion, par une ſuite d'actions ſaintes qui glorifient Dieu. C'eſt le ſouhait de celui qui eſt avec des ſentimens inviolables de reſpect & de fidélité,

MONSEIGNEUR,

De Vôtre Alteſſe Electorale

Le très-humble & très-obéiſſant & très-fidéle Serviteur,

ABBADIE.

PREFACE.

LA Religion Chrêtienne ſe fait ſentir auſſi-tôt qu'elle ſe fait connoître; & comme elle a une lumiére qui éclaire, & une force qui ſanctifie, il y a auſſi deux ſortes de preuves qui en ſont connoître la verité: les unes qu'on peut appeller les preuves de l'eſprit; & les autres qu'on peut nommer les démonſtrations de la conſcience. Les prémieres conſiſtent en connoiſſance, & les autres en ſentiment.

Il eſt certain que les preuves du premier ordre ſe préſentent naturellement à l'eſprit de toute ſorte de perſonnes. Les ſimples les apperçoivent, comme les ſavans, encore qu'ils n'en parlent pas ſi bien; & cette admiration qui naît dans leur eſprit des merveilles qui leur ont été révélées, nous marque qu'ils y ont apperceu des caracteres de divinité, encore qu'ils ne ſoient pas en état de bien développer la connoiſſance qu'ils en ont.

Ces perſonnes ſimples & groſſieres ont même cet avantage ſur les autres; c'eſt que paroiſſant moins capables de comprendre ces preuves qui conſiſtent en connoiſſance, elles ſont ordinairement plus propres à goûter celles qui conſiſtent en ſentiment. Leur eſprit, qui n'eſt pas diſſipé par les ſpeculations de la Philoſophie & de la curioſité humaine, s'arrête davantage aux merveilles de l'Evangile: & leur cœur, qui n'eſt point enflé de ſes connoiſſances, les diſpoſe plus facilement à l'admiration de ce qu'ils connoiſſent, & à l'amour de ce qu'ils admirent.

Mais

Mais bien qu'il y ait dans la Religion des preuves qui se présentent naturellement à l'esprit des hommes, & d'autres qui se font sentir par la proportion qu'elles ont avec le cœur, comme la lumiere se fait connoître par la proportion qu'elle a avec nos yeux; & qu'on puisse dire de ces demonstrations de la conscience, qu'elles sont au dessus de toute expression, & qu'elles perdent plus qu'elles ne gagnent par le raisonnement: il ne faut pourtant pas consentir aux triomphes imaginaires des incredules, qui n'ayant jamais senti l'efficace de la Religion, & n'en voulant point admirer les vrayes beautés, en combattent ouvertement la divinité.

Dieu nous aidera par sa grace dans le dessein que nous avons de confondre par les principes de la raison, ces faux partisans de la raison humaine, & de mettre au jour les secretes illusions que leur font les passions de leur cœur, & de tâcher de les disposer à sentir les divins rapports qui sont entre la Religion Chrêtienne & la conscience.

Ceux qui sont dêja persuadés, ne seront pas fâchés qu'on leur fasse faire de nouvelles reflexions sur des objets qui ne peuvent être ni trop présens à leur esprit, ni trop empreints dans leur memoire; & pardonneront volontiers à nôtre foiblesse, la disproportion qu'ils trouveront entre ce qu'ils ont dêja conçû & senti de la Religion, & ce que nous pouvons leur en faire sentir & concevoir. Ceux qui sont assez malheureux pour floter dans l'incertitude, y trouveront avec la grace de Dieu, dequoi dissiper leurs doutes, & s'affermir dans la pieté. Et ceux qui veulent être incredules à quelque

que prix que ce soit, & qui ne cherchent que des tenebres favorables à leurs passions, y trouveront une lumiere qui les confondra infailliblement, pour peu qu'ils ayent de reste de sentimens humains.

Cet Ouvrage sera partagé en deux Parties, qui ne seront que deux Methodes differentes de prouver la verité de la Religion Chrêtienne. Dans la premiere, on descendra de cette proposition, Il y a un Dieu, jusqu'à celle-ci, Jesus fils de Marie est le Messie promis. Et dans la seconde, on montera de celle-ci, Il y a aujourdhui des Chrêtiens dans le monde, jusqu'à cette premiere proposition, Il y a un Dieu.

La premiére de ces deux Parties sera partagée en quatre Sections. On examinera si le sentiment que nous avons qu'il y a un Dieu, est un préjugé dont il faille se défier, ou une opinion qui naisse du sentiment de la verité connüe. On cherchera la Divinité dans la nature, dans la societé & dans le cœur de l'homme. On examinera les difficultés les plus specieuses que l'on peut opposer à ce grand principe; & par la comparaison exacte des deux sentimens, on montrera que l'Atheïsme est une extravagance dont l'homme n'est point capable, à-moins qu'il ne renonce à lui-même. C'est le sujet de la premiere Section.

Après avoir prouvé l'éxistence de Dieu, il en faudra établir l'idée. L'idée de Dieu établie, nous servira pour prouver la necessité d'une Religion en general. Celle-ci nous conduira aux principes de la Religion naturelle, dont nous justifierons la verité & la divinité. L'abus que les hommes ont

fait

fait de la Religion naturelle par le Paganisme qui en est la corruption, nous menera à une révélation ajoûtée à la premiere, & qui doit reparer la Religion naturelle. C'est la matiere de la seconde Section.

Il faudra en-suite s'attacher à la recherche de cette révélation ajoûtée à celle de la nature, dont nous aurons entrevû la necessité; & trouvant dans un coin du monde un Peuple de Sages qui ont de plus beaux sentimens de la Divinité, que les Philosophes les plus éclairés, & qui se vantent d'avoir été honorés de cette révélation; nous examinerons le caractere de ces hommes, qui sont les Juifs; & en-suite entrant dans l'examen de leur Ecriture qui contient leur révélation, nous trouverons qu'elle a un caractere singulier & extraordinaire, qu'elle est exempte des passions & des foiblesses qui paroissent dans les autres livres, qu'elle repare effectivement la Religion naturelle, que seule elle conduit les hommes à leur veritable fin, qu'elle contient des propheties très-expresses, très-clairement accomplies, & qu'on ne peut soupçonner d'avoir été composées après l'évenement; que cette révélation a été conservée dans des monumens inviolables; qu'il a été absolument impossible qu'on la supposât, ou qu'on la changeât essentiellement: ce qui nous donnera occasion de refuter amplement les veües de Spinosa, Hobbes, &c. que l'on ne peut raisonnablement revoquer en doute les faits qui sont contenus dans l'Ecriture des Juifs, & que la verité de ces faits justifie invinciblement la divinité de la Religion Judaïque.

C'est

C'est le sujet qui est traité dans la troisiéme Section.

Comme la Religion naturelle nous a conduit à la Religion Judaïque; la Religion Judaïque nous mene aussi à la Religion Chrêtienne. L'Ecriture des Juifs nous enseigne que Dieu traitera une nouvelle alliance avec les hommes; que cette alliance sera établie sous de meilleures promesses, que la premiére; qu'elle sera adressée à tous les hommes; & que les Nations seront appellées à la connoissance du vrai Dieu; qu'elles seront appellées par le ministere d'un homme saint, dont les Prophétes nous marquent la venüe, le tems de la venüe, la naissance, le lieu de la naissance, la Tribu, la famille, la vie, le ministere, les actions, le Précurseur, les Disciples, la doctrine, l'opposition à sa doctrine, la mort, le genre de la mort, les circonstances de sa mort; sa sepulture, sa resurrection, son ascension dans le ciel: de-sorte que trouvant toutes ces circonstances en Jesus Christ, & ne les trouvant qu'en J. Christ, nous ne pouvons nous empêcher de regarder celui-ci comme le Messie que les Prophétes avoient annoncé. C'est ce qui est contenu dans la quatriéme Section.

Dans la seconde Partie, on considere la Religion sous une face assez differente de celle-là. La premiere a établi le Christianisme par des preuves empruntées de la Religion naturelle & de la Religion Judaïque: celle-ci l'établira par ses propres caracteres. Mais afin que les incredules n'ayent aucun lieu de se défier des preuves qu'on apportera dans ce dessein; on commencera par douter de tout, & l'on ne recevra les verités, qu'à-mesure qu'elles

qu'elles seront évidentes. On ne supposera d'abord que cette verité connüe, qu'il y a aujourdhui des Chrêtiens dans le monde, & qu'il n'y en a pas toûjours eu. On remontera jusqu'aux siecles qui ont précedé Constantin. On examinera le martyre des Chrêtiens. On passera jusqu'aux Disciples & aux successeurs des Apôtres. On fera voir deux choses importantes dans cette matiere; qu'ils ont souffert la mort pour défendre une Religion qui est visiblement fondée sur des faits; & que ces faits ne pouvoient leur être inconnus. On fera voir, que soit que l'Ecriture du Nouveau Testament soit supposée, soit qu'elle ne le soit pas, elle contient certains faits fondamentaux qui ne peuvent être révoqués en doute; & que ces faits suffisent pour prouver la verité de la Religion Chrêtienne. On considerera d'abord les Apostres comme de simples témoins. On prouvera la validité de leur témoignage par des circonstances de leur vie qui ne peuvent être contestées; & par la validité de leur témoignage, on établira la divinité de la Religion Chrêtienne. Tout cela fera le sujet de la premiere Section de cette seconde Partie.

Après avoir considere les Apôtres comme Prédicateurs, on les regardera comme Ecrivains. On entrera dans l'examen des livres du Nouveau Testament. On fera voir qu'ils n'ont pû être supposés ni corrompus, & que les Apôtres n'ont pû écrire des choses fausses. On remarquera qu'ils ont tous les caracteres qui sont le plus opposés à celui des imposteurs; qu'ils n'auroient pû ni voulu seduire les hommes; qu'il est même impossible qu'ils

qu'ils en ayent conçû le dessein. On considerera ensuite la sainteté & les miracles de Jesus Christ, la sainteté & les miracles des Apôtres, les propheties du Nouveau Testament, les dons extraordinaires & miraculeux si communs du tems des Apôtres, & dont les Apôtres parlent si souvent; & par l'amas de toutes ces circonstances exterieures, mais incontestables, on prouvera que l'Ecriture a été composée par des hommes qui avoient le St. Esprit, & qu'on ne peut revoquer en doute la verité de la Religion Chrêtienne. C'est la matiere de la seconde Section.

Comme tout cela ne regarde que le dehors de la Religion, il en faudra montrer ensuite les beautés, les usages, l'utilité & l'excellence; & c'est ce que nous ferons, en la representant dans onze Tableaux differens, dans l'amas des témoignages qui lui sont rendus, dans son opposition avec toutes les fausses Religions, dans la pureté & le desintéressement de sa fin, dans ses effets admirables qui se manifestent dans le cœur de l'homme, dans l'Eglise, & même dans la société generale des hommes; dans sa Morale si sainte, dans ses mysteres si sublimes, & pourtant si liés avec les principes de la conscience; dans la convenance de ces mysteres avec les lumieres de la raison; dans le rapport essentiel qu'elle a avec la gloire de Dieu, dans sa divine convenance avec nôtre cœur, qu'elle affranchit de sa misere, de sa bassesse & de sa corruption; dans cette proportion si exacte qu'elle a avec la Religion Judaïque, qui fait que la Religion Judaïque n'enferme ni raison, ni sagesse, separée de la Religion Chrêtienne qui en est la clef; & que la Religion Chrêtienne se trouve representée dans la Religion Judaïque, comme

dans un grand & magnifique miroir ; & enfin dans sa proportion avec la Religion naturelle, dont le Christianisme est le rétablissement parfait, comme le Paganisme en étoit la corruption. C'est le sujet de la troisiéme & derniere Section de la seconde Partie.

Voilà quel est le plan de cet Ouvrage, dans lequel on s'est principalement proposé quatre choses ; de donner aux principes de la Religion un ordre & un enchaînement qui servit à en faire voir la verité ; de découvrir les principes secrets de l'incredulité, & de la combattre, en montrant sa source ; de satisfaire le plus qu'il a esté possible à toutes les difficultés qu'on nous fait soit dans les livres, soit dans la conversation, j'entens celles qui ont quelque espece d'apparence ; & enfin, de n'employer que les preuves qui nous persuadent, & de ne les presser qu'à-mesure qu'elles nous persuadent : ne nous attachant point à copier ceux qui ont écrit sur la même matiere, & n'affectant pas aussi de les éviter ; mais tâchant de nous mettre au dessus de toute ostentation d'esprit & d'érudition, qui est si fatale à cette sorte d'Ouvrages, parce qu'on y cherche précisément ce qui établit que la Religion Chrêtienne est veritable, & non pas ce qui prouve simplement que l'Auteur est subtil, ou savant.

Si l'on n'ose se flater d'avoir reüssi dans toutes ces veües, on peut se rendre ce témoignage à soi-même, d'y avoir travaillé sincerement & avec application. Dieu qui nous a mis ce dessein au cœur, & qui a soulagé nôtre foiblesse par sa grace, veuille le faire reüssir pour la gloire de sa verité, & pour le salut de ceux qui lui contredisent.

TABLE

TABLE
des Sections & des Chapitres.

PREMIERE PARTIE.

I. SECTION.
De l'Existence de Dieu.

CHAPITRE I. *Dessein de cette Section.* Page 1.

CHAP. II. *Où l'on fait voir en recherchant les principes de nos erreurs, que le sentiment qui établit l'existence de Dieu, n'est point un faux préjugé.* 6

CHAP. III. *Où l'on continue de montrer, que le sentiment que nous avons de l'existence de Dieu, n'est point un préjugé.* 17

CHAP. IV. *Où l'on entre dans l'examen des preuves qui établissent l'existence de Dieu.* 21

CHAP. V. *Où l'on considére les preuves de l'existence de Dieu que la Philosophie nous fournit.* 32

CHAP. VI. *Où l'on continue à prouver par les principes de la Philosophie, l'existence de Dieu, conjointement avec la spiritualité & l'immortalité de l'ame.* 46

CHAP. VII. *Qu'il y a dans le monde des caractéres de nouveauté qui nous conduisent à la vérité de l'existence de Dieu.* 71

CHAP. VIII. *Preuves de l'existence de Dieu par la considération de la societé. Premiere preuve tirée de la suite des générations.* 73

CHAP. IX. *Qu'il y a des caractéres de nou-*

veauté dans la société humaine, qui prouvent l'existence de Dieu. 80
CHAP. X. *Qu'y ayant un chef du genre humain, il faut qu'il y ait un Dieu.* 91
CHAP. XI. *Preuves de l'existence de Dieu tirées de la considération de nôtre ame.* 94
CHAP. XII. *Considération de l'homme, & en quel sens on peut dire que les autres choses sont pour lui.* 105
CHAP. XIII. *Où l'on fait voir la perfection de l'homme par la considération de ses defauts.* 110
CHAP. XIV. *Où l'on entre dans l'examen des principales difficultés que les Athées opposent à la vérité de l'existence de Dieu.* 117
CHAP. XV. *Suite des objections des Athées.* 125
CHAP. XVI. *Où l'on fait divers paralléles des deux sentimens pour montrer l'extravagance des Athées.* 131
CHAP. XVII. *Où l'on continüe de faire voir l'absurdité de l'Atheïsme, en le comparant au véritable sentiment.* 138
CHAP. XVIII. *Où l'on conclud, en examinant s'il y a de véritables Athées.* 148

II. SECTION.

Où l'on établit la vérité & la necessité de la Religion contre ceux qu'on nomme Deïstes.

CHAP. I. *Quatre principes qu'il faut prouver, opposés à quatre espéces de Deïstes.* 152

CHAP.

CHAP. II. *Où l'on établit l'idée de Dieu: que c'est un Etre nécessaire & qui nécessairement est unique.* 154
CHAP. III. *Que la sagesse, la justice & la bonté entrent nécessairement dans l'idée de Dieu.* 161
CHAP. IV. *Où l'on établit la nécessité d'une Religion en general par l'idée de Dieu.* 171
CHAP. V. *Où l'on établit la vérité de la Religion naturelle.* 173
CHAP. VI. *Qu'il y a en nous des principes d'une Religion veritablement naturelle.* 179
CHAP. VII. *Où l'on établit la nécessité d'une révélation ajoûtée à celle de la nature.* 187
CHAP. VIII. *Où l'on établit qu'il y a une distinction nécessaire & naturelle entre le bien & le mal moral.* 199
CHAP. IX. *Où l'on examine les difficultés des Deïstes.* 208
CHAP. X. *Où l'on continüe de satisfaire aux difficultés des Deïstes.* 215

III. SECTION.

Où l'on établit la vérité de la Religion Judaïque.

CHAP. I. *Recherche de cette révélation ajoûtée à celle de la nature, dont on a entrevû la nécessité.* 229
CHAP. II. *Que la révélation Judaïque a des caracteres de divinité qui frappent d'abord la veüe.* 233

CHAP. III. *Où l'on continuë d'examiner les caracteres de divinité qui ſont dans la révélation Judaïque.* 242
CHAP. IV. *Où l'on continuë d'examiner les caracteres de divinité qui ſont dans la révélation Judaïque par la conſidération des prophéties.* 251
CHAP. V. *Que ſuppoſé que nous trouvions des caracteres de divinité dans la révélation Judaïque, nous pouvons de cela même nous aſſurer qu'elle n'a point été eſſentiellement corrompüe.* 264
CHAP. VI. *Où l'on examine les voyes dont la ſageſſe de Dieu s'eſt ſervie pour conſerver la révélation des Juifs pure & invariable.* 269
CHAP. VII. *Où l'on répond aux objections que Spinoſa fait contre les Livres de Moïſe.* 284
CHAP. VIII. *Où l'on continuë d'examiner les objections de Spinoſa ſur les Livres de Moïſe.* 290
CHAP. IX. *Méthode pour prouver la vérité de la Religion Judaïque, nonobſtant les fauſſes ſubtilités des incrédules.* 298
CHAP. X. *Premier monument de la révélation Judaïque. Qu'il y a toûjours eu parmi les Juifs une Loi de Moïſe, qui contenoit la ſubſtance de leur Religion.* 301
CHAP. XI. *Second monument de la révélation Judaïque. Que le Pentateuque ſubſiſtoit néceſſairement avant Eſdras, & que celui-ci n'a pû ſuppoſer une nouvelle Ecriture compoſée de faux événemens.* 309
CHAP. XII. *Où l'on examine ſi Eſdras n'a point changé la forme de l'Ecriture.* 315
CHAP. XIII. *Troiſiéme monument de la révélation Judaïque. Que la ſubſtance de la Loi n'a pû entiérement s'effacer du ſouvenir des Iſraëlites.* 329
CHAP. XIV. *Quatriéme & cinquiéme monumens de la révélation Judaïque.* 333
CHAP. XV. *Que Moïſe n'a pû avoir deſſein de tromper les Iſraëlites.* 346
CHAP. XVI. *Que les miracles rapportés par Moïſe étant véritables, ils prouvent la vérité de la Religion Judaïque.* 350
CHAP. XVII. *Examen de quelques difficultés qu'on oppoſe à la vérité de la Religion Judaïque.* 354

IV. SECTION.

Où l'on fait voir que la révélation Judaïque nous conduit à la vérité de la Religion Chrêtienne.

CHAP. I. *De la vocation des Payens.* 373
CHAP. II. *Que Dieu devoit traiter une autre Alliance avec les hommes, plus parfaite que la premiére.* 389
CHAP. III. *Que Dieu devoit appeller les Gentils, & traiter une nouvelle Alliance par le miniſtere d'un Médiateur.* 394
CHAP. IV. *Que Dieu n'a point différé l'envoi du Meſſie à-cauſe des péchés du peuple.* 403
CHAP. V. *Que la vocation des Payens eſt un caract-*

caractere du Messie, & que Jesus Christ a été marqué fort clairement & fort exactement par les anciens oracles. 407
CHAP. VI. *Que les Prophétes ont marque le tems de la venüe du Messie.* 410
CHAP. VII. *Où l'on continüe de considérer le tems que les Prophetes avoient marqué pour la venüe du Messie.* 423
CHAP. VIII. *Où l'on examine les oracles de Daniel qui regardent le tems & la venüe du Messie.* 435
CHAP. IX. *Où l'on prouve que Jesus Christ est le Messie, par le Chap. 53. d'Esaïe.* 456
CHAP. X. *Où l'on continüe d'examiner les prophéties qui regardent le Messie, & sur tout celles qui marquent le lieu & la maniere de sa naissance.* 481
CHAP. XI. *Où l'on examine quelques prophéties qui regardent le ministere du Messie.* 487
CHAP. XII. *Où l'on considére les prophéties qui regardent la mort du Messie.* 492
CHAP. XIII. *Où l'on examine les prophéties qui marquent ce qui est arrivé au Messie après sa mort.* 499
CHAP. XIV. *Où l'on satisfait aux principales difficultés que l'on peut former sur le sujet des prophéties qui regardent le Messie.* 503.

TRAI-

TRAITÉ de la Vérité de la RELIGION CHRÉTIENNE.

I. SECTION.

De l'Existence de Dieu.

CHAPITRE I.

Dessein de cette Section.

BIen que les incrédules du tems tâchent de faire revivre le Pyrrhonisme pour ébranler les fondemens de la Religion, on peut dire que rien ne fait mieux connoître leur égarement & leur foiblesse, que ce doute universel auquel ils ont recours.

On aura beau s'imaginer, que la Nature voulant se jouër de nôtre foiblesse, a mis dans nôtre esprit certaines notions fausses, sur lesquelles nous raisonnions comme sur des principes véritables. Ce doute métaphysique sera bientôt détruit par le sentiment d'un nombre presque infini de vérités

particuliéres que nous ſommes obligés de recevoir. Une ſpéculation abſtraite & éloignée ne ſera point plus forte que la connoiſſance que nous avons de l'éxiſtence de nôtre ame, qui penſe, qui doute, qui raiſonne, & qui ſait qu'elle forme tous ces actes; & aprés mille & mille ſuppoſitions chimériques, nous ſerons contraints de renoncer à nos doutes généraux, pour recevoir l'évidence de ces principes particuliers, que le tout eſt plus grand que ſa partie, & que ſi de choſes égales on ôte choſes égales, ce qui reſte ſera égal; ces premiers principes du ſens commun étant ſi évidens, que leur ſimple veüe perſuade néceſſairement, & reſſemblent au ſoleil, qui ne peut recevoir du dehors une clarté qu'il donne à toutes choſes.

A la vérité, ſi l'on arrête l'eſprit à ces ſpéculations générales & à ce doute univerſel, & qu'on ne lui permette point de deſcendre à des veües & à des conſidérations plus particuliéres, on pourra le rendre Pyrrhonien pour quelques inſtans: mais on le rendra extravagant en même temps, y ayant une eſpéce de folie à s'appliquer ſi fortement à la conſidération d'un objet, qu'on ſe rende par là incapable de penſer aux autres. Laiſſez l'eſprit dans la liberté de conſidérer les doutes du Pyrrhonien, & de les comparer avec la certitude qu'il ſent bien qu'il a de certaines vérités, & vous trouverez

verez qu'au lieu de combattre la certitude par le doute, il détruira le doute par la certitude; parce que la certitude naît d'une évidence qui perſuade, & qu'un doute ne fait que tenir l'eſprit ſuſpendu; qu'un doute, comme celui que nous ſuppoſons, eſt une conception abſtraite & éloignée, & que la certitude dont il s'agit, conſiſte en ſentiment, qu'un doute tire ſa force des tenebres & de l'ignorance qui l'ont fait naître, & que la connoiſſance des premiers principes eſt évidente par ſa propre lumiére.

Il n'y a pas moins d'injuſtice que d'erreur, à adopter les ſpéculations du Pyrrhoniſme pour s'en ſervir contre la Religion. Car s'il eſt vrai qu'on n'engage point un Géometre à détruire l'opinion de ceux qui doutent de tout, ſi l'on ſe perſuade que les regles de la Mécanique peuvent être certaines indépendemment de cet éxamen, & s'il eſt inoui que ce doute univerſel des Pyrrhoniens ait jamais retardé d'affaire, ni formé d'obſtacle ſérieux à l'éxécution d'aucun deſſein dans le commerce de la vie civile; eſt-il raiſonnable que ce même doute devienne conſidérable ſeulement lors qu'il s'agit d'attaquer les fondemens de la religion, & qu'une hypotheſe extravagante ceſſe de porter ce nom, parce qu'elle favoriſe l'incrédulité?

Au fond, bien que les vérités de la Religion ſoient infiniment plus certaines en

elles-mêmes, que toutes les autres, nous nous contenterions qu'on les reçût avec la même certitude, qu'on reçoit ces premiéres & communes vérités, qui font la regle de nôtre conduite & de nos actions.

Les ſpéculations de ces Philoſophes ne nous regardent donc pas davantage, qu'elles regardent tous les autres hommes; & comme il n'y a perſonne à qui elles faſſent révoquer en doute les principes de l'art qu'il exerce, ou de la prudence par laquelle il agit, nous ne croirons pas auſſi qu'elles doivent nous arrêter un moment dans l'établiſſement des vérités de la Religion.

Nous conclurrons ſeulement de ce penchant que les hommes ont à douter de tout, pour faire périr les vérités de la Religion avec toutes leurs autres connoiſſances par un commun naufrage, qu'il n'y a point de doute ſi chimérique, ni d'opinion ſi abſurde, que l'incrédulité n'adopte pour ſon intérêt; qu'elle donne du crédit & de la conſidération à tout ce qui lui eſt favorable; & que puis qu'elle change la certitude de toutes choſes en doute, il ne faut pas s'étonner, ſi en d'autres rencontres elle veut changer ſes moindres doutes en certitude.

J'eſpere qu'on n'en doutera point, ſi l'on conſidére avec quelque ſoin la maniére dont on va établir la vérité de l'éxiſtence de Dieu. Comme c'eſt là une vérité premiére & fondamentale, qu'elle fait naître toutes les

les autres vérités de la Religion, & que toutes les autres la ſuppoſent; il ne faut rien oublier pour la bien établir. Et comme il n'y a rien de plus ſoupçonneux que l'incrédulité, qui augmente même ſes défiances à meſure que les vérités qu'on veut prouver ſont eſſentielles & importantes, on prendra toutes les précautions poſſibles pour éviter tout ſoupçon d'illuſion ou de mauvaiſe foi. Voici l'ordre qu'on ſuivra dans ce deſſein.

On tâchera premiérement de pénétrer dans les ſources de nos erreurs, pour connoître ſi le ſentiment que nous avons, qu'il y a un Dieu, ne ſeroit point un préjugé; & ſi nous pouvons nous aſſûrer au contraire, qu'il naiſſe de la force & du ſentiment de la vérité connûe. Nous réfléchirons enſuite par voye d'éxamen ſur les preuves qui nous perſuadent l'éxiſtence de Dieu, & ſur les difficultés qu'on leur oppoſe, ou qu'il ſemble qu'on leur peut oppoſer. Nous nous attacherons en troiſiéme lieu à conſidérer à part les objections les plus apparentes des Athées. Et enfin nous ferons une comparaiſon des deux ſentimens, qui fera voir que l'Atheïſme eſt une extravagance viſible, s'il eſt vrai qu'il y ait de véritables Athées; ce qu'on éxaminera pour la fin en peu de mots.

CHAPITRE II.

Où l'on fait voir, en recherchant les principes de nos erreurs, que le ſentiment qui établit l'exiſtence de Dieu, n'eſt point un faux préjugé.

ENcore qu'on ne doive point douter de tout avec les Sceptiques, il eſt bon néanmoins de ſe défier de ſa raiſon; parce que ſi la Nature a donné à tous les hommes un ſens commun, qui dans ſes premiéres notions & dans les jugemens qu'il forme avec une liberté entiére, ne ſauroit être un principe d'erreur, l'expérience nous convainc, que l'homme n'eſt que trop ſujet à ſe tromper dans les matiéres qui l'intéreſſent, ou qui ſont ſuſceptibles de préoccupation.

Il eſt certain qu'il y a en nous une lumiére naturelle qui ne nous trompe point, & des préjugés qui nous trompent. Sans ces préjugés nous ne ſerions jamais dans l'erreur, & ſans cette lumiére naturelle nous y ſerions toûjours. La difficulté conſiſte à démêler ces deux principes ſi différens, & à en faire un juſte diſcernement. En quoi il eſt certain qu'on réüſſira, ſi l'on joint l'expérience à la raiſon.

Il ſeroit difficile de rapporter nos erreurs ou nos préjugés à d'autres cauſes qu'à quelqu'une de ces trois; à la qualité des choſes que nous connoiſſons, ou à la maniére dont elles

elles ſont propoſées à nôtre entendement, ou à la diſpoſition même de nôtre eſprit.

Bien que les choſes que nous connoiſſons puiſſent être en elles-meſmes difficiles & problématiques, ce qui ſemble devoir embarraſſer nôtre eſprit, & quelquefois l'engager dans l'erreur; nous ne craindrons pas de ſoûtenir, que la qualité des choſes ne ſuffit pas pour former nos faux préjugés. Les démonſtrations de la Géometrie ſont difficiles; & néanmoins nous en jugeons ſainement. Ces choſes qu'on nomme indifférentes, & dont nous jugeons ſans contrainte & ſans intéreſt, ſont quelquefois tout-à-fait problématiques; & le ſens commun ne ſe préoccupe pourtant pas lors qu'il en juge, parce qu'il doute où il faut douter, & qu'il aſſûre où il faut aſſûrer, ne concevant qu'une ſimple opinion des choſes problables, & jugeant avec certitude des choſes évidentes. Ce n'eſt pas qu'il ne puiſſe arriver, & qu'il n'arrive même aſſez ſouvent, que l'impatience, l'orgueil & la précipitation forment en nous une habitude de vouloir juger avec certitude de toutes choſes; ce qui fait naître mille faux préjugés dans nôtre entendement: mais alors le déréglement vient d'ailleurs, & ce n'eſt point la qualité des choſes que nous en devons accuſer.

Il ne ſeroit pas plus raiſonnable de l'attribuer à quelque diſpoſition naturelle de nô-

tre esprit ; puis qu'en ce cas-là, il faudroit que nôtre esprit fût naturellement disposé à juger mal des choses, de quelque maniére qu'elles lui fussent présentées : & c'est alors que nous ne pourrions nous dispenser d'être Pyrrhoniens, & quelque chose de pis encore, puis que nous devrions toûjours nous croire dans l'erreur par la disposition mesme de nôtre entendement. Mais comme l'expérience & le sentiment d'un nombre presque infini de vérités, dont il nous est impossible de douter, nous rassûre à cet égard, & nous dit qu'il y a une certaine lumiére naturelle en nous qui ne nous trompe point, il ne reste sinon que nos erreurs viennent de ce que les objets sont mal proposés à nôtre esprit.

En effet, comme chaque chose a plusieurs faces, elle ne se présente pas toûjours sous la même forme à nôtre entendement ; & comme elle lui est diversement proposée par des causes étrangeres, elle paroit assez souvent à un esprit différente de ce qu'elle paroit à un autre, ou de ce qu'elle avoit paru en un autre tems à celui-là même. Mais ce qu'il y a de constant & qui ne change jamais, c'est la disposition de l'entendement à juger des choses selon ce qui lui en paroit.

Quoi qu'il en soit, il y a deux sortes de choses qui font que les objets sont mal proposés à nôtre esprit, ou, si l'on veut, qui font naître

naître tous nos faux préjugés ; les unes extérieures, & les autres intérieures. Je mets au premier rang l'éxemple, l'éducation, les mauvais raisonnemens, & les sophismes du discours. Ainsi l'éxemple & l'éducation font que la sensualité & l'yvrognerie, qui sont de tres-grands vices en eux-mêmes, passent en certains païs pour des vices tres-legers : les fameux sophismes du Rhétoricien Theodotion persuaderent au Roi d'Egypte qu'il devoit faire mourir Pompée ; & l'on voit que les hommes sont tous les jours à cet égard les dupes les uns des autres.

Les causes intérieures de nos erreurs & de nos préjugés se réduisent à trois, qui sont les sens, l'imagination, & les passions du cœur. Toutes ces choses sont capables de proposer mal l'objet à nôtre esprit, & de le faire paroître tout autre qu'il n'est en lui-même. Ainsi, comme nos yeux nous ont représenté une étoile comme un flambeau, nous avons eu quelque peine à nous persuader ensuite, qu'une étoile fût plus grande que le Globe où nous habitons ; ne pouvant accorder cette petite idée que nos yeux nous en donnent, avec cette grande idée que la raison nous en fait avoir. L'imagination nous fait concevoir la substance de nôtre ame comme étenduë & matérielle, quoi qu'elle ne le soit point en effet : ou si l'on veut un éxemple moins contesté, elle nous représente la division de la matiére à

l'infini comme impoſſible, encore que la raiſon nous montre qu'elle eſt certaine. Et le cœur préoccupé par ſes paſſions, nous faiſant toûjours regarder du bon côté les choſes qui nous appartiennent, & nous éloignant de toutes celles qui ne ſe rapportent point à nôtre intérêt, fait que nous nous trompons inceſſamment dans le commerce de la vie civile.

On croit pouvoir poſer en fait, qu'il n'y a aucune erreur, ni aucun faux préjugé dans l'eſprit de l'homme, qui ne puiſſe être rapporté à quelqu'une de ces ſources, & que l'on ne ſauroit apporter d'éxemple qui détruiſe cette maxime.

On ne peut donc faire mieux pour détruire les défiances de l'incrédulité, que d'éxaminer d'abord, ſi le ſentiment que les hommes ont communément de l'éxiſtence de Dieu, ne ſeroit point un préjugé naiſſant de quelqu'un de ces principes.

Si nous regardons aux cauſes extérieures de nos erreurs, nous trouverons qu'elles dépendent des circonſtances des tems & des lieux, & qu'ainſi elles varient perpétuellement. Qu'on cherche dans l'Hiſtoire l'état paſſé du monde, & qu'on jette les yeux ſur l'état où le monde eſt aujourdhui : qu'on éxamine toutes les erreurs qui regnent, & toutes celles qui ont regné parmi les hommes ; l'on trouvera que l'éxemple, l'éducation, les ſophiſmes du diſcours, ou les fauſſes

fauſſes couleurs de l'éloquence ont produit des erreurs particuliéres, mais non pas des erreurs générales ; ont pû tromper quelques hommes, ou les tromper tous dans certains lieux & en certains tems, mais non pas tous les hommes, dans tous les lieux & dans tous les ſiécles.

Voilà préciſément en quoi la nature & l'éducation ſont différentes. La nature eſt ſemblable dans tous les hommes qui ſont & qui ont été. Ils ſentent le plaiſir, ils déſirent l'eſtime, ils s'aiment eux-mêmes aujourdhui comme autrefois ; & l'on doit faire en cela le même jugement des qualités véritablement naturelles, & de celles qui ſont, ſelon nous, originairement attachées à la nature, comme la corruption du peché, dont ce n'eſt pas ici le lieu de parler.

Mais il n'en eſt pas de même des principes de l'éducation qui varient ſans ceſſe. La ſucceſſion des tems, la révolution des affaires, les divers intérêts des Peuples, le mélange des Nations, les différentes inclinations des hommes changent l'éducation, elles donnent cours à d'autres maximes, & établiſſent d'autres regles d'honneur & de bienſéance. Si donc nous trouvons que ce ſentiment, qu'il y a un Dieu, s'eſt conſervé parmi tous ces changemens de la ſocicté, qu'en pouvons-nous conclurre autre choſe, ſinon que ce ſentiment ne vient pas de la ſimple éducation, mais qu'il eſt fondé ſur

quelque proportion naturelle qui eſt entre cette premiére vérité & nôtre entendement? *In Oratione pro Archia Poëta.* Ciceron reconnoit, qu'il n'y a point de Nation ſi barbare, qui n'ait eu quelque connoiſſance de la Divinité; & quand il ne le diroit pas, la choſe n'en ſeroit pas moins véritable. On voit que les hommes dés qu'ils ſont hommes, c'eſt-à-dire, capables de ſocieté & de raiſonnement, connoiſſent cette vérité. Car pour l'éxemple de quelques Sauvages, qui ne l'ignorent que parce que la raiſon ne ſe déploye point en eux, il ne ſauroit tirer à conſéquence. Ceux qui n'éxercent point leur raiſon, ſont ſemblables à ceux qui n'en ont point. Il faut les mettre au rang des enfans qui vivent ſans réfléxion, & qui ne paroiſſent capables que des actions animales. Et comme l'on ne doit point conclurre, qu'il n'eſt pas naturel à des gens raiſonnables de chercher les moyens de ſe garantir des injures de l'air, parce qu'il y a des Sauvages qui ne s'en mettent point en peine, on ne doit pas inférer auſſi de l'abaiſſement de leur eſprit ſtupide & abruti, qui ne tire aucune conſéquence de ce qu'il voit; qu'il n'eſt pas naturel à l'homme de connoître la ſageſſe d'un Dieu qui agit dans l'Univers.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt toûjours vrai que les hommes qui raiſonnent & qui vivent en ſocieté, ſe ſont de tout tems accordés à reconnoître cette vérité fondamentale. Les principes

principes des ſciences ont changé, les arts ont ſuccedé les uns aux autres, il eſt arrivé de nôtre connoiſſance des révolutions ſecretes & éclatantes, ſubites & imperceptibles dans la ſocieté: on l'a veüe paſſer ſouvent de la politeſſe à la barbarie, & de la barbarie à la politeſſe: les Nations ſe ſont confondües, les Langues ſe ſont mêlées. Et néanmoins ce principe eſt demeuré toûjours ferme & inébranlable dans l'eſprit des hommes, qu'il y a quelque ſageſſe qui agit dans l'Univers.

Au reſte, les incrédules diſputent vainement, pour faire voir que l'éducation a quelque part à la connoiſſance que nous avons de Dieu. Nous convenons que l'éducation s'unit avec la nature, & la nature avec l'éducation. Qui doute que la nature & l'éducation n'agiſſent de concert pour obliger un pere à aimer ſon enfant, & l'enfant à reſpecter ſon pere?

Les Lacedemoniens aimoient l'eſtime autrefois, les hommes ne l'aiment pas moins aujourdhui: voilà ce que l'éducation ne ſauroit changer, & ce qui doit demeurer conſtant & invariable, parce qu'il appartient à la nature. Les regles de nôtre point d'honneur, auſſi bien que celles de nôtre Morale, nous enſeignent qu'il n'y a rien de plus bas ni de plus lâche que le larcin, de quelque maniére qu'il ſe commette. Les Lacedemoniens au contraire regardoient le larcin

larcin subtil & adroit comme une action glorieuse. Voilà qui est different, parce qu'il appartient à l'éducation. Disons de même, que l'éducation peut avoir eu quelque part aux diverses idées que les Nations ont eües de la Divinité, parce qu'il n'y a eu rien de constant ni d'uniforme dans les peintures qu'elles en faisoient : mais que la vérité de son éxistence, qui est le principe auquel elles se sont invariablement attachées, a dû avoir une proportion naturelle avec leur esprit.

Et en effet, si c'est de nos peres uniquement que nous tenons ce sentiment, qu'est-ce qui l'avoit enseigné à nos peres ? Il faut aller à l'infini en remontant, ou reconnoître qu'il y a eu des hommes qui ont laissé cette opinion à leurs enfans, sans la devoir eux-mêmes à l'éducation. A qui donc la devoient-ils ?

On dira peut-être, que c'est à la politique de quelque Prince, qui crut que cette opinion feroit un frein pour retenir ses Sujets dans l'obeïssance qui lui étoit deüe. Mais on le dira sans raison & sans vrai-semblance. Car I. les ouvrages de la politique dépendent des divers changemens & des différentes révolutions qui arrivent dans le monde ; au lieu que ce principe a été tout-à-fait invariable. II. Avant ces celebres legislateurs de l'antiquité, comme Solon, Licurgue & Numa, qui passent pour être les premiers qui ont tâché d'adoucir par les cérémonies de la Religion les inclinations de quelques Peuples qui étoient encore sauvages, les hommes étoient persuadés de l'éxistence de Dieu. Et quoi que les Histoires anciennes nous parlent de ceux qui ont les premiers labouré la terre, navigé, planté la vigne, &c. vous n'en trouverez point qui fassent mention de ceux qui ont crû les premiers l'éxistence d'un Estre souverain. III. Ce n'est pas la simple connoissance de l'éxistence de Dieu qui sert aux desseins de la politique. Car si vous concevez un Dieu oisif, comme Epicure l'a conçû, ou si vous vous imaginez des Divinités vicieuses & déréglées, & devant par conséquent permettre, ou même autoriser le crime, comme les Payens se les représentoient ; cette connoissance est plûtôt pernicieuse qu'utile à l'Etat. Il n'y a certainement que la crainte d'être puni de ses crimes aprés cette vie, ou l'espérance d'être récompensé de ses bonnes actions aprés la mort, qu'on peut concevoir servir à l'obeïssance des Sujets. Or ces principes ont changé plusieurs fois avec le tems : & sans conter les Sadduciens, il y a eu, & il y a encore aujourdhui des Peuples entiers, qui croyent l'éxistence de Dieu, sans avoir aucune idée des peines ou des biens qui les attendent aprés la mort. IV. Les Princes, les grands Politiques, & pour

Mexicani Tapujæ. Vide Acosta lib. 5. rerum Americæ. & Gerard. Joann. Vossium, de Idololatria Gentili, in Add. libr. 1.

pour dire quelque chose de plus encore, ceux qui étoient capables non seulement de gouverner les Etats, mais de faire de nouvelles loix, & d'établir de nouvelles Républiques, les Socrates & les Platons, qui se railloient des superstitions dont la politique se sert pour amuser les Peuples, se sont bien moqués de la pluralité des Dieux; mais ils ont crû de bonne foi l'éxistence d'un Dieu, comme cela paroit par les Lettres qu'ils s'écrivoient confidemment. V. Enfin on doit remarquer, qu'il y a deux sortes de moyens dont la politique se sert pour parvenir à son but, les uns qu'elle invente, les autres qu'elle suppose, sans faire autre chose que les mettre en œuvre. La politique Romaine se servoit autrefois de ces deux moyens pour gagner le peuple. Elle se servoit de la vanité du peuple comme d'un ressort qu'elle n'avoit point produit, & qui étoit mesme plus ancien que ses veües. Et elle employoit en second lieu les jeux, les spectacles, les diverses especes de Couronnes, la pompe des Triomphes, comme des moyens qu'elle avoit inventés elle-même pour faire agir ce premier ressort, ou pour flatter cette vanité. Je conviendrai donc sans peine, que Numa Pompilius se servit du sentiment que le peuple avoit, qu'il y a quelque Divinité, & des autres principes de la Religion naturelle. Mais il ne fit que mettre en usage ce principe

pe que sa politique supposoit, & qu'elle ne produisoit pas. Il se servit de divers sacrifices & de diverses autres cérémonies pour faire agir ce premier ressort, ou pour apprivoiser le peuple, en donnant quelque objet à ces principes vagues de religion & de conscience qu'il supposoit en eux. Car comme celui qui a inventé les moulins, n'a point produit la force qui fait agir ces grandes machines, mais seulement l'a supposée dans le vent & dans l'eau, dont il a dirigé le mouvement par son adresse : ainsi on peut dire, que la politique suppose & ne fait point cette connoissance naturelle de Dieu, qui est un frein pour retenir les peuples dans leur devoir.

CHAPITRE III.

Où l'on continüe de montrer, que le sentiment que nous avons de l'éxistence de Dieu, n'est point un préjugé.

POur les causes de nos erreurs que nous avons appellé intérieures, comme elles se trouvent dans tous les hommes du monde, & que chacun a des sens, une imagination & un cœur qui sont capables de le tromper, quoi que cela n'arrive que par accident; on ne nie pas aussi, qu'elles ne puissent faire naître des erreurs constantes & universelles.

Ainsi la difficulté qu'on a trouvé à s'imaginer,

giner qu'il y eût des hommes ſur la ſurface de la terre qui eſt oppoſée à la nôtre, qui ſans tomber euſſent leurs pieds vis-à-vis de nos pieds, a fait rejetter juſques à ces derniers ſiecles l'opinion de ceux qui croyoient des Antipodes. Ainſi le vulgaire de tous les tems & de tous les païs s'imagine, que le ſoleil n'a pas plus d'un pied de largeur, & que les étoiles ſont encore plus petites que le ſoleil ne paroit: ſans parler ici du ſentiment de Copernic, qui accuſe tous les autres hommes d'avoir été dans l'erreur.

Mais que dira-t-on, ſi la connoiſſance que nous avons de l'éxiſtence de Dieu, non ſeulement n'eſt pas un faux préjugé qui naiſſe des ſens, de l'imagination, ou des paſſions du cœur; mais ſe trouve pluſtôt oppoſée que conforme à ces trois principes de nos erreurs?

J'avoüe que les ſens, l'imagination & le cœur par eux-meſmes ne nous diſent pas qu'il n'y a point de Dieu, puis que ces trois facultés ne nous ont point été données pour être des cauſes d'erreur & d'illuſion. Mais il arrive par accident, & par le mauvais uſage que nous en faiſons, qu'elles font une bonne partie des difficultés que nous trouvons dans la connoiſſance de cette vérité.

La coûtume que nous avons priſe de ſoûmettre nôtre raiſon à nos ſens, & de rejetter comme une ſpéculation ce qu'on ne nous fait

fait point voir & toucher, fait un des préjugés des Athées, qui ne croyent point qu'il y ait un Dieu, parce qu'ils n'en voyent point. La difficulté qu'ils ont à s'imaginer ce que c'eſt que Dieu, ce qu'il faiſoit avant qu'il fiſt le Monde, forme un ſecond préjugé dans leur eſprit. Enfin toutes les paſſions du cœur combattent la vérité de l'éxiſtence de Dieu, parce que cette vérité les mortifie toutes. Elle humilie l'orgueil, elle preſcrit des bornes fort étroites à la volupté, elle arrête le cours de l'injuſtice & de l'intéreſt: & lors que cette connoiſſance ne corrige pas le déréglement des paſſions, elle les réprime du moins, & arrête leur violence; & il n'eſt pas fort néceſſaire que nous inſiſtions là-deſſus. Les incrédules eux-meſmes reconnoiſſent que l'idée de Dieu réprime les paſſions humaines, puis qu'ils prétendent que la Politique ſe ſert avec ſuccés de ce frein pour arrêter les désordres de la cupidité, & pour retenir les hommes dans l'obeiſſance qu'ils doivent aux loix civiles.

Que les ſens donc & l'imagination ayent produit par accident les erreurs univerſelles, & que le coeur ſoit, comme on l'a reconnu de tout tems, une ſource féconde d'illuſions & d'égaremens dans le commerce de la vie civile; cette conſideration nous eſt favorable, puis que nous ſommes les partiſans du bon ſens, qui nous dit qu'il y a un Dieu, contre les raiſons négatives des ſens qui ne

voyent point cette Divinité, contre les difficultés de l'imagination qui ne sauroit se répréſenter un objet qui eſt ſi élevé au deſſus de ſa portée, & contre les réſiſtances des paſſions du cœur que cet objet afflige & contraint. N'eſt-ce pas une choſe ſurprenante, que depuis tant de ſiecles les ſens, l'imagination & les paſſions du cœur ayent continuellement fourni à l'eſprit des hommes des préjugés contraires à cette vérité, ſans qu'ils ayent pû en étouffer la lumiére?

Il eſt vrai que ne l'ayant pû anéantir, les hommes l'avoient prodigieuſement déguiſée. Le déréglement étoit venu de ces trois cauſes de nos erreurs que nous avons marquées. Pour contenter les ſens, les hommes avoient fait la Divinité viſible, ſoit en la répréſentant par des ſtatües, ſoit en l'imaginant revêtüe d'une forme humaine. Pour ſatisfaire l'imagination, qui ne peut raſſembler tant de vertus, dont les effets paroiſſent dans la Nature; qui ne peut, diſje, les raſſembler dans la ſimplicité d'un ſeul & même ſujet, ils avoient multiplié la Divinité, attribuant à chaque partie de l'Univers, & à chaque élément ſa providence particuliére. Enfin pour ſatisfaire les mauvais penchans de leur cœur, ils avoient attribué à Dieu leurs paſſions & leurs vices; ſe faiſant des Divinités déréglées, pour ſauver leurs déréglemens à la faveur de ces exemples que la Religion ſembloit rendre ſacrés.

Mais enfin, malgré nôtre attachement à ne juger des choſes que par les ſens, malgré les difficultés & les réſiſtances de nôtre imagination, malgré toutes ces paſſions de nôtre cœur, qui pour leur intéreſt produiſent continuellement des doutes dans nôtre ame, tous les hommes ont reconnu de tout tems, qu'il y a une Sageſſe ſouveraine qui agit dans l'Univers.

Qu'on juge aprés cela, ſi c'eſt aux incrédules à concevoir ici de la défiance; & ſi nous n'avons pas au contraire ſujet de tenir pour ſuſpects des doutes que forment toutes nos paſſions, & des préjugés qui ont viſiblement leur ſource dans tous les principes de nos erreurs.

CHAPITRE IV.

Où l'on entre dans l'examen des preuves qui établiſſent l'éxiſtence de Dieu.

NOus avons jugé ce préliminaire d'autant plus utile, que les illuſions que nous devons craindre en traitant des matiéres de la Religion, naiſſent ſans qu'on y penſe; & que nous engageant inſenſiblement dans l'incrédulité, elles forment comme un double mur dans nôtre entendement, contre lequel la ſolidité & la force des raiſons eſt preſque toûjours ſans effet.

Mais aprés avoir marqué les sources de nos erreurs, il est encore plus necessaire de marquer les sources de la vérité. Nous en trouvons quatre différentes, la Nature, qui est l'assemblage de toutes les créatures visibles; la societé, qui est la multitude des hommes reünis sous la forme d'un gouvernement; le cœur de l'homme, qui est un petit Monde qui n'enferme pas moins de merveilles que le grand; & enfin la Religion, laquelle nous convainc mieux que tout autre objet, de la vérité de l'éxistence de Dieu, comme cela paroîtra dans toute la suite de cet Ouvrage.

Pour voir qu'il y a une Sageſſe ſouveraine, il ne faut qu'ouvrir les yeux, & les porter ſur les merveilles de la Nature. Quand la conſidération des cieux & des aſtres, de leur beauté, de leur lumiére, de leur grandeur, de leurs proportions, de leur perpétuel mouvement, & de ces révolutions admirables qui les rendent ſi juſtes & ſi conſtans dans leurs changemens divers, ne nous convaincroient point de cette vérité, nous la trouverions marquée dans les vagues & ſur le rivage de la mer, dans les plantes, dans la production des herbes & des fruits, dans la diverſité & dans l'inſtinct des animaux, dans la ſtructure de nôtre corps & dans les traits de nôtre viſage.

En effet, comme tous les hommes qui m'ont appris qu'il y a une ville de Rome, ne peuvent

peuvent s'accorder à ſe jouer de ma crédulité; il eſt impoſſible auſſi que toutes les parties de la Nature conſpirent à me tromper, en me monſtrant les caracteres d'une Sageſſe qui n'éxiſte point réellement.

Il eſt certain même, que cette derniére preuve à quelque égard, a l'avantage ſur la premiére, en ce que tous les hommes ont en eux des principes d'erreur & d'impoſture: au lieu que les parties de la Nature n'en ont point; & qu'ainſi le témoignage général des hommes eſt moins infaillible, que le témoignage général des parties de l'Univers, s'il eſt permis de nommer ainſi l'accord de tous les ouvrages de la Nature, à nous mettre devant les yeux la ſageſſe de leur Auteur.

Il ne faut donc que conſidérer, ſi nous pouvons nous deffendre de reconnoître dans la Nature ces caracteres de ſageſſe que nous croyons y avoir remarqués. La ſageſſe emporte deux choſes, comme chacun ſait, un deſſein, & le choix de certains moyens qui ſe rapportent à ce deſſein. On n'eſt donc en peine que de ſavoir, ſi vous pouvez remarquer quelque deſſein dans les ouvrages de l'Univers; ou s'il y a quelque cauſe qui agiſſe pour une fin, en quoi certainement il y a peu de difficultés. Il faut ſans doute avoir perdu la raiſon, pour douter que nous n'ayons des yeux pour voir, des oreilles pour ouïr, un odorat pour flairer, une voix

pour nous faire entendre, des pieds pour marcher; les plantes des pieds plates pour pouvoir nous tenir debout, un cœur pour faire ou pour recevoir le sang, des veines pour le contenir, des esprits pour le faire mouvoir, des arteres pour faire battre les veines, des nerfs pour recevoir les esprits; & quand nous voyons que nos yeux ne sont point dans nos pieds, d'où ils ne pourroient pas voir les objets; que nôtre bouche a une communication avec nôtre estomac, sans laquelle nous demeurerions privés de nourriture, nous ne croyons pas sans doute, que tout cela se trouve ainsi fait sans dessein.

On s'apperçoit de cette sagesse répandüe dans l'Univers, soit qu'on examine un seul corps, soit qu'on jette les yeux sur l'assemblage de toutes les choses corporelles. Considérez la lumiére la plus noble & la plus belle de toutes les parties de l'Univers; ce n'est pas sans raison qu'elle se trouve réünie en certains globes qui la répandent sans cesse, & qui ne s'épuisent jamais, que ces globes soint à une distance de la terre si juste & si réglée, & qu'ils paroissent toûjours se mouvoir, sans que ce mouvement réel ou apparent trouve aucun obstacle qui l'arrête.

Descendez plus bas, & considérez les usages de l'air. Il porte jusques à nous la lumiére & les influences des astres: il se charge de ces nuées qui font la fertilité de la terre & l'abondance de nos moissons: il porte les

les sons jusqu'à nos oreilles, & les couleurs jusqu'à nos yeux: il fait nôtre respiration & le mouvement de nos poulmons, la force & l'agitation de la flamme, la végétation des plantes & la vie des animaux.

Voyez en-suite comment cet air & cette lumiére s'unissent avec les organes du corps humain: car sans l'œil de l'homme la lumiére n'est que ténebres, & sans la lumiére l'œil de l'homme n'est qu'aveuglement. Considérez ces dépendances admirables, qui font que les cieux roulant ou paroissant rouler dans le vaste sein du Monde, procurent le bien d'un atome, qui jouït de toutes ces merveilles, dont la grandeur est si disproportionnée à la sienne, & qui posséde ce que les cieux & les astres paroissent avoir de plus précieux, caché comme il est dans le coin d'un globe, qui n'est qu'un point en comparaison des autres parties de l'Univers.

Qui est-ce qui a appris à l'air, aux vents, aux pluyes & aux autres météores, qu'ils devoient contribüer à rendre la terre fertile? Pourquoi le soleil fournit-il pour cela sa chaleur & sa lumiére, les astres leurs influences, la mer ses nuées, l'air sa rosée & sa fraîcheur, & les saisons le tempérament de leurs qualités? Comment la terre tire-t-elle d'un sein stérile & flétri, tant de plantes si admirables dans leurs vertus & dans leurs productions, d'arbres excellens & de fruits

exquis? Pourquoi faut-il que ces fruits ſoient propres à ſe changer en la ſubſtance des animaux, & à conſerver leur vie? Comment la faim & la ſoif leur apprennent-elles à point nommé, qu'il eſt tems de prendre des alimens qui ſont deſtinés à leur nourriture? Et comment le dégoût & le raſſaſiement leur enſeignent-ils au contraire, qu'ils en ont aſſez pris pour le bien de leur nature, & cela par une loi qui ne peut être violée, que par les maladies qui troublent l'œconomie naturelle de leur tempérament?

A quoi ſerviroient tous les fruits de la terre, s'il n'y avoit des animaux pour s'en nourrir? Et que ſeroient ces animaux ſans les fruits de la terre? Comment les eſpéces des animaux ſe conſerveroient-elles, ſans l'inclination que le mâle a pour la femelle? Et à quoi étoit néceſſaire cette inclination, s'il n'avoit fallu que la propagation des animaux ſe fît par ce moyen? Pourquoi eſt-ce que dans les lieux où il ne croît point de grains, la Nature fait croître des Cocos, ces arbres merveilleux dont la moëlle eſt du pain, le ſuc qu'ils contiennent du vin, & le poil dont leurs feuilles ſont couvertes, du coton dont on fait des habits? Pourquoi eſt-ce que dans l'Iſle de Fer, où il n'y a point de ſource ni de riviére pour abreuver les habitans, il y a un arbre qui eſt perpétuellement couvert d'une nuée qui fait diſtiller l'eau

l'eau de ſes branches; la Nature en formant une ſource miraculeuſe dans l'air, lors que la terre refuſe d'en donner: de ſorte que toutes les bêtes & tous les hommes qui habitent cette Iſle, y trouvent abondamment de quoi étancher leur ſoif?

On ne peut ſe diſpenſer, quoi qu'on faſſe, de reconnoître que les parties de la Nature ne ſont pas ainſi enchaînées ſans quelque deſſein. La terre ne ſeroit pas ſituée comme elle l'eſt, le ſoleil n'éclaireroit pas les deux Hemiſpheres tour-à-tour avec tant de régularité, la mer ne reſpecteroit pas ſes bords, l'air ne ſe ſeroit point venu placer préciſément entre la terre & les aſtres, pour nous faire jouïr de leur chaleur & de leur lumiére tempérée par cet éloignement, les ſaiſons ne ſe trouveroient pas ſi régulièrement partagées, le corps humain formé avec une ſymmétrie ſi parfaite, ce corps animé d'une ame qui eſt toute ſeule un abrégé de merveilles, cette ame avec des penchans qui la portent au ſoin de ſon bien-être & de ſa conſervation, ces penchans éclairés par une raiſon qui les adreſſe à leurs fins légitimes, & cette raiſon elle-même remplie d'une lumiére naturelle, qui l'empêche de ſe tromper, lors qu'elle juge librement des objets qu'on lui propoſe: toutes ces choſes ne ſeroient point de la ſorte, s'il n'y avoit une Intelligence ſouveraine qui agit dans l'Univers.

Voilà

Voilà la preuve d'autant meilleure qu'elle est plus naturelle, plus exposée à la veüe de toute sorte de personnes, & plus proportionnée à la portée de chacun. Voici les difficultés que l'incrédulité lui oppose.

Elle dira d'abord, que comme le bon ordre & la symmétrie des parties de la Nature, dont nous croyons connoître la destination, nous portent à reconnoître une Sagesse qui préside à la conduite de l'Univers; aussi le peu d'ordre & de sagesse que nous trouverons en quelques autres parties de l'Univers, nous doit donner une opinion toute contraire. Qui est-ce, dira-t-on, qui comprend la raison pour laquelle le tonnérre gronde dans des deserts entiérement inhabités; pourquoi la grêle tombe en abondance sur des rochers & sur des précipices; pourquoi la foudre va briser la pointe d'un rocher à l'écart; quelle est la destination des insectes; à quoi sont bonnes les mouches, les grenoüilles, les chenilles, les vers qui rongent un cadavre dans le fond d'un tombeau; ou ces petits animaux qui sucent nôtre sang, & qui se forment de sa corruption?

Minutii Felicis Octavius. Fulmina adeò passim cadunt, montes irruunt, arboribus incurrunt, sine delectu tangunt loca sacra & profana, &c.

On répond premiérement, qu'on peut bien conclurre des caracteres de sagesse que nous remarquons dans la Nature, qu'il y a un Dieu; parce qu'alors nous raisonnons sur ce qui nous est connu: mais que nous ne pouvons pas inférer de l'ignorance qui nous em-

empêche de reconnoître ces mêmes caracteres de sagesse en d'autres parties de l'Univers, qu'il n'y ait point de Divinité; parce que ce qu'on ne connoit point, ne peut jamais servir de principe dans un raisonnement. Celui qui considére une montre, est en droit de conclurre de l'enchaînement de ses ressorts, & de leur mouvement, qu'il faut qu'elle soit l'ouvrage d'un être intelligent: & il raisonneroit mal, s'il vouloit tirer une conséquence opposée à celle-là, de ce qu'il y a quelques ressorts dans cette machine, dont les usages ne lui sont pas connus.

Il est bon de remarquer en second lieu, que pour bien découvrir la sagesse de l'Auteur de la Nature, il ne faut pas demander raison de l'individu, mais seulement de l'espéce, pour parler avec les Philosophes: & comme pour faire voir la sagesse qui paroit dans le gouvernement d'un Etat, on rend raison des établissemens généraux, on fait voir pourquoi on entretient des Soldats, des Magistrats, des Juges, des Officiers & des Exécuteurs de la Justice, sans qu'il soit nécessaire de considérer la condition de Pierre & de Gautier: aussi pour connoître la sagesse du Créateur qui paroit dans ses ouvrages, il suffit de connoître les loix générales de la Nature, sans qu'il soit nécessaire de rendre raison de chaque chose en particulier.

On

On doit cependant remarquer, que la cauſe phyſique n'en exclud point la fin, comme s'imaginent groſſiérement ceux qui prétendent, par éxemple, que le tonnerre n'eſt point deſtiné à effrayer les hommes, parce qu'il a des cauſes auſſi néceſſaires en ſoi, que le mouvement de la poudre & du ſalpêtre, lors qu'on y met le feu: c'eſt raiſonner comme celui qui diroit, qu'on tire le canon ſans deſſein, parce que cette action a une cauſe phyſique. Que ſi aprés cela on demande, pourquoi il eſt néceſſaire que la foudre gronde? Je répondrai ſans beaucoup de peine, que c'eſt là comme le langage de Dieu, lors qu'il veut nous faire penſer à ce qu'il eſt, & à ce que nous ſommes. On pourroit encore ajouter, qu'il eſt bon en général que la foudre tombe tantôt dans un déſert, & tantôt dans une ville, pour marquer que tantôt Dieu s'approche, & que tantôt il s'éloigne du pécheur: qu'il faut qu'il y ait des monſtres, des ſerpens & des bêtes vénéneuſes, pour menacer les hommes, pour leur faire mieux connoître la juſtice de Dieu: qu'on tire des ſerpens les plus vénéneux d'excellens remédes: que les abeilles nous fourniſſent le miel: que les mouches & les araignées purifient l'air: que les inſectes ramaſſent la corruption de la terre, la vermine celle du ſang: & qu'il n'y a peut-être rien de plus propre à nous répréſenter la miſére des hommes, que ces vers, qui

qui par les ſages loix de la Nature, ſe forment de leurs cadavres dans le tombeau. Mais il eſt beaucoup plus raiſonnable de répondre en troiſiéme lieu, que quand nous ne pourrions pas découvrir la fin de certaines choſes dans la Nature, il ſeroit ridicule & extravagant de s'imaginer qu'elles en manquent pour cela; parce que ce ſeroit ſuppoſer que nous connoiſſons toutes choſes.

Il ſemble qu'on peut nous objecter en ſecond lieu, que nous ignorons la maniére admirable dont ſe fait la production des choſes naturelles: & que ſi ces myſteres de la Nature nous étoient bien connus, nous n'y trouverions peut-être rien qui nous contraignit de reconnoître une cauſe premiére: c'eſt la remarque d'Hobbes, que le peuple deïfie tout ce qu'il ne connoit point, & que l'ignorance fait naître l'admiration, l'admiration le reſpect & la crainte, le reſpect & la crainte la Religion. Voilà la ſeconde difficulté qu'il me ſemble qu'on peut oppoſer à nôtre principe, & qui n'eſt pourtant qu'un enchaînement de conſéquences précipitées. Car ce n'eſt point ce que nous ignorons des merveilles de la Nature, mais ce que nous en connoiſſons, qui nous y fait reconnoître la ſageſſe de Dieu. Nous pouvons juger d'un tableau, & conclurre en le voyant, qu'il ne s'eſt pas fait lui-même, ſans connoître à fond les regles de la Peinture. Il n'eſt pas

queſtion

queſtion de ſavoir ce que j'ignore dans les ſecrets de la Nature : mais il s'agit de ſavoir, ſi la connoiſſance que j'en ai, quelle qu'elle ſoit, n'eſt point ſuffiſante pour me convaincre qu'il y a une Sageſſe qui agit dans le Monde.

Pour cela nous n'avons qu'à établir ces deux vérités. La premiére, que la matiére n'eſt point ſuſceptible de ſageſſe ; ou ſi elle l'eſt, qu'elle penſe, qu'elle connoit, & qu'ainſi c'eſt là le principe auquel nous donnons le nom de Dieu. La ſeconde eſt, qu'il y a cependant des caracteres inconteſtables de ſageſſe imprimés dans tout l'Univers. Tant s'en faut qu'il faille avoir pénétré dans les ſecrets de la Nature pour cela, que la connoiſſance des moins éclairés & la ſimple veüe de la Nature ſuffiſent pour nous l'apprendre. Les ignorans & les ſavans, le peuple & les Philoſophes, conviennent en ce point. Mais afin qu'on ne croye pas que nous nous contentons de le ſuppoſer, il ne ſera pas inutile de raiſonner quelque tems avec les Philoſophes.

CHAPITRE V.

Où l'on conſidére les preuves de l'éxiſtence de Dieu que la Philoſophie nous fournit.

JE ne ſai point quels ſont les reſſorts qui font agir cette vaſte machine que nous appellons l'Univers. J'ignore qu'eſt-ce qui

qui entretient la vie des plantes & la lumiere des aſtres. Je ne ſai point de quelle figure ſont les atomes dont les corps ſont compoſés, ni le degré de mouvement qu'il faut pour former toutes les merveilles qui frappent ma veüe. Je ne ſuis partiſan de Démocrite, ni de Descartes. Je n'entre point dans les différens de Copernic, ni de Ptolomée, & je ne me pique point de raiſonner ſur le ſyſteme du Monde. Mais de quelque maniére que l'Univers ſoit fait, & quelque Philoſophe qu'on ſuive, on conviendra ſans doute avec moi, qu'afin que cet Univers ſubſiſte tel qu'il eſt, il faut une matiére, un mouvement, un mouvement limité à une certaine meſure, & un mouvement déterminé d'une certaine maniére ; puis que ſi vous ôtez toutes ces cauſes, vous faites du Monde un néant, ou un chaos. Je demande donc d'abord, d'où eſt venüe cette matiére dont le Monde eſt compoſé ? Qui dit la matiére, ne dit pas une choſe qui ſoit néceſſairement ; & juſqu'ici perſonne, que je ſache, n'a crû, qu'ayant toutes les perfections, elle dût avoir celle d'eſtre par elle-même, comme nous le diſons de Dieu.

Je voudrois bien ſavoir en ſecond lieu, d'où ſon mouvement eſt ſorti ? Car il faut de deux choſes l'une ; qu'il ſoit eſſentiel à la matiére de ſe mouvoir, ou qu'il y ait un Dieu qui ait imprimé le mouvement

dans la matiére. Ce mouvement doit être attaché à la nature de la matiére, ou venir du dehors; il n'y a point de milieu.

S'il eſt eſſentiel à la matiére de ſe mouvoir, il faut que toutes ſes parties ſoient dans une néceſſaire & continuelle agitation, comme celles de la flamme, & que le repos détruiſe la matiére: ce qui eſt entiérement contraire à l'expérience & à la raiſon. Car qui ne ſait, que la matiére dans ce qu'elle a de propre & d'eſſentiel, eſt une choſe étenduë, meſurable, diviſible, qui eſt, à la vérité, néceſſairement ſuſceptible de mouvement, mais qui de ſoi n'eſt pas plus déterminée au mouvement actuel, qu'au repos? Il eſt certain même, que demeurant dans ſon état naturel, elle ſe repoſera, & qu'elle attendra une impulſion qui vienne du dehors, pour ſe mouvoir. Epicure lui-même, qui tient que les atomes ſe meuvent naturellement, ſera obligé de reconnoître, que du moins les parties qui compoſent les atomes, conſervent un mutüel repos; puis que ſi le mouvement étoit eſſentiel à ces parties qui compoſent l'atome, & aux parties de ces parties, l'atome ne ſeroit pas moins corruptible & moins diviſible que les autres parties de l'Univers, ayant en ſoi le principe de la corruption, qui eſt le mouvement. D'ailleurs, comme les parties de l'atome & les parties de ces parties ſeroient agitées par un mouvement né-

néceſſaire, on ne voit pas qu'elles pûſſent former ce tout ſolide & indiviſible, que les Philoſophes appellent atome; & l'on conçoit par conſéquent, que le mouvement, au lieu de conſerver la Nature, la detruiroit.

Mais je veux que le mouvement ſortît des principes même de la matiére; pourquoi falloit-il que la matiére ſe mût dans le degré & dans la détermination qui étoient préciſément néceſſaires pour former un Monde plutôt qu'un chaos? Car s'il y a une infinité de degrés poſſibles dans le mouvement, comme je ne voi pas qu'on en doive douter, & ſi ce mouvement a pû être déterminé en pluſieurs maniéres différentes; pourquoi la matiére ſe meut-elle préciſément dans le degré & avec la détermination qu'il falloit pour produire un nombre preſque infini de corps, qui ſont formés avec une régularité ſi admirable, & pour faire de tant de corps ſi différens, ce merveilleux aſſemblage, où nous ne voyons rien d'inutile, & où tout nous ſurprend & nous ravit?

Ainſi la matiére d'elle-même ne nous paroit pas plus déterminée à éxiſter, qu'à n'éxiſter pas. Qui eſt-ce donc qui lui a donné ſon éxiſtence? Elle n'eſt pas plus déterminée à ſe mouvoir, qu'à ne ſe mouvoir pas, ſuppoſé qu'elle éxiſte. Qui eſt-ce donc qui lui a donné ſon mouvement?

Elle n'eſt pas plus déterminée à ſe mouvoir dans ce degré, que dans un autre, ſuppoſé qu'elle ſe meuve. Qui eſt-ce donc qui a réduit ſon mouvement à la juſte meſure qui étoit néceſſaire pour former le Monde, ou pour l'entretenir & le conſerver pendant ſi long-tems ? Enfin, quoi qu'elle ſe meuve préciſément dans ce degré, elle n'eſt pas plus déterminée à ſe mouvoir de ce côté que d'un autre. Qui eſt-ce donc qui a donné à ſes parties ces déterminations particuliéres, qui font que chaque choſe tend à ſon centre, & que le Monde ſubſiſte par ce moyen ?

Eſt-ce une néceſſité naturelle & eſſentielle qui a produit tous ces effets ? Non: car ce n'étoit pas une néceſſité à la matiére d'éxiſter. Ce n'eſt pas une néceſſité à la matiére qui éxiſte, de ſe mouvoir. Ce n'étoit pas une néceſſité à ce mouvement d'être dans un tel degré, ou dans une telle meſure: & ce n'étoit pas une néceſſité à ce degré de mouvement, d'avoir toutes ces déterminations particuliéres, ſans leſquelles le Monde ne pourroit être.

Puis donc que ce n'eſt pas une néceſſité de nature & d'eſſence, qui fait que les choſes ſont de cette maniére; il faut que ce ſoit le hazard, ou Dieu.

Mais il eſt ſi abſurde de reconnoître le hazard pour l'auteur du Monde, qu'il y a ſujet de s'étonner, que cette penſée ait ja-

jamais pû tomber dans l'eſprit d'un homme. Quand on ſuppoſeroit que le hazard auroit eu quelque part à l'arrangement & à la diſpoſition des parties de l'Univers, quelle part pourroit-il avoir à leur production, ou, ſi l'on veut, à la production de leur mouvement ? D'ailleurs, en quoi conſiſte ce hazard dont on parle tant ? Eſt-ce quelque choſe, ou n'eſt-ce rien ? Si c'eſt quelque choſe, il faut qu'il ſoit un être créé; & alors il faudra demeurer d'accord qu'il y a un Créateur, comme nous le prétendons: ou c'eſt un être incréé; & alors il faudra concevoir le hazard comme une choſe diſtincte de la matiére, éternelle, incorruptible, qui eſt néceſſairement & par elle-même; & par conſéquent le hazard ſera préciſément ce que nous appellons un Dieu.

Que ſi le hazard n'eſt rien, ſi c'eſt un défaut & une privation de cauſe, pluſtôt qu'une cauſe véritable & effective; il s'enſuit qu'on nous trompe, lors qu'on nous dit que c'eſt le hazard qui a produit le Monde, & il vaudroit autant dire, que rien ne l'a produit, ou que le principe de ſa production nous eſt inconnu.

Il eſt certain en effet, que le hazard n'eſt, à parler éxactement, que nôtre ignorance, laquelle fait qu'une choſe qui a en ſoi des cauſes néceſſaires & déterminées de ſon éxiſtence, ne nous paroit pas en

avoir, & que nous ne saurions dire pourquoi elle est de cette maniére, plutôt que d'une autre. Un homme qui tient un dez ou des cartes à la main, voit tout apparemment égal entre lui & celui contre qui il joüe; & dans la veüe de cette égalité, il se forme un fantôme dans son imagination, lors qu'il vient à perdre. Il imagine un sort aveugle & capricieux, qui s'est déterminé sans raison en faveur de l'autre. Cependant, à regarder la chose en elle-même & détachée de l'imagination de cet homme, il est certain que le bon ou le mauvais jeu dépend d'une détermination particuliére de la main qui jette le dez, ou qui donne les cartes, laquelle étant supposée, il est tres-nécessaire que le jeu vienne de cette façon.

Le hazard n'est donc qu'un nom vuide de sens, qu'un grand mot qui ne signifie rien, & il ne doit point nous empêcher de conclurre, que puis que ce n'est pas par une nécessité naturelle & essentielle que le Monde subsiste tel qu'il est, il faut nécessairement qu'il y ait un Dieu qui l'ait formé.

Quand nous trouverions dans la matiére le mouvement, & le degré & la détermination de ce mouvement, sans être obligé de recourir à un principe extérieur, nous remarquons d'autres effets dans le Monde, qui nous persuaderoient l'existence de la cause souveraine.

Nous y trouvons des choses qui n'avoient ni vie, ni sentiment, ni raison il y a quelque tems, & qui acquerans certains organes & certaines dispositions de leurs parties, viennent à penser & à former des doutes, des raisonnemens & des réfléxions. D'ailleurs, c'est une vérité de fait & d'expérience, que la matiére n'agit que par le mouvement, & qu'elle est privée d'action autant de tems que ses parties sont dans le repos. D'où il est aisé de conclurre, qu'il faut nécessairement qu'un principe extérieur produise la pensée, ou du moins ce qui pense dans la matiére; ou que cette matiére acquérant par elle-même la pensée, l'acquiére par le mouvement qui est sa seule maniére d'agir. De sorte que s'il nous paroit une fois clairement, que la pensée ne peut sortir du mouvement de la matiére, nous serons obligés d'en conclurre, qu'il faut reconnoître l'éxistence d'un principe extérieur, qui est ce que nous appellons un Dieu.

Je ne dirai pas ici pour établir cette vérité, que le mouvement en soi n'a ni les qualités de la pensée, ni rien d'aussi noble que la pensée; & qu'ainsi la pensée ne sauroit être l'effet du mouvement. Cependant, & le principe & la conclusion sont assés clairs dans ce raisonnement.

Je ne m'arresterai pas à faire voir, qu'il est inconcevable que les parties de la matiére doivent penser parce qu'elles se meu-

vent : que quoi que ce mouvement ſoit lent ou rapide, direct ou réfléchi, ce ne ſera toûjours qu'un mouvement ; toutes ces différences particuliéres ne détruiſant pas ſa nature, & ne faiſant que marquer un tranſport plus particulier d'un lieu à un autre : & que la même diſproportion & le même éloignement qui eſt entre la penſée en général & le mouvement en général, ſe trouve entre les eſpéces particuliéres du mouvement & les eſpéces particuliéres de la penſée.

Si le mouvement produit la penſée, il faut que ce ſoit comme un effet prochain, ou comme un effet éloigné ; il n'y a point de milieu entre ces deux choſes : & cependant il eſt certain, qu'on ne peut dire ni l'une, ni l'autre.

Car premiérement, nous avons une idée diſtincte des effets prochains & immédiats du mouvement, & nous voyons fort clairement, que la penſée ne doit pas être miſe dans ce nombre. Nous ſavons que quand les parties de la matiére ſe remüent, elles changent de diſpoſition, elles s'arrangent d'une autre maniére, elles occupent un autre lieu, elles acquiérent une autre figure, elles ſe diviſent ou ſe raſſemblent ; effets qui n'ont évidemment aucune conformité avec la penſée, bien loin d'être la penſée même. Suppoſez les parties de la matiére ſi petites que vous voudrez, & leur mouvement ſi-

rapide

rapide qu'il vous plaira ; il n'en ſortira jamais qu'un choq d'atomes plus fréquent, un briſement de parties plus imperceptible, une ſituation moins conſtante, une figure plus variable, une diviſion plus grande : & il eſt évident que ſi quelque choſe de nouveau ne ſurvient, la penſée ne ſe trouvera point parmi tous ces effets. Que ſi le mouvement ne produit pas la penſée, les effets du mouvement ne ſont pas capables de la produire non plus : & l'on voit bien que ce briſement de parties, cet arrangement, cette nouvelle figure, & cette réünion ou cette diſperſion d'atomes, qui ſont les effets prochains & immédiats du mouvement, ne feront point naître le doute & les réfléxions ; à moins qu'on ne prétende, qu'une choſe devienne capable de raiſonner, parce qu'elle s'étend d'un côté pluſtôt que d'un autre, qu'elle a deux ou trois angles, qu'elle eſt platte ou ronde, ou qu'on eſt capable de former des doutes, parce qu'on a des parties éparſes ou réünies. Ainſi il paroit, que la penſée ne ſort ni médiatement, ni immédiatement de ce principe.

On me dira peut-être, que je ne connois pas à fond la matiére, & qu'ainſi je ne puis ſavoir de quoi elle eſt capable. Mais c'eſt donner le change, puis que je ne raiſonne point par la conſidération de la matiére, mais par celle du mouvement qui eſt l'action de la matiére. Or je prétens, que ſans

philoſopher ſur ſa nature, le mouvement m'eſt aſſez connu, pour me faire voir clairement, qu'il ne peut être le principe de la penſée.

Et ſi l'on veut que nous en marquions en peu de mots une preuve bien évidente, nous dirons I. Que la penſée n'eſt pas un ſimple mouvement, & qu'un doute, un ſentiment de joye ou de triſteſſe enferme quelque choſe de plus que le tranſport de quelques atomes d'un lieu à un autre, puis que ſi vous concevez ce tranſport, quelque particulier & quelque circonſtantié que vous vous le figuriez, vous concevrez que la penſée ou le doute y ajoute quelque choſe qui n'eſt point ce tranſport ou ce mouvement. II. Que ſi le mouvement de la matiére produit la penſée, il faut qu'il la produiſe immédiatement & comme un effet prochain. En effet, ſi l'on conçoit que le mouvement de la matiére produit la cauſe qui fait naître la penſée, je demande, cette cauſe agit-elle ſans mouvement, ou par mouvement? Elle ne ſauroit agir ſans mouvement, puis qu'être ſans mouvement, c'eſt ſe repoſer, & que ſe repoſer, c'eſt n'agir point. Et ſi c'eſt par le mouvement que cette cauſe agit pour produire la penſée, il s'enſuit donc que la penſée eſt toujours un effet prochain & immédiat du mouvement. III. Que le mouvement ne peut jamais produire immédiatement la penſée, parce que le mouvement

ment ne produit point immédiatement d'autre effet que celui d'arranger, de figurer, de briſer, de diſpoſer la matiére autrement qu'elle n'étoit; ce qui nous eſt connu par l'idée naturelle que nous avons tous du mouvement, ſans qu'il ſoit néceſſaire de recourir aux définitions de l'Ecole.

Et ce qui fait voir, que ce n'eſt pas ſimplement la matiére qui agit, lors que nous penſons; c'eſt que les parties de la matiére peuvent agir & ſe réfléchir les unes ſur les autres. Mais il eſt impoſſible que chacune d'elles agiſſe ſur elle-même, ou qu'elle ſe replie ſur ſoi: au lieu que le principe qui penſe au dedans de nous, réfléchit non ſeulement ſur lui-même, mais ſur ſon action, ſur ſa penſée, & même ſur ſa maniére d'agir & de penſer à l'infini.

J'avoüe que nos penſées ſe diverſifient ſelon les mouvemens qui ſe paſſent dans nôtre cerveau, & qu'un peu de matiére bouleverſée dans nôtre tempérament, met une étrange confuſion dans nos images. Ceux qui ſuppoſent avec nous, qu'il y a un Dieu qui a uni les deux parties de nous-mêmes pour être dans une dépendance mutuelle, n'en ſeront pas ſurpris. Cependant, comme l'expérience nous apprend, que les malades au milieu de leurs réveries ont bien leurs images extrémement troublées & confuſes dans leur cerveau, ce qui fait qu'ils croyent voir des choſes qu'ils ne voyent

voyent point, & être dans des lieux où ils ne ſont point, mais qu'ils conſervent un entendement qui raiſonne aſſez juſte ſur ces fauſſes images; de ſorte qu'on remarque que c'eſt la fantaiſie du malade qui eſt troublée, & non pas ſon entendement: on en peut conclurre avec beaucoup de raiſon, ce me ſemble, qu'il y a en nous un principe qui ne releve point du déſordre du tempérament, & qui eſt différent de la matiére.

Cependant, pour ne m'arrêter qu'aux choſes que les incrédules même ne peuvent révoquer en doute, je laiſſerai indéciſe une queſtion qui ſeroit ſuffiſamment décidée par tout ce que nous venons de dire. Qu'on ſuppoſe en nous un eſprit diſtinct de la matiére, comme la raiſon le veut; ou qu'on ne le ſuppoſe point, on ne ſauroit ſe deffendre contre la force de la vérité qui preſſe. Car s'il y a en nous un eſprit diſtinct de la matiére, il faut que cet eſprit ait un auteur, & par conſéquent qu'il y ait un Dieu: & ſi cet eſprit n'eſt point en nous, il faut que quelque principe extérieur produiſe en nous ces penſées, qui ne peuvent jamais ſortir du mouvement de la matiére, & par conſéquent il faut reconnoître l'éxiſtence d'un principe élevé au deſſus de la matiére: & c'eſt ce principe que nous appellons Dieu.

Il ne nous importe non-plus, que l'on conſidére

ſidére ces vérités dans les hommes, ou dans les bêtes, dans leſquelles on croit remarquer des ſentimens & des paſſions. Car ſi ces ſentimens ſont auſſi véritables qu'ils nous paroiſſent, ils nous donnent lieu de tirer la conſéquence que nous avons déja tirée: c'eſt que la condition de la matiére & de ſon mouvement ne permettant pas qu'elle puiſſe produire par elle-même des ſentimens & des paſſions, il faut que ce ſoit par l'action & par la volonté d'un Dieu élevé au deſſus de toutes les choſes matérielles, que quelques corps organiſés en paroiſſent capables. Mais pourquoi prendroit-on pour principe dans le raiſonnement, la choſe du monde la plus obſcure & la plus généralement ignorée, qui eſt l'état intérieur des bêtes? Que les uns en faſſent des automates, des machines ſans connoiſſance & ſans ſentiment, qui imitent parfaitement par la ſageſſe infinie de leur Créateur, les choſes qui en ont: que les autres croyent ces corps animés d'autant d'eſprits d'un ordre inférieur au nôtre, que Dieu crée ſans peine & ſans effort, & qu'il anéantit par la ſimple ſuſpenſion de ſon concours; de même que les images s'effacent dans un miroir par l'éloignement de leur objet: que les autres feignent, que Dieu par une action de ſa puiſſance aide & éléve la matiére juſqu'à la mettre en état d'éxercer des actes qui ſont au deſſus de

ſa

ſa portée : que les autres inventent des metempſycoſes : que les autres diſtinguent les inſectes des autres animaux, pour faire des uns des automates, & pour faire des autres des corps animés & capables de ſentiment, ſans parler des atomes de ſenſation de Campanelle ; nous ne nous mettrons pas fort en peine de prendre parti dans toutes ces contrariétés. Nous laiſſerons là l'état des choſes que nous ne connoiſſons point, & raiſonnant ſur celles que nous connoiſſons, nous nous contenterons de conclurre, que comme la ſimple éxiſtence de la matiére ne ſuffiſoit pas pour produire les merveilles de la Nature, & qu'il falloit qu'un principe extérieur produisît & dirigeât pour cet effet ſon mouvement ; auſſi le mouvement de la matiére réglé & dirigé ne ſuffiſoit point pour réfléchir ſur ſes concèptions & ſur ſa maniére de concevoir, & qu'il falloit une cauſe élevée au deſſus de la matiére & de ſon mouvement, pour nous mettre en état de penſer.

CHAPITRE VI.

Où l'on continüe à prouver par les principes de la Philoſophie, l'éxiſtence de Dieu, conjointement avec la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame.

NOus n'avons fait qu'ébaucher la matiére dans les Chapitres précédens. Nous l'approfondirons un peu davantage dans

dans celui-ci, en repaſſant ſur les mêmes principes, qui ſont trop abſtraits, pour pouvoir bien eſtre compris à une premiére veüe, ſi ce n'eſt par les perſonnes extrémement éxercées.

Il y a deux maniéres de conſidérer l'Univers : l'une, qui eſt commune à tous les hommes qui font quelque uſage de leur raiſon, qui eſt d'en conſidérer les parties, l'enchaînement, l'ordre & les uſages de ces parties, y cherchant les caracteres de la ſageſſe de ſon auteur : l'autre, d'en conſidérer les principes, les reſſorts & les cauſes, & d'en pénétrer la compoſition ; & celle-ci eſt particuliére aux Philoſophes. Toutes deux nous conduiſent également à la connoiſſance de Dieu : mais c'eſt à la derniére que nous devons maintenant nous attacher.

Nous trouvons dans le Monde une matiére qui éxiſte, qui ſe meut, qui ſe meut d'une telle maniére ; & dans quelque portion de cette matiére, un principe qui penſe, qui réfléchit ſur ſoi, qui juge des attributs communs, & fait des abſtractions, qui attache à l'Etre infiniment parfait, la plus parfaite de ſes idées, & qui déſire à l'infini. Si la matiére ne tire point tout cela d'elle-même, il faut que tout cela lui vienne du dehors, & par conſéquent qu'il y ait un Dieu qui le lui ait donné. Ainſi l'éxiſtence de la matiére, ſon mouvement, les différences de ce mouvement, la penſée, les

différences de la penſée, l'idée de Dieu, & cette eſpéce d'infinité qui ſe trouve dans nos deſirs, prouveront l'éxiſtence de Dieu.

I. La matiére n'éxiſte point eſſentiellement & par elle-même. Pour le comprendre, il ne faut que ſuppoſer ce principe qui paroit inconteſtable; c'eſt que tout eſtre eſt déterminé à éxiſter ou par cela même que c'eſt un être, de ſorte qu'il ſoit eſſentiel à tout ce qui éxiſte, d'éxiſter néceſſairement: ou il eſt déterminé à éxiſter par un principe extérieur qui le fait être ce qu'il eſt: ou enfin il eſt déterminé à éxiſter par l'éminence de ſa nature, parce qu'ayant toutes les perfections, il doit avoir celle d'éxiſter néceſſairement.

La matiére n'eſt point déterminée à eſtre, parce qu'elle eſt; c'eſt-à-dire, que de ce qu'elle eſt dans ce moment, il ne s'enſuit pas qu'elle ait eſté dans cet autre, ou qu'elle doive eſtre dans celui qui ſuivra: parce qu'il ne nous paroit pas, que ces momens d'éxiſtence ayent aucune connéxion eſſentielle & naturelle.

Mais, dit-on, tout être eſt déterminé à éxiſter, par cela même que c'eſt un être; comme le néant eſt déterminé à n'éxiſter pas, parce que c'eſt le néant. Ce principe eſt faux. Car ſoit que la penſée ſoit une ſubſtance, ſoit qu'elle ſoit un accident, elle eſt du moins un être par oppoſition au néant, elle eſt quelque choſe, elle n'eſt pas un

un rien abſolu: cependant les incrédules ne croyent pas qu'elle ait toûjours eſté, ou qu'elle doive eſtre toûjours. Son principe, qui eſt, comme ils s'imaginent, la matiére, ou ſon mouvement, aura, ſi l'on veut, toûjours éxiſté: mais tant y a que la penſée qui ajoute ſans difficulté quelque choſe à ce mouvement & à cette matiére, n'a pas toûjours eſté; & qu'ainſi il eſt faux que l'eſtre ſoit auſſi déterminé à exiſter à l'avenir, & à avoir toûjours éxiſté, par cela même que c'eſt un eſtre, que le néant eſt déterminé à n'éxiſter point, & à n'avoir point éxiſté, par cela même que c'eſt le néant. La différence conſiſte, en ce que le néant étant une ſimple négation, n'a beſoin de rien pour ne pas éxiſter: au lieu que l'eſtre étant quelque choſe de poſitif, n'éxiſte qu'autant que ſubſiſte le principe de ſon éxiſtence, qui n'eſt point la qualité générale d'être, puis que nous avons déja veu qu'il y a des êtres qui n'éxiſtent pas toûjours; mais qui doit être ou une cauſe efficiente qui lui ait tout donné, ou l'éminence de ſes perfections, qui le mette hors d'état de rien recevoir.

Ce n'eſt point par l'éminence de ſes perfections que la matiére éxiſte néceſſairement; puis que bien loin d'avoir toutes les perfections, elle n'en a preſque point en ſoi: ce qui a fait dire, qu'elle eſt *tabula raſa, potentia ſimpliciſſima*; qu'elle acquiert tout, mais qu'elle n'a rien. Elle devient lumineu-

ſe, brillante, &c. mais ce ſont-là des qualités qu'elle peut acquerir, & qu'elle n'avoit pas auparavant. Outre que ſelon la plus ſaine partie des Philoſophes, ce ſont là des qualités mixtes, qui ſont bien moins le mouvement de la matiére, que des ſenſations de l'eſprit.

Un eſtre qui eſt infini, & qui a toutes les perfections, doit avoir celle d'éxiſter néceſſairement & par lui-même. Un être qui éxiſte néceſſairement, a auſſi toutes les perfections. Cela eſt réciproque. Si un eſtre infini n'éxiſtoit pas néceſſairement, il ſeroit faux qu'il eût toutes les perfections. Il n'auroit point la principale, qui eſt d'être eſſentiellement par lui-même, & de n'avoir point beſoin des autres pour éxiſter. Si un eſtre qui éxiſte néceſſairement, n'avoit point toutes les perfections, il faudroit qu'il fût borné; & s'il étoit borné, que quelque principe le bornât; & s'il avoit un principe, qu'il ne fût point par lui-même: ce qui détruit la ſuppoſition. En effet, s'il n'a point receu ſes perfections, mais s'il les tire de lui-même, il y a autant de raiſon qu'il les ait toutes, qu'il y en a qu'il en ait une; & qu'il les ait dans un degré infini, que non pas dans un degré limité. Car puis qu'il n'a point de principe de ſon éxiſtence, il n'a point de principe auſſi qui ait pû limiter à dix degrés ſon excellence & ſes perfections. D'où viendroient les bornes de ſon excellence dans une eſſence qui eſt par elle-même ce qu'elle

qu'elle eſt? La matiére n'eſt point par elle-même: il faut donc reconnoître une cauſe ſouveraine qui lui ait donné l'éxiſtence.

II. Si l'éxiſtence de la matiére ne nous paroit point néceſſaire, ſon mouvement nous le paroîtra beaucoup moins encore. Car ſi nous connoiſſons aſſez la matiére, pour connoître qu'on ne ſauroit l'empêcher d'eſtre ſuſceptible du mouvement, ſans qu'elle ceſſe d'être ce qu'elle eſt; nous la connoiſſons aſſez auſſi, pour ſavoir qu'elle ne ceſſera point d'être ce qu'elle eſt, quand elle ne ſera pas dans un mouvement actuel. Cela n'a pas beſoin de preuve dans le Syſteme de Deſcartes, qui prétend que le repos & le mouvement ſont deux modes que la matiére reçoit indifféremment. L'Ecole d'Ariſtote ne s'oppoſera pas non plus à la vérité de ce principe.

Pour celle d'Epicure, il ſera facile de la convaincre, en diſtinguant trois ſortes de corps, les corps ſenſibles, les atomes qui compoſent ces corps, & les parties qu'il faudra en ſuite concevoir qui compoſent ces parties.

Les corps ſenſibles paroiſſent être tantôt dans le repos, & tantôt dans le mouvement. Cela eſt certain. Mais la difficulté conſiſte à ſavoir d'où vient le repos de ces corps ſenſibles, & s'il n'eſt point contraire à la nature. Car on pretend, que le repos des parties de ces corps ſenſibles naît de

ce que leurs atomes s'enchaſſant les uns dans les autres, s'embarraſſent, ſe font un obſtacle mutuel, & s'arrêtent comme dans une eſpéce de lutte.

Mais pour connoître la fauſſeté de cette ſuppoſition, il ne faut que conſidérer les parties mêmes qui compoſent l'atome. Car ou elles ont leur mouvement particulier, ſe remüant dans l'atome, comme les atomes ſe remüent dans le corps qu'ils compoſent; ou ces parties de l'atome ſont fixes & immobiles.

Si elles ſe remüent, il s'enſuit qu'un atome a en ſoi le principe de la corruption; puis que ſelon la doctrine même de ces Philoſophes, ce qui rend un ſujet corruptible, n'eſt que le mouvement de ſes parties, qui tendent à ſe diſſoudre en ſe ſéparant.

Que ſi les parties de l'atome ſont dans le repos, & n'ont ni mouvement, ni tendance, qui eſt une eſpéce de mouvement qui rend un ſujet corruptible; il s'enſuit qu'il n'eſt pas naturel à la matiére entant que matiére, de ſe mouvoir, & que le mouvement a dû lui être imprimé par un principe extérieur, qui eſt ce que nous appellons du nom de Dieu.

La défaite de ceux qui diront, que les atomes ne ſont point compoſés, eſt inutile. Il faut s'expliquer. Si l'on prétend que les atomes ne ſont point compoſés de parties qui puiſſent ſe ſéparer les unes des autres, nous

nous en demeurerons d'accord, ſans que cette conceſſion nous faſſe aucun préjudice. Mais ſi l'on entendoit que les atomes n'ont point abſolument de parties, on avanceroit une abſurdité manifeſte. Car ſi l'atome n'a point de parties, il n'a point d'extenſion; & s'il n'a aucune extenſion, il eſt impoſſible qu'une infinité d'atomes forment la moindre étendüe. D'ailleurs, ſi un atome ſe meut, il occupe un lieu; & s'il occupe un lieu, il a néceſſairement des parties qui le rempliſſent. Enfin, ſi les atomes ont une figure, il faut qu'ils ayent des parties, puis que la figure n'eſt qu'une ſuperficie terminée. Or l'on ne peut nier, que chaque atome n'ait ſa figure, puis que c'eſt par le moyen de ces figures, qu'ils s'enchaſſent les uns dans les autres pour former les corps ſenſibles.

On ne peut point répondre non plus, que le centre de cet atome, ou les parties qui le compoſent, ſeront dans une continuelle tendance, bien qu'elles ne ſoient pas dans un mouvement actuel; parce que cette tendance, ou cet effort que les parties font à ſe mouvoir en s'éloignant les unes des autres, eſt un principe de corruption ou de diſſolution, & qu'on ne veut point que les atomes ſoient eux-mêmes corruptibles.

On ne gagnera encore rien, en répondant qu'encore que les parties de l'atome tendent à s'éloigner, elles ſont ſi étroite-

ment liées & enchaſſées par leurs figures crochües & par leurs hameçons, qu'il eſt abſolument impoſſible qu'elles ſe ſéparent. Car d'où vient que les parties de l'atome ont ces figures, ces crochets & ces angles? C'eſt qu'elles s'étendent de ce coſté plûtôt que d'un autre. Et pourquoi s'étendent-elles de ce coſté plûtôt que d'un autre? C'eſt le repos & le mouvement qui font cette différence. Or ſi toutes les parties de l'atome & les parties de ces parties ſont dans une eſſentielle & néceſſaire agitation, le moyen que ces angles & ces figures puiſſent ſe former? Le mouvement étant eſſentiel à toutes les parties de la matiére, les diviſera toutes. Les unes ne ſeront pas plus fixes que les autres, & par conſéquent la conſiſtence ou la ſolidité de l'atome ne pourra jamais ſe former. D'où l'on pourroit conclurre, que comme un mouvement accidentel à la matiére, fait ſubſiſter la Nature, un mouvement eſſentiel à la matiére détruiroit la Nature.

Mais allons plus loin. Si les atomes de la matiére ont eſté déterminés par leur propre nature à ſe mouvoir, ou ils ont eſté déterminés à ſe mouvoir vers le même côté, ou vers des coſtés différens. Si c'eſt vers le même coſté, ils n'ont pû former le Monde que nous voyons; puis que ſe mouvant tous avec une rapidite égale, c'eſt-à-dire, extrême, ils ſe ſeroient ſuivis les uns les autres,

tres, ſans jamais ſe rencontrer dans ces eſpaces infinis qu'imaginent ces Philoſophes. Ou s'ils ont eſté déterminés à ſe mouvoir vers des coſtés différens, qui a pû faire la diverſité de cette détermination? Ces atomes ſont tous matériels. Ils ont un même mouvement qui leur eſt eſſentiel, une même meſure de ce mouvement. (Car d'où viendroit l'inégalité?) Pourquoi donc voyons-nous cette détermination du mouvement ſi différente, & qui fait auſſi toutes les diverſités dans la Nature, la péſanteur & la légéreté, la ſolidité & la fluidité, &c?

Ce n'eſt point la Nature; puis que nous les conſidérons dans un état ſi ancien, qu'ils n'ont que leurs attributs eſſentiels & communs, & ne ſont encore regardés que comme des portions de la matiére. Ce n'eſt point le hazard, qui n'eſt qu'un nom propre à étourdir les ignorans. Il faut donc neceſſairement que ce ſoit Dieu.

Voilà à quoi aboutit la doctrine des atomes, dont on parle tant, & dont on cite ſi ſouvent le concours, comme une des principales défaites des Athées. Il ne faut que les ſuivre pied-à-pied, pour les détruire par leurs propres principes. Mais ſuivons l'enchaînement de nos principes.

III. Outre l'éxiſtence de la matiére, ſon mouvement & les différences de ce mouvement, nous trouvons la penſée dans

certaines portions de matiére, lors qu'elles ont acquis certains organes, & que ces organes ſont dans leur perfection: & comme cette penſée ne ſauroit venir de la matiére, elle nous conduira néceſſairement à l'éxiſtence d'un Dieu qu'elle a pour principe. Or que la penſée ne ſorte point de la matiére, cela paroit par les réfléxions ſuivantes. Tout ce qui eſt dans la matiére étant eſſentiel, ou accidentel à la matiére, il faut qu'il ſoit eſſentiel à la matiére de penſer, ou que la matiére acquiére la penſée. Il n'eſt point eſſentiel à la matiére de penſer; puis que tout ce qui eſt matériel ne penſe pas. La matiére n'acquiert point la penſée; puis que ſi cela étoit, il faudroit qu'elle ſe la donnât, ou qu'elle la receût d'ailleurs. On ne dira point qu'elle la reçoive d'ailleurs; puis qu'alors il faudroit reconnoître un principe extérieur qui la lui donnât, & convenir par conſéquent de l'éxiſtence de ce principe qu'on nous diſpute. Que ſi la matiére ſe donne à elle-même la penſée, ou c'eſt par le repos de ſes parties, ou par leur mouvement. Ce n'eſt point par leur repos; puis que tandis que les parties de la matiére ſont dans le repos, elles ne reçoivent point de changement; que le repos eſt une non-action, & que le repos détruit même la vie dans les choſes qui en ſont capables. Ce n'eſt point auſſi par le mouvement que la matiére ac-

acquiert la penſée, ou qu'elle devient penſante de non-penſante qu'elle étoit. Je le prouve I. Parce qu'on ne peut conſidérer que ces quatre choſes dans le mouvement, le mobile, le terme d'où ce mobile part, le terme où il va, & le tranſport du mobile qui eſt emporté de l'un à l'autre; & qu'il eſt tres-évident que la penſée n'eſt rien de tout cela. II. Si la penſée ſortoit du mouvement de la matiére, il faudroit que la penſée fût ce mouvement même, ou l'effet de ce mouvement. Ce n'eſt pas ſimplement un mouvement; puis qu'une penſée, un doute, &c. n'eſt pas un ſimple tranſport d'un lieu à un autre, & ajoute quelque choſe au mouvement. Ce n'eſt pas un effet du mouvement; puis que le mouvement étant le tranſport d'un corps d'un lieu à un autre, ne produit point d'autre effet immédiat, qu'une autre ſituation du mobile. Que ſi pluſieurs mobiles ſe meuvent en même tems, ils ſe rencontrent, ou ils ſe ſéparent, & il en naît un arrangement nouveau. Or ni une nouvelle ſituation d'un corps, ſoit corps ſenſible, ſoit atome, ni l'arrangement nouveau de pluſieurs atomes, ou de pluſieurs corps grands ou petits, ſenſibles ou inſenſibles, ne ſont pas la penſée. III. Si le mouvement produit la penſée, ou c'eſt la force du mouvement en général, ou ce ſont les différences du mouvement, ou les différences du mobile, ou les différen-

ces extérieures qui font naître la penſée. Ce n'eſt point la ſeule force du mouvement, ou le mouvement en général, ou ſi vous voulez, le mouvement entant que mouvement qui produit cet effet; puis qu'il y a une infinité de corps qui ſe meuvent, & qui ne penſent point. Ce ne ſont point non plus les différences du mouvement qui produiſent la penſée; puis que le mouvement n'eſt diverſifié qu'en deux maniéres, qui ſont la lenteur ou la rapidité, & la détermination. Mais comme la rapidité n'eſt qu'un tranſport plus viſte, & la détermination que le mouvement d'un corps qui va de ce coſte-là plûtôt que d'un autre; il eſt évident que ces différences ne feront point naître la penſée. Ce ne ſont pas auſſi évidemment les différences du lieu d'où l'on vient, ou celles du lieu où l'on va, ou celles du lieu par lequel la matiére paſſe qui la feront devenir penſante de non-penſante qu'elle étoit; puis que tout cela eſt extérieur au ſujet qui ſe meut & qui vient à penſer. IV. Si la penſée ſort du mouvement de la matiére, il ſort ou du mouvement d'un ſeul atome, ou du mouvement de pluſieurs atomes. Si elle naît du mouvement d'un ſeul atome, pourquoi cet atome eſt-il plus privilégié que les autres? Qu'a-t-il par deſſus eux? Que ſi ce n'eſt pas le mouvement d'un ſeul, mais celui de pluſieurs qui fait la penſée, il s'enſuit que chaque atome

atome fait ſa part de la penſée, & qu'ainſi la penſée eſt diviſible & meſurable ſelon le nombre des atomes; ce que la raiſon condamne d'abord. En général, on peut dire de toutes les qualités & de tous les modes de la matiére, qu'ils ont une propriété eſſentielle, qui eſt d'eſtre diviſibles & meſurables. Le mouvement a ſa meſure & ſes degrés. Les figures peuvent eſtre partagées & meſurées. La penſée ne peut eſtre ni l'une ni l'autre; & l'on ne dira jamais, ſans choquer le ſens commun, une moitié, trois quarts d'un doute, d'une penſée. Il s'enſuit donc que la penſée n'appartient point à la matiére, & n'eſt pas un effet du mouvement. V. Si le mouvement de la matiére produiſoit la penſée, il ſeroit un principe penſant, il connoitroit; ce qui eſt abſurde: ou ſi la penſée n'étoit qu'un mouvement de matiére, un mouvement de la matiére ſeroit la connoiſſance de ſoi-même; ce qui eſt pour le moins auſſi extravagant. VI. L'effet ne peut pas être ſans comparaiſon plus noble que la cauſe, puis qu'il ne ſubſiſte que par la cauſe qui lui a tout donné, & qui ſeule par conſéquent fait les bornes de ſa perfection. Or il eſt certain par la plus pure lumiére du ſens commun, que la penſée eſt ſans comparaiſon plus noble que le mouvement de la matiére; & par conſéquent il y auroit de l'abſurdité à prétendre, que le mouvement de la matiére

re fût la cauſe de la penſée. VII. On peut connoître par l'induction de tous les effets, qu'ils ont quelque proportion avec leur cauſe; que plus on conſidére de prés ces effets, plus on s'apperçoit de cette proportion; que plus on deſcend dans le détail, plus cette proportion devient ſenſible. Or nous ne trouvons aucune ſorte de proportion entre le mouvement & la penſée. Plus nous méditons ſur ce ſujet, moins nous l'appercevons. Plus nous conſidérons les différences du mouvement & les différences de la penſée, plus nous voyons l'éloignement & la diſparité de ces deux choſes. La diſproportion qui eſt entre ces deux choſes devenant même ſenſible, à meſure qu'on y penſe davantage, comme cela paroit par les réfléxions précédentes: & par conſéquent il eſt contre la raiſon, de prétendre que l'une ſorte de l'autre. VIII. Le mouvement des atomes de la matiére a une certaine meſure qui l'empêche de s'étendre plus loin: & les atomes qui ſont dans mon corps ne peuvent point, demeurant dans mon corps, aller au ciel, ſur la mer, par toute la terre, dans le centre de la terre, retourner vers le paſſé, & aller juſques à l'avenir; la matiére & le mouvement n'agiſſant que ſur les objets préſens. La penſée fait tout cela. La penſée ne peut donc pas ſortir du mouvement de la matiére. IX. Un mouvement ne peut répréſenter toutes choſes,

choſes, ou faire venir tous les êtres en moi, afin que je les contemple. La penſée fait tout cela. La penſée n'eſt donc pas un effet du mouvement. X. Enfin, ſi la ſimple éxiſtence de la matiére ne fait point naître la penſée, il eſt inconcevable que l'éxiſtence de la matiére dans un tel lieu, ou proche de cet autre corps, produiſe cet effet. Or eſt-il que le mouvement ne fait que mettre la matiére dans un tel lieu, & proche ou loin de cet autre corps. Il s'enſuit donc que la penſée ne ſauroit ſortir du ſein du mouvement de la matiére.

Ces deux principes étant certains & indubitables deſormais, que la matiére n'agit que par le mouvement, & que la penſée ne ſort point du mouvement de la matiére; il s'enſuit que la penſée a un autre principe que la matiére, qu'il y a des êtres intelligens qui ne ſont point matériels: ce qui nous conduit à reconnoître un Dieu ſpirituel & qui ſoit le pere de nos eſprits.

IV. Mais comme les différences du mouvement ne nous conduiſent pas moins que le mouvement même, à la découverte de cette grande vérité; auſſi les différences de la penſée ne nous y menent pas moins que la penſée même. Car ſi la matiére n'eſt pas capable de penſer, encore moins pourra-t-elle produire telles & telles penſées en particulier, qui paroiſſent plus ſpirituelles & plus éloignées que les autres des qualités matérielles.

Outre

Outre que la matiére ne ſauroit réfléchir ſur elle-même, ſur ſes actions & ſur ſa maniére d'agir à l'infini, ce que fait nôtre ame, comme cela a eſté déja remarqué ; il eſt certain que la matiére ne fera jamais des abſtractions. Lors qu'un atome heurte un autre atome, il ne heurte pas ſeulement le degré d'être, ou le degré de ſubſtance, ou le degré de corps, mais il heurte l'atome tout entier, il tombe ſur ce ſingulier, cet individu, cet atome qui ſe préſente à lui, & qui eſt ſur ſon paſſage. Il n'en eſt pas de même de nôtre eſprit, qui ſépare des degrés métaphyſiques, & qui conſidére une choſe comme un être, ſans la conſidérer comme une ſubſtance ; qui la conçoit comme une ſubſtance, ſans la concevoir comme un corps ; & qui la conçoit comme un corps, ſans la concevoir comme un atome.

Que ſi à la réfléxion & à l'abſtraction, dont il eſt certain que la matiére ne ſauroit jamais eſtre capable, nous joignons cette idée de Dieu ſi parfaite, cette idée d'un Etre ſouverainement parfait, d'une Eſſence infinie plus parfaite que toutes nos autres idées, qui n'eſt point venüe des ſens, puis qu'elle eſt ſpirituelle, & qu'elle nous répréſente un objet ſpirituel, diſproportionnée à tout ce que nous viſmes jamais : & ſi à cette idée nous ajoutons ces deſirs infinis de nôtre ame, cet amour inſatiable du bien, ce vuide immenſe de nôtre cœur, qui

qui cherchent un objet infini ; nous trouverons que les différences de la penſée, autant que la penſée en général, nous conduiſent à la vérité de l'éxiſtence de Dieu, qui eſt l'objet infini qui répond aux déſirs infinis de nôtre ame, l'original tres-parfait de cette idée la plus parfaite de nos idées, le principe ſpirituel de cet eſprit qui ſe replie ſur ſoi-même à l'infini, & qui ſépare des degrés d'eſſence dans les êtres les plus ſimples & les plus indiviſibles.

Au reſte, en établiſſant la ſpiritualité de nôtre ame, je prouve par là même ſon immortalité. Car puis qu'elle n'eſt point matérielle, il s'enſuit qu'elle n'a point de parties ; & ſi elle n'a point de parties, que ſes parties ne peuvent point ſe ſéparer ; & ſi ſes parties ne peuvent point ſe ſéparer, qu'elle ne peut ſe diſſoudre ; & ſi elle ne peut ſe diſſoudre, qu'elle eſt incorruptible & immortelle en elle-meſme.

Sur cela il eſt bon de remarquer, qu'il n'y a que quatre voyes qui nous ſoient connües, de prouver l'immortalité de nôtre ame. La premiére conſiſte à expliquer la nature même de l'ame, la ſéparant de la matiére, & montrant que la diſſolution qui convient à la matiére, ne ſauroit convenir à l'eſprit qui n'eſt point matériel. C'eſt ce que nous avons déja fait, en montrant que la penſée n'eſt ni la matiére, ni un effet de la matiére, ni le mouvement, ni un effet du mouvement.

ment. Car il paroit déſormais, que l'être penſant eſt eſſentiellement diſtinct de l'être matériel; & qu'ainſi la diſſolution de l'un n'entraîne point la perte de l'autre, bien que par les loix de cette eſpéce de mariage, que l'Auteur de la Nature a établi entre l'un & l'autre, il y ait une dépendance mutuelle entre ces deux parties de nous-mêmes qui étoient ſi éloignées & ſi diſproportionnées.

La ſeconde, conſiſte à bien établir l'idée de Dieu, aprés avoir prouvé ſon éxiſtence; & à prouver que la ſageſſe, la bonté & la juſtice conviennent à Dieu ou formellement, ou éminemment; & que toutes ces vertus l'engageant à rendre à chacun ſelon ſes œuvres, & à mettre quelque différence entre le vice & la vertu, ce qui ne ſe fait pas toûjours dans cette vie, il faut qu'il y ait une vie à venir, & que par conſéquent nôtre ame ſoit immortelle.

La troiſiéme eſt de faire voir, qu'il y a dans nôtre ame des ſentimens naturels, qui l'inſtruiſent de ſa durée éternelle, auſſi bien que de ſon origine céleſte. Il faut montrer qu'elle n'a point de déſirs inutiles, & qu'elle déſire naturellement une vie éternelle. Il faut montrer que les remors ne peuvent nous tromper, parce que ce ſont des ſentimens naturels qui ne ſont ſujets à aucune illuſion. Et il faut faire voir que les remors de la conſcience nous aſſûrent de nôtre immortalité,

talité, & nous font craindre la mort au delà de la mort.

La quatriéme enfin, conſiſte à montrer que nôtre ame doit vivre éternellement par la conſidération du conſeil de Dieu, qui nous eſt déclaré dans ſa révélation revêtûe de tous les caracteres de divinité, & qui nous apprend que Dieu nous deſtine une vie éternelle & bienheureuſe aprés nôtre mort.

La premiére de ces quatre méthodes trouve ſa juſte place dans ce Traité de l'éxiſtence de Dieu; la ſeconde dans celui où l'on établit l'idée de Dieu; la troiſiéme dans le Traité où l'on explique les principes de la Religion naturelle; & la quatriéme dans tout le reſte de l'Ouvrage, deſtiné à montrer la vérité & la divinité de cette révélation qui ſuppoſe l'immortalité de nôtre ame.

Je dis que la premiére trouve ſa juſte place dans ce Traité de l'éxiſtence de Dieu, parce qu'il n'y a rien de plus étroitement lié que ces deux vérités importantes, qu'il y a un Dieu, & que nôtre ame ne périt point. Vous ne ſauriez établir l'immortalité de l'ame, ſans lui donner pour principe un Dieu immortel: & vous ne pouvez reconnoître l'éxiſtence d'un Dieu qui a tout fait par ſa ſageſſe, & qui demeure éternellement, ſans regarder nôtre ame comme un rayon éternel de cette Divinité, lequel ne

sauroit périr que par la volonté de son Créateur, parce qu'il ne subsiste que par cette volonté.

Je me suis mille fois étonné qu'il y ait un si grand nombre d'incrédules, qui reconnoissant l'éxistence de Dieu, ne laissent pas de nier l'immortalité de l'ame; puis qu'il n'y a rien de plus inséparable que ces deux principes. Car I. si l'ame est mortelle, il faut qu'elle soit purement matérielle; n'y ayant que la matiére qui soit sujette à la dissolution qui fait la mort: & si nôtre ame est materielle, il s'ensuit qu'elle n'est qu'un arrangement d'atomes, ou un composé de plusieurs parties, qui par leur mouvement, leur dispersion ou leurs configurations différentes font tout ce qu'il y a de noble & d'excellent dans la pensée. Cela étant, on peut dire que la vérité des premiers principes ne subsiste que par l'arrangement de quelques atomes: que si ces atomes se mouvoient dans un autre sens, ou avoient un arrangement contraire à celui qu'ils ont, nous aurions des premiéres notions toutes contraires à celles que nous avons; & qu'ainsi les premiers principes ne sont point une regle assûrée pour nous conduire à la vérité de l'éxistence de Dieu: ce qui est établir un Pyrrhonisme incompatible avec la certitude de ce grand principe. II. Ce qui persuade à tous les hommes du monde qu'il y a un Dieu, c'est la considération de ces caracte-

racteres de sagesse & d'intelligence que nous voyons répandüe dans l'Univers. Si donc vous pensez que l'intelligence & la sagesse même que vous trouvez dans l'homme, sortent du sein de la matiére, pourquoi ne penserez-vous point que les caracteres d'intelligence & de sagesse que vous remarquez dans le monde, peuvent venir aussi de la simple matiére; puis qu'à nôtre égard du moins, l'intelligence est plus que les caracteres d'intelligence? On répondra qu'il y a bien de la différence entre l'intelligence de Dieu, dont nous trouvons les marques dans le Monde, & l'intelligence dont nôtre ame peut estre capable. J'en conviens. Mais qui ne sait, qu'outre l'intelligence que nous trouvons formellement dans nôtre ame, nous y trouvons ces mêmes caracteres de la sagesse du Créateur qui reluisent dans l'Univers, & que la subordination des parties de la Nature n'est pas plus surprenante, que la subordination des pensées & des affections qui sont dans cette ame. Je raisonne donc ici du plus au moins, & je dis que si & les caracteres de sagesse qui sont dans la composition de nôtre ame, & l'intelligence qui fait la nature de cette ame, n'ont pour principe immédiat & prochain que l'arrangement de quelques atomes, je ne voi pas pourquoi les caracteres de sagesse qui paroissent dans l'arrangement de la terre & des cieux, auroient be-

ſoin d'un autre principe que celui-là.

III. Remarquez pour une confirmation de la réfléxion précédente, que ſi la matiére produit l'intelligence, comme il faut le reconnoître, dés qu'on tient l'ame mortelle & matérielle; il faut demeurer d'accord que la matiére ou ſon mouvement pouvant être diverſifiés en une infinité de maniéres, la penſée qui en eſt l'effet, peut auſſi recevoir du plus & du moins en une infinité de maniéres : & qu'ainſi, comme une certaine quantité d'atomes mûs d'une certaine maniére, ont produit cette intelligence qui agit dans la ſocieté, & qui a fait cette dépendance ſurprenante & cette admirable ſubordination des arts & des ſciences qui ſont les ouvrages de la ſocieté; une plus grande ou plus petite quantité d'atomes & de mouvement, & d'autres différences de la matiére auront produit cette intelligence qui a fait l'arrangement de la terre & des cieux, & toutes ces dépendances admirables qui font ce qu'il y a de beau & de ſurprenant dans l'Univers.

IV. En effet, je ne voi pas que ſi la plus petite intelligence ſort du mouvement de la matiére, la plus grande intelligence n'en puiſſe ſortir avec la même facilité; puis que le mouvement de la matiére ne paroit pas avoir plus de rapport avec la plus petite qu'avec la plus parfaite intelligence. Certainement, ſi les caracteres de ſageſſe que nous

nous remarquons quelque part, ont pour principe une intelligence, & ſi cette intelligence elle-même ſort du ſein de la matiére; la matiére ſuffit ſeule, & il n'y a point d'autre cauſe ſouveraine que la matiére.

V. Une des raiſons qui nous perſuadent l'éxiſtence de Dieu c'eſt que nous ne voyons point que la matiére ait de ſoi le mouvement, le degré & la détermination de ce mouvement; & que nous concevons qu'il a eſté néceſſaire que Dieu réglât & dirigeât toutes ces choſes, pour faire un Monde ſi régulier & ſi parfait. Mais n'eſt-ce pas la plus grande extravagance du monde, que de penſer qu'une matiére qui a de ſoi la penſée, n'a pas de ſoi le mouvement ou la détermination de ce mouvement; puis que le mouvement eſt évidemment un mode de la matiére, & que perſonne ne voit que la penſée ſoit proportionnée à la matiére, ou ſoit un mode de la matiére?

VI. Remarquez pour le mieux comprendre, que lors qu'on dit que la matiére ne s'eſt point donné cette meſure, ce degré & cette détermination de mouvement qui étoit néceſſaire pour former le Monde, on prétend qu'elle ne ſe l'eſt point donnée, parce que cette meſure déterminée & juſte enferme un deſſein & une ſageſſe dont on conçoit que la matiére n'eſt point capable. Si donc vous poſez que la matiére tire la ſageſſe & l'intelligence de ſon ſein, vous de-

truiſez ce principe, vous concevez ſans peine qu'elle peut tirer de ſon ſein cette meſure déterminée, qui eſt l'effet de l'intelligence & de la ſageſſe. Car celui qui fait le plus, fait le moins. Celui qui fait la cauſe, fait l'effet. La matiére qui produit l'intelligence, n'eſt pas incapable de produire les effets & les caracteres de l'intelligence; ce qui nous fait renoncer à tous les moyens que nous avons de prouver l'éxiſtence de Dieu. VII. L'eſprit eſt tout ce que j'admire le plus dans le Monde. Cet eſprit fait même par ſon attachement le prix de la plus-part des choſes, comme nous l'avons dêja remarqué. Si donc l'eſprit ſort du ſein de la matiére, pourquoi ne dira-t-on point que les plus grandes merveilles de la Nature en ſortent auſſi? VIII. Si l'eſprit ſort de la matiére, la matiére penſe; & ſi la matiére penſe, elle peut ſe rapporter elle-même à une fin; & ſi elle ſe rapporte à une fin, elle n'a plus beſoin d'un principe qui l'y rapporte, & il eſt inutile de poſer l'éxiſtence de Dieu à cet égard.

Que ſi l'homme ſe rapporte à ſa fin, encore qu'il ne ſoit que matiére, pourquoi les cieux, pourquoi les élémens & les autres parties de l'Univers ne s'y rapporteront-ils pas, encore qu'on ne reconnoiſſe en eux que de la matiére & du mouvement, non plus que dans l'homme?

CHA-

CHAPITRE VII.

Qu'il y a dans le Monde des caracteres de nouveauté qui nous conduiſent à la vérité de l'éxiſtence de Dieu.

PUis que l'Univers eſt néceſſairement l'ouvrage d'une ſageſſe qui l'a créé dans le tems, il ne faut pas s'étonner ſi nous trouvons quelques caracteres de nouveauté dans le Globe où nous habitons.

Il eſt certain que la terre reçoit des changemens par le cours des années: les pluyes qui tombent ſur le haut des montagnes & des colines, en font rouler la terre, & les abaiſſent ſenſiblement: les riviéres coulant long-tems dans un canal, & ſe débordant de tems en tems, le rendent plus profond, ou plus large: les fleuves entraînant dans la mer beaucoup de gravier, en avancent les bords, ou y forment de petites iſles, comme celles qui ſont à l'embouchure du Nil, & dont le nombre a crû de tems en tems, ſelon la remarque des Doctes.

Or bien que tous ces changemens ſoient fort petits & comme inſenſibles, il eſt évident qu'une étendüe infinie de tems les rendroit fort ſenſibles & fort apparens. Il faudroit qu'il ſe fût formé dêja une infinité de ces petites iſles qui ſe forment du gravier des rivieres, ou pluſtôt que la mer fut toute

comblée, & que les plus hautes éminences fuſſent au niveau des autres parties de la terre; puis que l'éternité contient une infinité de ſiécles, & qu'il ne faut pas une infinité de ſiécles pour produire l'effet dont nous parlons.

La nouveauté de la terre, que cette conſidération nous fait aſſez connoître, ne s'accorde pas mal avec celle de l'Univers en général, que la raiſon nous avoit fait dêja concevoir: mais nous n'avons pas beſoin de recourir à l'une ni à l'autre pour faire voir l'éxiſtence de Dieu. Il ſuffit pour cela, de montrer que le genre humain n'eſt pas ſans un chef & ſans un commencement. Car ſi l'on ne peut concevoir que le grand Monde ait été produit, ſans qu'il ait un Dieu pour ſon auteur; il eſt autant contre la raiſon, de s'imaginer que le petit Monde, qui n'eſt pas moins un abregé de merveilles que le grand, ait été formé par une autre cauſe que par la puiſſance d'un Etre ſouverain: de ſorte que nous ne trouvons pas moins cette vérité dans la ſocieté que dans la Nature; ce qui eſt le ſecond principe qu'il falloit établir.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Preuves de l'éxiſtence de Dieu par la conſidération de la ſocieté. Premiere preuve tirée de la ſuite des générations.

IL n'eſt rien de ſi facile que de montrer ces deux vérités qui nous paroiſſent déciſives ſur ce ſujet: l'une, qu'il y a eu un premier homme, qui a été lui-même ſans pere, & le pere de tous les hommes qui vivent encore: l'autre, que s'il y a eu un premier homme, il eſt néceſſairement l'ouvrage de la ſageſſe & de la puiſſance d'un Dieu.

On voit clairement que le genre humain a un chef, au delà duquel il n'eſt point permis de remonter, ſoit que l'on conſidére la ſuite des générations, en montant de nous juſqu'à nos anceſtres, & aux anceſtres de nos anceſtres; ſoit qu'on la conſidére du pere aux enfans, en paſſant de la veüe du tronc à celle des branches; ſoit enfin que l'on conſidére dans la ſociété les caracteres de nouveauté qui s'y découvrent à une premiére veüe, & qui nous perſuadent non ſeulement que le genre humain a une origine, mais encore que ſa naiſſance n'eſt pas auſſi ancienne que l'incrédulité ſe l'imagine communément. Si nous montons juſqu'à nos ancêtres, il faut trouver un premier principe

qui fixe les recherches de nôtre eſprit, ou ſe perdre dans l'infinité de cette gradation.

Car il ne ſervira de rien aux incrédules, de dire pour ſauver la ſucceſſion éternelle des générations, que cette gradation infinie qui nous fait tant de peine, que les Philoſophes nomment un progrés à l'infini, & qu'ils jugent entiérement contraire à la droite raiſon, paroit être commune aux deux ſentimens; parce que ſi l'Athée eſt contraint de dire qu'il tire ſa naiſſance de ſon pere, & celui-ci d'un autre, ſans qu'il y ait de fin dans cette gradation, celui qui reconnoit l'éxiſtence de Dieu doit penſer auſſi, que Dieu éxiſtoit mille ſiécles avant la création du Monde, & un million avant ces mille juſqu' à l'infini.

Quand la difficulté ſeroit égale des deux côtés, nous aurions raiſon de reprocher aux incrédules, qu'ils ſuivent un ſentiment qui enferme toutes les difficultés du nôtre, ſans avoir ſa lumiére, ni ſon évidence. En effet, s'il y a quelque choſe d'incompréhenſible dans l'Etre ſouverain, & que nôtre imagination rejette, c'eſt ſon infinité & ſon éternité. Si donc vous attribuez cette éternité & cette infinité à la ſuite des générations, vous tombez dans toutes les difficultés qui vous font rejetter nôtre ſentiment, avec le déſavantage de n'y pouvoir pas répondre avec la même facilité & avec la même ſolidité que nous y répondons.

On

On ne doit point s'étonner que nous reconnoiſſions une durée éternelle en Dieu. L'éternité aſſortit parfaitement bien un Etre infini qui enferme eſſentiellement toutes les perfections, & qui eſt néceſſairement & par lui-même: & concevoir un Dieu qui a commencé d'être, ſeroit concevoir un Dieu qui n'eſt pas Dieu. Mais il n'en eſt pas de même de la ſuite des générations, qui n'étant que des actions, ou des mouvemens, ont un rapport naturel au principe qui les produit, & à celui qui les termine.

Outre qu'il y a bien de la différence entre un progrés à l'infini, qui n'eſt que dans l'imagination foible des hommes, & un progrés à l'infini qu'on reconnoit dans la choſe même. Celui qu'on admet en Dieu eſt, ſelon nous, du premier ordre; puis qu'en Dieu il n'y a ni avant, ni aprés, ni ſucceſſion de durée; que Dieu a produit les tems & les ſiécles, ſans pouvoir être meſuré par les ſiécles, ni par les tems; que la durée ne lui convient point à parler proprement & dans la rigueur, parce qu'elle ne ſe dit que des choſes qui ont commencé d'être, & qui perſévérent dans leur état; & qu'enfin durer en Dieu c'eſt être, & être c'eſt durer, quoi que par la foibleſſe de nos conceptions nous ſoyons obligés de le revêtir de toutes les différences des tems: au lieu que celui qu'on reconnoit dans la ſuite des générations, eſt, ſelon les incré-

dules

dules mêmes, un progrés infini dans la choſe, & non ſimplement dans l'imagination.

Que ſi nous voulons deſcendre maintenant du tronc aux branches, nous ne tarderons gueres à nous appercevoir de la même vérité. En effet, il eſt remarquable que lors qu'on monte dans la ſuite des générations, on va de la multitude à l'unité; & qu'en deſcendant au contraire, on va de l'unité à la multitude. Conſiderez cette vérité dans le Peuple Juif, que nous pouvons ſuppoſer être la poſtérité d'Abraham, ſans rien mettre en avant de douteux, ni de conteſté. Si vous remontez dans la ſuite des générations, vous parviendrez de cette incroyable multitude de Juifs que vous trouvez aujourdhui ſur la terre, à douze Patriarches qui leur ont donné la naiſſance; de ces douze Patriarches à Jacob qui n'avoit qu'un frere nommé Eſaü; de ces deux freres à Iſaac frere d'Iſmaël; & de ceux-ci à Abraham: & ſi vous ſuivez la même ligne en deſcendant, vous trouverez d'abord Abraham qui n'eſt qu'une ſeule perſonne; & d'Abraham vous deſcendez à Iſmaël & à Iſaac; de ceux-ci à Jacob & à Eſaü; de Jacob aux douze Patriarches; & de ces derniers aux douze Tribus; & de chaque Tribu à un nombre preſque infini de perſonnes qui la compoſent: ſur quoi il eſt naturel de faire les réflexions ſuivantes.

La premiére eſt, que dans la ſuite des générations les branches ſont en plus grand nombre que le tronc; autrement, on ne verroit point ſortir d'un ſeul homme pluſieurs deſcendans: & qu'ainſi n'y ayant aujourdhui qu'un nombre de branches fini, il ſeroit tout-à-fait abſurde de reconnoître une infinité de tiges.

La ſeconde eſt, que dans la ſuite des générations plus on met le chef d'un Peuple dans un ſiécle éloigné, plus ce Peuple ſe trouve nombreux; & plus ſon chef eſt prochain, plus le nombre de ce Peuple diminüe. Que ſi la multitude s'augmente à meſure qu'on met ſon principe & ſon chef plus haut; il eſt évident qu'elle doit être infinie, ſi l'on met ſon chef dans un éloignement infini, & qu'ainſi l'on ne peut reconnoitre le Monde éternel, ſans faire la multitude des hommes qui vivent infinie.

La troiſiéme réfléxion qu'il y a à faire ſur ce ſujet, eſt qu'il faut néceſſairement reconnoître une ſeule ligne ou pluſieurs lignes dans la ſuite des générations; ou pour m'exprimer plus clairement, qu'il faut que toutes les Nations ſortent d'un homme, que l'on ſuppoſera aprés, ſi l'on veut, avoir eu des anceſtres à l'infini; ou qu'il y ait pluſieurs ſuites de générations indépendantes l'une de l'autre, ou diverſes ſucceſſions de tiges toutes différentes.

On ne peut pas dire raiſonnablement ce dernier. Premierement, parce qu'autant qu'on

qu'on peut remonter dans l'Hiſtoire, on voit que les Peuples ſortent les uns des autres, ou qu'ils deſcendent d'un Pere commun. Et en ſecond lieu, parce que ſi une ſeule ſucceſſion de générations à l'infini devroit avoir produit un nombre infini d'hommes, pluſieurs ſucceſſions pareilles qui n'auroient rien de commun, auroient dû produire un plus grand effet.

Il n'y a que les habitans de l'Amérique qui paroiſſent d'abord avoir une origine différente de celle des autres hommes, parce qu'on ignore le chemin qu'ils peuvent avoir pris pour aller habiter ce grand Continent que nous appellons le Nouveau Monde. Mais qui nous empêchera de recevoir la conjecture d'un Savant, qui veut que *Grotius.* les hommes ayent paſſé de la Norvege dans l'Iſlande, qui eſt une iſle ſituée vers la partie ſeptentrionale de l'Amérique, & que de l'Iſlande ils ayent paſſé dans la Groenlande, qui eſt le nom de cette partie de l'Amérique qui avoiſine cette iſle. Et en effet, on ne peut comprendre la raiſon pour laquelle les Peuples qui habitent le Vieux Monde, ſont polis & civiliſés, & ceux qui habitent le Nouveau, barbares & ſauvages, ſi l'on reconnoit que les uns ſoient auſſi anciens qu'en les autres: au lieu qu'en ſuppoſant que les Peuples de l'Amérique tirent leur ſource de ceux qui habitent nôtre Continent, on peut attribüer leur ignorance

ce & leur ſtupidité à la nouveauté de leur établiſſement.

Or ſi en remontant, quand même ce ſeroit à cent mille ſiécles d'ici, nous trouvons enfin un homme & une femme qui ayent donné le jour à tout ce qu'il y a maintenant d'habitans ſur la terre; comment une éternité s'étoit-elle paſſée, pendant laquelle il y avoit eu une ſuite de générations, ſans que cette éternité ou cette ſuite de générations éternelle eût produit qu'un homme & une femme qui ſont les chefs du genre humain?

Que les incrédules faſſent de telles ſuppoſitions qu'il leur plaira, il eſt indubitable que la ſuite des générations a fait la propagation du genre humain, & qu'elle ſert encore tous les jours à peupler la terre où nous habitons. C'eſt par là que la famille d'un homme qui étoit logé autrefois dans quelques tentes, ſe trouve aujourdhui répandüe dans tout l'Univers. De l'abondance des habitans ſont venües les Peuplades & les Colonies. Or quand la multitude des hommes ne s'augmenteroit que d'un homme chaque année par la ſuite des générations, il faudroit que toute la terre fût déja habitée, & même que ſes habitans y fuſſent, par maniére de dire, les uns ſur les autres, puis qu'une éternité eſt une étendüe ſans limites.

Il ne ſert de rien de dire, qu'il arrive

des

qu'on peut remonter dans l'Hiſtoire, on voit que les Peuples ſortent les uns des autres, ou qu'ils deſcendent d'un Pere commun. Et en ſecond lieu, parce que ſi une ſeule ſucceſſion de générations à l'infini devroit avoir produit un nombre infini d'hommes, pluſieurs ſucceſſions pareilles qui n'auroient rien de commun, auroient dû produire un plus grand effet.

Il n'y a que les habitans de l'Amérique qui paroiſſent d'abord avoir une origine différente de celle des autres hommes, parce qu'on ignore le chemin qu'ils peuvent avoir pris pour aller habiter ce grand Continent que nous appellons le Nouveau Monde. Mais qui nous empêchera de recevoir la conjecture d'un Savant, qui veut que les hommes ayent paſſé de la Norvege dans l'Iſlande, qui eſt une iſle ſituée vers la partie ſeptentrionale de l'Amérique, & que de l'Iſlande ils ayent paſſé dans la Groenlande, qui eſt le nom de cette partie de l'Amérique qui avoiſine cette iſle. Et en effet, on ne peut comprendre la raiſon pour laquelle les Peuples qui habitent le Vieux Monde, ſont polis & civiliſés, & ceux qui habitent le Nouveau, barbares & ſauvages, ſi l'on reconnoit que les uns ſoient auſſi anciens qu'en les autres: au lieu qu'en ſuppoſant que les Peuples de l'Amérique tirent leur ſource de ceux qui habitent nôtre Continent, on peut attribüer leur ignoran-

Grotius.

ce

ce & leur ſtupidité à la nouveauté de leur établiſſement.

Or ſi en remontant, quand même ce ſeroit à cent mille ſiécles d'ici, nous trouvons enfin un homme & une femme qui ayent donné le jour à tout ce qu'il y a maintenant d'habitans ſur la terre; comment une éternité s'étoit-elle paſſée, pendant laquelle il y avoit eu une ſuite de générations, ſans que cette éternité ou cette ſuite de générations éternelle eût produit qu'un homme & une femme qui ſont les chefs du genre humain?

Que les incrédules faſſent de telles ſuppoſitions qu'il leur plaira, il eſt indubitable que la ſuite des générations a fait la propagation du genre humain, & qu'elle ſert encore tous les jours à peupler la terre où nous habitons. C'eſt par là que la famille d'un homme qui étoit logé autrefois dans quelques tentes, ſe trouve aujourdhui répandüe dans tout l'Univers. De l'abondance des habitans ſont venües les Peuplades & les Colonies. Or quand la multitude des hommes ne s'augmenteroit que d'un homme chaque année par la ſuite des générations, il faudroit que toute la terre fût déja habitée, & même que ſes habitans y fuſſent, par maniére de dire, les uns ſur les autres, puis qu'une éternité eſt une étendüe ſans limites.

Il ne ſert de rien de dire, qu'il arrive

des

des accidens & des désordres dans la societé, qui font périr une infinité de personnes; puis que nonobstant ces accidens & ces désordres qui arrivent de tems en tems, la terre s'est toûjours peuplée davantage depuis trois mille ans, par exemple, qui est le tems dont nous pouvons parler avec le plus de certitude.

CHAPITRE IX.

Qu'il y a des caracteres de nouveauté dans la societé humaine qui prouvent l'éxistence de Dieu.

QUand toutes ces considérations ne détruiroient point l'idée de l'éternité du genre humain, on n'auroit qu'à jetter les yeux sur les arts, les sciences, les loix, les gouvernemens, le commerce & les Histoires, pour voir dans leur nouveauté celle de la societé des hommes.

La Philosophie, qui consiste dans la recherche des choses naturelles & de celles qui se rapportent aux mœurs, est si récente, qu'avant Pythagore personne n'en avoit oui parler entre les Grecs. Seneque dit en quelque endroit de ses Oeuvres, qu'il n'y avoit pas mille ans que la sagesse étoit connüe: & Socrate s'étoit vanté de l'avoir fait descendre du ciel en terre, parce qu'il fut le premier qui la réduisit de la contemplation à la pratique.

Thales

Thales fut le premier qui enseigna l'Astronomie aux Grecs; & selon Diogene de Laërce, qui a fait sa vie, il la tenoit des Egyptiens, & ceux-ci des Chaldéens, qui ont si bien été reconnus pour en être les inventeurs, que le mot de Chaldéen se prend pour Astrologue parmi les Anciens.

L'Auteur du Systeme des Préadamites travaille donc en vain, lors que pour faire voir que le Monde est plus ancien qu'on ne le croit communément, il nous fait voir la composition de la Sphere, & tâche de montrer qu'il a fallu un tres-grand nombre de siécles pour en inventer toutes les parties, & qu'il auroit été impossible qu'Abraham, ni même Moïse l'eût sceüe, si l'antiquité du Monde n'éstoit pas plus grande que nous nous l'imaginons. Car qui lui a dit, que l'Astronomie fût en ce tems-là dans le degré de perfection où elle est aujourdhui? Qui ne sait au contraire, qu'elle s'est formée peu-à-peu & insensiblement? Thales observoit les éclipses, & les savoit prédire. Avant lui on étoit consterné quand on voyoit arriver une éclipse, comme si toute la Nature eût dû périr. Les armées suspendoient leur mouvement, & n'osoient rien entreprendre que plusieurs jours aprés qu'elle étoit passée. *Plin. lib. 8.* *Plutarq. dans la vie de Nicias.*

Quoi que la Médecine paroisse plus nécessaire aux hommes que l'Astronomie, on n'en sait pas moins la naissance & les progrés.

grés. Hérodote nous apprend, qu'autrefois on portoit les malades en pleine place, qu'on prioit les paſſans de dire s'ils ſavoient quelque recepte pour les guérir, & qu'on eſſayoit celle du premier venu. Caton le Cenſeur chaſſa les Médecins de Rome, où ils s'étoient nouvellement établis, diſant que c'étoient des bourreaux que les Grecs leur avoient envoyés pour les faire mourir. Et perſonne n'ignore, qu'Hipocrate a été le premier qui a réduit en un corps la Médecine, qui s'accrût peu-à-peu des découvertes & des expériences de diverſes perſonnes.

Herodot. lib. 2.

L'antiquité des loix n'eſt gueres plus grande. Nous montons du Code de Juſtinien au Code de Théodoſe, du Code de Théodoſe aux douze Tables; & ces loix des douze Tables, les Romains les tenoient des Grecs, comme de Solon & Lycurgue, qui les avoient eux-mêmes appriſes des Egyptiens, au rapport de Plutarque: & ces loix étoient encore ſi groſſiéres, ſi on les compare avec celles que nous avons aujourdhui, qu'il paroit bien que la Juriſprudence & la Politique étoient encore dans leurs commencemens.

Plutarque dans la vie de Solon & dans celle de Lycurgue, & dans ſon Traité d'Iſis & d'Oſiris.

On n'ignore pas même l'origine des Rois, qui ſont les loix vivantes de leur Etat. Les hommes habitérent premiérement dans des hutes ou des tentes, au rapport de Juſtin, qui ne s'accorde pas mal en

Juſtini lib. 2.

en cela avec l'Hiſtorien des Juifs: & alors c'étoit le pere de famille qui regnoit ſur ſes enfans par un droit naturel, & quand le pere de famille étoit mort, ſon fils aîné tenoit ſa place. On bâtit en-ſuite des maiſons éparſes, puis des bourgs & des villages: & comme il naiſſoit des querelles & des différens, la néceſſité les contraignit de choiſir un juge ou un arbitre pour décider de leurs affaires, & ils donnoient cette qualité à celui qu'ils avoient reconnu le plus homme de bien. Et parce que cet homme n'ayant pas le pouvoir de contraindre les parties à ſe ſoumettre à ſon jugement, ſa médiation devenoit inutile, & que les déſordres n'avoient point de fin; la raiſon & l'expérience leur firent juger qu'ils devoient le reconnoitre non ſeulement pour leur arbitre, mais encore pour leur maître, & le revêtir d'une autorité qui donnât du poids & de la force à ſes jugemens, comme Hérodote le remarque de Déjocés. Ces petits Rois étoient à-peu-prés comme nos Barons & nos Comtes: tels étoient les Rois qui enlevérent Lot. En-ſuite on bâtit des villes, puis les villes & les bourgs ſe liérent pour former des Provinces; & enfin ces Provinces s'unirent pour former ces vaſtes Empires, & pour obeïr à ces puiſſans Rois qui faiſoient la deſtinée du Monde, tels qu'étoient les Rois & les Royaumes des Aſſyriens, des Médes, &c.

Quoi que le commerce ne soit gueres moins ancien que la societé, on peut s'appercevoir facilement de ses progrés, & de là conclurre qu'il est nouveau. Les biens furent d'abord communs : de cette communauté on passa à la permutation, s'il est permis d'employer cette expression : de là on vint au poids, à la livre, & à la monnoye, laquelle parmi les Romains mêmes fut premiérement de fer, en-suite de cuivre, puis d'argent, & enfin d'or.

Pour l'Histoire, personne ne doute qu'elle ne soit une invention récente & moderne ; puis que si elle étoit fort ancienne, elle nous apprendroit des événemens plus anciens que ceux que nous connoissons. On ne peut nier, qu'il ne soit naturel aux hommes de conserver la mémoire des accidens qui leur arrivent, & sur tout des événemens qui font la destinée des Nations & des Empires, soit pour en tirer des regles & des maximes à l'égard de l'avenir, soit pour instruire ses enfans par les éxemples du passé. Et l'on ne peut douter non-plus, qu'il ne soit assez naturel d'établir des mémoriaux qui nous représentent les grands événemens, ou d'avoir certains monumens, où l'on conserve la mémoire des choses. Cependant la mémoire des choses passées ne s'étend que jusqu'à quatre ou cinq mille ans d'ici.

On distingue trois divers tems, un tems caché,

caché, qui est celui qui s'est passé depuis la naissance du Monde jusqu'au Déluge, un tems qu'on nomme fabuleux, parce que les véritables événemens n'en sont point venus à nôtre connoissance, & qu'il ne nous est connu que par les fables des Poëtes, c'est celui qui a coulé depuis le Déluge jusqu'à la premiére Olympiade ; & un tems qu'on nomme historique, parce que l'Histoire nous en fait connoître les véritables événemens, & qui a coulé depuis la premiere Olympiade jusqu'à nous. *Varro apud Censor.*

Car pour la Chronologie des Chaldéens & des Egyptiens, qui attribuoient à leur Nation une antiquité sans comparaison plus grande que celle que nous attribuons à l'Univers, il y a diverses raisons qui la rendent vaine & suspecte. Plutarque nous fait assez voir ce qu'il en faut croire, lors qu'il en parle ainsi dans la vie de Numa. *Encore que leur année ait esté de quatre mois, selon quelques Auteurs, elle n'étoit d'abord composée que d'un seul, & ne contenoit que le cours d'une seule lune : & ainsi faisant d'un seul mois une année, cela est cause que le tems qui s'est écoulé depuis leur origine, paroit extrémement long ; & que bien qu'ils habitent nouvellement leur pais, ils passent pour les plus anciens de tous les Peuples.* Ajoutez à cela la vanité que ces Peuples avoient de vouloir passer pour les plus anciens qui fussent dans le monde,

comme Juſtin le témoigne dans ſon premier Livre de l'Hiſtoire Univerſelle, & les fables dont ils ſouſtenoient leurs prétentions. Les Chaldéens ſe vantoient qu'il y avoit quatre cens ſoixante & dix mille années qu'ils obſervoient les aſtres; & cependant l'Aſtronomie qui paſſa bientôt aprés de chez eux parmi les Grecs, étoit fort peu de choſe: & l'on ſait que l'art d'écrire, que quelques-uns attribuënt à Palamede, les autres aux Egyptiens, n'étant pas de cette datte-là, ils ne pouvoient ſavoir que par tradition l'antiquité de leur Aſtronomie; & je laiſſe à penſer, ſi une tradition de quatre cens ſoixante & dix mille ans peut avoir quelque certitude. Comment, ſans le ſecours de l'écriture, peuvent-ils ſavoir que leur Aſtronomie eſt ſi ancienne? Ou ſi l'art d'écrire eſt parmi eux d'une auſſi grande antiquité que l'Aſtronomie, comment en enſeignant cette ſcience aux Grecs, ne leur ont-ils point appris une foule d'événemens qui devoient s'être paſſés pendant ce long cercle d'années? Les Egyptiens diſtinguoient, au rapport d'Hérodote, deux tems, l'un pendant lequel les Dieux avoient regné en Egypte, & l'autre pendant lequel ils avoient eu des hommes pour Monarques. Quelle fable! & comment peut-on ajouter foi à ces Prêtres Egyptiens, dont parle cet ancien Auteur, qui joignent cet Empire chimérique des

Vide Clement. Alexand. 1. Strom. Pleſſ. Mornæ. lib. de veritat. Religionis Chriſtianæ.

dés Dieux, qu'ils prétendoient avoir regné en Egypte, avec l'eſpace de dix mille trois cens quarante années qu'ils croyoient que le regne des hommes avoit duré? Mais il faut laiſſer aux Antiquaires le ſoin de s'étendre là-deſſus.

Les incrédules ne pouvant conteſter la vérité de tous ces faits, auront recours à leur défaite ordinaire, qui eſt de dire qu'il eſt arrivé au genre humain des accidens qui l'ont empêché de croître, de peupler la terre, & de faire des progrés dans les arts & dans les ſciences. Et afin que nous ne ſoyons point ſurpris de trouver tant de caracteres de nouveauté dans la ſocieté des hommes, ils nous diront qu'il eſt ſurvenu des peſtes, des famines, des guerres & des inondations qui ont diminué le nombre des hommes, & changé l'état & la face des choſes.

Cette réponſe paroitra peu ſolide, ſi l'on conſidére que tous ces malheurs, qui véritablement arrivent de tems en tems, ſont des accidens particuliers, qui ſont conſidérables à l'égard d'une Province, ou d'un Etat où ils arrivent, mais qui ne ſont d'aucune conſidération à l'égard de toute la terre & de tous les habitans qui la rempliſſent. L'embraſement de tout un païs n'eſt gueres plus à l'égard de toute la terre, que l'embraſement d'une belle maiſon ou d'un palais à l'égard de Paris. Les guerres

les plus ſanglantes ne font gueres plus de tort au genre humain en général, que les combats particuliers qui ſe font dans cette grande ville, au peuple qu'elle contient. La famine de tout un Etat eſt à l'égard de l'Univers, ce que la pauvreté d'une ſeule famille eſt à l'égard de toute une ville. Le Déluge de Deucalion, d'Ogige, &c. & tous les autres déluges particuliers dont l'Antiquité fait mention, ne paroîtront pas plus conſidérables, regardés par rapport à toute la terre, que l'inondation d'un ruiſſeau l'eſt à l'égard d'une Province ou d'un Royaume.

II. D'ailleurs, qui ne ſait que depuis trois mille ans, tous ces accidens n'ont pas manqué de ſurvenir de tems en tems dans le Monde? Et cependant la terre n'a pas laiſſé de ſe peupler toûjours davantage, les hommes de ſe polir, les arts & les ſciences d'acquerir de nouveaux degrés de lumiére & de perfection. Or ſi la ſocieté a tant acquis depuis trois mille ans, malgré toutes ces calamités dont nous venons de parler; pourquoi veut-on que ces accidens l'ayent empêchée de rien acquerir pendant toute une éternité, qui auroit dû ſe paſſer juſqu'au commencement de ces trois mille années?

III. Il faudroit qu'il fût ſurvenu un déluge tel que nous concevons celui de Noé. Un déluge particulier n'étoit point capable

ble de faire perdre par tout les arts & les ſciences, de rendre la terre déſerte, de faire périr la mémoire des choſes paſſées, & de réduire le genre humain à ce dégré d'ignorance & de ſimplicité où nous le trouvons ſi nous remontons un peu haut. Et ſi l'on pretend que ce déluge ait été univerſel, comment les hommes auront-ils pû s'en ſauver? Où eſt-ce que le genre humain ſe ſera conſervé? Quelle force, ou quelle adreſſe aura pû le garantir d'une deſtruction entiére? Et n'y ayant point de Providence qui veille à ſa conduite, point d'Arche bâtie par l'ordre du ciel, point de précaution divine, point de miracle en ſa faveur, comme on le veut; comment ſe ſera-t-il conſervé dans les horreurs d'un ſi étrange accident?

Il ne ſert de rien non-plus, de montrer qu'il y a eu quelques arts qui ſe ſont perdus, faiſant place à des inventions plus nouvelles; & qu'ainſi nous ne devons point juger de la nouveauté ou de l'antiquité de nôtre origine, par la nouveauté ou l'antiquité des arts qui fleuriſſent aujourdhui.

Car on ne peut nier, qu'il n'y ait quelques arts ſi néceſſaires aux hommes, qu'il eſt entiérement impoſſible qu'ils viennent à ſe perdre, ſi ce n'eſt par la perte du genre humain. L'écriture, par exemple, qui eſt un moyen de parler aux abſens, & de faire aller ſes penſées là où l'on ne peut

point aller ſoi-même, eſt certainement une invention qui ne peut ſe perdre, à moins que les hommes ne perdent la raiſon. On pourra peut-être avec le tems ſe ſervir d'autre choſe que du papier pour écrire: mais quoi qu'il en ſoit, on écrira toujours. Or quand dix mille ſiecles ne produiroient qu'un ſeul de ces arts qui ne ſe perdent point à cauſe de leur néceſſité, les hommes ne devoient-ils pas avoir déja trouvé les ſecrets les plus rares, & les arts les plus néceſſaires, il y a trois ou quatre mille ans?

Car je compare l'état où il nous paroit que la ſocieté étoit alors, à celui où elle eſt aujourdhui à l'égard des ſciences, des arts, des loix, du commerce & de tout ce qui ſuit l'établiſſement de la ſocieté. Ce n'eſt point par la veüe d'un ſeul art, mais par la conſidération de tous les arts, de toutes les connoiſſances, de leurs progrés & de leurs accroiſſemens, ou pluſtôt par les divers états de la ſocieté, que l'on raiſonne.

Ce ſeroit, en vérité, un étrange prodige, que les hommes euſſent été pendant une infinité de ſiécles, groſſiers, barbares, ſans politeſſe, ſans loix, ſans gouvernement, ſans Phyſique, ſans Morale & ſans Aſtronomie, ne ſachant lire ni écrire, ayant toujours veu les aſtres ſur leurs têtes ſans les obſerver, & ſans connoître ni les étoiles, ni les éclipſes, ayant toujours été malades, ſans avoir

avoir découvert les premiers élémens de la Médecine, & toujours raiſonné, ſans connoître ni la vertu des plantes, ni celles des eaux minérales, ni la Peinture, ni l'Architecture, ni le Commerce, ni la Navigation, ſans parler des Moulins, de l'Imprimerie, de la Bouſſole, qui nous donne le moyen de faire des voyages de long cours, de la poudre à canon, ni de tant d'autres inventions militaires, qui ſont la production de ces derniers tems; & que cependant quatre ou cinq mille ans euſſent donné lieu à la découverte de cette multitude d'arts, de ſciences, & de ſecrets admirables; qu'une éternité eût été ſi ſtérile, & quatre ou cinq mille ans ſi féconds. Voilà ce que les hommes qui ne ſont pas entiérement privés de la lumiére naturelle, ne ſe perſuaderont point.

CHAPITRE X.

Qu'y ayant un chef du genre humain, il faut qu'il y ait un Dieu.

ON a ſans doute fait le plus difficile, lors qu'on a prouvé que le genre humain a un chef, au delà duquel on ne ſauroit remonter dans la ſuite des générations: & il eſt impoſſible de ſuppoſer un premier homme, ſans voir d'abord, qu'il a dû être créé par la puiſſance & par la ſageſſe d'un Dieu.

C'eſt une penſée ſi abſurde & ſi chimérique, que de dire avec quelques-uns, que l'homme a été formé du limon de l'Egypte échauffé par les rayons du ſoleil, ou avec quelques autres, qu'il eſt ſorti de la mer, qu'elle eſt à-peine digne qu'on s'arrête un moment à la réfuter.

Je ne dirai pas en effet, qu'il eſt inouï qu'on ait veu ſortir de cette ſource non ſeulement des êtres comme nous, mais même des bêtes qui engendrent & qui ſoient engendrées: que ſi une telle production avoit lieu autrefois, elle pourroit avoir lieu maintenant, puis que le Nil, le limon de l'Egypte & le ſoleil ne s'en ſont point allés: que comme un ouvrage auſſi parfait que l'homme n'en auroit pû ſortir, qu'aprés une infinité d'eſſais, de commencemens imparfaits & d'ébauches défectueuſes, ſi nous n'en voyons point ſortir encore aujourdhui des hommes parfaits, nous en verrions ſortir quelque commencement d'hommes, quelques traits imparfaits de nôtre nature; ce qui eſt contraire à l'expérience: qu'il ſeroit étonnant, que le Nil, le limon de l'Egypte ou la mer euſſent aſſez de ſageſſe pour connoître qu'il ne ſuffiſoit pas qu'il y eût un homme, mais qu'il falloit un homme & une femme qui fuſſent l'un pour l'autre, étant formés avec une inclination mutuelle qui fait la propagation du genre humain.

Il

Il me ſuffira de faire ſur ce ſujet deux réfléxions, dont l'une détruira le fondement de cette ſpéculation, & l'autre établira la vérité qui lui eſt oppoſée. La premiére eſt, que les incrédules raiſonnent ſur une fauſſe hypotheſe, lors qu'il leur plait de ſuppoſer, que les inſectes qui ſortent du limon de l'Egypte échauffé par les rayons du ſoleil, n'ont point d'autre principe que la chaleur de cet aſtre & la corruption de cette matiére qui en eſt échauffée. C'eſt ſuppoſer ce qui eſt en queſtion; & c'eſt ignorer que qui établit l'éxiſtence de Dieu, établit une cauſe générale qui concourt avec les cauſes ſecondes, & qui a la principale part à tout ce que nous voyons; puis qu'il eſt impoſſible d'éxpliquer les moindres des inſectes, ſi l'on n'a recours à la Sageſſe ſouveraine qui concourt à leur production, & qui fait par ſon intelligence infinie cette ſurprenante variété de reſſorts délicats qui les compoſent. Voilà qui peut ſervir de réponſe à leurs objections.

Mais voici qui établit la vérité de nôtre principe; ceſt que l'homme n'eſt pas moins admirable dans ſa petiteſſe, que l'Univers l'eſt dans ſa grandeur: de ſorte que ſi la compoſition de l'Univers nous fait reconnoître une Intelligence ſouveraine, comme il n'en faut point douter aprés ce qui a été dit, la compoſition de l'homme ne la marque pas moins. Comme donc en prouvant

vant que le grand Monde a commencé d'être, vous faites voir ſans peine qu'il a un Créateur, qui eſt Dieu: auſſi dés que vous avez montré qu'il y a un premier homme, vous faites voir ſans aucun effort, qu'il doit être l'ouvrage d'une Divinité. La choſe parle d'elle-même; & quand il reſteroit encore quelque lieu de douter, il ne faut que conſidérer les merveilles de nôtre eſprit, pour être entiérement raſſurés là-deſſus. C'eſt la troiſiéme ſource de nos preuves.

CHAPITRE XI.

Preuves de l'éxiſtence de Dieu tirées de la conſidération de nôtre ame.

MOn deſſein n'eſt point ici d'éxpliquer phyſiquement les fonctions & la maniére d'agir de nôtre eſprit, ni auſſi d'éxagerer par de vaines Rhetorications les merveilles d'un être qui ſemble parcourir la terre & les cieux ſans ſe mouvoir, & s'unir avec toutes choſes, quoi que lié à une petite portion de matiére, & relégué en quelque ſorte dans un coin de l'Univers.

De toutes les réfléxions qu'on peut faire ſur ce ſujet, je choiſirai celles qui marquent le plus ſenſiblement un deſſein & une veüe dans la compoſition de l'homme. Il faut remarquer pour cet effet, que les actes de nôtre ame ſe réduiſent à ces trois, les ſentimens, les paſſions, & les raiſonnemens.

Les ſentimens qui appartiennent à la nature animale, & qui ne ſont que les fonctions de ces cinq ſens que Dieu nous a donnés comme cinq portes par leſquelles les objets entrent dans nôtre ame, étoient abſolument néceſſaires pour intéreſſer nôtre ame dans la ſanté & dans le bien-être du corps: il falloit avoir des yeux pour voir les précipices, de peur d'y tomber. Nous négligerions de prendre des remedes ou des précautions pour rétablir nôtre ſanté, ſi la langueur & le ſentiment du mal ne nous montroient que nous l'avons perdüe.

Mais il ne ſuffiſoit pas que l'homme connût ce qui ſe paſſoit au dehors par le canal des ſens; il falloit encore qu'il conſervât cette connoiſſance, afin qu'elle le dirigeât dans ſa conduite. Il a donc été néceſſaire qu'il eût une mémoire, qui eſt comme le réſervoir de tous les objets qui ſont entrés dans nôtre ame, & qui en font l'averſion, ou le penchant.

On diſtingue fort bien deux ſortes de paſſions. Les unes qui tendent vers le bien, comme le deſir, l'eſpérance, l'amour, &c. Les autres qui s'éloignent du mal, comme la haine, la crainte, le dégout, &c. Les unes & les autres étoient abſolument néceſſaires, puis que nous devions fuir

fuir le mal & chercher le bien par le ſoin naturel que nous devons avoir de nous conſerver ; & il eſt neceſſaire que nous nous conſervions par la même raiſon qui fait que nous ſommes.

Mais parce que ces paſſions peuvent être contraires les unes aux autres, & qu'il ne faut pas que cette guerre ſoit irréconciliable, il a fallu qu'il y eût un principe commun dans lequel elles convinſſent toutes ; & ce principe c'eſt l'amour de ſoi-même ; c'eſt lui qui les fait naître, & c'eſt lui qui les fait mourir : & dans le combat des paſſions, l'ame ſe retire & ſe recueille en elle-même, elle conſidére ſon plus grand intéreſt, & panche vers l'endroit qui ſe rapporte davantage à l'amour de ſoi-même.

Mais que ſeroit-ce des paſſions du cœur de l'homme, ſi elles n'avoient point de lumiére qui les adreſſaſt à leurs fins légitimes ? Elles ne ſerviroient qu'à nous conduire au précipice avec plus de force & de viteſſe. Il a donc été néceſſaire, qu'il y eût en l'homme une ſageſſe ou une intelligence pour diriger ſes mouvemens : & c'eſt cette ſageſſe que nous reconnoiſſons pour le principe de tout ce qu'il y a d'admirable dans les ouvrages de la ſocieté, & à laquelle nous attribuons les arts & les ſciences, dont l'invention produit des effets ſi ſurprenans.

Qu'y a-t-il de plus éloigné que le ſable qui

qui eſt ſur le bord d'une riviére, l'ardoiſe qui eſt cachée dans le ſein d'une montagne, & des arbres qui ſont crûs dans une foreſt ? Cependant l'adreſſe des hommes a trouvé le moyen de franchir cette diſtance, & de faire de tant de parties diſperſées, & qui ſembloient avoir ſi peu de rapport les unes avec les autres, un tout fort juſte & fort régulier, qui fait le plaiſir de la veüe & une des plus grandes commodités de la vie.

Qui croiroit qu'on pût tirer de la toiſon des brebis, ces habits que nous portons ; qu'une herbe qui croit dans les champs, pût être changée en de la toile ; & qu'il pût ſortir de l'excrément d'un ver, la plus belle de nos parures ? Cependant tout cela a été facile à l'adreſſe des hommes ; & ſi toutes ces choſes n'ont pû être produites que par une intelligence, cette intelligence elle-même n'auroit-elle point un principe intelligent ? S'il faut de la ſageſſe pour produire l'effet, n'en faudra-t-il point pour avoir formé la cauſe ?

Mais ni les paſſions qui tendent naturellement au bien & à la conſervation de l'homme, ni la raiſon qui eſt deſtinée à diriger ces paſſions, ne ſuffiſoient pas pour unir les hommes dans un corps de ſociété, aprés avoir donné à chacun ce qui lui étoit néceſſaire pour ſa conſervation particuliére.

Il falloit qu'ils euſſent outre cela un penchant mutuel les uns pour les autres. Il falloit encore produire divers liens qui les uniſſent entre eux. C'eſt à quoi la Nature a admirablement pourvû. Elle a produit, s'il m'eſt permis de parler ainſi, le germe de l'union de tous les hommes, en leur donnant une mutuelle bienveillance les uns pour les autres, une conſcience, & une religion, dont nous ferons voir dans la ſuite, que les principes ſe trouvent naturellement au dedans de nous.

Car pour le principe d'Hobbes, qui prétend que c'eſt la crainte qui diſpoſe les hommes à la ſociété, leur ayant fait bâtir premiérement des habitations & des barriéres pour ſe deffendre contre les bêtes ſauvages, & en-ſuite des villes murées & des fortereſſes pour ſe garantir contre les efforts les uns des autres; il ſeroit ſupportable, s'il étoit pris dans une moindre étendüe que celle que cet Auteur lui donne.

L'on ne peut douter, qu'en toutes les rencontres la crainte de l'oppreſſion & le déſir de ſe conſerver, ne diſpoſent les hommes à chercher le ſecours les uns des autres: c'eſt ce qui paroit aſſez par les ligues & par les alliances que la politique recherche avec tant de ſoin. Mais on tombe dans l'égarement, dés qu'on veut pouſſer ce principe trop loin.

Il

Il y a au dedans de nous des cauſes d'union & d'intelligence beaucoup plus anciennes que celles-là: & il ne ſuffit pas d'avoir le cœur mal-fait, il faut encore être privé de la lumiére naturelle, pour ne s'en point appercevoir.

Car afin qu'il y eût une ſociété réglée, il falloit qu'il y eût des familles diſtinctes dans le Monde: & pour former des familles, il falloit qu'il y eût quelque ſympatie & quelque convenance entre l'homme & la femme, qui n'eſt autre choſe que cette inclination naturelle qui leur fait ſentir qu'ils ſont l'un pour l'autre: il falloit que les peres euſſent une tendreſſe particuliére pour leurs enfans, qui leur fit prendre le ſoin de leur nourriture & de leur éducation. Il étoit encore néceſſaire, qu'on eût une bienveillance particuliére pour ſes parens, afin que lors que ces derniers viennent à perdre ceux qui les ont mis au monde, ou qu'ils ſe trouvent dans un âge ou dans un état qui ne leur permet point de pourvoir à leur ſûreté, ou à leur nourriture, ils reçoivent ce ſecours de ceux qui leur ſont unis par la proximité du ſang.

Et qui ne ſait par expérience, que la Nature en gravant l'amour de ſoi-même en chacun de nous, y a mis un principe général qui engage néceſſairement les hommes à former un corps de ſociété, & ſur tout lors qu'il eſt dirigé par la religion. Il eſt

naturellement impoſſible de s'aimer ſoi-même, ſans aimer ſes parens, ſes amis, ſes bienfaiteurs; & il n'y a qu'un obſtacle étranger qui puiſſe corrompre en nous ces ſentimens. Nous aimons les autres à meſure qu'ils ſe rapportent à nous: nôtre bienveillance croit avec le dégré de la proximité qui nous lie avec eux, ſans qu'il y ait en cela rien que de légitime & d'innocent.

Cette bienveillance que nous avons naturellement les uns pour les autres, produiroit un bon effet, lors qu'il s'agiroit des choſes indifferentes, mais elle n'arrêteroit jamais les effets de la cupidité, & dés qu'il s'agiroit de la poſſeſſion des avantages temporels, ou de la jouïſſance des plaiſirs, les hommes tomberoient dans les déſordres d'une inévitable diviſion, s'il n'y avoit point d'autres principes dans leur cœur.

C'eſt pourquoi il a été néceſſaire que les hommes euſſent une loi naturelle, qui conſiſte en certaines maximes d'équité & de juſtice, dont nous connoiſſons la vérité naturellement. Il falloit que ces principes nous fuſſent naturellement connus: que nous devons faire pour les autres ce que nous voudrions que les autres fiſſent pour nous: qu'il faut rendre à chacun ce qui lui appartient: qu'on ne doit faire tort à perſonne. Et parce qu'on ne feroit aucun ſcrupule de violer cette loi, ſi l'on n'étoit retenu

nu par quelque eſpéce de crainte, il a été néceſſaire que nôtre cœur fût tellement diſpoſé, qu'il ne pût s'empêcher de craindre & de trembler, aprés avoir violé ces maximes d'équité & de juſtice: & c'eſt ce que nous appellons les remords de la conſcience, dont nous parlerons plus amplement dans la ſuite, nous contentant de ſuppoſer ici cette vérité, pour ne pas détruire l'enchaînement de nos principes, qui ſe prouvent ſur tout par leur ſubordination.

Ces remords ou ces craintes d'une conſcience coupable ſe diſſiperoient bientôt, ſi nous n'avions en nous d'autres ſentimens naturels qui les entretiennent & les ſoutiennent.

Car ſi nous voulons un peu réfléchir ſur nous-mêmes, nous trouverons premiérement, que nôtre cœur ne peut être ſatisfait par tous les avantages de la terre, bien qu'il déſire naturellement le bonheur: en ſecond lieu, que les hommes portent naturellement leurs déſirs au delà du tems: & enfin, qu'ils reconnoiſſent communément l'éxiſtence d'un Dieu, & qu'ils ſentent qu'ils lui doivent de la crainte, de la reconnoiſſance & du reſpect, ſuppoſé qu'il éxiſte.

Comme nous ne trouvons point de penchans inutiles dans l'homme, nous avons ſujet de penſer, que le déſir du bonheur ne

l'eſt pas ; & s'il ne l'eſt pas, qu'il peut être ſatisfait. Cependant tout ce que nous voyons dans le monde n'eſt point capable de nous rendre véritablement heureux : & l'expérience nous apprend, que nos déſirs croiſſent avec les avantages temporels.

D'où vient que les biens temporels ſont ſi peu capables de remplir nôtre cœur ; ou plutôt, d'où vient qu'ils en augmentent le vuide en y entrant ? Car s'il n'y a point de plus grand objet, ni qui ſoit plus digne de nos déſirs, que les avantages du monde, nôtre cœur devroit s'en contenter ; comme l'on voit que les animaux qui n'ont point de raiſon, ſe contentent des biens qui doivent faire leur partage. Comment la Nature, qui eſt ſi ſage & ſi réguliére dans toutes les autres choſes, fait-elle une faute ſi groſſiére dans celle-ci ? Comment aprés avoir mis dans le cœur de l'homme le deſir du bonheur, lui donne-t-elle un cœur incapable de ſe ſatisfaire des ſeuls biens qui lui ſont deſtinés ?

Le monde ne ſauroit remplir nôtre cœur : il faut donc ſelon les loix de cette ſageſſe que nous remarquons dans toutes les parties de la Nature, qu'un plus grand objet le rempliſſe. Mais comment ce grand objet rempliroit-il le cœur de l'homme ? Comment pourroit-il être le but inviſible & caché des deſirs vagues de noſtre cœur ? Comment nôtre cœur auroit-il été formé avec

avec une capacité infinie pour le recevoir, ſi ce grand objet n'éxiſtoit, & s'il n'avoit fait lui-même les biens temporels, le cœur de l'homme & la diſproportion qui eſt entre eux ; voulant ſe conſacrer lui-même nôtre ame pour la remplir, & pour répondre par ſon excellence infinie à l'immenſité de nos déſirs ?

En effet, ce n'eſt pas aſſez que la Nature nous faſſe connoître par expérience l'inſuffiſance des objets du monde à nous rendre heureux ; elle nous inſpire encore le déſir d'une vie éternelle aprés nôtre mort, & elle perſuade les hommes de leur immortalité.

Il ne ſerviroit de rien de dire, que c'eſt le déſir que les hommes ont eu de vivre éternellement aprés leur mort, qui leur a donné cette opinion, parce qu'il n'y a rien qu'on ſe perſuade ſi facilement que ce qu'on déſire. Car je raiſonne par le déſir, & non par la perſuaſion ; & je demande, pourquoi la Nature auroit mis dans l'homme un déſir ſi inutile, ou plûtôt un déſir qui eſt capable de lui ôter ſon repos, elle qu'on dit ne rien faire en vain, & dont la ſageſſe eſt ſi générale & ſi conſtante ?

Mais elle va plus loin, & pour les adreſſer au véritable objet de leur bonheur, elle leur fait connoître l'éxiſtence d'un Dieu : & quoi que leurs paſſions obſcurciſſent cette connoiſſance, il eſt certain qu'elles ne

peuvent l'anéantir tout-à-fait, comme on l'a déja veu.

Quand on ne voudroit point reconnoître, que ces principes que nous venons de marquer se trouvent dans tous les hommes du monde sans exception, il faut du moins qu'ils conviennent, que c'est ainsi que les hommes sont faits ordinairement, & que c'est ainsi qu'ils ont dû être faits, n'y ayant point de partie ni d'inclination en eux, qui ne soit placée avec une extrême sagesse; & si cela est, à quoi attribuerons-nous tous ces effets?

Il ne s'agit plus de savoir, si l'on peut remarquer de la sagesse dans la composition de l'homme: on est obligé d'en convenir, ou de renoncer au bon sens. Mais on demande, si c'est à un principe aveugle & sans connoissance, tel que les incrédules se le figurent, ou bien à un principe intelligent & souverainement parfait, tel que nous le concevons, que l'on doit attribuer cette sagesse que l'on ne peut s'empêcher de reconnoître?

CHA-

CHAPITRE XII.

Considération de l'homme, & en quel sens on peut dire que les autres choses sont pour lui.

IL ne sera pas inutile, aprés avoir considére le rapport que les hommes ont les uns avec les autres, d'éxaminer celui qu'ils ont avec les autres parties de la Nature; parce qu'il paroit dur aux incrédules, de supposer que l'homme soit le chef-d'œuvre des créatures visibles, & que les autres choses se rapportent à son bien. Il n'y a rien qu'on ne fasse pour l'abaisser. On dit qu'il n'est qu'un point auprés de ces espaces immenses qui l'environnent; qu'il est le centre des infirmités & des maladies; que son esprit est rempli d'erreurs & de préjugés; que sa volonté est déterminée au mal, & remplie de mauvaises habitudes; qu'il est le joüet des orages & des tempêtes, la proye des animaux qui ont plus de force que lui; que sa vie dépend d'un insecte & d'un vermisseau; qu'il est timide dans le danger, fragile dans la tentation, foible dans les disgraces, & plus foible dans la prospérité; & qu'enfin, s'il a un peu plus de lumiére que les autres animaux, il est capable aussi de déréglemens plus monstrüeux. Tout cela peut estre vrai, sans que nous perdions rien de l'idée de nôtre

excellence & de nôtre véritable grandeur.

Car I. c'eſt une erreur de meſurer le prix des choſes corporelles par leur petiteſſe ou par leur grandeur, puis que ſi cela étoit, un diamant ſeroit moins précieux que les autres corps. On peut néanmoins conſidérer en quelque ſorte l'étendüe d'une choſe matérielle, lors qu'on la compare avec un être matériel : mais il y a de la ſimplicité à croire, que la grandeur ou l'étendüe puiſſe donner à une choſe matérielle quelque avantage ſur un eſprit, dont la perfection conſiſte dans la connoiſſance, & non pas dans la grandeur.

II. Ceux qui craignent ſi fort l'anéantiſſement, ſavent qu'il y a comme un éloignement infini entre une choſe morte & un être intelligent. Ils ne craignent point de perdre leur matiere, qui leur eſt aſſurée, & qui n'eſt point détruite par la mort : mais ils craignent de n'être plus capables de ſentiment, ni de connoiſſance. C'eſt la perte de l'être raiſonnable, qui fait leur déſeſpoir. Donnez telle perfection matérielle que vous voudrez aux cieux & aux étoilles ; à moins que vous ne nous montriez qu'ils penſent, on vous fera voir que leur beauté & leur éclat n'ont aucune proportion avec l'excellence d'un être qui ſe connoit, & qui connoit les autres choſes.

III. Cependant, ſi l'on conſidére de prés

prés ce qui fait l'excellence des plus belles parties de l'Univers, nous trouverons qu'elles n'ont de prix à nôtre égard, qu'autant que nôtre ame y en attache ; que l'eſtime des hommes fait la plus grande dignité des métaux & des pierreries, l'utilité ou le plaiſir que l'homme en reçoit, le prix des plantes, des arbres & des fruits ; la veüe, tout ce que les corps celeſtes ont de brillant à nos yeux ; l'ouïe, ce que le tonnerre a de terrible, ou ce que les voix & les inſtrumens ont de mélodieux du moins à nôtre égard : de-ſorte que les ſons, les odeurs, les couleurs, la lumiére, appartenant à nôtre ame, auſſi-bien que l'opinion & la penſée, on peut dire que ce qu'il y a de plus beau & de plus magnifique dans la Nature à nôtre égard, ſort en quelque ſorte du fond de nôtre ame, & n'eſt point en quelque façon différent de nous-mêmes.

IV. Au reſte, lors qu'on dit que toutes choſes ſe rapportent à l'homme, on ne prétend pas préjudicier à la gloire des autres créatures intelligentes. Qui ſait, diſent quelques-uns, s'il n'y a pas dans les cieux, qui ſont d'une beauté & d'une perfection ſi élevée au deſſus de ce Globe, des intelligences ſans comparaiſon plus parfaites que les nôtres ? Mais pluſtôt, qui eſt-ce qui conteſte cette vérité ?

On ne doit point objecter contre la religion,

gion, ce que la religion même nous enseigne: & il ne faut pas auſſi nous impoſer, comme font ordinairement les incrédules, qui ſe croyent en droit de railler de ces expreſſions, que l'homme eſt le Roi de l'Univers, ou que le Monde a été fait pour l'homme.

Nous ne diſons point que l'Univers ſoit fait pour un ſeul homme, mais pour la ſociété de tous les hommes, pour cette multitude répandüe dans tous les tems, & dans tous les lieux; ni ſeulement pour les hommes miſerables, mais encore pour les hommes glorifiés.

L'Univers n'eſt pas ſeulement pour les hommes, il eſt auſſi pour les autres intelligences que Dieu a produites. La Nature ne ſubſiſte pas ſeulement pour nourrir le corps de l'homme, bien que les pluyes, les ſaiſons fertiles & la fecondité de la terre paroiſſent viſiblement ſe rapporter à cette fin-là; elle eſt encore pour préſenter à nôtre eſprit des objets perpétuels d'eſtime & d'admiration, parce que ce qu'eſt la nourriture au corps, cela même eſt la connoiſſance des merveilles de Dieu à nôtre ame.

Le Monde ne nous fournit pas ſeulement des objets d'admiration, il nous met encore devant les yeux des objets de crainte, des objets de reſpect, des objets d'eſperance; & il n'enferme point de creature dans ſon

ſon ſein, qui ne nous demande quelque hommage particulier, ou quelque mouvement de reſpect, ou quelque ſentiment de nôtre ame pour Dieu. Il faut qu'il y ait toujours de nouvelles merveilles à connoitre dans la Nature, de-peur que nous ne nous laſſions dans ces recherches qui glorifient l'Auteur de l'Univers: la variété tient nôtre eſprit en haleine. Ce que nous ne comprenons pas, nous diſpoſe à admirer ſans dégout ce que nous connoiſſons: & l'ignorance de tant de merveilles incompréhenſibles, a ſes uſages, auſſi-bien que la connoiſſance & le ſentiment que nous en avons.

Enfin l'Univers eſt pour Dieu, & l'Univers eſt pour les créatures intelligentes, comme un tableau eſt pour l'original qu'il répréſente & pour les perſonnes qui doivent le conſidérer. Toutes les beautés de l'Univers ſont des liens par leſquels Dieu attire nôtre cœur: & tous les ſentimens de nôtre ame ſont autant de liens qui attachent nôtre cœur à lui; & c'eſt cette union de la créature intelligente avec ſon Dieu, que nous prétendons être le but & la fin de ſes ouvrages.

Ce tableau devoit être grand & magnifique, & expoſé à la veüe de chacun, pour être digne de Dieu qu'il nous répréſente, ſans être diſproportionné à la portée de l'homme à qui il le répréſente. Celui qui ne conſidérera point tous ces divers égards,

ne comprendra rien dans cette matiére, & nous attribuera néceſſairement des penſées que nous n'avons pas. Mais il eſt difficile auſſi, que celui qui voudra faire cette diſtinction, trouve rien que de grand & de raiſonnable dans ce ſentiment.

CHAPITRE XIII.

Où l'on fait voir la perfection de l'homme par la conſidération de ſes défauts.

L'Homme a des défauts, je l'avoüe. Son eſprit ſe trouve renfermé dans un fort petit eſpace. Il ſe voit borné de toutes parts au milieu d'une étendüe ſans bornes. Il ſe trouve obligé de ſuivre la condition d'une matiére qui lui eſt extrémement inférieure en perfection. Il ſe ſent miſérable & pauvre au milieu de la proſpérité & de l'abondance. Rien ne le remplit. Rien ne le ſatisfait. Il ſe dégoûte de tout, & déſire tout. Il veut toujours connoître, & ne connoit rien à-fond. Il admire, parce qu'il ignore. Il eſt curieux de ſavoir, parce qu'il ne ſait rien. Il n'eſt pas ſeulement le joüet des autres, il eſt en quelque façon le joüet de lui-même. Ses paſſions font à ſon égard l'équité & la rectitude, & la vérité ne ſe trouve que dans ce qui lui plait. Ces défauts ſont grands, & parce qu'ils ſont grands, ils ne peuvent ſe trouver que dans un être excellent, & font voir mieux que toute autre choſe, la perfection de l'homme. C'eſt ce qu'il eſt facile de concevoir, ſi l'on ſe conſidére ſoi-même avec un peu de réfléxion.

Quelques grands que ſoient ces eſpaces qui m'environnent, je me trouve encore plus grand qu'eux. Mon corps, qui eſt un atôme auprés du ſoleil, eſt un Coloſſe auprés d'un ciron. Le ſoleil, qui eſt un prodigieux Coloſſe à mon égard, eſt un atôme auprés de cette étendüe immenſe & de ces vaſtes ſpheres dont il eſt lui-même environné. La grandeur, ou la petiteſſe de la matiere depend donc des divers égards ſous leſquels on ſe la répréſente, ou des diverſes comparaiſons que l'on en peut faire. C'eſt mon ame qui fait cette comparaiſon. Mon ame a donc quelque choſe de plus noble & de plus grand que ce qui m'avoit ſurpris dans cette grandeur, ou qui m'avoit paſſé dans cette petiteſſe.

Chaque choſe tient ſon rang dans la Nature : mais l'homme, qui tient un rang dans le Monde, & qui le ſait, eſt plus parfait que toutes les autres choſes ; & plus cet eſprit ſe trouve renfermé dans un petit eſpace, plus il eſt merveilleux, puis que par un prodige particulier, il aſſemble, quand il lui plait, dans un atôme, la terre & les cieux, ce que nous voyons & ce que nous ne voyons pas des immenſes eſpaces qui

qui nous environnent ; qu'il parcourt toutes les parties de l'Univers ſans ſe mouvoir, d'une maniére plus admirable & plus ſurprenante que s'il ſe mouvoit ; qu'il aſſemble dans la ſimplicité d'un même ſujet, le paſſé, le préſent & l'avenir, la vie & la mort, la lumiére & les ténébres, les élémens les plus contraires & les qualités les plus incompatibles ; & qu'encore qu'il ſoit caché & enſeveli dans un coin de l'Univers, il fait venir l'Univers chez lui, quand il lui plait.

J'avoüe qu'il eſt ſurprenant, de voir une intelligence ſi vaſte ſuivre les loix d'une matiére ſi bornée, & un être ſi noble épouſer les intéreſts d'un corps qui ne paroit avoir rien de commun avec lui. Et à cet égard il ſemble qu'on peut dire, qu'il eſt plus ſurprenant de voir l'eſprit de l'homme dépendant de la matiére, que de l'en voir ſéparé, & que nôtre vie a quelque choſe de plus étonnant que nôtre mort. Car enfin, pénétrez tant qu'il vous plaira dans la connoiſſance du tempérament ; que la glande pineale ſoit le centre du mouvement des eſprits animaux, ou que ce ſoit une autre partie du cerveau, il eſt impoſſible qu'il y ait aucune véritable proportion entre les mouvemens de cette glande ou de cette autre partie de nôtre cerveau, & les penſées de nôtre eſprit ; & dix mille ſiécles de raiſonnemens ne trouveront jamais cette convenance ou cette proportion. Mais

Mais cette dépendance de la penſée, qui naît à l'occaſion d'un mouvement corporel, & cette dépendance du mouvement corporel, qui naît à l'occaſion de la penſée, ſans qu'on puiſſe découvrir aucune proportion entre l'un & l'autre, n'eſt-ce pas une autre merveille qui doit nous ſurprendre infiniment ?

C'eſt à cette marque que je connois que mon eſprit eſt creé. C'eſt là le caractere & le ſceau de ſa dépendance : & pour paroître la libre production d'une intelligence ſouverainement libre, cet eſprit a dû dépendre d'une matiére qui eſt extrémement au deſſous de lui.

Au-reſte, de toutes les choſes que nous voyons, l'homme eſt la ſeule qui ſent ſa miſere & ſon indigence : elle eſt donc la plus parfaite. Il n'y a qu'un être plus noble & plus élevé que les autres, qui puiſſe être miſérable, puis qu'il ne ſauroit l'être que par la connoiſſance.

D'ailleurs, ce n'eſt point la privation d'un bien qui fait l'indigence, mais la privation du bien qui ſembloit être dû. Cyrus berger ne ſe trouvoit point miſérable de n'être point aſſis ſur le thrône : mais Cyrus ſe connoiſſant d'une extraction royale, n'eſt point ſatisfait, s'il ne regne.

Qu'eſt-ce donc que l'homme, qui ſe trouve toûjours pauvre & miſérable dans quelque dégré de proſperité qu'il parvienne ? Il

faut que ce ſoit un être dont l'excellence eſt diſproportionnée à tout ce que nous voyons. Ainſi le ſentiment de nôtre indigence eſt un des plus grands caracteres de nôtre grandeur.

J'avoüe que nôtre eſprit & nôtre cœur ſont également inſatiables. L'un n'eſt jamais las de connoître, l'autre n'eſt jamais las de déſirer. Mais ce qui fait leur déréglement en cela, marque leur perfection.

Le déſir de connoître marque, à-la-vérité, qu'un homme n'a pas toutes les connoiſſances, c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt point infini: mais il fait voir qu'un homme peut croître toujours, & qu'ainſi ſon excellence n'eſt point limitée à cet égard.

Il en eſt de-même des deſirs du cœur de l'homme, qui renaiſſent inceſſamment, & qui ne trouvent rien qui puiſſe les ſatisfaire. Ils font voir, à-la-vérité, que l'homme n'a pas tout ce qu'il lui faut pour être heureux: mais ils marquent en même tems, que tous les avantages temporels ſont incapables de le ſatisfaire, qu'il eſt plus grand que le monde & que tous les biens du monde, & qu'il ne faut pas moins qu'un objet infini pour le remplir.

L'admiration de l'eſprit eſt plus merveilleuſe que tout ce qu'il admire, & les déſirs de l'homme ſont quelque choſe de plus noble que tout ce qu'il déſire. L'infinie avidité

dité de nos eſprits nous répond que nôtre excellence en quelque ſens n'a point de limites: & l'infinie avidité de nos cœurs nous fait connoître que nous pouvons aſpirer à un bonheur infini. Ce que nous ne connoiſſons point nous humilie: ce que nous connoiſſons nous ſatisfait: & ce que nous pouvons connoître, nous éléve en quelque ſorte plus que ce que nous connoiſſons, & nous montre que nôtre ame ne demeurera pas toujours dans l'abaiſſement où elle eſt, qu'elle ne ſera pas toûjours occupée de ces petits intéreſts & de ces petits avantages qui font ſon attachement, ſans pouvoir faire véritablement ſa ſatisfaction.

C'eſt un défaut à l'avare, de déſirer toujours de nouvelles richeſſes: mais c'eſt une perfection, de ne ſe ſatisfaire pas de ſi peu de choſe. Les mondains péchent en ignorance & en aveuglement: mais il ne péchent point, à parler véritablement, en intéreſt & en avidité. Ils ſont coupables, de déſirer avec tant d'aveuglement ce qui ne peut les ſatisfaire: mais ils ne le ſont point, d'eſtre inſatiables aprés la poſſeſſion de ce qui ne doit point les contenter.

On ne dira point ici ce que c'eſt qu'un être, qui par un privilege particulier a la gloire de répréſenter l'Etre Suprême, trouvant en ſoi quelques traits de cette connoiſſance & de cette ſageſſe qu'il eſt obligé d'attribuer à Dieu, d'un être qui doit recueillir

la gloire qui émane de toutes les beautés creées pour la rapporter à leur Auteur. On ne répréſentera point cet homme dans les actes de la vertu, réglant ſes déſirs par la tempérance, renonceant à ſes paſſions pour pratiquer les devoirs de la piété, conſacrant le préſent à ſes devoirs, & s'aſſûrant l'avenir par le bon uſage du préſent, ſacrifiant à Dieu ſes mauvais déſirs, renonceant à ſoi-même pour l'amour de celui qui lui a donné toutes choſes, s'élévant au deſſus du tems & du monde par le mouvement ſublime d'une eſpérance qui tend à des objets plus ſolides que ni le monde, ni le tems, & rapportant toutes choſes à la gloire de Dieu, comme à la plus grande & à la plus noble fin de ſes penſées & de ſes actions. Nous laiſſons là toutes les vertus de l'homme qui roulent ſur des fondemens conteſtés par les incrédules, & nous ne raiſonnons ici que par la conſidération de ſes défauts qui ſont avoüés de tout le monde, & particuliérement de ceux contre leſquels nous diſputons.

Nous aurions maintenant à établir la vérité de l'éxiſtence de Dieu par les preuves que la religion nous fournit: mais comme elles ſont répandües dans tout cet Ouvrage, & que l'ordre que nous nous ſommes preſcrit nous engage à ne parler de la religion qu'aprés avoir montré qu'il y a un Dieu, rien ne nous empêche de paſſer à la con-

conſidération des objections qu'on fait contre ce grand principe.

CHAPITRE XIV.

Où l'on entre dans l'éxamen des principales difficultés que les Athées oppoſent à la vérité de l'éxiſtence de Dieu.

I. LA premiere, qui eſt priſe de ce que nous ne voyons point Dieu, eſt ſans doute une des plus foibles. Car ſi nôtre eſprit même ne peut tomber ſous les ſens, comment la nature de Dieu ſeroit-elle viſible?

II. On dit qu'il eſt impoſſible de comprendre ce que c'eſt que cet Etre Suprême: que quelque idée que l'on s'en faſſe, on eſt obligé de la corriger: qu'il y a autant d'idées qui répondent à ce nom de Dieu, qu'il y a de différens tours d'imagination.

On répond, en diſtinguant deux idées que nous pouvons avoir de Dieu, l'une qui vient de l'imagination, & l'autre qui naît de la lumiére de l'entendement. Comme Dieu n'eſt point un objet ſenſible, ni les ſens, ni l'imagination qui travaille ſur les mémoires des ſens, ne peuvent nous le répréſenter: mais comme l'eſprit s'éléve des objets connus aux objets inconnus par le raiſonnement, rien n'empêche qu'il ne nous fourniſſe une idée véritable, quoi

qu'imparfaite, de la Divinité. Que l'idée que l'imagination nous donne de Dieu, & qui nous le répréſente comme quelque choſe de matériel, ſoit fauſſe, à la bonne heure: l'idée que la raiſon nous en fait avoir, qui nous le répréſente comme un être ſage & ſouverainement parfait, peut être imparfaite, mais elle ne ſauroit eſtre fauſſe, puis qu'il eſt néceſſaire qu'il y ait une intelligence qui gouverne l'Univers. Auſſi peut-on dire, que cette idée eſt à-peu-prés la meſme dans tous les hommes, & qu'elle ne change point, bien qu'il n'y ait rien de conſtant ni d'uniforme dans les idées que l'imagination nous donne de Dieu.

III. Cependant les incrédules ne laiſſent pas de faire tous leurs efforts pour détruire cette idée que la raiſon nous fait avoir de Dieu. Ils diſent qu'elle ne peut être que naturelle, ou acquiſe imprimée naturellement dans nôtre eſprit, ou venüe du dehors, & qu'il ne paroit pas qu'on puiſſe dire ni l'un ni l'autre. Car, diſent-ils, ſi elle étoit naturellement imprimée dans nôtre eſprit, il faudroit qu'elle fût auſſi ancienne que nous-mêmes, qu'elle prévint tous nos raiſonnemens, qu'elle fût la premiére de nos idées, puis que nous n'en connoiſſons point d'autre qui nous ſoit naturelle; & il faudroit par conſéquent, que Dieu nous fût pluſtôt connu que tous les autres objets: il faudroit qu'elle devançât l'éducation, l'âge

où l'on raiſonne, & même toutes nos autres connoiſſances, qui ne ſont que le fruit du travail & de l'expérience. Ils prétendent montrer en ſecond lieu, qu'elle n'eſt point acquiſe, parce que ſi elle l'étoit, elle ne pourroit l'être que par l'expérience, ou par le raiſonnement, n'y ayant que ces deux voyes d'acquerir les connoiſſances qui nous manquent. Or il ne paroit pas, que par l'expérience, ou par le raiſonnement nous puiſſions avoir l'idée d'un Dieu qui eſt élevé au deſſus de l'un & de l'autre.

Cette difficulté ſeroit conſidérable, ſi nous prétendions comprendre la nature de Dieu, ou pouvoir nous répréſenter préciſément ce que c'eſt que la Divinité: mais comme ce n'eſt point là nôtre prétention, & qu'il s'agit maintenant de ſavoir s'il y a un Dieu, & non ce que c'eſt que Dieu, ce raiſonnement ne conclut pas mieux que celui-ci: Il n'y a aucune idée parmi celles qui ſont entrées en moi par le canal des ſens, ni parmi celles qui viennent de l'expérience, qui me répreſente l'iſle du Japon telle qu'elle eſt en elle-même, & auſſi véritablement que ſi je l'avois veüe. Donc cette iſle n'eſt point.

Ceux qui prétendent que l'idée de Dieu eſt naturellement imprimée dans l'eſprit de tous les hommes, diront que comme c'eſt là une idée ſpirituelle, elle demeure comme cachée & enſevelie, juſqu'à ce que les actes

les plus purs de l'esprit s'éxercent avec liberté, & que comme l'on ne peut dire qu'une personne n'ait pas une raison, parce qu'il ne l'exerce pas toûjours, on raisonneroit mal aussi de conclurre que nous n'avons point l'idée de Dieu naturellement imprimée dans nos esprits, de ce que cette idée ne se développe point en tout tems. Ils ajouteront que cette idée est semblable & uniforme dans tous les hommes du monde en ce qu'elle a de spirituel & de naturel, mais qu'elle varie en ce que les sens & l'imagination y ont ajouté.

Ceux qui croyent que l'idée de Dieu est acquise, ne laisseront pas aussi de la croire naturelle, parce qu'ils supposent que l'esprit de l'homme a une proportion si naturelle avec la premiere Vérité, qu'il ne sauroit la révoquer en doute, & qu'il est naturel à un homme qui raisonne sur tout ce qu'il voit, d'avoir l'idée d'un être sage & intelligent. Or bien que l'idée que j'ai de la sagesse soit originairement prise des actes de mon esprit, je la purifie, je l'étens & je la corrige tellement par le raisonnement, qu'elle convient à Dieu, & ne sauroit convenir à aucun autre.

Au-reste, l'on remarque cet ordre entre les choses qui sont capables de connoissance, que les plus nobles ne sont jamais connües à-fond par celles qui sont d'un ordre inferieur. Les enfans ne connoissent point à-fond

à-fond la prudence des personnes avancées en âge. Un Americain ne comprend point les grandes veües d'un Philosophe. Et si les bêtes raisonnoient, comme il y en a qui le prétendent, elles seroient bien éloignées de comprendre les desseins & les perfections des hommes, les ouvrages de la societé, les profondeurs de la politique, le secret des arts & des sciences. L'admiration ne convient qu'aux choses qu'on ne connoit pas à-fond. Nous sommes obligés d'admirer la sagesse de Dieu, & par conséquent nous ne la comprenons point.

IV. On ne prétend pas seulement que la nature de Dieu soit incompréhensible, ce que nous avoüerons volontiers : on soutient que l'idée de cet Etre Suprême enferme mille contradictions, & que par conséquent elle se détruit elle-même. C'est ce que Vaninus, célébre Athée qui fut brûlé à Thoulouse, semble avoir voulu insinüer dans un Ouvrage qu'il avoit publié en apparence pour combattre l'Atheïsme, & en-effet pour répandre son venin avec plus de sûreté, lors qu'il fait de la Divinité cette description, qui est bonne ou mauvaise, selon le sens qu'on lui donne & l'usage qu'on en fait. *Sui ipsius & principium & finis, utriusque cărens, neutrius egens, utriusque parens atque author. Semper est sine tempore, cui præteritum non abit, nec subit futurum. Regnat ubique sine loco, immobilis absque statu, pernix sine motu,* *Vanin. in Amphitheatro Providentiæ divinæ, Exercit. 2.*

extra omnia omnis ; intra omnia, sed non inclu-ditur in ipsis ; extra omnia, sed non ab ipsis ex-cluditur. Intimus hæc regit, extimus creavit, bonus sine qualitate, sine quantitate magnus, totus sine partibus, immutabilis cùm cætera mu-tat, cujus velle potentia, cui opus voluntas, simplex est in quo nihil in potentia, sed in actu omnia ; imò ipse purus, primus, medius & ulti-mus actus. Denique est omnia super omnia, ex-tra omnia, intra omnia, præter omnia, ante omnia, & post omnia omnis.

Ces contradictions apparentes viennent de ces trois sources, de l'infinité de Dieu, qui l'éléve au-dessus de nos conceptions ; de la foiblesse de nôtre esprit, qui ne trouve rien en soi ni hors de soi, qui lui paroisse digne de répréſenter Dieu ; & enfin de la disproportion qui est entre les idées corporelles dont l'imagination se sert pour le décrire, & sa nature incompréhensible, qui ne peut estre bien décrite. Ce n'est donc point là une contradiction entre les attributs de Dieu, mais une disproportion entre nôtre esprit & la nature de l'Etre Suprême, qui nous oblige à corriger toutes les images, dont l'imagination se sert pour la répréſenter : & cette disproportion est si nécessaire, que qui l'ôteroit, anéantiroit l'éxistence de Dieu.

V. Mais ne semble-t-il pas, que par la Divinité on pourroit entendre l'Univers mesme ? Car si nous croyons que le sujet auquel nous

nous donnons ce nom, est souverainement parfait, les Athées soûtiendront aussi qu'il n'y a rien de plus parfait que le Monde. Comme nous prétendons que nôtre Dieu est infini en tout sens, & qu'il n'a point de limites soit dans sa durée, soit dans son étendüe, soit dans ses perfections ; on dira aussi que l'Univers est éternel, infini en étendüe, & si achevé dans son harmonie & dans sa perfection, qu'il est impossible de concevoir rien de plus régulier, n'y ayant point de qualité ni de perfections que cet Univers n'enferme, puis qu'il est l'universalité de toutes choses.

On répond que l'Univers porte trop visiblement les caracteres d'un ouvrage, pour nous permettre de le regarder comme un ouvrier. C'est un tout qui ne s'est point fait de lui-mesme, puis que ses parties n'ont entre elles qu'un rapport arbitraire. Y ayant des cieux, pourquoi falloit-il qu'il y eust une terre ? Y ayant une lumiere, pourquoi falloit-il qu'il y eût un œil ? Y ayant tant de choses admirables, pourquoi falloit-il qu'il y eût un esprit capable de les admirer ? Ce n'est point la nécessité des choses qui l'a voulu, puis que ces choses n'ont aucun rapport naturel les unes avec les autres, qu'elles peuvent estre séparées, & qu'elles le sont mesme assez souvent. C'est une nécessité d'intelligence, puis que la raison nous dit que ces choses de-

devoient estre unies. Elles ont un rapport de raison & de sagesse que l'Univers ne peut point avoir connu, puis que l'Univers n'est que l'assemblage de ces choses qui se rapportent les unes aux autres, toutes insensibles qu'elles sont, comme cela a esté déja prouvé.

Outre ces difficultés qui paroissent considerables, on nous fait quelques petites objections du même genre, auxquelles il faut répondre en peu de mots.

Vide Mersennum in Genesim.

On dit que s'il y avoit un Dieu, il faudroit qu'il éxauçât les priéres des hommes; & que leurs prieres étant presque toûjours oppoſées, il ne peut les éxaucer sans se contredire. On répond que Dieu n'éxauce point toûjours ni toute sorte de personnes, ni toute sorte de priéres. L'objection qui suppose le contraire, n'est d'aucune considération.

On dit encore, que s'il y avoit un Dieu, il seroit le souverain bien; & que s'il étoit le souverain bien, il n'y auroit point de mal dans le monde, puis que le souverain bien exclud toute sorte de mal. Cette difficulté n'est qu'un galimátias qui se forme du concours de quelques idées scolastiques. Le souverain bien exclud toute sorte de mal en soi, & non pas hors de soi. Le mal peut être hors de Dieu, mais il ne sauroit être en Dieu.

On objecte, que s'il y a un Dieu, il a une

une connoissance infinie; & s'il a une connoissance infinie, qu'il connoit le dernier nombre; & s'il connoit le dernier nombre, qu'il y a un dernier nombre. Or c'est une contradiction, qu'il y ait un dernier nombre, parce que ce dernier nombre supposé, on peut lui ajouter quelque chose, & qu'ainsi il sera le dernier nombre, & ne sera point le dernier nombre. On répond que Dieu connoit le dernier nombre tel qu'il est, c'est-à-dire, impossible & contradictoire, connoissant parfaitement quel nombre que ce soit, mais n'en connoissant point de dernier, parce qu'il n'y en a point de dernier.

Enfin on objecte, que s'il y a un Dieu, il gouverne les choses d'en-bas; & que s'il gouverne les choses d'en-bas, il s'abaisse & conçoit des soins indignes de sa nature. On répond que Dieu ne s'abaisse pas davantage par les soins de sa providence, que le soleil lors qu'il répand sa lumiére sur ces bas lieux.

CHAPITRE XV.

Suite des Objections des Athées

COmme nous proposons l'oeconomie des pensées & des passions, la subordination des mouvemens de nôtre cœur, la loi naturelle, la conscience & les penchans qui unissent les hommes en un corps de

de societé, comme des preuves de l'éxistence d'une sageſſe ſouveraine qui ait travaillé à la compoſition de l'homme; les Athées au-contraire tâchent d'établir leur ſentiment par le déſordre des paſſions & des penſées, & par les crimes que Dieu permet que les hommes commettent.

Vaninus in Amphytheatro Providentiæ.

Car, dit l'impie, s'il y a un Dieu, ou il ne peut empêcher le crime, & alors il manquera de puiſſance; ou il ne le veut point, & alors on le conçoit comme méchant. La premiére réfléxion qu'il faut faire pour répondre à cette difficulté, eſt qu'il faut diſtinguer le pouvoir conſideré comme abſolu & ſouverain, de ce même pouvoir conſideré comme tempéré par la ſageſſe, la juſtice & les autres vertus. Si vous ne conſidérez que le pouvoir abſolu d'un Monarque, il peut faire égorger la moitié de ſes Sujets en un jour: mais ſi vous conſidérez ce pouvoir comme tempéré par ſa bonté & par ſes autres vertus, vous avoüerez qu'il ne le peut pas, & que c'eſt là une heureuſe & loüable impuiſſance, qui marque ſa force, & qui naît de ſes perfections. De-ſorte que pour ſavoir non ce que Dieu, mais un ſimple Monarque peut empêcher ou permettre, il ne ſuffit pas de conſidérer ſon pouvoir, mais il faut encore l'enviſager dans toute l'étendüe de ſes rélations, & connoître toutes ſes autres vertus qui tempérent ſon pouvoir. Comme bon, il

il peut une choſe qu'il ne peut point comme juſte; & comme juſte, il en peut une autre qu'il ne peut point comme ſage: & ſi vous ne connoiſſez à-fond ſes intérêts, ſes perfections, ſes droits & ſes vertus, vous ne pouvez pas décider ce qu'il peut permettre ou empêcher. Que ſi cela a lieu d'homme à homme, combien plus des hommes à Dieu?

Mais rien ne nous empêche de remarquer aprés cela, que même ſelon nos foibles idées, ce n'eſt point ſans raiſon que Dieu permet les péchés. Je ne dirai point ici, que comme dans la Nature les monſtres ſervent à faire mieux connoître l'ordre, l'arrangement & l'oeconomie des natures réguliéres; de même auſſi les déſordres du péché ſervent à nous faire mieux connoître de quel prix & de quelle utilité ſont la raiſon, la conſcience & la religion naturelle qui ſont violées par les crimes. C'eſt une des moindres conſidérations qu'on puiſſe faire ſur ce ſujet, encore qu'elle ne ſoit pas ſans fondement.

On peut ajouter à cela, que le péché donne occaſion à la plus-part des vertus de s'éxercer & de paroître; que la patience de ceux qui ſont opprimés paroit par la violence de ceux qui oppriment; que l'humilité ſeroit d'un moindre uſage, s'il n'y avoit un orgueil qu'elle doit vaincre; que la tempérance tire ſon prix de la difficulté qu'il

qu'il y a à vaincre la convoitiſe ; que la juſtice n'auroit point d'emploi dans le monde ſans l'intérêt & la cupidité ; & qu'enfin il y a une infinité de vertus qui naiſſent & ſe manifeſtent à l'occaſion des vices.

Il eſt certain d'ailleurs, que le péché donne occaſion de paroître à pluſieurs vertus de Dieu, qui ne ſe ſeroient point découvertes ſans lui. Sans le péché nous aurions éternellement ignoré ce que c'eſt que la miſéricorde & la juſtice de Dieu, c'eſt-à-dire, que nous aurions ignoré ce qui le rend plus aimable & plus terrible à nos ames.

On peut dire que les péchés des hommes effacés par la miſericorde de Dieu, ou punis avec ſévérité par les loix de ſa juſtice inéxorable, forment des motifs éternels d'amour & de crainte, & des motifs tels qu'ils étoient néceſſaires pour balancer le poids que les hommes ont pour les objets ſenſibles, ou même pour retenir dans leur devoir d'autres creatures que nous ne connoiſſons pas. Car il faut penſer que Dieu agit avec les hommes comme avec des créatures qui raiſonnent, & que par conſéquent il doit agir ſur eux par des motifs ou par des objets qu'il leur propoſe, & non pas par une impreſſion aveugle : & demander pourquoi les hommes ſe conduiſent de cette maniére, c'eſt demander pourquoi ils ſont hommes.

Cer-

Certainement nous ne doutons point, que comme la ſageſſe de Dieu eſt infinie, le plan de Dieu ne le ſoit auſſi, & qu'à ce plan ne réponde une ſucceſſion infinie d'objects qui s'uniſſent les uns avec les autres. Ce monde, cette vie, tout ce que nous avons veu ou appris de choſes ſoutiennent une autre ſucceſſion d'objets qui entrent dans le deſſein de Dieu, & qui ne ſont qu'un point auprés de cette éternelle ſucceſſion d'objets qui roulent, pour ainſi dire, dans l'entendement divin. La ſageſſe de Dieu eſt ſi grande, qu'elle fait rouler ſur un petit accident, ſur un point comme ſur un pivot inébranlable, les plus grands événemens. Suppoſons pour un moment ce qui eſt en queſtion, pour éclaircir la choſe davantage. Une vapeur dans la tête de Pharao produit un ſonge qui cauſe l'élévation de Joſeph & la venüe des enfans d'Iſraël, & donne lieu à tant d'illuſtres événemens, qui ſont ſoutenus ſur ce ſonge comme ſur un point. La délivrance du Peuple d'Iſraël, ſa proſpérité, ſes victoires, & ces bénédictions entaſſées dont le ciel le favoriſe, ſe terminent enfin à la naiſſance de Jeſus Chriſt, qui paroit un aſſez petit événement. Ce dernier événement ſoutient pourtant comme un pivot, la vocation des Nations, l'établiſſement du regne de Dieu, l'anéantiſſement des idoles & la converſion du monde ; & ces derniers objets qui rem-

pliſſent nôtre ame & l'étonnent par leur grandeur, ne ſont peut-être qu'un point qui ſoutient une ſucceſſion infinie d'objets & d'œconomies qui glorifieront éternellement Dieu.

Comme donc un homme qui auroit vêcu du tems des enfans de Jacob, & qui étant le témoin de la vente & de la priſon du chaſte & innocent Joſeph, ne ſe fût étonné que Dieu permît ainſi que la vertu fût opprimée, que dans l'ignorance de ce que la ſageſſe de Dieu devoit opérer par ce moyen; & comme ceux qui crûrent en Jeſus Chriſt, & qui virent ſa mort, n'en furent ſurpris, que parce qu'ils ne voyoient pas le grand bien que la miſéricorde de Dieu en devoit tirer: ainſi nous ne ſommes ſurpris que Dieu permette le péché en général, que parce que nous ne connoiſſons qu'en partie & obſcurément les biens que la ſageſſe de Dieu procurera par ce moyen.

On me permettra bien de me ſervir de ces éxemples, puis que je ne les employe point comme des preuves, mais comme des éclairciſſemens qui ont un double uſage, dont le premier conſiſte, en ce qu'il paroit par là qu'il n'y a point de plus faux ni de plus miſérable raiſonnement que celui-ci: Je ne connois point à-fond les veües & la ſageſſe de la Divinité. Donc cette Divinité n'éxiſte point. Elle permet le mal. Donc elle eſt méchante: parce que ce raiſonnement

ment ne peut conclurre, à-moins que nôtre eſprit ne ſoit d'une étenduë infinie, & qu'il ne s'attribüe le privilege de connoître toutes choſes. Le ſecond conſiſte, en ce que ces éxemples nous montrent que les difficultés générales des Athées & les plus ſpécieuſes de leurs objections ſe détruiſent inſenſiblement par les principes de la religion contre laquelle ils s'étoient d'abord ſoulevés.

CHAPITRE XVI.

Où l'on fait divers paralléles des deux ſentimens, pour montrer l'extravagance des Athées.

VOilà quelles ſont les principales preuves qui établiſſent la vérité de l'éxiſtence de Dieu, & les principales objections qu'on oppoſe, ou qu'il ſemble qu'on peut oppoſer à ce grand principe. On peut faire cinq comparaiſons des deux ſentimens, qui confirment parfaitement la vérité que nous avons déja prouvée, & qui conſiſtent I. En ce que le ſentiment des Athées eſt ſingulier & extraordinaire, & que le nôtre a l'avantage du conſentement. II. En ce qu'il eſt de nôtre intérêt & de l'intérêt honneſte & raiſonnable, de croire qu'il y a un Dieu: au-lieu qu'il eſt ſeulement de l'intéreſt de la cupidité & des paſſions déréglées, de n'en reconnoître

point. III. En ce que nôtre ſentiment a une infinité d'heureuſes ſuites, & que l'Atheïſme eſt ſujet à mille effroyables inconvéniens. IV. En ce qu'il y a plus de ténébres & de difficultés dans l'opinion de ceux qui nient la Divinité, que dans le ſentiment de ceux qui la reçoivent. V. Et enfin, qu'il y a une infinité de raiſons qui nous perſuadent cette premiére vérité, ſans qu'il y en ait une ſeule qui puiſſe paſſer pour preuve pour montrer le contraire.

Pour bien faire le premier de ces cinq paralléles, il ſuffit de remarquer qu'il y a cinq eſpéces de conſentement qui nous montrent l'éxiſtence de Dieu; le conſentement des choſes naturelles à nous répréſenter la ſageſſe de leur auteur; nous en avons fait déja mention; le conſentement de toutes les choſes ſurnaturelles, s'il m'eſt permis de nommer ainſi l'accord de tous les événemens ou de tous les faits ſurnaturels & miraculeux à confirmer ce grand principe; le conſentement des hommes qui ont vécu dans tous les ſiécles; le conſentement de toutes les lumiéres & de toutes les facultés de l'homme; & enfin le conſentement général de toutes les ſciences, qui ſe terminent à cette premiére & capitale vérité comme à leur centre commun.

S'il n'y avoit qu'une ſeule choſe dans le monde qui nous fît connoître cette vérité, on auroit moins de lieu de s'étonner qu'elle puiſſe être révoquée en doute: mais on a déja veu que toutes les parties de la Nature nous la mettent devant les yeux d'un commun accord. Les aſtres, la terre, le ciel, l'eau, le feu, les vents, les tourbillons, les nuées, la nuit, le jour, la lumiére, les ténébres, les plantes, les animaux, les hommes, & tant d'autres choſes enchaînées nonobſtant leur éloignement, & ramaſſées malgré leur diſperſion, pour faire ce grand & admirable tout qui nous ſurprend, toutes ces choſes nous montrent par leur grandeur, par leur variété, par leur ſubordination, par le tempérament de leurs qualités, par leurs rapports & leurs proportions admirables, & par cet ordre divin qui les lie, que le monde eſt l'ouvrage de cette ſageſſe ſouveraine à laquelle nous donnons le nom de Dieu.

Je ne parlerai point ici de l'accord de toutes les choſes ſurnaturelles à nous faire connoître cette même vérité, & de l'abſoluë néceſſité qu'il y aura à reconnoître l'éxiſtence de Dieu, ſi de toutes les choſes ſurnaturelles dont on a jamais parlé, ſoit de celles qu'on rapporte à la religion, ſoit de celles qu'on attribuë à la Magie, il y en a une ſeule de véritable. Cette conſidération n'eſt point de ce lieu, puis qu'elle roule ſur

des fondemens qui ne ſont pas encore établis.

Mais je dirai bien qu'on ne peut s'empêcher d'être frapé par la veüe du conſentement général des hommes, des vivans & des morts, des ſavans & des ignorans, des heureux & des malheureux, des innocens & des criminels, de ceux qui attendent une autre vie aprés la mort, & de ceux qui font profeſſion de ne rien eſpérer aprés cette vie, des Sadduciens qui ne craignent point un jugement avenir, & que la crainte ne préoccupe point, des Stoïciens qui ont l'inſolence de ſe préférer à la Divinité, lors qu'ils s'applaudiſſent de leur ſageſſe, & qu'un reſpect ſuperſtitieux n'engage point dans l'erreur, des Epicuriens qui attribuent à Dieu de ne ſe mêler point de nos affaires, des Payens qui ſe repréſentent la Divinité vicieuſe & déréglée, & des Deiſtes meſme d'aujourdhui, que le ſcrupule ne retient point.

Et ce conſentement eſt d'autant plus conſidérable en cette occaſion, que les hommes loin de recevoir ce grand principe par préjugé, s'accordent à le recevoir contre tous leurs préjugés & contre tous les principes de leurs erreurs, comme on l'a déja fait voir.

Cette réfléxion nous conduit à penſer, que c'eſt ici un conſentement de raiſon & de ſens commun, qui eſt d'un tel poids & d'une

d'une telle conſidération dans la vie civile, qu'il ſuffit pour nous faire recevoir un nombre preſque infini de vérités ſans éxamen, & pour nous faire traiter de fous & de viſionnaires, ceux qui oſent les révoquer en doute. Jugez donc ce que c'eſt que l'accord de l'eſprit de tous les hommes, qui par leurs plus pures lumiéres & leurs plus communes notions nous conduiſent à Dieu, & le conſentement général de leurs cœurs, qui par des penchans & des ſentimens naturels nous font ſentir cette même vérité; & l'union de leur eſprit & de leur cœur, qui s'accordent en cela, quoi qu'aſſez oppoſés en d'autres rencontres; & l'accord de la raiſon & de la conſcience, de la nature & de l'éducation qui s'uniſſent ſi parfaitement à cet égard.

Puis que toutes nos facultés conviennent à recevoir cette grande & importante vérité, on ne doit point douter que les ſciences ne nous y conduiſent comme à leur centre commun. L'Anatomie ne peut nous faire voir de la ſymétrie, des uſages & une deſtination dans les parties de nôtre corps, ſans nous montrer par cela même, qu'il y a une ſageſſe qui les a arrangées & leur a donné cette ſurprenante & merveilleuſe diſpoſition. La Chymie nous fait connoître mieux que toute autre ſcience, l'action de la matiére & les effets du mouvement qu'elle diverſifie par ſes opérations & par

ſes mélanges : mais comme en nous faiſant voir ce qui peut ſortir de la matiére & de ſon mouvement, elle nous fait connoître aſſez diſtinctement que la penſée n'en ſortira jamais, elle nous met dans la néceſſité de reconnoître un Dieu auteur des eſprits ou des actes ſpirituels. L'Aſtronomie ne peut enviſager l'ordre, l'éloignement, les proportions & les uſages de ces globes immenſes qui nous éclairent, ſans nous donner l'idée d'une ſageſſe ſouveraine qui les a ainſi diſpoſés. La Juriſprudence établit tous ſes axiomes ſur ces communes maximes d'équité & de juſtice qui ſont dans l'eſprit de tous les hommes, & qui périſſent, ſi l'éxiſtence de Dieu périt; puis que n'ayant rien de plus noble en ce cas-là, que d'être la production du hazard, ou de venir d'une matiére aveugle, elles ne doivent plus embaraſſer les hommes par de vains ſcrupules. Si vous conſultez l'Hiſtoire, elle vous mettra devant les yeux les progrés des arts & des ſciences, la nouveauté du monde, le déluge & la création; principes qui ſont évidemment liés avec la vérité de l'éxiſtence de Dieu, & qui ne peuvent être révoqués en doute, ſans qu'on renonce à la plus ſûre partie de l'Hiſtoire, & qu'on détruiſe la mémoire des choſes paſſées. Si vous entrez dans les veües de la Morale, elle vous donnera l'idée d'une probité & d'une vertu que vous

eſtes contraints d'approuver, lors même que vous eſtes dans des diſpoſitions tout oppoſées, & qui n'eſt plus rien, ſi l'on anéantit le grand & unique principe de nos devoirs, qui eſt Dieu. Etudiez la Nature, & quelque Syſteme que vous ſuiviez, elle vous conduira à la connoiſſance de ſon Auteur. La doctrine d'Ariſtote par la ſubordination des mouvemens qu'elle reconnoit dans la Nature, vous menera à un premier mobile. Deſcartes vous dira, que c'eſt par le libre choix d'une intelligence ſouveraine, que la matiére a préciſément ce mouvement, & cette quantité de mouvement ſans laquelle les loix de la Mécanique ſeroient inutiles & la compoſition du monde impoſſible. Il reconnoîtra qu'il n'y a que la cauſe premiére qui puiſſe produire la penſée, ou le principe qui penſe dans un corps organiſé; & c'eſt ſur la diſtinction des qualités de l'eſprit d'avec les qualités de la matiére, qu'eſt fondée ſa doctrine des ſenſations. Suivez les veües de Démocrite & d'Epicure: leurs atomes, leur mouvement & les différentes déterminations de ce mouvement ſi juſte & ſi réglé, vous conduiront tout-de-même à la connoiſſance de Dieu.

Si donc il ſuffit du conſentement général des hommes qui jugent d'une vérité ſans pouvoir être ſoupçonnés de préoccupation, pour la mettre hors de doute, jugez ce

que

des fondemens qui ne ſont pas encore établis.

Mais je dirai bien qu'on ne peut s'empêcher d'être frapé par la veüe du conſentement général des hommes, des vivans & des morts, des ſavans & des ignorans, des heureux & des malheureux, des innocens & des criminels, de ceux qui attendent une autre vie aprés la mort, & de ceux qui font profeſſion de ne rien eſpérer aprés cette vie, des Sadduciens qui ne craignent point un jugement avenir, & que la crainte ne préoccupe point, des Stoïciens qui ont l'inſolence de ſe préférer à la Divinité, lors qu'ils s'applaudiſſent de leur ſageſſe, & qu'un reſpect ſuperſtitieux n'engage point dans l'erreur, des Epicuriens qui attribuent à Dieu de ne ſe mêler point de nos affaires, des Payens qui ſe repréſentent la Divinité vicieuſe & déréglée, & des Deiſtes meſme d'aujourdhui, que le ſcrupule ne retient point.

Et ce conſentement eſt d'autant plus conſidérable en cette occaſion, que les hommes loin de recevoir ce grand principe par préjugé, s'accordent à le recevoir contre tous leurs préjugés & contre tous les principes de leurs erreurs, comme on l'a déja fait voir.

Cette réfléxion nous conduit à penſer, que c'eſt ici un conſentement de raiſon & de ſens commun, qui eſt d'un tel poids & d'une

d'une telle conſidération dans la vie civile, qu'il ſuffit pour nous faire recevoir un nombre preſque infini de vérités ſans éxamen, & pour nous faire traiter de fous & de viſionnaires, ceux qui oſent les révoquer en doute. Jugez donc ce que c'eſt que l'accord de l'eſprit de tous les hommes, qui par leurs plus pures lumiéres & leurs plus communes notions nous conduiſent à Dieu; & le conſentement général de leurs cœurs, qui par des penchans & des ſentimens naturels nous font ſentir cette même vérité; & l'union de leur eſprit & de leur cœur, qui s'accordent en cela, quoi qu'aſſez oppoſés en d'autres rencontres; & l'accord de la raiſon & de la conſcience, de la nature & de l'éducation qui s'uniſſent ſi parfaitement à cet égard.

Puis que toutes nos facultés conviennent à recevoir cette grande & importante vérité, on ne doit point douter que les ſciences ne nous y conduiſent comme à leur centre commun. L'Anatomie ne peut nous faire voir de la ſymétrie, des uſages & une deſtination dans les parties de nôtre corps, ſans nous montrer par-cela même, qu'il y a une ſageſſe qui les a arrangées & leur a donné cette ſurprenante & merveilléuſe diſpoſition. La Chymie nous fait connoître mieux que toute autre ſcience, l'action de la matiére & les effets du mouvement qu'elle diverſifie par ſes opérations & par

ſes mélanges : mais comme en nous faiſant voir ce qui peut ſortir de la matiére & de ſon mouvement, elle nous fait connoître aſſez diſtinctement que la penſée n'en ſortira jamais, elle nous met dans la néceſſité de reconnoître un Dieu auteur des eſprits ou des actes ſpirituels. L'Aſtronomie ne peut enviſager l'ordre, l'éloignement, les proportions & les uſages de ces globes immenſes qui nous éclairent, ſans nous donner l'idée d'une ſageſſe ſouveraine qui les a ainſi diſpoſés. La Juriſprudence établit tous ſes axiomes ſur ces communes maximes d'équité & de juſtice qui ſont dans l'eſprit de tous les hommes, & qui périſſent, ſi l'éxiſtence de Dieu périt; puis que n'ayant rien de plus noble en ce cas-là, que d'être la production du hazard, ou de venir d'une matiére aveugle, elles ne doivent plus embaraſſer les hommes par de vains ſcrupules. Si vous conſultez l'Hiſtoire, elle vous mettra devant les yeux les progrés des arts & des ſciences, la nouveauté du monde, le déluge & la création; principes qui ſont évidemment liés avec la vérité de l'éxiſtence de Dieu, & qui ne peuvent être révoqués en doute, ſans qu'on renonce à la plus ſûre partie de l'Hiſtoire, & qu'on détruiſe la mémoire des choſes paſſées. Si vous entrez dans les veües de la Morale, elle vous donnera l'idée d'une probité & d'une vertu que vous

eſtes contraints d'approuver, lors même que vous eſtes dans des diſpoſitions tout oppoſées, & qui n'eſt plus rien, ſi l'on anéantit le grand & unique principe de nos devoirs, qui eſt Dieu. Etudiez la Nature, & quelque Syſteme que vous ſuiviez, elle vous conduira à la connoiſſance de ſon Auteur. La doctrine d'Ariſtote par la ſubordination des mouvemens qu'elle reconnoit dans la Nature, vous menera à un premier mobile. Deſcartes vous dira, que c'eſt par le libre choix d'une intelligence ſouveraine, que la matiére a préciſément ce mouvement, & cette quantité de mouvement ſans laquelle les loix de la Mécanique ſeroient inutiles & la compoſition du monde impoſſible. Il reconnoîtra qu'il n'y a que la cauſe premiére qui puiſſe produire la penſée ou le principe qui penſe dans un corps organiſé; & c'eſt ſur la diſtinction des qualités de l'eſprit d'avec les qualités de la matiére, qu'eſt fondée ſa doctrine des ſenſations. Suivez les veües de Démocrite & d'Epicure : leurs atomes, leur mouvement & les différentes déterminations de ce mouvement ſi juſte & ſi réglé, vous conduiront tout-de-même à la connoiſſance de Dieu.

Si donc il ſuffit du conſentement général des hommes qui jugent d'une vérité ſans pouvoir être ſoupçonnés de préoccupation, pour la mettre hors de doute, jugez ce

que

que c'eſt que le conſentement univerſel des hommes ſoutenu par les quatre autres eſpéces de conſentement que nous avons marqués, & nous perſuadant une même vérité, malgré cinq autres eſpéces d'accord, qui ſont l'accord de nos ſens à n'appercevoir point cette Divinité, l'accord de l'imagination de tous les hommes à ne pouvoir la comprendre ou ſe la répréſenter, l'accord des prejugés contraires qui naiſſent de ces deux ſources, l'accord de toutes nos paſſions qui cherchent à ſe ſatisfaire, & l'accord de tous nos crimes qui nous rempliſſent de fraycur, juſqu'à ce que nous ſoyons aſſurés de leur impunité. C'eſt le premier paralléle qu'on peut faire des deux ſentimens. En voici d'autres.

CHAPITRE XVII.

Où l'on continüe de faire voir l'abſurdité de l'Atheiſme, en le comparant au véritable ſentiment.

IL eſt certain qu'un homme qui croit l'éxiſtence de Dieu, ne hazarde rien, ou peu de choſe, s'il ſe trompe, pour m'exprimer avec l'incrédulité: & qu'un homme qui ne la croit point, hazarde infiniment, s'il eſt dans l'erreur; n'y ayant aucune proportion entre la volupté déréglée que la religion nous fait perdre, & le ſalut

ſalut éternel auquel l'Atheiſme nous fait renoncer, quand même les deux ſentimens auroient une égale probabilité, ce qui eſt bien éloigné d'eſtre.

On a objecté à Monſieur Paſcal, qui s'eſt attaché à donner du jour à cette penſée, qu'on ne ſe perſuade pas toujours ce qu'on deſire, ou que ſi l'on en vient là, on doit ſe défier d'une opinion qui naît de nos déſirs; & qu'ainſi il faut nous prouver l'éxiſtence de Dieu, & non pas nous faire voir qu'il eſt de nôtre intérêt de la croire. *Petit livre intitulé la Delicateſſe.*

Ceux qui raiſonnent ainſi, ne connoiſſent pas le véritable uſage de cette penſée, qui eſt non de convaincre l'eſprit, mais d'ôter au cœur l'éloignement qu'il a pour cette vérité, & de répondre à ces objections ſecrétes de l'amour propre: Mais ſi la religion n'eſtoit point véritable? Mais s'il n'y avoit point de Dieu?

Et il ne faut point craindre que cet intérêt délicat que nous trouvons à croire l'éxiſtence de Dieu, nous faſſe illuſion. Nous avons deux intérêts fort différens, dont l'un nous trompe toûjours, & l'autre ne nous trompe jamais, qui ſont l'intérêt de l'homme ou de la créature raiſonnable, & l'intérêt de la cupidité & des paſſions. Celui-ci trompe la raiſon, parce qu'il précéde toutes les réfléxions de l'eſprit: mais il eſt impoſſible que l'autre trompe la raiſon, puis que c'eſt des plus pures lumiéres

de la raiſon qu'il tire ſa naiſſance. Ainſi un honneſte homme trouve ſon intérêt à eſtre tempérant, juſte, charitable; intéreſt raiſonnable qui ne trompa jamais perſonne, & dont auſſi l'on n'a pas accoûtumé de ſe défier. Un vicieux au-contraire trouve de l'intérêt à ſe venger, à ſe plonger dans la débauche, à ſe ſatisfaire par toute ſorte de voyes : mais c'eſt un intérêt de cupidité, qui eſt en poſſeſſion de tromper les hommes, & dont ils ſavent qu'il faut ſe donner de garde.

Comme donc il eſt évident que toutes nos paſſions ont un intérêt commun à combatre l'éxiſtence de Dieu, & qu'au-contraire c'eſt l'intérêt de nôtre raiſon & de tout ce qu'il y a d'oppoſé aux paſſions au dedans de nous, de recevoir cette vérité; il s'enſuit qu'il y auroit de la folie à balancer un moment dans le choix de ces deux ſentimens.

Cette vérité paroîtra beaucoup mieux, ſi l'on conſidére en troiſiéme lieu les effroyables inconveniens qui ſuivent l'Atheiſme. Si le ſentiment des Athées a lieu, la vertu n'eſt qu'une chimére, qu'un arrangement d'atomes, qu'un nom; la probité qu'un vain ſcrupule; la bonne foi qu'une ſimplicité, ou une hypocriſie; toute confiance ceſſe entre les hommes. Car qui ſe ſieroit à des hommes qui ne connoiſſant point de Dieu, ne reconnoiſſent point auſſi de

de loi plus ſacrée que celle de leur intérêt? Si ce ſentiment a lieu, la conſcience n'eſt qu'un préjugé, la loi naturelle qu'une illuſion, le droit qu'une erreur; la bienveillance que les hommes ont les uns pour les autres, n'a plus de fondement; les liens de la ſociété ſe détachent; la fidélité eſt ôtée; l'ami eſt tout preſt à trahir ſon ami, le citoyen à livrer ſa patrie, & le fils à aſſaſſiner ſon pere pour jouïr de ſa ſucceſſion, dés qu'il en trouvera l'occaſion, & que l'autorité ou le ſilence le mettront à couvert du bras ſéculier, qui ſeul eſt à craindre; les droits les plus inviolables & les loix les plus ſacrées ne doivent plus être regardées que comme des ſonges & des viſions.

Or j'avoüe que je ne conçoi rien de ſi ridicule, ni de ſi extravagant, que de s'imaginer que toutes les vertus, la bonne foi, la probité, la juſtice, l'humilité, la tempérance, la fidélité, tous les liens de la ſociété, les loix les plus juſtes, les réglemens les plus équitables, les tribunaux les mieux établis, le bon uſage de ſa raiſon, l'empire ſur ſes paſſions, la ſageſſe, la conſcience, la loi naturelle, tout ce, enfin, qui éléve l'homme & le diſtingue des autres animaux; que toutes ces choſes, dis-je, ſortent du ſein d'une erreur, qui ſeroit le ſentiment que nous avons de l'éxiſtence de Dieu: & qu'au-contraire le crime, la licence, l'injuſtice, la mauvaiſe foi, l'hypocriſie, le trouble de la ſo-

ſocieté, ce qui fait le renverſement de l'Etat & des familles, le mauvais uſage de ſa raiſon, le déréglement, les paſſions & les vices les plus inconteſtables, & les plus grands déſordres naiſſent d'une vérité, qui ſeroit le ſentiment des Athées, ſi leur ſuppoſition inſenſée pouvoit avoir lieu.

Que ſi l'on refuſe de comparer les inconvéniens qui ſuivent ces deux ſentimens, qu'on en compare les difficultés, nous y conſentons. L'éternité & l'infinité ſont les deux ſources de celles que les incrédules trouvent dans nôtre principe. Cependant les Athées eux-mêmes ſont contraints d'attribüer ces deux qualités à la matiére. Car s'il n'y a point de principe qui ait borné l'étendüe, la raiſon veut qu'on la conçoive ſans bornes; & quand on ne trouvera point l'infini en grandeur, il faudra dumoins reconnoître l'infini en petiteſſe prouvé par la Géométrie. On ne pourra auſſi ſe diſpenſer d'attribüer l'éternité au monde, c'eſt-à-dire, ou à la matiére, ou à l'aſſemblage de toutes choſes, ou aux atomes qui compoſent les corps, puis que n'ayant point de principe extérieur de leur éxiſtence, il faut qu'en eux-mêmes, ou dumoins à l'égard des parties qui les compoſent, ils ſoient de toute éternité.

Quelle eſt donc l'extravagance de l'Athée, lors qu'il ne renonce aux lumiéres

res de ſon eſprit & au conſentement général des hommes, que pour tomber dans toutes les difficultés qu'il objecte au véritable ſentiment?

Mais nous n'en diſons pas aſſez, & ces difficultés ſont plus grandes ſans comparaiſon dans le ſentiment des Athées que dans le nôtre. Nous ne diſons point que l'éternité de Dieu ſoit ſucceſſive: mais les Athées font ſucceſſive la durée du monde. Or comme dans toute ſucceſſion de durée, on peut conter par mois, années, ſiecles, &c. il s'enſuit que ſi l'éternité eſt ſucceſſive, elle enferme une infinité de ſiécles, & qu'une ſucceſſion infinie de ſiécles ne peut jamais eſtre épuiſée, ni écoulée, c'eſt-à-dire, qu'on n'en peut jamais voir la fin, parce qu'étant épuiſée elle ne ſera plus infinie. D'où l'on conclud, que s'il y avoit une éternité ſucceſſive, ou une ſucceſſion infinie de ſiécles que le monde ſubſiſtât, il ſeroit impoſſible qu'il fût parvenu juſqu'au jour d'aujourdhui, puis que cela n'a pû ſe faire ſans franchir une diſtance infinie, & qu'une diſtance infinie ne peut eſtre franchie, parce qu'elle ſeroit infinie, & ne le ſeroit pas. Qui eſt-ce qui ſatisfera à cette difficulté qui abſorbe nos penſées & nos conceptions?

On peut dire de-même, que l'infini en grandeur & en petiteſſe eſt ſujet à de plus grandes difficultés que l'infini en perfection.

tion. Qui eſt-ce qui concevra la fin de l'étendüe ou le dernier terme de la diviſion? Ou s'il faut reconnoître une étendüe ſans bornes & une diviſibilité à l'infini, qui eſt-ce qui ſauvera les effroyables difficultés qui naiſſent de ce principe? Si en ſéparant, par éxemple, le Globe que nous habitons, des eſpaces immenſes qui l'environnent, nous croyons que ces eſpaces demeurent encore infinis, il s'enſuit que je puis augmenter l'infini, puis que je puis ajoûter à ces eſpaces ſans bornes, nôtre Globe que j'en avois ſéparé par la penſée; & ainſi ce ſera là un fini & un infini tout-à-la-fois: & ſi ces eſpaces que je ſépare de la terre, demeurent finis, il s'enſuit que deux finis, ſavoir la terre & ces eſpaces joints enſemble, font un infini; ce qui n'eſt pas moins contraire à la raiſon.

Que répondra-t-on à ceux qui demandent, s'il y a actuellement une infinité de parties dans une boule de cire? Il eſt certain qu'elle eſt diviſible à l'infini; & on le démontre ſi clairement dans la Géométrie, qu'il faudroit eſtre un homme de l'autre monde pour conteſter là-deſſus. Que ſi elle eſt diviſible à l'infini, elle eſt diviſible en une infinité de parties; & ſi elle peut eſtre diviſée en une infinité de parties, il faut que ces parties ne ſoient pas une ſeule & même choſe, puis qu'alors elles ne pourroient jamais être diviſées; & ſi ce globe peut eſtre diviſé en une infinité de parties, leſquelles bien que jointes, ne ſont pas pourtant la même choſe, il s'enſuit qu'il y a dans cette maſſe de cire un nombre infini de parties qui ſont actuellement diſtinctes, encore qu'elles ne ſoient point actuellement diviſées. Cependant, ſi vous groſſiſſez cette maſſe de cire, en y ajoûtant de nouvelle matiére, vous augmentez tres-certainement ce nombre de parties que vous aviez ſuppoſé infini, & auquel par conſéquent vous aviez dit qu'on ne pouvoit rien ajoûter; deſorte qu'un même nombre eſt infini & ne l'eſt pas.

Ainſi laiſſant à-part tous ces myſteres de la Nature qui exercent l'eſprit des Phyſiciens, le flux & le reflux de la mer, la vertu de l'ayman, le principe des météores, la production des plantes, la formation des animaux, &c. & tous les phénomenes que les hommes ne connoiſſent point, ou ne connoiſſent que tres-imparfaitement, & ſur leſquels l'eſprit humain ne ceſſe de former des difficultés à l'infini; nous n'avons qu'à conſidérer les deux attributs de la matiére les plus vagues & les plus généraux, pour faire voir que l'eſprit humain eſt court & ſe trouve d'abord arreſté, environné d'abyſmes & de difficultés impénétrables, lors qu'il veut raiſonner ſur tout ce qu'il voit.

Il eſt même évident, que dés qu'on a renoncé à la vérité de l'éxiſtence de Dieu,

on eſt arrêté non ſeulement par ces difficultés qui ſont communes à tous, mais par une infinité d'autres qui naiſſent immédiatement de l'Atheïſme. Tout devient énigme. Tout eſt paradoxe, ou plûtôt tout eſt renverſé dans nos idées. La plus grande lumiére eſt pour nous la plus effroyable des obſcurités. La ſageſſe qui eſt dans l'Univers nous confond mille fois plus que ne feroit le déſordre. Ce que nous trouvons fait avec le plus de raiſon, nous fait perdre la nôtre, par maniére de dire, dés que nous ne reconnoiſſons point de Dieu; parce que nous ne trouvons plus de principe auquel nous puiſſions rapporter toutes ces merveilles.

N'eſt-ce donc pas le comble du déréglement & de la folie, de ne comprendre rien dans la Nature, & de vouloir tout comprendre dans la religion; de rejetter le ſentiment général de tous les autres hommes, ſous prétexte qu'on n'y comprend pas tout, lors qu'on en embraſſe un autre qui enferme un plus grand nombre de difficultés & des objets plus incompréhenſibles; de ſe plaindre qu'on ne connoit pas à-fond les deſſeins ou les perfections d'un être qu'on ſuppoſe infini en perfection & en ſageſſe, lors qu'on ne connoit rien dans les choſes qui ſont les plus proportionnées à l'homme, & qui paroiſſent au deſſous de ſa condition; de fuïr les difficultés de nôtre

tre ſentiment, qui deviennent mille fois plus grandes dans celui des Athées; & qui même changent nos connoiſſances les moins ſuſpectes en un embarras inexplicable & des ténébres profondes? C'eſt en vérité vouloir s'arracher les yeux pour voir clair.

Nos raiſons ſont priſes de tout ce que nous comprenons, & les raiſons des Athées de tout ce qu'ils ne comprenent point. Nous avons autant de preuves de la vérité de nôtre ſentiment, qu'il y a de choſes qui nous montrent quelques caracteres de ſageſſe. Les Athées au contraire n'ont point de raiſons qui ne ſe réduiſent à ces deux générales, Je ne voi point, Je ne comprens point Dieu; comme ſi cette diſproportion néceſſaire qui eſt entre leur eſprit & l'Eſtre Suprême, pouvoit former un légitime préjugé en leur faveur, comme ſi ce n'eſtoit pas là le caractere le plus eſſentiel d'une Divinité ſouverainement élevée. Recevez les raiſons des Athées, elles vous engagent à révoquer en doute qu'il y ait une matiére, comme elles vous font douter de l'exiſtence de Dieu. Suppoſez qu'il y a une matiére qui exiſte, vous avez répondu aux principales objections de ceux qui attaquent l'exiſtence de Dieu.

CHAPITRE XVIII.

Où l'on conclud, en éxaminant s'il y a de véritables Athées.

IL n'eſt pas bien difficile aprés tout ce qui a eſté dit, de décider la fameuſe queſtion, s'il y a de véritables Athées dans le monde, & s'il y en peut avoir.

On répond en un mot, qu'il y en a qui le ſont par leur cœur; mais qu'il n'y en ſauroit avoir qui le ſoient par leur eſprit. L'expérience & la raiſon nous apprenent, que nos paſſions embraſſent avec avidité les objets & les ſentimens qui les flatent. On ne s'étonnera donc pas, qu'elles detournent la veüe de nôtre eſprit des preuves & des ouvrages de la Divinité, ou du-moins des caracteres de grandeur & de ſageſſe qui y paroiſſent; ni qu'en ſuſpendant les conſidérations de nôtre eſprit, en rompant ſes réfléxions, lors qu'elles ne leur ſont point favorables, & l'attachant fortement à tous les doutes qui les flatent, elles forment dans les hommes une habitude d'incrédulité, qu'on peut appeller avec aſſez de fondement l'Atheïſme du cœur.

L'Athée nous montre bien lui-même quel étoit le principe de ſon incrédulité, lors qu'il fait quelquefois abjuration de ſon impiété dans l'abatement d'une grande maladie; & l'on pourroit lui demander, pourquoi il a changé de ſentiment? Si ſa premiére opinion naiſſoit des lumiéres de ſon eſprit, il doit la conſerver encore, puis que ſon eſprit eſt même plus libre & plus dégagé des impreſſions étrangéres, qu'il n'étoit auparavant. Qu'eſt-ce donc qui l'oblige à changer de ſentiment, ſi ce n'eſt pas le changement de ſon cœur? C'eſt que la premiére opinion venoit des paſſions, & que le ſecond ſentiment naît des plus pures lumiéres de l'eſprit.

Et certainement il eſt glorieux à la vérité de ce grand principe, qu'il n'y ait ou que de petits eſprits corrompus par la vanité d'imiter les grands, & de faire une vaine oſtentation d'une force qu'ils n'ont pas, ou des gens perdus de débauche & eſclaves de leurs paſſions, qui faſſent profeſſion de douter à cet égard. Cela nous fait voir, que c'eſt ſous le regne des paſſions, fécondes en illuſions & en égaremens, & non-pas ſous l'empire de la raiſon ſaine & droite, que ce monſtre a accoûtumé de naître.

Celui qui connoîtra la force des paſſions à nous ſéduire, ne trouvera rien d'étrange en cela, & ne ſera pas même ſurpris, en voyant quelques-uns de ces miſérables dupes de leurs paſſions, conſerver leur incrédulité & leur obſtination juſqu'au tombeau. C'eſt que l'habitude de ſoumettre leur eſprit aux déréglemens de leur cœur, s'eſt

changée en eux comme en une ſeconde nature: c'eſt que l'impreſſion des paſſions eſt plus durable dans les uns que dans les autres. Une ame perpétuellement appliquée aux objets de la débauche ou de l'impiété, devient enfin comme incapable de faire aucun jugement droit & juſte. La nature eſt contrainte de ceder à l'habitude, comme lors qu'un pere s'eſt tellement accoûtumé à hair ſon fils, qu'il n'en peut plus revenir.

Celui qui conſidérera qu'une ſeule paſſion, ſavoir l'orgueil, a pû anéantir en quelque ſorte toutes les connoiſſances de l'homme, en l'obligeant à douter de tout, ne s'étonnera point que toutes les paſſions enſemble obſcurciſſent quelquefois une ſeule connoiſſance, qui eſt celle de l'éxiſtence de Dieu. D'ailleurs, les paſſions jettent aſſez ſouvent l'homme dans l'oubli de lui-même, pour eſtre capables de le jetter quelquefois dans l'oubli de Dieu.

On trouve donc deux principes en l'homme qui ſe combatent perpétuellement à cet égard. Il y a tant de lumiére dans l'eſprit, qu'il ne paroit gueres poſſible que les paſſions du cœur puiſſent l'éteindre entierement: & il y a tant de paſſions déréglées dans le cœur, qu'il eſt difficile que les plus belles lumiéres de l'eſprit n'en ſoient quelquefois offuſquées. Mais ce qu'il y a d'avantageux, c'eſt que la

lumiére vient du ſens commun, qui eſt une ſource qui ne doit point eſtre ſuſpecte; au-lieu que l'obſcurciſſement vient du cœur, qui eſt un principe dont nous avons raiſon de nous défier: deſorte que nous pouvons conclurre par ces paroles du Sage, *L'inſenſé a dit en ſon cœur, Il n'y a point de Dieu.*

II. SECTION.

Où l'on établit la vérité & la néceſſité de la Religion contre ceux qu'on nomme Deïſtes.

CHAPITRE I.

Quatre principes qu'il faut prouver, oppoſés à quatre eſpéces de Deïſtes.

COmme nous voulons procéder avec ordre dans la preuve des premiéres vérités de la religion, nous ne ferons que tirer nos avantages du principe que nous venons d'établir, qui eſt la vérité de l'éxiſtence de Dieu. Cette vérité nous conduira d'abord aux autres par une chaîne de conſéquences légitimes & naturelles.

Nous établirons premiérement l'idée de Dieu, en ſuppoſant la vérité de ſon éxiſtence. Nous prouverons en ſecond lieu la néceſſité d'une religion en général par la ſimple idée de Dieu. La néceſſité d'une religion bien établie nous conduira en ſuite aux principes de la religion naturelle. Enfin l'inutilité de la religion naturelle depuis que les hommes en ont abuſé par un

un effet de leur corruption, nous conduira à la connoiſſance d'une révélation ajoutée à celle de la nature, & qui répare les déſordres du genre humain que la corruption avoit produits.

Voilà les quatre degrés par leſquels nous devons conduire l'eſprit du Lecteur dans cette Section. Nous y avons à combatre ceux qu'on nomme Deïſtes, qui peuvent ſe partager en quatre ordres; ceux qui ſe font une idée bizarre de la Divinité; ceux qui ayant une idée de Dieu qui avoit paru d'abord aſſez juſte, lui attribüent de ne prendre aucune connoiſſance de ce qui ſe fait ſur la terre; ceux qui tenant que Dieu ſe meſle des affaires des hommes, s'imaginent qu'il ſe plait dans leurs ſuperſtitions & dans leurs égaremens; & enfin ceux qui reconnoiſſent que Dieu a donné aux hommes une religion pour les conduire, mais qui en réduiſent tous les principes aux ſentimens naturels de l'homme, & qui prennent tout le reſte pour fiction. On verra l'extravagance de ces quatre ſortes d'incrédules, par l'oppoſition des quatre principes dont nous avons parlé.

CHAPITRE II.

Où l'on établit l'idée de Dieu : que c'eſt un Eſtre néceſſaire & qui néceſſairement eſt unique.

LA premiére idée que nous devons avoir de cette Divinité dont nous avons prouvé l'éxiſtence, c'eſt qu'elle eſt néceſſairement & par elle-même. Cette idée eſt originale & fondamentale à l'égard de toutes les autres ; & il eſt d'ailleurs bien facile de l'établir.

Car ou Dieu eſt eſſentiellement & par lui-même, ou il a un principe de ſon éxiſtence. S'il a un principe de ſon éxiſtence, nous demandons encore de ce dernier, a-t-il un principe de ſon éxiſtence, ou n'en a-t-il point ? S'il en a, il faut aller à l'infini dans cette gradation, ou s'arrêter à quelque eſtre qui n'ait point eſté fait ; & c'eſt à celui-ci que nous donnons le nom de Dieu. S'il n'en a point, il faut donc reconnoître que Dieu éxiſte néceſſairement & par lui-même. Il n'y a point de milieu : il faut reconnoître une ſubordination d'effets & de cauſes à l'infini, ce que nous avons fait voir eſtre contraire à la raiſon ; ou il faut reconnoître cette néceſſité d'eſtre qui fait l'eſſence de Dieu.

Or de cette néceſſité d'éxiſter, qui le fait eſtre par lui-même ce qu'il eſt, coulent tous ſes

ſes autres attributs. Son indépendance en réſulte néceſſairement. Car ſi Dieu tire de lui-même tout ce qu'il poſſéde de puiſſance, de gloire & de perfection, comme il faut l'avoüer, dés qu'on reconnoit qu'il eſt par lui-même, il s'enſuit qu'il ne dépend ni dans ſon eſtre, ni dans ſa conſervation, ni dans ſa puiſſance & ſa vertu, d'aucune choſe extérieure ; ce qui ſuffit pour établir l'idée de ſon indépendance.

Son immutabilité en coule avec la même évidence. Car puis que Dieu n'a rien reçû, ni rien emprunté, étant par lui-même tout ce qu'il eſt, il s'enſuit que toutes les révolutions du dehors ne peuvent rien changer dans ſon eſſence.

L'infinité de Dieu en coule néceſſairement auſſi : parce que ſi Dieu eſt par lui-même, il n'a point de principe de ſon éxiſtence, & s'il n'a point de principe de ſon éxiſtence, il n'y a rien qui ait borné ſes perfections, & s'il n'y a rien qui ait borné ſes perfections, la raiſon veut que nous les concevions ſans bornes. En-effet, il eſt certain qu'il n'y a pas plus de raiſon que cet eſtre ait dix degrés de perfection, qu'il y en aura qu'il en ait cent, deux cens, & ainſi à l'infini. Lors que nos qualités coulent de la vertu des cauſes ſecondes, qui nous communiquent ce que nous n'avions pas, il eſt néceſſaire que la meſure de ces qualités ſoit réglée par la meſure de la vertu qui eſt dans

dans l'agent : mais lors qu'un eſtre tire de ſoi-même tout ce qu'il a, & qu'il eſt eſſentiellement & par ſoi-même ce qu'il eſt, qui eſt-ce qui auroit limité ſes perfections ?

L'éternité convient tout de même à un eſtre qui éxiſte par lui-même, puis que celui qui n'a rien receu ne ſauroit rien perdre.

Enfin l'unité, qui eſt de tous les attributs de Dieu celui qui devroit eſtre le plus connu, & qui a eſté autrefois le plus conteſté, réſulte encore évidemment de ce que Dieu eſt eſſentiellement & par lui-même ; ou plûtôt elle émane de tous les attributs de Dieu, qui ſont fondés ſur cette premiére idée d'un être qui éxiſte néceſſairement.

Tous ceux qui ont eu des idées tant ſoit peu ſaines de la Divinité, l'ont reconnu. Les Platons, les Socrates & tout ce qu'il y a eu de ſain & d'éclairé parmi les anciens Philoſophes, ont reconnu la vérité de ce grand principe, malgré les impreſſions de l'éducation, & toutes les paſſions qui leur donnoient du penchant pour l'opinion du vulgaire. En-effet, il eſt facile de s'appercevoir, que cette multitude de faux Dieux qu'on a adoré dans le Paganiſme, a eu toutes ces cauſes différentes. La prémiere, c'eſt que l'imagination des Payens trouvant de la peine à ramaſſer tant de vertus éparſes dans la Nature, pour les attribuer à un

un même ſujet, a inventé pour ſa commodité pluſieurs providences particuliéres. La ſeconde, c'eſt que l'orgueil des hommes leur ayant fait ſouhaiter d'eſtre placés parmi les Dieux aprés leur mort, il a fallu multiplier les Apotheoſes. La troiſiéme, que chaque ville, chaque Etat, chaque profeſſion a voulu avoir ſa Divinité protectrice. La quatriéme, que les hommes charnels & groſſiers, comme ils ſont naturellement, ſe ſont fait des idées ſi groſſiéres de leurs Dieux, qu'ils ſe les ſont figurés mariés, de différens ſéxes & de différentes profeſſions, comme les hommes. La cinquiéme, que les Poëtes, qui ont eſté appellés les Theologiens du peuple, ont tout deifié pour plaire à l'imagination. La ſixiéme, que les hommes voulant conſacrer toutes leurs foibleſſes, il s'eſt trouvé qu'ils avoient autant de Dieux que d'affections déréglées. La ſeptiéme, que les Peuples étant en guerre les uns contre les autres, n'ont point voulu ſervir les mêmes Divinités, la religion ſe ſentant des diviſions de la ſociété. La huitiéme, que les Payens n'ayant aucun point fixe de révélation écrite, ont adopté de ſiécle en ſiécle les réveries de divers Docteurs, qui ont fait pluſieurs Dieux, à force de faire pluſieurs peintures de la Divinité. La derniere enfin, que les hommes ont voulu avoir l'objet de leur adoration préſent & devant

devant leurs yeux, de-ſorte qu'en multipliant les images, ils ont inſenſiblement multiplié l'original.

Il eſt, dis-je, facile de s'appercevoir, que la multitude des Dieux eſt venuë de tous ces principes: mais cependant la véritable ſource de ce déſordre a eſté ſans doute la négligence avec laquelle on a conſidéré la Divinité; car tous les attributs de Dieu qui émanent de ſa néceſſité d'éxiſter, nous perſuadent ſon unité.

I. Son indépendance ne nous permet point de douter qu'il ne ſoit ſeul. En-effet, s'il y avoit pluſieurs Dieux, il faudroit qu'ils fuſſent tous égaux en puiſſance, ou que les uns dépendiſſent des autres. S'ils étoient égaux en puiſſance, ils dépendroient les uns des autres par cette égalité: cela veut dire que les uns ne pourroient rien faire ſans le conſentement des autres; ce qui ſeroit une eſpéce de chaîne. Et s'ils dépendoient les uns des autres, ils ne ſeroient pas tous des Dieux, puis que ce n'eſt qu'un eſtre indépendant qui peut porter ce nom.

II. Son immenſité prouve encore ſon unité. Car s'il y avoit pluſieurs Dieux, ils ne ſeroient point l'un dans l'autre. Chacun auroit ſon emploi & ſes objets, ce qui détruit l'immenſité.

III. Dieu ne peut eſtre infini en perfection, & eſtre divisé. Cela implique. Car s'il

s'il y a pluſieurs Dieux, il faut néceſſairement qu'ils ayent quelque choſe de différent les uns des autres, autrement ils ne ſeroient pas pluſieurs Dieux. Que s'ils ont quelque choſe de différent, il faut qu'ils different en perfection, ou en defaut. Ce n'eſt pas en défaut, puis qu'alors la Divinité ne ſera plus infiniment parfaite. Ce n'eſt point en perfection, puis qu'alors l'un aura des perfections qui ne ſeront point dans l'autre; & qu'ainſi ce dernier ne ſera pas tout parfait ou infini en perfection.

IV. Tout ce qui eſt multiplié, eſt par là même tres-imparfait. L'unité n'eſt point ſuffiſante: il faut la multitude. Tout ce qui n'a pas beſoin d'eſtre multiplié, eſt au-contraire ſouverainement parfait: c'eſt qu'alors on trouve toutes choſes en une. Un Etat tombe en décadence, lors qu'il s'en fait de pluſieurs un. Un Empire ſe rend plus parfait au-contraire, lors que de pluſieurs il s'en forme un ſeul. Il faut pluſieurs flambeaux pour nous éclairer: la multitude en marque l'imperfection. Il ne faut qu'un ſoleil pour nous éclairer: l'unité de cet aſtre en fait l'excellence. Comme donc le ſens commun nous dit, ou qu'il n'y a point de Dieu, ou qu'il en faut concevoir l'idée la plus parfaite qu'il eſt poſſible, le ſens commun nous perſuade auſſi de ſon unité. Ce ſeroit une choſe eſtrange, qu'Alexandre le Grand ſe-

crût

crût trop parfait pour avoir d'égal dans le monde, & dît hardiment qu'il n'y peut avoir deux Aléxandres ſur la terre, comme il n'y ſauroit avoir deux ſoleils dans le ciel, pendant qu'on donneroit à Dieu des égaux & des compagnons.

V. Mais enfin, ou Dieu éxiſte néceſſairement, ou Dieu n'éxiſte point néceſſairement. Si Dieu n'éxiſte point néceſſairement, il faut qu'il ait un principe qui l'ait déterminé à être, plûtôt qu'à n'eſtre point; & ce n'eſt plus un Dieu. S'il éxiſte néceſſairement, il eſt par lui-même ce qu'il eſt. S'il eſt par lui-même ce qu'il eſt, rien ne lui manque: car d'où viendroit le defaut? Si rien ne lui manque, il n'a pas beſoin de compagnon. D'ailleurs, s'il eſt par lui-même, il a toutes les perfections, comme nous l'avons déja fait voir; & s'il a toutes les perfections, il ne ſauroit eſtre multiplié. Pluſieurs infinis ſe détruiſent, parce que les qualités de l'un ſeroient abſolument les mêmes que celles des autres, qu'ainſi il n'y auroit point de différence, & qu'ils ſeroient pluſieurs & ne ſeroient pas pluſieurs. Cette preuve me paroit déciſive.

Mais c'eſt trop s'arrêter ſur des principes, leſquels dans le ſiécle où nous vivons ne ſont gueres conteſtés. Paſſons aux autres attributs de Dieu qui compoſent ſon idée, & particulierement à ſa ſageſſe, ſa bonté & ſa juſtice, qui ont un rapport

port eſſentiel & néceſſaire avec la religion.

CHAPITRE III.

Que la ſageſſe, la juſtice & la bonté entrent néceſſairement dans l'idée de Dieu.

CEtte Divinité qui eſt par elle-même, qui eſt néceſſairement, & qui eſt une, comme nous venons de le prouver, n'eſt ni la matiére, ni un effet de la matiére. Elle n'eſt point la matiére même, la matiére étant non ſeulement incapable de concevoir des projets & des deſſeins, tel qu'eſt celui de la production de l'Univers, mais n'ayant pas même de ſoi l'éxiſtence, le mouvement & la détermination de ce mouvement, comme on l'a déja vû. Elle n'eſt point l'effet de la matiére, par la même raiſon.

Il n'y a pas plus de raiſon à dire, comme quelques-uns, que Dieu n'eſt qu'une grande ame qui anime le monde, à-peu-prés comme nôtre eſprit anime nôtre corps, faiſant croître les plantes ſur la terre, produiſant le ſentiment dans les bêtes, le raiſonnement dans les hommes, & des penſées ſans comparaiſon plus nobles dans les cieux & dans les aſtres, dont la matiére eſt plus déliée & plus ſubtile que celle des corps terreſtres.

C'eſt d'abord une aſſez plaiſante idée, que de s'imaginer qu'une même ame ſouffre & ſe divertit en même tems ; qu'elle ſent de la douleur dans un homme qui expire dans les tourmens, & du plaiſir dans un homme qui ſe plonge dans la volupté ; qu'elle eſt affligée & maltraitée dans une bête, & qu'elle afflige & maltraite dans un homme, & qu'enfin la fureur de ceux qui oppriment, & les plaintes de ceux qui ſont oppreſſés ſortent d'un même eſprit qui anime toutes choſes.

Toutes ces différences & ces contrariétés apparentes naiſſent, dira-t-on, de ce que cette ame eſt liée à diverſes parties de la matiére, qui par ſa variété la détermine à cette diverſité de ſentimens ; comme il ſemble qu'on puiſſe remarquer la même choſe dans nôtre compoſé. Mais cette union de l'eſprit univerſel avec la matiére, pour dépendre de cette derniére, & agir conformément à ſes loix, eſt une autre fiction beaucoup plus ridicule & plus chimérique que la premiére.

En-effet, ou cette union eſt libre & volontaire, ou elle eſt néceſſaire & forcée. Si elle eſt forcée, ou ſimplement néceſſaire, on conçoit Dieu comme un être malheureux qui ne ſauroit rompre ſa chaîne. Et ſi cette union eſt libre & volontaire, on conçoit Dieu comme une intelligence bizarre, qui ſe contraint pour n'agir que ſelon les loix d'une matiére aveugle & ſans entendement.

Il

Il nous importe peu néanmoins de réfuter ces ſpéculations. Nous conſentons que les incrédules conſervent cette belle imagination. Nous les laiſſerons d'autant plus volontiers dans ce préjugé, qu'en ſuivant leur principe même, il nous ſera facile d'établir les nôtres. Car que Dieu ait un corps, ou qu'il n'en ait point ; qu'il ſoit l'ame du monde, ou qu'il ne le ſoit pas, ils ſe trouvent dans la néceſſité de reconnoître la ſageſſe, la bonté & la juſtice de Dieu, ſans parler de ſa puiſſance, qui eſt le plus inconteſtable de ſes attributs ; & cela nous ſuffit.

Car l'on ne ſauroit penſer que l'une de ces trois choſes ſur le ſujet de ces vertus en général ; qu'elles conviennent proprement & véritablement à Dieu ; ou bien que Dieu a en ſoi certaines qualités, qui répondent à ces vertus, & qui ſont, pour ainſi dire, le même effet en lui, que ces vertus ſont en nous ; ou enfin que Dieu n'a point en ſoi ces vertus, ni aucunes qualités qui répondent à ces vertus.

Si la connoiſſance, la ſageſſe, la juſtice, la bonté conviennent proprement & véritablement à Dieu, il n'eſt plus néceſſaire de conteſter là-deſſus. Si Dieu a en ſoi des perfections qui répondent à ces vertus, nous avons droit de raiſonner comme s'il les poſſedoit proprement. Et ſi Dieu n'a en ſoi ni ces vertus, ni aucune perfection qui réponde à ces vertus, il s'enſuit qu'on détruit l'éxiſtence

de Dieu. Car qu'eſt-ce qui nous perſuadoit cette vérité ? C'eſt cette ſageſſe que nous voyons répandüe dans l'Univers, & dont nous trouvons en nous de ſi grands caracteres. Si donc vous anéantiſſez la ſageſſe de Dieu, auſſi-bien que ſa bonté & ſa juſtice, & ſi vous croyez même que Dieu n'a aucune perfection qui réponde à ces vertus, vous ne ſauriez vous empêcher de révoquer en doute ſon éxiſtence ; & par là on retombe dans l'Atheïſme, aprés avoir accordé qu'il y a un Dieu. C'eſt ce qui paroîtra mieux, ſi nous entrons dans le détail de ces vérités.

Bien qu'on ſoit obligé de reconnoître, que la diſtance qui eſt entre Dieu & l'homme eſt infinie, & qu'on puiſſe dire à cet égard, qu'il n'y a point de proportion entre l'un & l'autre ; on ſera contraint d'avoüer, qu'il y a pourtant quelque conformité entre certains attributs de Dieu & certaines qualités de l'homme.

On ſuppoſe comme une vérité prouvée, que Dieu éxiſte ; & il eſt certain que l'homme éxiſte auſſi. Dieu a imprimé le mouvement dans la matiére : l'homme peut auſſi l'agiter. L'homme connoit : & l'on ne peut ſuppoſer l'éxiſtence de Dieu, ſans lui attribüer la connoiſſance.

En-effet, ſi le monde eſt diſpoſé de la maniére que nous le voyons, ſans le ſecours d'aucune intelligence, je ne voi point que l'on puiſſe éviter de prendre la matiére même

me pour l'Etre Souverain, ou de ne reconnoître point de Dieu.

Or l'on ne peut reconnoître que Dieu eſt un être intelligent, ſans lui attribüer par cela même, la bonté. Car puis qu'il nous accorde tant de biens, & qu'il ne nous en favoriſe point au hazard, ou par quelque néceſſité aveugle, mais qu'il ſait tres-bien ce qu'il fait en nous les accordant ; que faut-il davantage pour former l'idée que nous avons de ſa bonté ?

Il faut, dira-t-on peut-être, que non ſeulement Dieu nous faſſe du bien, que non ſeulement il nous le faſſe avec connoiſſance, mais qu'il nous aime en nous le faiſant, ou qu'il nous le faſſe parce qu'il nous aime. Cependant, comme la raiſon veut que nous ayons de Dieu l'idée la plus parfaite qu'il ſe pourra, il ſemble qu'on ne doive point lui attribuer de paſſion, ni par conſéquent d'amour, ni de haine.

Il n'eſt pas difficile de détruire cette difficulté, qui n'eſt en-effet qu'un jeu de paroles. Rien ne nous empêche d'attribüer à Dieu de l'amour, dans le même ſens que nous lui attribuons de la connoiſſance. Les hommes connoiſſent par raiſonnement, & aiment par paſſion : mais il ne s'enſuit pas qu'il en ſoit de même de Dieu. Car comme, encore que Dieu éxiſte & que nous éxiſtions auſſi, ſa maniére d'éxiſter eſt infiniment plus noble que la nôtre : ainſi,

bien que Dieu aime & connoiſſe, & que nous ayons cette conformité avec lui, le ſens commun nous dit que ſa maniére de connoître & d'aimer, ou pour m'exprimer avec plus de juſteſſe & de vérité, ſa penſée & ſon amour doivent être infiniment élevés au deſſus de nôtre amour & de nôtre connoiſſance.

Au-reſte, comme il eſt contradictoire de reconnoître un Dieu qui ne connoiſſe point, il ne l'eſt pas moins de reconnoître un Dieu qui n'aime rien. Car ſi l'on ſuppoſe l'éxiſtence de Dieu, on ne peut s'empêcher de lui attribuer la joye & le bonheur; à-moins qu'on ne prétende qu'il peut donner de la joye & de la ſatisfaction à ſes créatures, ſans en avoir en ſoi-même: ce qui ſeroit extravagant. Or il ne peut avoir de la joye & du bonheur, ſans aimer cette joye & ce bonheur; ni aimer cette joye & ce bonheur, ſans s'aimer lui-même qui en eſt le ſujet. Ainſi celui qui conçoit un Dieu ſans amour, conçoit un Dieu ſans connoiſſance & ſans ſentiment; & celui qui conçoit un Dieu ſans connoiſſance & ſans ſentiment, conçoit une Divinité chimérique & un fantôme qui ſe détruit lui-même. Il eſt fâcheux qu'il faille prouver des choſes ſi évidentes: mais puis que nous remontons aux premiers principes, il ne faut rien laiſſer ſans preuve & ſans éxamen; parce que quoi que tous les hommes ne ſoient ni

ni capables, ni amateurs de cette eſpéce de raiſonnemens, il y en a qui les goûtent & qui les déſirent. Mais il ne faut point rompre l'enchaînure de nos conſéquences.

C'eſt un principe dont perſonne n'eſt jamais diſconvenu, que celui qui s'aime ſoi-même, aime les choſes qui lui appartiennent, ſes enfans, ſes ouvrages, & tout ce qui a quelque rapport & quelque convenance avec lui, par cela qu'il s'aime ſoi-même. D'où il eſt aiſé de conclurre, que Dieu doit aimer néceſſairement ſes ouvrages, lors qu'il les conſidére ſous cette idée, & qu'ils n'ont point de contrariété avec lui.

Et il ne faut pas s'imaginer pour cela, que Dieu ſoit aſſujetti à ces communes foibleſſes de l'orgueil & de l'amour propre que nous avons accoûtumé de blâmer dans les hommes. Ces derniers ont tort de n'aimer ou de n'eſtimer les choſes, que ſelon la proximité ou la convenance qu'elles ont avec eux; puis qu'ils ſe mettent par là en la place d'un Etre tout parfait, par rapport auquel on meſure la bonté des choſes: mais comme Dieu eſt l'Etre Suprême, le principe de tout ce qui eſt digne d'amour ou d'eſtime, s'il eſt vrai qu'il éxiſte, comme on prétend avoir droit de le ſuppoſer, il faut bien qu'il aime les choſes ſelon le rapport qu'elles ont à lui. C'eſt lui qui eſt la véri-

table régle de leur bonté & de leur perfection.

Ainſi la raiſon & l'expérience ſe joignent ici pour nous perſuader. La raiſon nous montre que Dieu nous aime, parce que nous ſommes ſon ouvrage, & même le chef-d'œuvre de ſes ouvrages viſibles & connus. L'expérience nous apprend que nous poſſedons mille biens par la volonté de Dieu, qui nous les donne, & qui ſait qu'il nous les donne. Nous pouvons donc, ſans craindre de nous trop hâter, ſuppoſer dêja qu'il y a de la bonté en Dieu.

La juſtice de Dieu ne coule pas moins de ſa connoiſſance, que ſa bonté. Cela paroîtra, ſi l'on fait trois réfléxions. La premiére eſt, que Dieu connoit les actions de ſes créatures, & qu'il les connoit telles qu'elles ſont: c'eſt ce qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître, dés que l'on a avoué que Dieu eſt un être intelligent. La ſeconde, que Dieu ne peut connoître les actions des hommes telles qu'elles ſont, ſans connoître le déréglement de ceux qui font un mauvais uſage de leur raiſon; comme, par exemple, de ceux qui par leur impiété & par leurs blaſphemes voudroient deshonorer la Divinité qu'ils reconnoiſſent: & qu'au-contraire il voit de la droiture & de la juſtice dans la conduite de ceux qui tâchent d'obeïr à la droite raiſon, & de

& de s'acquiter de leur devoir; comme, par exemple, en ceux qui reconnoiſſant les biens dont ils ſont redevables à la Divinité, s'attachent à la pratique de la vertu, parce qu'ils croyent qu'elle eſt agréable à cette Souveraine Eſſence; & qu'ainſi il nous eſt permis de concevoir que Dieu approuve la conduite des uns, & qu'il condamne la conduite des autres. La derniére réfléxion qu'il faut faire là-deſſus, eſt qu'il eſt abſolument impoſſible de concevoir que Dieu approuve la conduite des uns, & condamne celle des autres, ſans penſer qu'il aimera mieux favoriſer ceux-là que ceux-ci, & que leur voulant plus de bien, il leur en fera davantage, puis que cela dépend de lui, & qu'il n'a pas plus de peine à faire les choſes qu'à les vouloir. On ne ſauroit détruire l'enchaînement de ces principes, à-moins qu'on ne diſe que Dieu n'a ni connoiſſance, ni volonté, c'eſt-à-dire, à-moins qu'on n'en faſſe un être aveugle & inſenſible, qui ne penſe rien, & ne veut rien; & il ſeroit inutile de reconnoître une telle Divinité. On n'a qu'à s'en tenir à la matiére, qui à ce conte, auroit tout ce qu'il faut pour être un Dieu.

Or comme les trois réfléxions que nous venons de faire forment aſſez diſtinctement l'idée de la juſtice divine, qui doit mettre de la différence entre les méchans & les gens de bien, il paroît, ce me ſemble, avec

assez de clarté, qu'il faut ou reconnoître la justice de Dieu, ou ôter à Dieu ce qui le fait être ce qu'il est, je veux dire la volonté & la connoissance, & retomber dans l'Atheïsme.

Quand donc la conscience vient là-dessus nous apprendre par ses remors & par ses inquiétudes, qu'il y a une justice divine, nous ne faisons que sentir alors ce que la raison nous avoit fait connoître; & l'union de la connoissance & du sentiment qui s'accordent si parfaitement, doit nous tenir lieu de la plus claire & de la plus évidente de toutes les démonstrations. Mais il n'est pas tems encore de s'étendre là-dessus.

Il nous suffit d'avoir prouvé, que l'idée de la connoissance, de la sagesse, de la bonté & de la justice de Dieu est si nécessairement & si essentiellement jointe à la vérité de son éxistence, qu'on ne peut établir l'une sans établir l'autre, ni révoquer l'une en doute sans douter de toutes les deux. Cela nous suffit pour montrer la nécessité d'une religion, qui est le second principe que nous nous sommes proposés d'établir.

CHA-

CHAPITRE IV.

Où l'on établit la nécessité d'une religion en général par l'idée de Dieu.

LA religion, selon l'idée commune que nous en avons, est un commerce entre Dieu & l'homme, dans lequel Dieu se manifeste aux hommes, & les hommes glorifient Dieu.

Or c'est une vérité de fait, que Dieu s'est révélé aux hommes, puis que d'un costé sa puissance, sa sagesse, &c. se trouvent si bien marquées dans ses ouvrages, qu'elles nous font connoître son éxistence; & que de l'autre il nous a donné un esprit capable de les appercevoir.

C'est d'ailleurs un devoir naturel & indispensable à l'égard de l'homme, de glorifier celui qui lui a fait tant de bien. Nous ne craindrons donc pas d'avancer d'abord, que la religion en général est légitime & nécessaire. Mais il ne faut point s'arrêter-là.

Les devoirs les plus communs & les plus généraux de la religion se rapportent à quatre, qui sont la loüange, l'action de graces, la confiance, & la priére. On ne voit pas qu'il soit possible de reconnoître l'éxistence de Dieu, & prétendre se dispenser de lui rendre ces quatre devoirs. Car

s'il

s'il y a un Dieu, il eſt ſouverainement parfait, il nous a fait ce que nous ſommes, & il nous a donné ce que nous avons; il peut encore nous faire du bien, & ſupléer à nos beſoins; & par conſéquent nous lui devons nôtre admiration, nôtre confiance, nos priéres & nos actions de graces.

Mais ſi chacun de nous eſt obligé de s'acquiter en ſon particulier de ces devoirs, il n'eſt pas moins certain que nous ſommes dans l'obligation de les pratiquer en public. Dieu eſt le Dieu de nous tous. Nous participons tous à ſes faveurs. Il eſt donc juſte que nous l'adorions en commun, & que la reconnoiſſance nous aſſemble, lors que nous nous trouvons ſi bien aſſemblés dans les effets de ſa bonté.

Or ſi nous nous acquitons de nôtre devoir, & d'un devoir que la droite raiſon nous enſeigne avec tant de lumiére, lors que nous tâchons de glorifier Dieu par les éxercices publics de la Religion; il eſt impoſſible que Dieu ne connoiſſe qu'en cela nous agiſſons comme il faut; & s'il le connoit, on doit penſer qu'il l'approuve & qu'il le veut.

Si donc la religion eſt d'un côté un devoir indiſpenſable à l'égard de l'homme, & ſi de l'autre elle eſt néceſſairement approuvée de Dieu & conforme à ſa volonté; comment pourroit-on nier qu'elle n'ait des fondemens ſolides, ou comment pourroit-on révoquer en doute ſa néceſſité?

Il n'y a qu'un parti à prendre pour s'empêcher de tirer cette conſéquence, c'eſt de couper le nœud, de dire que Dieu n'approuve & ne connoit rien, & d'anéantir ainſi ſon éxiſtence aprés l'avoir reconnüe.

CHAPITRE V.

Où l'on établit la vérité de la religion naturelle.

SI Dieu s'étoit contenté de ſe manifeſter dans ſes ouvrages par les caracteres de puiſſance & de ſageſſe qui y paroiſſent, on pourroit peut-être penſer qu'il ſe ſeroit révélé par accident, & penſant à toute autre choſe qu'à ſe faire connoître. S'il ſe fût contenté auſſi de rendre l'homme capable de connoiſſance, on pourroit croire qu'il lui auroit donné la raiſon pour un autre uſage que pour être connu de lui. Mais lors qu'un Etre ſouverainement ſage, & qui ſait trés-bien ce qu'il fait, ſe manifeſte d'un côté dans ſes ouvrages, & donne de l'autre à l'homme un eſprit capable de l'y reconnoître, lui préſentant un tableau admirable de ſa ſageſſe & de ſes vertus, & lui donnant une intelligence qui ne peut s'empêcher d'en être frapée, & qui trouve en ſoi quelques traits de cette ſageſſe qu'elle voit répandüe

répandüe au dehors ; il eſt difficile de penſer autre choſe, ſinon que l'Auteur de la Nature a voulu ſe faire connoître des hommes.

Mais non ſeulement la religion fait le devoir de l'homme, non ſeulement elle eſt approuvée de Dieu, non ſeulement elle entre dans le deſſein de cette ſageſſe qui ſe manifeſte pour cet effet ; mais on ne peut encore s'empêcher de reconnoître, qu'elle fait en quelque ſorte la deſtination de l'homme.

C'eſt ce que nous n'aurons pas de peine à comprendre, ſi nous nous ſouvenons que la nature de l'homme a quatre dégrés de perfection, celui d'eſtre, celui d'eſtre vivant, celui d'animal & celui de raiſonnable. Or il nous paroit qu'aucun des trois premiers degrés de la nature de l'homme ne peut enfermer ſa derniére fin. Si l'homme étoit dans le monde ſimplement pour y être, il ne ſeroit pas néceſſaire qu'il eût une vie. S'il étoit ſeulement dans le monde pour vivre, il ne ſeroit pas néceſſaire qu'il eût du ſentiment. S'il n'étoit dans le monde que pour éxercer les actions animales, il ſeroit inutile qu'il eût une raiſon.

A quoi donc eſt-ce que l'homme peut eſtre deſtiné entant qu'homme, entant que raiſonnable? (Car de dire que toutes les autres choſes dans le monde ayent leur fin & leur deſtination, & faſſent même connoître par là la ſageſſe de leur Auteur, & que l'homme

l'homme ſeul en ſoit excepté ; c'eſt ce qui ne peut eſtre raiſonnablement conçû.) Il eſt deſtiné ſans doute à faire un bon uſage de ſa raiſon. Il ſeroit abſurde de penſer, que nous euſſions été faits raiſonnables pour une autre fin que pour faire un bon uſage de nôtre raiſon.

Or il eſt certain, que le bon uſage de nôtre raiſon ne conſiſte pas à s'arrêter à des études vaines & ſtériles, telle qu'eſt l'étude de toutes les ſciences, qui ont pour derniére fin la ſpéculation ; étant évident que les hommes ne ſont pas deſtinés à eſtre Philoſophes.

Il n'y a point de doute, que ce bon uſage de la raiſon conſiſte encore moins à trouver les moyens d'opprimer l'innocence, de commettre impunément toute ſorte d'injuſtices, de ſatisfaire des paſſions déréglées ; & qu'il vaudroit mieux ne faire aucun uſage de ſon eſprit, que de le faire ſervir à un ſi méchant emploi.

Que reſte-t-il donc, ſi ce n'eſt que la raiſon dans ſon légitime uſage nous ſerve à nous connoître nous-mêmes, & à reconnoître les bienfaits dont nous ſommes redevables à Dieu, à nous humilier par la conſidération de la dépendance qui nous met au deſſous de lui, & de l'empire qu'il a ſur nous ; & à nous appliquer à lui témoigner nôtre reconnoiſſance, en vivant de la maniére que nous croyons qui lui eſt la plus agréable, c'eſt-

c'eſt-à-dire, à régler nos paſſions ; à ne faire tort à perſonne, & à ne nous en faire point à nous-mêmes par la débauche & par l'intempérance, qui ſont tous des devoirs qui lui ſont agréables, par cela même que nous ſommes ſon ouvrage, & qu'il veut nôtre bien & nôtre conſervation ?

Or c'eſt la religion qui régle nos affections par la juſtice & par la tempérance, & qui nous enſeigne à connoître Dieu pour le glorifier. L'homme eſt donc né pour la religion, & la religion fait la deſtination de l'homme.

Ce qui nous confirme dans cette penſée, c'eſt qu'outre cette connoiſſance que Dieu nous donne de ſoi-même dans la Nature, il a mis dans nôtre ame cette vérité ; ou ce qui revient à la même choſe, il a formé nôtre eſprit dans une telle diſpoſition, qu'il conſent naturellement à cette vérité : Il faut aimer ceux qui nous font du bien.

On ne peut douter que Dieu n'ait mis cette maxime dans nôtre ame, puis que nous le reconnoiſſons pour nôtre auteur ; & il eſt évident qu'il ne peut l'y avoir miſe, que pour nous obliger à aimer nos bienfaiteurs : de-ſorte qu'étant lui-même nôtre bienfaiteur, & dans un ſens infiniment plus noble & plus véritable que tous les autres, puis que les hommes ne nous font du bien, que parce que Dieu veut qu'ils nous en faſſent ; on ne peut nier que Dieu n'approuve

prouve & ne veuille nôtre reconnoiſſance.

J'avoüe que ces premiéres maximes d'équité & de juſtice qui ſe trouvent naturellement gravées dans nôtre eſprit, ſervent auſſi à lier les hommes en un corps de ſociété : mais je ſoutiens qu'elles tendent encore davantage à les unir dans l'éxercice de la religion ; la nature leur faiſant connoître qu'ils doivent plus à Dieu qu'à tout autre.

On a donc un tres-juſte ſujet de ſe moquer de l'extravagance de ceux qui avoüent que les hommes ſont faits pour la ſociété, & qui ne veulent pas demeurer d'accord qu'ils ſoient faits pour la religion ; les liens qui les attachent à Dieu étant ſans comparaiſon plus forts & plus naturels que ceux qui les uniſſent les uns aux autres. Car ſi c'eſt l'intérêt qui unit les hommes, la raiſon nous dit que Dieu peut nous faire plus de bien que non pas ſes créatures. Si c'eſt la reconnoiſſance, nous devons plus à Dieu qu'aux hommes. Si c'eſt la crainte, comme veut Hobbes, Dieu mérite d'eſtre craint par deſſus toutes choſes. Si c'eſt l'amour, nous devons aimer Dieu plus que tout autre objet. Et ſi c'eſt par tous ces liens enſemble que les hommes ſe trouvent diſpoſés naturellement à la ſociété, qui ne voit que tous ces principes unis les diſpoſent beaucoup mieux encore à la religion ?

De-ſorte que ſi l'on ne peut renoncer à la ſocieté, ſans paſſer à la condition des bêtes, on ne peut renoncer à la religion, ſans deſcendre beaucoup plus bas encore, & ſans un déréglement plus monſtrueux.

Il eſt donc vrai que la raiſon ne nous avoit point trompés, lors qu'elle nous avoit enſeigné par la ſimple idée de Dieu, qu'il eſt néceſſaire qu'il y ait une religion. On peut dire que nous ſentons en quelque ſorte cette vérité, puis que nous trouvons en nous la religion naturelle, qui conſiſte dans la connoiſſance que la nature nous donne de Dieu, dans le ſentiment des obligations que nous lui avons, dans ces principes d'équité & de juſtice, que nous appellons communément loi naturelle, & en ce que nous ne ſaurions violer quelqu'un de ces principes, ſans ſentir naître les remors dans nôtre cœur, à-moins qu'un obſtacle étranger ne nous en empêche.

Cette religion naturelle a juſqu'ici ces deux avantages: le premier, qu'elle eſt néceſſairement véritable. Il eſt vrai qu'il y a un Dieu, que nous devons de la reconnoiſſance à la Divinité, & que nous ſommes coupables, ſi nous en manquons; qui ſont tous les principes de cette religion. Le ſecond eſt, qu'elle eſt attachée à nôtre nature, & que c'eſt Dieu qui l'y a attachée. Comme cette derniére vérité eſt encore ſujette à quelque doute, il ne ſera pas hors

hors de propos de l'expliquer davantage.

CHAPITRE VI.

Qu'il y a en nous des principes d'une religion véritablement naturelle.

COmme la connoiſſance de Dieu eſt le fondement de la religion naturelle, c'eſt par elle que nous devons commencer. Nous avons déja fait voir ailleurs, que cette connoiſſance vient de la nature, & non pas de l'éducation; & nous l'avons fait voir avec aſſez d'évidence, pour n'être point obligés de nous y arrêter davantage. Il reſte ſeulement à ſavoir, comment la connoiſſance de l'éxiſtence de Dieu eſt naturelle, puis que nous l'acquerons par le raiſonnement.

On répond qu'elle eſt naturelle & acquiſe tout enſemble, & qu'il en eſt de cette connoiſſance, comme de la tendreſſe que les péres ont pour leurs enfans, qui eſt naturelle par l'aveu de tout le monde, & qui ne laiſſe pas d'être acquiſe, puis qu'elle n'étoit point avant la naiſſance de l'enfant.

Ainſi, comme c'eſt Dieu qui eſt le principe de la tendreſſe paternelle, parce que d'un côté il nous donne des enfans, & que de l'autre il a tellement formé nôtre cœur, que nous ne pouvons nous empêcher de les

aimer, lors que nous les avons; c'eſt Dieu auſſi qui eſt le principe de la connoiſſance que nous avons de ſon éxiſtence, parce que d'un coſté il a gravé les caracteres de ſa ſageſſe dans cet Univers, & que de l'autre il a tellement formé nôtre eſprit, qu'il ne peut s'empêcher de connoître l'éxiſtence de ſon Créateur à ces caracteres.

Que ſi l'on en voit quelques-uns qui révoquent en doute, ou paroiſſent révoquer en doute la premiére Vérité, on doit penſer qu'ils ſont dans la ſociété ce que les monſtres ſont dans le monde. Aprés tout, n'y a-t-il pas auſſi des perſonnes qui étouffent les ſentimens de la nature? L'on ſait qu'un Empéreur Romain fit mourir ſa mere, & l'on nous a parlé mille fois de meres qui ont fait mourir leurs enfans. Si les paſſions du cœur de l'homme peuvent étouffer des ſentimens ſi naturels, pourquoi s'étonneroit-on que ces mêmes paſſions obſcurciſſent la connoiſſance que nous avons qu'il y a un Dieu?

La conſcience, qui enferme la loi naturelle, puis qu'elle agit ſur ſes principes, eſt naturelle à l'homme, dans le même ſens que la connoiſſance de Dieu. Car de même que Dieu, en nous donnant d'un côté un eſprit capable de connoiſſance, & de l'autre ſe manifeſtant avec tant de lumiére dans l'Univers, nous a mis dans la néceſſité de le connoître: ainſi Dieu, en nous donnant d'un

d'un côté une raiſon qui ne peut s'empêcher d'approuver certains devoirs & de nous les preſcrire, & de l'autre un cœur qui ne peut s'empêcher de craindre, lors que nous nous reprochons de ne les avoir pas remplis, nous met dans la diſpoſition & dans la néceſſité naturelle de concevoir les remors, lors que nous faiſons le mal.

La conſcience donc, comme la connoiſſance de Dieu eſt naturelle, non à la nature animale, mais à la nature raiſonnable. Ce n'eſt point l'aveuglement & l'impétuoſité de la matiére, mais c'eſt la lumiére & l'évidence de l'eſprit qui la forme.

On comprendra mieux cette vérité, ſi l'on conſidére que les remors de la conſcience ſont compoſés des jugemens de l'eſprit & du ſentiment du cœur. L'eſprit, quoi qu'il faſſe, ne peut s'empêcher de recevoir ces trois vérités: qu'il y a certaines actions qui ſont eſſentiellement & néceſſairement criminelles: que le crime mérite d'eſtre puni: & que Dieu, qui connoit ſans doute les choſes comme elles ſont, ne peut que déſapprouver les actions criminelles. C'eſt la nature qui nous fait faire ces trois jugemens: & ſi nous nous trouvons coupables, & que nous nous en faſſions l'application, c'eſt la nature auſſi qui nous fait craindre.

Il eſt naturel à nôtre eſprit, de croire que certaines actions ſont criminelles, parce

qu'il conſent naturellement aux principes que violent ces actions. On ne peut douter qu'aſſaſſiner ſes amis, tuer ſon propre pére, trahir ſes bienfaiteurs, & blaſphemer le nom de Dieu, lors qu'on reconnoit ſon éxiſtence, ne ſoient des actions méchantes, parce qu'elles violent des devoirs naturellement ſi connus, que toute la violence des paſſions ne peut empêcher les hommes de les approuver.

Il eſt naturel en ſecond lieu à nôtre eſprit, de croire que le crime mérite d'eſtre puni, puis que nous ne voyons jamais commettre de méchante action, de la nature de celles que nous avons marquées, que nous ne diſions comme par un inſtinct naturel, & comme étant forcés à faire ce jugement, cette action mérite d'eſtre punie; la meſme lumiére qui nous fait déſapprouver le crime, nous faiſant juger que celui qui l'a commis, eſt digne de punition.

Enfin qui oſeroit douter que Dieu ne connoiſſe les actions des hommes, s'il éxiſte, comme le ſens commun nous l'apprend; & qu'il ne les connoiſſe telles qu'elles ſont, s'il les connoit; & qu'il ne déſapprouve celles qui méritent de l'être, s'il les connoit telles qu'elles ſont?

C'eſt donc une vérité tres-évidente & tres-inconteſtable, que la premiére partie de nôtre conſcience, s'il m'eſt permis de parler ainſi, qui conſiſte dans les jugemens ſur leſ-

leſquels les remors ſont fondés, vient de nôtre nature, ou plutôt de Dieu, qui en nous donnant nôtre raiſon, nous a mis dans la néceſſité de former ces jugemens.

Qu'eſt-ce donc qu'on peut ſoupçonner qui vient de l'éducation? Eſt-ce le ſentiment de nôtre cœur, cette crainte & cette triſteſſe qui font la ſeconde partie du remors? Nullement. Cette crainte & cette triſteſſe naiſſent infailliblement de ces trois jugemens de nôtre eſprit, & il n'eſt point libre de craindre ou de ne craindre pas, lors qu'on les a formés.

Enfin, comme ce n'eſt pas l'éducation, mais la nature des choſes, qui fait que l'injuſtice, l'ingratitude, la perfidie & le blaſphême ſont des crimes; c'eſt la nature, & non l'éducation, qui nous les fait conſidérer ſous cette idée. Comme ce n'eſt pas l'éducation, mais leur propre noirceur, qui les rend dignes de punition; c'eſt leur noirceur naturelle, & non l'éducation, qui nous fait dire qu'elles méritent d'eſtre punies. Comme ce n'eſt pas l'éducation, mais le ſens commun & naturel, qui nous perſuade qu'il y a un Dieu, & que Dieu n'approuve pas le crime que nous condamnons nous-mêmes, tous déréglés que nous ſommes; il nous ſera ſans doute permis de conclurre, que nous craignons naturellement la juſtice de Dieu, lors que nous avons commis le mal, & que nos remors viennent de la na-

ture, & non pas de l'éducation. Quand la raiſon ne le diroit pas, l'expérience nous le temoigneroit; & quand l'expérience ne nous le feroit pas connoître, la raiſon nous l'enſeigneroit. Qu'eſt-ce donc que l'union de l'expérience & de la raiſon?

J'avoüe que la nature & l'éducation s'uniſſent à l'égard de la conſcience, auſſi-bien qu'à l'égard de la connoiſſance de Dieu. On peut raiſonner de l'une comme de l'autre. La nature nous dit que Dieu hait les crimes, & que ſa juſtice les punira. L'éducation venant là-deſſus, perſuade aux Payens qu'il y a dans les enfers trois juges deſtinés à juger les hommes, & des vautours, des furies, &c. pour les punir. On ne peut renoncer à ce premier ſentiment, parce qu'il eſt naturel: mais on ſe déſabuſe de cette derniére erreur, parce qu'elle vient de l'éducation. Tous les hommes n'ont pas les mêmes préjugés: mais ils ont tous une conſcience qui les oblige à craindre aprés qu'ils ont fait le mal. Ainſi l'on peut dire, que l'éducation change & détermine les mouvemens de la conſcience, mais qu'elle n'en produit point le fond, ou, pour m'expliquer en d'autres termes, que l'éducation eſt entée ſur la nature à cet égard.

On trouve quelques veſtiges de conſcience dans tous les hommes, & même dans les plus ſauvages & plus barbares. Ceux

Ceux qui ont les organes de la connoiſſance les plus bouchés, ſont capables de quelque crainte, parce qu'ils ſe trouvent capables de quelque raiſonnement; & cela paroit, en ce qu'ils prennent la fuite aprés avoir fait une méchante action. Si leurs lumiéres s'étendent, leur conſcience s'étend auſſi, par maniére de dire. Ils craignent d'abord ſimplement, parce que l'action qu'ils ont commiſe leur paroit méchante. Leur crainte s'augmente, s'ils viennent à connoître qu'il y a un Dieu qui eſt le Maitre du monde & leur Pere commun. Que ſi leur raiſon ne fait pas tout ce chemin, leur conſcience ne le fait pas auſſi. Comme ils ont un ſens commun qui ne ſe déploye pas entiérement, ils ont auſſi les principes d'une conſcience qui demeure comme enſevelie dans leur ſtupidité.

Certainement, ſi l'on conſidére qu'il n'y a que les enfans, les fous, ou ceux qui ne font aucun uſage de leur raiſon par quelque jugement de Dieu, qu'il n'eſt pas tems encore de vouloir pénétrer; qu'il n'y a, dis-je, que ces gens qu'on puiſſe ſoupçonner de ne point reconnoître la religion naturelle, on ne pourra ſe diſpenſer de croire, que celle-ci ſuit la nature raiſonnable, qu'elle convient aux hommes entant qu'ils ſont hommes, & que l'éxercice de cette religion dépend eſſentiellement de l'éxercice du ſens commun.

Enfin les hommes les plus barbares ont une raiſon, bien qu'ils n'en faſſent pas grand uſage; un cœur, bien qu'ils n'y penſent pas; un ſentiment qui les porte à aimer ceux qui leur font du bien, une lumiére naturelle qui leur dit qu'ils ſont coupables, lors qu'ils les ont maltraités: & d'ailleurs la révélation de la Nature eſt tellement devant leurs yeux, qu'ils ne peuvent tirer la moindre conſéquence de tout ce qu'ils voyent, ni connoître les autres choſes, ni ſe connoître eux-mêmes, ni regarder le ciel ou la terre, ni ouvrir les yeux, par maniere de dire, & les porter ſur le monde avec quelque réfléxion, ſans ſe dire que tout cela ne s'eſt point fait de lui-même. Car cette penſée ne vient point de quelque ſpéculation de Philoſophie. Elle naît de la premiére idée des choſes, & de la plus pure & plus commune lumiére du ſens commun; de-ſorte que tout homme l'a néceſſairement, ou l'aura, dés qu'il fera uſage de ſa raiſon.

Concluons donc que tous les hommes ónt les principes de la religion naturelle, qui ſe dévelopent en eux à meſure qu'ils vivent en hommes.

CHA-

CHAPITRE VII.

Où l'on établit la néceſſité d'une révélation ajoutée à celle de la Nature.

MAis ne nous hâtons pas. Voyons un peu ce qui ſe paſſe dans l'homme, & éxaminons s'il n'y a point des principes contraires à ceux que nous venons de marquer.

L'expérience nous apprend, que nos déſirs nous portent avec plus d'ardeur aux choſes défendües, *Nitimur in vetitum ſemper, cupimuſque negata:* & non ſimplement aux choſes défendües par les autres, mais encore aux choſes défendües par nôtre propre raiſon. C'eſt ce que le *Video meliora, proboque, deteriora ſequor* de Medée nous fait aſſez comprendre. Il y a donc une eſpéce d'oppoſition entre la raiſon de l'homme, agiſſant par ces maximes d'équité & de juſtice qui naturellement gravées dans ſon eſprit, le portent au bien; & les penchans déréglés de ſa nature, qui le portent & l'entraînent, par maniére de dire, vers ce qu'on nous fait regarder comme un mal: c'eſt-à-dire, qu'il y a un combat entre la loi naturelle & nos paſſions, que les Payens meſme ont reconnu. Si la loi eſt légitime, les principes qui nous font déſobeïr à cette loi ne ſauroient l'etre; & ſi ces principes ſont légitimes, il eſt impoſſible que la loi le ſoit.

Il

Il faut prendre parti dans cette eſpéce de conteſtation qui eſt entre l'homme & l'homme. Les uns ſeront pour ce que nous appellons la cupidité, & à quoi ils donneront, s'il le faut, un autre nom. Ils diront qu'il eſt naturel de s'aimer plus que les autres, de s'enrichir ou de ſe faire valoir à leurs dépens, de s'établir ſur leurs ruines, d'aimer la volupté, quelque criminelle qu'on la conçoive, de ſacrifier ſes ennemis à ſes reſſentimens, & d'employer toute ſorte de voyes pour parvenir aux dignités & à la grandeur.

Les autres ſeront pour la loi naturelle, & ſoutiendront qu'il eſt d'une obligation naturelle, de faire pour les autres ce que nous voudrions que les autres fiſſent pour nous, d'être juſte & équitable, en rendant à chacun ce qui lui appartient, de conſerver les droits de la ſociété, de ne faire tort à perſonne, d'aimer ſes bienfaiteurs, & d'avoir compaſſion des malheureux.

Qui eſt-ce qui ſera le juge dans cette diſpute ? Ce ſera l'homme lui-même. Car puis qu'il pratique les devoirs de la loi naturelle avec ſatisfaction, & qu'il ne s'abandonne aux mouvemens de la cupidité qu'à regret, il s'enſuit que la premiére eſt plus digne de l'homme que la ſeconde : ou, puis qu'il ſe blâme d'avoir ſuivi les vûës de la cupidité, & qu'il s'applaudit au-contraire d'avoir obeï à ce que nous appellons la loi naturelle, il eſt clair que c'eſt cette derniére, & non l'autre, qui fait ſa véritable deſtination. Cette déciſion du cœur, qui conſent à la loi naturelle malgré lui, eſt la plus forte & la moins ſuſpecte qui fût jamais.

Car on ne peut nier, qu'il n'y ait en nous des paſſions qui nous empêchent de ſuivre nôtre raiſon, lors que nous croyons qu'elle juge avec le plus de droiture & de vérité. Or comme ce ſeroit une effroyable extravagance, de ſoutenir qu'il n'eſt pas d'une obligation naturelle de ſuivre ſa raiſon, puis que nous ſommes des êtres raiſonnables ; il s'enſuit que l'excés & le déréglement eſt dans nos paſſions.

J'avoüe que je ne comprens point, comment on pourroit ébranler la certitude de ce principe. Cependant ce principe ſi clair, ſi évident, ſi inconteſtable nous conduit à la connoiſſance d'une révélation ajoûtée à la nature, en nous donnant lieu de faire les quatre réfléxions ſuivantes.

La premiére eſt, que nous devons demeurer d'accord, que l'homme qui au lieu de ſoumettre ſa cupidité à ſa raiſon, ſoumet ſa raiſon à ſa cupidité, eſt néceſſairement déréglé & corrompu, qu'il l'eſt par ſa faute, comme ſes remors ne nous l'apprennent que trop, & que Dieu n'a aucune part à cette corruption ; étant impoſſible que Dieu ſoit l'auteur de

la loi naturelle & des principes qui la violent, ſans être contraire à lui-même, ſans démentir ſa propre ſageſſe & cette conduite générale qu'il tient à l'égard de toutes les autres parties de l'Univers : de-ſorte que s'il y a une révélation qui nous enſeigne diſtinctement toutes ces vérités, nous ne pourrons nous empêcher de la regarder comme véritable & conforme à celle de la nature, par cela même qu'elle nous aura révélé un principe ſi grand & ſi néceſſairement véritable, & qui étoit néanmoins ſi caché.

II. On ne peut convenir que les hommes ſont méchans & corrompus, ſans penſer qu'ils doivent craindre les jugemens de Dieu ſelon les avertiſſemens de la conſcience. Car s'il eſt vrai que le langage de la conſcience eſt naturel, comme nous l'avons déja vû, il ne l'eſt pas moins qu'il ne ſauroit nous tromper ; & s'il ne peut nous tromper, que ſes menaces auront leur effet, & que Dieu doit punir les méchans. Mais où eſt-ce qu'il les punit ? Dans cette vie même ? J'avoüe que la peine y ſuit aſſez ſouvent le crime : mais cela n'arrive pas toûjours. On y a vû mille fois la vertu opprimée & le vice triomphant, les innocens enveloppés dans la même miſére avec les coupables, les tyrans pourvoir à leur ſureté à-force de crimes, & s'acquérir l'impunité en ſe mettant au deſſus des loix. Si les mé-

méchans ne devoient être punis que dans cette vie, il ſemble qu'il n'y auroit rien de mieux fondé que la plainte de Brutus, lors qu'il s'écria en mourant, que la vertu qu'il avoit ſi religieuſement ſervie, n'étoit qu'un fantôme : mais ſi la vertu n'eſt qu'un fantôme, la conſcience nous trompe, lors qu'elle nous aſſûre que nous ne perdrons rien en la mettant en pratique ; les remors ne nous font craindre que des chimére ; Dieu qui nous met dans la néceſſité naturelle de les concevoir, eſt un principe d'erreur ; la loi naturelle nous fait illuſion ; & il n'eſt pas véritable, que nous devions ſuivre ces maximes d'équité & de juſtice, qui nous rendroient les victimes de la violence & de la tyrannie des autres ſans aucun retour. Au-contraire, il faudroit reconnoître que la cupidité ſeroit préférable à la raiſon, que la corruption triompheroit de la religion naturelle, qu'on feroit bien de ne pas répondre à ſa deſtination, qu'on ſeroit malheureux par ce que Dieu auroit mis de droit & de juſte au dedans de nous, & heureux par ce qui violeroit la loi naturelle : conſéquences abſurdes & extravagantes, qu'on ne peut éviter, à-moins qu'on n'établiſſe la néceſſité d'un jugement avenir, qui ſeul rend le langage de la conſcience véritable, l'obſervation de la loi naturelle utile, l'aquiéſcement à la droite raiſon légitime, & qui empêche que les hommes ne puiſſent

ſe

ſe moquer de Dieu, & que leur corruption ne triomphe pour toûjours des deſſeins de ſa ſageſſe. Suppoſez la néceſſité de ce jugement, vous ſerez bientôt obligé d'avoir recours à une révélation ajoûtée à celle de la nature, qui ſupplée aux obſcurités de cette derniere.

III. C'eſt à quoi nous conduit encore l'inutilité de la religion naturelle, depuis que les hommes en ont abuſé par leur corruption. A quoi ſert la révélation naturelle, ſi les hommes n'en font aucun uſage, ou s'ils n'en font qu'un uſage pernicieux?

La raiſon doit nous inſpirer de la reconnoiſſance pour cette Divinité qu'elle nous fait reconnoître. Cependant elle porte les hommes à l'impiété par le mauvais uſage que nous voulons bien en faire: en ſe laiſſant aller à une criminelle négligence, ils ne s'étudient ni à connoître, ni à ſervir leur Créateur, & ils ſe forment en ſa place des fantômes qui favoriſent leurs paſſions. C'eſt de ces deux ſources, de cette négligence monſtrueuſe, & de ce penchant déréglé à ſe flater ſoi-même, qu'eſt venu le Paganiſme, qui n'eſt autre choſe qu'une corruption générale de la religion naturelle.

Dieu avoit manifeſté ſa gloire dans le ſoleil & dans les autres aſtres; c'eſt là la révélation de la Nature: & les hommes, au-lieu de l'adorer à la préſence de ces ouvrages de

de ſa puiſſance, terminent leur culte à ces ouvrages mêmes; c'eſt l'abus qu'ils font de cette révélation. Dieu fait croître des plantes, & produit des animaux pour la nourriture des hommes; & les hommes adorent dans les mouvemens d'une dévotion inſenſée, ces plantes & ces animaux.

C'eſt peu qu'adorer des bœufs, encenſer à des crocodiles & à des ſerpens. Ils ne changent pas ſeulement les bêtes en Dieux, ils changent auſſi les Dieux en bêtes. Ils leur attribüent l'inceſte, l'yvrognerie, l'adultere, la ſodomie. Ils attachent même une Divinité à chaque vice. Ils bâtiſſent des autels à toutes leurs paſſions. Ils adorent l'yvrognerie ſous le nom de Bacchus, & l'impudicité ſous celui de Venus. Mercure eſt le Dieu des larrons, Mome celui de la médiſance, &c.

La conſcience ſuit ordinairement l'idée qu'on a de la Divinité qu'on adore, & l'on ne ſe défend pas à ſoi-même des actions qu'on attribüe à l'objet de ſa dévotion. On peut donc s'imaginer quelle étoit la conſcience des hommes, lors qu'ils avoient des idées ſi monſtrueuſes de la Divinité; & combien l'on faiſoit peu de ſcrupule de l'adultere & de la rebellion, lors que l'on concevoit Jupiter même le plus grand des Dieux, comme un adultere & comme un fils rebelle. *Vide Terent. in Eunuch.*

La religion naturelle n'eſt pas ſeule-

ment devenüe inutile, mais encore pernicieuſe par le mauvais uſage que les hommes en ont fait. Il vaudroit beaucoup mieux qu'ils n'adoraſſent rien, qu'adorer des créatures; & n'avoir point de conſcience, qu'avoir cette conſcience aveugle & ſuperſtitieuſe, qui faiſoit commettre à tant de Peuples de nouveaux crimes pour expier leurs crimes paſſés, les obligeant à ſacrifier leurs enfans à de fauſſes Divinités.

Ce déſordre eſt général. Ce n'eſt pas trois ou quatre perſonnes, ni même trois ou quatre Nations qui ſont coupables d'un ſi monſtrueux déréglement. Nous trouvons le Paganiſme répandu dans tout l'Univers.

Le ſens commun nous dit, que quand un moyen ceſſe d'être propre à la fin pour laquelle nous l'avions deſtiné, nous devons faire de deux choſes l'une, ou l'abandonner tout-à-fait, ou le rendre meilleur en le changeant. Lors donc que les hommes naturellement deſtinés à faire un bon uſage de leur raiſon, en font un ſi pernicieux, & ſe rendent ſi contraires à leur deſtination naturelle; que pouvons-nous penſer de cette Divinité dont la ſageſſe ne peut être trompée, ſinon que ne voulant point perdre entiérement le genre humain, comme cela paroit par le ſupport qu'elle a pour nous, & par les biens qu'elle continüe de nous

nous faire, elle doit changer les hommes, & rétablir en eux la religion; & que ſa ſageſſe n'a permis ce déſordre, que pour le réparer tres-avantageuſement, & pour avoir lieu de ſe glorifier d'une maniére plus excellente?

Que ſi aprés cela, nous voulons nous donner la liberté de raiſonner ſur les moyens de rétablir ces déſordres, nos lumiéres, toutes foibles qu'elles ſont, ſuffiront pour nous apprendre, que Dieu ne pouvoit pas réformer le cœur & les inclinations des hommes, en les changeant par une impreſſion aveugle, & en agiſſant ſur eux comme ſur des troncs & ſur des piérres; puis qu'il devoit agir d'une maniére conforme à leur naturel, qui eſt d'être raiſonnables. D'ailleurs, les lumiéres de la religion naturelle ne ſuffiſoient point pour produire cet effet, tant elles étoient elles-mêmes enſevelies dans la corruption. C'eſt en vain que la religion de la nature enſeignoit aux hommes qu'ils devoient obeïr à leur raiſon, ſi cette raiſon elle-même ſe laiſſoit corrompre par l'intérêt, & prononçoit toûjours en faveur des paſſions. La loi naturelle avoit beau leur apprendre, qu'il falloit rendre à chacun le ſien, ſi leur corruption ſe joüant de la loi naturelle, leur perſuadoit que ce qui ne leur appartenoit pas, leur appartenoit véritablement.

Quelle autre voye y avoit-il donc pour

reformer les hommes, que celle de soutenir les principes de la religion naturelle, & de les fortifier contre le désordre des passions, par une seconde révélation qui nous révélat des objets plus grands que ceux de nos passions, & qui par là en diminuât cet excés qui fait nos erreurs & nos illusions?

Mais sans entrer dans cette discussion, vous n'avez qu'à rappeller toutes les raisons qui vous ont persuadé que la religion naturelle étoit nécessaire, & elles vous convaincront que son rétablissement ne l'est pas moins; puis que la même nécessité qu'il y avoit que les hommes eussent une religion, subsiste, lors que cette religion est devenüe inutile par le déréglement des hommes.

On ne peut nier, que ces raisons n'ayent de la vrai-semblance, étant toutes tirées de la nature des choses, & ayant une proportion fort éxacte avec les principes du sens commun.

IV. Que seroit-ce donc, si l'expérience venant au secours du raisonnement, nous découvroit plus clairement encore ce grand principe? Elle ne sauroit nous tromper: car puis que nous connoissons ce que c'est que la religion naturelle, & que nous avons vû ce que c'est que le Paganisme ou la corruption de cette religion, il nous sera bien facile de connoître en quoi con-

consiste son rétablissement, & nous ne nous méprendrons point dans le discernement de ses vrais caracteres.

Il faudra que cette révélation ajoutée à la premiére, ôte toutes ces idées folles & extravagantes que les hommes s'étoient faites de la Divinité; & qu'au-lieu de régler l'idée de Dieu par les dispositions de leur cœur, elle leur apprenne à régler les dispositions de leur cœur par l'idee d'un Dieu, qu'il faudra concevoir par conséquent saint, juste, tout parfait; qu'elle oblige les hommes à mortifier ces désirs qui les séduisent, & à réprimer ces passions qui leur font violer les droits les plus sacrés; qu'elle prescrive l'équité & la justice comme des devoirs indispensables; qu'elle ôte non seulement les mauvaises passions, mais encore leur racine, en défendant la convoitise; qu'elle unisse étroitement les hommes entre eux, & les hommes avec Dieu.

Certainement il faudra que nous ayons une étrange haine pour la vérité, si trouvant une révélation qui ait tous ces caracteres, nous ne demeurons d'accord qu'elle tend à rétablir la religion naturelle, & qu'elle a un même principe que celle-ci. Je sai qu'il y aura deux parties de nous-mêmes qui ne seront pas bien d'accord sur ce sujet. La raison avec ses plus pures lumiéres, avec ses maximes d'équité &

de juſtice, avec la connoiſſance naturelle de Dieu, avec les plus légitimes mouvemens de la conſcience, nous portera à reconnoître cette révélation, malgré la cupidité. La cupidité avec ſes paſſions voudra démentir la raiſon ; & alors il faudra voir, ſi nous aimons mieux nous en rapporter à la raiſon, qui ne nous trompe jamais, à-moins qu'elle ne ſoit ſéduite par la cupidité, ou à la cupidité, qui trompe toûjours nôtre raiſon par elle-même ; à ces maximes d'équité & de juſtice qui ne nous ont jamais fait faire de faute, ou à l'intérêt qui nous en fait faire tous les jours; aux mouvemens d'une conſcience qui nous empêcheroit de commettre le mal, ſi elle étoit crûë, ou à des paſſions qui ſont la cauſe de la plus-part des malheurs qui nous arrivent, même dans le commerce de la vie cîvile, &c. Enfin il faudra voir, ſi nous voulons être des monſtres, en ſoumettant les lumiéres de nôtre raiſon aux paſſions ; ou ſi nous aimons mieux eſtre des hommes, en ſoumettant nos paſſions aux lumiéres de nôtre raiſon. Il faudra dans la ſuite ſatisfaire aux difficultés des Deïſtes.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Où l'on eſtablit qu'il y a une diſtinction néceſſaire & naturelle entre le bien & le mal moral.

AVant que de répondre aux Deïſtes, il faut convaincre ceux qui s'opiniâtrent à ſoutenir qu'il n'y a aucune diſtinction naturelle entre le bien & le mal ; que ce ſont là de vains noms, & qui ne font impreſſion ſur les eſprits, que par la force de l'éducation & des préjugés.

Si cela eſt, il faut avoüer qu'il n'y a point de devoir, & que les hommes les plus ſcélérats ne doivent faire que ce qu'ils font ; ce qui eſt déja une affreuſe conſéquence. Car que les violences, les adulteres, les aſſaſſinats, les parricides, les ſacrileges, le meurtre de ſon pere & de ſes enfans, l'impiété & les blaſphêmes contre un Dieu qu'on reconnoit, ne ſoient point contraires à nôtre devoir, c'eſt une propoſition contre laquelle la lumiére naturelle ſe ſouléve d'abord.

C'eſt un préjugé de l'éducation, dira quelqu'un, qui nous fait regarder ces actions comme des crimes. Non, ce n'eſt point un préjugé de l'éducation ſimplement. Cette notion eſt fondée ſur divers principes inviolables qui appartiennent à la nature.

I. Elle eſt établie ſur le conſentement des hommes de tous les tems & de tous les lieux, qui s'accordent dans le jugement qu'ils font de ces actions que nous venons de marquer. Or il eſt vrai, & nous l'avons déja fait voir ci-deſſus, que tous les hommes conviennent dans les principes de la nature, mais jamais dans les principes de l'éducation; à-moins que cette éducation ne ſoit elle-même entée ſur la nature.

II. Cette notion eſt fondée ſur l'ordre naturel de la ſociété. Je ne veux que ces deux principes évidens & inconteſtables pour le faire voir. Le premier, que les hommes ſont plus faits naturellement pour la ſociété, que ne ſont les beſtes. Le ſecond, qu'étant plus faits pour la ſociété que les bêtes, ils doivent plus ſe conduire par raiſon, & ne pas ſe confondre avec elles, combien moins deſcendre plus bas par des déréglemens monſtrueux. Car ſi tout cela eſt véritable, il eſt clair qu'il y a un devoir à nôtre égard, & par conſéquent une vertu qui conſiſte à s'acquiter de ce devoir.

III. Elle eſt établie ſur l'obligation naturelle dans laquelle nous ſommes d'obeïr à nôtre raiſon. Car il eſt vrai qu'avant l'éducation, nous avons une lumiére naturelle, qui nous ſert même à appercevoir les principes de la premiére, & ſans laquelle nous ſommes incapables de toute inſtruction. Il eſt certain auſſi, que cette lumiére

miére naturelle que nous appellons la raiſon, nous dit & nous conſeille toûjours quelque choſe. Ou donc nous devons obeïr à cette raiſon, ou nous ne le devons pas. Si nous ne le devons pas; cette raiſon nous eſt inutile, & nous devenons même par là incapables d'éducation & de diſcipline; la nature s'eſt trompée en nous la donnant; & il nous faut renoncer au nom & à la définition de l'homme. Si nous devons obeïr à cette raiſon; il y a donc un devoir, une premiére loi qui conſiſte à ſuivre ſa raiſon; & s'il y a un devoir, il eſt bon de s'en acquiter, & il y a du mal à ne s'en acquiter point; & par conſéquent encore; il y a une diſtinction naturelle entre le bien & le mal, plus ancienne que l'éducation, le fondement de toute diſcipline, & le principe de toute inſtruction.

IV. Ce principe qui établit de la différence entre le bien & le mal moral, eſt établi ſur le bon ou mauvais uſage que les hommes font néceſſairement de leur raiſon. Ils n'en ſauroient faire tous un bon uſage, ni tous un mauvais, puis qu'ils en font un uſage tout contraire. Les uns ſe ſervent de leur raiſon pour ſatisfaire leurs paſſions aux dépens des autres: les autres ſe ſervent de leurs lumiéres pour rendre aux autres ce qui leur appartient, aux dépens de leurs paſſions. Ces deux uſages

de la raiſon ſont diamétralement oppoſés. Et par conſéquent, ſi l'un eſt bon, il faut néceſſairement que l'autre ſoit mauvais; & alors le bon eſt préférable au mauvais, qui en doute ? Que ſi nous devons faire un bon uſage de nôtre raiſon, voilà un devoir: s'il y a un devoir, il y a de la vertu à s'en acquiter, du déréglement à ne s'en acquiter pas. Voilà donc nôtre diſtinction entre le bien & le mal moral, qui coule évidemment des principes de la nature.

V. Mais pour montrer plus particuliérement cette vérité, il faut faire ici l'anatomie de la loi naturelle, s'il m'eſt permis de parler ainſi. Elle conſiſte I. En ce que nous nous aimons nous-mêmes. II. En ce que nous avons une raiſon capable de nous conduire III. Et enfin en ce que nous nous ſervons de cette raiſon pour conduire cet amour de nous-mêmes, qui de ſoi eſt aveugle & ignorant.

Tout cela eſt naturel. Il eſt naturel de s'aimer ſoi-même, naturel d'avoir une raiſon, & naturel de régler l'amour de ſoi-même par la raiſon. Il eſt naturel de s'aimer ſoi-même, puis que même l'on ne peut ſentir ni joye ni ſatisfaction, ſans aimer ce ſoi-même qui en eſt le ſujet; ni ſentir la miſére & l'affliction, ſans haïr cette affliction & cette miſére en veüe de ce ſoi-même qui la ſent: ce qui eſt néceſſairement joint à l'amour de ſoi-même.

Il eſt naturel d'avoir une raiſon, qui conſent naturellement à la vérité de certains principes qui ſont la régle de l'évidence & de la certitude de toutes nos connoiſſances. De là vient que nous l'appellons la lumiére naturelle.

Enfin il eſt naturel auſſi d'obeïr à cette raiſon; & la force de cette loi eſt fondée ſur les principes de l'amour de nous-mêmes. Car puis que nous nous aimons, nous déſirons nôtre bien & nôtre conſervation; & puis que nous déſirons nôtre bien & nôtre conſervation, nous ſommes bien-aiſes de trouver une lumiére qui nous puiſſe conduire à l'un & à l'autre. Cette lumiére eſt nôtre raiſon. Nous déſirons donc d'eſtre raiſonnables, par le même principe qui nous fait déſirer nôtre bien & nôtre conſervation. Ainſi cette premiére loi qui nous oblige à ſuivre nôtre raiſon, tire ſa premiére force & ſes premiers motifs de l'amour de nous-mêmes, qui eſt de tous les principes le plus naturel, comme il eſt le plus légitime & le plus innocent, lors qu'il eſt bien dirigé.

Que ſi nous éxaminons aprés cela tous les principes de la loi naturelle, nous trouverons qu'elle eſt compoſée des plus ſûres maximes de la raiſon, & des ſentimens les plus innocens de l'amour de nous-mêmes.

Cette loi naturelle eſt compoſée princi-

pale-

palement de quatre régles, la régle de la tempérance, la régle de l'affection naturelle, la régle de la juſtice, & la régle de la reconnoiſſance. Chacune de ces régles eſt compoſée de ce qu'il y a de plus pur dans la lumiére naturelle, & de plus légitime dans l'amour de ſoi-même.

La premiére peut eſtre exprimée dans ces quatre maximes: Nous devons préférer un grand bien à un petit bien: Nous devons ſouffrir un petit mal pour en éviter un plus grand: Nous devons perdre un petit bien pour éviter un grand mal: Nous devons ſouffrir un petit mal pour parvenir à la poſſeſſion d'un grand bien. C'eſt ici la régle de la ſobriété, de la tempérance, de la patience & de toutes les vertus qui nous engagent à ſouffrir, ou à abandonner quelque choſe dans la veüe de quelque bien. Il ne faut point de grands raiſonnemens, pour montrer que nous trouvons dans cette régle ce qu'il y a de plus naturel dans l'amour de nous-mêmes, & de plus inconteſtable dans les maximes du ſens commun. Il y a là quelque choſe de plus ancien que l'éducation; & par un inſtinct naturel, nous nous faiſons des reproches, lors que nous manquons à ces devoirs naturels. Nous nous accuſerons de volupté, ſi nous avons préféré le plaiſir de l'intempérance au bien réel & ſolide de nôtre conſervation; de lâcheté, ſi nous n'avons pû endurer un

un petit mal, comme des ſoins, de la peine & de la fatigue, pour prévenir un plus grand mal, qui ſera, par éxemple, la ruïne de nôtre famille, ou la perte de nôtre patrie; d'un aveugle & ſordide intérêt, ſi nous ne donnons pas une petite partie de nôtre bien, pour empêcher la perte de nôtre honneur, de nôtre vie, &c. & d'un honteuſe moleſſe, ſi nous faiſons difficulté de nous incommoder un peu pour obtenir un bien trés-conſiderable, lors que nous le pouvons légitimement poſſéder. Dans ces ſortes de tranſgreſſions de la loi naturelle, nous ſommes comptables de nous-mêmes à nous-mêmes. Il y a donc ici une maxime, ou une régle naturelle & fondée ſur les principes de la raiſon & de l'amour de nous-mêmes; & cette loi n'eſt violée que par des mouvemens violens & impétueux qui viennent d'ailleurs, qui corrompent la nature, qui nous empêchent d'obeïr à cette loi, & qui ſont contraires à la raiſon & à l'amour de nous-mêmes, & font ce qu'on appelle le péché originel.

La ſeconde régle, qui eſt celle de l'affection naturelle, eſt fondée ſur ce principe: Nous devons aimer ce qui nous appartient, ou ce qui ſe rapporte à nous. Il eſt compoſé de ce principe de l'amour de nous-mêmes: Puis que nous nous aimons, nous devons aimer les choſes qui nous appartiennent; & de ce principe de nôtre raiſon:

Les

Les hommes ſont nos prochains, ils portent nôtre image, & nous ſommes unis avec eux. Sans l'amour de nous-mêmes, la connoiſſance de cette proximité ne ſeroit pas un motif d'affection. Sans la raiſon, cette diſpoſition où nous ſommes d'aimer ce qui nous appartient, nous ſeroit inutile, puis que nous ne connoitrions point que les hommes ſont nos prochains. Comme donc la raiſon & l'amour de nous-mêmes appartiennent à la nature, on ne peut douter que ce ne ſoit ici un principe naturel.

La troiſiéme régle, qui eſt celle de la juſtice, eſt compriſe dans cette maxime: Nous devons faire pour les autres ce que nous voudrions que les autres fiſſent pour nous. Nous voyons encore là la raiſon & l'amour de nous-mêmes; la force de cette loi n'eſtant pas ſeulement dans la lumiére de l'eſprit qui l'approuve, mais encore dans les motifs de l'amour de nous-mêmes, qui la confirme par un retour ſur ſoi. Tout cela eſt naturel: qui le niera?

La quatriéme, qui eſt la régle de la reconnoiſſance, peut eſtre ainſi exprimée: Nous devons aimer ceux qui nous font du bien. On trouve ici un retour de l'amour de nous-mêmes, qui veut du bien à ceux dont il ſe ſent obligé; & une maxime de la raiſon, qui approuve ce ſentiment, & qui nous fait regarder comme coupables tous ceux qui ne l'ont pas. Cette régle, auſſi-bien

bien que les précédentes, coule donc évidemment des principes de la nature.

Toutes ces régles du bien forment ce que nous appellons la loi naturelle: mais cette loi doit eſtre encore ſoutenüe par des motifs naturels, qui ſont ceux de la conſcience. La connoiſſance naturelle que nous avons de la ſageſſe, de la bonté & de la juſtice de Dieu, s'unit merveilleuſement avec ces maximes d'équité & de juſtice. Nous ne nous reprochons pas ſeulement comme des déréglemens, tous les mouvemens qui nous font tranſgreſſer cette loi naturelle; mais nous craignons néceſſairement la juſtice de Dieu aprés cette action, comme nous l'avons déja fait voir en parlant de la conſcience.

Comme donc les trahiſons, les meurtres, les blaſphêmes, les parricides, &c. violent directement cette loi naturelle, & choquent directement les mouvemens de la conſcience, il s'enſuit que ces actions ſont naturellement atroces, & ont une énormité qui ne vient pas ſeulement des préjugés de l'éducation: & qu'au-contraire les préjugés de l'éducation, qui ſont égaux, uniformes & les mêmes à cet égard dans tous les hommes qui ſont & qui ont eſté, ſont plutôt fondés ſur cette atrocité naturelle qui naît de la contrariété que ces actions ont avec des maximes & des ſentimens qui ſortent du fond de la nature, & qui

qui ſont même ſi propres & ſi eſſentiels à l'homme, que qui les anéantiroit, détruiroit entiérement la nature humaine.

Enfin, s'il eſt naturel à l'homme de ſe conduire par ces quatre régles qui compoſent la loi naturelle, il eſt contre la nature de les violer. S'il doit obeïr à cette loi, comme la nature l'enſeigne, il fait mal en la tranſgreſſant, & la diſtinction qui eſt entre ce mal & ce bien, ne ſauroit eſtre plus eſſentielle & plus naturelle.

CHAPITRE IX.

Où l'on éxamine les difficultés des Deïſtes.

NOus commencerons en répondant à la plus commune de leurs objections. On ſait, diſent-ils, que les préjugés de la coûtume & de l'éducation peuvent nous tromper, en nous faiſant regarder comme des myſteres ſacrés, des imaginations monſtrueuſes. La peur qu'on nous fait des jugemens de Dieu, nous empêche de former des doutes raiſonnables ſur la religion. Nous demeurons dans la ſuperſtition par la crainte d'être incredules.

On répond, que les incrédules ſont tout-à-fait inexcuſables, lors qu'ils craignent les préjugés de la piété, & qu'ils n'appréhendent point ceux du libertinage. Je ne nie pas véritablement, qu'il n'y ait une infinité

nité de perſonnes qui croyent par les engagemens de la naiſſance, de l'éducation & de la coûtume, plûtôt que par la réfléxion qu'ils ont faite ſur les caractéres de divinité qui ſont dans la religion: mais auſſi doit-on avoüer, qu'il y a une infinité d'incrédules, qui ne doutent que par l'envie de s'élever au deſſus des autres, en ne croyant rien de ce que le vulgaire croit, par le peu de ſoin qu'ils ont de s'inſtruire, par le commerce qu'ils ont avec des débauchés, ce qui fait une éducation toute contraire à la premiére; ſur tout par l'envie qu'ils ont de ſatisfaire toutes leurs paſſions.

Mais je n'en dis pas aſſez, lors que je ſoûtiens qu'ils ont leurs préjugés comme nous; étant certain qu'ils en ont un plus grand nombre & de plus dangereux. Ils en ont un plus grand nombre, parce que toutes les paſſions en forment à leur avantage. Ils en ont de plus dangereux, parce qu'il eſt mille fois plus facile de revenir des fauſſes opinions qu'on a reçûës par l'impreſſion de la naiſſance & de l'éducation, telles que ſont celles qu'on nous ſoupçonne d'avoir, que de celles dont on eſt préoccupé par toutes les paſſions du cœur, telles que ſont celles que nous attribüons aux incrédules.

Ainſi la coûtume & les ſens, plus forts que la coûtume ni l'éducation, nous ayant perſuadé dans nôtre enfance, que les étoiles ne ſont pas plus grandes que des flam-

beaux, nous nous ſommes facilement déſabuſés en raiſonnant ſur ce ſujet : mais on ne voit point de préſomptueux qui ſoit revenu de la bonne opinion qu'il avoit conçûë de ſoi-même, parce que ce dernier préjugé vient de l'orgueil & de l'amour propre.

Or les incrédules ont à craindre les préjugés du cœur, puis que, comme nous venons de le remarquer, toutes leurs paſſions trouvent leur conte dans leur ſentiment ; au lieu que nous avons ſeulement à appréhender les préjugés de la naiſſance, de la coûtume & de l'éducation. Il s'enſuit donc qu'ils ont à craindre beaucoup plus que nous.

Certainement il faudroit eſtre bien aveugle, pour craindre que les principes de l'éducation, ou les objets que la religion nous fait entrevoir, fuſſent plus capables de ſurprendre nôtre crédulité, & d'impoſer à nôtre eſprit, que l'idée de la volupté préſente, le ſentiment réel & vif des plaiſirs que nous goûtons, des objets qui entrent comme en foule dans nôtre ame par le canal des ſens, la fougue & l'impétuoſité de ces paſſions, qui ſont ſi évidemment des principes d'erreur & d'illuſion dans la vie civile, qu'il ſuffit de faire voir qu'un homme eſt paſſionné, pour lui ôter toute créance.

Que ſi l'on n'ajoûte jamais de foi aux paroles d'un vindicatif qui veut juſtifier l'excés

cés de ſon reſſentiment, ou d'un préſomptueux qui ſe loüe lui-même, ou même d'un pere qui excuſe les fautes de ſon fils, encore que ce ſoit là une affection bien innocente; encore moins doit-on croire ceux qui nient les principes de la religion, lors que toutes les paſſions nous fourniſſent des préjugés contre elle, parce qu'elle tend à réprimer toutes nos paſſions.

Mais bien qu'à éxaminer les principes de nos faux préjugés, il y ait mille fois plus d'apparence qu'ils ſe trompent, qu'il n'y en a que nous nous trompons; nous ſuppoſerons, ſi l'on veut, que cela eſt égal, & nous leur demanderons ſeulement des précautions égales pour s'empêcher de tomber dans l'erreur. Nous leur offrons de ne recevoir aucun principe que par raiſon; & nous leur demandons auſſi qu'ils ne doutent qu'avec raiſon. Nous ne ferons aucun effort pour nous perſuader la vérité des principes de la religion, ſi leur évidence ne nous y oblige : qu'ils ne réſiſtent pas auſſi à leur évidence, ſi elle les convainc. On n'éxige que cela d'eux, & l'on promet de remplir éxactement cette condition. On peut voir même facilement, qu'on a ſuivi cette méthode dans le commencement de cet Ouvrage, & que le préjugé n'a point de part aux vérités que nous avons prouvées.

Ce n'eſt pas le préjugé qui nous a perſuadé qu'il y avoit un Dieu : la raiſon ne

peut s'empêcher de tirer cette conséquence de tout ce que nous voyons. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous perſuade que Dieu eſt un Etre ſage & intelligent: la raiſon ne reconnoit point de Dieu, & elle retombe dans l'Atheïſme, s'il faut qu'elle le croye privé d'intelligence & de ſageſſe. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous fait croire que Dieu ſait ce qui ſe paſſe ſur la terre: la raiſon nous dit que Dieu n'eſt point un Etre intelligent, ou qu'il connoit les actions de ſes créatures. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous perſuade que Dieu approuve la piété de ceux qui lui rendent leurs hommages & leurs actions de graces, & qu'au-contraire il condamne l'impiété de ceux qui le mépriſent & qui l'outragent: la raiſon nous dit, que s'il eſt néceſſaire que Dieu connoiſſe les actions des hommes; il ne l'eſt pas moins qu'il les connoiſſe telles qu'elles ſont, & qu'il les approuve ou ne les approuve pas, ſelon qu'elles méritent de l'être. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous perſuade que Dieu aime ce qu'il approuve, & qu'il hait ce qu'il déſapprouve: la raiſon ne nous permet pas de douter que Dieu ne haïſſe tout ce qu'il connoit digne de haine, en le déſapprouvant, & qu'il n'aime ce qu'il connoit digne d'être aimé, en l'approuvant. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous fait croire que Dieu doit aimer plus les gens de bien que les méchans: la raiſon nous en a déja perſuadés, en

en nous convainquant des vérités précédentes. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous fait voir, que ſi Dieu aime davantage les gens de bien que les méchans, il faut néceſſairement qu'il faſſe plus de bien à ceux-là qu'à ceux-ci: la raiſon nous dit qu'on fait plus de bien, à-meſure qu'on aime davantage; ce qui eſt particuliérement vrai d'un Etre ſouverainement libre & tout-puiſſant. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous fait croire, que Dieu ne feroit pas plus de bien aux bons qu'aux méchans, s'il n'y avoit rien à eſpérer aprés cette vie, & que ſouvent la vertu eſt miſérable & opprimée dans ce monde: la raiſon, ou plûtôt nos ſens, nôtre veüe, l'expérience nous apprennent cette vérité. Ce n'eſt donc pas le préjugé, mais la raiſon, qui nous convainc de la néceſſité & de la vérité de cette religion où nous trouvons l'éxercice de la juſtice divine, & qui nous enſeigne que Dieu doit rendre un jour à chacun ſelon ſes œuvres.

Ceux qui révoquent en doute la révélation, nient le jugement avenir. Ceux qui nient le jugement avenir, ſont obligés de nier que Dieu favoriſe davantage les gens de bien que les méchans, puis qu'à leur conte les méchans auront la meilleure part de ſes biens. Ceux qui nient que Dieu aime davantage les gens de bien que les méchans, ſeront contraints de dire, qu'il approuve également la vie des uns & celle des autres,

le bien & le mal, le vice & la vertu. Ceux qui ſoûtiennent que Dieu approuve également le bien & le mal, mettent de l'imperfection en Dieu, & ne peuvent ſe ſauver qu'en ſe retractant, & en diſant que Dieu ne connoit ni l'un ni l'autre. Ceux qui nient que Dieu connoiſſe les actions des hommes, nient que Dieu ſoit cette intelligence qui a compoſé l'homme, & qui le conſerve avec les autres ouvrages de l'Univers. Ceux qui nient que Dieu ſoit cette intelligence, nient que Dieu ſoit. Ecartez-vous un peu de ces principes, vous voilà dans l'égarement & dans les ténébres. Tenez-vous en, au-contraire, aux vérités de la religion, rien ne vous ſera plus facile que de ſauver le bon ſens & la raiſon.

Mais ne peut-on point former des doutes ſur ces vérités, tout évidentes qu'elles ſont? Et quelque indiſſoluble que paroiſſe leur union, n'y auroit-il pas moyen de renverſer ce Syſteme? Voyons, faiſons des efforts en faveur des incrédules, & n'oublions rien, s'il ſe peut, de ce qui peut leur eſtre avantageux. La vérité ne ſera que plus forte, lors que nous lui aurons oppoſé tout ce qu'on peut dire de plus ſpécieux contre elle.

CHA-

CHAPITRE X.

Où l'on continüe de ſatisfaire aux difficultés des Deïſtes.

IL ſemble qu'on peut détruire l'enchaînement des vérités précédentes, en commençant par ébranler la certitude de la premiére, & en diſant, qu'à-la-vérité Dieu pourroit connoître les actions des hommes, s'il le vouloit; mais qu'étant ſouverainement libre, il ne penſe qu'à ce qu'il veut, & qu'ainſi il peut détourner volontairement les yeux de deſſus la conduite des hommes.

Je ne dirai pas pour répondre à cette objection, que Dieu ne pouvant s'empêcher de ſe connoître lui-même, voit néceſſairement les eſtres qui ſont ſortis de lui; & qu'en regardant ſa bonté, il ne ſe peut qu'il ne voye en même tems les objets en faveur deſquels ſa bonté s'eſt déployée.

Je ne dirai pas, que l'ignorance & l'inadvertance ſont deux défauts dont un entendement infini ne peut eſtre capable, & qu'il eſt abſolument néceſſaire que l'entendement de Dieu ſoit infini, puis que n'ayant aucun principe de ſon éxiſtence, il n'y a point de cauſe qui l'ait borné; & qu'il n'y a pas plus de raiſon qu'il ait ce dégré de perfection, que cet autre, & cet autre encore à l'infini.

Je ne dirai pas même, que Dieu n'ayant ni haine, ni indifférence pour ſes ouvrages, comme nous l'avons déja montré, il faut être tout-à-fait chimérique, pour croire qu'il en détourne les yeux à-deſſein.

Toutes ces conſidérations ſont aſſurément bien ſolides: mais nous avons à dire quelque choſe de plus fort encore; c'eſt que quand Dieu détourneroit les yeux, pour ne point voir de quelle maniére le vice & la vertu ſont partagées ſur la terre, il eſt impoſſible qu'il ne l'ait prévû en formant l'Univers. Il a vû qu'il enchaînoit toutes choſes d'une telle ſorte, que les hommes qui ſeroient les plus méchans, s'ils venoient à ſe corrompre, auroient la meilleure part de ſes biens; & que l'injuſtice & la violence en obtiendroient plus que la modération & l'innocence. Comment n'auroit-il pas vû une choſe ſi viſible? Et ſi Dieu l'a prévû, il eſt inconteſtable qu'il a dû ou l'empêcher, ou prendre des meſures pour corriger un jour ce déſordre. Enfin, s'il l'a prévû, c'eſt tout comme s'il le voyoit, & il eſt inutile aprés cela d'avoir recours à cette groſſiére fiction, que Dieu détourne les yeux de deſſus ſes ouvrages.

Il ſemble qu'on peut objecter contre la ſeconde vérité de nôtre Syſteme, que Dieu approuve également toutes les actions des hommes, parce qu'elles ſont égales dans leur principe; c'eſt-à-dire, que l'homme de

de bien agiroit comme le méchant, & le méchant comme l'homme de bien, s'ils ſe trouvoient dans les mêmes circonſtances.

On répond premiérement, que ce raiſonnement prouve trop, puis qu'il tend à montrer que les hommes ne peuvent jamais être dignes de blâme. Ils n'ont qu'à voler, trahir, aſſaſſiner, & dire aprés cela, que les circonſtances de leur vie les mettent dans cette néceſſité, & qu'ils ſont déterminés par les objets qu'ils voyent, par les occaſions qui ſe préſentent, & par l'éducation qu'ils ont eüe. Ils ſeront heureux, ſi avec cette défaite ils peuvent ſatisfaire leurs parties, & déſarmer le bras ſéculier. Mais comment leurs juges ſe payeroient-ils de cette raiſon, puis que leur propre cœur ne s'en paye pas; les remors qu'ils ſentent aprés avoir commis le crime, étant des preuves certaines non ſeulement qu'ils ſont coupables, mais qu'ils le ſont à leur propre jugement.

Véritablement, s'il s'agiſſoit ici des ſerpens, des tygres & des beſtes ſauvages, qui auſſi-tôt qu'elles ſont nées, éxercent le penchant qu'elles ont à nuire aux autres animaux, il faudroit chercher dans la ſageſſe du Créateur les raiſons de cette inclination, parce que les bêtes l'éxercent ſans ſavoir ce qu'elles font, n'ayant point de loi qui le leur défende.

Je dis bien davantage. Ces animaux obeïſſent aux ordres de leur Créateur par les embuſches qu'ils tendent aux autres, puis qu'ils ſuivent les loix de leur inſtinct. Mais il n'en eſt pas de-même de l'homme. Dieu a gravé dans ſon cœur des principes d'amour pour ſon prochain, de fidélité & de reconnoiſſance pour ſes bienfaiteurs; & néanmoins il opprime le prochain, & il oſe blaſphemer le nom de Dieu.

C'eſt cette contrariété & cette oppoſition qu'on ne peut ſoupçonner qui vienne de Dieu; parce qu'il n'eſt pas poſſible que celui qui nous a fait tant de bien, ſoit le principe de nôtre ingratitude; que celui qui a gravé la loi naturelle dans nôtre ame, faſſe nôtre déſobeïſſance à cette loi; & qu'il ſoit en même tems l'auteur de nos crimes & de nos remors.

Que s'il faut rapporter à Dieu le déréglement qui paroit dans les actions des hommes, il faudra penſer que lors qu'un homme blaſpheme, c'eſt Dieu lui-même qui eſt le principe de cette impiété: de-ſorte que comme on dit fort bien que Dieu nous nourrit, lors qu'il nous donne les alimens qui produiſent cet effet; que Dieu nous éclaire, lors que les aſtres répandent ſur nous la lumiére qu'il a miſe en eux; il faudra dire, à ſuivre ces imaginations extravagantes, que c'eſt Dieu qui ſe maudit & qui blaſpheme ſon propre nom par la bouche

che des impies: ce qui ne peut eſtre entendu ſans horreur.

Si ceux contre qui nous diſputons, ne rejettent point, auſſi-bien que nous, une ſemblable penſée, nous ne prétendons pas nous amuſer à raiſonner contre eux; & s'ils l'éloignent, comme nous n'en doutons pas, il faut qu'ils avoüent que Dieu n'eſt pas la cauſe de l'impiété & des blaſphêmes des hommes. Mais ſi ce n'eſt pas à Dieu qu'il faut les rapporter, il faut s'en prendre aux hommes eux-mêmes, il faut néceſſairement qu'ils ſe ſoient corrompus par leur propre faute, & qu'ils ſoient coupables tous ſeuls des actions énormes qu'ils commettent. La plus fiére incrédulité ne pourra s'empêcher de tirer cette conſéquence, à-moins qu'elle n'anéantiſſe l'éxiſtence de Dieu, qui eſt le principe inébranlable que nous ſuppoſons ſolidement établi, ſans lequel tout tombe, mais qui ſuffit auſſi pour ſoutenir tout dans le grand Syſteme de la religion.

Car pour les objets & les circonſtances, c'eſt une erreur puérile, de les charger du blâme de nos déréglemens; puis que de quelque maniére qu'on explique la part que toutes ces choſes ont à nos actions, c'eſt une vérité inconteſtable & reconnüe de tout le monde, qu'elles ne forcent point nôtre ame, & ne ſauroient contraindre nôtre volonté. Et il n'eſt point vrai auſſi, que l'hom-

l'homme de bien agiſſe comme le méchant, lors qu'il ſe trouve dans les mêmes circonſtances. L'un eſt orgueilleux, & l'autre humble dans la proſpérité : l'un ferme, l'autre impatient dans la miſére, &c.

Ainſi les incrédules ſe trouvent preſſés entre deux vérités infiniment évidentes : l'une, que certaines actions que les hommes commettent ſont méchantes ; c'eſt ce que la raiſon, leur propre cœur, le conſentement des hommes à les blâmer & à les punir, la loi naturelle & les remors de la conſcience nous perſuadent, ſans que nous en puiſſions douter : l'autre, que des actions méchantes ne doivent point être attribuées comme à leur principe, à ce même Dieu qui les déſapprouve & les défend dans le fond de nôtre ame par les lumiéres & les ſentimens contraires qu'il y a mis. Que les incrédules s'agitent tant qu'il leur plaira, ils ne ſe défendront jamais contre l'évidence invincible de cette démonſtration.

Mais, dit-on, vous ſouciez-vous d'une mouche ou d'un ver ? Vous croiriez faire tort à un grand Monarque, ſi vous penſiez que rempli de ſes vaſtes deſſeins, il attachât inceſſamment les yeux ſur une troupe de fourmis, pour conſidérer leur travail, pour veiller à leur conſervation, & pour prendre garde qu'elles ne ſe faſſent point de tort les unes aux autres. Et Dieu n'eſt-il pas infiniment plus élevé au deſſus de nous, qu'un

qu'un Monarque ne l'eſt au deſſus des fourmis ?

Oüi ſans doute, & l'objection n'eſt ſpécieuſe, qu'en ce qu'elle ſuppoſe cette grande vérité : mais dans le reſte qui fait le principal, elle n'a rien que de foible, & qui ne ſerve même à établir nos principes. En-effet, Dieu eſt nôtre Créateur : mais le Monarque ne l'eſt point des fourmis. Dieu ne peut être conçû que comme ſouverainement bon & juſte, & l'on conçoit même que ces vertus ſont partie de ſa gloire : au-lieu que l'on conſidére plus ſouvent le pouvoir & l'autorité d'un Roi que toute autre choſe. Un Monarque n'ayant qu'un eſprit borné, & ne pouvant s'appliquer par conſéquent qu'à un certain nombre d'objets, ne peut donner ſon attachement aux uns, ſans négliger les autres ; de-ſorte qu'il eſt blâmé, lors qu'il s'applique à de petites choſes, parce qu'on ſuppoſe que cela le diſtrait des grandes. Mais il en eſt autrement de Dieu, à qui le ſoin qu'il prend des hommes ne ſauroit cauſer de diſtraction, puis que ſa connoiſſance & ſa puiſſance ſont infinies. Un Roi n'a point formé ces fourmis à ſon image : & l'on ne peut nier, que Dieu n'ait mis quelques traits de ſon eſſence au dedans de nous, puis que nous trouvons en nous quelque eſpece de connoiſſance, de ſageſſe, de juſtice, &c. & qu'on ne peut reconnoître l'éxiſtence de Dieu, ſans lui attribüer toutes

ces

ces vertus. Un Monarque n'a point fait des promeſſes ni des menaces aux fourmis, dont on veut bien preſſer la comparaiſon: au-lieu que Dieu en fait aux hommes par la voix de la conſcience. Ces fourmis dont on parle, n'ont pas elles-mêmes une religion qui faſſe leur fin & leur deſtination naturelle, rendant leurs adorations au Monarque, jurant par ſon nom, s'aſſûrant ſur ſa protection, l'invoquant dans leurs beſoins, & ayant eſté formées à cela par leur Auteur: au-lieu que l'on a vérifié tout cela des hommes. Un Monarque ne peut point éclairer ces fourmis d'un regard, & les punir, ou leur faire du bien par un ſimple mouvement de ſa volonté: au-lieu que Dieu peut tout cela à nôtre égard. Les fourmis ne ſont point de la juriſdiction de ce Roi, ni dans l'étendüe de ſon Empire, parce que ce Roi n'eſt pas maître de la Nature: au-lieu que Dieu, qui eſt le maître des fourmis, doit l'être des hommes à beaucoup plus forte raiſon, étant le Monarque univerſel qui gouverne toutes choſes, & le ſouverain moteur par lequel toutes choſes ſubſiſtent. Enfin un Monarque n'eſt pas préſent en tous lieux pour agir par tout: au-lieu qu'on ne peut ſe diſpenſer d'attribüer l'immenſité à Dieu.

Ce qu'il y a de déſavantageux à l'incrédulité, c'eſt que quand même cette comparaiſon, qui eſt le fort prétendu des impies, ſeroit

ſeroit auſſi juſte & véritable, qu'elle eſt fauſſe & défectueuſe, la conſéquence qu'on en tire ſeroit tres-certainement déraiſonnable.

Car puis qu'on ne peut reconnoître l'éxiſtence d'un Dieu, ſans lui attribüer d'agir ſur la matiére, qui eſt encore plus éloignée de ſes perfections infinies, que nous ne le ſommes, & d'adreſſer les moindres choſes de la Nature à leur fin; comment oſeroit-on nier qu'il ne faſſe cela même à l'égard des hommes, & que par conſéquent il ne les dirige & ne les conduiſe à leur fin naturelle, qui eſt la religion, comme nous l'avons déja prouvé?

La baſſeſſe de l'homme rend le commerce que Dieu a avec nous merveilleux, mais non pas incroyable. Le ſoleil peut éclairer les plus bas lieux de la terre ſans s'abaiſſer. Dieu agit ſur les plus petits corps & ſur les moindres des inſectes qu'il produit & qu'il conſerve, ſans rien perdre de ſa grandeur & de ſa Majeſté. Au-contraire, la petiteſſe du ſujet fait paroître l'excellence de l'ouvrier. Rien ne découvre mieux la puiſſance de Dieu, que de voir qu'il met un atome en état de meſurer l'étendüe des cieux; qu'il fait dépendre les merveilles d'un eſprit qui ſe connoit & qui connoit les autres choſes, d'un peu d'argile façonnée & miſe en couleur. Rien ne marque mieux l'étendüe de ſa ſageſſe, que de voir qu'il prévoit les actions

tions avant qu'elles ſoient faites, qu'il dirige les plus pernicieuſes, & fait ſortir le bien du fond même des mauvaiſes intentions. Rien ne fait paroître davantage ſa juſtice, que cette inſpection générale qui lui fait condamner le crime avant qu'il ſoit conçû, qui le rend le juge univerſel de tous les hommes, & de toutes les penſées, & de tous les mouvemens des hommes; de-ſorte qu'il n'y a ni ténébres, ni diſſimulation, ni prétextes qui dérobent le moindre crime à cette ſouveraine Eſſence, qui ſouffre tout pour punir tout, & pour le diriger à de bonnes fins. Ainſi, bien-loin que la petiteſſe des ſujets ſur leſquels les vertus de Dieu s'éxercent, les abaiſſe & leur ôte quelque choſe, la raiſon nous fait voir qu'elles en empruntent un nouvel éclat.

Mais peut-être que Dieu fait comme ces politiques Legiſlateurs, qui permettent de faux biens à ceux qui obeïront à leurs loix, pour les porter à remplir des devoirs véritables; & qui ne font aucune difficulté de tromper la multitude pour ſon bien. Cette penſée eſt ſi indigne de Dieu, de qui la raiſon veut que nous ayons l'idée la plus parfaite qu'il ſe pourra, que nous pourrions bien nous diſpenſer de la réfuter. Les Legiſlateurs humains n'ont fait de fauſſes promeſſes, que parce qu'ils n'étoient point en état de donner des biens véritables. Mais il n'en eſt pas de-même de Dieu, qui

qui ne peut s'empêcher d'eſtre fidéle & véritable, & qui ne ſauroit eſtre hors d'état de tenir ce qu'il promet, comme les hommes le ſont ſi ſouvent. D'ailleurs, où ſont les Legiſlateurs équitables, qui établiſſant une ſociété, n'obſervent aucune régle de juſtice, & mettent les choſes en tel état, que ceux-là obtiennent plus de bien & de proſpérité, qui violent leurs loix avec plus de licence? Or c'eſt là ce qu'on pourroit dire de la Divinité, ſi elle avoit enchaîné les principes des choſes comme nous les voyons, ſans qu'il y eût un dernier jugement à attendre; puis qu'on n'auroit qu'à violer ſa loi ſans ſcrupule pour eſtre plus heureux, & qu'on n'auroit qu'à ſuivre les mouvemens de la loi naturelle pour eſtre plus miſérable.

Non, répondront les incrédules, cela ne va pas ainſi. Dieu punit & récompenſe dés cette vie même. Il a attaché les remors au crime, afin qu'ils en fiſſent toute la punition. Il a auſſi attaché la ſatisfaction qui naît du bon témoignage qu'on ſe rend à ſoi-même, aux bonnes actions, afin que la vertu ne demeure point ſans récompenſe. Mais que les grands ſcélérats ſeroient heureux à ce conte! Qu'il ſeroit avantageux de porter le vice dans l'excés! Qu'on auroit tort de ne pas faire violence à ſon cœur, & de ne pas étouffer les ſentimens de ſa conſcience! Car quand

on en ſeroit venu à ce point, on ſeroit ſans juge & ſans bourreau, étant ſans remors; on ſe ſeroit mis à couvert de la peine à-force de crimes; on demeureroit impuni en devenant plus méchant; & l'on tromperoit la ſageſſe & la juſtice de Dieu par l'excés de ſa corruption. Quelle ſeroit la couronne de la vertu qui conſiſteroit dans une erreur, je veux dire dans la perſuaſion que Dieu nous fera du bien, encore qu'il ne doive pas nous en faire? Quelle ſeroit la punition du crime qui conſiſteroit en une erreur, je veux dire dans la perſuaſion qu'il nous punira, ſi nous faiſons le mal, encore qu'il ne doive point nous punir? Qui ne voit qu'on ne peut recevoir ces idées, ſans anéantir la juſtice & l'éxiſtence de Dieu?

Mais, dit-on en dernier lieu, ſuppoſez qu'un enfant ſoit nourri dans un déſert, alaité par quelque beſte, comme on le feint de Romulus, ou nourri par quelque autre voye extraordinaire, ſans aucun ſecours humain; car il eſt permis de faire des ſuppoſitions: & dites nous, ſi vous croyez que cet enfant devenu homme, connoiſſe Dieu, ou qu'il ait une Religion?

On peut répondre à cette queſtion par une autre, & en demandant, ſi cet homme ne ſera point en-effet ſociable, encore qu'il n'ait jamais vû d'homme avec qui il pût entrer en ſociéte? N'eſt-il pas vrai qu'il

qu'il ſera naturellement dans la diſpoſition d'aimer ſes ſemblables, s'il en voit; de chérir ſa famille, s'il en a; de ſavoir quelque gré à ſes bienfaiteurs, s'il arrive qu'on lui faſſe du bien? Que ſi toutes ces diſpoſitions ſont cachées dans ſon cœur par le défaut d'objets, & s'il eſt vrai que toutes ces diſpoſitions lui ſont pourtant naturelles, & qu'elles paroîtront dés que ſa ſolitude ceſſera; on peut dire cela même & en beaucoup plus forts termes des principes de la religion naturelle. Il n'aura point de ſyndéreſe, parce qu'il n'aura pas occaſion de faire mal à perſonne. Les maximes de juſtice qui ſeront dans ſon cœur, n'auront point d'éxercice, n'ayant point d'objet. Peut-être même qu'il demeurera enſeveli dans une léthargie d'eſprit, qui lui permettra à-peine de faire réfléxion ſur ce qu'il voit. Mais toûjours eſt-il certain qu'il aura une religion, dés que le ſens commun s'éxercera en lui; qu'il lui ſera naturel de croire, que tout ce qu'il voit ne s'eſt pas fait de lui-même; qu'il ſera capable de religion, dans le même ſens qu'il eſt capable de ſociété, c'eſt-à-dire, par une diſpoſition naturelle; que le germe de la religion eſt dans ſon cœur, auſſi-bien que le germe de la ſociété; que comme la politique travailleroit en vain pour réünir les hommes ſous les loix du gouvernement civil, ſi les hommes n'é-

ſoient nés pour la ſocieté ; auſſi l'on feroit de vains efforts pour leur enſeigner des religions, s'ils n'y étoient naturellement diſpoſés par les principes de la religion naturelle. La nature nous fournit les liens qui nous attachent les uns aux autres. Elle nous fait voir par expérience, que nous ne pouvons nous paſſer d'eux. La nature nous fournit auſſi les liens qui nous attachent à Dieu. Elle nous fait connoître par un inſtinct du ſens commun, que nous ne pouvons nous paſſer de lui. La diverſité des gouvernemens civils n'empêche point l'uniformité des penchans qui nous diſpoſent à la ſociété & à l'union. La diverſité des religions ne détruit point auſſi l'uniformité des principes qui nous diſpoſent à la religion. Les paſſions diverſifient la religion : elles diverſifient auſſi la ſociété. Le plus mauvais gouvernement ſuppoſe néanmoins l'union des hommes, comme une condition ſans laquelle il ne peut ſubſiſter. La ſuperſtition ſuppoſe auſſi la religion naturelle, ſans laquelle il eſt impoſſible qu'elle ſubſiſte ; parce que comme le mauvais gouvernement n'eſt qu'une union ou une ſociété mal-dirigée, la ſuperſtition n'eſt auſſi que la religion naturelle mal-tournée & ſe portant à de faux objets. Conſiderations qui ſont, à mon avis, aſſez propres à détruire non ſeulement la difficulté que nous avons marquée, mais encore pluſieurs autres.

III.

III. SECTION.

Où l'on établit la vérité de la Religion Judaïque.

CHAPITRE I.

Recherche de cette révélation ajoutée à celle de la nature, dont on a entrevû la néceſſité.

SI nous ne jettons les yeux que ſur les Nations qui ont ſurpaſſé les autres en gloire & en proſperité, & que nous veuillions bien remonter dans les ſiécles paſſés, nous ne trouverons rien dans le monde qui n'afflige nôtre eſprit, & qui ne confonde nôtre raiſon. Nous trouverons que les Grecs, les plus polis & les plus civiliſés qui ſoient parmi tous les Peuples de la terre, bâtiſſent des autels à l'envie & à la diſcorde ; que les Egyptiens, qui ſe vantent d'avoir communiqué leurs lumiéres à la Grece, cherchent l'objet de leur culte parmi les herbes qui croiſſent dans leurs jardins ; & que les Romains adorent la fiévre, & qu'ils encenſent aux Divinités qu'ils ont menées en triomphe.

Ce déſordre eſt général. Toutes les Na-

tions qui tiennent quelque rang dans le monde, conçoivent la Divinité diviſée & multipliée en cent vertus ou providences particuliéres, corporelle, bornée, produite, foible, miſérable, ambitieuſe & deshonnorée de mille vices; ce qui eſt ſans doute le comble de l'extravagance.

Nous trouvons neanmoins au milieu de cette multitude, quelques hommes à qui l'on donne le nom de Philoſophes, qui ſe moquent des groſſiéres imaginations du vulgaire: & de ces derniers, les uns ne ſavent ce qu'ils doivent croire; & ſont tentés de douter de toutes choſes par le peu de certitude qu'ils trouvent dans leurs ſpéculations; les autres faiſant un meilleur uſage de leurs lumiéres, viennent à reconnoître qu'il n'y a qu'un Dieu qui a fait tout & qui gouverne tout. Encore ceux-ci ne laiſſent-ils pas de mêler des imaginations monſtrueuſes à cette idée de l'unité & de la parfaite ſouveraineté de Dieu, qui eſt le premier & plus évident de tous les principes; & l'on en voit ſi peu qui puiſſent perſiſter dans une connoiſſance pure & ſaine de la Divinité, qu'ils ne ſont point de nombre: car pour le général, il eſt enſeveli dans une ſuperſtition déplorable.

Mais lors que nous ne voyons dans le monde qu'ignorance, ſuperſtition, myſtéres impurs, imbécillité dans les Peuples, impoſture dans les Pontifes, incertitude dans

dans les Philoſophes, des hommes qu'on deifie aprés la mort, des bêtes qu'on érige en Divinités, des Divinités dont on fait des bêtes, le crime changé en devoir, & les principes de la religion naturelle ſervant à flater l'orgueil, ou à nourrir l'impiété des hommes; nous trouvons dans un coin de la terre obſcur & inconnu, un Peuple de Sages & de Philoſophes, s'il m'eſt permis de parler ainſi, qui ont de plus beaux ſentimens de la Divinité, que Socrate & que Platon, & qui portent l'idée de la vertu beaucoup plus loin que les Stoiciens ne l'ont jamais portée. *Tacite.*

Les Juifs ſe répréſentent la Divinité comme un Etre éternel, infini, un & ſimple, tout parfait, tout-puiſſant, ſouverainement ſaint & heureux, indépendant de lui-même, & duquel toutes choſes dépendent. Ils lui rendent leurs hommages. Ils lui attribuent tout le bien qu'ils reçoivent. Ils prennent ſa loi pour régle de leur conduite. Ils font profeſſion de lui ſoûmettre leur eſprit & leur volonté, & de renoncer à leurs mauvais déſirs pour l'amour de lui. Que ſera-ce que cela? Eſt-ce que les Juifs ſont plus polis que les autres Peuples? Nullement: ils ſont beaucoup plus groſſiers à tous les autres égards. Eſt-ce qu'ils ſont éxempts des paſſions qui font le penchant ordinaire qu'on a pour la ſuperſtition? Mais ſi cela eſt, à quoi attribuerons-nous cette merveille, la plus

grande qui puiſſe être conçûë? Dira-t-on que les Juifs étoient deſcendus d'Abraham, qui acquit la connoiſſance du vrai Dieu par la conſidération de la Nature? Les Iſmaëlites & les Iduméens ſe vantent du même avantage. Croira-t-on que c'eſt par hazard que les Patriarches ont acquis la connoiſſance du vrai Dieu? Ce ſeroit là un hazard bien judicieux, bien conſtant & bien ſage. D'ailleurs, la difficulté n'eſt pas tant à ſavoir comment les Juifs ont acquis la connoiſſance du vrai Dieu, qu'à nous dire comment cette connoiſſance a pû ſe conſerver au milieu d'eux pendant pluſieurs milliers d'années, ſans que le tems qui change tout, les révolutions de leur Etat, l'éxemple des Nations voiſines, l'autorité de ces Peuples auſquels ils obeïſſoient de tems en tems, & les paſſions de leur cœur, plus puiſſantes que tous ces principes, & plus capables de changer la religion en ſuperſtition, ayent pû éteindre la connoiſſance du vrai Dieu au milieu d'eux.

Eſt-ce donc que cette Nation ſi mépriſée des autres, ſeroit la dépoſitaire de cette révélation que nous cherchons? Elle le prétend ainſi: mais il faut voir ce qui en eſt. Et pour cela nous devons éxaminer I. Si cette révélation qu'elle nous montre, a des caracteres de vérité & de divinité qui nous perſuadent qu'elle vient de Dieu. II. Si,

II. Si, ſuppoſé qu'elle ait Dieu pour ſon principe, nous ne pouvons pas nous aſſûrer, & même ſans autre éxamen, qu'elle ne peut jamais être une ſource d'erreur & d'illuſion pour nous, & que Dieu qui l'a donnée, eſt intéreſſé à la conſerver par ſa providence. III. Si les moyens dont la ſageſſe divine s'eſt ſervie pour nous conſerver cette révélation, ſont d'une telle nature, qu'il ſoit entiérement impoſſible qu'elle ait eſté altérée eſſentiellement, ou qu'elle ſe ſoit perdüe. IV. Si l'incrédulité ne peut point concevoir ſur ce ſujet des ſoupçons qui méritent d'être conſidérés.

On eſpére que la verité recevra un grand jour de ces quatre eſpéces d'éxamen dans leſquels nous allons entrer.

CHAPITRE II.

Que la révélation Judaïque a des caracteres de divinité qui frapent d'abord la veüe.

LA révélation des Juifs ne peut être humaine, ou divine, ſans que les Livres qui la contiennent ayent un caractere divin, ou humain. C'eſt par cette recherche qu'il faut commencer: & pour le faire avec ſuccés, on remarquera d'abord, qu'on ne peut aſſigner que cinq eſpéces de docteurs qui ayent enſeigné quelque choſe aux hommes. Il y a les docteurs de la volupté, s'il

m'eſt permis de parler ainſi, qui ſe ſont fait une étude de flater la luxure & la ſenſualité des hommes; tels qu'étoient ces Poëtes Grecs & Latins, à qui l'on eſt redevable de tant de fables & de fictions agréables. Il y a les docteurs de l'orgueil; tels que ſont ceux qui entretiennent la vanité des hommes, ſoit en les répréſentant plus grands & plus parfaits qu'ils ne ſont, ſoit en les excitant à ſacrifier tout à la gloire, ſoit en leur enſeignant l'uſage de certaines vertus, qui ne ſont qu'un orgueil tourné & mis en œuvre d'une certaine maniere. Il y a les docteurs de la curioſité, qui ſont ces contemplatifs qui s'attachent aux ſciences ſpéculatives, & qui ne connoiſſent que pour connoître. Il y a des docteurs aſſez néceſſaires à la ſociété, qui ſont ceux qui ont étudié l'art de gouverner les Peuples, & qui l'ont enſeigné aux autres: ce ſont les docteurs de la politique. Enfin il y en a, & même parmi les Payens, qui ſe ſont élevés plus haut encore, & qui ont enſeigné la pratique de la vertu: ce ſont les docteurs de la Morale.

Mais il faut remarquer deux caracteres qui ſont eſſentiels à cette derniére eſpéce de docteurs, lors que ce ſont des docteurs purement humains. La premiére eſt, que ſi ce n'eſt pas dans les choſes mêmes qu'ils diſent que paroiſſent leurs foibleſſes & leurs paſſions, c'eſt toûjours dans la maniére dont

dont ils s'expriment. Les Ouvrages de Seneque ſont remplis d'un tres-grand nombre de beaux préceptes & de maximes de vertu: mais l'on peut s'appercevoir, que cet homme n'a le plus ſouvent penſé qu'à ſe faire honneur en écrivant; & quand il n'y auroit que ſon étude à donner un tour fin & agréable à ſes penſées, & cette affectation éternelle de bel eſprit, cela ſuffiroit pour le faire connoître. Platon ayant des idées de la Divinité plus juſtes & plus ſaines que le vulgaire, n'oſe découvrir ſes ſentimens, & ne s'en ouvre qu'à ſes amis, auſquels il apprend que quand ſes lettres feront mention de pluſieurs Dieux, c'eſt qu'il ſe moque; mais que lors qu'il parle de Dieu, il parle ſérieuſement. Socrate allant à la mort, ignore s'il va vers le bien, ou vers le mal, tant il eſt chancellant dans ſes opinions. Et à-peine peut-on lire une page de l'Auteur le plus ſage & le plus épuré qui fût jamais, ſans y voir quelques marques de foibleſſe ou d'affectation.

Mais voici un autre défaut qui eſt ordinaire à ceux qui ont écrit de la Morale avec le plus de ſublimité; c'eſt qu'ils ne tendent qu'à élever le ſage, ou tout-au-plus la vertu.

Comme toutes les Divinités que les Payens connoiſſoient, étoient vitieuſes & déréglées, ceux qui ont eu le plus de bon ſens parmi eux, ont bien ſenti qu'ils ne pou-

pouvoient pas tirer de fort puiſſans motifs de vertu de la conſidération de ces Dieux plus méchans que les hommes.

Ils ont donc eſté contraints d'avoir recours aux attraits & à la beauté de la vertu même; & ne pouvant la faire aimer pour l'amour de ces Divinités vitieuſes dont on leur avoit parlé, ils ont tâché de la faire aimer & reſpecter pour elle-même.

Mais ils ſe ſont groſſiérement trompés en cela, puis que la vertu ne ſera qu'un corps mort, ſi on lui ôte le rapport eſſentiel qu'elle a avec la Divinité; & que les hommes qui ſe vantent d'aimer la vertu pour la vertu même, ne font que ſe rendre coupables d'une belle idolâtrie.

C'eſt une extravagance, que de mépriſer les richeſſes pour les mépriſer, ſe priver du plaiſir ſeulement pour s'en priver, ou s'expoſer aux dangers ſeulement pour s'y expoſer. La vertu conſiſte à faire ces efforts ſur ſoi-même, lors qu'on le doit, lors qu'on y eſt obligé: de-ſorte que Dieu étant le grand principe de tous nos devoirs & de toutes nos obligations, la véritable vertu ne peut bien être conçûë ſans un rapport avec Dieu.

Il n'eſt pas bien difficile de s'appercevoir, que les Livres qui contiennent la révélation des Juifs, ſont tout-à-fait éloignés d'avoir aucun de ces caracteres. On ne dira point qu'ils nourriſſent la volupté & la luxure

luxure des hommes, ni qu'ils flatent leur orgueil, ni qu'ils ſatisfaſſent à la vaine curioſité des ſavans, en révélant quelque principe inconnu dans les ſciences; ni qu'ils donnent des régles aux Princes & aux Rois du monde pour regner avec gloire.

Car bien qu'il y ait des loix politiques parmi celles qui ſont contenües dans les Livres de Moïſe, on ſait qu'elles ne ſont que les premiéres & plus juſtes déterminations de la loi naturelle, qu'elles ne font qu'un point auprés du corps de leur révélation, & qu'elles tendent à glorifier par la politique la Divinité qui étoit le ſouverain Magiſtrat dans la République d'Iſraël: au-lieu que les loix humaines tendent à établir le repos & la gloire de l'Eſtat par la religion.

Enfin la révélation des Juifs ne fait point de la vertu un vain fantôme, une Divinité aimable pour elle-même. Elle ne veut point qu'on imite ces ſuperbes Stoïciens, qui au-lieu d'aimer la vertu pour l'amour de la Divinité, ne l'aimoient que pour avoir occaſion de ſe préférer aux Dieux par la poſſeſſion de la vertu, en faiſant une haute profeſſion de croire que le ſage étoit au deſſus de Jupiter.

Mais on s'exprimeroit foiblement, ſi l'on ſe contentoit de dire, que les Livres qui contiennent la révélation des Juifs, n'ont

n'ont pas ce caractere. On ne peut s'empêcher de reconnoître qu'ils ont le caractere oppoſé. Au-lieu de flater la volupté, on l'y détruit, on la coupe dans ſa racine, auſſi-bien que l'injuſtice, l'intérêt & les autres paſſions, en défendant de convoiter. Au-lieu d'y flater nôtre orgueil, on l'y détruit par l'idée diſtincte qu'on nous y donne de nôtre miſére & de nôtre corruption oppoſées à la majeſté & à la bonté de Dieu, qui ſont ſans doute de tous les objets les plus capables d'humilier les eſprits ſuperbes. Au-lieu de nourrir la vaine curioſité de ces ſavans, qui ne connoiſſent que pour connoître, nous apprenons que cette ſcience n'eſt que vanité & que rongement d'eſprit. Au-lieu des rafinemens de la politique, nous y trouvons une aimable ſimplicité de mœurs qui y eſt propoſée en éxemple & recommandée par tout, auſſi contraire à l'habileté des hommes du ſiécle, que la lumiére l'eſt aux ténébres. Enfin au-lieu de nous faire aimer la vertu pour l'amour d'elle-même, ou par des motifs pris de la gloire qui ſe trouve à la pratiquer; voici des docteurs qui montant plus haut, nous font aimer la vertu pour l'amour de Dieu : caractere remarquable qui les diſtingue de tous les autres docteurs.

En vérité, l'on ne peut conſidérer ſans quelque eſpéce d'indignation, que des gens qui ont le goût ſi fin & ſi délicat pour

pour connoître le génie de chaque choſe, & pour juger du caractere de chaque Auteur particulier, lors qu'il s'agit des lettres humaines, tombent dans une ignorance & dans une ſtupidité volontaire, lors qu'il s'agit d'appercevoir ces caracteres qui diſtinguent ſenſiblement l'Ecriture des Juifs de tous les Livres humains; & ſur tout cette piété incomparable, ſi conſtante, ſi ſemblable à elle-même, qui parle toûjours de Dieu & qui ne parle que de Dieu, qui regarde comme perdu tout ce qui s'éloigne de Dieu, & qui prend tous lès motifs de ſes exhortations de Dieu, qui nous enſeigne que tout vient de Dieu, & que nous devons tout rapporter à Dieu, nos corps, nos ames, nos paroles, nos actions, nos biens, nôtre tems, nôtre vie; cette révélation n'étant qu'un amas d'éxemples, de préceptes & d'exhortations, qui tendent tous à nous obliger de glorifier nôtre Dieu, en vivant bien pour l'amour de lui.

On ne voit point d'affectation ni de foibleſſe dans la maniére dont ces Livres ſont écrits, non-plus que dans les choſes qu'ils contiennent. Vous ne remarquez point que ces Auteurs ſe piquent de faire paroître de l'eſprit ou de l'érudition; qualité qui ſemble preſque eſſentielle à tous les autres. Ils ne ſe donnent pas de la peine pour plaire à leur Lecteur: & ils paroiſſent infiniment éloignés d'écrire pour la gloire.

Ce

Ce caractere eſt conſtant & perpétuel non dans un ſeul Livre de l'Ecriture des Juifs, mais dans tous les Livres qui compoſent le Vieux Teſtament; & lors qu'un Auteur humain a de la peine à cacher ſes paſſions, ou à s'empêcher de ſe découvrir dans le plus petit livre qu'il compoſe, on voit ici une longue ſuite d'Auteurs, qui ayant vécu en de tres-différens ſiécles, écrivent non-pas un ſeul livre, mais pluſieurs livres, où non ſeulement vous ne trouvez aucune trace des foibleſſes & des paſſions humaines, mais où vous voyez regner l'eſprit de la douceur, de la piété, du déſintéreſſement, & d'une aimable & vertueuſe ſimplicité, qui montre bien que le cœur de ces Ecrivains admirables a eſté échauffé d'un autre feu que de celui des paſſions humaines, & éclairé d'une autre lumiére que de celle qui ſe mêle avec ces paſſions. Ils diſent tout avec autorité, ſans rien craindre, & comme en étant parfaitement aſſûrés. Ils ne paroiſſent animés que du deſſein de glorifier Dieu. Vit-on jamais un plus beau caractere?

Non ſeulement leur maniére de parler & d'écrire n'eſt point comme celle des hommes du ſiécle, affectée, recherchée, pleine de ſubtilité & de rafinement, ou accompagnée de timidité & de doutes, roulant toute ſur le tour, l'expreſſion, l'arrangement des penſées, la diſpoſition adroite & in-

ingénieuſe des choſes: mais ils s'expriment avec une ſimplicité qui eſt proportionnée à la portée de tous les hommes.

Comme c'eſt de Dieu qu'ils parlent, il faut qu'ils diſent des choſes ſublimes & magnifiques: mais comme c'eſt à des hommes & à toute ſorte d'hommes qu'ils parlent, il a eſté néceſſaire que leur langage fût ſimple & naïf. Les idées qu'ils nous donnent de Dieu ſont ſi grandes, que tout eſt bas & rampant auprés de ces divines déſcriptions; & ſi l'on en doutoit, on n'auroit qu'à comparer le livre de Job, les révélations d'Eſaïe, ou les Pſeaumes de David, avec tout ce que les eſprits les plus élevés du Paganiſme ont penſé de la Divinité: mais en même tems il faut avoüer, que jamais Auteurs ne s'expliquérent d'une maniére ſi ſimple & ſi populaire. Certainement, ſi ces docteurs étoient comme les autres, ils s'exprimeroient plus noblément, ayant aſſez d'eſprit pour penſer des choſes ſi grandes; ou ils penſeroient baſſement, n'ayant pas aſſez d'eſprit pour s'exprimer d'une maniére plus élevée.

CHAPITRE III.

Où l'on continue d'examiner les caracteres de divinité qui ſont dans la révélation Judaïque.

NOn ſeulement on voit un caractere fort extraordinaire & fort ſurprenant dans l'Ecriture des Juifs, mais on y trouve les doutes de la raiſon éclaircis, & les mouvemens de la conſcience ſatisfaits: & ſi la raiſon & la conſcience viennent de Dieu, on aura de la peine à concevoir, que la révélation des Juifs puiſſe avoir un autre principe.

L'ame de l'homme ſe plaint qu'on lui enſeigne mille choſes peu néceſſaires. Elle connoit les régles de l'Eloquence, les maximes de la Politique & de la Juriſprudence, les loix de la guerre. Elle n'ignore pas les beaux arts. Elle a pénétré dans les ſecrets des ſciences: & ſi elle ne connoit pas toutes ces choſes à-fond, elle en a une connoiſſance ſuffiſante, & aſſez proportionnée à ſon état. Mais elle ignore tout ce qui la regarde. Elle ne ſait ni d'où elle vient, ni où elle va, ni qui l'a miſe dans ce monde, ni pour quelle fin elle y eſt, ni quelle eſt l'origine de ce monde qu'elle habite. Elle trouve en elle-même des contrariétés incompréhenſibles, un cœur rebelle à ſes loix,

loix, une loi qui combat les penchans du cœur. Qui l'éclairera dans ces effroyables obſcurités? Tous les docteurs qu'elle conſulte augmentent ſes doutes par la maniére douteuſe & timide dont ils s'expliquent, par les contradictions dans leſquelles ils tombent, ou par l'extravagance de leur philoſophie. Qu'elle conſulte la révélation des Juifs, elle ſera ſatisfaite.

La raiſon ne ſauroit ſe perſuader qu'il y ait une éternité, ou, comme veulent quelques-uns, un nombre preſque infini de ſiécles que la ſociété des hommes ſubſiſte. La nouveauté des arts & des ſciences nous montre la fauſſeté de ces opinions. La révélation des Juifs vous enſeignera la même choſe.

La raiſon a beau étudier le mouvement de la matiére, elle ne conçoit point & ne concevra jamais que le mouvement puiſſe produire la penſée, ou que la penſée puiſſe ſortir du mouvement. Elle nous conduira à croire, que ce qui penſe en nous eſt différent de ce qui eſt matériel, que ce qui penſe n'ayant aucunes parties, ne ſauroit eſtre diſſous, & que n'eſtant point d'une nature à être diſſous, il eſt immortel ou incorruptible en ſoi. Liſez la révélation Judaïque: elle vous enſeignera que l'ame & le corps ont une ſource & une durée fort différente; que l'un a été pris de la terre, au-lieu que

l'autre eſt venu de Dieu ; & qu'auſſi l'un retourne à Dieu qui l'avoit donné, pendant que l'autre ſe réſout en la terre qui eſt ſon élément.

Nôtre raiſon & nôtre conſcience nous enſeignent que nous ſommes méchans & corrompus ; que Dieu n'eſt point l'auteur de cette malice qui viole la loi naturelle. Conſultez l'Ecriture des Juifs : elle vous apprendra plus diſtinctement toutes ces vérités.

La nature nous avoit appris qu'il y a un Dieu ; que Dieu eſt juſte, bon & ſage ; qu'il y a une religion ; que la religion naturelle a Dieu pour ſon principe ; que cette religion eſt devenüe inutile, les hommes s'étant corrompus & abandonnés à leurs propres égaremens ; & que ſi Dieu a voulu ſe conſerver quelques adorateurs dans le monde, il a dû ſe faire connoître une ſeconde fois, & ajouter une révélation à celle de la nature. Et qu'eſt-ce que l'Ecriture des Juifs, ſi ce n'eſt une excellente confirmation de toutes ces vérités ?

La raiſon s'apperçoit de ſes propres égaremens, lors qu'elle voit dans le Paganiſme l'abus prodigieux qu'elle a fait de ſes lumiéres. La révélation Judaïque corrige ces fauſſes idées ; & cela par l'aveu des Socrates & des Platons, qui avoient puiſé dans les livres des Juifs, ce qu'il y avoit de meilleur & de plus ſain dans leur Philoſophie,

phie, comme les Antiquaires l'ont tant de fois montré.

Il eſt certain que la nature, j'entens la nature raiſonnable, nous porte à nous aimer nous-mêmes, à aimer le prochain, & à aimer Dieu. Celui qui a un cœur, doit ſentir toutes ces vérités. La corruption avoit mis le déréglement dans l'ame des hommes à ces trois égards. Ils s'aimoient mal, c'eſt-à-dire, par rapport à de faux biens. Ils aimoient mal le prochain, ne s'uniſſant avec lui que par intérêt, par politique, ou par crainte. Ils n'aimoient point Dieu, puis qu'ils ne le connoiſſoient point par malice ; ou que le connoiſſant, ils ne vouloient point le glorifier. Conſiderez la révélation Judaïque : elle remedie à tous ces déſordres. Elle nous apprend à nous aimer comme il faut, puis qu'elle régle les déſirs & les prétentions de l'amour propre par la juſtice & par la tempérance. Elle condamne les mauvais principes de l'union que nous avions avec les autres, comme l'injuſtice, l'intérêt, &c. & elle nous oblige à nous attacher à eux par la charité, qui eſt le lien le plus ſolide de la ſocieté humaine. Enfin elle nous commande d'aimer Dieu par deſſus toutes choſes, de tout nôtre cœur, de toutes nos forces & de tout nôtre entendement : & par là elle établit ſolidement le principe général de nos devoirs, coupe la racine à tous les vices, & produit l'ame de toutes les vertus.

Chaque choſe a ſa fin & ſon centre. Le centre où aboutiſſent toutes les veües de la Politique, c'eſt le bien & la proſpérité de l'Etat. Le centre où aboutiſſent toutes les paſſions humaines, c'eſt le plaiſir, qui ſe diverſifie en une infinité de maniéres. Le centre où aboutiſſoit la Théologie des Payens, étoit de flater l'homme, en lui montrant des Divinités faites comme lui. Mais le centre où aboutiſſent toutes les idées, tous les éxemples, tous les préceptes, toutes les hiſtoires, toutes les exhortations contenües dans l'Ecriture des Juifs, c'eſt la véritable piété & la gloire de Dieu.

Or ce qui montre mieux que c'eſt un caractere inconteſtable de ſa vérité, c'eſt qu'il ſe trouve que la fin de l'homme eſt la même que celle de la religion Judaïque, & la fin de la religion Judaïque la même que celle de l'homme.

Cet homme ne peut être fait que pour ſatisfaire ſa cupidité dans le monde, ou pour s'acquiter de ſes devoirs. Il n'eſt point deſtiné à ſatisfaire ſa cupidité, puis que celle-ci s'attache à deux objets généraux, qui ne répondent ni l'un ni l'autre à ſa deſtination. Ces deux objets ſont le plaiſir & la gloire. Le premier eſt double. Il y a le plaiſir des ſens & le plaiſir de l'eſprit. Bien-loin que l'homme ait été fait pour goûter le plaiſir des ſens, on peut dire que le plaiſir des ſens ſe rapporte lui-même à la conſervation de l'homme; étant évident que Dieu n'a attaché le plaiſir au manger & au boire, qu'afin que nous reïtérions l'uſage des alimens qui nous nourriſſent; & que l'autre eſpéce de plaiſir ſenſuel ſe rapporte à la propagation du genre humain. Pour le plaiſir de l'eſprit, c'eſt une eſpéce d'encouragement; la ſatisfaction qu'une bonne action nous inſpire, nous animant à pratiquer conſtamment la même vertu, comme chacun le conçoit ſans peine.

L'amour naturel de l'eſtime a été mis dans nôtre cœur, pour nous empêcher de nous aſſocier avec les bêtes, & pour nous porter aux actions loüables: & perſonne ne dira qu'il enferme la derniére fin de l'homme; la nature elle-même, qui nous apprend à cacher le déſir que nous avons d'être eſtimés, nous faiſant aſſez connoître que nous ſommes deſtinés à autre choſe.

Cependant le plaiſir & la gloire ſont les deux biens généraux qui ſont l'eſprit & le ſel de tous les autres par rapport au cœur des hommes, ou plutôt qui ſont ce que nous appellons dans l'idée confuſe, *le monde*; étant certain que les objets de la terre ne paroiſſent ſous la forme de biens, qu'autant qu'ils ſont agréables ou glorieux; ou qu'ils ſont le fondement de la gloire & du plaiſir, tels que ſont la vie & la ſanté.

D'où il eſt aiſé de conclurre, que le monde qui fait le but de la cupidité, ne fait pas celui

celui de l'homme ; ou, si vous voulez, que la cupidité n'eſt qu'un déréglement de nôtre ame, qui met la fin où il falloit mettre le moyen, & le moyen où il falloit mettre la fin.

Les hommes ſe ravalent avec trop d'indignité, lors qu'ils ne voyent point que le monde eſt pour eux, ſans qu'ils ſoient eux-mêmes pour le monde, & qu'ils ne doivent point faire leur centre & leur derniére fin de ce qui tend uniquement à les réveiller, ou à les conſerver, tels que ſont le plaiſir & la gloire.

Cependant ce déſordre étoit devenu général. Les Stoïciens eux-mêmes, qui faiſoient profeſſion de s'élever au deſſus des autres par la ſublimité de leur Morale, alloient d'autant plus finement à l'eſtime & à la conſidération, que c'eſtoit par le mépris même de l'eſtime & de la conſidération qu'ils y alloient. Que ſi l'on conſidére le déſintéreſſement d'un Caton, qui ſacrifioit tous ſes plaiſirs au bien de ſa patrie, juſqu'à laiſſer croître ſa barbe, marcher toûjours pieds nuds, manger debout, & ne vouloir point coucher dans un lit, auſſi-tôt qu'il vit la République troublée par les guerres de Céſar & de Pompée ; on trouvera d'abord quelque choſe de beau & d'héroïque dans cet exemple. Mais conſidérez à qui c'eſt que cet homme donnoit ſes ſoins & ſes inquiétudes, & vous verrez que c'eſt à un

un corps d'injuſtes & de tyrans, qui tendoient à s'élever ſur les ruïnes des autres Nations. Qu'importe donc de tendre ſoi-même au plaiſir & à la gloire comme à ſa derniére fin, ou de donner tous ſes ſoins à un corps de perſonnes qui ne tendent à autre choſe ? *Plutarc. in vita Caton.*

Il eſt donc vrai, que les hommes s'étoient fait une derniére fin qui n'étoit point leur derniére fin. Jamais livre ne les avoit déſabuſés véritablement à cet égard. Jamais docteur n'avoit entrepris de corriger ce déſordre. Jamais les hommes n'avoient bien conçû qu'il fallût aller plus avant. Ils croyoient qu'il falloit tout donner à leur intérêt. Ceux qui s'élevoient un peu davantage, faiſoient profeſſion de rapporter tout au bien de l'Etat : l'amour de la patrie étoit le grand principe qu'ils affectoient de ſuivre, encore qu'il ne fut ordinairement qu'un chemin plus ſûr & plus couvert, que l'amour propre prenoit pour aller à la conſidération, à la gloire & aux dignités. Quelques-uns ayant voulu s'élever juſqu'à aimer la vertu pour elle-même, en ont fait l'idole de leur orgueil.

L'Ecriture des Juifs ſeule entre toutes les Ecritures qui euſſent jamais paru, s'élevant en-effet au deſſus des paſſions, nous enſeigne que tout doit ſe rapporter à la gloire de Dieu ; & la politique doit être ſoumiſe à la religion, & non la religion à la politique ;

que la vertu se rapporte à la Divinité, & non la Divinité à la vertu ; que la fin de chaque homme est celle de la société, & la fin de la société celle de chaque homme, qui consiste à glorifier son Auteur.

Qu'on philosophe tant qu'on voudra sur la derniére fin des hommes, on sera contraint d'entrer dans l'un ou dans l'autre de ces deux sentimens : qu'on les a formés sans dessein, qu'ils n'ont point de destination ; ce qui détruit la sagesse du Créateur, & anéantit par conséquent la vérité de son éxistence fondée sur l'idée de sa sagesse : ou que l'homme, sa vie, sa santé, les alimens qui entretiennent sa santé & sa vie, le plaisir qui est attaché à ces alimens, l'amour de soi-même, le désir de l'estime, tout ce qui nous excite à la vertu, avec la vertu elle-même, se rapportent à la gloire de celui qui est le principe de tous nos devoirs, comme l'Auteur de nôtre être, & que nous ne devons cesser de glorifier, parce qu'il ne cesse de nous faire du bien.

On n'a qu'à se souvenir ici de tout ce qui a esté dit sur le sujet de la religion naturelle ; & l'on ne pourra se dispenser de regarder la révélation des Juifs comme son rétablissement, comme l'on est forcé de demeurer d'accord, que le Paganisme en est la corruption.

Cependant, comme il n'est pas possible que Dieu se révéle, sans qu'il frappe l'esprit des

des hommes par des merveilles qui caractérisent sa révélation, ces premiéres marques de divinité que nous avons marquées, sont soûtenües par des miracles & des prophéties, qui étant des ouvrages surnaturels, servent à nous faire connoître, que celui qui se manifeste est le Maître de la Nature. Les miracles sont des faits contestés, & il n'est pas tems encore de les mettre en veüe : mais les prophéties sont des preuves sensibles & parlantes qui ne sauroient nous tromper, puis que leur évidence dépend de leur accomplissement, & d'un accomplissement qui doit nous estre connu.

CHAPITRE IV.

Où l'on continüe d'éxaminer les caracteres de divinité qui sont dans la révélation Judaïque, par la considération des prophéties.

TOute l'Ecriture des Juifs n'est, pour ainsi dire, qu'un tissu de prophéties. Noé maudissant Cham pére de Canaan, prédit ce qui arrivera aux descendans de ce dernier. Jacob mourant prévoit la maniére dont ses enfans seront partagés dans la terre de Canaan, & quelle sera la condition de chaque Tribu. Moïse annonce l'idolâtrie & la superstition, à laquelle le Peuple d'Israël devoit s'abandonner aprés sa mort.

mort. Esaïe prédit la venüe & la prospérité de Cyrus, cent ans avant la naissance de celui-ci. Il y a divers Prophétes qui marquent la prochaine arrivée des Babyloniens, & la servitude du Peuple de Dieu. Jérémie prédit qu'elle ne durera que 70. années. Daniel marque la derniére & effroyable ruïne de Jérusalem par les armées Romaines, & divers autres événemens qui ne sont guéres moins remarquables. Et tous les Prophétes, sans exception, depuis Moïse jusqu'à Malachie, annoncent la vocation des Payens, & prédisent cet événement accompagné de circonstances tout-à-fait remarquables.

Nous nous engagerions dans une longueur infinie, si nous voulions maintenant éxaminer tous ces oracles à-part. Il suffit de choisir deux ou trois prophéties bien circonstantiées, qui nous feront juger du caractere des autres, si nous les éxaminons avec soin. Daniel nous les fournira telles que nous les souhaitons.

Le songe de Nebukadnetsar est assez connu, & peu de gens ignorent l'interprétation que Daniel lui en donna. *Toi Roi*, dit-il, *és le Roi des Rois, d'autant que le Dieu des cieux t'a donné Royaume, puissance, force & gloire. Et aprés toi s'élévera un autre Royaume moindre que le tien: puis un autre Royaume d'airain qui dominera sur toute la terre. Et le quatriéme Royaume sera comme du fer, parce que le fer*

fer brise toutes choses & en vient à-bout: & comme le fer brise toutes choses, ainsi ce Royaume brisera tout. Quant à ce que tu as vû les pieds & les artueils estre en partie de terre à potier, en partie de fer; c'est que le Royaume sera divisé, & il y aura en lui de la force du fer, parce que tu as vû le fer mêlé avec la terre à potier. Et ce que les artueils des pieds étoient en partie de fer, & en partie de terre; c'est que ce Royaume sera en partie fort, & en partie fresle. Mais ce que tu as vû le fer mêlé avec la terre à potier, c'est qu'ils se mêleront par semence humaine; mais ils ne se joindront point l'un avec l'autre, comme le fer ne se peut mêler avec la terre. Et au tems de ces Rois, le Dieu des cieux suscitera un Royaume lequel ne sera jamais dissipé: mais il brisera & consumera tous ces Royaumes-là, & il sera établi éternellement. Et d'autant que tu as vû qu'une piérre de la montagne a esté coupée sans main, le grand Dieu a fait connoître au Roi ce qui arrivera ci-aprés; & le songe est véritable, & son interprétation certaine.

Il n'est pas bien difficile de s'appercevoir, que cet oracle nous met devant les yeux les quatre grandes Monarchies qui ont affligé le Peuple de Dieu depuis le déluge jusqu'à Jesus Christ, à la venüe duquel elles ont pris fin; qui sont l'Empire des Assyriens, celui des Médes, celui des Perses, & celui des Grecs; que le fer représentant la quatriéme Monarchie, nous représente la force prodigieuse de l'Empire des Grecs, lequel

quel presqu'en un instant brisa toutes les autres puissances; que le mélange du fer & de la terre représentant la division de cet Empire, nous fait assez connoître ce qui arriva, lors qu'aprés la mort d'Alexandre, les Grands ayant partagé ses conquêtes, il se forma diverses Dominations moins puissantes que la premiére; & que les divers mariages par lesquels les Rois d'Egypte s'unirent avec ceux de Syrie, sans pourtant que cette union fût jamais ni solide, ni durable, répondent assez bien à la terre de la statüe, qui ne peut s'unir avec le fer; & nous verrons dans la suite, que la piérre qui fut coupée sans main d'une montagne, & qui brisa la statüe, enferme sous une image mystérieuse, une prophétie qui a eu son accomplissement.

Nous pouvons joindre au songe de Nébukadnetsar, une vision qu'eut Daniel lui-même, & qu'il décrit en ces termes. *Je levai mes yeux, & regardai, & voici un bélier se tenoit auprés du fleuve, & il avoit deux cornes; & les deux cornes étoient hautes, dont l'une étoit plus haute que l'autre, & la plus haute s'avançoit en derriére. Je vis ce bélier heurtant de ses cornes contre l'Occident, & contre le Septentrion, & contre le Midi: & aucune bête ne pouvoit subsister devant lui: & il n'y avoit personne qui lui pût rien ôter, & il faisoit selon sa volonté, & il se faisoit grand. Et comme j'y prenois garde,*

voici un bouc d'entre les chévres venoit d'Occident sur le dessus de toute la terre, & ne touchoit point à la terre. Et ce bouc avoit une corne qui paroissoit entre ses yeux: & il vint jusqu'au bélier qui avoit deux cornes, lequel j'avois vû qui se tenoit auprés du fleuve, & il courut contre lui en la fureur de sa force. Je le vis s'approcher du bélier, & il s'enfelonna contre lui, & il heurta le bélier, & brisa ses deux cornes; & il n'y avoit aucune force au bélier pour tenir bon contre lui: & quand il l'eut jetté par terre, il le foula, & nul ne pouvoit délivrer le bélier de sa puissance. Alors le bouc d'entre les chévres devint fort grand: & sitôt qu'il fut devenu puissant, sa grande corne fut rompüe, & au lieu de celle-là, il en crût quatre apparentes vers les quatre vents des cieux; & de l'une d'elles sortit une autre petite corne qui s'agrandit contre le Midi, & contre l'Orient, & contre le païs de Noblesse; & elle s'agrandit jusqu'à l'armée des cieux & des étoiles, & les foula: & un certain tems lui fut donné contre le sacrifice continuel par infidélité, & il jetta la vérité par terre, & il fit des exploits, & prospera. C'est là la vision, & voici l'interprétation qui lui en fut donnée.

Le bélier que tu as vû ayant deux cornes, ce sont les Rois des Médes & des Perses: & ce bouc velu, c'est le Roi de Javan: & la grande corne qui est entre ses yeux, est le premier Roi: & ce qu'elle s'est rompüe, & que quatre cornes sont survenües au lieu de celle-là, ce sont quatre Royaumes lesquels s'établiront d'une Nation, mais non-

pas

pas selon la force de l'autre : & en la fin de leur regne, quand le nombre des deloyaux sera accompli, il s'élevera un Roi selon de face, & entendu en subtilités, & sa force sera renforcée, non-pas néanmoins par sa force, & il detruira à merveilles, & il prosperera, & il fera de grands exploits, & il détruira les puissances & le Peuple des Saints : même comme il l'aura entendu, & qu'il aura fait avancer La tromperie en sa main, & il se magnifiera en son cœur, & il en gâtera plusieurs par prospérité. Il résistera contre le Seigneur des Seigneurs : mais il sera brisé sans main. Il ne se peut rien de plus circonstantié que cette prophétie, & il ne se peut rien aussi de plus éxactement accompli.

Car il est vrai, qu'aprés la Monarchie des Assyriens, s'éleva celle des Médes & des Perses, qui tantôt sont considérés comme formant deux divers Empires, & tantôt comme n'en faisant qu'un seul, dont ces deux Peuples étoient comme les deux cornes. *L'une étoit plus haute que l'autre*, parce que les Perses furent plus puissans que les Médes. *La plus haute corne s'avançoit en arriére*, parce que l'Empire des Perses s'étendit vers l'Orient & vers les lieux opposés à celui où étoit Daniel, lors qu'il eut cette vision. *Ce bélier heurtoit de ses cornes contre l'Occident, le Septentrion & le Midi.* C'est-à-dire, que les Perses avoient des guerres continuelles avec les Grecs qui étoient du costé d'Occident, avec les Scythes qui habitoient vers le Septentrion,

tentrion, & avec les Egyptiens qui occupoient le Midi ; ce qui ne peut être ignoré par tous ceux qui ont quelque connoissance de l'histoire. *Aucune bête ne pouvoit subsister devant le bélier.* C'est qu'il n'y avoit point de Peuple qui pût résister à la puissance des Perses. *Ce belier faisoit sa volonté, & se faisoit grand.* Cela veut dire, que l'Empire des Perses s'augmentoit chaque jour, lors que les Macédoniens arrêtérent le cours de ses prospérités. La Monarchie des Macédoniens nous est répréſentée dans cette prophétie, *comme un bouc venant d'Occident*, parce que la Grece étoit à l'Occident de la Perse où allérent les Macedoniens. *Il paroissoit venir sur le dessus de toute la terre.* C'est que les Macédoniens s'avançant pour combatre Darius, se rendoient les maîtres de toutes les provinces qui étoient à leur droite & à leur gauche. Il est dit que *ce bouc ne touchoit point à la terre.* Cela marque la rapidité de ses conquestes. *Il avoit une corne qui paroissoit entre ses yeux, & cette corne étoit le premier Roi de cette grande Monarchie*, suivant l'explication qui en fut donnée à Daniel. Chacun conçoit sans peine, que ce ne peut estre là qu'Aléxandre le Grand. *Le bouc courut contre le belier, & brisa ses deux cornes.* Cela signifie les batailles que les Macédoniens gagnérent en si peu de tems contre les Perses, dont ils renversérent l'Empire. *Et nul ne pouvoit delivrer*

livrer le bélier de ſa puiſſance. Cela nous marque les efforts inutiles qu'on fit pour réſiſter aux armes des Macédoniens. *Alors le bouc d'entre les chévres devint fort grand.* L'Empire des Macédoniens s'accrut extrémement, lors qu'aprés la mort de Darius, ils eurent vaincu Porus & ſubjugué les Indiens. *Mais ſi-tôt qu'il fut devenu grand, ſa grande corne fut rompüe.* L'armée des Macédoniens ne fut pas plutôt de retour de l'expédition des Indes, qu'Aléxandre le Grand mourut. *De cette corne il en crut quatre apparentes vers les quatre vents des cieux.* Les ſucceſſeurs d'Aléxandre ayant fait entre eux le partage de ſes conquêtes, qu'ils uſurpérent d'abord ſous le titre de Gouvernemens, ils ſe diviſérent, & par leur diviſion ils établirent quatre Monarchies principales, qui furent celle d'Egypte vers le Midi ſous les Ptolomées; celle de la Thrace, du Pont, de la Cappadoce & de l'Aſie Mineure ſous Lyſimacus & ſes ſucceſſeurs vers le Nort; celle de Syrie à l'Orient ſous les Séleucides; & enfin celle de Macedoine ſous des Rois de diverſes familles vers l'Occident. Il y eut, à-la-vérité, d'autres petits Eſtats qui ſe formérent de l'Empire d'Aléxandre: mais il n'y eut que ces quatre Royaumes qui fuſſent bien conſidérables; ce qui répond à cette expreſſion, *Il en crut quatre apparantes; & de l'une d'elles ſortit une autre petite corne qui s'agrandit contre Midi, & contre Orient,*

Orient, & contre le païs de Nobleſſe. Antiochus ſurnommé l'Illuſtre, ſorti des Rois de Syrie ou des Séleucides, qui tenoient un de ces quatre Royaumes, s'agrandit par les guerres qu'il eut avec les Egyptiens qui étoient vers le Midi, avec les Parthes qui étoient à l'Orient de la Syrie, & avec la Judée, qui eſt appellée dans l'Ecriture le païs de Nobleſſe, Jerem. 3. Ezech. 20. *Il s'agrandit juſqu'à l'armée des cieux, & jetta bas quelques-uns de l'armée & des étoiles, & les foula: & certain tems lui fut donné contre le ſacrifice continuel par infidélité, & jetta la verité par terre, & fit des exploits, & proſpéra.* Il ne faut que lire l'Hiſtoire des Macchabées, pour voir que tout cela s'accomplit fort éxactement en la perſonne d'Antiochus l'Illuſtre: ou, ſi l'on veut, il ne faut que conſidérer l'interprétation qui en eſt donnée à Daniel, & qui paroit plûtôt hiſtorique que prophétique. Le tems du regne d'Antiochus y eſt décrit en ces termes: *Et à la fin de leur regne, quand le nombre des déloyaux ſera accompli, s'élévera un Roi,* &c. Car il eſt vrai que la Monarchie des Séleucides fut bientôt aprés détruite par les Romains. Son naturel eſt décrit dans cette prophétie, tel qu'il nous eſt répréſenté par Tite Live, Polybe, &c. *Il ſera furieux de viſage, & entendu en ſubtilités.* Il eſt prédit qu'il fera la guerre aux Juifs, & qu'il les opprimera, lors que l'oracle ajoûte, *Il détruira les puiſſances & le Peuple des Saints.* Ses ſuccés & ſes

avantages acquis par la ruſe & par la fraude, nous y ſont encore répréſentés ; *& même*, eſt-il dit, *comme il l'aura entendu, & qu'il aura fait avancer la tromperie en ſa main, il ſe magnifiera en ſon cœur, & il engâtera pluſieurs par proſpérité.* Sa mort enfin & le genre de ſa mort rapportés dans le livre des Macchabées, s'y trouvent aſſez bien marqués dans ces derniéres paroles : *Il réſiſtera contre le Seigneur des Seigneurs : mais il ſera briſé ſans main.*

Celui qui ne ſera pas ſatisfait de toutes ces prophéties, n'a qu'à lire celle qui eſt contenüe au Chap. 9. du livre de Daniel. Sa longueur nous empêche de la rapporter. Là il trouvera la naiſſance de la Monarchie des Grecs, ſa décadence par la mort d'Aléxandre, la naiſſance des quatre grandes Monarchies qui ſe formérent du débris de celle-là, les guerres qui furent en-ſuite entre les Ptolomées & les Séleucides, leurs tréves, leurs accords, leurs mariages, leurs progrés, leurs défaites, leurs alliances, les efforts d'Antiochus contre le Peuple Saint, & enfin la ruïne des ſucceſſeurs d'Aléxandre, & la fin des Empires qui avoient affligé le Peuple de Dieu. On n'a qu'à comparer cette prophétie de Daniel avec Tite Live, Juſtin, Polybe, &c. & l'on doutera, ſi le Prophéte ne mérite pas, auſſi-bien qu'eux, la qualité d'Hiſtorien.

Il n'eſt point néceſſaire qu'on s'arrête ici

ici à des minuties de critique : nous raiſonnons par le gros de la prophétie, qu'on ne peut douter qui ne ſoit claire & éxactement accomplie. C'eſt aux incrédules à dire ce qu'ils en penſent.

Porphyre parlera pour tous. Il ſoûtient que le livre de Daniel eſt ſuppoſé, & que les prophéties qui y ſont contenües, ont eſté compoſées aprés l'événement. Il les a trouvées ſi claires, qu'il n'a pas crû qu'elles pûſſent lui laiſſer d'autre défaite que celle-là, qui ſe détruit d'elle-même, & qui ne ſeroit pas digne qu'on s'y arrêtât, ſi l'on voyoit que les incrédules euſſent quelque choſe de meilleur à dire.

Car qui ne voit, que ce n'eſt là qu'un ſoupçon, qui vient uniquement de l'envie qu'on a que ce ne ſoient pas là de véritables prophéties ? A-t-on jamais douté parmi les Juifs, de l'autorité du livre de Daniel ? S'eſt-on jamais plaint de cette ſuppoſition ? Et comment Joſeph rapporte-t-il que le Souverain Sacrificateur des Juifs fit voir à Aléxandre le Grand, les prophéties de Daniel qui lui promettoient l'Empire ? Ou comment ce Monarque traita-t-il les Juifs avec tant d'humanité à cette conſidération, ſi ces prophéties ne ſont point de cette date-là. Le moyen que toutes les différentes Sectes, qui partagérent les Juifs depuis le ſiécle d'Aléxandre le Grand, euſſent conſenti à la ſuppoſition de ce livre ?

Mais qui ne voit, que ſuppoſé, ou non, ce livre eſt inconteſtablement prophétique; puis que ces deux vérités ſont infiniment évidentes: la premiére, que le livre de Daniel ſubſiſtoit avant la venüe de Jeſus Chriſt: la ſeconde, que les plus remarquables prophéties de Daniel ont eu leur accompliſſement ou vers ce tems-là, ou quelque tems aprés; & que la derniére déſolation de Jéruſalem, par éxemple, produite par les aigles abominables, ou par les aigles Romaines, & citée par Jeſus Chriſt, ne ſauroit avoir eſté ajoûtée aprés l'événement, comme cela ſera prouvé avec plus d'étendüe dans la ſuite?

Que les incrédules s'agitent tant qu'ils voudront, qu'ils inventent tout ce qui leur plaira; ils ſeront obligés de penſer que ces prophéties qu'on leur fait voir en ſi grand nombre dans l'Ecriture des Juifs, ont eſté ajoûtées aprés l'événement, ou qu'elles ſont un effet du hazard, ou qu'elles partent d'un autre eſprit que de l'Eſprit de Dieu; & cependant il faut qu'ils renoncent à toutes les lumiéres du ſens commun, s'ils veulent conſerver aucun de ces trois ſoupçons.

Il leur ſera impoſſible ſans doute, pour peu qu'ils ſe piquent d'eſtre raiſonnables, de penſer que des prophéties auſſi ſuivies, en ſi grand nombre, ſi circonſtantiées, ſi extraordinaires & ſi éxactement accomplies,

plies, ſoient la production du hazard. Ils ſeront contraints de reconnoître qu'elles ſont plus anciennes que l'évenement; & la ſeule prophétie de la vocation des Payens, répétée dans preſque toutes les pages de cette Ecriture, leur arrachera cet aveu malgré qu'ils en ayent: & on leur fera voir, que ſi ces prophéties ont un principe ſurnaturel, elles ne viennent ni de l'Eſprit malin, ni d'aucune autre ſource que de l'Eſprit de Dieu, lors qu'on unira ces prophéties avec les autres caracteres de divinité que l'on trouve dans cette révélation, avec cette ſublimité dans la doctrine, cette ſimplicité de ſtile, cette candeur des mœurs, cette bonne foi ſi ſenſible, ce déſintéreſſement dans la fin, cette ſainteté dans la morale, cette proportion avec la religion naturelle, cet eſprit de piété, ce ſel de vertu qui l'aſſaiſonne par tout, & ce je-ne-ſai-quoi divin qu'on ne peut dire, & qu'une bonne ame ſent mieux qu'elle ne l'exprime. En vérité, il faudroit un monſtrueux renverſement d'eſprit, pour attribüer une telle révélation à l'Eſprit des ténébres. Mais ſi ce n'eſt pas cela qu'ils diſent, que diront-ils donc?

CHAPITRE V.

Que supposé que nous trouvions des caracteres de divinité dans la révelation Judaïque, nous pouvons de cela même nous assûrer qu'elle n'a pas été essentiellement corrompüe.

LA révélation des Juifs étant divine, nous devons d'abord nous assûrer que la providence veille à ce que les hommes ne la changent & ne la corrompent par leur malice; puis que Dieu est engagé par sa propre bonté & par sa propre sagesse, à la conservation de ses ouvrages.

Il y auroit de l'extravagance & de l'impiété, à avoir moins de confiance en Dieu dans la religion que dans la nature. Comme donc nous ne craignons point que la bonté de Dieu se démente, en permettant que les moissons qui germent cette année ne produisent que du poison, encore qu'il ne falut pour cela qu'une configuration de parties différente de l'ordinaire; nous ne craindrons pas aussi que sa sagesse permette jamais, qu'une révélation destinée à nous procurer la vie, serve à nous donner la mort.

Ceux qui n'ont ni assez de lumiére, ni assez de loisir pour éxaminer dans le détail quels sont les moyens que la sagesse divine a employés pour nous conserver cette révélation

lation pure & incorruptible, doivent & se consoler, & se rassûrer entiérement par cette considération.

Il est certain même, que c'est là une disposition fondamentale, sans laquelle nous ne sommes capables ni de foi, ni de religion. Ce ne seroit jamais fait, si pour croire il faloit entrer dans toutes ces longues discussions que demande la curiosité des hommes, ou la défiance des incrédules. Il suffit premiérement, d'appercevoir des caractéres de divinité dans l'Écriture; ce qui arrivera infailliblement par la seule lecture de ce Livre admirable, à-moins qu'on ne s'aveugle soi-même par l'effort de ses passions: & en second lieu, de s'assûrer que Dieu est trop bon, pour vouloir nous tromper par la fausseté des choses qu'il nous révéleroit, & trop sage, pour permettre que sa révélation souffre quelque changement essentiel.

Car comme c'est manquer de respect envers Dieu, que de douter de la vérité de ce qu'il dit, encore que nôtre raison ne le comprenne pas tout-à-fait; c'est l'offenser aussi, que de se défier de la pureté de sa révélation, encore que nous ne sachions pas toutes les voyes que sa sagesse a employées pour nous la conserver entiére; la confiance en sa sagesse & en sa bonté n'estant pas moins légitime, que celle que nous avons en sa vérité, & faisant une partie

conſidérable du ſacrifice que la foi lui préſente.

Il eſt donc vrai, que lors qu'on a reconnu l'Ecriture des Juifs pour divine, on ne ſauroit plus trouver de retranchement pour perſévérer dans ſes doutes. Qu'on feigne tant qu'on voudra, qu'elle a eſté rétablie par Eſdras; cela ne fait rien. Car quand elle l'auroit été, il faudroit qu'elle l'eût eſté par l'ordre de Dieu & par l'inſpiration du Saint Eſprit. Un ſimple homme n'a point mis dans l'Ecriture des Juifs tous ces caracteres de divinité que j'y apperçois. Eſdras éclairé des ſeules lumiéres de la nature, n'a pû prédire ſi éxactement une infinité de choſes qui ſont arrivées aprés lui. On verra dans la ſuite le peu de fondement qu'il y a dans cette fiction.

Cependant, telle eſt la merveille de la ſageſſe divine, que ce qui avoit donné lieu aux doutes des incrédules, ſert à les diſſiper; & que ſans aller plus loin, leurs difficultés ſervent à raſſûrer nôtre foi.

La diverſité du ſtile objectée par quelques-uns, nous fait voir que ces livres admirables n'ont pas eſté écrits par un ſeul homme, & que ce n'eſt point Eſdras qui en eſt l'Auteur. Les petites variétés de Chronologie, ou plutôt ces apparences de variété que nous laiſſons aux interprétes à concilier, nous raſſûrent du-moins contre le ſoupçon que nous pourrions avoir, que ces

ces Ecrivains ſe ſoient copiés les uns les autres. Les répétitions y ſont d'un uſage merveilleux; étant abſolument néceſſaire, que les vérités eſſentielles & importantes ſoient répétées, afin qu'on n'en puiſſe prétexter l'ignorance, ni corrompre la vérité. La ſimplicité du ſtile répond au deſſein que la ſageſſe divine a eu, de rendre cette révélation proportionnée à la portée de tout le monde. Les tranſpoſitions, les parentheſes, & tout ce qui ſemble dans l'Ecriture contraire aux loix de la politeſſe, nous marquent un caractére élevé au deſſus de l'affectation & des vains ornemens d'une éloquence qui eſt toûjours ſuſpecte d'intérêt, ou de vanité. Les diverſes leçons, les termes ſynonimes, la variété des ponctuations réveillent & attachent l'eſprit des hommes, lequel ſans ces petites difficultés conſidéreroit avec autant de ſens froid & d'indifférence les merveilles de la ſeconde révélation auſquelles il ſeroit trop accoûtumé, que nous conſidérons celles de la premiére. Outre que ces ſortes d'accidens ne peuvent s'éviter, à-moins que d'un miracle conſtant & perpétuel, qui n'eſt point dans l'ordre de la providence, & n'y ſauroit être, parce qu'il ceſſeroit d'eſtre un miracle, s'il ſubſiſtoit toûjours. D'ailleurs, comme il a falu qu'il y eût des difficultés dans les myſtéres, pour éxercer nôtre eſprit, & pour le ſoûmettre; il a eſté néceſſaire auſſi que la ré-

révélation des Juifs parût ſujette aux accidens qui arrivent aux autres livres, pour éxercer la foi encore à cet égard, & donner lieu à la confiance que nous devons avoir en la ſageſſe divine.

Les incrédules, qui aiment à vétiller là-deſſus, feroient bien mieux de conſidérer, ſi ces difficultés mêmes n'entrent point dans le plan de la religion, & ne font point partie du conſeil de Dieu. Car pour nous, nous les regardons comme des ombres néceſſaires à la beauté du tableau, & nous n'avons pas de peine à leur trouver des uſages qui en découvrent la raiſon & la néceſſité.

Nous pourrions nous arrêter ici. Il ſuffiroit d'avoir remarqué des caracteres de divinité dans la révélation Judaïque; & tout-au-plus on ne pourroit éxiger de nous avec juſtice, que d'inſiſter un peu plus long-tems ſur l'éxamen de ces marques que nous avons déja touchées & de mettre en veüe celles qui nous reſtent à découvrir. Mais il faut porter plus loin la complaiſance que nous voulons bien avoir pour les incrédules, & quoi que nous n'y ſoyons pas obligés, leur faire voir que les moyens dont la providence divine s'eſt ſervie pour conſerver ſa révélation, ne pouvoient eſtre plus propres ni plus efficaces, & que la merveille de la ſageſſe de Dieu éclate ſur tout, en ce que ſans miracle elle a rendu la corruption de l'Ecriture des Juifs entiérement impoſſible.

CHAPITRE VI.

Où l'on éxamine les voyes dont la ſageſſe de Dieu s'eſt ſervie pour conſerver la révelation des Juifs pure & invariable.

ON comprendra diſtinctement, que la providence divine a pourvû par des moyens admirables à la conſervation des livres dont il s'agit, ſi l'on fait toutes ces réfléxions. I. Que ceux entre les mains deſquels nous les trouvons, ſont des Juifs, Nation de tout tems ſi zélée à conſerver ce qu'elle regarde comme la révélation qui lui a été donnée de Dieu, qu'elle s'expoſe volontiers au feu, pluſtôt que de rien perdre de cet attachement. II. Que les cœurs des Juifs ont toûjours été attachés à ces livres, comme à une Ecriture qui enferme leurs droits & leurs priviléges, qui contient les titres qu'ils avoient pour poſſéder la terre de Canaan, & qui fonde tous les avantages qu'ils prétendent avoir ſur les autres Nations. III. Que Dieu avoit établi des Lévites pour être les gardiens de ces livres. IV. Que le peuple de ſon côté devoit les lire, s'en entretenir inceſſamment, & en entendre ſolemnellement la lecture de ſept en ſept ans: ce qui détruit le ſoupçon qu'on pourroit avoir, que

que les Lévites lui pûſſent impoſer à cet égard. V. Que Moïſe avoit engagé toutes les perſonnes qui recevroient ces livres, à ne ſouffrir pas qu'on les changeât, en diſant expreſſément, *Tu n'ajoûteras à cette Loi, & n'en diminueras.* VI. Que Dieu n'avoit pas ſeulement établi des gens pour garder les Livres Sacrés, mais qu'il choiſit même un lieu aſſûré pour cela; la Loi ayant été miſe premiérement dans le Tabernacle par le commandement de Dieu, & en-ſuite dans le temple que Salomon bâtit. VII. Que la providence a permis qu'il y eût toûjours des diviſions parmi les Juifs, diviſion entre les Princes, diviſion entre les Tribus, diviſion entre des Sectes différentes; ou qu'ils fuſſent ſoumis à des Nations étrangeres qui les maltraitoient: ce qui ne leur auroit jamais laiſſé la liberté ni les moyens de changer l'Ecriture, quand même ils en auroient eu l'intention. VIII. Que les captivités des Iſraëlites n'ont pas été aſſez longues, ni même aſſez univerſelles, pour avoir fait oublier aux Juifs les choſes qui étoient contenües dans leur Loi. IX. Que ces choſes mêmes étant écrites en quelque ſorte dans des monumens extérieurs & ſenſibles, puis que les cérémonies qui ſe pratiquoient communément parmi les Juifs, étoient deſtinées à leur mettre devant les yeux la plus-part des choſes qui étoient contenües dans leur Ecriture; on ne peut ſuppoſer que la ſubſtance de cette Ecriture ait pû ſe perdre. X. Que l'Ecriture des Juifs eſt d'une telle nature, que ſi elle a été corrompüe dans l'eſſentiel, c'eſt-à-dire, dans les prophéties & dans les faits miraculeux qu'elle rapporte, il faut qu'elle ait été entiérement ſuppoſée; parce que n'étant qu'un tiſſu de prophéties & de faits miraculeux, il faut qu'elle ne ſoit toute entiére qu'une invention, ſi les prophéties & les faits miraculeux qu'elle rapporte ſont des fictions; & que d'ailleurs il y a de l'extravagance, à dire que toute l'Ecriture des Juifs ſoit ſuppoſée, comme cela paroîtra dans la ſuite.

Cependant, comme l'amas de pluſieurs raiſons, dont chacune en particulier n'auroit pas de force, ſeroit foible lui-même & de peu d'utilité, nous prétendons examiner l'une aprés l'autre toutes ces conſidérations, qui rendent ſûre la révélation des Juifs à nôtre égard.

Je regarde donc d'abord au caractere de ces perſonnes, à qui l'on prétend que les oracles de Dieu ont été confiés. Je conſidére que depuis la venüe de Jeſus Chriſt, les Juifs ont pluſieurs fois ſouffert le martyre pour leur Ecriture. Ils l'ont portée dans tous les lieux où ils ſont allés, & ils l'ont gardée avec une fidélité ſi inviolable, qu'il auroit été abſolument impoſſible à qui que ce ſoit, de la corrompre, ſans être

être d'abord convaincu d'impoſture par ces témoins. On doit même extrémement remarquer, que les Juifs ont été fidéles à ne corrompre point les paſſages qui ſervent aux Chrêtiens, & qui les rendent eux-mêmes infames par toute la terre, en établiſſant la vocation de celui que leurs Péres ont crucifié. Quelle raiſon auroit-on d'avoir une autre penſée des Juifs qui ont vécu depuis Moïſe juſqu'à Jeſus Chriſt? Ou pluſtôt, quelle extravagance n'y auroit-il pas, à croire que des Juifs diſperſés, errans, ſans chef, ſans conducteurs, ſans Prophétes, ſans diſtinction de Tribus, & ſans preſque ſe connoître eux-mêmes, conſervent éxactement la Loi de Moïſe? Et qu'une Nation recueillie en un ſeul païs, partagée en douze Tribus, ayant ſans ceſſe ce livre devant les yeux, & s'entretenant tous les jours des choſes qui y ſont contenües, conſpire dans le deſſein de corrompre entiérement cette Ecriture, ou de la recevoir corrompüe?

Qui croira, qu'avant la venüe de Jeſus Chriſt, il y ait eu une ſuite d'Ecrivains qui ſe ſoient vantés fauſſement d'avoir l'eſprit prophétique; & que depuis Jeſus Chriſt juſqu'à nous, il ne ſe trouve perſonne parmi ce Peuple qui ait oſé prendre la qualité de Prophéte?

Pour conſoler les Juifs d'une captivité qui ne doit durer que 70. ans, il paroit pluſieurs

ſieurs hommes, qui ſe diſant envoyés de Dieu, prédiſent la délivrance des Juifs: & depuis la derniére ruïne de Jéruſalem, il ne ſe trouve pas même parmi eux une prophétie qu'ils reçoivent, qui les conſole dans cette grande diſperſion dont ils ignorent la cauſe, & qui leur prédiſe leur rétabliſſement. Cela eſt un peu ſurprenant, & je ne ſai ſi les incrédules y ont bien penſé.

Mais quand on ne ſauroit point juſqu'où va le zéle que les Juifs témoignent pour la conſervation de leur Ecriture, il ſeroit facile de ſe l'imaginer, en conſidérant qu'ils tiennent en quelque ſorte à cette Ecriture par tous les penchans de leur ame. Les Juifs ſe mettent infiniment au deſſus de tous les autres Peuples du monde, & ils croyent trouver les fondemens de cette préférence dans leur Ecriture. Ils regardent la terre de Canaan comme leur appartenant de droit, & ils n'ont que l'Ecriture pour voir leur titre. Les Juifs pratiquent avec ſoin & éxactitude pluſieurs cérémonies qui n'ont de fondement qu'en leur révélation. Si cette Ecriture n'eſt plus, ils n'ont plus de priviléges ni de prétentions, & il faut qu'ils ſe regardent eux-mêmes comme les derniers des hommes, ayant laiſſé perdre les oracles de Dieu qui leur avoient été confiés.

On peut bien en-effet révoquer en doute la divinité de leur révélation: mais

on ne ſauroit nier, que leur ſentiment n'ait toûjours été, que cette révélation eſt divine. Une maiſon qui a de beaux priviléges, a le ſoin de conſerver les papiers qui les contiennent. Une ville conſerve ſes regiſtres publics avec fidélité. Une Province eſt trop jalouſe de ſes droits & de ſes coûtumes, pour ſouffrir qu'on y change rien. Que dirons-nous donc de l'attachement que les Juifs ont dû avoir pour les livres qui contiennent leur révélation ? Car ce n'eſt pas ici une famille, ni une ville, ni une Province; c'eſt toute une grande Nation, qui y eſt attachée non par de petites conſidérations, mais par les plus grands intéreſts de l'Etat & de la religion. Cette Ecriture ne contient pas ſeulement leurs priviléges, ou leur Loi, ou l'objet de leurs eſpérances; elle enferme toutes ces choſes enſemble, & la providence divine a voulu qu'ils fuſſent engagés à la conſervation de ce livre, par tout ce qui peut toucher leur cœur.

Mais ce n'eſt pas encore aſſez que les Juifs ſe trouvent portés par tous les ſentimens de leur cœur, à empêcher qu'on ne corrompe cette Ecriture; Dieu leur donne encore ſes ordres exprés là-deſſus, comme nous l'avons déja vû. Sur quoi il faut que l'incrédulité s'imagine de deux choſes l'une; que cette deffenſe de rien ajoûter à la Loi de Dieu, qui ſe lit au quatriéme Chapitre

tre du Deuteronome, étoit effectivement dans le livre qui fut compoſé par Moïſe; ou bien qu'elle y a été ajoûtée par quelque impoſteur. Je ne croi point qu'on diſe le dernier; n'y ayant rien de ſi abſurde, que de penſer qu'un homme qui veut ajoûter à l'Ecriture, s'aviſe lui-même d'y mettre ces paroles, *Tu n'ajoûteras, ni ne diminüeras des paroles que l'Eternel t'aura commandé de faire.* Que ſi c'eſt Moïſe effectivement qui a mis cette deffenſe dans la Loi qu'il donnoit de la part de Dieu, il eſt évident qu'il a pourvû par cela même à ce qu'on n'altérât point du-moins les livres qui contiennent la Loi de Dieu, & qui ſeuls ſont plus que ſuffiſans pour prouver la vérité de la religion Judaïque, ſi l'on a prouvé une fois qu'ils n'ont pas été corrompus.

Mais ce n'eſt pas là la ſeule précaution dont la ſageſſe de Dieu ſe ſert pour cela; il choiſit encore toute une Tribu pour faire le ſervice divin, & pour garder & expliquer la Loi qui preſcrivoit ce ſervice. On pourroit peut-être entrer en quelque défiance de ces Lévites, ſi la ſageſſe de Dieu leur commettant le ſoin des livres ſacrés, en eût interdit la lecture au peuple. Mais il en eſt tout autrement.

Dieu veut que le peuple ſoit inſtruit dans ſa Loi, que les péres s'en entretiennent avec leurs enfans, que la Loi ſoit lûë ſolemnellement de ſept en ſept ans devant toute

l'aſſemblée d'Iſraël, que les Lévites l'expliquent au peuple ſans y rien ajoûter. Je ſai bien que les hommes ont ſouvent mêlé leurs imaginations particuliéres avec la doctrine qu'ils expliquoient : mais je ſai auſſi, que les docteurs particuliers qui étoient parmi les Juifs, n'oſant rien ajoûter à la parole écrite, à-cauſe de la deffenſe expreſſe de Dieu, du reſpect profond qu'on avoit pour les livres ſacrés, & par la crainte du peuple, qui n'y auroit jamais conſenti ; faiſoient paſſer leurs fantaiſies ſous le titre de traditions ou d'explications de la Loi, dont il y avoit quatre eſpéces : la premiére, qu'on donnoit ſous le nom de Moïſe, la ſeconde, qu'on attribuoit à Rabbi Akiba, la troiſiéme à Adda, ou à Juda, & la quatriéme aux Aſmonéens. Les adverſaires des Juifs les ont bien accuſés de s'être trop attachés aux traditions de leurs docteurs : mais on ne voit point qu'on les ait accuſés jamais d'avoir corrompu leur Ecriture. Jeſus Chriſt & les Apôtres ne leur ont jamais fait ce reproche-là : & il paroit même qu'on n'a pas eu ſujet de le leur faire ; étant évident que leurs traditions ne ſont venües, que de ce qu'ils avoient envie de débiter leurs imaginations, & qu'ils n'ont pourtant jamais oſé ajoûter au texte de l'Ecriture.

Epiphan. tom. 2. p. 24.

Mais quand par un accident que la raiſon

ſon humaine ne ſauroit prévoir, l'Ecriture ſe ſeroit peu-à-peu corrompüe entre les mains du peuple & des Lévites, toûjours eſt-il évident, que l'exemplaire de la Loi, que Dieu avoit fait mettre premiérement dans le tabernacle, & qui ſe conſerva enſuite dans le temple où l'arche fut miſe, ſeroit demeuré parfait & entier. Ou ſi l'on ſuppoſe au contraire, que les Lévites euſſent corrompu cet exemplaire, entrant ſécrétement dans le lieu tres-ſaint, où la Loi étoit conſervée, & où il n'y avoit que le Souverain Sacrificateur qui pût entrer une fois l'an ; le peuple entre les mains duquel cette Loi étoit depuis long-tems, & qui de pére en fils la ſavoit par cœur, ſe ſeroit oppoſé à cette ſuppoſition.

Mais en quel tems pourroit-on ſoupçonner que cela fût arrivé ; puis qu'on ne trouve point de tems éxempt de miſére ou de diviſion dans l'hiſtoire des Juifs ? Je ne parlerai pas de celui qu'ils paſſérent ſous des Juges ; par ce que ce fut un tems d'oppreſſion & d'adverſité, qui leur faiſoit penſer à toute autre choſe qu'à inventer des fables, pour s'en faire honneur, dans des ſiécles aſſez voiſins de ceux de Moïſe & de Joſué, c'eſt-à-dire, dans un tems où l'on auroit pû facilement les convaincre d'impoſture, & où étant ſoûmis à des Nations étrangéres, ils devoient ſur tout éviter de les choquer par des recits fabuleux & déſavantageux à ces

Nations. Que si nous passons du tems des Juges à celui des Rois, nous verrons la division naître entre Saül & David; entre David & son fils Absalon, entre Roboam à qui il ne reste en partage que deux Tribus, & Jeroboam qui commande aux dix autres. Certainement, si, comme il y a peut-être des impies qui le soupçonnent, c'étoit Salomon qui avoit changé la Loi de Dieu, ou qui y eût ajoûté diverses fables pendant le cours de tant de prospérités qui accompagnérent son regne; Jeroboam, dont le grand interêt étoit d'éloigner le cœur & les affections du peuple de la race de Salomon, n'auroit jamais manqué de découvrir aux Israëlites toutes les impostures de ce Prince. Celui qui dressa des veaux en Dan & en Bethel, pour empêcher le peuple d'aller adorer à Jérusalem, n'auroit pas eu du respect pour les fictions de Salomon. Il se passa en suite plusieurs siécles, pendant lesquels les dix Tribus furent entiérement opposées d'interêt temporel & de politique aux deux Tribus qui étoient demeurées sous le gouvernement de la postérité de David. Leurs Rois se faisoient incessamment la guerre; & lors que les uns étoient menés en captivité, les autres subsistoient dans leur état. Aprés le retour de la captivité de Babylone, les Juifs eurent pour ennemis & pour concurrens les Samaritains, qui n'auroient pas manqué de leur reprocher qu'ils

qu'ils avoient corrompu l'Ecriture, si cela eût été véritable. Il se forma en-suite des Sectes parmi les Juifs, telles qu'étoient celles des Sadduciens, des Pharisiens, des Esseniens, des Hemerobaptistes, lesquelles étant ennemies mortelles, particuliérement celle des Sadduciens & celle des Pharisiens, ne pouvoient pas mieux s'accorder pour corrompre l'Ecriture, que les Sectes des Chrêtiens à altérer celle du Nouveau Testament.

Il y a même ceci de particulier dans la Loi de Moïse, qu'elle a été de tout tems écrite & portraite, par maniére de dire, dans la pratique & dans le culte extérieur des Juifs. Je ne répéterai pas ici, que les livres de Moïse leur enseignent qu'ils sont le Peuple favorisé du ciel, & qu'ils en ont une marque, en ce que seuls d'entre les hommes, ils adorent le vrai Dieu: mais je remarquerai, que ces livres leur enseignent que Dieu a traité alliance avec eux, & que la Circoncision leur apprend la même chose. Moïse leur dit, que Dieu crea le monde en six jours, & qu'au septiéme il se reposa. Le septiéme jour, la septiéme année & la septieme semaine d'années leur enseignent la même chose; ce triple Sabbat n'ayant été établi, que pour faire commémoration du jour auquel Dieu cessa de produire les nouvelles espéces des choses.

L'Ecriture apprend aux Juifs, que Dieu

mit à mort par la main de l'Ange deſtructeur tous les premiers-nés des Egyptiens, mais qu'il épargna les premiers-nés d'Iſraël. C'eſt ce que deux cérémonies répréſentoient ſenſiblement aux Juifs; celle de l'Agneau Paſcal, & celle de la conſécration des premiers-nés, que l'on rachetoit en offrant à Dieu une bête en leur place; ſans parler de la conſécration des Lévites qui avoit la même fin. Moïſe enſeigne aux Iſraëlites, que Dieu leur avoit donné ſa Loi ſur le mont Sinaï: la feſte de la Pentecoſte, qui n'avoit été inſtituée que pour faire commémoration de cet événement, leur répréſente cela même. Comment peut-on abolir ou changer entiérement une Ecriture, qui n'eſt pas ſeulement gravée dans l'airain, mais qui ſe trouve encore écrite dans la pratique du culte des Juifs? Comment des événemens dont on fait commémoration par des monumens ſi ſenſibles, pourroient-ils être fabuleux? Un homme a-t-il pû faire accroire à tout un Peuple, qu'il faloit pratiquer certaines cérémonies, pour répréſenter des événemens dont on n'auroit eu aucune connoiſſance?

Mais on demande, ſi l'on prétend que l'Ecriture des Juifs ait été changée à l'égard de certaines choſes de peu d'importance; ou bien qu'elle ait été corrompüe en des choſes eſſentielles; ou enfin qu'elle ait été ſup-

ſuppoſée toute entiére. Car il faut néceſſairement dire quelqu'une de ces trois choſes, ou avoüer qu'elle n'a point été changée du-tout. Si l'on ſe réduit à croire que ces livres ont été changés en des choſes de peu d'importance, on ne peut ſe diſpenſer de reconnoître, que tant de miracles & de prophéties qu'ils enferment, & qui en font l'eſſentiel, ſont véritables, & qu'ainſi la religion Judaïque eſt divine; qui eſt tout ce que nous demandons maintenant. Que ces Livres ſoient tous entiérement ſuppoſés, c'eſt ce qu'aucun incredule ne diroit; du-moins n'ai-je jamais ouï parler d'aucun impie qui fût dans ce ſentiment. Ils avoüent tous qu'il y a eu un Moïſe, & que ce Moïſe a donné une Loi. Ils ne nient pas qu'il n'y ait eu parmi les Juifs des hommes à qui l'on donnoit le nom de Prophétes, & dont les écrits ont été reçûs avec la vénération qu'on a pour les choſes ſacrées. Ils n'ont garde de s'imaginer, qu'un homme ait forgé dans ſon cerveau tous les livres de Moïſe & des Prophétes; car outre la difference du ſtile qui paroit entre ces livres, cette ſuppoſition n'eſt pas moins chimérique, que ſi l'on diſoit qu'un homme vient de faire une hiſtoire de France compoſée de faits inconnus, d'événemens dont on n'entendit jamais parler, remplie même de noms qu'on ne connoit point, marquant certaines loix comme anciennes & communé-

ment reçûës, dont on n'auroit jamais oüi parler, citant des auteurs comme des Prophétes envoyés de Dieu, dont les noms mêmes seroient barbares, & n'étant d'ailleurs qu'un tissu de miracles & de prodiges inouïs; & qu'on supposât que cette histoire seroit receüe sans aucune contradiction comme un livre divin.

Que si l'on a recours à dire, que l'Ecriture des Juifs n'a pas été entiérement supposée, mais qu'elle a été changée en certains endroits importans, qu'elle a été corrompüe essentiellement, qui est le seul parti que les incrédules peuvent prendre; on leur fera voir distinctement, que si elle a été corrompüe de cette maniére, elle a été toute supposée. En-effet, que reste-t-il dans l'Ecriture des Juifs, si vous en ôtez les prophéties, les faits miraculeux & toutes les choses qui s'y rapportent? Car c'est ce que nous appellons ici l'essentiel de cette Ecriture. La Loi prend pour motif de l'obeïssance qu'elle éxige, la délivrance d'Israël hors de l'Egypte, qui étoit un amas de faits miraculeux. Toutes les exhortations sont prises des grandes merveilles que Dieu avoit opérées en faveur de son Israël. La plus-part des cérémonies qui sont prescrites dans la Loi, doivent faire commémoration de quelque fait éclatant & extraordinaire. Les livres des Prophétes ne contiennent que des prédictions. Que reste-t-il donc,

donc, si vous ôtez les Prophéties & les faits miraculeux avec les choses qui s'y rapportent? Rien absolument. Ainsi il est visible, que prétendre que l'Ecriture des Juifs ait été changée essentiellement, c'est-à-dire, dans tous les endroits qui en montroient la divinité, s'ils étoient veritables; c'est dire qu'elle a été entiérement supposée.

Unissez maintenant toutes ces circonstances différentes, le tems, le lieu, les personnes, les intérêts, la division des Tribus, la concurrence des personnes, le culte & la pratique des Juifs, les précautions du Législateur, les répétitions, l'éducation, les commémorations, le caractére des choses & l'enchaînement des faits & des événemens; & vous vous trouverez excellemment confirmé par là dans la soumission que vous devez à la providence indépendemment même de cet éxamen.

Mais il faut écouter ce que les incrédules opposent à nos principes. Spinosa a compilé quelques difficultés sur le sujet des livres de Moïse, ausquelles nous satisferons sans détruire l'enchaînement de nos principes.

CHA-

CHAPITRE VII.

Où l'on répond aux objections que Spinoſa fait contre les livres de Moïſe.

IL commence par nous rapporter quelques conjectures d'Aben Ezra, qu'il adopte, parce qu'elles ſont favorables à ſon impiété. Ce Rabbin, de quelque maniére qu'il couvre ſon deſſein, prétend prouver par ſix raiſons, que Moïſe n'eſt pas l'Auteur des cinq Livres qui portent ſon nom.

I. Il prétend que ce n'eſt point Moïſe qui a compoſé la préface du Deuteronome, parce qu'elle commence ainſi: *Ce ſont ici les paroles que Moïſe prononça au delà du Jordain*; parce que comme Moïſe ne paſſa jamais le Jordain, il ne ſe trouva jamais dans un lieu où il pût parler de la ſorte. Mais il ne faut pas être fort ſavant en Hébreu, pour ſavoir que le terme qui eſt employé dans l'original, ſignifie indifféremment deçà, ou delà, ſelon qu'il eſt appliqué, & que nôtre Verſion a traduit *deçà le Jordain*. Il falloit faire voir, que nôtre interpréte ſe trompe, & non-pas ſuppoſer avec tant de confiance ce qui eſt en queſtion. בעבר.

II. Il fait entendre que le livre de la Loi avoit été écrit dans le ſeul circuit d'un autel, lequel, au rapport des Rabbins, n'étoit fait que de douze pierres: d'où il s'enſuit, que le livre de Moïſe avoit beaucoup moins d'étendüe que le Pentateuque. On voit aſſez la haine que cet Auteur avoit pour la vérité. Il fonde ſon raiſonnement ſur une imagination ridicule des Rabbins, qui eſt que cet autel dont il s'agit ici, n'étoit compoſé que de douze piérres. Sommes-nous obligés de recevoir des rêveries? Mais enfin, qu'il y en eut douze, ou qu'il n'y en eut pas douze, cet Auteur n'y ſauroit trouver ſon compte. Car s'il n'y en avoit que douze, comment Joſué peut-il y écrire toute la Loi de Moïſe, qui comprenoit le Décalogue avec les ordonnances morales, judicielles & cérémonicles qu'il a laiſſées aux Juifs? Que s'il y avoit un plus grand nombre de piérres, qui empêche que Joſué n'y ait fait graver le Deutéronome, qui a toûjours porté d'une façon particuliére le nom de la Loi de Moïſe, comme on le verra dans la ſuite?

III. Il produit des paſſages de la Geneſe, où il eſt dit qu'Abraham paſſa au païs de Canaan, & qu'alors le Cananéen étoit au païs: ce que l'hiſtorien n'a ſans doute dit, que parce que de ſon tems il n'y avoit plus de Cananéens en ce païs-là; & par conſéquent cet hiſtorien ne peut être Moïſe. *Geneſ.* 12: 6. 13: 7.

Aben Ezra, qui avoit fait l'objection, nous fournit la réponſe. *Il y a apparence*, dit-il, *que Canaan s'empara du païs de Canaan, lors qu'il n'avoit un autre maître.* De-ſorte qu'à ſuivre cette explication, le ſens du paſſage revien-

viendroit à celui-ci : *Or le Cananéen étoit dés lors dans le païs. Il s'en étoit déja rendu le maître, lors qu'Abraham y arriva.* Mais l'Auteur que nous réfutons, n'a point voulu s'y arrêter. Il prétend qu'avant que les enfans de Canaan occupaſſent ce païs, il n'y avoit aucuns habitans ; & il ſuppoſe ſans le prouver, que cela paroit par ce qui en eſt écrit dans la Geneſe. Mais il ſe trompe ſans doute & dans le principe qu'il établit, & dans la conſéquence qu'il en tire. Car premiérement, la Geneſe dit bien que Canaan fut le pere des Jébuſiens, des Amorréens, &c. que les familles des Cananéens ſe ſont en-ſuite éparſes ; que les limites des Cananéens ſont depuis Guérar juſques en Gaza : mais c'eſt tout. Cela empêche-t-il que quelques-uns des enfans de Cuz, qui furent d'abord puiſſans en la terre, & qui regnérent ſous Nimrod petit fils de Noé, n'ayent été dépoſſédés par les enfans de Canaan quelque tems avant l'arrivée d'Abraham en ce païs-là ? Il ſe trompe auſſi dans la conſéquence qu'il en tire : car ſoit qu'il y eût eu une autre Nation dans ce païs, ſoit qu'il n'y en eût point eu, il eſt certain que les enfans de Canaan n'y avoient pas toûjours été. Les enfans de Noé s'étoient répandus peu-à-peu, les familles s'étoient multipliées, & s'avançant par dégrés ſur la terre, les enfans de Canaan avoient déja occupé il y avoit long-tems (ſi l'on

l'on veut) ce païs, lors qu'Abraham y arriva. Le lecteur qui pouvoit ignorer cette Chronologie, eſt averti par Moïſe que les Cananéens étoient dés le tems d'Abraham au païs. Qu'y a-t-il là de ſi difficile ? Mais afin qu'on ne s'imagine pas que nous voulons tourner la choſe à nôtre avantage, il faut comparer les deux veües, pour ſavoir laquelle eſt la plus raiſonnable.

Eſdras écrivant dans un ſiécle où il n'y avoit point d'enfant qui ne ſeût que les Cananéens avoient été dépoſſédés par les Iſraëlites, enfans d'Iſraël fils d'Abraham, croit qu'il eſt néceſſaire d'avertir le lecteur, qu'au tems d'Abraham les Cananéens étoient encore dans le païs, c'eſt-à-dire, qu'au tems d'Abraham ils n'avoient pas encore été chaſſés par les Iſraëlites enfans de Jacob fils d'Abraham. Voilà la penſée de ces grands hommes.

Moïſe écrivant dans un tems où il étoit néceſſaire d'avertir les Iſraëlites que leurs Peres avoient converſé parmi les Cananéens, dit que lors qu'Abraham arriva dans ce païs, il le trouva habité déja par les Cananéens ; que les Cananéens y étoient dés lors, ou qu'alors les Cananéens étoient au païs. C'eſt là nôtre explication. On n'a qu'à les comparer toutes deux, & choiſir celle qui paroit la plus raiſonnable : nous nous en rapportons à l'équité du lecteur.

IV. Il prétend que la montagne de Morija

rija porte ce nom, & eſt appellée dans la Geneſe, *la montagne de l'Eternel y verra, ou y pourverra*, par anticipation; ce nom ne lui ayant été donné, que parce que le temple y fut bâti long-tems aprés. Tout cela eſt faux. Voici l'hiſtoire. Abraham allant à la montagne que Dieu lui avoit marquée, répondit à ſon fils Iſaac, qui lui diſoit, *Mon pere, où eſt la victime? Mon fils, Dieu y pourverra.* Dieu y pourvût en-effet, en lui faiſant voir un bélier, qu'il égorgea en la place de ſon fils. Abraham appelle pour cette raiſon cette montagne, Morija, nom qui ſignifie, *Dieu pourverra.* Cette parole paſſa en proverbe depuis parmi les Iſraëlites, qui avoient accoûtumé de dire, *A la montagne de l'Eternel il ſera pourvû.* C'eſt ce qu'on trouve diſtinctement dans la Geneſe. Le reſte n'eſt que chimére & fauſſeté.

V. Il prétend que ces paroles ne ſont pas de Moïſe: *Il ne demeura de la défaite des géans, que le ſeul Og Roi de Baſan. Voici ſon lit qui eſt un lit de fer, eſt-le même qui ſe trouve en Rabbath des enfans de Hammon, dont la longueur eſt de neuf coudées.* On prétend que cette parentheſe eſt d'un homme qui rapporte des choſes qui ſont fort anciennes. Mais ſur quel fondement le prétend-on? Eſt-ce qu'on ne pouvoit pas garder le lit d'Og du tems de Moïſe? Eſt-ce que Moïſe ne peut pas faire ſouvenir les Iſraëlites de la défaite de ce Roi, en leur diſant que ſon lit eſt à Rabbath?

bath? Ou, eſt-ce que le lit de ce Roi ne pouvoit pas avoir été tranſporté à Rabbath? J'ignore où peut être la difficulté.

Je ne comprens point non-plus qu'il y en ait dans celles-ci: *Et Jaïr fils de Manaſſé prit toute la contrée d'Argob juſqu'à la frontiére des Géburites & des Mahachatites, & appella tout ce païs-là avec Baſan de ſon nom, les villages de Jaïr juſqu'à ce jourdhui.* On prétend que Moïſe n'a pû s'exprimer de la ſorte, & que cette façon de parler, *juſqu'à ce jourdhui*, ne convient point à l'état d'un hiſtorien qui vient de voir arriver les choſes dont il parle. Mais l'on ſe trompe, ſi l'on s'imagine que cette façon de parler marque dans l'Ecriture une fort grande diſtance de tems. Saint Matthieu s'en ſert pour marquer des choſes qui s'étoient paſſées non ſeulement de ſon tems, mais même depuis qu'il étoit Apôtre. *Ce champ*, dit-il, *a été appellé juſqu'à ce jourdhui, le champ du ſang. Et ce diſcours*, dit-il en un autre endroit, *a été divulgué entre les Juifs juſqu'à ce jour.* Et pour en donner un éxemple plus prochain, Moïſe n'eſt-il pas répréſenté dans le Deutéronome, diſant au Peuple d'Iſraël, *Les eaux de la mer rouge ont couvert leurs faces, lors qu'ils vous pourſuivoient; & l'Eternel les a détruits juſqu'à ce jourdhui.* Cette derniére objection eſt du nombre de celles que cet Auteur nous fait comme de ſon chef, & auſquelles il ſera bon de répondre avec quelque éxactitude. Deuter. 11.

CHAPITRE VIII.

Où l'on continüe d'éxaminer les objections de Spinoſa ſur les livres de Moïſe.

CElle qu'il prend de ce que celui qui a compoſé le Pentateuque, non ſeulement parle de Moïſe à la troiſiéme perſonne, mais en rend pluſieurs grands témoignages; comme, par éxemple, que Dieu parloit à Moïſe, qu'il lui parloit face à face, que Moïſe étoit le plus débonnaire de tous les hommes, que Moïſe ſe mit en grande colere contre les Capitaines de l'armée, que Moïſe étoit un homme divin, que Moïſe ſerviteur de Dieu mourut, qu'il ny eut jamais de Prophéte en Iſraël comme Moïſe: cette objection, dis-je, eſt digne de réfléxion.

On peut juger des autres objections de cet Auteur par celle-ci, laquelle étant la plus conſidérable de toutes, n'eſt pourtant qu'un compoſé de mauvaiſe foi, d'ignorance, d'inconſidération & de manque de jugement. Nous ne prétendons pas lui dire des injures, mais nommer ſimplement les choſes par leur nom; & ſi nous avions d'autres termes, nous les employerions.

La mauvaiſe foi s'y découvre, en ce qu'il joint le récit de la mort de Moïſe, & l'éloge qui l'accompagne, aux autres témoignages

nages que l'on pourroit prétendre que Moïſe ſe ſoit rendus. Pourquoi diſſimuler ce qu'on a tant de fois répondu à cela? Qui eſt-ce qui nie, que Joſué ajoûtant ſon livre à ceux de Moïſe par l'ordre de Dieu, n'ait pû inférer ſur la fin du Pentateuque la mort de ce grand Légiſlateur? L'Auteur que nous réfutons, bien-loin de faire deux preuves de ce témoignage en le répétant, devoit n'en parler point du tout, ou détruire la réponſe commune & ordinaire que l'on fait à cette difficulté.

Son ignorance paroit, en ce qu'il s'imagine que dans le ſtile de l'Ecriture, Moïſe homme de Dieu, & Moïſe un homme divin, un homme excellent & admirable, ſont des expreſſions équivalentes. Cependant ce terme, *homme de Dieu*, ſignifie Prophéte dans la langue ſaincte; témoin cette queſtion & cette réponſe marquées au 13. Chap. du 1. Liv. des Rois, *Es-tu l'homme de Dieu qui es venu de Juda? Et il lui répondit, c'eſt moi.* De-ſorte que Moïſe homme de Dieu, & Moïſe Prophéte, ſont des expreſſions qui ne ſignifient qu'une même choſe.

Il manque de jugement dans le choix des témoignages qu'il prétend que Moïſe ſe ſoit rendus: car il met dans ce nombre, que Dieu parloit à Moïſe face à face. Des gens qui regardent Moïſe comme un homme qui a concilié du crédit à ſes loix, en

faiſant accroire que Dieu les lui révéloit immédiatement, ne ſont-ils pas bien raiſonnables, de mettre au nombre des témoignages que Moïſe n'a pû rendre de lui même, qu'il parloit à Dieu face à face? Que dirons-nous de celui-ci? *Et Moïſe ſe mit fort en colere contre les Capitaines de l'armée, chefs de milliers*, &c. Sans doute que la colere de Moïſe contre les Capitaines d'Iſraël eſt juſtement placée entre ces grands témoignages qu'on prétend que Moïſe n'auroit pû ſe rendre ſans bleſſer la modeſtie.

Enfin il eſt aiſé de voir ſon inconſidération. Car a-t-il bien fait réfléxion ſur ce qu'Eſdras parle de lui-même à la troiſiéme perſonne, & ſe rend un témoignage avantageux en ces termes: *Eſdras monta de Babylone. Or il étoit Scribe bien excercé en la Loi de Moïſe*, &c? ſans qu'on puiſſe conclurre de là, ni que l'on en ait jamais conclu, qu'Eſdras n'eſt point l'Auteur de ce livre.

Eſdras, Chap. 7: 6. & 10.

Si cet homme vouloit agir dans les régles du bon ſens, il devoit conſidérer I. Que Moïſe dit la vérité dans le témoignage qu'il rend de ſon humilité ou de ſa débonnaireté.

Il devoit conſidérer II. Que quand on n'a point d'orgueil, on n'a pas beſoin de cette modeſtie, qui fait qu'on ſe garde avec un ſoin extréme de dire du bien de ſoi-même: qu'il n'y a que la connoiſſance que les hommes ont de leur vanité & de leur foibleſſe, qui les oblige à prendre ces délicates précautions: & qu'il y a deux ſortes de gens qui diſent le bien qui eſt en eux; ceux qui ont une vanité ſi exceſſive, qu'ils ne ſauroient lui commander; & ceux qui en ont ſi peu, qu'ils ne prennent aucun ſoin de la couvrir. Moïſe étoit ſans doute dans cette derniére diſpoſition.

Car il faut remarquer III. Qu'il ne ſe loüe qu'une ſeule fois, & cela dans un lieu où il eſt néceſſaire pour la gloire de Dieu qu'il le faſſe. Il s'agiſſoit de juſtifier la conduite de Dieu, qui avoit couvert Marie de lépre, & qui avoit paru irrité contre Aaron. Pouvoit-il donc diſſimuler que Marie & Aaron s'étoient révoltés contre leur frere? Et n'étoit-ce pas là le lieu de répréſenter l'innocence & la débonnaireté de Moïſe, pour montrer le crime de Marie & d'Aaron? Comment ſans cela pouvoit-il faire voir la juſtice d'un châtiment ſi connu?

IV. Enfin cet Auteur auroit remarqué le même caractere dans tous les Auteurs ſacrés, pour peu qu'il eût voulu y penſer. St. Paul confeſſe qu'il eſt le premier des pécheurs, qu'il a perſécuté l'Egliſe du Seigneur; neanmoins il ne fait aucune difficulté de parler de l'excellence de ſes révélations, & d'élever la gloire de ſon Apoſtolat, lors que cela eſt néceſſaire pour l'intérêt du regne de Dieu. St. Jean fait com-

prendre qu'il s'enfuit avec les autres Apôtres, lors qu'on prit ſon divin maître: cependant il nous fait entendre qu'il étoit le diſciple que Jeſus aimoit; il ſe répréſente comme ſon favori, s'il eſt permis de parler de la ſorte. Il en eſt de-même de Moïſe, qui avoüe ſes défauts, & qui parle de ſa débonnaireté.

Or cette ſincérité qui paroit toûjours égale, qui ne diſſimule ni le bien ni le mal, mais qui demeurant invariable, donne toûjours gloire à Dieu & à la vérité; eſt un caractere ſenſible de divinité, que Dieu a voulu qui fût dans ſes Ecritures, pour convaincre les hommes de leur vérité. Il donne lieu à l'eſprit humain de faire ce raiſonnement: Si ces écrivains étoient des mondains politiques, & qu'ils n'avoüaſſent leurs défauts que par artifice; ils ſe garderoient bien de ſe loüer ouvertement: & ſi c'étoient des mondains groſſiers & ignorans, qui marquaſſent leurs bonnes qualités pour ſe faire honneur, ſelon le penchant ordinaire des hommes; ils n'auroient garde d'avoüer leurs défauts avec tant d'ingénuité. Cette ſincérité également exempte d'hypocriſie & d'affectation, fait donc voir qu'ils n'agiſſoient pas en mondains.

Mais enfin, quelle eſt la prétention de cet Auteur. Il veut que ce ne ſoit pas Moïſe, mais un homme fort zélé pour Moïſe, qui

qui a écrit le Pentateuque. Certes ſi cela eſt, il n'y a point de doute que cet Auteur ſe donnera bien de garde d'attacher aucune ſorte de blâme à la mémoire de ce grand Légiſlateur. Cependant il rapporte les défauts de Moïſe; & ſi l'on conte bien les endroits où il le loüe, & ceux où il le blâme, on trouvera que pour une fois qu'il dit que Moïſe étoit le plus débonnaire des hommes, il marque ou répéte les défauts de Moïſe en plus de dix endroits.

Etoit-il bien néceſſaire que cet Auteur ſi zélé pour Moïſe, fît mention du meurtre de Moïſe, qui tua un Egyptien, & le couvrit de ſable; des doutes de Moïſe, & du refus qu'il fit d'aller vers Pharao; de ſa négligence à circoncir ſon fils, & de ſon murmure au déſert de Tſin? Si ces faits ſont fabuleux, comment les a-t-on inventés au déſavantage de Moïſe; & comment des gens qui avoient une ſi grande paſſion pour ſa mémoire, lui attribüent-ils des défauts chimériques? Et s'ils ſont véritables, la connoiſſance n'en peut venir que de Moïſe, puis qu'il étoit ſeul, lors, par éxemple, qu'il douta en Horeb, &c. Il faut donc que ce ſoit Moïſe qui les ait laiſſés par écrit: & ſi cela eſt, pourquoi douterons-nous qu'il n'ait compoſé les livres où nous trouvons tous ces faits avec tant de circonſtances particuliéres, qu'un autre n'auroit ni oſé, ni voulu inventer? Ou qu'ils n'ayent eſté

compoſés par ſon ordre ? Ce qui revient à la même choſe. Que peut-on avoir ôté de ces livres, lors qu'on y laiſſe des choſes qui ſemblent diminüer la gloire de ce grand Légiſlateur ? Et que peut-on y avoir ajoûté en ſa faveur, lors qu'on y trouve un ſeul témoignage qui eſt rendu à ſa vertu, pour pluſieurs paſſages qui font mention de ſes défauts ? Si l'Auteur que nous réfutons avoit pris la peine de conſidérer toutes choſes, il auroit vû qu'il n'y a pas juſqu'à ſon objection qui ne nous ſerve.

Mais, dit cet Auteur, il y a des lieux qui ſont marqués dans ce livre d'un autre nom que celui qu'ils avoient du tems de Moïſe. Tel eſt ce paſſage, *Abraham pourſuivit ſes ennemis juſqu'à Dan :* nom qui ne fut donné à cette ville que long-tems aprés Moïſe. Mais eſt-on bien aſſûré, qu'il n'y avoit pas un autre lieu qui s'appelloit Dan ?

Sa quatriéme objection eſt priſe, de ce que les hiſtoires s'étendent quelquefois au delà de la vie de Moïſe. C'eſt ce qu'il croit prouver par deux exemples, l'un pris de l'Exode, où il eſt dit que *Les enfans d'Iſraël mangérent la manne l'eſpace de quarante ans, juſqu'à ce qu'ils fuſſent venus au païs habité & aux confins de Canaan:* l'autre pris de la Geneſe, où il eſt dit, *Ce ſont ici les Rois qui ont regné au païs d'Edom, avant qu'aucun Roi ait regné ſur les enfans d'Iſraël.*

Gen. 36. 31.

On répond au premier, que ſi Moïſe fit tomber la manne, il n'eſt pas fort étrange qu'il

qu'il ait prévû qu'elle ceſſeroit, dés que les enfans d'Iſraël ſeroient entrés dans la terre promiſe : de-ſorte qu'étant dêja ſur les limites de Canaan, lors qu'il écrivoit, il ne faut pas s'étonner, s'il s'exprime à cet égard avec tant de certitude.

Pour ce que l'Auteur de la Geneſe dit des Rois d'Edom qui regnérent avant qu'il y eût aucun Roi en Iſraël : je répons, que Moïſe pouvoit prédire, & même qu'il l'a prédit en-effet bien clairement au Chap. 17. du Deuteronome, que les Juifs auroient un Roi. Que ſi néanmoins il y en a qui aiment mieux croire, que la généalogie d'Eſaü a été pouſſée un peu plus avant par Eſdras, pour rendre l'hiſtoire de la Bible plus intelligible aux Juifs, & pour leur faire voir la ſuite des Princes qui avoient regné dans l'Idumée; nous ne diſputerons pas là-deſſus, pourvû qu'on nous accorde, que ce ne peut eſtre que par l'ordre de Dieu & par l'inſpiration du St. Eſprit que tout cela s'eſt fait.

Cet Auteur parle en-ſuite de certains livres qui ſont cités dans le Pentateuque, & il prétend en tirer une objection : mais on fera voir dans la ſuite, que cette obſervation nous eſt favorable.

Il conclud aprés cela avec ſa précipitation ordinaire, qu'il eſt directement contre la raiſon, de dire que Moïſe ſoit l'Auteur du Pentateuque ; & il croit avoir droit de paſſer à l'éxamen des autres livres de l'E-

criture. Nous n'irons pas ſi viſte que lui. Son traité n'eſt, à parler comme il faut, qu'un égarement perpétuel. Car qu'eſt-ce qu'un livre où l'on ne fait qu'entaſſer quelques difficultés, ſans éxaminer une ſeule de nos preuves? Nous n'avons pas accoûtumé d'agir de la ſorte; & puis que nous avons répondu aux objections, il eſt juſte que l'on conſidére nos preuves. Il ſe peut même que chemin faiſant, nous détruirons quelques-unes de ces difficultés que cet incrédule a tâché de faire valoir, & que nous avons ou négligées, ou oubliées.

CHAPITRE IX.

Méthode pour prouver la vérité de la religion Judaïque, nonobſtant les fauſſes ſubtilités des incrédules.

IL faut avoüer qu'il n'y a rien de ſi digne de mépris, que l'orgueil téméraire de quelques petits critiques, qui ſur des conjectures auſſi foibles que celles que nous venons de réfuter, s'applaudiſſent en ſecret, comme s'ils s'étoient élevés par leurs lumiéres au deſſus des autres hommes, & s'ils avoient entiérement ſappé les fondemens de la religion. Il faut avoir d'étranges diſpoſitions à l'incrédulité, pour en être ébranlé tant ſoit peu. Car quoi! deux ou trois parentheſes que vous trouverez

verez dans les livres de Moïſe, & qu'on veut à toute force qui ne ſoient pas de Moïſe, & qui par cela même qu'elles paroiſſent hors d'œuvre, ne feroient rien contre nous; empêchent-elles que les Prophétes n'ayent prédit la vocation des Payens avec ſes circonſtances, que Moïſe & Jeſus Chriſt ne ſe donnent du jour l'un à l'autre, & que les fondemens de la religion ne ſoient ſi liés avec les lumiéres du ſens commun, qu'il faut renoncer à la qualité d'homme pour en douter?

Mais pour me renfermer dans le ſujet que je traite maintenant, eſt-il poſſible qu'on ne voye pas, que la vérité de la religion Judaïque priſe à-part, a des fondemens que de ſi petites obſervations ne ſont pas capables d'ébranler?

En-effet, ſans la regarder de tous ſes côtés, comme de celui de la Morale, de la connoiſſance du vrai Dieu, de ſa proportion avec la religion naturelle, de ſes admirables rapports avec l'Evangile, de ſes prophéties, du caractere de piété & de déſintéreſſement qui paroit dans ſa doctrine, de l'avantage ſi grand & ſi ſenſible qu'elle avoit ſur toutes les autres religions; il eſt aiſé d'en faire connoître la divinité d'une maniére qui perſuadera toûjours les gens de bon ſens.

Il ne faut pour cet effet qu'établir bien diſtinctement ces trois vérités capitales.

I. Que

I. Que Moïſe a écrit ou a fait écrire les faits eſſentiels qui ſont contenus dans le Pentateuque. II. Que Moïſe les ayant laiſſés par écrit, il faut néceſſairement qu'ils ſoient vrais. III. Qu'étant vrais, ils prouvent, malgré tous les efforts de l'impiété, la divinité de la religion Judaïque.

De ces trois principes le premier eſt le plus difficile à prouver. Car j'établirai clairement, que ſi Moïſe a écrit ces miracles éclatans qui nous ſont rapportés dans l'Ecriture du Pentateuque, il n'a pû les écrire contre la vérité, & contre la connoiſſance publique qu'on en avoit: ce qui ne recevra plus de difficulté, lors qu'on aura conſidéré les circonſtances de ces faits.

Je ferai voir avec la même facilité, que ſi tous ces miracles ſont vrais, il faut que Dieu, auteur de ces loix de la nature qui ont été interrompües par ces miracles, ſe ſoit manifeſté à Iſraël.

Ainſi ce à quoi nous devons premiérement & principalement nous attacher, c'eſt à faire voir que les choſes eſſentielles qui compoſent la matiére du Pentateuque, ces faits illuſtres & éclatans dans leſquels la main de Dieu paroit ſi viſiblement, ſont des faits que l'on n'a point inventés, mais dont Moïſe nous a conſervé la mémoire dans des monumens certains.

En-effet, il eſt conſtant que ces faits ſe trouvent écrits I. Dans la Loi de Moïſe. II. Dans les autres livres du Pentateuque. III. Dans les écrits de tous les Prophétes. IV. Dans le cœur & dans le ſouvenir des Iſraëlites, qui devoient s'en entretenir continuellement, & qui ne pouvoient pas n'en conſerver quelque ſouvenir par les meſures que Moïſe avoit priſes pour cela. V. Dans la pratique & dans le culte des Juifs, dont les cérémonies répréſentoient ces anciens événemens. Et il eſt vrai VI. que tous ces faits ont une telle liaiſon avec la conſervation de la République des Juifs, & avec ſon établiſſement, qu'ils ſe trouvent encore peints dans leur Etat, par maniére de dire. On verra dans la ſuite la certitude de tous ces divers monumens qui nous ont conſervé la révélation des Juifs.

CHAPITRE X.

Premier monument de la révélation Judaïque. Qu'il y a toûjours eu parmi les Juifs une Loi de Moïſe, qui contenoit la ſubſtance de leur religion.

LEs incrédules eux-mêmes ſont contraints d'avoüer qu'il y a eu une Ecriture de Moïſe. Spinoſa prétend que Moïſe écrivit deux livres, le livre de l'alliance, qui ne contenoit que les loix qui ſont décrites depuis le 22. verſet du 20. de l'Exode,

l'Exode, juſqu'au 24. Chapitre du même livre, & qu'il compoſa en Horeb, lors que Dieu traita alliance avec le Peuple d'Iſraël au pied du mont Sinaï : le ſecond, qu'il compoſa long-tems aprés, lors que l'alliance fut renouvellée ; & que Moïſe écrivit ces loix avec plus d'étenduë dans un livre où il inféra cet autre petit livre de l'alliance, cette derniére Ecriture ayant été enſuite nommée le livre de la Loi.

On peut juger par le caractere de cet Auteur, que s'il avoit pû s'empêcher de nous accorder ce principe, il l'auroit fait. Mais comment auroit-il pû nier, qu'il n'y ait eu parmi les Juifs un livre de la Loi, & que ce livre n'ait été écrit par Moïſe, puis que c'eſt là la tradition conſtante & univerſelle des Juifs, puis que tous les Prophétes parlent inceſſamment de cette Loi, & que ce n'eſt qu'à cette Loi qu'on peut rapporter l'établiſſement de la religion Judaïque avec toutes ſes cérémonies ? Certes, s'il eſt vrai que Moïſe ait été le Légiſlateur des Juifs, il eſt vrai qu'il y avoit une Loi de Moïſe qui comprenoit les ordonnances de ce grand homme : de-ſorte que comme l'on ne peut douter raiſonnablement du premier de ces deux principes, il faut que l'autre ſoit néceſſairement véritable.

Mais on eſt peut-être en peine de ſavoir, quel eſt ce livre qui a porté le nom de la Loi

Loi de Dieu parmi les Juifs. Il paroit par les premiéres paroles du Deuteronome, que c'eſt là le livre de la Loi : car voici quel en eſt le commencement, *Moïſe donc commença à déclarer cette Loi au deçà du Jordain au païs de Moab, diſant*, &c. Enſuite, aprés avoir marqué les loix que Dieu leur donnoit, & aprés avoir rapporté les bienfaits de Dieu, qui devoient être les motifs de l'obéïſſance des Iſraëlites, ce qui dure juſqu'au Chap. 31. il eſt ajoûté: *Or Moïſe écrivit cette Loi, & la donna aux ſacrificateurs*, &c. Et peu aprés : *Alors tu liras cette Loi ici, eux l'oyant, &c. afin qu'ils craignent l'Eternel vôtre Dieu, & prennent garde à faire toutes les paroles de cette Loi ici*, &c.

Cette conſidération donne du jour à ce qui eſt rapporté au Chap. 8. de Nehémie, ſavoir, qu'on aſſembla tout le Peuple d'Iſraël ; qu'Eſdras Lévite apporta le livre de la Loi, & y lût en la place qui étoit devant la porte des eaux, depuis le jour venu juſqu'à midi. Il ne faut point douter, qu'on ne lût toute la Loi, ſelon le commandement de Moïſe, qui ordonnoit de lire toute la Loi devant l'aſſemblée d'Iſraël de ſept ans en ſept ans. Or j'avoüe que la moitié d'une journée ne ſuffiſoit pas pour lire tout le Pentateuque, & pour l'expliquer au peuple, comme il eſt dit que les Lévites expoſoient la Loi de Moïſe au peuple : & il eſt vrai auſſi, qu'à reſtraindre

la

la Loi au Décalogue avec les malédictions contre les transgresseurs, ou même aux ordonnances qui sont contenües depuis le 22. verset du 20. Chap. de l'Exode jusqu'au Chap. 24. il y avoit dans la moitié d'une journée beaucoup plus de tems qu'il n'en falloit : ce qui nous confirme dans la pensée qu'on ne leut que le Deuteronome, & que c'est le Deuteronome qui portoit d'une façon particuliére le nom de la Loi de Moïse.

Quoi qu'il en soit, il est du-moins certain, que cette Loi étoit au tems d'Esdras, & avant Esdras. Elle étoit avant Esdras, puis que long-tems auparavant, Jérémie, Habacuc, Baruc, Ezéchiel avoient prophétizé la ruïne de Jérusalem & la captivité du peuple, comme un effet du mepris que les Juifs avoient fait de la Loi de Dieu; que pendant la captivité, Daniel, Mardochée, les trois enfans Hébreux avoient attaché leur cœur à la Loi de Moïse, & s'exposoient à toute sorte de dangers pour vivre conformément à cette régle : ce qui même ne pourroit avoir été inventé que sur ce fondement véritable, qu'il y avoit alors une Loi de Moïse; & qu'enfin, lors que Zorobabel eut ramené les Juifs de Babylone, ils offrirent des sacrifices conformément à la Loi de Moïse. C'est Esdras qui le rapporte en ces termes au Chap. 3. de son livre. *Ils bâtirent l'autel du Dieu d'Israël, pour y offrir des holocaustes, ainsi*

ainsi qu'il est écrit en la Loi de Moïse homme de Dieu, &c. *Et ils offrirent sur lui les holocaustes à l'Eternel, asçavoir les holocaustes du matin & du soir. Ils célebrérent aussi la fête solemnelle des tabernacles, ainsi qu'il est écrit*, &c. *Et après cela l'holocauste continuel, & des nouvelles lunes, & de toutes les fêtes solemnelles de l'Eternel*, &c.

Sur cela il est naturel de faire ces trois remarques. La premiére, qu'on n'a jamais douté, du-moins que l'on sache, que ce livre ne soit d'Esdras. La seconde, qu'Esdras parle du premier rétablissement des Juifs sous Zorobabel, qui étoit arrivé long-tems avant l'arrivée d'Esdras même à Jérusalem. Car Zorobabel ramene les Juifs : ils bâtissent un autel dés qu'ils sont arrivés, sur lequel ils sacrifient conformément à la Loi de Moïse : ils commencent à bâtir le temple; l'ouvrage est interrompu pendant plusieurs années. Les Prophétes Aggée & Zacharie encouragent le peuple par leurs prophéties. On obtient la permission d'achever de rebâtir le temple. On acheve cet ouvrage, & en-suite Esdras arrive de Babylone, menant avec lui quelques-uns des enfans d'Israël, des sacrificateurs, des Lévites, &c. En troisiéme lieu il faut considérer, qu'Esdras n'auroit pû dire avec la moindre ombre de raison & de vrai-semblance, que les Juifs ramenés par Zorobabel avoient sacrifié conformément à la Loi de Moïse

homme de Dieu, s'il n'y eût eu avant Esdras une Loi de Moïse connüe de tout le monde: ce qui détruit entiérement le soupçon qu'on pourroit avoir, que la Loi s'étant perdüe, & n'étant plus dans le souvenir des Israëlites, Esdras leur en ait donné une toute nouvelle en la place de celle de Moïse.

Il y a un peu plus de sujet de se défier du tems du Roi Josias, pendant lequel il est rapporté au 2. livre des Rois Chap. 23. que le peuple étant tombé dans une telle idolâtrie, qu'il sacrifioit à toute l'armée des cieux, le Souverain Sacrificateur Hamalkija trouva le livre de la Loi dans le temple, qu'il en donna avis au Roi Josias, & que ce livre de la Loi fut la régle sur laquelle on réforma le peuple & la religion.

L'incrédulité, qui ne cherche que des sujets de défiance, croit sans doute en avoir trouvé ici une belle occasion. Mais elle se trompe. Le tabernacle ayant été destiné à garder le livre de la Loi, & ensuite le temple servant à cela même, il n'est pas étrange que la Loi s'y soit trouvée long-tems aprés. L'historien n'est pas suspect en cela; puis qu'il nous fait comprendre, que le peuple étoit enseveli dans une si profonde superstition, qu'on fut obligé de chercher dans le temple pour y trouver le livre de la Loi, ou du moins pour être assûré qu'il n'avoit pas été corrompu, & que c'étoit là la véritable Loi de Moïse. Il ne faut donc pas douter, que ce livre ne fût trouvé à côté de l'arche, où Dieu avoit commandé qu'il fût mis. Et là-dessus il me semble qu'il est assez naturel de penser, que si Josias avoit fait supposer ce livre, il y auroit fait mettre quelque prophétie qui lui auroit été favorable en son particulier; que si la supposition étoit venüe de Hamalkija seul, ce dernier y auroit inséré quelque prophétie, par le moyen de laquelle il se seroit mis en crédit, & auroit tenu le même rang que Moïse; que si ce livre avoit été supposé du tems de Josias, pour détruire l'idolâtrie qui regnoit parmi le peuple, les successeurs de Josias qui rétablirent la superstition & l'idolâtrie, n'auroient jamais manqué de découvrir la supposition de ce livre. Voilà des raisons probables qui nous portent à croire, que c'est de bonne foi que le Souverain Sacrificateur Hamalkija avoit trouvé la Loi de Moïse dans le temple.

Mais ces incrédules demandent quelque chose de démonstratif, & je croi qu'il faut les satisfaire. Je leur demande donc, comment Hamalkija, ou celui qui composa en ce tems-là le livre de la Loi, pouvoit deviner que Dieu susciteroit une Nation contre les Juifs, qu'ils seroient dispersés parmi les Peuples, qu'on les feroit idolâtrer pendant leur captivité, que leurs villes seroient

roient raſées, qu'ils ſeroient contraints de manger le fruit de leur ventre; mais qu'ils ſe convertiroient à Dieu, & qu'alors Dieu rameneroit les captifs d'Iſraël, qu'il les raſſembleroit d'entre les Peuples? Car toutes ces choſes ſont clairement prédites dans le Deuteronome, & nous liſons que Néhémie y avoit eu égard dans la priére qu'il adreſſa à Dieu en Babylone. Comment auroit-on prévû du tems de Joſias, ce qui n'arriva que du tems de ſes ſucceſſeurs?

Peut-être que cette queſtion embaraſſera les incrédules: cependant ce n'eſt pas là ce qu'il y a de plus convaincant contre eux. Il eſt certain que les Juifs avoient une Loi de Moïſe avant le regne de Joſias, puis que David dans ſes Pſeaumes ne parle que de la Loi de l'Eternel. Et ſi vous avez peur qu'on n'en ait changé la matiére, on vous fera voir dans les écrits des Prophétes qui avoient précédé Joſias, & dans les écrits des Prophétes qui avoient prophétiſé dans le Royaume d'Iſraël, ſéparé de celui de Juda long-tems avant le regne de Joſias; on fera voir, dis-je, dans les écrits de ces Prophétes, tous les faits eſſentiels qui ſont contenus dans le livre du Deuteronome: preuve convaincante & démonſtrative que Joſias n'a pû ſuppoſer l'eſſentiel de ces livres. Mais il eſt tems de paſſer à la conſidération du Pentateuque en général.

CHA-

CHAPITRE XI.

Second monument de la révélation Judaïque. Que le Pentateuque ſubſiſtoit néceſſairement avant Eſdras; & que celui-ci n'a pû ſuppoſer une nouvelle Ecriture compoſée de faux evenemens.

ON ne doutera point que le livre de la Geneſe ne ſubſiſtât, du-moins à l'égard de ſa matiére, avant la captivité des Juifs en Babylone, ſi l'on conſidére que les choſes eſſentielles qui font la matiére de ce livre, & quelquefois juſqu'aux moindres circonſtances, ſont marquées comme des choſes qui ne pouvoient être ignorées de perſonne. Tous parlent de la création, comme Moïſe. Ils diſent que l'Eternel a préſidé ſur le déluge. *Car ceci me ſera comme les eaux de Noé; c'eſt que j'ai juré que les eaux de Noé ne paſſeront plus ſur la terre, ainſi,* &c. C'eſt Eſaïe qui parle de la ſorte. Le même Prophéte vous apprendra l'élection d'Abraham, Chap. 51. les crimes de Sodome, Chap. 1. Jérémie marque la ſubverſion de Sodome, Chap. 50. Le Pſalmiſte vous parlera de Melchiſedec, Pſeaum. 110. Oſée vous dira, que dés le ventre Jacob ſupplanta ſon frere, & qu'il fut en-ſuite le plus fort luitant avec l'Ange; qu'il l'avoit trouvé en Bethel, 12: 4, 5. La Sapience fait mention

de la ſtatüe de ſel, Chap. 10: 7. Le Pſalmiſte nous apprend, que Joſeph fut vendu, Pſeaum. 105: 17. L'idée de la Circonciſion regne tellement dans les écrits des Prophétes, qu'ils répréſentent la corruption ſous l'idée du prépuce, & ne parlent que de circoncir le cœur. Enfin on voit que les Prophétes ont accommodé leur ſtile & leur maniére de concevoir les choſes, aux circonſtances qui ſont marquées dans la Geneſe. Voyez comment ils parlent du ſouffle de Dieu, &c.

Ainſi le Pſalmiſte diſtingue les eaux ſupérieures des eaux inférieures; diſtinction qui ne ſe trouve que dans le premier Chapitre de la Geneſe, & qui a fait de tout tems aſſez de peine aux interprétes.

Il eſt donc vrai, que cette Ecriture dont nous parlons, ſubſiſtoit avant que les Prophétes s'élevaſſent, & par conſéquent avant les Ezéchiels, les Jérémies, les Eſaïes, les Salomons & les Davids, qui font de continuelles alluſions aux choſes qui y ſont contenües, & des alluſions ſi naturelles, ſi peu étudiées, & en des circonſtances ſi ſingulières, que l'on comprend facilement qu'ils avoient eſté élevés dans cette connoiſſance.

En établiſſant que les faits contenus dans le Pentateuque n'ont point eſté ſuppoſés, nous avons montré que les fondemens de la religion Judaïque ſont véritables. Neanmoins

moins par ſurabondance de droit, nous examinerons encore deux queſtions. La premiére eſt, ſi Moïſe a écrit ou fait écrire (car c'eſt la même choſe) le Pentateuque. La ſeconde, ſi Eſdras n'en a point changé la forme.

Perſonne ne doute, que Moïſe n'eût l'invention d'écrire, puis qu'il écrivit les paroles de l'alliance en Horeb, ſelon l'aveu de tout le monde, & qu'il préſenta aux Iſraëlites le Décalogue gravé dans des tables de piérre.

Il écrivit d'autres livres que celui de la Loi, ſelon ce qui eſt dit dans l'Exode, Chap. 11: 17. où il eſt rapporté que Dieu lui commanda d'écrire l'hiſtoire d'Amalec. Il n'eſt pas néceſſaire de diſputer là-deſſus: Spinoſa l'avoüe. *Mais*, dit-il, *il n'eſt point parlé en cet endroit du livre dans lequel cette hiſtoire d'Amalec fut écrite: outre*, ajoûte-t-il, *qu'il eſt fait mention au Chap. 22. du livre des Nombres, d'un livre qui portoit pour titre, le livre des guerres de Dieu, & qu'il y a apparence que cette guerre contre Amalec y étoit décrite.*

Or l'imagination ſeroit belle, de penſer que Moïſe eût fait un livre pour décrire avec éxactitude les campemens des Iſraëlites, tel que devoit être ce livre des guerres de Dieu, comme il paroit par ce qui en eſt cité, & comme l'Auteur du traité *Theologico-politicus* le reconnoit; & que néanmoins;

Moïse ne se fût pas avisé de faire l'histoire de la sortie des enfans d'Israël hors du païs d'Egypte, & d'expliquer ses loix avec quelque étenduë.

Mais il ne faut qu'éxaminer tous ces livres qui composent le Pentateuque, pour s'assûrer que c'est Moïse qui en est l'Auteur. Le livre de la Genese ne semble être composé, que pour encourager les Israëlites à entrer dans la possession d'une terre que Dieu avoit solemnellement promise aux Patriarches. Il l'avoit juré à Abraham, à Isaac & à Jacob; & la malédiction prophétique de Noé sur Cham pere de Canaan, ne semble être rapportée que dans cette veüe.

Pour l'Exode ou l'histoire de la sortie des enfans d'Israël hors de l'Egypte, il est indubitable qu'elle a été écrite par Moïse. Car comment auroit-il manqué à faire une histoire vraye ou fausse, d'un événement qui l'a rendu si illustre? Quelle apparence, qu'il donnât aux Israëlites l'histoire d'une guerre qui n'étoit qu'une petite dépendance de leur délivrance hors de l'Egypte, & qu'il n'écrivit point l'histoire de ce grand événement? Comment auroit-il supprimé une histoire qui donnoit du jour à ses ordonnances & à ses cérémonies, & sans laquelle il ne seroit pas facile d'entendre ces premiers mots du Décalogue, *Ecoute, Israël, je suis l'Eternel ton Dieu, qui t'ai retiré hors du païs d'Egypte, de la maison de servitude?* Que

Que si Moïse dans le Deuteronome, Chap. 6. fait paroître le soin qu'il a de conserver la mémoire de la sortie des enfans d'Israël hors d'Egypte, en parlant ainsi: *Quand ton enfant t'interrogera ci-aprés, disant, Que veulent dire ces témoignages, ces droits & ces loix que l'Eternel nôtre Dieu vous a commandés. Alors tu diras, Nous avons été esclaves en Egypte, & l'Eternel nous a retirés d'Egypte par main forte*, &c. Si Moïse, dis-je, a pris un si grand soin de conserver la mémoire de ces choses, comment n'en auroit-il pas écrit l'histoire? Quelle apparence, qu'il avertisse les Israëlites dans sa Loi, de se souvenir de ce qui arriva à Dathan & Abiram, & qu'il n'écrive point l'histoire de cet événement avec un peu plus d'étenduë? Comment la distinction des Tribus & la séparation des Lévites consacrés au service de Dieu étant le fondement de cet Etat, aura-t-il oublié d'écrire ou de faire écrire leurs généalogies, comme elles se trouvent écrites au livre des Nombres; puis que cette distinction ne pouvoit subsister, si les généalogies venoient à se confondre? Comment le livre de la Loi, ou le Deutéronome, ne disant presque rien du tabernacle, des habits sacerdotaux, des diverses espéces des sacrifices, & de cent autres choses qui entroient dans le culte des Juifs, ne les auroit-on point rédigées par écrit dans quelque autre livre? Comment, dis-je, Moïse n'auroit-il rien

déterminé là-dessus ? Et comment néanmoins auroit-on dit constamment, que Moïse avoit éxactement marqué ces choses? Enfin, comment cet homme si habile & si sage, n'auroit-il daigné écrire ou faire écrire des événemens dont il trouvoit bon de laisser tant de mémoriaux sensibles ?

Mais si les incrédules nous permettent de raisonner par le passage que l'Auteur du traité *Theologico-politicus* cite lui-même, ce différent va bientôt être terminé. Nous apprenons du 17. de l'Exode, que Josué défit entiérement Amalec, & qu'alors l'Eternel dit à Moïse, *Ecris ceci pour mémoire au livre, & fais entendre à Josué, que j'effacerai entiérement la mémoire d'Amalec de dessous les cieux.*

Sur quoi il faut remarquer, qu'il n'est point simplement dit, *Tu feras une histoire de cette defaite d'Amalec*; mais bien *Tu écriras ceci pour mémoire au livre.* Ce qui montre qu'il y avoit un livre, où Moïse par l'ordre de Dieu même, écrivoit ce qui arrivoit de considérable au peuple : & par conséquent il ne faut pas douter, que ce livre ne comprît l'histoire de la sortie des Israëlites hors du païs d'Egypte, & qu'ainsi Moïse n'ait écrit ou l'Exode, ou quelque livre qui répondoit à l'Exode.

CHA-

CHAPITRE XII.

Où l'on examine, si Esdras n'a point change la forme de l'Ecriture.

DAns le dessein de m'éclaircir sur ce sujet, je considére d'abord Esdras, les circonstances extérieures, comme le tems auquel il vivoit, & les personnes avec lesquelles il conversoit, le Pentateuque qu'on prétend qu'il a composé; & portant plus loin ma veüe, je cherche si les ennemis non seulement d'Esdras, mais de la Nation en général, comme les Samaritains, ne pourront point me fournir quelque jour là-dessus; & je trouve que la lumiére sort de tous ces divers côtés.

Il est certain que quelque soin que je prenne, je ne saurois découvrir l'intéreſt qui auroit pû engager Esdras dans ce dessein. Il pourroit sembler d'abord, qu'il auroit pû se proposer la gloire de sa religion, en inventant plusieurs miracles qui la font paroître divine: mais on n'aura plus cette pensée, si l'on considére que les faits miraculeux qui sont contenus dans le Pentateuque avec les circonstances de ces faits, étoient si connus, ont été tellement répétés par les Prophétes, avoient une connéxion si essentielle avec la Loi de Moïse, étoient tellement gravés dans la pratique

des

des Juifs, & ſi profondement empreints dans leur ſouvenir, qu'il eſt tout-à-fait chimérique de s'imaginer qu'on les ait ſuppoſés. Cette vérité a été déja prouvée, & elle doit l'être encore plus particuliérement dans la ſuite.

Il ne revenoit point d'autre bien à Eſdras de cet ouvrage, que le danger d'être regardé comme un corrupteur ſacrilége de l'Ecriture Sainte. Car l'on ſait la délicateſſe des hommes à cet égard; & je dis des moins dévots, qui veulent bien déſobéir à l'Ecriture, mais qui ne ſouffriront point qu'on la change: & l'on n'ignore pas, que le ſcrupule des Juifs à cet égard eſt toûjours allé juſqu'à la ſuperſtition.

Ce n'eſt pas en faveur des Lévites qu'il auroit compoſé une nouvelle Ecriture; puis que les Lévites n'eurent point d'autres privileges aprés Eſdras, qu'avant Eſdras; l'hiſtoire de Néhémie & les écrits des Prophétes ne nous permettant pas de douter qu'il n'y eût des Lévites avant ce tems-là, que les Lévites n'euſſent la diſme des biens des Iſraëlites avant la captivité: ce que les généalogies des ſacrificateurs, conſervées dans les familles avec tant d'éxactitude, cette Tribu privée d'héritages dans la terre ſainte, & cent autres choſes nous confirment parfaitement.

Si Eſdras ſe fût engagé dans ce deſſein pour la gloire de ſa Nation, il auroit ſupprimé

primé dix murmures célébres des Iſraëlites, & il n'auroit pas marqué avec tant de ſoin l'endurciſſement prodigieux de ce peuple.

Si le zele qu'il avoit pour Moïſe l'eût fait agir, il ſe ſeroit diſpenſé de nous répréſenter Moïſe meurtrier, incrédule & déſobéiſſant à la Loi de Dieu.

S'il eût eu deſſein d'honorer la mémoire de ſes Peres, en ſuppoſant quelques circonſtances qu'il croyoit leur être glorieuſes, il en eût ſupprimé d'autres qui ne le ſont pas. Car il n'eſt pas fort glorieux aux Lévites, que Lévi leur chef ſe ſoit noirci par une perfidie avec Ruben, qu'il ſe ſoit couvert du ſang des Sichémites, & que cette action lui ait attiré la malédiction de Jacob contenüe dans le 49. Chapitre de la Geneſe. Il n'eſt pas avantageux aux dix Patriarches, d'avoir vendu Joſeph, aux Iſraëlites d'avoir adoré le veau d'or, &c. Il paroit que non ſeulement aucun de ces intérêts n'a fait agir Eſdras, mais qu'il auroit même choqué preſque tous ces intérêts, s'il étoit l'Auteur du Pentateuque. Cependant il ne faut pas ſe déterminer là-deſſus; allons plus loin.

Il eſt certain que ſi un homme entreprenoit aujourdhui de réparer le Nouveau Teſtament, ou de compoſer de nouveau les écrits des Apôtres, il ne réüſſiroit jamais dans ſon deſſein, à-moins qu'il ne fît les mêmes

mêmes miracles que les Apôtres firent autrefois. On doit penſer la même choſe d'Eſdras.

Quand les Juifs qui retournérent avec lui de Babylone, auroient eu aſſez de confiance en lui pour le lui permettre ; ceux qui étoient demeurés dans la terre de Canaan pour habiter les ruïnes de Jéruſalem, n'y auroient pas facilement conſenti.

D'ailleurs, il y a de l'apparence qu'Eſdras auroit uſé de moins de ſévérité envers les Juifs qui avoient pris des femmes étrangéres, & qui furent obligés de les renvoyer avec les enfans qu'ils avoient eus d'elles : que s'il ne s'étoit pas ſoucié de ménager le peuple, il ſemble qu'il auroit eu quelques égards pour les ſacrificateurs, dont il devoit briguer, pour ainſi dire, le conſentement ; & néanmoins il fit le même traitement au peuple, & à un tres-grand nombre d'enfans de ſacrificateurs, dont les noms ſont rapportés ſur la fin de ſon livre.

Mais quand cette foule de ſacrificateurs qui ſe trouvoient intéreſſés dans cette réformation d'Eſdras, lui auroit permis de donner une autre forme à l'Ecriture, il eſt dumoins évident, qu'Eſdras n'auroit pû cacher ſon deſſein ni à ces ſacrificateurs, ni même au peuple des Juifs. Car puis qu'il y en avoit d'entre eux qui pleuroient en voyant le ſecond temple, parce qu'ils ſe ſouvenoient d'avoir vû la magnificence du pre-

premier ; on doit penſer que la longueur de leur captivité ne leur avoit pas fait perdre les idées de leur Ecriture, & qu'ils n'étoient pas ſi ignorans dans cette Loi qu'ils avoient avant qu'Eſdras revint de Babylone, qu'Eſdras pût leur en faire accroire facilement à cet égard.

Eſdras ne pouvant donc réparer l'Ecriture, ſans que le peuple & que ſes ennemis le ſeuſſent, il auroit du prendre quelque prétexte ſpécieux ; comme que Dieu le lui avoit ainſi ordonné ; que l'Ecriture s'étoit corrompüe, &c. & loin de cacher ſon deſſein, il l'auroit dit lui-même, il l'auroit écrit. Cependant, quand nous liſons ſon livre, nous n'y voyons rien d'approchant. Tout nous éloigne au-contraire de cette penſée. On nous y fait comprendre, que les Juifs qui avoient été ramenés par Zorobabel, avoient la Loi ; qu'Eſdras s'appliquoit ſeulement à l'entendre ; qu'il l'expliqua au peuple. Et afin qu'on ne s'imagine pas, qu'Eſdras & Néhémie l'avoient changée de concert, en y mettant ce qu'ils avoient voulu ; on trouvera que Néhémie fit une ſeconde réformation depuis celle qu'Eſdras avoit faite, qu'il rapporte lui-même en ces termes ſur la fin de ſon livre. *Je les tançai, je les blâmai, j'en batis quelques-uns, & leur ôtai le poil*, &c. *Or il y avoit même un des enfans de Jojadah fils d'Eliaſeib grand Sacrificateur, lequel je déchaſſai pour ce ſujet-là d'auprès*

prés de moi, &c. Il eſt aiſé de juger, ſi Eſdras & Néhémie auroient pû changer ou réformer l'Ecriture, ſans que ces ſacrificateurs qu'ils avoient maltraités s'en apperceuſſent, & qu'ils en priſſent occaſion de ſe vanger, en les accablant ſous les plus beaux prétextes du monde. Cependant nôtre deſſein n'eſt pas de nous arrêter à ces raiſons, toutes probables qu'elles ſont.

Il faut conſidérer en troiſiéme lieu le Pentateuque. Nous pouvons faire voir qu'Eſdras ne l'a pas compoſé, par deux raiſons, l'une de fait & l'autre de droit, & toutes deux tres-ſolides.

La raiſon de fait eſt, que la phraſe & la maniére d'écrire d'Eſdras eſt fort différente de la phraſe & de la maniére d'écrire que l'on remarque dans le Pentateuque.

Ma ſeconde preuve, que j'ai appellé une preuve de droit, eſt qu'on ne peut rien changer dans des livres hiſtoriques, ſi ce n'eſt les faits, les circonſtances, les expreſſions, le tour, ou l'ordre; & que cependant les faits ſont tous plus anciens qu'Eſdras, puis qu'ils ſe trouvent marqués dans les Prophétes. Les circonſtances de ces faits n'ont pû être ſuppoſés pour la même raiſon. La phraſe & le ſtile ne ſont point d'Eſdras. A l'égard du tour, je ne penſe pas qu'on accuſe Eſdras d'avoir employé l'adreſſe de ſon eſprit, pour donner un tour plus fin & plus agréable

ble aux penſées de Moïſe. Enfin je trouve que l'ordre n'a pas été changé, & je le prouve par les principes mêmes de Spinoſa. Car ſi les hiſtoires qui ſont contenües dans la Bible, ſont écrites ſans ordre, & ſont maldigérées, comme cet ennemi de la religion le prétend; comment peut-on dire qu'Eſdras en a changé la forme, ou qu'il a pris le ſoin de donner de l'ordre à des matiéres entaſſées?

Mais c'eſt peu que de prouver nos principes, il faut tirer avantage des objections qu'on nous fait, & montrer que rien n'eſt plus contraire à nos adverſaires, que ce qu'ils diſent contre nous. Tous les paſſages véritablement difficiles & conſidérables qu'ils produiſent, peuvent ſe réduire à quatre ou cinq: il y en a deux dans la Geneſe, & deux ou trois dans le Deuteronome.

Le 20. Chap. de la Geneſe ſemble devoir faire bien de la peine. Il y eſt rapporté que Sara, qui devoit être alors âgée de plus de quatre-vingts ans, parut ſi belle aux yeux d'Abimelec, que ce Prince voulut la prendre pour ſa femme.

Il eſt certain auſſi, qu'il y a quelque difficulté dans ce paſſage du 36. Chap. de la Geneſe, que nous avons déja conſidéré en paſſant. *Ce ſont ici les Rois qui ont regné au païs d'Edom, avant qu'aucun Roi regnât ſur Iſraël. Bélah donc fils de Béhor regna*

en Edom, &c. *Et Bélah mourut; & Jobab fils de*, &c.

Enfin on remarque que le discours de Moïse qui est contenu dans le Deuteronome, est coupé par quelques parentheses qui en rompent le fil, & sans lesquelles tout ce discours seroit parfaitement bien suivi. On doit principalement mettre dans ce nombre, celle qui est contenüe dans les versets 10. 11. & 12. du 2. Chap. de ce livre. Voici le passage tout entier, car il importe de le rapporter dans toute son étenduë.

Vers. 9. *Alors l'Eternel me dit, Ne traitez point les Moabites en ennemis, & ne vous attachez point à eux en bataille : car je ne te donnerai rien de leur païs en héritage, parce que j'ai donné Har en héritage aux enfans de Lot.*

10. *(Les Emins y habitoient auparavant, qui estoient un Peuple grand & en grand nombre, & hauts de stature, comme les Hanakins; mais les Moabites les appelloient Emins.*

11. *Et de-fait ils ont esté reputés pour Rephaïms, comme les Hanakins; mais les Moabites les appelloient Emins.*

12. *Aussi les Horriens demeuroient auparavant en Sehir : mais les enfans d'Esaü les en depossedérent, & les détruisirent, & y habitérent au-lieu d'eux, ainsi qu'a fait Israël du païs de son héritage que l'Eternel lui a donné.)*

13. *Mais maintenant levez-vous, & passez le torrent de Zered. Et nous passâmes le torrent de Zered.*

Il

Il paroit que cette parenthese a été ajoûtée, premiérement parce que le sens se suit parfaitement sans elle : car on passe fort naturellement du verset 9. au verset 13. de cette maniére.

9. *Lors l'Eternel me dit; Ne traitez point les Moabites en ennemis, & ne vous attachez point à les combattre*, &c.

13. *Mais levez-vous maintenant, & passez le torrent*, &c.

En second lieu, elle paroit ajoûtée, parce qu'elle semble ne pouvoir convenir à Moïse qui parle; & que ces mots, *Ainsi qu'a fait Israël du païs de son héritage que l'Eternel lui a donné*, semblent les paroles d'un homme qui voyoit les Israëlites établis déja au païs de Canaan.

D'ailleurs elle paroit ajoûtée, parce qu'il semble qu'il y ait de l'absurdité à faire de cette espéce de parentheses longues & embarassées, en parlant comme faisoit Moïse alors.

Il y en a deux ou trois autres de même nature, quoi que moins difficiles à expliquer que celle-ci; telles que sont celle qui est contenüe dans les versets 20. 21. 22. & 23. du même Chapitre, & qui semble aussi couper le fil du discours; & celle qui est contenüe au 9. verset du Chapitre 3.

Il y a long-tems que j'admire en ceci l'aveuglement de quelques incrédules, qui prennent occasion de ces petites difficul-

tés, de dire que ce n'eſt point Moïſe, ou quelqu'un qui écrivoit du tems & par l'ordre de Moïſe, qui a compoſé les livres du Pentateuque. Car ſi, comme ils le prétendent, ces parentheſes ne s'uniſſent pas bien avec le reſte du livre, ne faut-il pas avoir perdu la raiſon, pour prétendre juger par ces parentheſes, de l'Autcur de cette Ecriture?

Mais du-moins ſemble-t-il qu'on peut inférer de là, qu'Eſdras, ou quelque autre, a revû cette Ecriture, & qu'il y a inſéré ces parentheſes. Cela eſt encore évidemment faux. Car ou Eſdras auroit eu deſſein de faire paſſer ces parentheſes pour les paroles de Moïſe, ou il auroit ſeulement voulu qu'elles ſerviſſent d'explication & de lumiére pour mieux entendre le ſens de Moïſe. Il n'a ſans doute pas eu le deſſein de faire accroire que ces parentheſes fiſſent partie du diſcours de Moïſe. Il auroit extravagué, s'il eût ſi mal choiſi les endroits qu'il vouloit ſuppoſer. Quoi! il auroit choiſi ces paroles, *Ainſi qu'a fait Iſraël du païs de ſon héritage que l'Eternel lui a donné* (entendant par cet héritage le païs de Canaan) *avant qu'aucun Roi regnât en Iſraël* pour les attribuer fauſſement à un homme qui avoit écrit avant qu'Iſraël chaſſât ſes ennemis hors du païs de ſon héritage, & avant qu'on parlât de Roi en Iſraël?

Que ſi Eſdras avoit ſeulement ajoûté ces paroles

paroles par voye d'explication, ſans vouloir les faire paſſer pour les paroles de Moïſe; il ſe ſeroit bien donné de garde d'en faire des parentheſes, de les inſérer dans le texte ſacré, de les unir par des particules avec les paroles de Moïſe. Car enfin, ce ne ſont pas ici des liaiſons, par leſquelles Eſdras donne de la ſuite & de l'ordre au diſcours de Moïſe: mais ce ſont des parentheſes qui détruiſent pluſtôt l'ordre, & qui font perdre la ſuite du diſcours de Moïſe. Or il y auroit de l'extravagance, à penſer qu'Eſdras, ou quelque autre, n'ayant nullement en veüe de les faire paſſer pour les paroles de Moïſe, mais les ajoûtant par voye de commentaire & d'explication, les eût pourtant inſérées dans le texte: car ç'auroit été vouloir & ne vouloir pas les faire paſſer pour les paroles de ce Légiſlateur; & la ſeule penſée qu'on pourroit avoir, ſeroit que la note auroit paſſé inſenſiblement de la marge dans le texte par le défaut des écrivains: ce qui n'empêcheroit point que cette Ecriture ne fût de Moïſe, & ne dût eſtre conſidérée ſur ce pied-là.

Que reſte-t-il donc aprés tout cela? Car enfin, il paroit que ces parentheſes ont été inſérées, & il faut bien que quelqu'un ait fait une choſe que l'on reconnoit qui s'eſt faite.

Nous répondons, que nous ne trouvons rien dans les paſſages que nous avons mar-

qués, qui nous détermine néceſſairement à reconnoître qu'ils ont été inſérés dans les livres de Moïſe.

Car pour commencer par celui du 20. Chap. de la Geneſe; qui doute que Dieu n'ait pû redonner à Sara ſa premiére beauté, lors qu'elle étoit avancée en âge? Et qui ne voit, que ſans aucune multiplication de miracles, Dieu a fait venir le lait dans ſon ſein & le teint ſur ſon viſage par un même moyen; puis que ce teint vif qu'ont les jeunes perſonnes, ne vient que de l'abondance des eſprits qui ſe répandent ſur le viſage; & qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître, que Dieu mit une nouvelle vigeur, & forma de nouveaux eſprits dans le corps de Sara, pour la rendre capable de concevoir Iſaac?

Il faut dire la même choſe d'Abraham; & l'on n'en doutera pas, ſi l'on ſe ſouvient d'un côté, qu'une des raiſons qui empêchoit Sara d'ajoûter foi à la promeſſe qui lui avoit été faite, étoit qu'Abraham étoit vieux; & de l'autre, qu'Abraham eut des enfans de Kétura plus de quarante ans aprés la naiſſance d'Iſaac, & qu'il vécut juſqu'à l'âge de cent ſoixante-&-dix ans: ce qui ne peut venir que d'une augmentation miraculeuſe & extraordinaire de ſes forces.

Pour le paſſage du 36. Chap. de la Geneſe, on peut y former deux difficultés. Car

I. il ſemble que tous les Rois dont il y eſt fait mention, n'avoient pû regner depuis Eſaü juſqu'à Moïſe; & qu'ainſi ce n'eſt point Moïſe qui a écrit cela. Mais on ſe trompe: le tems de la ſucceſſion de ces Rois ne ſauroit aller à plus de deux cens, ou deux cens cinquante ans; & par conſéquent tous ces Rois pouvoient avoir regné en Edom avant Moïſe: outre qu'ils peuvent avoir regné en même tems. II. On trouve de la difficulté dans ces mots, *Avant qu'aucun Roi eût regné, ou regnât en Iſraël.* Mais qui empêche, que Moïſe qui prévoyoit que les Iſraëlites s'établiroient un jour des Rois, & qui donne même des préceptes là-deſſus, ne ſe ſerve de cette façon de parler? Qui a-t-il là de difficile, à prendre même la choſe dans la plus grande rigueur? Eſt-ce que Moïſe n'auroit pû ſe ſervir de cette façon de parler toute ſemblable: *Voilà quels ont eſté les conducteurs du Peuple d'Iſraël, avant qu'il poſſédât la terre promiſe?*

Pour les parentheſes, qui ſemblent couper le diſcours de Moïſe contenu dans le Deuteronome; on pourroit répondre en général, qu'elles n'étoient point dans le diſcours que Moïſe prononça; mais que Moïſe lui-même les inſéra dans ſon diſcours, lors qu'il l'écrivit, parce que ces parentheſes ſervent parfaitement à faire entendre les lieux où les choſes dont il parle s'étoient

toient passées, & les Nations avec qui les Israëlites avoient quelque rélation: qui est une des fins que Moïse s'est visiblement proposée dans tout le livre du Deuteronome, ne cessant de spécifier les lieux & les Nations dont il parle.

On répondroit en particulier à l'objection prise de la parenthese qui est contenüe dans les versets 10.11. & 12. que ces paroles, *Ainsi qu'a fait Israel du païs de son heritage que l'Eternel lui a donné*, ne doivent s'entendre que du païs que les Israëlites avoient déja conquis au delà du Jordain du tems de Moïse. Et si l'on en veut un juste commentaire, on n'a qu'à lire le Chap. 3. du Deuteronome, où Moïse en parle de la sorte. *En ce tems-là donc nous possedâmes ce païs-là: & j'ai donné aux Rubenites & aux Gadites depuis Haroher qui est sur le torrent d'Arnon, & la moitié de la montagne de Galaad avec ses villes: & j'ai donné à la demi-Tribu de Manassé, le reste de Galaad & tout Basçan, qui étoit le Royaume d'Og, &c. Mais aux Rubenites & aux Gadites j'ai donné depuis Galaad jusqu'au torrent d'Arnon, le dedans du torrent & sa borne, voire jusqu'au torrent de Jabbok, qui est la frontiére des enfans de Hammon, & la campagne, & le Jordain & sa borne depuis Kinneret jusqu'à la mer de la campagne, &c. Or en ce tems-là je vous commandai disant, L'Eternel vôtre Dieu vous a donné ce païs pour le posséder, &c.* Voila comment il parle du païs que les Israëlites avoient conquis de son tems.

Je

Je voudrois bien savoir quelle différence il y a entre ces expressions, *Le païs de l'héritage que l'Eternel lui a donné*, &, *le païs que l'Eternel leur a donné pour le posséder?* Qui doute, que si Moïse a marqué les païs que les Israëlites avoient conquis de son tems par ces derniéres paroles, il n'ait pû les marquer par les premiéres, qui font ce qu'il y a de difficulté dans l'objection?

CHAPITRE XIII.

Troisiéme monument de la révélation Judaïque. Que la substance de la Loi n'a pû entiérement s'effacer du souvenir des Israëlites.

MAis outre la Loi & les autres livres du Pentateuque que nous venons de deffendre contre la fausse critique des incrédules de ce tems, il y a encore un troisiéme livre, dans lequel les faits qui établissent la religion Judaique, devoient être nécessairement gravés; qui est le cœur & le souvenir des Israëlites. En-effet, il ne se peut rien ajoûter aux soins que leur Législateur avoit pris pour conserver perpétuellement la mémoire des choses admirables que Dieu avoit faites en leur faveur, & qui sont les motifs sur lesquels roulent les préceptes de la Loi. Voici ce qui en est dit au 31. Chap. du Deuteronome. *Et Moïse leur commanda, disant, De sept ans en sept ans,*

au propre tems de l'an de relâche en la fête des tabernacles, quand tout Iſraël ſera venu pour comparoître devant la face de l'Eternel ton Dieu, au lieu qu'il aura choiſi : alors tu liras cette Loi ici devant tout Iſraël, eux l'oyant ; ayant aſſemblé le peuple, hommes & femmes, & leur meſgnie, & ton étranger qui ſera dans tes portes, afin qu'ils oyent & apprennent, & craignent l'Eternel vôtre Dieu, & prennent garde à faire toutes les paroles de cette Loi-ici, & que leurs enfans qui n'en auront eu connoiſſance, oyent & apprennent, pour craindre l'Eternel vôtre Dieu tous les jours que vous ſerez vivans ſur la terre, &c.

Mettez donc mes paroles en vôtre cœur, dit-il au Chap. 11. du même livre, *mettez les en vôtre entendement, & les liez pour ſignes ſur vos mains, & qu'elles ſoient comme des fronteaux entre vos yeux ; & les enſeignez à vos enfans, en parlant d'elles ſoit que tu te tiennes en ta maiſon, ſoit que tu ailles en chemin, ſoit que tu te couches, ſoit que tu te léves. Tu les écriras auſſi aux pôteaux de ta maiſon & en tes portes. Prens garde à toi*, dit-il au Chap. 4. *de peur que tu n'oublies les choſes que tes yeux ont veües, & de peur qu'elles ne ſe departent de ton cœur tous les jours de ta vie ; mais que tu les enſeignes à tes enfans & aux enfans de tes enfans.*

Enfin on trouve le même commandement répété au Chap. 6. en ces mots: *Tu les enſeigneras avec ſoin à tes enfans, & parleras d'elles quand tu te tiendras en ta maiſon, quand tu*

tu iras par chemin, quand tu te coucheras, quand tu te leveras, &c.

Il faut avoüer que voilà des précautions tout-à-fait extraordinaires pour fixer la Loi de Moïſe dans le ſouvenir des Iſraëlites. Mais peut-être doute-t-on que ce ſoit Moïſe qui les ait priſes. Si l'on prétend qu'il y ait là de l'incertitude, nous voulons bien nous en tenir à cette incertitude même : elle ſuffit pour nous ſervir de principe dans nôtre raiſonnement.

Car ſi c'eſt quelque autre que Moïſe qui a écrit dans le livre du Deuteronome toutes ces paroles que nous venons de citer, en y inſérant pluſieurs faits chimériques ; comment n'a-t-il pas vû qu'il ſe combattoit avec ſes propres armes ? Comment s'aviſe-t-il de deffendre qu'on ajoûte à la Loi, lors qu'il y ajoûte lui-même ? Comment défend-il d'oublier les choſes qui ſont contenües dans ce livre, lors que ce n'eſt qu'à la faveur de cet oubli, que les fables qu'il ſuppoſe maintenant, paſſent pour des vérités ? A quoi bon feindre que Moïſe a ordonné de lire la Loi de ſept ans en ſept ans ; puis que ſi cela s'étoit pratiqué, les loix qu'il ſuppoſe paſſeroient pour des nouveautés ? Mais je perds le tems en combattant ce qui ne peut être ſoûtenu.

Il eſt tout-à-fait naturel de penſer, que les paroles que nous venons de citer, n'ont point été ajoûtées à la Loi de Moïſe, & que

que perſonne ne s'eſt aviſé de ſuppoſer des paſſages qui en auroient fait connoître la ſuppoſition, & qui auroient donné lieu de dire, Mais nos peres ne nous ont pourtant jamais appris ces choſes, & nous n'avons pas vû qu'on en rafraîchît la mémoire de ſept ans en ſept ans?

Que ſi c'eſt Moiſe qui les a véritablement écrites, il eſt aiſé de voir, qu'outre l'inclination que les Iſraëlites avoient à chérir leur Loi, & à s'entretenir des choſes qu'elle contenoit, ils y ont été obligés encore par le commandement exprés & réïteré de leur Légiſlateur. Il a falu que pour obéïr à ſes ordres, ils portaſſent leur Loi écrite dans leurs habits, dans leurs diſcours, qu'elle ſe mêlât avec leurs affaires, & qu'elle fît la principale matiére de leurs entretiens, ſoit à la ville, ſoit à la campagne.

Cela étant, comment peut-on concevoir qu'on eût pû ni changer, ni corrompre cette Loi? Il eſt vrai que les Rois d'Iſraël & ceux de Juda imitant les ſuperſtitions abominables de leurs voiſins, ont pû altérer le culte public en certains rencontres: mais quand on avoit oublié Dieu dans l'un de ces Etats, on s'en ſouvenoit dans l'autre; & quand il ne paroiſſoit que des adorateurs de Bahal, il y avoit ſept mille hommes qui n'avoient point flêchi le genou devant lui. Dans le tems de la plus grande déſolation de l'Egliſe de Juda, lors qu'on ne voyoit

voyoit par tout que des boſcages conſacrés aux idoles, lors qu'on n'oſoit lire publiquement la Loi de Dieu, enfin du tems même de Joſias, cette Loi ſubſiſtoit dans le ſouvenir de quelques fidéles. Le Roi Joſias ne l'avoit pas entiérement oubliée; puis qu'avant que d'en avoir entendu la lecture du Souverain Sacrificateur Hamalkija, il s'étoit diſpoſé à retablir le ſervice divin, en commençant par faire réparer le temple.

Mais rien ne nous montre mieux, combien avant & aprés le regne de Joſias, les idées de la Loi ont été préſentes à l'eſprit des Iſraëlites, que de voir tout ce qu'il y a de conſidérable dans cette Loi, répandu dans les divers écrits des Prophétes qui ont vécu en Juda & en Iſraël avant & aprés Hamalkija & Joſias.

CHAPITRE XIV.

Quatriéme & cinquiéme monument de la révélation Judaïque.

LEs deux derniers monumens qui nous repréſentent la vérité de ces faits eſſentiels dont nous parlons, ſemblent pouvoir être confondus, tant ils ſont unis & enchaſſés l'un dans l'autre. La religion & l'Etat parmi les Juifs ne doivent pas être conſidérés ſéparément.

Pour

Pour ce qui regarde l'établiſſement de leur Etat, on peut d'abord ſuppoſer toutes ces vérités comme certaines; que les Iſraëlites ont été eſclaves en Egypte; qu'ils en ſortirent ſous la conduite de Moïſe; qu'ils paſſérent par le déſert; que Moïſe leur donna des loix, qui s'obſervérent enſuite parmi eux; & qu'ils chaſſérent les Cananéens du païs où ils ont établi leur ſéjour.

Les ennemis même des Juifs ne conteſtent pas ces faits; mais ils les déguiſent par l'addition de pluſieurs circonſtances qui ſont évidemment fauſſes. Voici ce qu'en dit Juſtin aprés Trogus Pompeius. Il rapporte que *les Egyptiens furent tourmentés d'une certaine maladie qui leur cauſoit une démangeaiſon accompagnée de taches blanches par tout le corps; qu'ils furent avertis par les Dieux de chaſſer tous ces malades hors de l'Egypte, de-peur que les ſains ne fuſſent gâtés de ce mal contagieux; que Moïſe fils de Joſeph eſtant le conducteur de ces bannis, deroba les choſes ſacrées des Egyptiens; que les Egyptiens ſe mirent en eſtat de les recouvrer par les armes: mais que les tempêtes qui ſurvinrent les contraignirent de s'en retourner; tellement que Moïſe eſtant revenu au païs de Damas, s'empara du mont Sinaï, où eſtant arrivé, aprés avoir eſté travaillé de la famine avec ſon peuple par les deſerts de l'Arabie l'eſpace de ſept jours, il conſacra perpetuellement au jeûne le ſeptiéme jour,*

jour, qu'ils appellent Sabbat, en memoire de ce que cette journée avoit mis fin à leur famine & à leurs voyages. Et parce qu'ils ſe ſouvenoient d'avoir eſté bannis d'Egypte pour la crainte que les autres avoient euë de prendre leur mal, luimême craignant que ceux du païs ne les euſſent en horreur pour la même occaſion, fit une loi par laquelle la frequentation des eſtrangers leur eſtoit defenduë. Cette defenſe faite premierement par police, ſe changea peu-à-peu en religion. Aprés la mort de Moïſe, ſon fils Arruas fut fait Sacrificateur des Egyptiens & creé Roi incontinent aprés: & depuis ce tems-là le Pontificat & la Royauté ont toûjours eſté joints par la coûtume des Juifs; de-ſorte que mêlant la juſtice avec la religion, ils ont fait des progrés incroyables.

Cette hiſtoire n'eſt qu'un tiſſu de fauſſetés manifeſtes. Elle ſuppoſe que les Iſraëlites ne ſont originairement que des Egyptiens; ce qui eſt aſſez réfuté par le nom même d'Iſraëlites, & par une tradition qui en cela doit être néceſſairement véritable: que Moïſe étoit fils de Joſeph; ſeconde chimére: qu'Arruas fils de Moïſe fut Souverain Sacrificateur; troiſiéme erreur: qu'il fut Roi bien tôt aprés, & que depuis ce tems-là la Royauté & la Sacrificature ont toûjours été jointes enſemble; quatriéme fauſſeté qui ſe détruit aſſez par la chronologie des Rois que ce peuple a eus: que le ſeptiéme jour mit fin à leur famine

famine & à leurs voyages, parce qu'ils arrivérent au mont Sinaï, dont ils ſe mirent en poſſeſſion; cinquiéme erreur aſſez évidente, puis que les rochers de Sinaï ne pouvoient raſſaſier la faim des Iſraëlites, & que ce mont ne termina point leurs voyages: que les Iſraëlites furent bannis de l'Egypte, parce qu'ils étoient infectés de lépre; ſixiéme erreur qui a encore moins de fondement que les autres. Comment tous ceux qui ſortirent hors du païs d'Egypte, étant lépreux, Moïſe ſe ſeroit-il aviſé de faire une loi qui ordonnoit que les lépreux ſeroient ſéparés des autres Iſraëlites, & mis hors du camp? Car comme les Iſraëlites ne camperent que du tems de Moïſe & de Joſué, il faut néceſſairement penſer que cette loi eſt de ce tems-là.

Cette hiſtoire de Trogus Pompeius eſt donc fauſſe: mais quoi que fauſſe, elle ſuppoſe des événemens qui ſont néceſſairement vrais. Il eſt certain que les Iſraëlites ſortirent du païs d'Egypte, & il eſt évident que ce fut de gré, ou de force.

Ce n'eſt point par quelque ſédition & en tumulte qu'ils ſortirent; puis qu'ils emportérent leurs biens, qu'ils emmenérent leurs troupeaux avec une grande quantité d'or, de pourpre, de vaiſſeaux d'or & d'argent, comme le tabernacle avec ſes ornemens & les victimes qu'on égorgeoit depuis dans le déſert, en furent des marques ſenſibles & inconteſtables. Que

Que ſi les Iſraëlites ſortirent par force, ce ne fut point ſans combattre. Ce grand peuple n'auroit pû ni ſe raſſembler des divers quartiers où il habitoit, ni emmener ſes troupeaux, ſans avoir ſur les bras les Egyptiens, quelque adreſſe & quelque diligence qu'on eût employé pour cela.

Que ſi ce fut à la faveur de quelque victoire remportée ſur les Egyptiens, que les Iſraëlites ſortirent de ce païs; comment n'auroient-ils conſervé aucune mémoire de cet important ſuccés? Eſt-ce la coûtume des Iſraëlites d'oublier des victoires ſi utiles & ſi glorieuſes? Cet événement ne méritoit-il aucune place dans leur hiſtoire, ni dans leur tradition?

On voit bien que tout ce qu'on peut imaginer pour éviter de s'en rapporter à l'Ecriture des Juifs, ſe détruit de ſoi-même. Cependant, ſi l'on ſe défie du raiſonnement, on peut conſulter la pratique & le culte des Juifs. Moïſe inſtitua la Paſque, & l'on ne peut douter de la fin de ſon inſtitution, ſi l'on conſidére les cérémonies qui s'y pratiquent. Les Juifs mangerent la Paſque en habit de voyageurs, un bâton à la main, ayant les reins trouſſés, & les chandelles étant allumées. D'où vient cela? Pourquoi Moïſe ne leur a-t-il pas plûtôt ordonné de manger la Paſque en habit de guerre, étant ſous les armes & comme diſpoſés au combat? C'eſt viſiblement parce que les Iſraëlites ſorti-

rent hors du païs d'Egypte, comme des voyageurs qui devoient profiter du congé qu'on leur donnoit, & non comme des soldats qui dûssent se faire jour au travers de leurs ennemis.

Nous dira-t-on bien, pourquoi l'agneau s'appelloit la Pasque ou le passage ? Car ôtez la raison que l'Ecriture & la tradition constante des Juifs nous donnent de ce mystere, que nous reste-t-il pour l'expliquer ? Pourquoi consacroit-on à Dieu les premiers-nés d'Israël ? Pourquoi les Lévites lui étoient-ils consacrés, comme étant les premiers-nés du peuple, sinon pour les faire souvenir que Dieu avoit épargné les premiers-nés des Israëlites, lors qu'il fit mourir par la main de son Ange les premiers-nés des Egyptiens ?

Conçoit-on bien que Moïse ait pû & voulu instituer des mémoriaux sensibles d'un événement chimérique, d'un événement reconnu pour faux par plus de six cens mille ames ? Les Egyptiens ayant consenti au départ des Israëlites, sans y être forcés par aucun châtiment extraordinaire, établira-t-on un Sacrement pour représenter à la postérité, que les Israëlites ne pûrent obtenir leur congé, qu'aprés que toute l'Egypte eût été couverte de sang ? Les Israëlites étant sortis hors du païs d'Egypte par quelque sedition, ou par quelque victoire, pourquoi au-lieu de conserver

ver la mémoire de cet événement, fera-t-on commémoration d'une punition chimérique ? Si pour se faire honneur, ils veulent attribuer leur délivrance à un secours céleste, ils peuvent feindre que Dieu a combattu pour eux, qu'une infinité d'Egyptiens ont été foudroyés : mais comment s'aviséra-t-on de dire, qu'il n'y eût que leurs premiers-nés qui perdirent la vie dans cette occasion ? Comment dans l'institution de la Pasque, qu'ils célébrerent alors pour se souvenir de cet événement, a-t-on fait entrer une cérémonie qui marque que les Israëlites ne combatirent point alors, & qu'ils ne firent que se tenir prests à partir ? Que l'incrédulité en dise ce qu'elle voudra, le bon sens ne nous permettra jamais de supposer tant de bizarrerie & d'impudence en Moïse, & tant de simplicité & de grossiére ignorance dans les Israëlites sur des choses qu'ils avoient veües.

Les Israëlites étant sortis hors du païs d'Egypte, & ayant traversé la mer rouge, vécurent quarante ans dans le désert ; & c'est pour renouveller la mémoire de ce long voyage, que fut instituée la fête des tabernacles, pendant laquelle le peuple se faisoit des tentes, pour se souvenir de celles dont ses Peres s'étoient servis dans le desert. Il est inutile de répéter ici, qu'on n'institüe pas des mémoriaux d'événemens qui sont reconnus pour faux de tout le monde.

Cependant il eſt difficile de concevoir ces longues erreurs des Iſraëlites dans le déſert, ſans conſidérer ce peuple comme l'objet d'une providence particuliére qui veilloit à ſa conſervation. Car ſi l'on conſidére la multitude des Iſraëlites, qui étoient en aſſez grand nombre pour ſe promettre de dépoſſéder les autres Nations; & ſi l'on ſe ſouvient que les Iſraëlites avoient accoûtumé de manger du pain & d'être vêtus, on ne pourra concevoir que les Iſraëlites euſſent pû ſubſiſter dans ce déſert vaſte & ſtérile pendant ſi long-tems, ſi Dieu n'eût fait pleuvoir le pain du ciel, & s'il ne leur eût donné cent autres marques de ſa protection.

Enfin les Iſraëlites célébrent une autre feſte, qu'ils appellent la Pentecoſte, par laquelle ils renouvellent la mémoire de l'alliance que Dieu traita avec eux en Horeb ſur le mont Sinaï.

Il eſt faux que les Iſraëlites ſoient arrivés en ce lieu ſept jours aprés s'être mis en chemin pour y aller. Le terme même de Pentecoſte nous marque que cet événement arriva cinquante jours aprés leur ſortie hors du païs d'Egypte.

Il paroit aſſez par ce qui a été dit, que le Sabbat n'eſt point deſtiné à ſolenniſer la mémoire du repos que les Iſraëlites trouvérent au mont Sinaï: mais il eſt certain auſſi, que le Sabbat n'eſt pas établi ſans quel-

quelque fondement. Car comme cela a été déja remarqué, il y avoit Sabbat de jours, Sabbat d'années, & Sabbat de ſemaines d'années. Le Sabbat d'années étoit d'une aſſez grande conſéquence: on laiſſoit repoſer les terres pendant une année. Le Sabbat de ſemaines d'années l'étoit encore davantage; parce qu'alors les héritages revenoient à leur premier poſſeſſeur, &c.

Cette loi paroit d'abord extraordinaire, bizarre, oppoſée à la politique, contraire au bien général du peuple, & des Lévites en particulier, & peu conforme à l'intention du Légiſlateur. Elle paroit extraordinaire: car qui a jamais oüi parler d'un Légiſlateur qui ordonne que les terres ſe repoſent de ſept ans en ſept ans? Elle paroit contraire à la politique; parce qu'outre qu'elle prive le peuple des fruits d'une année, elle l'expoſe à être ſurpris par ſes ennemis: & de-fait, Joſeph nous apprend que parmi les Juifs, la célébration du Sabbat a ſouvent donné lieu aux avantages que leurs ennemis ont remporté ſur eux. Que ſi l'année qui ſuivoit l'an de relâche, les ennemis entroient dans leur païs, & qu'ils le ravageaſſent, ils tomboient dans une extrême famine en conſéquence de cette loi. Les Lévites n'y trouvoient pas mieux leur conte que les autres; puis qu'ils perdoient les décimes d'une année. Enfin il étoit à craindre qu'un ſi long repos n'enga-

geât les Iſraëlites à la pareſſe, & que ne ſachant que faire pendant l'année de relâche, ils ne tombaſſent dans la ſuperſtition, qui eſt le fruit ordinaire de l'oiſiveté: ce que Moïſe ſemble avoir craint par deſſus toutes choſes, faiſant ce qu'il pouvoit pour arrêter les Iſraëlites dans le ſervice d'un ſeul Dieu créateur du ciel & de la terre.

Le deſſein de cette inſtitution eſt donc incompréhenſible, à-moins que vous ne vous en rapportiez à ce que l'Ecriture, la tradition des Juifs & les Prophétes vous diront tous d'une voix, qui eſt que Dieu deſtina le Sabbat à conſerver le ſouvenir du jour auquel il ceſſa de produire les œuvres que nous voyons. Grand & illuſtre événement, s'il en fût jamais, & bien digne qu'on s'expoſât à quelques inconvéniens, pour en conſerver perpétuellement la mémoire!

Ainſi les incrédules ſe trouvent preſſés & rembarrés de tous côtés. S'ils font difficulté d'attribuer à Moïſe le Pentateuque; le Deuteronome nous ſuffit: car il contient les faits eſſentiels qui établiſſent la divinité de la religion Judaïque. S'ils diſent que le Deuteronome fut compoſé par le Souverain Sacrificateur Hamalkija au tems de Joſias; on le leur fait voir contenu eſſentiellement dans les écrits des Prophétes. S'ils ſe défient des écrits des Prophétes, & de toute l'Ecriture généralement; on le leur montre peint dans la tradition, dans le culte & dans la pratique des Iſraëlites. Et ſi leur raiſon réſiſte; on conſulte cette raiſon, & elle acquieſce d'elle-même au récit que l'Ecriture nous fait de ces événemens, & les conjectures s'accordent parfaitement avec l'hiſtoire ſainte.

Que ſera-ce donc maintenant, ſi en joignant tous ces rayons de lumiére, nous faiſons voir ces faits écrits dans le Pentateuque, exprimés dans le Deuteronome, ſuppoſés par le Décalogue, célébrés dans le cantique de Moïſe, faiſant ſi ſouvent le ſujet des actions de graces de David, ſuppoſés dans les priéres qu'on adreſſe à Dieu en Babylone pour le retour du peuple, marqués ſi ſouvent & ſi naïvement dans les écrits des Prophétes, faiſant dans tous les ſiécles la confiance des Juifs, & la perſuaſion où ils ont été qu'ils étoient la Nation bénite, gravés dans leur ſouvenir, venus de pere en fils, portraits dans leur culte & dans leur pratique, & ayant d'ailleurs une telle connéxion avec l'établiſſement de l'Etat des Juifs, que ſans cette lumiére on ſe perd, on s'égare dans l'explication de la naiſſance & des progrés de cette République.

Que le lecteur prenne la peine d'éxaminer la choſe de prés, & ſur tout d'unir dans ſon eſprit toutes ces différentes circonſtances, comme elles l'ont été réellement; &

il trouvera qu'il n'y eut jamais de faits si certains que ceux-ci. Il n'y a point de doute ni de difficulté qui ne se perde, dés qu'on unit toutes ces veües. Que les incrédules éxercent leur esprit à former des objections, ou à se faire des Systemes; j'ose m'engager à détruire d'abord toutes leurs spéculations, en joignant mes principes. Car si c'est en Israël qu'on a inventé ces faits, comment les a-t-on fait recevoir en Juda? Si l'on a corrompu l'exemplaire de la Loi qui étoit dans le temple, comment a-t-on corrompu les exemplaires qui étoient entre les mains du peuple, ou parmi les Tribus dispersées? Si c'est Hamalkija qui a supposé ces faits, comment subsistoient-ils du tems de David? Si la Loi a été falsifiée, comment les cérémonies pratiquées parmi les Juifs justifient-elles la Loi, & comment la Loi justifie-t-elle ces cérémonies? Si c'est tout d'un coup & à une seule fois que ces faits miraculeux ont été inventés, comment a-t-on fait recevoir des faits inouïs & inconnus, comme étant des faits d'une notoriété publique? Si c'est successivement qu'on les a inventés, où est le progrés de cette erreur? Car nous trouvons que les derniers ne rapportent aucun fait essentiel qui regarde Moïse, que nous ne trouvions dans les plus anciens. Si vous concevez le soupçon, que les écrits des Prophétes pourroient tous avoir été falsifiés en même tems que

que la Loi de Moïse; d'où vient la diversité du stile? Juda & Israël ont eu leurs Prophétes. Si vous tenez pour suspecte la foi des historiens sacrés, pouvez-vous vous défier de ce que vous disent en passant les Prophétes, de ce qui est dit comme sans dessein dans les Pseaumes, de ce que des écrivains si anciens marquent comme étant connu de tout le monde, & dans des endroits où l'on ne s'aviseroit point d'insérer artificieusement des faits chimériques? Si vous craignez que Salomon n'ait supposé la Loi, voyez que Jeroboam, ennemi mortel de la race de Salomon, & qui avoit un intéreſt si considérable à empêcher le peuple d'aller adorer en Jérusalem, bien-loin de faire appercevoir le peuple de cette supposition pour son intéreſt, reconnoit lui-même cette Loi.

On ne peut douter que Moïse n'en ait laissé des mémoriaux & des monumens dans les cérémonies qu'il a pratiquées. Le tabernacle subsiste du tems de David & de Salomon. Il y a des Lévites établis par Moïse, qui font le service divin. L'arche de Dieu produisant de leur tems, & même aprés eux, des miracles qui se trouvent marqués dans des hymnes qui ont été conservés, aussi-bien que dans l'histoire des Juifs, étoit à l'égard de David & de Salomon, un gage éclatant & perpétuel des miracles que Dieu avoit fait par le ministere de Moïse.

CHA-

CHAPITRE XV.

Que Moïse n'a pû avoir dessein de tromper les Israëlites.

NOus avons fait le plus difficile, lors que nous avons prouvé que l'Ecriture des Juifs, & sur tout celle de Moïse, n'a pû être corrompüe essentiellement, & que les faits qu'elle contient sont venus de Moïse jusqu'à nous. Car que Moïse les ait inventés, ou qu'il ait prétendu les faire croire contre la connoissance publique qu'on en avoit; ce seroit une imagination tout-à-fait extravagante. Ni la multitude innombrable des personnes ausquelles il falloit imposer, ni la nature des faits trop sensibles & trop éclatans pour être susceptibles d'illusion, ni les reproches & les plaintes sur la conduite des Israëlites, que Moïse mêle dans son histoire, ni le soin qu'il prend d'appuyer toutes ses exhortations sur ce que les yeux des Israëlites ont vû, ni enfin celui de conserver la mémoire de ces faits par des mémoriaux sensibles & perpétuels, ne nous permettent point de concevoir quelque doute à cet égard.

Je ne nie pas véritablement, qu'un habile homme, un homme de crédit & d'authorité n'impose quelquefois sur des sujets de spéculation, comme sur des matiéres de Théologie ou de Philosophie: mais le moyen de tromper sur des faits qui frappent les sens avec tant d'éclat & avec tant de surprise pour l'ame qui les voit?

On pourra peut-être persuader un seul fait de cette nature à un seul homme, en lui faisant accroire qu'il a perdu la mémoire par l'effet de quelque maladie, ou qu'un mauvais songe l'empêche de se souvenir des choses qu'il a veües: mais persuader un si grand nombre de faits tres-sensibles à plus de six cens mille personnes, c'est ce qui ne peut être seulement imaginé.

Certainement, si le dessein de ce Législateur a été de tromper les Israëlites, on peut dire qu'il s'y est tout-à-fait mal pris. Vous remarquerez en-effet, qu'il ne se contente pas de faire deux ou trois reproches aux Israëlites, mais qu'il se partage entre élever les bienfaits de Dieu, & leur reprocher leur endurcissement prodigieux. Il les appelle un peuple de col roide. *Sache*, dit-il, *que ce n'est point pour ta justice que l'Eternel te donne*, &c. *car tu es un peuple de col roide*, &c. *N'oublie pas que tu as grandement irrité l'Eternel.* Il fait l'histoire de tous les divers murmures par lesquels ils avoient attiré la colere de Dieu. Il marque leur horrible perversité dans le culte du veau d'or, leurs défiances, leurs séditions, leurs révoltes, leur impureté, leurs blasphêmes, &c. Est-ce qu'il veut les adoucir par là, & les disposer

ſer par ces flateries, à croire contre la connoiſſance que chacun en avoit, qu'ils ont vû les riviéres changées en ſang, les grenouilles entrer dans les maiſons des Egyptiens, des ulceres bourgeonner dans leurs corps, leurs campagnes déſolées par la greſle & par les ſauterelles, les ténébres répandües dans tout leur païs, leurs premiers-nés mis à mort en une nuit, un cri général de pleur & de déſolation entendu en Egypte, & les Egyptiens les preſſant de ſortir hors de leur païs; les eaux de la mer rouge ſe partager, former un double mur pour leur laiſſer le paſſage libre, & ſe refermer en-ſuite pour engloutir leurs ennemis, qu'ils virent morts floter ſur la mer; une colomne de nuée & de feu les conduire, la manne tomber, lors qu'ils n'ont plus d'alimens; le mont Sinaï couvert d'une nuée & d'un tourbillon de feu pendant quarante jours, le tonnerre gronder ſur cette montagne, & la voix de Dieu ſe faiſant entendre parmi ce tonnerre; Coré, Dathan & Abiram périr par un genre de mort épouventable qui fut vû & connu de tout Iſraël? Et comment Moïſe appuye-t-il tous les commandemens qu'il donne aux Iſraëlites ſur ces bienfaits illuſtres & éclatans, dont il dit que Dieu venoit de les favoriſer? Comment les exhorte-t-il par la conſidération de ces choſes, qu'il prétend que leurs yeux ont veües? Comment propoſe-t-il ces motifs

motifs à leur obéiſſance? Le croirons-nous aſſez inſenſé, pour propoſer des fables, & des fables néceſſairement connües de tout le monde, pour le fondement de ſes loix & de ſa religion, & pour l'unique principe de ſon authorité? Et fera-t-il ſouvenir tant de fois les Iſraëlites, de Pharaon, des Egyptiens, de Dathan & d'Abiram, en prénant leurs yeux à témoins d'un châtiment que leurs yeux ne virent jamais? Chacun ſait qu'on n'établit des mémoriaux que des événemens fort connus & fort importans: auroit-il donc ordonné de conſerver la mémoire de ces événemens dans des monumens ſenſibles? Auroit-il ordonné aux peres de les apprendre à leurs enfans d'âge en âge? Auroit-il établi l'uſage de ces cérémonies ſacrées qui en perpétuoient le ſouvenir, ſi ce n'euſſent été là que des fictions reconnües fauſſes de tout le monde, & qui auroient dû lui attirer le mépris & la moquerie de chacun? Non ſans doute, & cette vérité eſt du nombre de celles qui perdent plus qu'elles ne gagnent par l'effort qu'on fait pour leur donner plus de jour.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Que les miracles rapportés par Moïse estant véritables, ils prouvent la vérité de la religion Judaïque.

IL s'agit de savoir maintenant, si, supposé que ces faits soient véritables, ils prouvent la divinité de la religion Judaïque; & cela dépend de savoir s'ils sont miraculeux: car s'ils le sont, ils interrompent le cours & les loix de la nature, &, par conséquent ils viennent de l'Auteur de la nature même.

Spinosa fait ses efforts, pour montrer que tous les miracles qui nous sont rapportés dans les livres de Moïse, ont eu des causes naturelles; & l'on verra que s'il est foible dans les autres endroits de son traité, il est ridicule & pitoyable dans celui-ci.

Il voudroit bien faire voir d'abord, qu'il est impossible d'interrompre le cours de la nature par de vrais miracles; & voici le grand raisonnement sur lequel il appuye une assertion si téméraire. Les loix de la nature, dit-il, ne sont autre chose que les décrets de Dieu. Or on ne sauroit changer les décrets de Dieu, puis que Dieu est immuable. Donc on ne sauroit violer les loix de la nature par ces miracles que l'on suppose qui en interrompent le cours.

Il

Il semble qu'il fasse de cet argument son épée & son bouclier: il le répéte en divers endroits de son livre: il en revient à ce raisonnement comme au fondement de ses hypotheses, & il en tire assez de confiance, pour oser avancer ce paradoxe si extraordinaire & si nouveau, que les miracles détruiroient plûtôt l'éxistence de Dieu, qu'ils ne l'établiroient.

Ce grand raisonnement n'a pourtant aucune force, ni même aucune apparence. Car ou il entend par les loix de la nature, un principe extérieur & étranger, une intelligence distincte de la matiére, qui dirige toutes choses, & enchaîne les causes secondes; & alors nous conviendrons avec lui, que les loix de la nature, ou, pour parler plus éxactement, ce qui donne des loix à la nature, n'est autre chose que la volonté de Dieu, ou, si l'on veut, ses décrets.

Mais que conclurra-t-il de là contre nous? La même volonté de Dieu libre & indépendante des choses du dehors, qui a établi les loix de la nature, en suspend ou en interrompt le cours, lors qu'il lui plait. Les miracles entrent dans le plan de la sagesse divine, comme les choses naturelles; & l'on trouve dans les miracles mêmes l'éxécution des décrets immuables de Dieu.

Mais l'on voit bien que cet Auteur va plus loin. Il tient que Dieu n'est autre chose

choſe que la nature, & par la nature il entend la matiére avec les loix & la détermination de ſon mouvement. Tout ce qu'il dit de Dieu n'eſt donc propre qu'à faire illuſion. En conſervant le nom, il détruit la choſe; & il faut en renvoyer la réfutation au traité de l'éxiſtence de Dieu.

Il ne lui ſervira de rien non-plus de dire aprés Hobbes, que l'idée que le peuple a des miracles, vient de ce que le peuple ne connoiſſant point leurs véritables cauſes, leur en attribüe de ſurnaturelles. Cela eſt bientôt dit: mais je ne ſai ſi la veüe du fait permettra aux incrédules de conſerver ce ſoupçon. Qu'ils donnent un libre eſſor à leur imagination, qu'ils imaginent tout ce qu'ils voudront, imaginer ſimplement, cela eſt facile; & l'on verra s'ils ne ſeront pas contraints eux-mêmes de renoncer à toutes leurs imaginations.

Il leur plait d'abord de ſuppoſer, que l'Ecriture ne rapporte point toutes les circonſtances de ces faits, & que ſi ces circonſtances nous étoient connües, elles nous feroient voir que ces faits n'enferment rien de ſurnaturel. On ſe trompe. Il n'y a rien de plus circonſtantié que tous ces miracles; & les circonſtances ſont beaucoup plus miraculeuſes que les faits mêmes. Une verge changée en ſerpent, la colomne de nuée qui eſt obſcurité & lumiére, la mer qui forme un double mur, l'Ange deſtructeur qui choiſit

choiſit les premiers-nés pour les égorger, la mer qui s'ouvre préciſément, lors que Moïſe l'a frappée de ſa verge; des prodiges qui ſe font dans toutes les parties de la Nature, dans l'air, dans la mer, dans les riviéres, ſur la terre, en Egypte & hors de l'Egypte à point nommé, lors qu'ils ſont néceſſaires pour la protection du Peuple d'Iſraël; les Iſraëlites éxempts des playes qui accablent les Egyptiens; les Magiciens de Pharao contrefaiſant quelques miracles de Moiſe, & ne pouvant imiter les autres; toute la Cour de ce Prince témoin de ces merveilles; l'endurciſſement de Pharao vaincu par ces coups redoutables que frappoit une main inviſible; les playes ceſſant avec l'obſtination de Pharao; l'eau changée en ſang non ſeulement dans le grand fleuve, mais même dans les ruiſſeaux, les étangs, les marais & dans les vaiſſeaux de bois & de piérre, juſques là que le poiſſon mourut, que la riviére en puït, & que les Egyptiens ne pouvoient boire, ſont des faits circonſtantiés, ou des circonſtances auſſi miraculeuſes que les faits mêmes: des faits d'ailleurs ſi liés les uns aux autres, tant de fois répétés, rapportés avec une telle naïveté, ſur leſquels eſt établie toute la religion de Moïſe, que des pratiques ſenſibles & perpétuelles ont toûjours répréſentés à l'eſprit des Juifs, dont un ſeul eſt ſuffiſant pour établir la

Exod. 17.

divinité de la révélation Judaïque, & dont l'amas auroit convaincu Moïse d'imposture; qui ne peuvent pas avoir esté inventés les uns aprés les autres, comme on l'a fait voir ailleurs; qui sont rapportés comme étant reconnus de tout le monde; qui ont fait l'authorité de Moïse & la force de ses exhortations, & qu'il propose pour le grand & perpétuel motif de l'obeïssance qu'on doit aux loix qu'il donne de la part de Dieu, faisant dire au souverain Legislateur, *Je suis l'Eternel ton Dieu, qui t'ai retiré hors du païs*, &c. *par main forte & par bras étendu.*

CHAPITRE XVII.

Examen de quelques difficultés qu'on oppose à la vérité de la religion Judaïque.

ON n'entreprend point de répondre à toutes les objections qu'on peut faire contre la vérité de la révélation Judaïque. Comme les objections possibles sont sans nombre, il est impossible de les prévenir toutes. On se contentera de marquer les sources des principales difficultés que l'on fait sur ce sujet; & l'on espére de faire si bien connoître le principe de l'erreur, qu'on sera en état d'éviter l'erreur même.

Pour cet effet il faut d'abord convenir, que c'est une pure extravagance, de se déterminer à rejetter un principe, parce qu'il est sujet à quelques difficultés. Il y a des difficultés dans tout ce que nous voyons de plus petit, & dans ce qui paroit à nos yeux de plus grand. Tout est bordé de difficultés impénétrables dans la Nature; & comment n'y en auroit-il point dans la religion?

L'essentiel est donc de comparer les difficultés & l'évidence, & de se déterminer sur cette comparaison. Sur tout il faut éxaminer les difficultés, en éxaminer le principe, voir si elles ne naissent point de nos passions, ou de nos faux préjugés. C'est, à mon avis, la meilleure maniére de répondre aux incrédules. Essayons de mettre en pratique cette méthode, & voyons si nous nous en trouverons bien.

I. La premiére piérre d'achopement des incrédules est l'amour de la Philosophie. Ils voudroient que le St. Esprit eût parlé le langage des Philosophes. Ils accusent *Spinosa* l'Auteur du livre de Josué, d'avoir esté moins habile que Copernic dans l'Astronomie: & ils ne peuvent souffrir que Moïse ait fait une histoire de la création, qui s'accorde si peu avec les veües de cette science. Il est surprenant qu'une objection si vaine ait esté si souvent répétée. Ces gens-là voudroient-ils que Dieu oubliât le langage du peuple en parlant au peuple; & qu'on ne pût craindre Dieu, ce qui est tout le

but de l'Ecriture, qu'autant que l'on seroit persuadé des hypotheses de Copernic? Ainsi les livres de l'Ecriture n'auroient esté intelligibles qu'à quelques Philosophes des derniers tems, & il auroit falu pour les lire, attendre que Copernic vint au monde, ou que le St. Esprit donnât aux hommes un Systeme d'Astronomie tout nouveau. Cela ne suffisoit pas encore. Il auroit falu, pour plaire à ces nouveaux Philosophes, que Dieu eût aussi révélé dans cette Ecriture, que les couleurs, la lumiére, les sons & toutes les qualités que nous attribuons aux objets, sont dans nôtre ame, que les bêtes n'ont que l'apparence de la connoissance sensitive, &c. & corriger une infinité d'expressions populaires qui se trouvent dans l'Ecriture à cet égard. En un mot, il faloit faire un stile nouveau, rendre le peuple philosophe, & changer la religion en spéculation.

Mais ce n'est pas là le but du St. Esprit, qui se révéle non de la maniére qu'il le faudroit pour satisfaire la vaine curiosité des savans, mais de la maniére qui est nécessaire pour sanctifier les hommes. Car soit qu'il nous parle de lui-même, soit qu'il nous parle de nous, soit qu'il nous fasse connoître les autres créatures, il ne nous fait voir les choses que du côté qui regarde nôtre salut, & il ne se révéle que dans la mesure qui est nécessaire à nôtre sanctification.

Lors

Lors qu'il se fait connoître lui-même, il se revêt de ses bienfaits pour faire naître nôtre reconnoissance. Au commencement il se fit connoître sous le nom du Dieu possesseur du ciel & de la terre. En-suite il prit un nom qui marquoit la protection qu'il accordoit aux Patriarches, en disant, *Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob.* Lors qu'il eut retiré les Israëlites d'Egypte, il s'enveloppa, par maniére de dire, de ce nouveau bienfait. *Ecoute Israel*, dit-il, *je suis l'Eternel, qui t'ai retiré hors du pais*, &c. Et quelques siécles aprés, un Prophéte nous annonce, que le tems vient auquel l'on ne dira plus, *L'Eternel est celui qui a retiré* son peuple du païs d'Egypte; mais bien, *L'Eternel est celui qui a fait remonter son peuple hors de Babylone.* A-mesure que ses bienfaits croissent, les rélations sous lesquelles il se fait connoître, s'augmentent. Il paroit bien par là, que Dieu se fait connoître non pour satisfaire nôtre curiosité, mais pour produire la reconnoissance dans nos cœurs. *Amos.*

Tout-de-même, lors que le Saint Esprit nous parle de l'homme, il prend à tâche de nous découvrir le fond de sa corruption; il nous répréfente son cœur déseſpérément malin; il nous fait connoître sa malice, l'étendüe, le principe, les effets de sa malice, pour nous humilier, & nous obliger à recourir à sa mi-

ſéricorde. Cela ſe rapporte encore à nôtre ſalut.

Enfin, lors qu'il nous parle des créatures qui compoſent cet Univers, il nous fait voir qu'elles ſont l'ouvrage de Dieu, qu'elles ſont toutes en la main de Dieu, toutes ſoûmiſes à l'ordre de ſa ſage providence. Pourquoi? Parce que cette veüe ſert à nous diſpoſer à donner à Dieu nôtre confiance, nôtre reconnoiſſance, nôtre admiration.

Je ſai bien que des Théologiens Philoſophes changeant la religion en ſpéculation, ont tâché d'expliquer la nature de Dieu, éxaminant s'il y a en lui des accidens proprement dits, & voulant découvrir la maniére dont il éxiſte, la maniére dont il connoit, la maniére dont il aime, la maniére dont il décrete les choſes, & la maniére dont il éxécute ſes décrets. Mais ce n'eſt là qu'une vaine philoſophie, qui ayant pour but de ſatisfaire la curioſité, ne produit que l'orgueil ou le rongement d'eſprit.

On a tout-de-même cherché à connoître de l'homme non ce qui peut nous ſanctifier, & que Dieu vouloit que nous en ſceuſſions, mais ce que les Philoſophes fiers & curieux voudroient ſavoir; & de là ſont nés ces monſtres des Scolaſtiques, qui rendent l'homme impénétrable à l'homme.

Sur ce principe, il eſt tout-à-fait déraiſonnable de prétendre que Moïſe, en faiſant l'hiſtoire de la création, a dû ſuivre les principes

cipes des Philoſophes. Cela ſeroit bon, s'il avoit voulu faire de la religion une philoſophie: mais comme ſa révélation doit eſtre proportionnée à tout le monde, il ſuit les idées du vulgaire; & comme il a deſſein de ſanctifier ceux à qui il parle, & de les obliger à craindre Dieu, on ne doit pas trouver étrange, qu'il propoſe les choſes dans la veüe qui eſt la plus capable de produire cet effet.

Les Philoſophes tâchent de connoître la cauſe phyſique & efficiente de chaque choſe. Ils veulent ſavoir comment elle s'eſt faite. Cela eſt néceſſaire pour ſatisfaire leur curioſité. Moïſe n'a découvert que la cauſe finale des choſes. Il marque la fin que Dieu s'eſt propoſée en les faiſant, qui eſt le bien de l'homme. Cette cauſe morale eſt la ſeule qui faſſe naître la reconnoiſſance de l'homme, & par conſéquent la ſeule qui s'accorde avec le deſſein de la religion.

Au-reſte on peut dire, que tout eſt admirablement proportionné à l'état & aux beſoins des hommes dans cette deſcription. Car 1. il faloit faire voir l'empire que Dieu avoit ſur ſes créatures, & la facilité avec laquelle il les produit. C'eſt ce que l'hiſtorien montre par cette expreſſion ſi ſublime: *Que la lumiére ſoit, & la lumiére fut*; exprimant en de pareils termes la création de toutes choſes. 2. Il faloit détourner l'eſprit des Iſraëlites de l'idolâtrie des Nations

tions qui prenoient pour Dieu, tout ce qu'ils trouvoient dans la Nature. Dans cette veüe l'hiſtorien ne manque point de faire une énumération fort éxacte des parties qui compoſent cet Univers, & nous apprend que ces parties ne ſont que l'ouvrage de Dieu. 3. Il faloit rendre raiſon de l'établiſſement du jour du Sabbat, & marquer par conſéquent les divers intervalles de la création. 4. Il faloit montrer l'avantage que l'homme a ſur toutes les créatures viſibles: & c'eſt ce que l'Auteur de la Geneſe fait excellemment, en le répréſentant animé du ſouffle de Dieu, & nous conduiſant par là à la ſpiritualité & à l'immortalité de l'ame, qui eſt ſi conforme aux principes même de la raiſon.

II. On trouve dans les faits qui ſont contenus dans cette Ecriture, des choſes qui paroiſſent fort contraires à nos idées & à ce qui ſe fait dans le monde. Cette hiſtoire d'un ſerpent qui parle, de l'homme & de la femme qui ſe laiſſent ſéduire comme des enfans, de la deffenſe que Dieu leur fait de manger du fruit d'un certain arbre, comme ſi cela lui importoit beaucoup, & cette punition ſi grande & ſi diſproportionnée à la faute, qui même s'étend ſur toute la poſtérité de ces rebelles, s'accordent mal avec les préjugés ordinaires.

Cependant, pour peu que l'on éxamine la choſe de prés, & que l'on ſe dépréoccupe,

pe, on trouvera que non ſeulement la choſe a pû eſtre ainſi, mais même qu'il a eſté néceſſaire que la choſe fût ainſi.

Car premierement l'homme étant l'ouvrage de Dieu, ne pouvoit point ſortir de ſes mains, ſouillé & corrompu, comme l'expérience & la raiſon nous apprennent qu'il eſt. Il faut donc qu'il ſoit tombé par ſa propre faute. Il eſt certain qu'il eſt deréglé. Il eſt plus certain encore, que ce déréglement ne vient pas de Dieu qui fait tout bien. Il faut donc convenir, malgré qu'on en ait, que l'homme eſt corrompu par ſa faute. On peut ne pas comprendre la maniére dont cela s'eſt fait: mais toûjours eſt-on obligé de convenir de la choſe. Ainſi le fondement ſur lequel roullent toutes les circonſtances de cette hiſtoire ſi ſurprénante, eſt néceſſairement véritable.

En ſecond lieu, on ne peut diſconvenir que non ſeulement Dieu n'ait pû, mais encore qu'il n'ait dû donner ſa Loi à l'homme innocent. Dieu, qui eſt l'auteur de l'Univers, doit adreſſer chaque choſe à ſa fin: autrement il ne ſeroit pas ſouverainement ſage comme il eſt. Comme donc pour adreſſer les choſes inſenſibles à leur fin, il leur imprime le mouvement, & dirige ce mouvement: ainſi pour adreſſer l'homme à ſa véritable fin, il a dû lui donner ſa Loi, ou lui faire connoître ſa volonté; n'y ayant point d'autre maniére d'agir conforme à la natu-

re raiſonnable de l'homme. En-effet, Dieu agit différemment ſelon les différens ſujets qu'il trouve. Il adreſſe les créatures inanimées à leur fin, ſans qu'elles le ſçachent: mais pour agir conformément au génie de celles qui ſont capables de raiſon, il faut qu'il les adreſſe à leur fin, en la leur faiſant connoître, & que par conſéquent il leur découvre ſa volonté & leur devoir, c'eſt-à-dire, qu'il leur donne ſes loix.

Or, je vous prie, quelle loi Dieu pouvoit-il donner à l'homme innocent? La loi naturelle? Sans doute. Elle ſuit la raiſon, & nous ne ſaurions être un moment ſans elle. Mais cette loi naturelle ne trouvoit point de matiére à s'exercer dans l'état où étoient nos premiers parens?

Que pouvoit-on deffendre à l'homme dans cet état? De ne ſe faire point d'idoles? Mais quelles idoles pouvoit-il ſe faire, lors qu'il ſe regardoit comme le maître des créatures? De ceſſer de travailler, & de donner un jour de la ſemaine au repos? Mais le travail lui étoit inutile. De ne tuer point? Et qui eſt-ce qu'il pouvoit tuer dans cet état? De ne dérober point? Mais tout lui appartenoit. De ne rendre point de faux témoignage? Contre qui en auroit-il rendu? De ne commettre point d'adultere? Il n'y avoit qu'une femme.

L'homme avoit une loi naturelle: mais pour éxercer l'obeïſſance de l'homme, il faloit

loit une loi poſitive; & quel précepte plus raiſonnable Dieu pouvoit-il lui donner, que celui qui lui ordonnoit de lui faire hommage de tous les biens qu'il avoit en abondance, en s'abſtenant d'un ſeul, pour marquer que Dieu les lui avoit tous accordés?

Qu'y a-t-il d'incroyable à dire, que le Démon ait emprunté l'organe d'un ſerpent pour parler à nos premiers parens; que ceux-ci lui ayent preſté l'oreille; qu'ils ſoient devenus rebelles par cela même; que par la rebellion de leurs penſées, les organes mêmes de leurs corps ayent eſté déréglés; qu'avec la matiére, le déréglement de ces organes ait paſſé juſqu'à leurs deſcendans; & qu'enfin, de-même que la lépre & pluſieurs autres maladies paſſent du pere aux enfans; de-même auſſi le péché par une triſte fécondité, ſe ſoit perpétué en deſcendant de l'un aux autres? Il y aura là quelque choſe que nous ne comprendrons point, qui eſt la maniére dont cette ſurprenante tranſmiſſion s'eſt faite; mais toutes choſes m'apprendront qu'elle s'eſt faite néanmoins, le bon ſens, l'expérience, & l'éxemple de tous les hommes qui ſe trouvent corrompus en naiſſant, & portés au mal avant que de ſe connoître.

III. Une des plus grandes ſources des préjugés des incrédules, conſiſte en ce qu'on n'apperçoit point dans la plus-part des

des faits qui nous ſont rapportés dans l'Ecriture des Juifs, la qualité de types, qui leur ôte ce qu'ils ont d'incroyable, & les rend tres-conformes à la raiſon. On trouve étrange que Dieu ait voulu lutter avec Iſraël, & ſe laiſſer vaincre par un homme. On traite cela de fable: mais on a tort, & l'on ſe rend ridicule par là. En-effet, les incrédules eux-mêmes regardant Moïſe comme le plus habile homme du monde, pour raiſonner conſéquemment à leurs principes, ne doivent point lui attribüer une penſée auſſi abſurde que celle que le ſens litteral préſente d'abord. Eſt-ce que Moïſe ne ſavoit pas, que le Dieu poſſeſſeur du ciel & de la terre, la frayeur d'Iſaac, le Dieu fort, le terrible, étoit plus fort qu'un homme? Il le ſavoit ſans doute. D'où vient donc qu'il répréſente Iſraël luttant avec Dieu? C'eſt qu'il rapporte les choſes comme elles ſont; & que Dieu par cette condeſcendance de ſa bonté, & cette conduite myſtérieuſe, vouloit nous apprendre que nous devons être continuellement aux priſes avec nôtre Dieu, pour lui demander des ſentimens de ſa grace & de ſa bénédiction. Ainſi le ſens myſtique rend tres-raiſonnable & tres-croyable la défaite d'Amalec par les priéres de Moïſe, l'honneur qu'eut Moïſe de voir Dieu par derriére; celui de le contempler à face découverte étant réſervé au Meſſie: l'hiſtoire de Samſon, fort incroyable en ſoi, comme le remarque l'Auteur de la Religion du Médecin, eſt reçûë comme tres-conforme à la raiſon, dés qu'on ſuppoſe que Samſon eſt le type du Meſſie, & que c'eſt par le St. Eſprit qu'il agiſſoit.

IV. Il n'y a pas juſqu'à la conformité que les faits qui ſont contenus dans cette Ecriture, ont avec des faits rapportés dans la fable, que les incrédules ne preſſent contre nous: mais ils ſe font le procés à eux-mêmes. Car d'où vient cette conformité? Eſt-ce que les Auteurs Juifs auroient copié les Auteurs Payens? Je ne penſe pas que cela tombe dans l'eſprit de perſonne. Les Juifs ont trop d'averſion pour la religion Payenne, & leurs livres ſont trop anciens, pour nous laiſſer concevoir ce ſoupçon. Mais ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que les Auteurs les plus illuſtres qui ayent eſté parmi les Payens, ont lû les livres des Juifs; & que les choſes qui ſont la matiére de leur révélation, ſe ſont répandües parmi les autres Nations par la plus ancienne tradition du monde.

C'eſt la remarque de Spinoſa, que les Juifs rapportent tout à Dieu, & ſe croyent en quelque ſorte le but de tous ſes ouvrages, tant ils ſont accoûtumés à ſe flater. Il eſt certain que les incrédules rapportent à ce principe les faits de cette Ecriture qui paroiſſent les plus éclatans.

Noé, diſent-ils, maudit les deſcendans de

de Canaan, pour faire voir aux Iſraëlites, qu'ils avoient de légitimes prétenſions à leur terre. Cet hiſtorien veut qu'Abraham ſoit ſorti d'Ur des Chaldéens par le commandement de Dieu; que Dieu lui ait promis de bénir toutes les Nations de la terre pour l'amour de lui; qu'Abraham avec ſes domeſtiques ait défait quatre Rois; que pour l'amour d'Abraham Dieu ait affligé Abimelec; que Melchiſedec ſoit venu le bénir, lors qu'il retournoit de la défaite des Rois; qu'Iſaac ſoit né par un miracle; que Dieu ait commandé de renvoyer Iſmaël & ſa mere, de-peur qu'ils ne troublaſſent Iſaac le légitime ſucceſſeur d'Abraham; qu'Eſaü ait vendu ſon droit d'aîneſſe; que pour l'amour de Jacob, Dieu ait béni les affaires de Laban, &c.

Ce préjugé des incrédules naît de leur peu d'équité. Car je leur demande, ſi, ſuppoſé que Dieu eût choiſi la famille d'Abraham entre toutes les familles de la terre, pour en faire l'objet de ſes faveurs, il n'a pas eſté néceſſaire qu'il bénît particuliérement les Patriarches? Et ſi, ſuppoſé que la providence divine ſe ſoit particuliérement déployée en faveur des Patriarches, l'Auteur de l'hiſtoire ſainte pouvoit diſſimuler cette vérité, ſans renoncer à la ſincérité & à la bonne foi d'un fidéle hiſtorien?

Spinoſa prétend que c'eſt le caractere des Juifs, de rapporter tout à Dieu. Mais Spi-

Spinoſa a-t-il bien éxaminé, pourquoi les Juifs attribuent tout à Dieu? D'où vient ce penchant? Qu'eſt-ce qui a élevé leurs eſpérances juſqu'au point de ſe croire le but de tous les bienfaits de Dieu? Qu'il éxamine bien la choſe, & il trouvera que ce ſentiment vient d'une longue & conſtante expérience que leurs Peres ont faite de la faveur du ciel.

Vous doutez que la poſtérité de Cham n'ait eſté maudite: conſultez l'événement. Vous ne voulez pas croire que Dieu ait retiré Abraham de l'idolâtrie: croyez le, lors que vous voyez qu'Abraham ſeul entre les hommes adore le vrai Dieu; qu'il quitte ſon païs pour abandonner l'idolâtrie, contre la coûtume de tous les hommes, & même d'un Socrate & d'un Platon, leſquels connoiſſant le vrai Dieu, n'ont pas eu la force de ſe retirer pour renoncer au culte des faux Dieux. Vous doutez qu'Iſmaël & Eſaü ayent eſté éloignés de l'alliance de Dieu: demeurez en d'accord, lors que vous voyez les deſcendans de l'un & de l'autre privés de la connoiſſance de Dieu. C'eſt là une preuve bien réelle d'une élection divine.

Cependant on conſent que les incrédules tiennent ces faits pour ſuſpects, ſi l'on ne trouve une admirable ſincérité dans ces hiſtoriens, à rapporter le bien & le mal. Eſtoit-il bien néceſſaire que l'on flêtrit le Pa-

Patriarche Noé, en rapportant ſon yvreſſe; Simeon & Lévi, en leur attribüant le meurtre des Sichémites; Sara, en rapportant ſon incrédulité; les Patriarches, en les répréſentant meurtriers de leur frere; Moïſe, en marquant ſes doutes & ſa déſobéïſſance; Aaron & Marie, les faiſant voir couverts de lépre à l'occaſion de leur rebellion; les Iſraëlites, en rapportant tant de murmures éclatans, & ſuivis ordinairement d'une punition éxemplaire; le Peuple d'Iſraël tombant de ſuperſtition en ſuperſtition; les meilleurs Roi tachés de vice, David homicide & adultere, Salomon voluptueux & idolâtre? &c.

VI. Il y a encore les difficultés des Préadamites, qui ſont de deux ordres: les unes regardent la Chronologie ſainte que nous ne touchons point, parce que les doctes en ont ſuffiſamment traité, & que nous ne pourrions faire que copier leurs écrits: les autres qui conſiſtent dans quelques expreſſions qui ſemblent marquer qu'il y avoit des habitans ſur la terre avant la création d'Adam. Il ſemble que c'eſt là le préjugé de Caïn, lors qu'étant encore ſeul ſur la terre, il s'écrie, *Il arrivera que quiconque me trouvera, me tuera:* & celui de l'hiſtorien même, lors que celui-ci ajoûte, que *Caïn bâtit une ville, & qu'il l'appella du nom de ſon fils Enoc.* La réponſe eſt aiſée. Aprés que l'homme eut violé la loi de ſon Dieu, il ne

ne ſe crût plus en ſûreté en tous lieux. L'Ange qui lui deffendoit l'entrée du jardin d'Eden, & ſa propre conſcience, lui firent bientôt concevoir mille frayeurs. Il conceut dés lors qu'il pouvoit être tué. Cette crainte paſſa en Caïn, qui ſe crût expoſé aux plus funeſtes accidens, lors qu'il ſe vit banni du lieu qui étoit particuliérement conſacré à la religion. Il craint tout, les choſes inſenſibles, les bêtes ſauvages, les Anges, ſes propres enfans, qui ne reſpecteront point les droits du ſang qu'il n'a pas lui-même reſpectés; d'autres enfans qui ſortiront d'Adam, des hommes qui viendront aprés, & le tueront. *Le meſchant fuit, ſans qu'il y ait perſonne qui le pourſuive.*

On répond à la ſeconde partie de la difficulté; que vrai-ſemblablement Caïn bâtit une ville par la ſuite de cette crainte & de cette défiance qui le ſuivoient en tous lieux; qu'il la bâtit avec le ſecours de ſes enfans, pour ſe défendre contre les enfans de Seth qui s'étoient extrémement multipliés ſur la terre; que l'Ecriture parle de la ville que Caïn bâtit, avant que de rien dire de la naiſſance de Seth, parce qu'elle garde ici l'ordre des perſonnes, & qu'elle a voulu dire tout ce qu'elle avoit à dire de Caïn, avant que de faire aucune mention de Seth, & cela par une tranſpoſition qui eſt commune à tous les Auteurs ſacrés & profanes; & qu'enfin on peut concevoir que

Caïn ne bâtit que quelques maiſons, ou quelques cabanes, & que l'ouvrage fût enſuite continué par ſes deſcendans, & retint le nom d'Enoc que Caïn lui avoit donné. Ce ne ſont pas là de grandes difficultés.

VII. De toutes les objections que les incrédules nous font, la plus ſpécieuſe ſeroit celle que preſſe le plus Spinoſa, ſi elle ne roulloit ſur un fondement qui eſt évidemment faux, & qui eſt priſe de ce que les Prophétes ont prophétiſé ſelon leur intérêt, leur éducation & leur tempérament.

Mais bien-loin qu'elle nous faſſe peur, nous ſommes obligés en quelque ſorte à la mauvaiſe foi de cet homme; puis qu'il nous a fourni, ſans y penſer, une preuve de la divinité de la religion Judaïque. Il ne faut que renverſer ſon principe, pour en faire une preuve tres-forte pour nous.

Les Prophétes n'ont point prophétiſé par intérêt, 1. Parce qu'aucun d'eux n'a eu en veüe l'établiſſement de ſa famille, qui eſt de tous les ſoins le plus naturel. Moïſe, Samuël, Elie, Eliſée, &c. ſemblent plûtôt ſans affection & dénaturés envers leurs proches, qu'intéreſſés pour leurs familles & pour leurs enfans. 2. Ils prophétiſoient inceſſamment contre les Rois. Ils en étoient haïs, chaſſés, perſécutés fort ſouvent. 3. Ils ménagent tout auſſi peu le peuple & les ſacrificateurs, deſquels ils auroient attendu quelque ſupport ou quelque bien. 4. Tout

4. Tout reſpire que piété, que zéle dans leurs écrits. Ils ne diſſimulent rien, ne taiſent rien, & ne craignent point la mort, lors qu'il s'agit de reprendre les pécheurs. Voyez comment Jérémie en parle lui-même.

Les Prophétes ne ſuivent point la nature du tempérament. Jérémie prophétiſe inceſſamment contre les Juifs. Faut-il s'en étonner, puis que de ſon tems la ruïne des Juifs étoit ſi prochaine? Mais Jérémie fait pourtant prédire que leur captivité ne durera que 70. ans. Eſt-ce la mélancolie de ſon tempérament qui lui fait prédire le tems de cette délivrance à point nommé, par un oracle qui fit une telle impreſſion ſur les Juifs, que les Juifs tranſportés en Babylone ne virent pas plûtôt ce terme expiré, qu'ils firent requeſte à Dieu? Jérémie prédit la déſolation qui devoit arriver de ſon tems, & qui en-effet arriva: mais Jérémie fait auſſi treſſaillir de joye par la conſidération des biens que Dieu prépare aux hommes, & aux Juifs en particulier. *Voici*, dit-il, *les jours viennent, a dit l'Eternel, que je ferai lever à David un germe juſte, & il regnera comme Roi: il exercera jugement & juſtice ſur la terre*, &c. *Partant voici les jours viennent, qu'on ne dira plus, L'Eternel eſt vivant, qui a fait remonter les enfans d'Iſraël hors du païs d'Egypte: mais, L'Eternel eſt vivant, qui a fait remonter la poſtérité de la maiſon d'Iſraël hors du païs du Septentrion*, &c. Et ailleurs, *Toi donc, mon ſerviteur*

viteur Jacob, a dit l'Eternel, ne crain point, ne t'espouvante point, &c. Il menace, je l'avoüe; mais il joint la consolation à la menace. *Et vous serez mon peuple, & je serai vostre Dieu. Voici la tempeste de l'Eternel, sa fureur est sortie*, &c. On peut juger par là, si Spinosa a bien rencontré là-dessus.

L'éducation n'est point la régle des prophéties. J'avoüe que Dieu laisse dans l'esprit des Prophétes les mêmes images que l'éducation y avoit mises: mais il éléve divinement leur imagination; de-sorte qu'avec des termes assez simples, ils expriment des sentimens si élevés, des pensées si sublimes, que tout est bas & rampant auprés de ce qu'ils disent. Amos étoit un bouvier. Il ne parle que de forêts, de montagnes, de feu, de Carmel, de Liban, de vignes, de jardins, d'oliviers, de lions rugissans, & de cabanes qui se lamentent. Mais quelles grandes choses n'enveloppe-t-il pas dans ces images, qui lui étoient plus ordinaires qu'à un autre? Combien son esprit est-il élevé? De quel feu divin son cœur ne brûle-t-il point, lors qu'il paroit si jaloux de la gloire de Dieu? Et quel entousiasme surnaturel lui fait dire des choses plus grandes en-effet, que ce que les plus polis & les plus éloquens des hommes ont jamais pensé? *Prépare toi à la rencontre de ton Dieu, ô Israël: car voici celui qui a formé les montagnes, & qui a creé le vent, & qui a declaré à l'homme*

me quelle est sa pensée, qui fait l'aurore & l'obscurité, & qui marche sur les hauts lieux; l'Eternel est son nom. Est-ce là le langage d'un berger? Et jamais les plus éloquens hommes du monde parlérent-ils d'une maniére plus magnifique & plus digne de Dieu?

IV. SECTION.

Où l'on fait voir que la révélation Judaïque nous conduit à la divinité de la religion Chrêtienne.

CHAPITRE I.

De la vocation des Payens.

NE nous contentons pas d'avoir prouvé la divinité de la révélation Judaïque. Allons plus loin, & voyons si elle ne nous conduira point à une plus grande révélation.

Un des plus grands & des plus considérables oracles qu'elle enferme, est sans doute celui qui prédit la vocation des Payens. C'est ici un grand principe qui nous conduit au delà de la révélation Judaïque, & qui nous fera entrer parfaitement dans le plan & dans le dessein

de Dieu dans la religion, si nous l'avons une fois solidement établi.

Il ne faut pour cet effet, que s'attacher bien à la consideration de la prophetie, & à celle de son accomplissement.

On trouve dans l'Ecriture tout ce qu'on peut raisonnablement demander à l'égard de la prophétie. Ce n'est point ici un oracle que le hazard ait mis en la bouche d'un seul Prophéte une seule fois: il est en la bouche de tous les Prophétes. Moïse, David, Salomon, Esaïe, Jérémie & tous les autres, prédisent si souvent la vocation des Gentils, qu'il semble qu'ils ayent vû cét événement. Ce n'est point ici une prophétie qu'on puisse accuser d'obscurité. Car qui a-t-il de si clair que ces paroles de Zacharie? *Et il arrivera qu'en ce jour-là des eaux vives sortiront de Jérusalem, &c. & l'Eternel sera Roi sur toute la terre. En ce jour-là il y aura un seul Eternel, & son nom ne sera qu'un.* Qui a-t-il encore de si clair que ce passage de Malachie? *Mais depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant, mon nom sera grand entre les Nations, & on offrira en tout lieu parfum à mon nom, & oblation pure; car mon nom sera grand entre les Nations, a dit l'Eternel des armées.*

Zacharie.

Malach. 1: 11.

Si l'on trouve que ces passages ne sont pas encore assez exprés pour marquer le choix que Dieu devoit faire des Gentils pour les recevoir dans son alliance, on n'a qu'à considérer ce passage, où Dieu dit par

par la bouche d'Esaïe: *Je me suis fait chercher par ceux qui ne me demandoient point; & je me suis fait trouver à ceux qui ne me cherchoient point. J'ai dit à la Nation qui ne s'appelle pas de mon nom: Me voici, me voici.* Et encore cet autre: *Ejouis-toi, stérile qui n'enfantois point: toi qui ne savois ce que c'est que le travail d'enfant, éclate de joye avec chant de triomphe, & t'égaye; car les enfans de celle qui estoit délaissée seule, seront en plus grand nombre que les enfans de celle qui estoit mariée, a dit l'Eternel.* Si vous demandez, qui seront ceux d'entre les Gentils qui auront part à cet avantage: vous trouverez que ce seront les Gentils indifféremment, jusqu'à ceux qui avoient été autrefois les plus abandonnés de Dieu. *En ce jour-là*, dit Zacharie, *l'Eternel se fera connoître à l'Egypte; & l'Egypte connoîtra l'Eternel.*

Esaïe.

Zachar. 37.

Si les Juifs s'imaginent que les Gentils ne doivent être appellés à la connoissance du vrai Dieu, que comme des esclaves destinés uniquement à suivre le char de triomphe d'Israël; nous leur fermerons la bouche par ces paroles de Michée. *En ce tems-là, dit l'Eternel, j'assemblerai la boiteuse, & recueillerai la rejettée: & je mettrai la boiteuse pour être en relief, & celle qui estoit esloignée pour être une Nation robuste: & l'Eternel regnera sur eux en la montagne de Sion dés cette heure jusqu'à toûjours.* Ezéchiel parle d'un tems auquel les deux peuples ne seroient plus deux peu-

Michée.

ples, & d'une alliance éternelle que Dieu traiteroit avec eux en commun. *Je traiterai*, dit-il, *avec eux une alliance de paix, & il y aura une alliance éternelle avec eux. Je les affermirai & les multiplierai, & mettrai mon ſanctuaire au milieu d'eux pour toûjours; & mon pavillon ſera entre eux, & je ſerai leur Dieu, & ils ſeront mon peuple: & les Nations ſauront que je ſuis l'Eternel, quand mon ſanctuaire ſera au milieu d'eux à toûjours.* Ezechiel. *Alors*, dit Dieu par la bouche de Sophonie, *je changerai aux peuples leurs lévres, en les rendant purs, afin que tous invoquent le nom de l'Eternel pour le ſervir d'une même épaule.* Sophonie.

Si tous ces oracles ne vous ſatisfont pas, & ſi vous en voulez de plus circonſtantiés, voyez de quelle façon Eſaïe nous répréſente cet événement. *Or il arrivera*, dit-il, *aux derniers jours, que la montagne de la maiſon de l'Eternel ſera affermie au ſommet des montagnes, & ſera élevée par deſſus les côtaux; & pluſieurs peuples iront, & diront: Venez, & montons à la montagne de l'Eternel, à la maiſon du Dieu de Jacob; & il nous enſeignera touchant ſes voyes, & nous cheminerons par ſes ſentiers: car la loi ſortira de Sion, & la parole de l'Eternel de Jeruſalem.* Eſaïe. Et en un autre endroit. *Leve-toi, & ſois illuminée: car ta lumiére eſt venüe, & la gloire de l'Eternel eſt levée ſur toi; & ſa gloire apparoîtra ſur toi, & les Nations chemineront à ta lumiere, & les Rois à la ſplendeur qui s'élévera de toi.*

Mais

Mais qui nous aſſûrera, que ce n'eſt point parce qu'ils le ſouhaitoient ainſi, ou par une éxagération qui naiſſoit de leurs déſirs, qu'ils déclaroient qu'il n'y auroit point juſqu'aux Gentils qui ne connuſſent Dieu, & ne célébraſſent ſes merveilles? Qui nous empêchera de croire, que le Pſalmiſte a ſeulement exprimé ſes déſirs, lors qu'il dit: *Tous les bouts de la terre en auront ſouvenance, & ſe convertiront à l'Eternel; & toutes les familles des Nations ſe proſterneront devant lui?* On perd facilement ce ſoupçon, lors que l'on conſidére, que les oracles qui marquent la vocation des Payens, oppoſent quelquefois les Gentils aux Juifs; comme lors qu'il eſt dit, *Que celle qui étoit delaiſſée auroit un jour plus d'enfans que celle qui étoit mariée:* & ſur tout lors que Moïſe le répréſente par ces paroles ſi dignes de conſidération: *Ils m'ont ému à jalouſie par ce qui n'eſt pas le Dieu fort, & m'ont provoqué à courroux par leurs vanités: ainſi les émouvrai-je à colere par un qui n'eſt point peuple, & les provoquerai-je à courroux par une Nation folle.* Deuter. Qui ne voit qu'une prophétie tant de fois répétée, accompagnée de tant de circonſtances, marquée en tant de maniéres, & jointe même à la réjection des Juifs, n'eſt pas le jeu d'une imagination qui s'égaye, ou un effet de quelque deſſein que les Prophétes euſſent de ſe flater, ou de flater leur Nation?

Mais peut-être que les Prophétes prédi-

ſoient la vocation des Payens, non parce qu'ils crûſſent qu'elle dût jamais arriver, mais pour exciter la repentance des Juifs, en les menaçant que Dieu ſe tourneroit vers leurs ennemis. Premiérement, je veux que cette prophétie ſoit une menace; cela empêcheroit-il que cette menace ne fût auſſi une prophétie? Le diſcours d'un homme qui auroit menacé autrefois Sodome vitieuſe, du feu du ciel, auroit pû ne paſſer que pour une ſimple menace avant l'embraſement de cette ville: mais il auroit dû paſſer pour une véritable prophétie, aprés que cette ville eût été réduite en cendres.

D'ailleurs, cette prophétie eſt trop bien circonſtantiée, pour n'avoir pas été formée dans la veüe de l'événement. Qui eſt celui qui a de la peine à comprendre, comment la loi devoit ſortir de Sion, & la parole de l'Eternel de Jéruſalem; que toutes les Nations devoient être éclairées par la lumiére qui ſortiroit de Sion; que des eaux vives ſortiroient de Jéruſalem, la moitié vers la mer d'Orient, & l'autre moitié vers la mer d'Occident? &c.

Mais il paroit en troiſiéme lieu, que ce n'eſt pas pour menacer les Juifs, que les Prophétes prédiſent la vocation des Payens. Car on ſait que lors qu'on dénonce à quelqu'un un malheur pour l'intimider, on a accoûtumé de lui dénoncer un malheur prochain,

chain, & qui va fondre ſur lui, s'il n'y prend garde. Cependant les Prophétes ont prédit la vocation des Payens comme un événement fort éloigné. *Or il arrivera*, dit Eſaïe dans ce beau paſſage que nous avons déja cité, *il arrivera aux derniers jours, que la montagne de la maiſon*, &c. Enfin on n'a qu'à lire les écrits des Prophétes, & l'on trouvera que quand ils prédiſent la vocation des Payens, ils en parlent aſſez ſouvent comme d'un événement qui doit faire la gloire de Sion, & qui doit être accompagné du véritable ſalut que Dieu deſtine aux vrais Iſraëlites, bien qu'il doive être ſuivi de l'endurciſſement du général. *Au tems qu'il rebâtira tes cloiſons*, dit Michée, *en ce tems-là les edits ſeront publiés au loin: on viendra juſqu'à toi, même d'Aſſur & des villes de forteresſe, & depuis la forteresſe juſqu'au fleuve, & depuis une mer juſqu'à l'autre, & depuis une montagne juſqu'à l'autre.*

Il eſt donc vrai que ces oracles ſont par leur nombre, par leur clarté & par la maniére dont ils ſe trouvent circonſtantiés, au deſſus de la ſubtilité & des exceptions. Il ne s'agit donc plus que de ſavoir, ſi l'événement a répondu à la prophétie: c'eſt de ſon accompliſſement qu'il nous faut maintenant parler.

L'oracle de la vocation des Payens eſt parfaitement accompli, s'il eſt vrai que les Juifs n'ayent plus rien qui les diſtingue main-

maintenant de ceux qu'on appelloit autrefois Gentils ; & que les Gentils ayent obtenu ce qui élevoit autrefois les Juifs au deſſus deux.

Les Juifs poſſédoient autrefois quatre avantages qui les diſtinguoient des Payens, & qui formoient, pour ainſi dire, l'idée de leur élection ; ſçavoir la connoiſſance pure du vrai Dieu, la Sacrificature, la Royauté, & les dons de la prophétie. Les Juifs ſeuls entre les hommes connoiſſoient le vrai Dieu ; c'étoit déja beaucoup. Leurs ſacrifices étoient les ſeuls que Dieu agréoit ſur la terre ; c'étoit encore davantage. Dieu étoit leur Monarque inviſible qui les gouvernoit d'une façon particuliére, & qui avoit attaché l'authorité ſouveraine à une famille ; c'étoit là un privilége particulier. Dieu avoit choiſi ce peuple parmi tous les autres, pour lui donner ſon Eſprit, & pour faire ſes miracles au milieu de lui ; c'étoit là le dernier caractere de ſon élection.

Aujourdhui, duquel de ces avantages eſt-ce que les Juifs peuvent ſe vanter ? Ils connoiſſent le vrai Dieu ; mais toute la terre le connoit auſſi, & ce n'eſt plus par là que les Juifs peuvent ſe diſtinguer des autres hommes. Leur Sacrificature eſt entiérement ôtée ; puis que leur temple fut démoli il y a déja pluſieurs ſiécles, qu'ils n'ont plus de Lévites ni de ſacrificateurs, & que toutes leurs généalogies ſont confondües. Il n'y a plus

a plus de Royauté parmi eux ; puis qu'ils ſont devenus les eſclaves des Nations. Et ce qui eſt plus étonnant pour eux, & plus conſidérable, c'eſt qu'ils ont auſſi perdu l'eſprit prophétique, qui étoit la marque la plus eſſentielle de leur élection.

Que ſi nous jettons maintenant les yeux ſur ceux qui étoient appellés autrefois Gentils ; nous trouverons qu'ils ont des idées de Dieu plus belles & plus parfaites que n'ont jamais eu les Juifs ; qu'ils offrent à Dieu en une infinité de lieux, l'encens de leurs priéres & de leurs actions de graces ; & qu'ils marchent à la lumiére qui eſt ſortie de Sion. Quel bandeau funeſte empêche les Juifs & les incrédules de voir à cet égard le rapport de la prophétie avec l'événement ?

Les Juifs ne veulent pas que nous ſoyons véritablement dans l'alliance de Dieu, parce que nous ne ſommes pas circoncis, & que nous ne pratiquons pas diverſes cérémonies preſcrites dans la Loi de Moïſe. Mais peuvent-ils ignorer, que ce n'eſt pas là ce qui faiſoit l'eſſentiel du pur culte de Dieu & de la vraye religion de leurs Peres ? ſelon ces reproches que Dieu faiſoit autrefois au Peuple d'Iſraël par la bouche de ſes Prophétes : *Qu'ai-je à faire, dit l'Eternel, de la multitude de vos ſacrifices ? Je ſuis ſaoul d'holocauſtes de moutons, & de la graiſſe des bêtes graſſes. Je ne prens point de plaiſir au ſang des bouveaux, ni des agneaux, ni de boucs. Quand vous entrez pour* Eſaïe 1.

vous préſenter devant ma face, qui a requis cela de vos mains, que vous fouliez de vos pieds mes parvis? Ne continuez plus à m'apporter des oblations de néant. Le parfum m'eſt abomination. Quand aux nouvelles lunes & aux Sabbats, & à la publication de vos convocations, je n'en puis plus porter l'ennui, ni de vos aſſemblées ſolemnelles. Mon ame hait vos nouvelles lunes & vos aſſemblées ſolemnelles: elles me ſont fâcheuſes: je ſuis las de les porter, &c. *Lavez vous, nettoyez vous. Oſtez de devant mes yeux la malice de vos actions. Ceſſez de mal-faire, apprenez à bien-faire. Recherchez la droiture. Redreſſez celui qui eſt foulé. Faites droit à l'orphelin, débattez la cauſe de la veuve*, &c.

Puis donc que connoître Dieu, lui obeïr, l'aimer, s'attacher pour l'amour de Dieu à la pratique de la vertu & de la ſainteté, fait l'eſſentiel du pur culte & de la vraye religion; peut-on douter que les Nations n'ayent véritablement été appellées à la connoiſſance du vrai Dieu, lors que l'on voit toute la terre remplie de la connoiſſance du vrai Dieu, & les hommes l'invoquer dans leurs beſoins, célébrer ſes vertus, & mettre en lui leur confiance?

Je n'ignore pas néanmoins, qu'il y a ici trois difficultés qui ſemblent faire d'abord quelque peine. On objecte premiérement, que Mahomet n'a pas laiſſé d'étendre en tous lieux la connoiſſance du vrai Dieu, bien que Mahomet ait été un impoſteur. Mais

Mais la réponſe eſt facile; puis que l'on peut conſidérer deux choſes dans la religion de Mahomet: quelque choſe de vrai, & même de divin; c'eſt ce qui eſt demeuré de la religion Chrêtienne, dont les Mahométans faiſoient autrefois profeſſion, & dont la religion Mahométane eſt une corruption: & quelque choſe de faux & d'humain; c'eſt ce que Mahomet y a ajoûté. La connoiſſance d'un Dieu créateur du ciel & de la terre, & celle d'un Jeſus Chriſt, le Prophéte & le Fils de Dieu, appartenant eſſentiellement & originairement à la religion Chrêtienne, dont la Mahométane a conſervé quelques reſtes défectueux; c'eſt mal parler de dire, que Mahomet a établi la connoiſſance du vrai Dieu dans le monde: il faut ſeulement dire, que Mahomet a corrompu la connoiſſance du vrai Dieu, établie avant lui dans le monde.

On objecte en ſecond lieu, que les Chrêtiens ſe déchirent par des guerres; qu'on ne voit que ſchiſme, erreurs & ſuperſtition parmi eux, & par conſéquent qu'ils ne portent point le caractere d'un peuple élû & béni du ciel. Mais ſi lors que les Tribus d'Iſraël ſe faiſoient la guerre les unes aux autres, ou lors qu'ils dreſſoient des veaux, & les adoroient publiquement, ils ne laiſſoient pas d'être le peuple de Dieu, parce que Dieu les retiroit de cet état, qui auroit été incompatible avec ſon élection, s'il eut été

été général, & en même tems éternel; pourquoi ne dirons-nous pas aussi, que les Chrêtiens ne laissent pas d'être le peuple de Dieu, pour être exposés aux schismes, à la superstition, & aux dissensions que Dieu laisse regner, mais non-pas pour toûjours; sa providence trouvant les voyes de les réparer, quand il lui plait. Au-fond, les vices des particuliers n'empêchent point l'élection du général, non-plus à l'égard des Chrêtiens, qu'à l'égard de l'ancien Peuple d'Israël. Les Juifs ne peuvent nous faire d'objections sur ce sujet, qui ne retombent sur eux-mêmes. Outre que c'est dans l'Eglise, qui est l'assemblée des fidéles, qu'il faut chercher l'accomplissement de cette espéce de prophéties.

Enfin on remarque, que les oracles qui nous parlent de la vocation des Payens, nous marquent que les Payens doivent être conformes au Peuple d'Israël dans la pratique de ses cérémonies, aussi-bien que dans l'adoration du vrai Dieu. Car il est dit, *Qu'ils monteront à la montagne de Sion; qu'ils offriront parfum en tout lieu, & oblation pure.* Il est fait mention de leurs nouvelles lunes & de leurs Sabbats. Je répons que cela vient, de ce que les Prophétes ont voulu réprésenter l'événement dont nous parlons par des images ordinaires & connües du peuple. Si les Juifs y vouloient faire un peu de réflexion, ils connoîtroient qu'il est absolument né-

cessaire de prendre ces expressions dans un sens mystique & spirituel. Car comment veulent-ils que toutes les Nations de la terre montent proprement à la montagne de Sion, ou qu'elles aillent adorer à Jerusalem? Que ne voyent-ils, que par cette oblation pure dont parle Malachie, il faut entendre l'oblation d'un cœur froissé & d'une ame pénitente? &c.

Les Juifs & les incrédules ont beau faire des efforts pour résister à la force de la vérité, rien ne peut empêcher que ces trois vérités ne soient claires & évidentes. I. Que les Prophétes ont prédit constamment la vocation des Payens en divers tems & en diverses occasions, en termes exprés & circonstantiés, & si clairement, qu'ils paroissent plûtôt à cet égard des historiens que des Prophétes. II. Que la raison la plus fiére & la plus obstinée n'oseroit soupçonner ces oracles d'avoir été ajoûtés aprés l'événement. III. Que cependant ces oracles ont été éxactement accomplis, & le seront d'âge en âge.

Je n'ignore pas en-effet, qu'il peut y avoir des Nations qui n'ont pas encore été éclairées de cette lumiére: mais le tems de leur illumination viendra. Il suffit qu'il n'y ait plus aucune distinction entre le Peuple des Juifs & les autres Peuples de la terre, que la connoissance du vrai Dieu soit commune, qu'elle ait inondé la terre, que

les Nations marchent à la lumiére qui eſt ſortie de Jéruſalem, & que les Nations les plus ſauvages en ſoient remplies, à-meſure qu'elles ſont découvertes. Cette prophétie s'accomplit tous les jours, & s'accomplira perpétuellement juſqu'à la fin des ſiécles.

Cette preuve eſt double. Elle prouve la divinité de la religion Chrêtienne contre les Juifs; & la divinité de la religion Judaïque & de la religion Chrêtienne contre les incrédules. Si vous doutez de la divinité des livres de l'Ancien Teſtament, conſidérez cette prophétie, & vous n'en douterez plus. Si vous doutez de la divinité de la religion Chrêtienne, conſidérez cette prophétie, & vous en ſerez aſſûré.

Auſſi eſt-il facile de connoître dans la nature & dans la révélation des Juifs, des préparations à ce grand & illuſtre événement. Si vous ſuivez les lumiéres de la religion naturelle, elles vous apprendront que Dieu devoit perdre entiérement les Payens, ou les éclairer de nouveau. Si vous conſultez l'Ecriture des Juifs, vous y trouverez que Dieu avoit ſuſcité un Melchiſedec ſacrificateur du Dieu Souverain, vivant parmi les Nations, qu'il avoit mis ſon eſprit en Balaam qui vivoit parmi des Payens, qu'il avoit envoyé Jonas pour prêcher aux Ninivites, témoignant par ce petit prélude, qu'il vouloit un jour réünir les Nations

tions avec ſon Iſraël, pour s'en faire connoître.

Au-fond, le changement qui eſt arrivé au monde, eſt ſi grand & ſi avantageux, qu'il faut faire de Dieu un être inſenſible, ſans ſageſſe & ſans connoiſſance, pour s'imaginer que ſa bonté ni ſa providence n'ont aucune part à ce grand événement. Autrefois le cœur de l'homme étoit avec ſes déréglemens & ſes paſſions, la regle du culte & de la religion. Toutes les foibleſſes humaines s'étoient conſacrées. C'eſt à ſa corruption qu'on bâtiſſoit des temples. C'eſt elle qui prononçoit les oracles, ſi je l'oſe dire; puis que c'étoit elle qui tiroit toutes les Divinités de ſon ſein. Comment corriger ce déſordre? Où prendre une régle pour rétablir des hommes ſi déréglés? Si vous les rappellez à la religion, c'eſt la religion qui les corrompt davantage, en leur faiſant voir des Dieux qui portent leur image, & qui ſont même plus vitieux qu'eux. Si vous deſcendez en eux-mêmes, ils ſe couvriront des exemples qu'ils trouvent dans la religion. Si vous faites agir la nature, la nature eſt aſſervie ſous la ſuperſtition, qui eſt d'autant plus puiſſante, qu'elle agit ſous des prétextes ſacrés. Je ne voi donc ici qu'une abſolüe impoſſibilité de retirer les hommes de cet état, ſi je conſidére les moyens humains. Je ne voi qu'un commerce néceſſaire entre la religion & la corrup-

tion. La corruption forme la religion. La religion conſacre, pour ainſi dire, & rend ſacrée la corruption. Qui leur ôtera cette religion, que leur penchant & leurs vices leur rendent ſi chére? Qui les guérira de cette corruption, que la religion authoriſe? Si vous parlez de leur faire reconnoître quelque nouvelle Divinité; il dépend de leur volonté de la recevoir, ou de la rejetter. Si vous leur parlez du Dieu que les Juifs adorent, ils déteſtent tout ce qui paſſe pour ſacré parmi cette Nation. Leurs eſprits ſont fermés par les préjugés, leurs cœurs le ſont par les paſſions, les intéreſts, la coûtume & l'éducation. La force & l'adreſſe, les Magiſtrats, les Pontifes & le peuple, la nature corrompüe & la fauſſe religion ferment le paſſage à la vérité, & ſont comme des barriéres impénétrables qui ſemblent l'éloigner ſans retour.

Certainement, quand je conſidére la difficulté qu'il y avoit à convertir les Nations, je trouve que c'eſt là l'entrepriſe de Dieu, & non l'entrepriſe des hommes. Mais je me confirme entiérement dans cette penſée, quand je remarque que dans un petit nombre d'années, je voi un ſaint & heureux renverſement dans la religion des hommes. Car ſi auparavant la corruption de leur cœur avoit réglé leur culte, & produit toutes leurs Divinités; maintenant la pure & la vraye idée d'un Dieu créateur du

du ciel & de la terre, ſaint, juſte, bon & ſage, réforme & change les mauvais penchans du cœur déréglé des hommes. Je reconnois une puiſſance divine dans cet effet ſi prompt & ſi admirable. Je ne doute point, que s'il y a une intelligence qui gouverne le monde, & qui fait aux hommes tout le bien qu'ils poſſédent, ſa bonté n'ait quelque part à cet heureux changement.

Que ſera-ce donc, lors qu'on me fait voir ce grand événement prédit avec tant de lumiére & de préciſion? Serai-je aſſez extravagant, pour rejetter une vérité qui entre dans mon eſprit par tant d'endroits différens, & à laquelle les ſens, l'expérience, la raiſon, & des témoins d'autant moins ſuſpects, qu'ils ont vêcu avant l'événement, me forcent, par maniére de dire, à conſentir?

CHAPITRE II.

Que Dieu devoit traiter une autre alliance avec les hommes, plus parfaite que la premiére.

LA vocation des Payens étant établie, nous avons poſé le fondement ſur lequel roulle toute cette matiére. Les vérités naiſſent d'elles-mêmes de cette premiére & capitale vérité.

La premiére qui en naît, c'eſt qu'il devoit y avoir une autre alliance que Dieu de-

voit contracter avec le genre humain, différente de celle qu'il avoit contractée avec la famille d'Abraham. C'eſt ce que la raiſon & l'Ecriture nous perſuadent également.

La raiſon nous dit, qu'une alliance dont les promeſſes ne pouvoient regarder qu'une ſeule Nation en particulier, ne pouvoit point être étendüe à tous les hommes. Comment en-effet, tous les hommes pouvoient-ils recevoir le droit d'habiter la terre de Canaan? Comment la Circonciſion étant un ſigne qui ſert à diſtinguer un peuple des autres peuples, pouvoit-elle être une marque, laquelle toutes les Nations de la terre portaſſent dans leur chair? Ni le temple, ni la ſacrificature, ni la prophétie enfin limitée aux Juifs, ne pouvoient ſervir à toutes les Nations, & par conſéquent il faloit une alliance diſtincte eſſentiellement de la premiére.

C'eſt auſſi ce que Dieu avoit marqué par la bouche de ſes Prophétes. Jérémie en parle de cette maniére. *Les jours viennent, dit le Seigneur, que je traiterai une alliance avec la maiſon de Juda, & avec la maiſon d'Iſraël, non pas ſelon l'alliance que j'ai traitée avec leurs Peres au jour que je les pris par la main pour les retirer hors du païs d'Egypte; d'autant qu'ils ont rendu inutile mon alliance*, &c. *Mais c'eſt ici l'alliance que je traiterai avec la maiſon d'Iſraël aprés ces jours-là, dit le Seigneur; je mettrai ma loi au milieu d'eux, & je l'écrirai dans leur cœur.* Jerem. 31: 31, 32, 33.

Ezéchiel

Ezéchiel la caractériſe de cette ſorte: *Et je ferai qu'ils n'auront qu'un cœur, & je mettrai au dedans d'eux un eſprit nouveau; & j'ôterai le cœur de piérre hors de leur chair, & leur donnerai un cœur de chair, afin qu'ils cheminent en mes loix, & qu'ils gardent mes ordonnances: & ils ſeront mon peuple, & je ſerai leur Dieu.* Ezech. 11: 19, 20.

Il paroit par ces Prophéties, que non ſeulement l'alliance que Dieu devoit traiter en commun avec Iſraël & avec les Nations, devoit être une nouvelle alliance; mais encore qu'elle devoit être plus parfaite que la premiére, & que c'eſt comme plus parfaite, qu'elle ſuccéderoit à l'autre. C'eſt ce qui eſt aſſez clairement exprimé dans l'oracle de Jérémie que nous venons de rapporter. *Je traiterai une alliance*, &c. *non pas ſelon l'alliance que je traitai avec leurs Peres*, &c. *parce qu'ils l'ont rendüe inutile.* Qui ne voit, que cette prophétie nous promet une alliance bien plus excellente que celle que Dieu avoit traitée avec les Iſraëlites?

Que ſi nous conſultons les lumiéres de nôtre raiſon, aprés avoir conſulté celles de l'Ecriture, nous trouverons que cette alliance devoit avoir deux ſortes de perfection; l'une par oppoſition à la religion Payenne qu'elle devoit abolir; l'autre par rapport à la religion Judaïque, dont elle devoit comme remplir le vuide, & réparer les défauts.

Dans le Paganiſme l'on ne connoiſſoit point le vrai Dieu, ni la véritable vertu. La tempérance y étoit ſi peu en uſage, que la terre toute entiére étoit devenüe une grande Sodome. On connoiſſoit ſi peu l'humilité, qu'on ne lui donnoit pas même de nom. On ne ſavoit ce que c'étoit que de la charité. Il a donc falu que Dieu traitant alliance avec les Nations, diſſipât leur aveuglement à tous ces égards par la lumiére de ſa révélation. Et qu'eſt-ce que l'Evangile nous apprend, ſi ce n'eſt à connoître un ſeul Dieu créateur & conſervateur de toutes choſes; à rapporter nos actions à ſa gloire, ce qui fait l'eſſence de la véritable vertu; à aimer ſon prochain, & à s'humilier ſoi-même, pour n'admirer que Dieu, & pour rapporter tout à cette ſource commune du bien? L'alliance Evangélique eſt donc l'alliance qui paroit la plus proportionnée aux beſoins des Payens.

La religion Judaïque ne manquoit point de beaux préceptes & d'exhortations à s'acquiter de ſes devoirs: mais les motifs lui manquoient en quelque ſorte, puis qu'elle n'en avoit que d'humains & de temporels. Comment les Iſraëlites pouvoient-ils s'élever au deſſus d'eux-mêmes & de leurs penchans, pour obéïr à la Loi, lors que la terre de Canaan, la proſpérité temporelle, &c. étoient les ſeuls biens qui étoient promis à leur obéïſſance par cette alliance par-

particuliére que Dieu avoit contractée avec eux? Mais en voici une ſeconde, dans laquelle les cœurs & les volontés des hommes ſont captivés par des motifs ſi univerſels & ſi relevés, que non ſeulement ils balancent l'inclination que les commodités temporelles donnent aux hommes de déſobéïr à la Loi de Dieu; mais que les paſſions humaines s'anéantiſſent, pour ainſi dire, devant ces grands objets. C'eſt l'Evangile qui nous fournit les véritables forces pour nous acquiter de nos devoirs, & pour combattre nôtre corruption, en nous ouvrant le ciel & l'enfer tout-enſemble, par la révélation de l'immortalité glorieuſe qui attend les fidéles, & des peines infinies qui attendent les méchans. Grands objets, ſi l'on en conçût jamais, & dignes de cette nouvelle alliance qui aſſemble tous les hommes, qui doit leur fournir le principe d'obéïſſance le plus univerſel & le plus invariable, & élever par là le cœur des hommes au deſſus des paſſions & des vices, qu'on ne ſauroit réprimer par des motifs comme ceux de la Loi de Moïſe, laquelle eſt foible en la chair. Ainſi l'alliance Evangélique remplit encore le vuide & les défauts de l'alliance que Dieu avoit traitée avec les Iſraëlites. C'eſt donc avec juſte raiſon qu'elle eſt appellée une nouvelle alliance, & une alliance meilleure que la premiére. L'oracle répond à l'événement:

l'événement juſtifie l'oracle, & cette proportion qui ſe trouve encore à cet égard entre l'un & l'autre, confirme excellemment nôtre foi.

CHAPITRE III.

Que Dieu devoit appeller les Gentils, & traiter une nouvelle alliance par le miniſtere d'un Médiateur.

IL faut à-préſent éxaminer, ſi Dieu n'a point traité cette nouvelle alliance dont nous venons de parler, par le miniſtere de quelqu'un; & je croi qu'avant que de conſulter les oracles de l'Ecriture, nous pouvons laiſſer parler un moment nôtre raiſon là-deſſus.

Lors que Dieu traita la premiére alliance avec les Iſraëlites, ce fut par le miniſtere de Moïſe. Un homme mortel fut Médiateur entre le Peuple d'Iſraël & la Divinité. Il faloit même que cela arrivât ainſi. La majeſté ſuprême de Dieu ne lui permettoit point de ſe communiquer familiérement & immédiatement à tous les Iſraëlites. La corruption & la foibleſſe de ce peuple ne lui permettoit pas de ſoûtenir l'éclat de la préſence majeſtueuſe de ſon Dieu. Pour cette raiſon, ou pour d'autres qui nous ſont inconnües, l'alliance fut traitée par le miniſtere de Moïſe; & c'eſt là une vérité que je

je prétens avoir droit de ſuppoſer comme prouvée.

Cela étant, il me ſemble qu'il eſt aſſez naturel de croire, que la nouvelle alliance que Dieu devoit traiter avec tous les hommes, a été de-même traitée par le miniſtere d'un Médiateur. Il eſt pourtant raiſonnable de concevoir, que comme cette ſeconde alliance que Dieu doit traiter avec tous les hommes généralement, eſt plus excellente que la premiére, il faut que le Médiateur de la ſeconde ait des qualités plus excellentes que le Médiateur de la premiére. Ainſi Moïſe aura été le plus débonnaire de tous les hommes; & le Médiateur dont nous parlons, aura dû être ſans péché. Moïſe ſera monté ſur une montagne pour y recevoir les ordres de Dieu; & le nouveau Médiateur aura dû apporter du ciel même ſa révélation. Moïſe aura donné la Loi au Peuple des Juifs en général, & aura choiſi des Lévites pour l'expliquer & l'enſeigner au peuple d'âge en âge: le nouveau Médiateur aura dû porter une Loi à tous les hommes, la leur donner par le miniſtere de pluſieurs Prophétes, & l'entretenir dans le monde par une ſucceſſion de Docteurs. Ainſi la raiſon ne nous éloigne point de la connoiſſance d'un Meſſie; & il ſuffit qu'elle ne nous en éloigne pas, pour nous obliger à conſidérer avec attention tant de prophéties qui nous le promettent.

Car

Car il eſt vrai que l'Ecriture joint la vocation des Gentils à la venüe d'un Meſſie qui devoit produire ce grand ouvrage, comme l'effet à ſa cauſe. Quand cet oracle de Jacob, qui dit qu'à lui appartient l'aſſemblée des peuples, ſeroit douteux, & quand les autres paſſages de l'Ecriture qui marquent la vocation des Payens, ne lui donneroient pas un jour ſuffiſant; comment pourroit-on méconnoître cette vérité dans ces belles paroles d'Eſaïe ? *En ce jour-là il y aura un autel à l'Eternel au milieu du païs d'Egypte, & une enſeigne dreſſée à l'Eternel ſur ſa frontiere: & cela ſera pour ſigne & pour témoignage à l'Eternel des armées au païs d'Egypte, car ils crieront à l'Eternel à-cauſe des oppreſſions, & il leur envoyera un libérateur & grand perſonnage qui les delivrera: & l'Eternel ſe fera connoître à l'Egypte, & l'Egypte connoîtra l'Eternel, & le ſervira, offrant ſacrifices & gâteaux, & voüera vœux à l'Eternel, & les accomplira. L'Eternel donc frappera les Egyptiens, les frappant & les guériſſant; & ils retourneront juſqu'à l'Eternel, lequel ſera flêchi par leurs priéres, & les guérira.*

Eſaïe.

Il eſt aiſé de recueillir trois vérités de ces paroles. I. Qu'il eſt parlé d'une oppreſſion & d'une délivrance qui ne regardent point Iſraël, du-moins l'Iſraël ſelon la chair. Car c'eſt des Egyptiens, qu'il eſt dit qu'ils crieront à l'Eternel, à-cauſe des oppreſſeurs : outre que le Peuple d'Iſraël n'a point été captif en Egypte, depuis cette ſervi-

ſervitude dont Dieu le retira par le miniſtere de Moïſe. II. Qu'au tems de cette délivrance dont il eſt ici parlé, Dieu ſe feroit connoître aux Egyptiens, & qu'alors la diſtinction des lieux étant ôtée, & le culte public n'étant plus attaché à Jéruſalem, on pourroit ſervir Dieu par tout ailleurs. C'eſt ce qui nous eſt clairement marqué dans ces paroles. *Il y aura un autel au milieu de l'Egypte*, &c. *L'Egypte connoîtra l'Eternel, & lui offrira ſacrifices*, &c. Comme la religion Judaïque étoit la ſeule véritable, Eſaïe ſe ſert de ces idées pour nous répréſenter la nouvelle alliance. Ses expreſſions doivent être priſes ſans doute dans un ſens myſtique; mais toujours emportent-elles que le culte ne ſeroit plus attaché à un lieu particulier, & par conſéquent que l'alliance de Moïſe feroit place à une autre. III. Enfin nous en recueillons, que Dieu devoit envoyer un Meſſie ou un libérateur, pour éclairer & pour guérir les Egyptiens, les delivrant auſſi de la ſervitude dans laquelle ils gémiſſoient. *Et il leur envoyera*, dit le Prophéte, *un liberateur & grand perſonnage qui les delivrera.*

On trouve auſſi la vocation des Gentils produite par le miniſtere d'un Meſſie, dans cet autre paſſage du Chap. 49. *Dont il m'a dit, C'eſt peu de choſe que tu me ſois ſerviteur pour reſtablir les Tribus de Jacob, & pour reſtaurer les deſolations d'Iſraël; & pourtant je t'ai donné pour lu-*

lumiére aux Nations, afin que tu ſois mon ſalut juſqu'au bout de la terre. Que peut-on concevoir de plus clair & de plus exprés que ces paroles? Car I. c'eſt ici un libérateur qui doit rétablir les Tribus de Jacob, & réparer les déſolations d'Iſraël. II. Il ne doit pas s'arrêter là; ſon emploi eſt plus grand, & ſa charge d'une plus grande étendüe. *C'eſt peu de choſe*, dit Dieu, *que tu me ſois ſerviteur pour rétablir les Tribus de Jacob*, &c. III. Il eſt deſtiné à gagner à Dieu toutes les Nations. *Et pourtant je t'ai donné pour lumiére aux Nations, afin que tu ſois mon ſalut juſqu'au bout de la terre.* Où eſt l'obſcurité qui a accoûtumé de ſe trouver dans les prophéties?

Certainement plus nous entrons dans l'éxamen des prophéties, & moins nous pouvons douter de cette vérité. Le ſeul Eſaïe nous en parle en cent endroits de ſes révélations. *Ejoüis-toi*, dit-il au Chap. 54. *ſtérile qui n'enfantois point*, &c. *car tu n'en ſeras point honteuſe; & ne ſois point confuſe, car tu n'en rougiras point: tu oublieras même la honte de ta jeuneſſe, & tu ne te ſouviendras plus de l'opprobre de ton veuvage: car ton mari c'eſt celui qui t'a faite; l'Eternel des armées eſt ſon nom: & ton rédempteur c'eſt le Saint d'Iſrael; il ſera appellé le Dieu de toute la terre.*

Il paroit qu'il ne s'agit point en cet endroit de l'Egliſe d'Iſraël, par la force de cette oppoſition: *Car les enfans de celle qui étoit*

étoit delaiſſée ſeule, ſeront en plus grand nombre que les enfans de celle qui a eſté mariée, a dit l'Eternel. Qui ne voit, qu'il s'agit là des Gentils oppoſés aux Iſraëlites, leſquels reſſembloient en-effet à une femme qu'on auroit épouſée en ſa jeuneſſe, & qui auroit été répudiée, ſelon l'expreſſion du Prophéte? C'eſt pour cela que Dieu lui promet un rédempteur, qui ſera appellé le Dieu de toutes Nations, pour convertir tous les peuples de la terre.

Toute cette évidence n'eſt pourtant pas comparable à celle du Chap. 42. des révélations de ce même Prophéte, où il introduit Dieu parlant de cette ſorte. *Voici mon ſerviteur, je le maintiendrai. C'eſt mon élû, mon ame y prend ſon bon-plaiſir. J'ai mis mon eſprit ſur lui. Il mettra en avant jugement aux Nations*, &c. *Il ne ſe retirera point, & ne ſe hâtera point, qu'il n'ait réglé la terre; & les iſles s'attendront à ſa Loi. Ainſi a dit l'Eternel le Dieu fort qui a crée les cieux*, &c. *Moi l'Eternel je t'ai appellé en juſtice, & je prendrai ta main, & je te garderai, & je te ferai être l'alliance du peuple, & la lumiére des Nations, afin d'ouvrir les yeux qui ne voyent goute, & de retirer les priſonniers du lieu auquel on les tient enſerrés*, &c. *Je ſuis l'Eternel, c'eſt là mon nom. Je ne donnerai point ma gloire à un autre, ni ma loüange aux images taillées. Voici les choſes de ci-devant ſont arrivées, & je vous en annonce des nouvelles, & je vous les ferai en-*

entendre avant qu'elles ſoient arrivées. Chantez à l'Eternel un nouveau cantique: que ſa loüange ſoit dés le bout de la terre: que tout ce qui deſcend en la mer, & tout ce qui eſt en elle, les iſles & leurs habitans, &c. *s'éjouiſſent avec chant de triomphe, qu'ils donnent gloire à l'Eternel*, &c. Sur quoi l'on doit remarquer premiérement le deſſein de ce Chapitre; qui paroit être de montrer que le regne de l'idolâtrie ne durera point toûjours. Car le Chapitre précédent finit ainſi: *Voicy leurs œuvres ſont vanité, leurs idoles de fonte ſont du vent.* C'eſt là l'occaſion de tout ce que le Prophéte dit dans tout le Chapitre ſuivant. *Je ne donnerai point ma loüange aux images taillées.* Voilà le langage qu'il fait tenir à Dieu: & quelque tems aprés. *Que ceux donc ſe retirent en arriére, qui ſe confient aux images taillées, & qui diſent aux images de fonte, Vous eſtes nos Dieux.* Il paroit en ſecond lieu, que le Prophéte prenant occaſion des idoles qui ne doivent pas toûjours ſubſiſter dans le monde, de marquer la vocation des Payens, en parle comme d'un événement ſurprenant, nouveau & incroyable. *Voici*, dit-il, *je vous annonce des choſes nouvelles, & je vous les ferai entendre avant qu'elles ſoient arrivées*, &c. Il dit auſſi que les iſles s'attendroient à la Loi de Dieu, c'eſt-à-dire, les peuples les plus reculés & les plus éloignés de la connoiſſance du vrai Dieu. Car l'Ecriture dit ſouvent, que les iſles les

les Egyptiens, Edom, Aſſur connoîtront le nom de Dieu, pour marquer que cet avantage s'étendra juſqu'aux Nations qui paroiſſent les plus abandonnées du ciel. En troiſiéme lieu, nous trouvons que l'illumination des Nations doit ſe faire par le miniſtere d'un Meſſie, qui doit annoncer jugement aux Nations, & qui nous eſt caractériſé par pluſieurs autres éloges qu'on éxaminera en leur lieu.

Il nous ſuffit d'avoir fait voir par des paſſages clairs & par des preuves faciles, que la vocation des Payens, & la venüe de celui que nous appellons le Meſſie, & qui eſt celui par le miniſtere duquel les Nations ont dû être appellées, ſont deux événemens qui nous ſont répréſentés par les Prophétes, comme eſſentiellement liés enſemble & inſéparables.

Il ne faut pas s'étonner aprés cela, ſi les Juifs ont crû par une tradition conſtante & invariable, qu'il viendroit un Meſſie qui rétabliroit leur Etat: mais il y a lieu d'être ſurpris, qu'ils ayent ſéparé la vocation des Gentils, de la venüe de leur Meſſie, où qu'ils n'ayent pas vû que le Meſſie ne devoit venir, que pour unir tous les peuples du monde dans la connoiſſance du vrai Dieu, en traitant avec eux une alliance de paix, une alliance éternelle, ſelon les oracles de l'Ancien Teſtament.

CHAPITRE IV.

Que Dieu n'a point differé l'envoi du Messie à-cause des pechés du peuple.

IL n'est pas moins surprenant, que les Juifs ayent été assez aveugles & assez déraisonnables, pour dire que Dieu différoit d'envoyer le Messie, ou qu'il s'étoit résolu à ne l'envoyer point du-tout, à-cause des péchés du peuple. Car I. ils trahissent leur cause par cette fiction, & il faut bien que toutes les apparences soient contre eux, & que le terme de l'envoi du Messie soit en effet passé, puis qu'ils ne peuvent se defendre que par là. II. Puis que le Messie devoit venir non seulement pour rétablir les Tribus de Jacob, mais encore qu'il devoit être donné pour lumiére aux Nations, & être le salut de Dieu jusqu'au bout de la terre, comme Esaïe le dit expressément; il est ridicule de prétendre, que la seule consideration des péchés du Peuple des Juifs l'ait empêché de venir. III. Les péchés du peuple ne peuvent avoir empêché le Messie de paroître, à-moins que la promesse de sa venüe ne soit une promesse conditionnelle. Or il paroit que ce n'est point une promesse conditionnelle, puis qu'outre qu'elle est toûjours exprimée d'une maniére absolüe & sans réserve, le tems en est limité, & les

les autres circonstances en sont marquées tres-précisément: ce qui est le propre des promesses absolües, & qui seroit absurde dans des promesses conditionnelles. IV. Il est certain que le siécle du Messie devoit être un siécle de dépravation & de malice: c'est ce qu'on prouve par l'Ecriture, & par le consentement même des Rabbins. Ces derniers avoüent, que le tems auquel le Messie paroîtra, sera un tems d'une licence & d'un débordement de vices effroyables; & Daniel nous apprend fort distinctement, qu'aprés la venüe du Messie, qu'il appelle le Christ, Dieu puniroit les Juifs, en envoyant contre eux le Peuple du Conducteur, qui détruiroit la ville & le Sanctuaire, &c. Ce qui marque que la corruption de ce peuple devoit être extrême au tems du Messie. V. Ce n'est que lors que les vices des particuliers s'étoient accrus jusqu'à former une idolâtrie & une corruption publique, que Dieu punissoit les Juifs par des calamités publiques. Au-fond, les Juifs ne prophétisent point par Bahal, ils n'immolent pas leurs enfans à Moloc, ils ne se font point des Dieux qui marchent devant eux; cependant, lors qu'ils faisoient toutes ces choses, Dieu ne les punit que par une captivité qui dura 70. années, il ne les punit qu'aprés les avoir repris par la bouche de ses Prophétes, qu'ils mettoient à mort; & lors qu'il les eut transportés en Babylone, il ne

ceſſa de les conſoler par des oracles, qui leur faiſoient eſpérer leur prochain rétabliſſement. VI. Ne ſemble-t-il pas que ce déſir ardent & paſſionné avec lequel les Juifs attendent le Meſſie, joint à ce qu'ils ne ſont point idolâtres, à la haine qu'ils ont pour ceux qu'ils regardent comme les ennemis de Dieu, & à l'agréable ſacrifice qu'ils prétendent avoir fait à Dieu, en crucifiant celui qui, ſelon eux, a ſéduit tout l'Univers; ne ſemble-t-il pas, dis-je, que toutes ces choſes devroient attirer ſur leurs teſtes une meſure de bénédictions encore plus abondante que celle qu'ont eu leurs Peres? Cependant les voilà errans & diſperſés depuis ſeize ſiécles. Il paroit qu'ils ne ſe tournent point vers aucun faux Dieu; & le vrai Dieu ne ſe tourne point vers eux, quoi que Dieu ait ſolemnellement déclaré, que quand ils ſe tourneroient vers lui, il ſe tourneroit vers eux.

Ils ſe reconnoiſſent pécheurs; & Dieu ne leur reproche point leurs péchés. Ils ſe croyent coupables de quelque crime caché; & l'on ne voit aucun Prophéte qui vienne le leur apprendre. La venüe de leur Meſſie eſt retardée; & ils demeurent ſans en ſavoir la raiſon. Les oracles ſe ſont tûs, la prophétie eſt ôtée, le ciel ne parle plus à eux ni par ſonge, ni par viſion; pourquoi cela? ſi ce n'eſt pour leur dire, qu'il n'y a plus de promeſſes ni de ſalut pour eux, s'ils ne ſortent de leur aveuglement. Et

Et en-effet, puis que le malheur de leur captivité préſente eſt un malheur réel, & qu'ils ne ſauroient le nier, parce qu'ils le reſſentent; ils n'ont qu'à éxaminer, ſi le mal qu'ils ſouffrent eſt un chatiment, ou une punition. Il faut que ce ſoit l'un ou l'autre, puis qu'il arrive par une diſpenſation de la providence, ſelon leur propre aveu. Certes, s'ils veulent faire de bonne foi cet éxamen, tout leur apprendra que leur captivité n'eſt point un chatiment. Un chatiment ne dure pas ſi long-tems; & quand on châtie, on avertit du crime pour lequel on châtie; l'avertiſſement étant même de l'eſſence du chatiment: d'ailleurs, on conſole par quelque promeſſe: & enfin on met au feu les verges dont on s'eſt ſervi dans ce chatiment. Il eſt aiſé de remarquer tous ces caracteres dans les chatimens que Dieu a déployés ſur l'ancien Peuple d'Iſraël. Mais ici l'on ne voit qu'une ſervitude la plus longue qui fût jamais, une confuſion de Tribus & de familles, & une perte générale de toutes les marques de leur adoption; des maux ſans conſolation, privation de prophéties, ſilence de la part de Dieu, proſpérité du côté des Nations, & ce qui eſt plus conſidérable, toute la terre remplie de la connoiſſance du vrai Dieu: ce qui eſt un caractere ſenſible de cette bénédiction, par laquelle toutes les familles de la terre devoient être bénites en Abraham. Ainſi, bien-loin que les Juifs

puiſſent trouver la cauſe du retardement de ſa venüe dans la conſidération de leurs péchés, cette conſidération les conduit bien pluſtôt à croire, qu'il faut qu'ils ayent rejetté le Meſſie, & qu'il n'y a point d'autre crime qui puiſſe être proportionné à cet effroyable abandon & à cette extrême miſére.

Les Juifs auroient raiſon d'attribuer le retardement du Meſſie à leurs péchés, ou à quelque autre cauſe, ſi en-effet il n'avoit point paru de Meſſie, ſi aucun ne s'étoit vanté d'en porter les caracteres, & ſi aucun ne les avoit portés en-effet: mais ils ne ſont point pardonnables, de recourir à de pareilles fictions, lors qu'on leur fait voir un ſujet auguſte & divin dans ſa baſſeſſe apparente, que les Prophétes ſemblent tous avoir eu devant les yeux, lors qu'ils en ont parlé; tant ils ont éxactement marqué ſa venüe, ſa naiſſance, ſa famille, ſes actions, ſa vie, ſa mort, ce qui eſt arrivé aprés ſa mort.

Il n'eſt pas juſte qu'on nous en croye ſur nôtre parole: mais il n'eſt pas juſte auſſi, que les Juifs ni les autres incrédules ſe diſpenſent d'entrer dans cet éxamen avec nous.

CHA-

CHAPITRE V.

Que la vocation des Payens eſt un caractere du Meſſie, & que Jeſus Chriſt a eſté marqué fort clairement & fort exactement dans les anciens oracles.

LA vocation des Payens eſt un ſi grand & ſi illuſtre caractere du Meſſie, qu'il ſemble renfermer tous les autres, & être plus que ſuffiſant pour établir la vérité de ſa vocation. Car puis que les anciens oracles avoient prédit que les Payens ſeroient appellés à la connoiſſance du vrai Dieu, & qu'ils le ſeroient par le miniſtere d'un libérateur & grand perſonnage, qui ſeroit appellé le Dieu & le Sauveur de toute la terre, qui ſeroit l'alliance du peuple, & qui porteroit la connoiſſance de Dieu juſqu'aux extrémités de l'Univers; & que nous trouvons toutes ces choſes accomplies en Jeſus Chriſt & par Jeſus Chriſt: nous ne voyons pas qu'on puiſſe ſe diſpenſer de le reconnoître pour le Meſſie qui avoit été promis.

On ne ſauroit penſer ſans extravagance, que l'eſprit prophétique qui animoit les Prophétes, ait voulu nous faire illuſion, en nous faiſant regarder comme un ſaint & un bien-aimé de Dieu, celui par qui les Nations devoient connoître le vrai Dieu, s'il ne devoit pourtant être qu'un im-

posteur, selon les hypotheses de nos adversaires.

Il faut pour cela qu'un séducteur ait dérobé au vrai Messie le caractere le plus propre, le plus auguste & le plus éclatant que les Prophétes lui attribüent, qui est la vocation des Gentils. Il faut ou que Dieu par un effet de sa sagesse & de sa providence, ait commis l'éxécution de ses desseins & de ses prophéties à un imposteur, ou que cet imposteur ait accompli les oracles de Dieu malgré sa sagesse. Il faut qu'un séducteur ait été un instrument en la main de Dieu pour appeller les Nations, ou que s'étant ingéré dans cet emploi, il ait paru contre le dessein de Dieu, & trompé les veües de sa providence. Il s'agit du salut des hommes, de leur illumination; & l'on voudroit que ce grand bien étant dans le dessein & dans le plan de Dieu de toute éternité, sortît dans son éxécution du sein de l'imposture & du mensonge; que cette grande révolution arrivât par le ministere d'un malfaiteur, lors que tous les Prophétes ont prédit qu'elle arriveroit par le ministere d'un homme saint & divin, que Dieu susciteroit, & qu'il rempliroit de son esprit. Il faut donc que l'esprit de vérité & l'esprit de mensonge ayent fait alliance, que Dieu & le vice se soient réconciliés, & que l'immuable soit devenu sujet au changement.

Il est donc vrai que quand nôtre Messie n'auroit que ce caractere, il en auroit un essentiel, & qui devroit nous persuader que tous les autres ne lui conviennent pas moins, quand même nous ne pourrions pas le montrer.

Mais nous ne sommes pas dans cette peine, & nous trouvons dans les Prophetes, I. Tout ce qui regarde le tems de la venüe de nôtre Messie, le lieu de sa naissance, sa Tribu & sa famille. II. Tout ce qui regarde sa conversation dans le monde, ses vertus, son emploi, ses actions, ses enseignemens, l'impression de sa doctrine, l'effet de ses miracles, les efforts de ses ennemis contre lui, ses souffrances, sa mort, le genre & les circonstances de sa mort. III. Les événemens qui ont suivi sa mort, les signes qui l'accompagnérent, la sépulture de nôtre Messie, sa résurrection, son ascension, & sa séance à la droite de Dieu, la prédication de son Evangile en tous lieux, & la conversion des Nations: trois sortes de caracteres qui prouvent sensiblement, s'ils sont véritables, que nôtre Jesus est le Messie promis.

Mais pour faire voir que ce n'est pas sans sujet que nous avançons cela, nous ferons deux choses: nous éxaminerons premiérement tous ces caracteres dans le détail, pour mieux connoître si nous pouvons bien conter sur leur évidence; & dans ce dessein nous rechercherons, autant qu'il sera possible, de chacun de ces caracteres en particulier,

I. Si c'eſt un caractere du Meſſie. II. S'il convient à nôtre Jeſus. III. S'il eſt vrai qu'il ne puiſſe convenir à aucun autre qu'à lui. C'eſt par ces trois éxamens que nous prétendons faire paſſer tous ces divers caracteres du Meſſie. Aprés quoi je croi qu'il nous ſera permis en ſecond lieu, de les comparer, d'en faire voir la ſuite & l'enchaînement, & de tirer de cette comparaiſon, une nouvelle force & de nouvelles lumieres pour l'établiſſement de nôtre religion.

CHAPITRE VI.

Que les Prophetes ont marqué le tems de la venüe du Meſſie.

LE tems de la venüe du Meſſie nous eſt clairement marqué en quatre endroits de l'Ecriture, au 49. Chap. de la Geneſe, verſ. 10. au Chap. 2. verſ. 6. du livre du Prophéte Aggée, au Chap. 3. de Malachie, verſ. 1. au Chap. 9. du livre de Daniel: & ce ſont là les quatre paſſages qu'il nous faut premiérement éxaminer.

Le premier fait partie de la bénédiction que Jacob mourant donna à Juda ſon fils. *Juda*, dit-il, *quant à toi, tes freres te loüeront: ta main ſera ſur le collet de tes ennemis: les fils de ton pere ſe proſterneront devant toi. Juda eſt un faon de lion*, &c. *Le ſceptre ne ſe departira point*

point de Juda, ni le Légiſlateur d'entre ſes pieds, juſqu'à ce que Scilo vienne, & à lui appartient l'aſſemblée des peuples.

Il faut remarquer d'abord, que Jacob béniſſant ſes enfans, prédit non ce qui arrivera à leurs perſonnes, mais ce qui doit arriver à leur poſtérité. C'eſt ainſi qu'il promet à Simeon & à Lévi, qu'ils ſeront diſperſés parmi les autres Tribus; ce qui s'accomplit éxactement du tems de Joſué: à Zabulon, qu'il ſe logera dans les païs maritimes, & du côté de Sidon; ce qui ne manqua pas d'arriver. Quand donc il bénit Juda, il lui prédit ce qui doit arriver à ſes deſcendans. Il lui dit que ſes freres ſe proſterneront devant lui, que le ſceptre ne ſe départiroit point de lui, &c. ce qui emporte que cette Tribu commanderoit aux autres, que le ſceptre & la Royauté ſeroient attachés à Juda, & qu'il ne ceſſeroit d'avoir de l'empire ſur les autres Tribus, juſqu'à un certain tems, qui eſt marqué par la venüe de Scilo, ou de celui à qui appartient l'aſſemblée des peuples.

Nous prétendons que celui qui eſt appellé Scilo ou Schilo en cet endroit, n'eſt autre que le Meſſie. Les Juifs modernes prétendent le contraire; & dans le deſſein de nous ôter un oracle qui favoriſe la foi de nôtre Meſſie, il n'eſt ſorte de violence qu'ils ne tâchent de lui faire. Mais rien ne montre mieux la force de la vérité, que les égare-

mens

mens visibles auſquels la haine de la vérité les engage.

Ils ont beau chicaner d'abord ſur le terme de Schilo : toutes les explications qu'ils lui donnent, reviennent à nôtre ſens. Car ſi par ce terme l'on entend avec quelques-uns, celui qui doit être envoyé ; il paroit que c'eſt là la qualité du Meſſie. Si l'on explique ce terme par celui à qui il eſt réſervé, c'eſt-à-dire, celui à qui l'Empire eſt réſervé ; le ſens ſera, que la domination doit demeurer dans la Tribu de Juda, juſqu'à ce que vienne celui à qui elle eſt réſervée, & qui doit aſſembler les peuples. Que ſi Schilo veut dire ſon fils, ſelon l'explication ordinaire des Hébreux ; on ne voit pas comment on pourroit entendre autre choſe que le Meſſie, par un fils de Juda auquel appartient l'aſſemblée des peuples.

Mais peut-être que les Juifs trouveront bien d'autres ſujets pour leur appliquer cet oracle. Le premier auquel ils le rapportent, eſt Moïſe, qui devoit être ſuſcité extraordinairement de Dieu, & que Jacob a prédit, ſelon eux, dans cet oracle, comme le libérateur des Iſraëlites. On prétend que quand il eſt dit, *A lui appartient l'aſſemblée des peuples*, il faut entendre, A lui appartient d'aſſembler les Tribus d'Iſraël, & de les retirer de la captivité où elles vont tomber ; car le terme qui eſt dans l'original, & qu'on a traduit par celui de *peuples*, eſt auſſi ſouvent

עמים non alterum גוים

vent employé pour marquer le peuple ſaint.

Mais cette penſée n'eſt ni ſolide, ni même apparente ; parce premiérement, que ſi Jacob avoit voulu parler de Moïſe, il l'auroit répréſenté par ſes véritables caracteres, qui ſont de retirer le Peuple d'Iſraël d'eſclavage, & de donner la Loi de la part de Dieu. D'ailleurs, ſi Schilo veut dire ſon fils, comme les Juifs l'expliquent communément ; comment cet oracle peut-il être appliqué à Moïſe qui n'étoit point le fils de Juda ? Mais quelle ſeroit cette prophétie, que le ſceptre ne ſe départiroit point de Juda juſqu'au tems de Moïſe ? Comment nous paroîtroit-il que cet oracle ait eu ſon accompliſſement ? Où étoit le ſceptre & la domination dans une ſervitude auſſi amere & auſſi inſupportable que celle d'Egypte ? Enfin il nous paroit, que la Tribu de Juda a dominé depuis Moïſe ; & il ne nous paroit pas ſi clairement, qu'elle ait regné avant Moïſe. Il s'enſuit donc, que pour trouver l'accompliſſement de cet oracle, il faudroit le renverſer. Car ces paroles, *Le ſceptre ne ſe départira point de Juda, juſqu'à ce que Schilo vienne*, ou ne ſignifient rien, ou ſignifient, que lors que Schilo viendroit, la Tribu de Juda ceſſeroit de dominer ſur les autres. Or bien-loin qu'à l'arrivée de Moïſe Juda ait perdu l'empire, que c'eſt au-contraire depuis Moïſe que Juda a véritablement regné. De-ſorte qu'on ne peut faire l'application

de cet oracle à Moïse, sans en détruire entiérement la vérité. Outre que le dessein de Jacob dans son testament, étant de marquer ce qui arrivera à ses enfans dans la terre que Dieu leur destine, comme cela se vérifie à l'égard de toutes les autres bénédictions que ce testament renferme; il n'est pas juste de croire qu'il n'étende la bénédiction qu'il donne à Juda, que jusqu'au tems de Moïse.

On n'est pas mieux fondé à entendre cette prophétie de Saül, comme quelques-uns, qui prétendent que Jacob l'appelle Schilo, parce qu'il devoit être oint en Scilo. Car outre qu'il est faux, que Saül ait été sacré en Scilo, puis que c'est en Mitspa que se fit son couronnement; il est ridicule de prétendre, que quand il auroit été oint en Scilo, il dût porter le nom de Scilo pour cela. D'ailleurs, on ne voit point que l'assemblée des peuples ait appartenu à Saül. Et enfin, bien-loin que l'empire de Juda ne dût subsister que jusqu'au tems de Saül, il semble bien plûtôt, que c'est aprés la mort de Saül, que cet empire ait commencé, puis que les Rois qui lui succedérent furent pris de la Tribu de Juda.

Jéroboam n'ôta point le sceptre à la Tribu de Juda; qui continua d'avoir ses Rois particuliers, aprés la séparation des autres Tribus. On ne peut donc pas rapporter cet oracle à Jéroboam, non-plus qu'à Saül.

Da-

David étoit bien le fils de Juda, on peut lui donner le nom de Schilo à cet égard. Mais qui peut dire sans extravagance, qu'à son arrivée le sceptre se soit départi de Juda?

Enfin il y a encore moins de raison à penser, comme quelques-uns, que c'est de Nabucadnézar que parle cet oracle. Car comment est-ce qu'on lui peut appliquer le nom de Schilo? Est-ce que Nabucadnézar étoit le fils de Juda, comme les Juifs modernes expliquent ce terme? D'ailleurs, quelle seroit cette bénédiction, qui promettroit la venüe du fleau du peuple de Dieu? Comment cet oracle seroit-il véritable, puis que la Tribu de Juda avoit ses Juges qui la gouvernoient, & qui avoient droit de vie & de mort sur les particuliers pendant sa captivité en Babylone; puis que les Juifs revenant de leur captivité, eurent pour conducteur Zorobabel, qui étoit non seulement de la Tribu de Juda, mais du sang royal; puis que depuis leur retour, les Juifs prirent même le nom de la Tribu de Juda, qui subsista entiére ayant ses loix & son gouvernement.

Les chicaneries des Rabbins ne sont pas encore épuisées. Comme ils voyent que les paroles de cette prophétie leur sont extrémement contraires, étant prises dans un sens facile & naturel, il n'y a point d'explication forcée & violente qu'ils ne mettent

en

en avant. Ils croyent donc, aprés bien des obſervations grammaticales, pouvoir rendre les paroles de l'original par celles-ci: *Le ſceptre ne ſortira point de Juda, ni le Legiſlateur d'entre ſes pieds, lors que Schilo ſera venu.* Je laiſſe à juger à ceux qui éxamineront leur nouvelle critique là-deſſus, s'il eſt poſſible de donner ce ſens aux paroles de Jacob. Pour nous, il nous ſuffit de ſavoir, I. Que nôtre explication eſt facile & naturelle, au lieu que la leur eſt ſinguliére & tirée par les cheveux. II. Que leurs Peres & leurs anciens Rabbins ont traduit ces paroles comme nous; n'y ayant que la néceſſité de deffendre leur cauſe, qui leur faſſe avoir recours à ces interprétations ſubtiles & déliées. III. Que l'oracle expliqué de cette maniére ſeroit entiérement faux.

Cette derniére raiſon eſt déciſive; ſi elle eſt véritable; & l'on trouvera qu'elle l'eſt, ſi l'on ſe donne la peine de conſidérer ce que Daniel dit du Meſſie. Il nous fait entendre, que le Meſſie viendra, qu'il ſera retranché, & qu'en-ſuite le Peuple du Conducteur viendra, qui détruira la ville & le temple, &c. Que ſi l'Etat des Juifs doit être renverſé aprés la mort du Meſſie; comment Jacob auroit-il pû dire, qu'alors que le Meſſie ſeroit arrivé, le ſceptre ne ſe départiroit plus de Juda? Mais afin qu'on ne nous accuſe pas de nous appuyer ſur des fondemens conteſtés, nous ferons voir bientôt, que

que c'eſt du Meſſie que parle Daniel dans l'endroit dont nous venons de parler.

A-t-on aſſez chicané inutilement? Non, les Juifs ont encore quelque choſe à dire. Ils prétendent que par le mot Hebreu, que nous avons rendu par celui de ſceptre, il faut entendre en cet endroit une verge avec laquelle on chatie; le ſens de la prophétie étant, que la verge du chatiment ne ſe ſépareroit point de Juda; c'eſt-à-dire, que Juda ſeroit continuellement affligé juſqu'à la venüe de Schilo, qui eſt le Meſſie. Si c'eſt ici leur dernier retranchement, c'eſt auſſi, ſelon mon opinion, le comble de leur abſurdité & de leur ignorance. Car premiérement, ce terme שבט, qui eſt celui de l'original, ne ſignifie point une verge de chatiment, à-moins qu'il n'y ait quelque autre mot qui le détermine à cette ſignification. Mais je veux qu'il ſignifie auſſi ſouvent une verge de chatiment, qu'il ſe prend pour un ſceptre; je ſoûtiens que ces paroles qui ſuivent, *ni le Legiſlateur d'entre ſes pieds*, nous déterminent à entendre un ſceptre, & non pas une verge de chatiment. Il n'eſt pas difficile en-effet de s'appercevoir, que le Patriarche fait une alluſion à ce que de ſon tems le ſouverain Magiſtrat étant aſſis dans un lieu plus élevé que les autres, avoit à ſes pieds un Secretaire qui écrivoit ſa volonté ou ſes loix, & qui les donnoit au peuple: c'eſt ce qui fait que le Patriarche lui donne

le nom de Légiſlateur. Ces paroles allégoriques veulent donc dire en général, que l'authorité ſouveraine répréſentée par le ſceptre, & par le Légiſlateur qui écrit aux pieds de quelqu'un, ne ſeroit point ôté à la Tribu de Juda, juſqu'à ce que Schilo vint. Comme donc il n'y a que la ſignification de ſceptre qui s'uniſſe avec ces paroles, *ni le Legiſlateur d'entre ſes pieds*; il s'enſuit qu'il n'y a que cette ſignification qui puiſſe avoir lieu dans l'oracle que nous éxaminons. D'ailleurs, comment cette prophétie priſe dans ce ſens, ſeroit-elle véritable; puis qu'il s'eſt paſſé tant d'années avant la venüe de Schilo, pendant leſquelles non ſeulement la verge du chatiment s'étoit départie de Juda, mais ſon état étoit ſi pompeux & ſi floriſſant, que les écrivains ſacrés ne trouvent point de termes trop magnifiques, pour nous le répréſenter tel qu'il a été, par exemple, ſous le regne de Salomon.

Ajoûtez à cela, que Daniel nous a déja appris, que Jéruſalem doit être détruite, dés que le Meſſie aura paru. Comment donc le Prophéte pourroit-il dire, que le chatiment ne s'éloignera point de Juda, juſqu'alors? Enfin, liſez ce qui précéde & ce qui ſuit les paroles que nous éxaminons, & vous trouverez que c'eſt ici une bénédiction, & non une malédiction; que Jacob promet des biens, & non pas des maux & des

& des châtimens à la poſtérité de Juda.

Voilà combien l'erreur eſt foible, & ſes principes défectueux: elle ſe découvre de tous côtés, & ſe détruit preſque d'elle-même. Le véritable ſentiment ne nous coûtera pas tant à établir; car il ne faut pour cela, que laiſſer aux paroles de l'oracle leur ſituation, leur liaiſon & leur ſignification naturelle.

Il ne faut pas de grands efforts de pénétration, pour connoître que c'eſt du Meſſie dont il s'agit dans ce paſſage. La choſe parle d'elle-même: la vanité des défaites des Rabbins le juſtifie clairement: le conſentement des anciens Rabbins à rapporter ces paroles au Meſſie, le fait aſſez connoître. On n'a qu'à conſulter leur Targum ou leur Talmud, pour s'en éclaircir. D'ailleurs, on ſait que c'eſt le privilege du Meſſie d'aſſembler les peuples. *En ces jours-là*, dit Eſaïe, *il y aura une racine d'Iſaï, qui ſera pour ſigne aux peuples; & les Nations le chercheront.* Le Pſalmiſte dit que toutes les Nations lui ſerviront. Et les Juifs eux-mêmes diſent, que le Meſſie aſſemblera tous les peuples de la terre; mais comme des eſclaves deſtinés à la gloire & au plaiſir des Iſraëlites.

Que ſi vous joignez en-ſuite à ce caractere, le nom de Schilo, de quelque maniére qu'on l'explique, vous ne conſerverez plus de doute ſur ce ſujet. Car ſi Schilo

veut dire ſon fils ; quel peut être ce fils de Juda qui aſſemblera les peuples, & qui fera ceſſer la domination de Juda, ſi ce n'eſt le Meſſie ? &c. On peut dire la même choſe des autres ſignifications de ce terme. Ajoutez à cela le rapport de cet oracle avec celui de Daniel, qui nous fait voir que la domination de Juda ceſſera, le temple étant détruit & le Sanctuaire profané, aprés qu'on aura retranché le Chriſt. Mais ſur tout conſidérez le rapport de l'oracle avec l'événement : car ſi les prophéties ſont obſcures avant que d'être accomplies, elles ſont claires aprés qu'elles l'ont été.

On doit conſidérer l'Etat des Juifs en trois divers tems : avant David ; & l'on peut ſuppoſer, qu'en ce tems même la Tribu de Juda avoit quelque crédit & quelque prééminence ſur les autres : depuis David juſqu'à la captivité de Babylone ; & pendant tout ce tems-là les conducteurs & les Rois ſont ſortis de cette Tribu : enfin depuis la captivité de Babylone juſqu'à la venüe de celui que nous regardons comme le Meſſie ; & pendant tout ce tems elle a eu ſa prééminence & ſes droits particuliers. Car I. Les Tribus d'Iſraël ont été retranchées, & elle a ſubſiſté avec les Lévites deſtinés à lui enſeigner la Loi. II. Elle a donné ſon nom aux enfans de Jacob en général. III. Quand il y a eu des Gouverneurs pris de la Tribu de Lévi, comme les Aſmo-

Aſmonéens ; c'eſt par les ſuffrages & du conſentement de cette Tribu, qu'ils ont tenu leur autorité, qui étoit à tems. IV. Il y avoit toûjours un grand Conſeil compoſé des Anciens de Juda qui gouvernoient le peuple ; & puis qu'ils ſubſiſtoient ſeuls des autres enfans d'Iſraël, car je ne conte pour rien en matiére de gouvernement, les Lévites, qui ne s'occupoient qu'aux choſes qui regardoient la religion ; puis qu'ils avoient des loix & un gouvernement particulier ſoit en Babylone, ſoit ſous les Romains ; qu'il y avoit une forme d'Etat & de République parmi eux : il s'enſuit que le ſceptre ne s'étoit point entiérement éloigné de Juda, ni le Légiſlateur d'entre ſes pieds, juſqu'à la venüe de nôtre Meſſie. Et voilà la premiére partie de l'oracle accomplie.

Que ſi nous jettons en-ſuite les yeux ſur ce qui eſt arrivé aux Juifs depuis la mort de nôtre Meſſie, nous ne verrons plus aucune forme de gouvernement, ni de République dans ce peuple. Ils vivent ſans loi, ſans conducteur, ſans demeure, ſans terre, ſans poſſeſſions. Et comment n'auroient-ils point perdu le ſceptre, lors qu'ils ont tout perdu, juſqu'à leurs droits, juſqu'à leurs titres, juſqu'au moyen de ſe connoître, n'ayant plus de livre de généalogie, juſqu'aux promeſſes de leur rétabliſſement, juſqu'à la conſolation de pouvoir eſpérer

avec quelque ombre d'apparence, que Dieu les raſſemblera?

Voilà donc la ſeconde partie de l'oracle qui eſt encore éxactement accomplie. Qui peut douter de la vérité d'un oracle que ſon accompliſſement a ſi bien juſtifié, & dont l'événement eſt un ſi juſte commentaire?

Il ne faut, pour détruire tous les doutes que l'incrédulité peut oppoſer ici, que jetter les yeux tantôt ſur l'oracle, & tantôt ſur l'accompliſſement. L'oracle nous donne lieu de raiſonner de-la-ſorte. Le ſceptre ne devoit pas être ôté de Juda, ni le Légiſlateur d'entre ſes pieds, juſqu'à ce que Schilo vint. Or ce ſceptre a déja été ôté: il faut donc que Schilo ſoit venu.

L'événement nous donne occaſion de faire un autre raiſonnement de cette maniére. L'autorité & le pouvoir de ſe gouverner par ſes loix, & d'avoir ſes conducteurs, ſont toûjours demeurés dans la Tribu de Juda juſqu'à la venüe de Jeſus Chriſt. Aprés la mort de Jeſus Chriſt préciſément, elle a perdu cette autorité & ce droit. Donc il faut que Jeſus Chriſt ſoit le Schilo, à la venüe duquel le ſceptre devoit ſe partir de Juda, & juſqu'à la venüe duquel il y auroit un Légiſlateur en cette Tribu.

Il n'eſt pas difficile aprés cela, d'établir à l'égard de ce caractere du Meſſie, les trois vérités que nous nous ſommes engagés d'établir à l'égard de tous les autres. Ce n'eſt plus

plus une choſe douteuſe, que c'eſt là le caractere du Meſſie: il paroit que ce caractere convient à Jeſus Chriſt, & il eſt évident qu'il ne ſauroit convenir à aucun autre, puis qu'il y a ſi long-tems que le ſceptre s'eſt départi de Juda, & qu'ainſi l'on peut dire, que ce caractere ne ſeroit pas le caractere du Meſſie, s'il ne s'accompliſſoit en Jeſus Chriſt. L'oracle donne du jour à l'événement, & l'événement fait auſſi la force de l'oracle. Mais paſſons aux autres.

CHAPITRE VII.

Où l'on continüe de conſiderer le tems que les Prophétes avoient marqué pour la venüe du Meſſie.

L'Oracle du Prophéte Aggée ſe préſente en ſecond lieu, lequel n'eſt ni moins clair, ni moins exprés que celui que nous venons d'éxaminer. Il eſt contenu depuis le 3. verſet du Chap. 2. juſqu'au verſet 10. Et parce qu'il importe d'en connoître la ſuite & le véritable ſens, il n'y aura pas de mal d'en faire une petite analyſe.

Il eſt dit dés l'entrée du Chapitre, que la parole de l'Eternel fut adreſſée à Zorobabel par le moyen d'Aggée le Prophéte: & voici ce que ce ſaint homme lui dit de la part de Dieu. Il lui parle du temple qui venoit d'être rebâti, & il ſuppoſe I. Que cette ſecon-

de maiſon paroiſſoit à tout le monde fort inférieure à la premiére. *Qui eſt celui*, dit le Prophéte, *qui eſt demeuré de reſte d'entre vous, lequel ait vû cette maiſon-ici en ſa premiére gloire, & telle que vous la voyez maintenant? N'eſt-elle pas comme un rien devant vos yeux auprés de celle-là?* II. Le Prophéte ne veut pourtant pas que cette différence les décourage en aucune ſorte. *Maintenant donc*, ajoûte-t-il, *toi Zorobabel, renforce toi, & toi auſſi Jehoſcuah, &c. grand Sacrificateur renforce toi. Renforcez vous, & prenez courage, a dit l'Eternel; car je ſuis avec vous...* III. Il tâche de leur perſuader, que quoi qu'ils ne paroiſſent pas avoir tous les avantages qu'ils poſſédoient auparavant, & que la gloire de cette maiſon ſemble céder beaucoup à celle de la premiére, comme il l'a déja inſinué; néanmoins Dieu ne s'étoit point départi de l'alliance qu'il avoit traitée avec leurs Peres. *La parole*, eſt-il ajoûté, *la parole que j'ai traitée avec vous, quand vous ſortites hors d'Egypte, & mon Eſprit, demeurent au milieu de vous; ne craignez point.* IV. Et parce que Dieu ne ſe révélant point d'une façon ſi particuliére dans le ſecond temple, que dans le premier, on doutoit que l'Eſprit de Dieu demeurât au milieu des Juifs comme auparavant, & que Dieu voulût mettre ſa gloire dans cette ſeconde maiſon, comme il l'avoit miſe dans la premiére; Aggée le leur confirme par une promeſſe tres-

tres-magnifique & tres-remarquable. Car il leur promet, que dans peu Dieu feroit au milieu d'eux les mêmes merveilles qu'il avoit faites du tems de leurs Peres; c'eſt-à-dire, qu'il les feroit dans la mer, ſur la terre & du côté des cieux, comme du tems de Moïſe; qu'alors il émouvroit les Nations, qu'il feroit venir celui que les Nations devoient déſirer, & qu'alors cette maiſon qu'ils avoient rebâtie, ſeroit véritablement remplie non de la gloire des hommes, qui conſiſte dans l'or & dans l'argent, & dont Dieu n'a que faire, puis que l'or & l'argent ſont à lui; mais de la gloire de Dieu, étant remplie de ſa paix: car voilà le vrai ſens de ces paroles que le Prophete ajoûte. *Car, ainſi a dit l'Eternel des armées, encore une fois, qui ſera dans peu de tems, j'émouvrai les cieux & la terre, & la mer, & le ſec; & j'émouvrai toutes les Nations, afin que le déſir des Nations vienne: & je remplirai cette maiſon-ici de gloire, a dit l'Eternel des armées. L'argent eſt à moi, & l'or eſt à moi, a dit l'Eternel des armées: la gloire de cette derniére maiſon-ici ſera plus grande que celle de la premiére, a dit l'Eternel des armées; & je mettrai la paix en ce lieu-ici, a dit l'Eternel des armées.*

En vérité, quelle que ſoit la préoccupation des Rabbins, il eſt difficile que des paſſages ſi exprés ne les inquiétent. La vérité qu'ils repouſſent d'un côté, ſe préſente de l'autre, & ne les jette pas dans un mé-

diocre embarras. Pourroient-ils bien en-effet nous ſatisfaire, ſans chicaner ſur quelques queſtions que nous leur allons faire?

Nous leur demandons premiérement, comment il peut être vrai dans leurs principes, que la gloire de la ſeconde maiſon ait été plus grande que la gloire de la premiére; puis que la ſeconde n'avoit ni les Urims, ni les Tummims, ni l'Arche de l'alliance, de laquelle Dieu rendoit ſes oracles de vive voix, ni la verge d'Aaron, la manne, &c. ni le feu du ciel, qui étoit conſervé miraculeuſement ſur l'autel, & qui conſumoit les holocauſtes, ni enfin l'eſprit de prophétie, qui ceſſa aprés que le ſecond temple eût été rebâti; & cela, ſelon l'aveu même des Rabbins? Que répond-on à cette difficulté? Deux choſes qui font paroître le pitoyable égarement des Juifs. Ils diſent que le ſecond temple a duré dix ans plus que le premier, & qu'Hérode l'ayant rebâti, lui donna une forme beaucoup plus avantageuſe, & le rendit plus magnifique qu'il n'étoit auparavant. Grand avantage, & qui mérite bien qu'on le préfére à un temple que Salomon, plus riche & plus magnifique en toutes choſes qu'Hérode, avoit bâti avec un ſoin & avec une profuſion incroyable; à un temple qui devoit être de la plus parfaite ſymmétrie qui fût jamais, puis qu'il fut bâti par un Roi le plus ſage des Rois; à un temple, dont les uſtenſilles étoient d'or, au-lieu que ceux de la ſeconde maiſon furent d'airain, & qui étoit couvert d'or par dehors & par dedans, comme il eſt remarqué au Chap. 3. du ſecond livre des Chroniques; à un temple qui avoit été couvert de la nuée de Dieu, & tellement rempli de ſa gloire, que les ſacrificateurs n'en pouvoient ſoûtenir l'éclat, & n'étoient pas capables de ſe tenir debout pour faire le ſervice. 2. Chron. 5: 13, 14. enfin à un temple qui avoit l'Urim & le Tummim, l'Arche de l'alliance, & tant d'autres avantages qui manquérent au ſecond!

Qu'ils répondent à cette difficulté, ou qu'ils nous permettent de leur faire voir l'accompliſſement de cet oracle en la perſonne de nôtre Meſſie, qui honora le ſecond temple de ſa préſence, qui en chaſſa les marchands & les changeurs, qui ſe ſentit brûlé du zéle de cette maiſon, qui avoit accoûtumé d'enſeigner dans le temple, lors qu'il étoit à Jéruſalem. Car puis que nous regardons le Meſſie comme le centre de la religion, le but où tendoient les prophéties, l'organe dont Dieu devoit ſe ſervir pour ſe manifeſter aux hommes; il n'y a point de doute que le ſecond temple ayant été honoré de la préſence du Meſſie, poſſedoit en ſa perſonne l'Arche & la nuée de Dieu, la gloire de Salomon, les Urims & les Tummims, la prophétie, & la gloire des miracles: ce qui fait voir, que la gloire de la ſeconde

conde maiſon a été plus grande que celle de la premiére.

Nous leur demandons en ſecond lieu, comment le Prophéte a pû dire de la ſeconde maiſon, lors qu'il l'oppoſe à la premiére, que Dieu mettroit ſa paix en elle? Car dans quelque tems qu'on la conſidére, ſoit avant qu'elle eût été rebatie par Hérode, ſoit aprés qu'elle eût été rebâtie par ce Prince; il eſt certain qu'elle fut bien plus ſouvent profanée que la premiére. Perſonne n'ignore en-effet, que Seleucus, un des ſucceſſeurs d'Aléxandre, envoya des gens pour piller le temple de Jéruſalem; qu'Antiochus ſurnommé l'Illuſtre, aprés avoir pris Jéruſalem, entra dans le temple & dans le Sanctuaire, emporta les vaiſſeaux ſacrés, & remplit Jéruſalem de ſang & de carnage; que deux ans aprés il envoya encore des gens, qui firent tous leurs efforts pour abolir la religion Judaïque; qu'ils brûlérent les livres ſacrés, qu'ils profanérent les Sabbats; obligérent les Juifs à ſacrifier aux idoles, répandirent le ſang innocent autour du ſaint lieu, polluérent le Sanctuaire, commirent toute ſorte d'adulteres dans l'enceinte des lieux ſacrés, mirent une idole abominable ſur l'autel de Dieu, appellérent la maiſon de Dieu le temple de Jupiter Olympien, & ſignalérent leur impiété & leur rage par des meurtres & des ſacrileges qui n'avoient jamais eu d'exemple.

1 Macab. 1.

Que

Que ſi vous conſidérez ce qui arriva depuis Hérode, vous trouverez que les Juifs ne furent jamais en paix ſous les Romains; que Caligula fit tous ſes efforts pour faire mettre ſon image dans le temple de Jéruſalem, ce qui donna lieu à la guerre; & qu'enfin la déſolation de l'abomination, dont parle Daniel le Prophéte, fut établie au lieu ſaint, & que les Juifs allérent eux-mêmes ſouiller le temple de leur propre ſang, s'égorgeant les uns les autres un jour de feſte ſolemnelle.

Que ſi vous cherchez la paix dont il eſt ici parlé, dans les perſonnes qui appartenoient au temple en quelque façon; vous trouverez que les Docteurs Juifs ſe partagérent en pluſieurs Sectes différentes, comme celles des Eſſéniens, des Sadduciens, des Phariſiens, des Hemerobaptiſtes, &c. qui ſe haïſſoient comme de mortels ennemis. Pendant que cette ſeconde maiſon ſubſiſta, la ſucceſſion des ſacrificateurs ne fut, s'il faut ainſi dire, qu'une ſucceſſion de brigands, la ſacrificature tomboit le plus ſouvent en partage au plus violent, ou au plus mondain. Le peuple ne fit que paſſer de ſervitude en ſervitude: il éprouva la rigueur des Grecs & des Romains; & lors qu'il crût pouvoir ſecoüer le joug de ces fiers maîtres, il devint l'eſclave de toutes les Nations, & tomba dans une déſolation qui dure encore.

Où

Où eſt donc cette paix de Dieu qui devoit ſe trouver dans la ſeconde maiſon? Où la trouverons-nous, lors que nous n'en voyons aucune apparence ni dans le temple, ni dans les Lévites & les Docteurs, ni dans le Souverain Pontife, ni dans le peuple?

L'argument preſſe. Que les Juifs répondent, car c'eſt eux qu'on a maintenant en veüe. Qu'ils faſſent de nouveaux efforts d'imagination. Diront-ils qu'il s'eſt paſſé un tems aſſez conſidérable, pendant lequel on pouvoit dire que la paix de Dieu étoit dans le ſecond temple? Mais c'eſt détourner l'état de la queſtion. Car le Prophéte voulant faire voir, que la gloire du ſecond temple ſurpaſſera celle du premier, en donne ce caractere; c'eſt que Dieu mettroit ſa paix dans cette ſeconde maiſon. Comment accorder ce diſcours avec l'hiſtoire, qui nous apprend que la paix de Dieu s'eſt beaucoup moins trouvée dans le ſecond temple, que dans le premier?

Que ſert-il de ſe faire illuſion? Il faut que cet oracle ſoit faux, ou qu'il s'accompliſſe en J. Chriſt, lequel eſt véritablement le Prince de paix, ſelon les idées de tous les Prophétes. C'eſt lui qui a ſi ſouvent annoncé & fait annoncer des paroles de paix dans le temple de Jéruſalem, & qui ayant été le gage & la cauſe de la paix que Dieu a faite avec les hommes, fut porté aprés ſa naiſſance

ſance dans le temple; & c'eſt là que Simeon prédit la paix qu'il devoit apporter au monde: paix d'autant plus ſouhaitable, que c'eſt la paix du cœur & de la conſcience, qu'elle appaiſe la guerre des paſſions, qu'elle eſt le principe ſecret & univerſel de l'obéïſſance des peuples, qu'elle fait regner Dieu par amour, qu'elle établit le regne de Dieu parmi le vrai Iſraël, & qu'elle eſt le fondement de la Jéruſalen d'en-haut.

Nous voudrions bien en troiſiéme lieu, que les Rabbins nous diſſent, pourquoi le Prophéte, voulant nous montrer que la gloire de la ſeconde maiſon ſeroit plus grande que celle de la premiére, nous va dire que Dieu émouvra la terre & les cieux encore une fois, c'eſt-à-dire, comme il fit du tems de Moïſe: car il a déja parlé de l'alliance que Dieu traita avec les Iſraëlites par le moyen de ce Prophéte. N'eſt-ce pas que le Meſſie, qui devoit faire la gloire de cette ſeconde maiſon, feroit paroître l'éclat de ſes miracles ſur la terre, du côté du ciel, ſur les eaux, & ſur le ſec?

S'ils n'en veulent pas demeurer d'accord, qu'ils nous expliquent donc ces paroles, & ſur tout qu'ils nous apprennent le ſens de celles qui ſuivent. Car pourquoi eſt-il dit, que le déſiré des Nations viendra? Qui eſt ce déſiré des Nations? Pourquoi Dieu émouvra-t-il le ciel & la terre à ſa venüe? Qu'eſt-ce qu'a de commun ce déſiré des Na-

Nations, avec la gloire de la ſeconde maiſon? Ou pourquoi ne s'agiſſant que de décrire la gloire du ſecond temple, le Prophéte va-t-il nous parler de ce déſiré des Nations?

Nous marquera-t-on bien quelque Prince, ou quelque homme extraordinaire, depuis que le temple fut rebâti juſqu'à ce qu'il fut détruit par les Romains, lequel ait fait en même tems le déſir des Nations, & la gloire de la ſeconde maiſon, & qui ait même fait que la gloire de la ſeconde maiſon ait été plus grande que la gloire de la premiére? Cherchez, inventez, faites agir vôtre imagination; vous n'en trouverez point d'autre que le Meſſie que nous vous préſentons. D'un côté il a véritablement apporté à la ſeconde maiſon, une gloire qui n'étoit point dans la premiére; puis que le ſalut, la vie, l'immortalité ont été pleinement révélées en Jeſus Chriſt, qui eſt la fin de la Loi, l'accompliſſement des oracles, le centre de la religion, & celui en qui la ſacrificature, la Royauté, la prophétie & tous les autres avantages des Juifs vont ſe rendre comme dans leur principe commun. Il eſt de l'autre côté le déſir des Nations; puis que les Nations l'ont déſiré, & ont embraſſé ſon Evangile avec une ſainte avidité, dés qu'il s'eſt fait connoître à elles.

Si les Juifs ne ſe rendent pas encore, il faut leur faire faire réfléxion ſur la prophétie

tie de Malachie, qui eſt parallele à celle-ci. *Voici*, dit Dieu par la bouche de ce Prophéte, *je vas envoyer mon meſſager, & il appreſtera le chemin devant moi; & incontinent le Seigneur que vous cherchez entrera dans ſon temple: & le Meſſager de l'alliance lequel vous ſouhaitez, voici il vient, a dit l'Eternel des armees.*

Qui peut être ce Seigneur que les Juifs cherchoient, ce Meſſager de l'alliance, lequel les Juifs ſouhaitent, & qui doit avoir un précurſeur; ſi ce n'eſt le Meſſie? Les Rabbins eux-mêmes n'oſent en douter; & tout ce qu'ils font pour détourner la force d'un paſſage qui eſt ſi favorable à nôtre religion, eſt de ſoûtenir, que le précurſeur, ni le Seigneur ne ſont pas encore venus. Mais I. nous leur faiſons voir les caracteres du précurſeur en Saint Jean, lequel a applani les voyes du Seigneur, puis qu'il a exhorté à la repentance, comme à une préparation néceſſaire pour entrer au Royaume des cieux, qu'il diſoit hautement être approché; & que d'ailleurs il convertit les cœurs des péres envers les enfans, & les cœurs des enfans envers les peres, *Malach.* 4. 6. lors que par ſa prédication il les obligeoit à ſe réconcilier, & qu'il les baptiſoit au Jordain, aprés qu'ils avoient confeſſé leurs péchés. II. Les Prophétes nous diſent, tantôt qu'il entrera dans ſon temple, comme Malachie dans cet endroit, tantôt ils nous font entendre, qu'il fera que la gloi-

re de la seconde maison sera plus grande que celle de la premiére. III. Ces Prophétes voulant consoler la sainte impatience de ceux qui attendoient le Messie, leur crient: *Voici il vient encore une fois*, &c. *& le désiré des Nations viendra.*

Sur quoi il est remarquable, que le Prophéte a pû justement s'exprimer de cette maniére, en suivant nôtre sens; mais qu'il n'auroit pas pû s'exprimer ainsi, en suivant la veüe des Juifs. Car bien qu'il se soit passé un tems assez considérable depuis le tems de ces Prophétes jusqu'au tems du Messie, à regarder la chose absolument; il est vrai que cette distance, ou cet éloignement du tems du Messie, leur sembloit peu de chose, parce qu'ils en parloient par rapport au long tems, depuis lequel le Messie étoit attendu. Les expressions de ces Prophétes marquent bien qu'ils faisoient tacitement cette comparaison. Car quand on dit, *encore un peu de tems*, on veut faire entendre que le tems qui reste à passer dans l'attente du bien, n'est pas à beaucoup prés si considérable que celui qu'on a passé dans cette espérance; & cela est extrémement vrai dans la prophétie expliquée selon nos principes.

Mais pour les Rabbins, ils rendent la prophétie obscure, fausse, & même absurde par l'explication qu'ils lui donnent. Car si depuis Malachie & Aggée, on devoit attendre

tendre le Messie plus long-tems qu'on ne l'avoit attendu depuis Noé jusqu'au tems de ces Prophétes, le discours de ces Prophétes peut-il être raisonnable, lors qu'ils disent, *Encore un peu de tems, & il viendra. Voici il vient?*

Mais il faut se hâter d'examiner la prophétie de Daniel, qui est comme un flambeau qui répand un tel jour sur les autres, qu'on ne sait lequel on doit plus admirer, ou l'évidence de la vérité qu'on y trouve, ou l'aveuglement prodigieux de ceux qui n'apperçoivent pas cette évidence. Il ne sert de rien de le dire, il faut le prouver.

CHAPITRE VIII.

Où l'on examine les oracles de Daniel qui regardent le tems & la venüe du Messie.

IL ne faut pour cela qu'entrer dans l'examen de ces trois vérités: premierement, si c'est du Messie, ou d'un autre que du Messie, qu'il est parlé aux Chap. 2. 7. & 9. des visions de Daniel: en second lieu, si l'on peut dire que le tems de la venüe du Messie, qui y est marqué, soit déja passé, comme nous prétendons; ou qu'il ne soit pas encore venu, comme le veulent les Juifs: & enfin, si le tems de la venüe de nôtre Jesus s'accorde avec le tems

de la venüe de ce Meſſie révélé à Daniel.

Nous joignons ces trois Chapitres, deuxiéme, ſeptiéme & neuviéme, parce qu'ils ſont tous mention d'un même événement, qui eſt l'établiſſement d'un Royaume éternel. Daniel expliquant le ſonge de Nabucadnezar, Chap. 2. lui dit, que l'or, l'argent, l'airain & le fer avec la terre à potier de la ſtatüe qu'il a veüe, ſignifient quatre Monarchies: & aprés lui avoir expliqué tous les rapports de ce ſonge myſtérieux, avec ce qui devoit arriver aprés lui, il ajoûte ces paroles. *Et au tems de ces Rois-là, le Dieu des cieux ſuſcitera un Royaume qui ne ſera jamais diſſipé: & ce Royaume ne ſera point delaiſſé à un autre peuple; mais il briſera & conſumera tous ces Royaumes-là, & il ſera établi éternellement. D'autant que tu as vû que de la montagne une pierre a eſté coupée ſans main, & qu'elle a briſé le fer, l'airain, la terre, l'argent & l'or; le grand Dieu a fait connoître au Roi ce qui aviendra ci-aprés.*

On ne peut douter, que Daniel n'ait réprésenté le même événement au Chap. 7. 11, 12, 13, 14, & ſuivans: car il y eſt fait mention de quatre bêtes, dont il eſt dit *Ces quatre grandes bêtes ſont quatre Rois qui s'éleveront ſur la terre; & d'un Empire éternel qui doit être établi en-ſuite*, ſuivant ces paroles qui ſuivent immédiatement aprés: *Et les Saints du Souverain recevront le Royaume, & obtiendront le Royaume, juſqu'au ſiecle, & au ſiecle des*

des ſiecles. Et afin qu'on n'en doute point, voici comment Daniel s'exprime en rapportant la derniére partie de ſa viſion. *La ſeigneurie fut auſſi ôtée aux autres bêtes, bien que longue vie leur eût eſté donnée juſqu'à tems ſur tems. Je regardai dans les viſions de la nuit, & voici comme le Fils de l'homme qui venoit avec les nuées des cieux; & il vint juſqu'à l'Ancien des jours, & on le fit approcher de lui, & il lui donna la ſeigneurie, & l'honneur, & le regne; & tous Peuples, & Nations, & Langues lui ſerviront: ſa domination eſt une domination éternelle qui ne paſſera point, & ſon regne ne ſera point diſſipé.*

C'eſt cette même prophétie qui eſt répétée en d'autres termes & avec d'autres circonſtances à Daniel au Chap. 9. lors que ce Prophéte ayant fait à Dieu cette excellente priére & cette belle confeſſion, dans laquelle il prie Dieu que ſon indignation ſe détourne de ſa ville de Jéruſalem, qui eſt la montagne de ſa ſainteté, reconnoiſſant que c'eſt pour leurs péchés & pour les iniquités de leurs Peres que Jéruſalem & le peuple ſont en opprobre, & ajoûtant qu'ils ne préſentent point leurs ſupplications en s'appuyant ſur leurs juſtices, mais ſur les grandes compaſſions du Seigneur: un Ange eſt envoyé pour lui faire entendre la parole qui ſuit. *Il y a ſeptante ſemaines déterminées ſur ton peuple & ſur ta ſainte ville, pour mettre fin à la déloyauté, & conſumer le peché, & faire propitiation pour l'iniquité, &*

amener la justice des siecles, & pour fermer la vision & la prophetie, & oindre le Saint des Saints. Tu connoîtras donc & entendras, que depuis l'issüe de la parole, qu'on s'en retourne & qu'on rebâtisse Jerusalem jusqu'au Christ le Conducteur, il y a sept semaines & soixante & deux semaines; & les places & la breche seront reédifiées, & cela en tems d'angoisse. Et aprés ces soixante & deux semaines, le Christ sera retranché, & non pas pour soi. Puis le Peuple du Conducteur qui viendra, detruira la ville & le Sanctuaire, & la fin en sera avec debordement, & les desolations sont determinées jusqu'au bout de la guerre; & il confirmera l'alliance à plusieurs par une semaine, & au milieu de cette semaine-là il fera cesser le sacrifice & l'oblation: puis par le moyen des ailes abominables qui causeront la desolation même jusqu'à consomption determinée, la desolation tombera sur le desolé.

Il est assez clair, que la venüe de ce Christ, de ce Conducteur, avec la propitiation du péché, & cette justice des siécles qui doit être amenée, ne nous marquent point d'autre événement que celui qui nous a été caractérisé par la venüe de ces Saints à qui le Royaume doit être laissé, & de ce Fils de l'homme auquel fut donnée une seigneurie & une domination éternelle.

Je n'ignore pas néanmoins, que quelques-uns ont voulu expliquer cette prophétie contenüe au Chap. 9. de Daniel, de la construction du temple, de l'onction du lieu tres-saint; & ce qui suit, de la venüe d'Antiochus l'Illustre, qui prophana le Sanctuaire, & fit cesser l'oblation de la Loi. Mais il y a diverses raisons qui détruisent cette explication. Le terme de septante semaines ne sauroit s'y accorder. Car si vous entendiez par là des semaines de jours, le terme est trop court; & si vous entendez des semaines d'années, le terme est trop long.

D'ailleurs, comme c'est pour marquer un plus grand & un plus noble événement, que le Prophéte employe ces expressions peu communes, *Mettre à-fin la deloyauté, consumer le peché, faire propitiation pour l'iniquité, amener la justice des siecles, fermer la vision & la prophetie, & oindre le Saint des Saints, ou la sainteté des saintetés*; personne ne croira qu'il s'agisse seulement en cet endroit de rebâtir la ville ou le temple de Jérusalem. En-effet, que signifieroient ces paroles, *le Christ sera retranché, & non pas pour soi?* Néhémie fut envoyé en Judée avec un ample pouvoir, pour achever le bâtiment du temple qui avoit été interrompu, & pour bâtir les murailles de Jérusalem: mais en quel endroit est-il appellé le Christ? Pourquoi l'oracle diroit-il qu'il fut retranché? Et que signifieroient ces paroles, *Il sera retranché, mais non pas pour soi?* Comment dans cette hypothese expliqueroit-on ces paroles, *Et*

il confirmera l'alliance à pluſieurs par une ſemaine? Eſt-ce le Chriſt, le conducteur du peuple de Dieu, Néhémie, qui doit confirmer l'alliance? Si cela eſt, il faut auſſi que ce ſoit Néhémie qui faſſe ceſſer le ſacrifice & l'oblation; car ces deux choſes ſont attribuées à la même perſonne: ce qui néanmoins ſeroit une penſée extravagante. Eſt-ce Antiochus qui doit confirmer l'alliance à pluſieurs? Mais comment cela peut-il être vrai d'un tyran, d'un perſécuteur? Qu'on nous faſſe voir une façon de parler ſemblable dans l'Ecriture. Comment appliquer à Antiochus ce qui convient uniquement aux Romains, je veux dire ces aîles abominables dont il eſt parlé, parce qu'ils portoient ſur leurs Etendarts les aigles dont ils faiſoient leurs Divinités, & qu'ils adoroient, ce qui fait qu'elles peuvent eſtre nommées abominables; & qui cauſérent cette déſolation conſommée dont parle le Prophéte?

Que ſi aprés cela vous uniſſez cet oracle avec les deux autres tout ſemblables que nous avons rapportés, où il nous eſt parlé d'un Royaume éternel, d'un peuple de Saints, auſquels ce Royaume doit être laiſſé, d'un Fils de l'homme qui obtiendra l'empire ſur toutes Nations, & Tribus, & Langues; il ne vous reſtera plus aucun doute, qu'il ne s'agiſſe ici du Meſſie que les Juifs attendent.

La

La ſeconde vérité n'eſt pas moins facile à établir que la premiére. S'il s'agit du Meſſie dans cet oracle, il s'agit d'un Meſſie qui doit être déja venu, ou bien l'oracle ſeroit faux. Ce Meſſie devoit paroître dans le tems que les Monarchies qui devoient affliger le peuple de Dieu, & qui avoient été répréſentées par la ſtatüe de Nabucadnezar, ſubſiſteroient encore, ou du-moins immédiatement aprés leur ruine & leur décadence, ſuivant ces paroles: *Et au tems de ces Rois, le Dieu des cieux ſuſcitera un Royaume qui ne ſera jamais diſſipé: & ce Royaume ne ſera point laiſſé à un autre peuple; mais il briſera & conſumera tous ces Royaumes-là, & il ſera établi éternellement...* & ſelon celles-ci: *Et les Saints du Souverain recevront le Royaume, & obtiendront le Royaume juſqu'au ſiécle, & au ſiécle des ſiécles.* C'eſt encore ce qui nous eſt marqué par cette piérre coupée d'une montagne, qui briſe le fer, l'airain, la terre, l'or & l'argent qui répréſentoient les quatre Monarchies. Or nous voyons, que ces Monarchies ſont ruinées depuis pluſieurs ſiécles; & nous avons même vû d'autres Empires leur ſuccéder. Il s'enſuit donc ou que le Meſſie eſt déja venu, ou que le tems de ſa venüe eſt paſſé, ſans qu'il ait paru.

D'ailleurs, la venüe de ce Meſſie doit précéder l'entiére déſolation de Jéruſalem & du Sanctuaire: car ce n'eſt qu'aprés la

venüe du Chriſt qui doit être retranché, que la déſolation juſqu'à conſomption déterminée, doit fondre ſur le déſolé. Or il y a déja pluſieurs ſiécles que Jérusalem eſt déſolée de la plus triſte & de la plus effroyable déſolation qui fût jamais, & cela ſans aucun retour. Il s'enſuit donc que ce Meſſie eſt venu, ou que le tems de ſa venüe eſt déja paſſé.

Mais ce n'eſt pas aſſez, que de montrer que cet oracle ne peut convenir au Meſſie que les Juifs attendent, ni à aucun autre ſujet; il faut faire voir en troiſiéme lieu, qu'il a ſon parfait accompliſſement en Jeſus Chriſt. C'eſt ce qui ne recevra aucune difficulté, ſi l'on conſidére qu'il y a dix rapports admirables entre la prophétie & l'événement.

Car I. il s'agit dans la prophétie, d'un Royaume qui a commencé de s'établir, lors que les quatre autres Monarchies ennemies du peuple de Dieu, & montrées en ſonge à Nabucadnezar, prenoient fin. C'eſt ce qu'on peut dire du regne de Jeſus Chriſt, & qu'on ne peut dire d'aucun autre. Il ne faut pourtant pas s'imaginer, que dés que Jeſus Chriſt a paru, les autres Empires ayent été diſſipés. Il a falu combattre leur gloire, leur pompe, leur puiſſance, les reſtes de la Domination des Perſes & des Grecs, qui enfin ſe ſont tous ſoûmis à l'Empire de Jeſus Chriſt. Il ſuffit que le Meſſie, ou le Roi

Roi que les anciens oracles avoient annoncé, devoit venir, lors que les quatre Monarchies dont nous venons de parler, ſeroient dans leur décadence. De-ſorte que comme elles ont été ruinées entiérement il y a long-tems, il s'enſuit que le tems de ſa venüe eſt déja paſſé.

II. En-effet, l'oracle nous apprend, que cet Empire éternel doit briſer & conſumer ces quatre Monarchies qui avoient fait la guerre à Dieu, & s'établir en quelque façon ſur leurs ruïnes: ce qui n'a pas manqué de s'accomplir. Perſonne n'ignore, quels furent les incroyables progrés du Chriſtianiſme aprés la mort de Jeſus Chriſt, dans la Syrie, où avoient regné les Séleucides; en Egypte, qui étoit l'Empire des Ptolomées; dans la Grece, premiére ſource de cet Empire; & dans la Perſe, & même aux Indes, & par tout où les Conquérans les plus ambitieux avoient pouſſé leurs conqueſtes, & porté leurs déſirs.

III. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt que conformément à l'oracle de nôtre Prophéte, nous voyons cette grande ſtatüe qui répréſentoit les quatre Monarchies qui avoient affligé le peuple de Dieu, briſée par une pierre qui avoit été coupée ſans main d'une montagne. Il n'y a rien de plus apparent que la grandeur de ces Empires, de plus formidable que leurs armées, de plus magnifique que leurs Rois, de plus orgueil-

orgueilleux que leurs Pontifes, de plus enflé que leur cœur, de plus enraciné que leurs préjugés, de plus violent que leurs maximes, de plus tyrannique que leur politique. Cependant je voi disparoître ce colosse de grandeur & de vanité : je trouve des armées de martyrs, où j'avois vû des armées de conquérans : je voi les Rois humiliés, les fausses Divinités bannies, les statües renversées, les temples démolis, les préjugés détruits, la politique changée, le Paganisme anéanti en mille lieux, les sociétés renversées pour former une meilleure union, & toutes choses dans le trouble & dans le désordre, pour prendre en-suite une face toute nouvelle. Cette veüe réveille ma curiosité ; & comme elle me porte à rechercher de quelle maniére ce grand changement a pû se faire, je trouve avec une extrême surprise, que c'est par le ministere de quelques pauvres pescheurs, qui ont été nourris sur les bords de la mer de Galilée, qui est de tous les païs le plus obscur & le plus mépriſé. Je demande si ces hommes n'auroient point passé leur vie dans l'étude & dans la contemplation ? Et je trouve qu'ils n'ont été instruits qu'à raccommoder leurs filets, étant nés & ayant vécu dans une indigence, qui sans doute ne leur permettoit point d'autre éxercice que celui qui leur étoit nécessaire pour gagner leur vie. Je demande à les entendre, ou du-moins à juger de leurs paroles

paroles par leur maniére d'écrire. Je la trouve simple, grossiére, & digne de leur profession & de leur païs. Il me semble que leur langage les donne assez à connoître. Je veux savoir la matiére de leur prédication. On me fait voir que c'est le Fils de Dieu crucifié & mort entre deux brigands, qui est de tous les objets le plus triste & le plus choquant. Je demande si le plaisir, l'amour du repos & de leurs aises ne les soûtiendroit point dans une entrepriſe qui paroit d'abord si insensée ? On me fait voir, qu'ils continüent à travailler de leurs mains, à-mesure qu'ils évangélisent, & qu'ils souffrent toutes les injures de l'air, toutes les incommodités de la vie, & tous les mauvais traitemens de la persécution, sans pouvoir être détournés de leur dessein. Ils n'ont ni sçavoir, ni richesses, ni crédit, ni établissement, ni amis, ni protecteurs. Toutes les puissances les poursuivent. Tous les hommes les ont d'abord en horreur, les Rois, les Pontifes, les Magistrats & le peuple, la politique & la superstition, le Paganisme & la Synagogue, les Parthes & les Grecs, les Juifs & les Romains. Cependant ne combattant que par la pauvreté & par la patience, ils viennent à-bout de tout, & malgré l'effort de toutes les puissances, ils ensevelissent dans le tombeau de Jesus Christ, la grandeur des Monarchies orgueilleuses qui s'étoient élevées contre Dieu.

Cer-

Certainement, comme ce n'eſt pas eux, mais leur divin chef qui agit par leur miniſtere avec tant de ſuccés; on peut dire que c'eſt là comme une piérre coupée ſans main, c'eſt-à-dire, imperceptible, qui ſembloit devoir être ſans effet, & qui néanmoins frappe un coup qui ébranle tout l'Univers.

IV. Ce Royaume nous eſt marqué par ces trois qualités; un Royaume céleſte, un Royaume éternel, & un Royaume qui doit être occupé par les Saints du Souverain: trois qualités qui nous en marquent l'origine, la durée, & les ſujets. L'origine en eſt le ciel, la durée l'éternité, les ſujets en ſont les Saints. A quel Empire veut-on que nous attribuions ces trois qualités? Où eſt-ce qu'on a jamais vû un Royaume qui n'empruntât ſa force & ſa gloire des ſecours humains, qui ne vinſt de la terre, qui ne fût ſujet aux révolutions ordinaires, qui ne s'établît par la force, qui ne ſe conſervât par la violence, & qui n'eût pour ſujets, & même pour appuis des ſcélérats, plus ſouvent que des ſaints? Les Rabbins auroient tort, de vouloir rapporter cet oracle au Meſſie qu'ils attendent, pendant qu'ils attribüent à leur Meſſie en idée, la même puiſſance & la même proſpérité temporelle, ou plûtôt la même violence, qu'aux Conquérans du monde.

V. Mais il ne s'agit pas ſeulement dans tous ces oracles, d'un Royaume éternel, il y eſt

y eſt encore fait mention d'un homme à qui l'on attribüe trois choſes: premierement, que Dieu lui donne l'Empire d'une maniére immédiate & glorieuſe tout-enſemble: c'eſt ce qui nous eſt répréſenté par la domination que l'Ancien des jours donne au Fils de l'homme, lors que celui-ci s'approche ſur les nuées du ciel: en ſecond lieu, que cette domination s'étend ſur toute Tribu, Langue & Nation: & enfin, qu'elle n'a point de fin dans ſa durée. On trouve ici un Roi établi immédiatement de Dieu, revêtu de ſa gloire, & qui regne éternellement. Il faut qu'on nous montre une autre perſonne que Jeſus Chriſt, à qui toutes ces qualités conviennent; ou qu'on demeure d'accord, qu'il n'y a que Jeſus Chriſt auquel on en puiſſe faire l'application.

VI. Mais quand tous ces caracteres lui manqueroient, à quel autre qu'à Jeſus Chriſt pourrions-nous attribuer d'être venu ſeptante ſemaines aprés l'iſſüe de la parole qu'on s'en retourne, & qu'on rebâtiſſe la ville de Jéruſalem? J'avoüe qu'il y a ici quelque varieté entre les interprétes: car bien qu'ils conviennent, qu'il s'agit là de ſemaines d'années; les uns les comptent depuis la promeſſe que Dieu fit à Jérémie, de rétablir les Juifs dans leur premier état, & de rebâtir leur temple & leur ville: les autres, depuis le premier édit de Cyrus touchant le rétabliſſement des Juifs, que

les

les uns rapportent à la premiére, les autres à la ſeconde année de ſon regne, les autres depuis Darius fils d'Hyſtaſpe, les autres depuis Darius Nothus, les autres depuis Artaxerxes Longimanus, les autres depuis Artaxerxes Mnemon; la providence divine ayant permis cette variété de ſentimens par une conduite myſtérieuſe, afin que nôtre foi ne dépendît pas d'une ſupputation de Chronologie, dont il n'y a que les ſçavans qui ſoient ordinairement capables, mais de la veüe & du ſentiment, par maniére de dire, des rapports qui ſe trouvent entre l'oracle conſidéré en gros, & la vérité de l'évenement qu'il prédit. On ne s'attachera donc pas à ſupputer ici les ſemaines de Daniel, parce qu'on ne pourroit faire que copier les autres; que pluſieurs grands hommes l'ont déja fait; & qu'on n'a en particulier qu'à lire le diſcours ſur l'hiſtoire univerſelle, que Monſieur de Condom a donné depuis peu au Public. Pour nous, qui nous arreſtons aux preuves de la Religion les plus ſenſibles & les plus proportionnées à toute ſorte de perſonnes, nous aimons mieux raiſonner par le gros de la prophétie, que nous diſſiper en conteſtations chronologiques.

Or afin qu'on ne ſoit point arreſté par ces difficultés, on doit ſe ſouvenir qu'il y a trois tems: l'un où les oracles de l'Ecriture ſont obſcurs; c'eſt celui qui précéde leur accom-

accompliſſement: l'autre, où ils ſont en partie obſcurs, & en partie évidens; c'eſt celui de l'Economie où nous nous trouvons, qui eſt mêlé de ténébres & de lumiéres: l'autre, où ils ſeront évidens, ſans avoir rien d'obſcur; c'eſt celui de l'entier & parfait accompliſſement de tous les oracles, ou de la grande manifeſtation. Que les petites difficultés que nous trouvons dans les oracles, ne nous faſſent point fermer les yeux à une clarté & à une évidence qui les engloutit.

VII. Nous n'avons jamais ouï parler d'un autre que Jeſus Chriſt, lequel conſumât le péché, expiât l'iniquité, amenât la juſtice des ſiécles, accomplît la prophétie & méritât d'être appellé le Saint des Saints.

VIII. Jamais on n'a dit d'aucun autre, qu'il fût le Meſſie promis, le Conducteur, & qu'étant le Meſſie, il eût été retranché de la terre des vivans; & qu'ayant été retranché de la terre, il ne l'avoit point été pour ſoi, mais pour les péchés du monde. Les Juifs même ne diſent point toutes ces choſes de leur Meſſie. Cependant tout cela convient à Jeſus fils de Marie. C'eſt donc ce dernier que nous devons reconnoître pour nôtre Meſſie.

IX. Mais quoi! il eſt diſtinctement prédit dans cet oracle, qu'aprés que le Chriſt aura été retranché, il viendra un peuple

qui détruira la ville & le Sanctuaire ; que la fin en ſera avec débordement ; que les déſolations en dureroient juſqu'à la fin de la guerre ; que cette déſolation ſera cauſée par des aîles abominables ; qu'elle ſera extrême : ce qui eſt marqué avec beaucoup de force par ces expreſſions entaſſées, *Qui cauſeront la deſolation, juſqu'à conſomption même déterminee, la deſolation fondra ſur le deſolé:* ce terme de déſolations déterminées marquant auſſi qu'elles ſeroient procurées par la volonté & par la juſtice de Dieu.

Chacun ſait qu'aprés la mort du Meſſie & la prédication des Apôtres, qui prêchérent encore quarante ans, pour obliger les Juifs à croire en ce divin Crucifié, les Romains vinrent, qui aſſiégérent Jéruſalem, & brûlérent la ville & le temple ; qu'il n'y eut jamais de plus effroyable déſolation que celle que cauſérent les Légions Romaines, ces aigles qui faiſoient l'idolâtrie des Romains. Tous ceux qui liront dans l'hiſtoire que Joſeph en a écrite, les efforts des Empéreurs Romains, pour faire mettre des aigles dans le temple de Jéruſalem, ce qui fut la premiére occaſion de cette ſanglante guerre, & des effroyables diviſions qui naquirent au milieu d'eux ; ou qui conſidéreront l'horreur d'une famine qui contraignoit les meres de ſe nourrir de la chair de leurs enfans, & la rage qui les obligeoit à s'égorger les uns les autres, & qui les porta à s'aſſem-

s'aſſembler dans le temple, pour s'y entretuer par une éxécrable fureur ; ou qui ſe répréſenteront les rües & les maiſons remplies de corps morts, la contagion qui dépeuploit la ville d'habitans, ſans la dépeupler de brigands & d'aſſaſſins, & le cri funeſte d'un homme, qui fut ouï préſageant la déſolation de la ville pendant quatre ans, ſans que toutes les puiſſances pûſſent l'empêcher de s'écrier : *Voix contre Jéruſalem & le temple : voix contre les nouveaux mariés & les nouvelles mariées. Malheur au temple, malheur à la ville*, &c. l'embraſement du temple conſumé par le feu de Dieu, malgré toutes les précautions des hommes, la ville de Jéruſalem raſée juſques dans ſes fondemens, & le peuple donné pour eſclave à toutes les Nations, & abandonné à cette longue ſervitude qui fait revivre tous les jours leur premiére déſolation, & enfin les efforts inutiles qu'ils ont faits pour ſe rétablir, & la confuſion d'un Empéreur ennemi de nôtre foi, qui ne pût leur faire rebâtir leur temple, des globes de feu ſortant des fondemens, & conſumant les ouvriers, comme des Payens même l'ont atteſté : on ne pourra s'empêcher de reconnoître, que cette déſolation a été extrême, & qu'elle a été déterminée juſqu'à conſomption par la volonté & par la juſtice de celui qui gouverne cet Univers.

Amm. Marcel. lib. 23.

X. Enfin l'oracle nous marque cet ordre dans les événemens qu'il annonce, que le Christ viendroit soixante-&-deux semaines aprés la parole donnée touchant la construction d'un nouveau temple, & sept autres années qu'il faut suppléer, comme il paroit par le verset précédent, & qui font en tout 69. semaines. En-suite le Christ doit confirmer l'alliance pendant une semaine; au milieu de cette semaine il doit faire cesser le sacrifice & l'oblation; & puis les aîles abominables doivent survenir, qui causeront cette horrible désolation dont il a été parlé. Jesus Christ est le seul qu'on puisse dire non seulement être venu soixante-&-neuf semaines aprés l'issüe de la parole, mais qui puisse se vanter d'avoir confirmé l'alliance pendant une semaine, ou la moitié d'une semaine, c'est-à-dire, pendant trois ans ou environ qu'il a prêché; & d'avoir fait cesser le sacrifice & l'oblation par sa mort au milieu de cette semaine, je veux dire, environ trois ans & demi aprés avoir commencé de confirmer son alliance en faisant les fonctions de son ministere. Ce fut alors qu'il abolit la Loi, qu'il rendit inutiles les cérémonies, que son sacrifice ôta à ceux de la Loi leur vertu, que tout cessa, que tout prit fin à l'égard du droit, si ce n'est pas à l'égard de l'usage, comme il le témoigna, lors qu'il s'écria sur la croix, *Tout est accompli*; & comme Dieu le fit voir d'une

d'une maniére bien sensible, lors qu'en déchirant le voile du temple depuis le haut jusques au bas, il rejetta les sacrifices des Juifs, en attendant qu'il consumât par son feu le temple où on lui offroit ces sacrifices qui commençoient de lui être odieux. On sait qu'aprés la mort de Jesus Christ, & la prédication de ses Apôtres, Dieu fit fondre la désolation sur le désolé, & qu'il accomplit la terrible prédiction qui est contenüe dans cet oracle.

Tous ceux qui considéreront les choses de bonne foi, trouveront que s'il y a quelque difficulté chronologique dans la supputation des septante semaines, elle est admirablement compensée par la lumiére qui naît de ces dix rapports généraux que nous trouvons entre la prophétie & l'accomplissement, & qu'il faudroit avoir une étrange envie de se tromper soi-même, pour n'en être point satisfait.

Car il n'y en a aucun qui ne soit tout-à-fait remarquable, & digne d'une particuliére considération. Daniel pleure sur ses péchés & sur les péchés de sa Nation; & Dieu lui annonce un tems où l'iniquité sera expiée, & où la justice des siécles sera mise en avant. Quelle consolation pouvoit venir plus à-propos?

Il gémit, en considérant la misére & l'oppression du Peuple d'Israël; & Dieu lui annonce la venüe d'un libérateur qui brisera

les ennemis du peuple de Dieu ; & il marque le tems de sa venüe par la ruine des Monarchies qui avoient affligé la sainte Nation. Il n'y avoit rien de plus à-propos, que de marquer la venüe du Messie par un caractere qui donnoit tant de consolation au cœur de Daniel ; & il n'y a rien de plus assûré que cette marque, qui consiste dans la ruine de quatre grandes Monarchies. On ne sauroit s'y tromper, & des révolutions si grandes & si éclatantes sont des époques trop assûrées, pour nous donner lieu de craindre ni surprise ni illusion à cet égard.

L'état du Peuple Juif aprés la venüe & la mort du Messie, est encore une de ces marques qui frappent, & qui ne peuvent nous tromper. On sait bien en-effet, qu'il ne dépendoit point du Prophéte, de faire ensorte que Jerusalem fût désolée, & l'abomination établie au lieu saint, aprés qu'un homme se disant le Christ, auroit été retranché de la terre.

L'érection d'un Empire éternel qui seroit joint à la propitiation du péché, à la justice des siécles, & à un peuple de saints & de justes, est une de ces conceptions qui ne viennent point dans l'esprit, & qui ne peut sortir que de l'esprit prophétique. Qui avoit dit à Daniel, qu'il y auroit un Royaume, dont on ne pourroit être le membre, sans être saint ? Et qui lui avoit appris si distinctement, que ce Roi spirituel regneroit

neroit sur toute Tribu & Nation & Langue ?

On peut quelquefois prévoir les grands événemens par la pénétration & le jugement aidés de l'expérience : mais pour prédire qu'une piérre sans main brisera la statüe qui répréſente les quatre Monarchies, ou qu'une tres-petite cause produira les effets les plus prodigieux & les plus surprenans qui furent jamais, c'est ce qu'il n'est pas facile de conjecturer.

Daniel, qui avoit été élevé à la Cour des plus grands Rois du monde, pouvoit avoir l'esprit rempli des idées de leur gloire & de leur magnificence : mais d'où est-ce que Daniel a emprunté les idées d'un Royaume céleste, spirituel, éternel, & si différent par conséquent de ceux qui étoient devant ses yeux ? Et pourquoi dans un tems où il ne respire avec tous les Juifs, que la terre de Canaan, & sa delivrance temporelle, ne parle-t-il que d'expiation de péché, de peuple de saints ? &c.

Il pouvoit se flater de la pensée qu'il viendroit un libérateur qui délivreroit les Juifs de la tyrannie des Nations ; c'étoit jusqu'où ses lumiéres naturelles aidées de ses désirs pouvoient le conduire : mais prédire la mort de ce libérateur, & déclarer si précisément qu'il ne souffriroit pourtant point là mort pour soi, est une circonstance surprenante, & qui doit nous ouvrir les yeux,

pour voir que Daniel ne parle point comme un homme ordinaire.

Cet homme pouvoit prévoir par les seules lumiéres du sens commun, que Jérusalem seroit une autrefois rasée & affligée: mais qui lui avoit dit qu'elle le seroit par des aîles abominables, qui est l'expression dont il se sert pour répréſenter les armées Romaines, comme si elles étoient devant ses yeux? Comment prévoyoit-il, que cette désolation qui suivroit le retranchement du Christ, seroit extrême, qu'elle iroit jusqu'à la consomption? &c. Et comment a-t-il vû qu'on établiroit l'abomination au lieu saint? Circonstances que l'esprit humain ne pouvoit prévoir, & que la sagesse divine n'auroit point pris le soin d'accomplir par complaisance pour un imposteur.

CHAPITRE IX.

Où l'on prouve que Jesus Christ est le Messie, par le Chap. 53. d'Esaïe.

LE Chapitre cinquante-&-troisiéme des révélations du Prophéte Esaïe est une prophétie si juste, si suivie & si particularisée de l'abaissement & de la mort de nôtre Seigneur Jesus Christ, qu'il ne faut pas s'étonner, si les Rabbins font tous leurs efforts pour ôter cet appui à nôtre foi.

Les uns soûtiennent, que cet oracle regarde

garde Jéremie, ou quelque autre Prophéte. Les autres disent, que c'est du Peuple d'Israël qu'Esaïe parle en cet endroit, & qu'il prédit l'abaissement & la misére de ce peuple pendant cette derniére captivité où il se trouve maintenant. Les autres sont contraints de feindre qu'il y aura deux Messies: l'un fils de Manassé, qui doit souffrir beaucoup, & succomber dans le combat qu'il doit avoir avec Gog & Magog: l'autre fils de Juda, glorieux & triomphant, qui élévera sa Nation au comble de la prospérité; & que c'est la venüe de ces deux Messies qui est marquée dans l'oracle d'Esaïe. Mais rien n'est plus mal imaginé que toutes ces défaites.

Il y auroit certainement de l'extravagance à le rapporter à Jéremie. Car pourquoi le St. Esprit prendroit-il le soin de nous marquer la naissance, la vie, la mort, l'abaissement, la gloire, la sépulture & la résurrection d'un Prophéte, qui est même inférieur à plusieurs autres qui l'ont dévancé? En quoi sa durée ou sa génération est-elle différente d'une génération ou d'une durée ordinaire, pour obliger le Prophéte à s'écrier, *Qui racontera sa durée*, ou sa génération? Car l'un ou l'autre de ces deux termes peut avoir lieu. Comment pouvoit-on dire de Jéremie, *Et par sa playe nous avons guérison?* Est-ce que le Prophéte maltraité par les Juifs, devoit leur procurer la paix & la

ſanté par ſes bleſſures? Et n'eſt-ce pas au-contraire ce mauvais traitement, qui devoit attirer les jugemens de Dieu ſur ce peuple? Peut-on dire que Jérémie en a juſtifié pluſieurs par la connoiſſance qu'ils ont eu de lui? Et n'eſt-ce pas au-contraire par le nom d'un autre, ſavoir de Dieu, ou du Meſſie, que ce Prophéte pouvoit ſanctifier & juſtifier les hommes? Enfin, qui eſt-ce qui oſeroit dire de Jérémie, qu'il a mis ſon ame en oblation pour le péché, qu'il s'eſt vû de la ſemence aprés ſa mort, qu'il a porté les péchés des hommes, & qu'il a intercédé pour ceux dont il avoit chargé les péchés, avec tant d'autres choſes qui ſont marquées dans cette prophétie, & dont il paroit ſi évidemment que l'on ne ſauroit faire l'application ni à Jérémie, ni à aucun des autres Prophétes qui ont vécu depuis Eſaïe, qu'il ſeroit tout-à-fait inutile de s'y arrêter plus longtems?

Il n'eſt pas plus raiſonnable d'appliquer cet oracle au Peuple des Juifs conſidéré dans l'état où il ſe trouve aujourdhui, & de dire que c'eſt cette triſte ſervitude dans laquelle il gémit depuis tant de ſiécles, qui nous eſt marquée par cet état vil, abject & miſérable d'un homme de douleurs, & ſachant ce que c'eſt que de langueur. On veut que le Prophéte introduiſe les Gentils parlant du Peuple d'Iſraël, & tenant ce langage. *Nous avons comme caché nôtre face arriére de*

de lui, tant il eſtoit mépriſé, & nous ne l'avons rien eſtimé: toutefois il a porté nos langueurs, & a chargé nos maladies: c'eſt-à-dire, ſelon leur explication, il a été affligé des maux que nous avions mérité de ſouffrir. Mais il ne faut que conſidérer éxactement toutes les paroles de cette prophétie, pour voir que cet oracle ne regarde point le Peuple des Juifs, & pour détruire une ſpéculation, qui eſt néanmoins le grand fort des Rabbins ſur ce ſujet.

Qui a crû à nôtre publication, dit le Prophéte, *& à qui a eſté revelé le bras de l'Eternel?*

Ces paroles ne ſauroient étre attribuées avec raiſon aux Gentils, qui ne prêchent point, & qui encore moins ſont connoître le bras de l'Eternel.

Car, ajoûte-t-il, *il eſt monté comme un ſurgeon devant lui, & comme une racine ſortant d'une terre qui a ſoif. Il n'y a en lui ni forme, ni apparence, quand nous le regardons: il n'y a en lui, à le voir, rien qui faſſe que nous le deſirions: il eſt le mepriſé & le deboute d'entre les hommes, homme plein de douleur, & ſachant ce que c'eſt que de langueur; & nous avons comme caché nôtre face arriére de lui, tant il eſtoit mépriſé; & ne l'avons rien eſtimé.*

Si c'eſt du Peuple d'Iſraël que le Prophéte parle en cet endroit, il faut qu'il attribüe de la baſſeſſe & de l'obſcurité à l'origine des Juifs, & qu'il prétende que ce peuple a été comme un ſurgeon qui ſort d'une terre ſéche

che & ſtérile : ce qui ne peut convenir à un peuple, lequel dans ſes commencemens & dans ſes principes eſt le plus glorieux & le plus magnifique qui fût jamais, ayant été ſéparé & diſtingué des autres en la perſonne d'Abraham ſon premier Pere, honoré des promeſſes de l'alliance, & de tant d'effets glorieux de la protection divine qu'il éprouva du tems de Moïſe, & qui nous donne lieu de dire, qu'il n'y eut jamais de peuple plus illuſtre dans ſes commencemens, que l'a été celui-ci. D'ailleurs, qui eſt-ce qui dit ces paroles, *Nous avons comme caché nôtre face arriére de lui : nous ne l'avons rien eſtimé?* Si ce ſont les Gentils qui tiennent ce langage, il faut auſſi que ce ſoient les Gentils qui ayent dit ci-deſſus. *Qui a crû à nôtre prédication, & à qui a eſté revelé le bras de l'Eternel?* ce qui fait revenir l'inconvenient que nous avons déja marqué. Mais continuons d'éxaminer les paroles du Prophéte.

Si eſt-ce qu'il a porté nos langueurs, & chargé nos douleurs: & quant à nous, nous avons eſtimé que lui eſtant ainſi frappé, eſtoit batu de Dieu & aſſligé. Or il eſtoit navré pour nos forfaits, & froiſſé pour nos iniquités : l'amande qui nous apporte la paix, eſt ſur lui, & par ſa meurtriſſure nous avons guériſon. Nous avons eſté tous errans comme brebis : nous nous ſommes deſtournés chacun en ſon propre chemin : & l'Eternel a fait venir ſur lui l'iniquité de nous tous.

Avec

Avec quelle apparence de raiſon peut-on dire du Peuple Juif, qu'il a porté les douleurs des Gentils, ou qu'il a été chargé de leurs péchés? Les Rabbins ſoûtiennent, que le deſſein du Prophéte eſt ſimplement de dire, que le Peuple d'Iſraël avoit ſouffert, lors que le Peuple Payen avoit mérité d'être puni : comme ſi nous diſions, que l'innocent paye pour le coupable, ou que les gens de bien portent la peine des méchans, non pour marquer que les uns ſouffrent proprement en la place des autres, mais pour dire ſimplement, que les bons ſouffrent, quoi que les méchans méritaſſent de ſouffrir. Mais ils le ſoûtiennent ſans raiſon, étant certain que c'eſt dans un ſens propre & véritable, que cet homme de douleurs ſouffre en la place des autres ; comme il paroit par cet amas d'expreſſions ſynonymes, dont les unes expliquent les autres. *Il a porté nos douleurs : il a eſté navré pour nos forfaits : l'Eternel a fait venir ſur lui l'iniquité de nous tous : l'amande qui nous apporte la paix, eſt ſur lui, & par ſa meurtriſſure nous avons guériſon.* Expreſſions qui marquent évidemment une imputation & un tranſport de peine. Le Prophéte auroit-il pû introduire les Nations tenant un pareil langage? Avec quelle apparence pourroit-on dire, que la meurtriſſure & les afflictions du Peuple d'Iſraël tourmenté & perſécuté, ſont la guériſon & la paix des

Gen-

Gentils qui le tourmentent & qui le perſécutent?

Chacun lui demande, pourſuit le Prophéte, *& il en eſt affligé: toutefois il n'a point ouvert ſa bouche: il a eſté mené à la tüerie comme un agneau, & comme une brebis muette devant celui qui la tond: même il n'a point ouvert ſa bouche.*

Avec quel front les Maîtres des Juifs oſent-ils appliquer ces paroles à leur peuple conſidéré dans l'abaiſſement & dans la ſervitude où nous le voyons aujourdhui? Où eſt cette patience & cette débonnaireté tant vantée par le Prophéte? Je ne ſai ſi l'on veut que nous la reconnoiſſions dans les malédictions ordinaires qu'ils prononcent contre les Gentils, & parce qu'ils ſe conſidérent comme dans un état de mort, depuis que leur patrie ayant été déſolée par Veſpaſien, ils ont été en quelque façon les eſclaves de toutes les Nations: il faudra dire, pour prendre cette prophétie dans leur ſens, que leur derniére déſolation a été le ſacrifice de cette innocente victime dont il y eſt parlé, ou la langueur & la mort de celui qui a mis ſon ame en oblation pour le péché; & regarder par conſéquent ces mêmes Juifs, qui aprés avoir provoqué les Romains, s'égorgérent les uns les autres dans l'enceinte de leur temple & de leur ville par une éxécrable fureur, comme un agneau innocent, & comme une brebis muette qu'on traîne à la boucherie, ſans qu'elle ouvre la bouche pour ſe plaindre.

Il a eſté enlevé de la force de l'angoiſſe & de la condamnation: mais qui racontera ſa durée? Car il a eſté retranché de la terre des vivans: & la playe lui eſt avenüe pour le crime de mon peuple.

Qu'eſt-ce que voudroit dire le Prophéte, ſi l'application que l'on veut faire de ces paroles au Peuple Juif d'aujourdhui, pouvoit avoir lieu? Comment ce peuple a-t-il été retranché de la terre des vivans? Et ſur tout, comment la playe eſt-elle avenüe au peuple de Dieu pour le forfait de ſon peuple? Quelles extravagantes interprétations ſont-ce là? Qui ne voit, qu'il s'agit en cet endroit non du peuple de Dieu, mais de quelqu'un qui a ſouffert pour le peuple de Dieu?

Or on avoit ordonné ſon ſépulchre entre les méchans: mais il a eſté avec le riche en ſa mort. Car il n'avoit point fait d'outrage, & il ne s'eſt point trouvé de fraude en ſa bouche.

Voici un admirable ſens ſelon l'explication Rabbinique. On avoit ordonné le ſépulchre du Peuple d'Iſraël avec les méchans: mais il a été avec le riche en ſa mort! Mais quand il y auroit dans ces paroles ainſi expliquées, un ſens raiſonnable; comment ſeroit-il vrai, que le Peuple Juif, ce Peuple que nous connoiſſons tous, & conſidéré tel qu'il

qu'il vit aujourdhui, n'a point fait d'outrage, & qu'il ne s'eſt point trouvé de fraude en ſa bouche ? puis que l'expérience nous fait voir, que non ſeulement les Juifs ſont capables de fraude, mais qu'ils ſont moins de ſcrupule de tromper, que toutes les autres Nations; & que les Rabbins eux-mêmes ſont obligés de dire, que c'eſt pour les péchés de la Nation, que la venüe du Meſſie eſt différée.

Toutefois l'Eternel l'ayant voulu froiſſer, il l'a mis en langueur. Aprés que ſon ame aura eſté miſe en oblation pour le péché, il ſe verra de la ſemence ou de la poſtérité, il prolongera ſes jours, & le bon-plaiſir de l'Eternel proſpérera en ſa main. Il joüira du labeur de ſon ame, & en ſera raſſaſié: & mon ſerviteur juſte en juſtifiera pluſieurs par la connoiſſance qu'ils auront de lui; & lui-même chargera leurs iniquités.

Il eſt preſque ſuperflu de montrer, que tous ces caracteres ne ſauroient convenir au Peuple Juif d'aujourdhui. Il n'a point d'ame qu'il veuille donner pour le péché des autres: il ne met point ſon ame en oblation; puis que c'eſt là une action volontaire, & que les ſouffrances des Juifs ſont tres-involontaires. Que le Peuple d'Iſraël ſe doive voir de la ſemence ou de la poſtérité aprés ſa mort, eſt une propoſition abſurde & incompréhenſible; puis qu'encore que les particuliers meurent, le peuple ne meurt point, & qu'il doit attendre la venüe du Meſſie

Meſſie ſans mourir: & il eſt tres-faux, que le Peuple d'Iſraël doive ou puiſſe juſtifier pluſieurs par la connoiſſance qu'ils auront de lui.

Pourtant je le partagerai parmi les Grands, & il partagera le butin avec les puiſſans, pource qu'il aura repandu ſon ame à la mort, qu'il aura eſté tenu au rang des tranſgreſſeurs, & que lui-même aura porté les pechés de pluſieurs, & aura intercedé pour les tranſgreſſeurs.

Comme ce n'eſt gueres l'intention des Juifs qui vivent aujourdhui, d'intercéder pour nous, de porter nos péchés, & de répandre leurs ames pour nos tranſgreſſions; il eſt aſſez clair que la promeſſe qui eſt contenüe dans ces derniéres paroles, ne les regarde pas.

On s'eſt étendu à réfuter cette ſpéculation des Rabbins, parce qu'encore qu'elle n'ait aucune vrai-ſemblance, c'eſt preſque la ſeule à laquelle ils ayent recours, pour détourner la force de cet oracle, qui les inquiéte & les embaraſſe ſans doute beaucoup, puis qu'ils ſont obligés de lui donner un ſens auſſi peu naturel que celui-là.

Il y en a quelques-uns, qui preſſés par l'évidence de la vérité & par le témoignage des anciens Rabbins, qui n'ayant pas tant rafiné ſur les moyens d'éluder nos preuves, rapportent cet oracle au Meſſie, comme Aben Eſra le reconnoit lui-même,

avoüent qu'il s'agit dans cette prophétie du Messie qu'ils attendent; mais pour mettre à couvert leur religion, & choquer les fondemens de la nôtre, ils ont eu recours à cette fiction de deux Messies, l'un triste & affligé, l'autre glorieux & triomphant, qu'ils croyent leur pouvoir servir de clef pour expliquer ce passage.

On doit regarder cette défaite, comme un aveu forcé d'une vérité qui ne peut être ébranlée, & un hommage bien remarquable que les Juifs sont contraints de faire à la croix de nôtre Sauveur. Car n'est-ce pas une chose étrange, que ces ennemis de nôtre foi se récrient si fort, lors que nous leur parlons d'un Messie mort & crucifié pour nous; & que malgré leur endurcissement, ils soient contraints de reconnoître un Messie abject & souffrant?

La moitié de la question est par là décidée, & l'autre ne manquera pas de l'être bientôt: les ennemis mêmes de nôtre Messie avoüent, qu'il est parlé d'un Messie dans cette prophétie. Il ne s'agit aprés cela que de savoir, si c'est d'un seul Messie, ou de deux Messies qu'il y est fait mention. Or il ne faut que savoir lire, pour voir que c'est de la même personne qu'il est dit premiérement, qu'il est abject & mépriſé, un homme de douleurs, & sachant ce que c'est que de langueur; & en-suite qu'il sera rassasié, qu'il fera prospérer le bon-plaisir de Dieu,

Dieu, & qu'il sera partagé avec les puissans. Il est si vrai que c'est d'un homme, & non de plusieurs hommes, que le Prophéte parle en ce Chapitre, que c'est en conséquence de sa mort & de son abaissement, que celui qu'il nous décrit, doit être élevé & rassasié. Je voudrois bien qu'on me fit voir deux Messies dans ces paroles: *Aprés que son ame aura esté miſe en oblation pour le peché, il ſe verra de la poſterité, il prolongera ſes jours*, &c. paroles qui sont à cet égard au dessus de toute subtilité & de toute chicanerie.

Que s'il ne faut chercher qu'un Messie dans la prophétie d'Esaïe, il est absolument impossible d'en faire l'application à un autre qu'à Jesus Christ. Nous trouvons dans cet oracle dix caracteres par lesquels le Messie nous est répréſenté, dont chacun en particulier ne sauroit convenir qu'à Jesus fils de Marie, bien-loin que l'assemblage de tous ces caracteres puisse convenir à un autre qu'à lui. Car I. la liaison du premier & second verset nous fait comprendre, qu'il s'agit là d'un homme, dont la bassesse empêcheroit qu'on n'ajoûtât foi à la prédication, & qu'on ne connût le bras de l'Eternel qui se révéle. *Qui a crû à nôtre predication, & à qui a eſté decouvert le bras de l'Eternel? Car il eſt monté comme un ſurgeon devant lui, & comme une racine ſortant d'une terre qui a ſoif.* C'est ce que nous trouvons éxactement ac-

compli en Jesus Christ. Il est certain qu'il est sorti d'une illustre famille, mais qui étoit tombée dans l'abaissement. C'est donc là comme un surgeon qui sort d'une terre qui a soif, & il est incontestable que la bassesse & les souffrances de Jesus Christ ont été le principal obstacle qui a empêché la foule & le grand nombre de croire en lui. Les hommes ne pouvant unir l'idée du Fils de Dieu & celle de crucifié, ont rejetté la prédication des Apôtres. La croix de nôtre Messie est devenüe le scandale du Juif, & la folie du Grec. La foi, la prédication, & le bras de l'Eternel qui se révéle, ont accompagné la bassesse & les souffrances de Jesus Christ, & non celles d'aucun autre. C'est donc de Jesus Christ, & non d'aucun autre, que le Prophéte parle maintenant.

II. Il nous est là parlé d'un homme qui porte les langueurs, & qui charge les douleurs des hommes, & qui cependant n'a ni force, ni apparence, mais qui est rejetté, mépriſé dans la honte, la langueur & la souffrance. Jesus Christ seul entre les hommes a déclaré au milieu de la honte, de la bassesse & des afflictions, qu'il venoit donner son ame pour plusieurs. Jesus Christ est donc le seul dont il soit parlé en cet endroit.

III. Le Prophete fait mention d'un homme que l'on croyoit mechant & malfaiteur,

teur, & qu'on estimoit être batu & affligé de Dieu; lequel néanmoins a esté navré pour les péchés des hommes, & qui par sa meurtrissure leur procure la paix & la guérison. Il n'y a que Jesus Christ auquel ce caractere puisse convenir. Il n'y a donc que Jesus Christ à qui l'on puisse faire l'application de cet oracle.

IV. Il s'agit là non seulement d'un homme qui souffre, & qui souffre pour le peuple, mais qui souffre avec une patience qui le fait ressembler à une brebis, ou à un agneau: il s'agit d'un homme qui est retranché de la terre des vivans, & qui est enlevé de la force de l'angoisse & de la condamnation. Il n'y a que Jesus Christ en qui il soit seulement permis d'imaginer l'union de toutes ces qualités qui paroissent si contraires. C'est donc de Jesus Christ qu'il s'agit uniquement dans cette prophétie.

V. Voici un homme qui devoit être enterré avec des malfaiteurs, car on avoit ordonné sa sépulture avec les méchans; lequel néanmoins s'est trouvé avec le riche en sa mort. Jesus Christ est mort entre deux brigands, comme personne n'en disconvient; & il fut enterré par Joseph d'Arimathée, homme riche & considérable, comme les Evangélistes le rapportent unanimement, sans qu'on puisse soupçonner, qu'ils ayent pû ou voulu inventer un fait de

cette nature, s'il n'avoit pas été véritable. Il n'y a que Jesus Christ à qui cela soit arrivé. Il n'y a donc que Jesus Christ dont il soit parlé dans cet oracle.

VI. Esaïe fait mention d'un homme que l'Eternel avoit voulu froisser & mettre en langueur pour les péchés de son peuple, bien que cet homme n'eût point fait d'outrage, & qu'il n'y eût point de fraude en sa bouche. Ni le monde, ni l'Eglise, ni le présent, ni le passé, ni le tems, ni les siécles, ni le ciel, ni la terre ne pourroient nous fournir un homme, qui ayant été parfaitement saint & juste, ait été, ou ait simplement prétendu être la victime expiatoire des péchés des hommes, ni même qui ait eu cette pensée, cette prétention, excepté Jesus Christ. Il n'est donc parlé que de Jesus Christ en cet endroit.

VII. C'est ici un homme qui doit se voir une semence ou une postérité, aprés qu'il aura mis son ame en oblation. On a bien vû, & l'on voit tous les jours des vivans engendrer des morts, ou des personnes qui viennent au monde en état de mort: mais jamais on ne vit un mort engendrer des vivans. Jesus Christ seul aprés sa mort, & même par sa mort, se fait un nombre infini d'enfans, qui entrent dans la famille de Dieu, aprés avoir été justifiés & sanctifiés: ou si l'on veut, Jesus Christ seul le prétend, Jesus Christ seul acquiert par sa mort un nombre presque infini de disciples, ausquels il donne le nom d'enfans. Il n'y a donc que Jesus Christ que cette prophétie regarde.

VIII. Il n'y a que Jesus Christ qui par sa mort puisse paroître travailler à l'avancement de la gloire de Dieu, à faire prospérer son bon-plaisir, & se mettre en état de jouïr du labeur de son ame, d'en être rassasié, & en même tems de sauver les autres. Il n'y a donc que J. Christ que nous devions chercher dans cet oracle.

IX. Jesus Christ seul justifie les hommes par la connoissance qu'il leur donne de son nom; l'expérience nous faisant voir, que les hommes renoncent à leurs passions par la foi qu'ils ont en lui: ce qui lui est propre, & qui ne convient à aucun autre. Il est donc vrai qu'il ne s'agit que de Jesus Christ en cet endroit.

X. Voici un homme qui non seulement doit être élevé, mais qui doit l'être en conséquence de son abaissement; qui doit être partagé parmi les Grands, & obtenir le butin des puissans, parce qu'il aura répandu son ame à la mort, qu'il aura été tenu au rang des transgresseurs, & qu'il aura intercédé pour eux. Or bien que plusieurs ayent été élevés en gloire aprés leur abaissement, comme Joseph, qui s'assit à la droite de Pharao, aprés avoir gémi dans une prison; Moïse, qui fut le conducteur du peuple, aprés l'avoir été d'un troupeau; & David,

qui monta ſur le thrône, aprés avoir été ſimple berger, & avoir échappé aux dangers de la guerre & à la fureur de Saül: il n'y en a aucun qui ait été élevé par le mérite de ſon abaiſſement, ou en conſidération de ſes ſouffrances. Joſeph, Moïſe & David ſont des types qui nous répréſentent un même Meſſie, premiérement mépriſé & ſouffrant, & en-ſuite triomphant & glorieux. Mais cette différence, qui fait le dernier caractere de la prophétie, demeure toûjours; c'eſt que tous ces grands hommes avoient paſſé de la baſſeſſe à la gloire, mais n'avoient point été élevés à-cauſe & en conſidération de leur abaiſſement: ce qui eſt la gloire propre & incommunicable de Jeſus Chriſt, ſuivant les idées de nôtre religion. On ne trouvera point de ſujet auquel l'on puiſſe attribuer ce caractere, ſi ce n'eſt Jeſus Chriſt. C'eſt donc de Jeſus Chriſt ſeul qu'il s'agit dans cette prophétie.

Que ſi chacun de ces caracteres ſemble ſuffire à nous faire connoître le Meſſie, par le parfait & admirable rapport que nous trouvons entre la prophétie & l'événement; on doit croire que l'amas de ces caracteres forme à cet égard une démonſtration tres-claire & tres-évidente à ceux qui conſervent quelque goût pour la vérité, & qui ne ſont pas entiérement aveuglés par leurs paſſions.

Certainement, ſi les Juifs ne veulent point

point convenir que ce ſoient là les caracteres du Meſſie, ils ſont obligés de nous dire premiérement, quel eſt le ſujet de cette prophétie; car tous les traits en ſont remarquables. Il s'agit du ſalut d'un peuple, d'une prédication, d'un bras révélé, d'un bon-plaiſir de Dieu qui proſpére, d'un homme chargé des péchés du peuple, & que l'on croit être frappé de Dieu, des hommes juſtifiés, d'une poſtérité qui doit paroître; effets ſenſibles, caracteres remarquables, & qui ne ſauroient demeurer cachés & inconnus. Et il faut en ſecond lieu, qu'ils nous faſſent voir dans l'Ecriture, des prophéties qui marquent plus diſtinctement un Meſſie, un homme divin & extraordinaire, qui doit glorifier Dieu, & ſauver les hommes, que ne fait celle-ci.

Que s'ils reconnoiſſent, comme ils ſont enfin obligés de le reconnoître, que ce ſont ici des caracteres du Meſſie, il faudra qu'ils avoüent de deux choſes l'une, ou que Jeſus fils de Marie, auquel ces caracteres conviennent ſi parfaitement, eſt le vrai Meſſie marqué par les Prophétes; ou que Jeſus fils de Marie a dérobé au Meſſie ſes vrais caracteres: ce qui ſeroit de toutes les extravagances la plus grande. Ce ſeroit ſuppoſer que la ſageſſe de Dieu peut être trompée, que le menſonge peut rompre ſes meſures, qu'un impoſteur peut être revêtu de tous les caracteres d'une véritable miſſion,

& par conſéquent que les hommes feroient bien de préter créance à un impoſteur, par le rapport viſible & inconteſtable qu'il auroit avec les anciens oracles; ou qu'ils feroient bien de rejetter les oracles de l'Ecriture qui donneroient créance à un impoſteur.

Ce n'eſt pas ſeulement les Juifs qui trouvent un juſte ſujet de conviction, les autres incrédules n'y voyent auſſi rien qui ne les confonde: il eſt impoſſible qu'ils ne tombent dans une juſte ſurpriſe, lors qu'ils conſidérent la prophétie, l'événement, & l'admirable rapport qui eſt entre l'un & l'autre.

La prophétie eſt tres-certainement d'Eſaïe, & précéde ſans aucune conteſtation la venüe de Jeſus Chriſt au monde. Elle eſt ſi extraordinaire & ſi ſinguliére dans les circonſtances qu'elle renferme, qu'il ne paroit point qu'elle ait pû tomber dans l'eſprit d'un homme. Car ſi Eſaïe étoit tel que l'incrédulité ſe l'imagine ordinairement, & qu'il n'eût aucune idée, par éxemple, de la réſurrection des morts, comme quelques impies le ſoûtiennent des anciens Prophétes, auſſi-bien que des anciens Patriarches; comment eſt-il tombé dans l'eſprit d'Eſaïe, que celui qu'il nous a décrit comme un homme ſi abject & ſi miſérable, réſuſciteroit aprés avoir mis ſon ame en oblation? En-effet, vous ne ſauriez douter qu'il ne prédiſe

prédiſe ſa mort. C'eſt ce qu'il dit en trois ou quatre diverſes manieres: *Il a eſté retranché de la terre des vivans: quand ſon ame aura eſté miſe en oblation pour le peché: ſa ſepulture avoit eſté aſſignée avec les mechans: pource qu'il aura repandu ſon ame à la mort.* Et l'on peut douter auſſi peu que ſa réſurrection ne ſoit prédite dans le même endroit; puis que c'eſt de cet homme qui aura mis ſon ame en oblation, qui aura répandu ſon ame, qui aura été avec le riche en ſa mort, & qui aûra été retranché de la terre des vivans, qu'il eſt dit qu'il ſe verra de la poſtérité; & non ſeulement cela, mais encore qu'il prolongera ſes jours, qu'il joüira du labeur de ſon ame, qu'il fera proſpérer le bon-plaiſir de l'Eternel, qu'il juſtifiera les hommes, qu'il aura le partage des puiſſans ou des Grands, qui eſt une phraſe Hébraïque, pour dire qu'il ſera bien partagé. Tout cela ſuppoſe un ſujet vivant: tout cela eſt attribué à un homme qui doit mourir, & comme une ſuite de ſa mort. Il n'y a donc rien de plus clairement marqué que la réſurrection. La réſurrection des morts tombe-t-elle facilement dans l'eſprit d'un Prophéte qu'on ſuppoſe n'en avoir aucune idée?

Si les Déïſtes ne veulent point preſter leurs préjugés à ce Prophéte; que les Juifs d'aujourdhui lui attribüent les leurs, nous y conſentons pour un moment. Eſaïe, ſelon cette

cette ſuppoſition, ſe ſera répréſenté le Meſſie qui devoit venir, comme un Monarque glorieux & triomphant, qui devoit vaincre ſans réſiſtance, triompher ſans effort, aſſujettir tout l'Univers, & donner aux Juifs les Rois de la terre pour nourriciers, & leurs Princeſſes pour nourrices; car c'eſt ainſi que ce Prophéte s'exprime en quelque endroit de ſes révélations, & les Juifs veulent qu'il y parle proprement: eſt-il naturel de ſe répréſenter un Monarque glorieux & triomphant ſous l'idée d'un ſurgeon, d'un homme mépriſé, rejetté, d'un homme de douleurs, &c. & de marquer ſi préciſément ſa mort & ſes ſouffrances?

Ne conſidérons point Eſaïe comme préoccupé de l'opinion littérale qui a lieu maintenant parmi les Juifs, conſidérons le comme diſciple de Moïſe & des Prophétes qui l'avoient dévancé; où ſont les Prophétes qui ont parlé ſi clairement avant lui d'une propitiation des péchés par le ſacrifice d'un homme divin? D'où avoit-il pris ces idées de l'union de la gloire & de la baſſeſſe du Meſſie, de mépris du côté des hommes, & de proſpérité du côté de Dieu, de connoiſſance & de juſtification, de prédication & de bras de l'Eternel, de mort & de prolongation de jours? Car ces idées ſont certainement fort extraordinaires; & comme par la ſageſſe de Dieu la révélation eſt allée en croiſſant, il eſt certain que les Ecrivains ſacrés

ſacrés n'avoient jamais parlé en ces termes.

Enfin je conſens qu'on le conſidére comme éclairé par les lumiéres de la raiſon, aprés l'avoir conſidéré comme inſtruit dans l'Ecriture; il eſt inconcevable qu'Eſaïe puiſſe avoir prononcé cet oracle, à-moins qu'il n'ait été inſpiré divinement. La raiſon n'invente point d'elle-même tant de circonſtances qui paroiſſent contraires les unes aux autres: l'imagination n'a point de part à des paradoxes qui paroiſſent élevés non ſeulement au deſſus de ſa portée, mais même au deſſus de celle de l'eſprit. Ce n'eſt point le déſir d'inventer des choſes agréables, qui fait faire un ſi triſte portrait d'un Meſſie ardemment attendu. Le hazard ne peint pas tant d'idées ſi différentes dans l'eſprit, avec des prédictions ſi ſuivies, ſi raiſonnées & ſi circonſtantiées: de-ſorte que nous ne voyons point de principe auquel nous puiſſions rapporter cet oracle, ſi ce n'eſt le Saint Eſprit.

Que s'il n'y a rien de ſuſpect dans la prophétie, encore moins y en a-t-il dans l'événement. On ne peut point ſoupçonner de ſuppoſition, les faits ſur leſquels nous fondons l'accompliſſement de cette prophétie. Les Evangéliſtes ne nous ont ſans doute point trompés, lors qu'ils nous ont marqué le profond abaiſſement de Jeſus Chriſt. Et quand on refuſeroit de les croire, on ſeroit

obligé

obligé d'ajoûter foi aux reproches que les ennemis mêmes de Jesus lui font à cet égard, lui reprochant ce qui fait un des caracteres de sa vocation, je veux dire sa pauvreté & sa bassesse. On ne peut douter que Jesus Christ n'ait souffert la mort. Il n'y a aucune apparence, que la circonstance de sa sépulture soit supposée. Un mensonge aussi impudent que l'auroit été celui-là, pouvoit & devoit être trop tôt découvert. Personne ne doute, que Jesus n'ait été crucifié entre deux brigands. C'est un fait connu par une heureuse expérience, que Jesus Christ a eu un tres-grand nombre de disciples aprés sa mort, qui sont appellés ses enfans ou sa postérité, avec plus de raison que les disciples des Prophétes ne sont appellés les enfans des Prophétes. Chacun sait que plusieurs personnes ont quitté les idoles, & se sont attachés à l'étude de la sanctification par la connoissance qu'ils ont eu de lui. Et comme il ne nous est pas permis de douter, que le bon-plaisir de Dieu ne soit de sauver les hommes, il n'y a point de doute aussi, que celui qui a éclairé les Nations par la prédication de son Evangile, n'ait fait prospérer le bon-plaisir de Dieu. D'où je conclus, que ce n'est point dans l'imagination des Evangélistes, mais dans la vérité de la chose, que se trouve l'accomplissement de cet oracle. Mais s'il ne dépendoit point de l'esprit des disciples, qui aussi bien étoient de

de pauvres & de simples pescheurs, d'accommoder les événemens à l'oracle, il faut ajoûter qu'il dépendoit beaucoup moins de Jesus Christ lui-même, de s'accommoder ou de se proportionner à cette ancienne prédiction. Car quand on supposeroit que Jesus Christ, pour se rendre conforme à cette prophétie, auroit adopté, pour ainsi dire, l'opprobre & la bassesse; étoit-il le maître de toutes les circonstances de sa vie, & de l'esprit de ceux qui lui contredisoient, de sa mort, de sa sepulture, de ce qui devoit arriver aprés sa mort? Est-ce par son conseil qu'on l'attacha à la croix entre deux brigands? Avoit-il prié avant que de mourir, Joseph d'Arimathée d'ensevelir son corps dans le sépulchre qu'il avoit taillé dans un rocher? Avoit-il le pouvoir de se résusciter, aprés avoir eu le courage de souffrir une mort volontaire? Le cœur des hommes étoit-il en sa main, pour les convertir aprés sa mort, & faire ainsi prospérer le bon-plaisir de Dieu? Et dependoit-il de lui de justifier par la connoissance de son nom, des gens qui n'avoient jamais oui parler de lui?

Ce n'est ni l'événement, ni la prophétie qui doivent nous surprendre; mais bien la proportion qui est entre l'un & l'autre, & qui est telle, que la prophétie paroit être un Evangile, & l'Evangile une prophétie répétée & retracée. Le rapport y est admirable:

ble: tout s'y ajuſte: tout s'y ſuit: tout s'y unit. Car je ne croi pas devoir m'arrêter à deux ou trois remarques de critique que les Rabbins oppoſent à cette vérité.

Ils diſent que le Prophéte parle d'un homme infirme, & que Jeſus Chriſt n'avoit aucune infirmité, ni aucune langueur naturelle; qu'il étoit ſain & vigoureux, & qu'il ne mourut que d'une mort violente. On répond, que la langueur dont il eſt parlé dans cet oracle, eſt accidentelle & volontaire, comme ces paroles le font connoître, *Il l'a mis en langueur*; & qu'il s'agit viſiblement dans cet endroit non des afflictions de la nature, mais des ſouffrances infligées comme peine du péché.

Ils ajoûtent que Jeſus Chriſt n'a point prolongé ſes jours, puis qu'il n'a vécu que trente-&-trois ans. On répond qu'il les a prolongés aprés ſa mort, ayant obtenu l'éternité.

Ils demandent en quel ſens Jeſus Chriſt a été partagé avec les puiſſans. On répond qu'il l'a été avec les Rois & les Princes des Nations, qui ſe ſont aſſujettis au ſceptre de ſa parole, ayant mis leurs ſceptres à ſes pieds: ou ſi vous voulez, nous dirons que c'eſt une phraſe Hébraique, qui ſignifie ſeulement en général, que Jeſus Chriſt a été tres-bien partagé. Cela eſt trop pétit pour mériter qu'on s'y arrête.

C'eſt cette proportion admirable de l'événement

vénement avec la prophétie, qui eſt ſi claire, ſi facile, & en même tems ſi ſenſible & ſi inconteſtable, qui convertit autrefois l'Eunuque de la Reine Candace, aprés que Philippe la lui eut fait connoître & ſentir. Mais il ne ſe contenta pas de cet oracle, il parcourut les autres prophéties: & comme nous devons imiter ſon éxemple, il eſt tems de paſſer à la conſidération des autres.

CHAPITRE X.

Où l'on continüe d'examiner les prophéties qui regardent le Meſſie, & ſur tout celles qui marquent le lieu & la maniere de ſa naiſſance.

ENcore que la prophétie que nous venons d'examiner, contienne la naiſſance, la vie & la mort du Meſſie, il ne ſera pas hors de propos de marquer quelques oracles qui nous répréſentent plus particuliérement ces événemens.

Mais avant que d'en venir là, il importe de remarquer, qu'il y a trois ſortes d'oracles qui regardent le Meſſie: les uns qui ſont des preuves ſans type: les autres qui ſont des types ſans preuve: & les autres qui ſont des preuves & des types tout-enſemble.

Iſaac, Joſeph, Samſon, &c. ſont des types ſimples du Meſſie; ce ſont des images propres à le répréſenter, & même deſtinées

à cela par la ſageſſe de Dieu : mais ces types ſuppoſent la vérité de la venüe du Meſſie, & ne la prouvent point. On peut dire au contraire, de l'oracle que nous avons éxaminé dans le Chapitre précédent, que c'eſt un tiſſu de prophéties claires, expreſſes, qui ne ſauroient convenir qu'à Jeſus Chriſt, qui lui conviennent immédiatement, & qui ne ſont couvertes d'image, ni d'enveloppe. C'eſt ce que je nomme des preuves ſans type. Les premiers de ces oracles répréſentent ſans prouver. Les autres prouvent ſans répréſenter. Mais il étoit juſte que la ſageſſe divine joignit, pour une plus grande évidence, la preuve & l'image, & qu'elle nous fît voir des types en Jeſus Chriſt, qui ſe prouvent eux-mêmes. C'eſt dans ce deſſein que prenant David & quelques autres perſonnes illuſtres pour les types du Meſſie, le St. Eſprit leur applique des choſes qui ne peuvent convenir qu'au Meſſie, & décrit tout ce qui regarde le Meſſie, ſous l'enveloppe de ce qui eſt arrivé à ces perſonnes illuſtres; mais avec ceci de particulier, qu'on voit dans cette ſorte d'oracles une certaine étendüe de ſens, qui nous fait comprendre qu'ils ont deux objets, l'un prochain, qui ſera David, par exemple; & l'autre éloigné, qui eſt le Meſſie: & ces oracles ſont ceux qui enferment des types & des preuves tout-enſemble, & dont nous parlerons principalement dans la ſuite.

Ainſi

Ainſi j'avoüe que l'oracle qui eſt contenu dans les verſ. 12, 13, 14, 15, 16. du Chap. 7. du 2. livre de Samuël, regarde la perſonne de Salomon. Car ce n'eſt que de Salomon qu'on peut entendre ces paroles: *Que s'il commet quelque iniquité, je le chatierai de verges d'homme, & de playe des fils des hommes.* Mais il eſt vrai auſſi, que la promeſſe que cet oracle contient, eſt trop grande & trop magnifique, pour devoir eſtre limitée à Salomon. Elle ſeroit fauſſe même, ſi elle n'avoit point d'autre objet; & ce n'eſt qu'en la perſonne du Meſſie, que l'on peut trouver l'accompliſſement de cette prophétie. *Je ferai lever ta poſtérité aprés toi, laquelle ſera ſortie de tes entrailles, & j'établirai ſon regne à toûjoûrs*, &c. *Je lui ſerai pere, & il me ſera fils*, &c. *Ainſi ta maiſon ſera aſſûrée, & auſſi ton regne pour jamais devant ta face; & ton thrône ſera affermi à jamais.* Car qui ne voit, que cette domination éternelle que l'Ecriture exprime ailleurs, en diſant que la poſtérité de David ſéerra ſur ſon thrône auſſi long-tems qu'il y aura un ſoleil & une lune, ne peut ſe dire véritablement de la domination temporelle de Salomon; & qu'elle convient uniquement au regne ſpirituel du Meſſie?

Nous conſentons de-même, que les Juifs faſſent tant de réfléxions qu'ils voudront ſur l'oracle d'Eſaïe 7: 14. cité par Saint Matthieu: *La vierge ſera enceinte*, &c. pour

nous faire voir que le ſens litéral de ces paroles convient à une fille qui vivoit du tems du Prophéte, ou même à une femme mariée, (le terme de l'original pouvant ſouffrir l'une & l'autre ſignification) laquelle devoit enfanter un fils, qui ne ſeroit pas plûtôt en âge de diſcerner le mal d'avec le bien, que le païs de Juda ſeroit délivré des armes des Rois de Syrie & d'Iſraël qui étoient venus pour le déſoler, & qui avoient jetté Achaz & toute la ville de Jéruſalem dans une extrême conſternation.

Toûjours ſeront-ils obligés de reconnoître, que cet oracle a une plus grande étenduë que cela, & que pour en conſerver tout le ſens, il faudra le rapporter au Meſſie, en qui nous le voyons accompli d'une maniére tres-noble & tres-excellente. Car I. le Prophéte ne ſe contente pas de dire, que la vierge ſera enceinte : il donne cela pour un ſigne du deſſein que Dieu a de conſerver ſon peuple, un ſigne qui doit raſſûrer le cœur d'Achaz, un ſigne que Dieu donne lui-même ; Achaz n'en ayant oſé demander, & ayant répondu au Prophéte qui l'exhortoit à demander un ſigne, qu'il ne tenteroit point l'Eternel. Or il eſt certain, que la naiſſance d'un enfant qui vient au monde par les voyes ordinaires, n'a rien qui mérite d'eſtre regardé comme un ſigne, & moins encore comme un ſigne d'une délivrance ſignalée & extraordinaire. II. L'enfant dont

dont il y eſt parlé, doit eſtre nommé Emanüel, ou Dieu avec nous : expreſſion remarquable, qui non ſeulement eſt diſproportionnée à un enfant ordinaire, mais même qui ſeroit trop grande pour le plus grand des Prophétes ; & qui étant ſans exemple dans l'Ecriture, & marquant quelque choſe de plus qu'humain, ne peut eſtre raiſonnablement appliquée qu'au Meſſie, ou au type du Meſſie. III. Il eſt remarquable que l'accompliſſement de cette même prophétie eſt rapporté en ces termes au Chapitre ſuivant. *Puis je m'approchai de la Propheteſſe, laquelle conceut & enfanta un fils*, &c. *Car avant que l'enfant ſache crier mon pere & ma mere, on enlevera la puiſſance de Damas, & le butin de Syrie*, &c. *Pour cette cauſe le Seigneur s'en va faire venir ſur eux les eaux du fleuve*, &c. *lequel fleuve montera par deſſus tous ſes courans d'eau*, &c. *& les étenduës de ſes aîles rempliront la largeur de ton païs, ô Emanüel.* Il eſt évident que le ſens litéral que preſſent les Juifs, rend cet oracle abſurde & incompréhenſible, s'il eſt ſeul. Car, je vous prie, que veut dire le Prophéte, d'appeller tant de fois Emanüel, c'eſt-à-dire, Dieu avec nous, un enfant ordinaire, & qui ne devoit même contribuer de rien à la délivrance du peuple, puis qu'avant qu'il ſeut appeller ſon pere & ſa mere, le peuple devoit eſtre délivré ? Pourquoi apoſtropher cet enfant ? Pourquoi le faire re-

garder comme le Seigneur de la terre sainte, & lui en attribuer le soin ou la domination par ces paroles? *Et les étendües de ſes aîles rempliront la largeur de ton païs, ô Emanüel.*

Il n'en est pas de la naissance de Jesus Christ dans la ville de Betléhem, comme des autres oracles, que les Juifs peuvent révoquer en doute sans se contredire; puis que leurs Peres mêmes ont déclaré, que le Christ devoit naître en Betléhem, selon cet oracle rapporté par St. Matthieu avec quelque petite diversité qui regarde les ter-

Mich. 5. mes, & non pas le sens. *Et toi Betléhem devers Ephrat, petite pour estre des milliers de Juda; de toi me sortira quelqu'un pour estre Dominateur en Israël: & ſes issuës sont dés jadis, dés les jours eternels,* &c. *Il ſe maintiendra, & gouvernera par la force de l'Eternel, & avec la magnificence du nom de l'Eternel ſon Dieu: & ils demeureront fermes; car il ſera tantôt magnifié juſqu'aux bouts de la terre. Et celui-là ſera la paix,* &c. Le meurtre des enfans de Betléhem est une triste preuve que nous n'avons pas inventé la réponse que les Scribes & les Pharisiens firent à Hérode: & cette réponse nous montre, que les Juifs eux-mêmes sont convenus autrefois que cet oracle regardoit le Messie. Mais quand nous n'aurions point ce grand préjugé contre les Rabbins de nos jours; de quel autre que du Messie pourroit-on dire, qu'il sortira de Bet-

Betléhem un Dominateur en Israël? Car pour la pensée de ceux qui prennent ces paroles en termes de passé, pour *il est sorti*, & qui l'entendent de David; elle est réfutée par toute la suite du discours, & sur tout par ces expressions: *Il le livrera, il ſe maintiendra, il gouvernera, il ſera la paix, il ſera magnifié,* &c. Où est ce Dominateur? Où est cette force & cette magnificence de l'Eternel connüe jusqu'aux extrémités de la terre? Où sont ces issües éternelles? Où est cet homme sorti de Betléhem, qui est la paix de Dieu? Betléhem est détruite il y a tant de siécles, sans que l'on puisse nous montrer un autre que Jesus Christ, auquel tous ces caracteres puissent convenir. Concluons donc, que c'est de Jesus Christ qu'il est uniquement parlé en cet endroit.

CHAPITRE XI.

Où l'on éxamine quelques prophéties qui regardent le miniſtere du Meſſie.

ON ne peut bien comprendre celle qui se lit au Chap. 42. des révélations du Prophéte Esaïe, à-moins que de la rapporter toute entiére. Elle est conçûë en ces termes. *Voici mon ſerviteur, je le maintiendrai. C'eſt mon élû, mon ame y prend ſon bon-plaiſir. J'ai mis mon Eſprit ſur lui: il mettra en avant jugement aux Nations. Il ne criera point, & ne*

ſe haussera point, & ne fera point ouïr ſa voix par les rües. Il ne briſera point le roſeau caſſé, & n'eſteindra point le lumignon fumant. Il mettra en avant jugement en vérité. Il ne ſe hâtera point, ni ne ſe retirera point, qu'il n'ait mis réglement en la terre: & les iſles s'attendront à la Loi. Ainſi a dit le Dieu fort, l'Eternel qui a créé les cieux, &c. Moi l'Eternel t'ai appellé en juſtice, & je prendrai ta main, & te garderai, & te ferai être l'alliance du peuple, & la lumière des Nations, afin d'ouvrir les yeux qui ne voyent goute, & de retirer les priſonniers hors du lieu auquel on les tient enſerrés, & ceux qui ſont dans les ténébres, hors de priſon. Je ſuis l'Eternel, c'eſt là mon nom: je ne donnerai point ma gloire à un autre, ni ma loüange aux images taillées. Voici les choſes de ci-devant ſont avenües, & je vous en annonce de nouvelles, & je vous les ferai entendre avant qu'elles ſoient avenües. Chantez à l'Eternel un nouveau cantique. Que ſa loüange ſoit dés le bout de la terre. Que tous ceux qui deſcendent en la mer & tout ce qui eſt en elle, les iſles & leurs habitans, le deſert & les villes, élévent leur voix, &c. Qu'ils donnent gloire à l'Eternel, & publient ſa loüange aux iſles, &c.

Il s'agit de ſavoir, quel eſt ce ſerviteur de Dieu dont il eſt parlé dans cet oracle. Les uns ſoûtiennent que c'eſt le Peuple d'Iſraël. Les autres diſent que c'eſt Jérémie le Prophéte. Et nous prétendons que c'eſt le Meſſie promis aux Juifs. Il n'eſt pas difficile de montrer qui ſont ceux qui ſe trompent.

Ceux

Ceux qui prétendent qu'il ſoit parlé du Peuple d'Iſraël dans cet oracle, ſe fondent ſur ce qu'il eſt dit de la Nation des Juifs, aux verſets 19, 20, 21. du même Chapitre, *Qui eſt aveugle, ſi ce n'eſt mon ſerviteur? Qui eſt ſourd, comme mon meſſager que j'ai envoyé? Qui eſt aveugle, comme celui que j'ai rendu accompli? Qui eſt aveugle, comme le ſerviteur de l'Eternel? Vous voyez beaucoup de choſes, & ne prenez garde à rien. Vous avez les oreilles ouvertes, & n'entendez rien. L'Eternel prenoit plaiſir en lui à-cauſe de ſa juſtice: il magnifioit la Loi, & le rendoit honorable. Mais c'eſt ici un peuple pillé & fourragé*, &c.

Ces derniéres paroles ne nous permettent point de douter, qu'il ne s'agiſſe dans cet endroit du Peuple d'Iſraël: mais on ne peut pas faire avec raiſon le même jugement des dix premiers verſets de ce Chapitre, qui contiennent la prophétie que nous éxaminons. Ce qui le montre démonſtrativement, c'eſt que celui dont Dieu parle dans ces termes: *Voici mon ſerviteur, je le maintiendrai. C'eſt mon élû*, &c. doit être non ſeulement la lumiére des Nations, mais encore l'alliance du peuple; & qu'il ſeroit abſurde de dire, que le peuple ſoit l'alliance du peuple; ſans parler encore de tous les autres caracteres de cette prophétie, qui ne ſauroient convenir à la Nation des Juifs.

Pour Jérémie, quelque illuſtre qu'il ait

été entre ces ſerviteurs de Dieu, je ne ſai comment on oſe lui appliquer un éloge auſſi grand & auſſi magnifique que celui qui eſt contenu dans l'oracle que nous éxaminons. Car premiérement il n'eſt pas aſſez diſtingué des autres Prophétes, pour être ainſi diſtingué de tous les hommes. *C'eſt mon élû, mon ame prend en lui ſon bon-plaiſir. J'ai mis mon Eſprit ſur lui : il annoncera jugement aux Nations. Moi l'Eternel t'ai appellé en juſtice.* D'ailleurs, eſt-ce à Jérémie qu'il appartient d'éteindre ou de n'éteindre pas le lumignon fumant, de briſer ou de ne briſer pas le roſeau caſſé? Eſt-ce Jérémie qui annonce jugement aux Nations, qui met réglement en la terre, & qui fait que les iſles s'attendent à la Loi? Et peut-on dire ſans impiété, que Jérémie ſoit l'alliance du peuple, & la lumiére des Nations?

Certainement il n'y a que Jeſus Chriſt à qui tout cela convienne véritablement, & duquel on puiſſe dire encore, qu'il ouvre les yeux qui ne voyent goute, qu'il délivre les priſonniers, & qu'il éclaire ceux qui étoient dans les ténébres. C'eſt par Jeſus Chriſt, & non par aucun autre, que Dieu a éxercé jugement ſur les idoles & ſur les images taillées. C'eſt à la venüe de Jeſus Chriſt, que Dieu a fait annoncer des choſes nouvelles, les faiſant néanmoins prédire avant qu'elles arrivaſſent. C'eſt alors que la loüange de l'Eternel a commencé de s'étendre

tendre juſqu'aux bouts de la terre, qu'on a donné gloire à Dieu, & qu'on a publié ſa loüange aux iſles.

Quand cet oracle ne ſeroit point auſſi clair qu'il l'eſt en-effet, à quel autre qu'à Jeſus Chriſt, pourroit-on appliquer celui-ci qui ſe lit au Chap. 9. des révélations du Prophéte Zacharie? *Egaye toi grandement, fille de Sion: jette cris d'éjouiſſance, fille de Jéruſalem: voici ton Roi viendra à toi eſtant juſte, & qui ſe garantit de par ſoi-même, abject & monté ſur un aſne, & ſur un aſnon poulain d'aſneſſe*, &c. *Et le Roi ne parlera que de paix aux Nations, & ſa domination ſera depuis une mer juſqu'à l'autre, & depuis le fleuve juſqu'aux bouts de la terre.* Vit-on jamais cette union de juſtice, de baſſeſſe, de puiſſance, de paix en un autre que Jeſus Chriſt? Et de quel autre que de lui pourroit-il être vrai, qu'il eſt juſte, Roi, abject, qu'il vient ſur le poulain d'une aſneſſe, qu'il parle de paix aux Nations, que quoi qu'abject, il doit faire l'allégreſſe de Sion, & que ſa domination doit eſtre depuis le fleuve juſqu'aux bouts de la terre?

CHA-

CHAPITRE XII.

Où l'on considére les Prophéties qui regardent la mort du Messie.

MAis bien que toutes ces prédictions qui regardent la vie & le ministere du Messie, soient admirablement convaincantes par leur multitude, par leur suite, par leur enchaînement & par leur clarté; rien ne doit nous persuader davantage que la prédiction de sa mort & de ses souffrances: événement si triste, si éloigné des idées ordinaires des Juifs, ou plûtôt si choquant, que jamais les Prophétes ne se seroient avisés de le prédire, & moins encore de le mêler à tant de descriptions pompeuses & magnifiques du Messie, s'ils n'avoient été inspirés par le Saint Esprit, qui connoit les choses comme elles sont.

En-effet, ce n'est point ici un événement que les Prophétes décrivent en passant. Ils s'y arrêtent: ils le rapportent avec ses circonstances. Ils décrivent l'opprobre & les douleurs du Messie. Ils prédisent sa mort: ils en marquent la fin: ils en décrivent le genre: ils en rapportent les circonstances: ils nous disent ce qui doit la précéder & ce qui doit la suivre, comme s'ils avoient déja assisté à un spectacle qui estoit encore dans les ténébres de l'avenir.

I. Les

I. Les Prophétes ne nous disent pas seulement, que ce Messie, ou ce serviteur de Dieu qui doit venir, est un homme de douleurs, sachant ce que c'est de langueur, le mépriſé, le rejetté du peuple, sans forme, sans apparence, un ver, non pas un homme, la honte & l'opprobre des hommes; ils nous apprennent qu'il doit être retranché, qu'il doit être retranché de la terre des vivans, qu'il doit mettre son ame en oblation; & qu'il doit s'en aller & se retirer, aprés qu'il aura mis réglement en la terre: car nous avons déja montré, qu'il s'agit du Messie dans tous ces oracles.

II. Ils nous apprennent que ce n'est point pour lui qu'il doit souffrir la mort, qu'il doit être retranché, mais non pas pour soi; qu'il a mis son ame en oblation pour le péché; qu'il a été navré pour nos forfaits, & froissé pour nos iniquités: expressions qui ne nous permettent point de révoquer en doute la véritable fin de ses souffrances.

III. Ils nous font entendre le genre de sa mort avec ses circonstances. L'oracle de Zacharie nous dit, que les Juifs verront celui qu'ils auront percé: *Et je repandrai*, dit nôtre Sauveur par la bouche de ce Prophéte, *je répandrai sur la maison de David & sur les habitans de Jérusalem, l'esprit de grace & de supplications: & ils regarderont vers moi qu'ils auront percé, & ils en meneront deüil, comme quand*

quand on mene deüil d'un fils unique; & ils en ſeront en amertume, comme quand on eſt en amertume à-cauſe d'un premier-né. Cet oracle, qui ſe trouve ſi éxactement accompli en la perſonne de ces premiers Proſélytes, qui s'écriérent, aprés avoir ouï la prédication de Saint Pierre, *Hommes freres, que ferons-nous?* nous fait aſſez connoître de quel genre de crime ces Juifs devoient ſe repentir. Il faut remarquer en-effet, que c'eſt ici un Prophéte qui a prophétiſé aprés le retour des Juifs hors du païs de Babylone; & qu'aprés avoir montré, combien grande eſt la miſéricorde de Dieu & ſa protection glorieuſe, en les délivrant de cette derniére ſervitude; & aprés avoir rapporté pluſieurs excellentes viſions, dans leſquelles Dieu lui a fait connoître quelle eſt l'alliance qu'il a faite avec ce peuple; & avoir en-ſuite prédit la ruïne des ennemis du peuple de Dieu, & la gloire d'Iſraël & de la maiſon de David, qu'il faut ſans doute entendre de l'Iſraël ſelon l'eſprit, & de l'avancement du regne du Meſſie fils de David; puis qu'autrement cette prophétie n'auroit pas eſté accomplie: il nous parle d'un deüil tres-grand & tres-amer qui ſera ſur les habitans de Jéruſalem & ſur la famille de David, d'un deüil ſemblable au deüil qu'on mene pour un fils unique, tel que le deüil qui fut en la plaine de Meguiddon; deüil de la terre, deüil de la famille de David & de celle de Nathan; deüil

deüil de la famille de Lévi, de chaque famille & de chaque maiſon à part: mais ce qui eſt plus remarquable, il nous parle d'un deüil qui naîtra de ce qu'ils auront percé celui qui devoit faire l'objet de leur reſpect & de leur adoration. Que les Juifs cherchent tant qu'ils voudront; ils ne trouveront point d'autre crime, auquel ils puiſſent appliquer ce qui eſt dit dans cet oracle, que la crucifixion de leur Meſſie.

Et en-effet, Zacharie n'eſt point le ſeul Prophéte qui nous fait comprendre quel devoit être le genre de la mort du Meſſie. Le Pſalmiſte lui fait dire en la perſonne de David qui le répréſente: *Vne aſſemblée de méchans m'a environné: ils ont percé mes mains & mes pieds.* Je ne nie pas véritablement, qu'il n'y ait dans ce Pſeaume 22. quelque choſe qui ſe peut appliquer à David, figure & type du Meſſie. Mais ce que nous prétendons, à l'éxemple des anciens Rabbins, qui ont tous rapporté ce Pſeaume au Meſſie; c'eſt qu'il y a des choſes qui conviennent beaucoup mieux à Jeſus Chriſt qu'à David; & d'autres qui ne conviennent point à David, & qui conviennent au Meſſie. Ces paroles, *Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné, t'eloignant de ma delivrance & des paroles de mon rugiſſement?* conviennent mieux à Jeſus Chriſt mourant, qu'à David fugitif. Celles-ci ſe trouveront encore plus véritables

bles en la perſonne de Jeſus Chriſt, qu'en celle de David. *Mais moi je ſuis un ver, non pas un homme; la honte & l'opprobre des hommes, & le mépriſé du peuple. Tous ceux qui me voyent, ſe moquent de moi, & me font la moüe. Ils ſecoüent la tête. Il ſe remet, diſent-ils, à l'Eternel: qu'il le delivre, & qu'il le retire, puis qu'il prend en lui ſon bon-plaiſir.* Mais en voici d'autres qui ne conviennent point à David. *Ils ont percé mes mains & mes pieds. Ils ont partagé mes veſtemens, & ils ont jetté le ſort ſur ma robbe.* Et quand cela auroit été accompli en ſa perſonne, on ne voit pas qu'on puiſſe appliquer à la délivrance temporelle de David, ces paroles ſi magnifiques: *Tous les bouts de la terre en auront ſouvenance, & ſe convertiront à l'Eternel; & toutes les familles des Nations ſe convertiront devant toi. Car la terre appartient à l'Eternel, & il domine ſur les Nations. Tous les gras de la terre ſe proſterneront devant lui. Tous ceux qui deſcendent en la poudre s'enclineront, même celui qui ne peut garantir ſa vie. La poſtérité lui ſervira, & ſera enrôllée au Seigneur d'âge en âge. Ils viendront & publieront ſa juſtice au peuple qui naîtra, d'autant qu'il aura fait cela.*

Eſt-il croyable que ces dernieres paroles, *D'autant qu'il aura fait cela*, ſe rapportent ſimplement à la délivrance de David, de-ſorte que les peuples viennent & publient la juſtice de Dieu au peuple qui doit naître, que tous les bouts de la terre en ayent ſouvenance

nance & ſe convertiſſent? En vérité, il faudroit renoncer à toute la bonne opinion qu'on a de ce Prophéte, & refuſer même de lui attribuer le ſens commun, pour s'imaginer que l'enveloppe de ſes paroles ne nous cache point de plus grand événement que celui de ſa délivrance temporelle; & que par conſéquent ce ne ſoit du Meſſie qu'il parle, n'y ayant ſans doute que le Meſſie, auquel un oracle ſi magnifique puiſſe convenir.

N'eſt-ce point encore à Jeſus Chriſt qu'on doit appliquer ces paroles du Pſeaume 69? *Je ſuis devenu eſtranger à mes freres*, &c. *Le zele de ta maiſon m'a rongé*, &c. *L'opprobre m'a rompu le cœur, dont je ſuis languiſſant*, &c. *Qui plus eſt, ils m'ont donné du fiel à mon repas, & m'ont abbreuvé de vinaigre.* David n'ayant pû dire cela de ſoi-même, que par une certaine extenſion de ſens, qui convient proprement & éxactement au Meſſie, & qui ne convient qu'à lui.

Enfin de quel autre que du Meſſie, peut-on entendre ces paroles d'Eſaïe? *J'ai expoſé mon dos à ceux qui me frappoient, & mes joües à ceux qui me tiroient le poil. Je n'ai point caché ma face arriere des opprobres & des crachats.* Car ſi tout cela n'eſt point arrivé au Prophéte, il faut qu'il parle en la perſonne de quelque autre; & quel peut être cet autre perſonne, ſi ce n'eſt le Meſſie? Chap. 50. v. 6.

Ainsi vous trouvez dans les oracles des Prophétes, toutes les circonstances de la mort de nôtre Messie, les pieds & les mains percées, le deuil extrême de ceux qui viennent à reconnoître qu'ils l'ont percé, cette triste exclamation de Jesus Christ attaché à la croix, *Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné?* la honte & l'opprobre qui accompagnent ses souffrances, le fiel & le vinaigre dont on l'abreuve, les crachats dont on le couvre, les blasphêmes de ceux qui lui insultent, qui se moquent de lui en secouant leurs têtes, & qui lui disent, *Il se confie en Dieu: qu'il le delivre, s'il prend en lui son bon-plaisir*; le partage de ses vestemens, & toutes ces circonstances jointes à la connoissance que les bouts de la terre en doivent avoir, & au salut des Nations qui viendront, & se convertiront, & publieront d'âge en âge la justice de Dieu au peuple qui naîtra.

LV. Il nous enseigne que sa mort sera agréable à Dieu; qu'aprés ses souffrances, il se verra de la postérité, & qu'il obtiendra le partage des puissans, aprés avoir mis son ame en oblation. Ce qui achéve de nous faire comprendre, que c'est de Jesus Christ que les oracles nous ont parlé, n'y ayant que Jesus Christ, dont la mort ait des rapports si justes & en si grand nombre avec la mort de celui que les Prophétes nous décrivent sous l'idée du Christ, ou du Serviteur

teur de Dieu qui devoit mettre son ame pour nous.

CHAPITRE XIII.

Où l'on examine les propheties qui marquent ce qui est arrivé au Messie aprés sa mort.

IL reste maintenant que nous trouvions dans les oracles des Prophétes, la sépulture de Jesus Christ, sa résurrection, son ascension, & sa séance à la droite du Pere.

Sa sépulture est clairement exprimée par ces paroles du 52. d'Esaïe. *Or on avoit ordonné son sépulchre avec les mechans; mais il s'est trouvé avec le riche dans sa mort.* Sur quoi nous ne nous arrêterons point, parce que nous avons déja expliqué cet oracle.

Pour sa résurrection, il est impossible de ne pas l'inférer des écrits des Prophétes, lors que d'un côté ils nous enseignent que le Christ doit être retranché de la terre des vivans, souffrant une mort honteuse & maudite; & que de l'autre ils lui attribuent une gloire & une domination éternelle; étant absolument impossible d'accorder ces deux choses, si ce n'est par sa résurrection.

Mais afin qu'on ne doute point, que ce ne soit du même Messie que les Prophétes ont prédit qu'il souffriroit la mort, & qu'il obtiendroit un Empire éternel; on doit se

ſouvenir, que dans le Chapitre 52. d'Eſaïe, il eſt dit d'une même perſonne, que nous avons déja prouvé être le Meſſie, qu'elle mettroit ſon ame en oblation pour le péché, & qu'en-ſuite elle ſe verroit de la poſtérité, & feroit proſpérer le bon-plaiſir de Dieu, &c. Ce qui ſuppoſe néceſſairement une réſurrection.

Et c'eſt ce que David, type du Meſſie, exprime excellemment au Pſeaume 16. en ces termes. *Car tu n'abandonneras point mon ame au ſépulcre, & ne permettras point que ton Saint*, ou *ton Bien-aimé*, ou *ton Debonnaire, ſente corruption.* Il paroit encore ici, que l'eſprit prophétique qui animoit le Prophéte, donnoit une étendüe à ſes conceptions & à ſes paroles, qui empêche qu'on ne puiſſe les rapporter à David ſeul. Car que voudroit dire le Prophéte, ſi cela étoit, que ſon ame, qui ſe prend ici pour le corps, ne ſeroit point miſe au ſépulchre; & que pour être l'Oint du Seigneur, ſon Saint ou ſon Bien-aimé, il éviteroit la mort? Mais y auroit-il rien de plus faux que cette penſée? puis que David eſt mort véritablement, & que ſon ſépulchre a demeuré parmi les Juifs juſqu'au tems de Saint Pierre, qui employoit ce même raiſonnement pour perſuader les Juifs incrédules. Cette preuve eſt d'autant plus démonſtrative contre les Rabbins, qu'ils reconnoiſſent que David a été le type du Meſſie, & que pluſieurs choſes

ſes ſont attribuées à celui-là, qui ne conviennent qu'à celui-ci: mais pour les autres incrédules, qu'ils voyent la réſurrection de Jeſus Chriſt clairement prédite au 52. Chapitre d'Eſaïe.

L'aſcenſion de Jeſus Chriſt, & ſa ſéance à la droite de Dieu, ne ſont pas marquées dans les oracles des Prophétes avec moins de clarté: mais comme le deſſein de rapporter tous ceux qui marquent ce double événement, nous meneroit trop loin; nous nous contenterons du Pſeaume 110. parce qu'il eſt tout-à-fait remarquable, & que d'ailleurs il n'eſt ſorte d'échapatoire que les Rabbins n'ayent inventé pour en détourner le ſens, & ſur tout pour expliquer ces premiéres paroles, *Le Seigneur a dit à mon Seigneur, Sieds toi à ma droite, juſqu'à ce que j'aye mis tes ennemis pour le marche-pied de tes pieds*, en-ſorte qu'elles ne ſoient point favorables à nôtre Meſſie.

Les uns veulent que ce Pſeaume ait été compoſé par Melchiſedec, ſur le ſujet de la victoire qu'Abraham remporta ſur les Rois qui avoient emmené Lot priſonnier: comme s'il y avoit dans le texte, *L'Eternel a dit à mon Seigneur Abraham, Sieds toi à ma droite, juſqu'à ce que j'aye*, &c. comme ſi Melchiſedec Sacrificateur du Dieu Souverain, béniſſant Abraham en cette qualité, & par conſéquent plus grand qu'Abraham à cet égard, pouvoit appeller raiſonnablement

ce Patriarche ſon Seigneur : ou comme ſi ces paroles, *L'Eternel tranſmettra de Sion le ſceptre de ta force*, convenoient au tems d'Abraham, où l'on ne faiſoit pas encore mention de Sion, ni de ſceptre, marque de Royauté ?

Les autres prétendent, que ce Pſeaume ait été compoſé par Eliezer ſerviteur d'Abraham ; & ſont réfutés par cette derniére conſidération, auſſi-bien que par tous les traits de la prophétie.

Les autres diſent avec auſſi peu de vraiſemblance, que David compoſa ce Cantique dans la veüe du Roi Ezéchias, dont il prédiſoit la gloire : comme s'il y avoit quelque apparence à dire, que David appelle Ezéchias ſon Seigneur ?

Enfin il y en a qui ſoûtiennent, que ce Pſeaume a été compoſé ſur le ſujet de David, par quelque Lévite qui voulut publier ſa gloire & ſa grandeur ; & comme veulent quelques autres, à l'occaſion du danger que courut David, lors qu'Abiſçaï le ſecourut, & le garantit de la javeline du Philiſtin Jiſçbibenob : ce qui obligea les gens de David à jurer, diſant, *Tu ne ſortiras plus avec nous en bataille, de-peur que tu n'eſteignes la lampe d'Iſraël.* 2 Sam. 21 : 15, 17, 18.

Mais quand on ne conſidéreroit que ces paroles, *L'Eternel l'a juré, & ne s'en repentira point : Tu es Sacrificateur à toûjours ſelon l'ordre de Melchiſedec* ; on voit bien que ce n'eſt point

point de David dont il eſt parlé dans cette Prophétie ; étant certain que David n'a été ni Sacrificateur, ni Sacrificateur éternel, ni Sacrificateur ſelon l'ordre de Melchiſedec.

CHAPITRE XIV.

Où l'on ſatisfait aux principales difficultés que l'on peut former ſur le ſujet des propheties qui regardent le Meſſie.

VOilà ce que nous avions à dire ſur les prophéties qui ont prédit le Meſſie que nous reconnoiſſons. Il faut maintenant écouter ce que l'incrédulité oppoſe, ou peut oppoſer à ces preuves.

I. Elle déſirera peut-être d'abord un plus grand nombre d'oracles qui rendent témoignage au Seigneur Jeſus. Mais qu'elle conſidére, qu'il n'y a point de Prophéte, ni preſque de Chapitre dans les révélations de chaque Prophéte, qui n'enferme quelque trait qui regarde le Meſſie.

II. Que ſi elle veut des prophéties plus particulariſées ; qu'elle conſidére que la perſonne ne pouvoit être mieux caracteriſée, ni les événemens plus circonſtantiés. Jeſus Chriſt eſt appellé Schilo, le Chriſt, un libérateur, un grand perſonnage qui doit venir dans la ſeconde maiſon, & en faire la gloire ; le Fils de Dieu, un Roi

éternel, un Sacrificateur selon l'ordre de Melchisedec, le Seigneur, le Dieu, le Sauveur de toute la terre, le Saint de Dieu, le Berger, le Conducteur, le Serviteur de Dieu, son Elû, celui en qui Dieu prend son bon-plaisir, le Fils de l'homme qui vient sur les nuées du ciel, & en même tems un ver, & non point un homme, l'opprobre des hommes, un homme de douleur, & sachant ce que c'est que de langueur, un agneau, une victime pour le péché. Pour les événemens, ils sont si circonstantiés, que celui qui lit les seules révélations d'Esaïe, croit voir un cinquiéme Evangile.

III. Peut-être vous défiez vous de ce que les caracteres du Messie, ou les circonstances de ces événemens sont recueillies de divers passages séparés & détachés les uns des autres. Mais outre que nous avons déja fait voir, que dans ces passages d'où nous les recueillons, il s'agit du Messie, la sagesse de Dieu a pourvû à ce qu'on ne pût nous faire de reproche à cet égard, & que nous ne pûssions rien désirer pour la conviction des incrédules. Car qu'y a-t-il de plus circonstantié que les oracles de Daniel? Et qui ne voit que le Chapitre 52. d'Esaïe contient l'abaissement de Jesus Christ, son opprobre, ses souffrances, sa mort, son sacrifice, sa sépulture, sa résurrection, son ascension, avec la propitiation de nos péchés & le salut des hommes, sans que par aucune subtilité on puisse s'empêcher de reconnoître, que tous ces caracteres si différens, & apparemment opposés, servent à marquer une seule & même personne.

IV. Vous désirerez peut-être, que ces caracteres qui marquent le Messie, fussent plus éclatans & plus remarquables. Mais étoit-il possible d'en assigner qui le fussent plus que le changement de l'alliance, la ruïne des quatre Monarchies qui avoient opprimé le peuple de Dieu, la conversion des Gentils, la désolation de Jérusalem & du Sanctuaire qui devoient s'ensuivre, l'éloignement du sceptre & du Législateur de Juda, la confusion des lignées, & la perte de leur liberté; l'établissement d'un Empire qui renfermeroit toute Nation, Tribu & Langue; la venüe d'un peuple de Saints qui devoient peupler toute la terre; la connoissance de Dieu remplissant la terre, les dons du Saint Esprit se répandant sur toute chair, suivant la prophétie de Joël, c'est-à-dire, sans égard au Peuple Juif plustôt qu'aux autres?

V. Mais, direz-vous, pourquoi Dieu n'a-t-il point marqué ces événemens avec tant de clarté & de précision, qu'il ait été absolument impossible de les révoquer en doute? Je répons, qu'il ne faut point que les prophéties soient conçûës avec tant de clarté, qu'elles donnent lieu aux hommes d'éviter, ou de changer l'événement. Mar-

quez le moment de la naiſſance de Jeſus Chriſt, vous donnez à Hérode plus de facilité d'éxécuter ſon mauvais deſſein. Caractériſez la perſonne du Meſſie, d'une ſorte qu'il ne puiſſe s'y méprendre: dites qu'il eſt le fils de Marie mariée à un charpentier nommé Joſeph, & qu'il repoſe dans une telle heure dans une crêche & dans une telle maiſon à Betléhem, mais que dans un tel tems il doit être porté en Egypte; vous donnez plus de facilité à Hérode d'aſſouvir ſa cruelle ambition, ou vous mettez la ſageſſe de Dieu dans la néceſſité d'inventer d'autres moyens pour ſauver ſon Fils, que ceux qu'elle avoit réſolu, ou que les Prophétes avoient déja prédits & déterminés. Ce rayon de lumiére qui naît de l'hiſtoire de l'Evangile, nous fait voir combien il eſt néceſſaire que les prophéties ſoient couvertes de quelque voile, avant que d'être accomplies. Que ſeroit-ce, ſi nous pénétrions dans le conſeil de Dieu, & que nous viſſions à-fond les deſſeins de ſa ſageſſe?

VI. On objectera peut-être, que les oracles qui marquent la venüe & le regne du Meſſie, parlent de cet événement comme devant faire la gloire du Peuple d'Iſraël, & l'eſclavage des Nations qui ſeront aſſujetties au Peuple Juif. Cela eſt faux: la venüe du Meſſie eſt marquée comme le bien des Juifs & des Gentils; car il eſt dit, que ces deux peuples n'en feront plus qu'un. La conversion des Gentils eſt même marquée comme un plus grand événement que le rétabliſſement des Juifs. Voici comment Eſaïe fait parler le Sauveur qui devoit venir. *Dont il m'a dit: C'eſt peu que tu me ſois Serviteur pour reſtablir les Tribus de Jacob, & pour reſtaurer les deſolations d'Iſraël: & pourtant je t'ai donné pour lumiere aux Nations, afin que tu ſois mon ſalut juſqu'aux bouts de la terre.*

VII. Mais d'où vient que les Prophétes préparent les Juifs à tant de gloire & de magnificence de la part du Meſſie, puis qu'à la venüe du Meſſie ils devoient être rejettés de l'alliance? On répond, que c'eſt à l'Iſraël ſelon l'eſprit, & non point à l'Iſraël ſelon la chair, que le Saint Eſprit avoit fait toutes ces promeſſes. Or l'Iſraël ſelon l'eſprit eſt compoſé de tous ceux qui ſont les enfans d'Abraham par la foi, ſoit qu'ils tirent leur naiſſance de ce Patriarche, ſoit qu'ils la tirent de quelque autre. En effet, voici comment Dieu unit les deux peuples dans les promeſſes qu'il leur adreſſe. *Pour certain l'Eternel conſolera Sion: il conſolera toutes ſes deſolations, & rendra ſon deſert ſemblable à Heden, & ſes landes au jardin de l'Eternel: joye & allegreſſe ſera trouvée en elle, & voix de melodie. Soyez donc attentifs à moi, mon Peuple, & me prêtez l'oreille, ma Nation. Car la Loi ſortira de moi, & j'eſtablirai mon jugement pour être lumiere aux peuples. Ma juſtice eſt prés: mon ſalut eſt venu en avant: & mes bras jugeront les peu-*

peuples ; & les iſles s'attendront à moi, & leur attente ſera en mon bras.

Voilà comment les deux peuples doivent s'attendre à ce grand ſalut. Mais qui ſont donc ceux qui ſont ſi ſouvent menacés dans les oracles des Prophétes ? Ce ſont les méchans, ceux d'entre les Juifs & les Gentils qui ſeront rebelles & incrédules. Remarquez donc que les Prophétes réüniſſent les bons de l'un & de l'autre peuple qui doivent être éclairés par le Meſſie, & leur adreſſent les mêmes promeſſes, les égalant en toutes choſes, les déclarant les enfans de la promeſſe, & leur donnant le nom de peuple de Dieu, d'Iſraël, de Jacob, de Juda ; & qu'ils réüniſſent auſſi les méchans qui doivent ſe trouver au milieu des deux peuples, & leur dénoncent les jugemens de Dieu, & les nomment les uns & les autres, du nom des Nations les plus déteſtées, comme de celui d'Edom, d'Aſſur, d'Egypte, &c.

C'eſt une vérité qui paroit aſſez dans ces paroles qui ſuivent celles que nous venons de citer. *Elevez vos yeux vers le ciel, & regardez en bas vers la terre : car les cieux s'en iront à neant comme de la fumée, & la terre ſera uſée comme un veſtement, & ſes habitans mourront pareillement : mais mon ſalut demeure à toûjours, & ma juſtice ne ſera point aneantie. Ecoutez moi, vous qui ſavez ce que c'eſt que de juſtice, peuple au cœur duquel eſt ma Loi, ne craignez point l'opprobre des hommes, & ne ſoyez point éperdus*

dus par leurs reproches. Car la tigne les rongera comme un veſtement, &c. mais ma juſtice demeurera à toûjours, & mon ſalut par tous âges.

Il eſt impoſſible de ne point penſer à cette réünion des fideles des deux peuples, lors qu'on lit ce que Dieu dit au Chap. 66. des révélations d'Eſaïe. *Mais quant à moi, voyant leurs œuvres & leurs penſées, le tems vient d'aſſembler toutes Nations & Langues. Ils viendront & verront ma gloire.*

Mais on ne peut s'empêcher de reconnoître auſſi, que ce même Prophéte ſépare les méchans qui doivent ſe trouver parmi les deux peuples, & qu'il en fait un corps auquel il dénonce ſes jugemens, lors qu'on l'entend parler ainſi. *Mais vous deſerteurs de l'Eternel, qui oubliez la montagne de ma ſainteté, qui dreſſez la table à l'armée des cieux, & fourniſſez l'aſperſion à autant qu'on en peut conter ; je vous conterai auſſi avec l'epée, & vous ſerez tous egorgés, parce que vous avez parlé, & je ne vous ai point repondu ; j'ai parlé, & vous n'avez point ecouté : mais vous avez fait cē qui me deplait, & vous avez choiſi les choſes auſquelles je n'ai point pris plaiſir. Pourtant ainſi a dit le Seigneur l'Eternel, voici mes ſerviteurs mangeront, & vous aurez faim : voici mes ſerviteurs boiront, & vous aurez ſoif : voici mes ſerviteurs s'ejoüiront, & vous ſerez honteux : voici mes ſerviteurs s'ejoüiront avec chant de triomphe, de la joye qu'ils auront au cœur ; mais vous crierez de la douleur*

que

que vous aurez au cœur, & hurlerez pour la froiſſure de vôtre eſprit, & laiſſerez vôtre nom à mes élûs, pour s'en ſervir aux execrations: & le Seigneur l'Eternel te fera mourir; mais il appellera ſes ſerviteurs d'un autre nom. Celui qui benira en la terre, ſera benit au Dieu de verité: & celui qui jurera en la terre, jurera par le Dieu de verité, &c. *Car voici je m'en vas créer nouveaux cieux & nouvelle terre, & les choſes precedentes ne ſeront plus ramentües, & ne reviendront plus au cœur: mais pluſtôt vous vous éjoüirez & vous égayerez à toûjours en ce que je m'en vas créer Jeruſalem pour n'être que joye, & ſon peuple pour n'être qu'allegreſſe,* &c.

Il n'y a ſans doute rien de plus convaincant que ces paroles, contre la prétention de ceux qui s'imaginent, que tout Iſraëlite bon ou méchant, aura part au ſiécle avenir, comme ils parlent. Car il paroit que Dieu ſépare ceux qu'il appelle ſes ſerviteurs, ſes élûs, de ces méchans Juifs qu'il a déja nommé des déſerteurs de l'Eternel qui ont oublié la montagne de ſa ſainteté: & comme il unit d'ailleurs les Nations qui doivent ſe convertir, & dont le Meſſie doit être l'alliance, la lumiére & le ſalut, à ces juſtes qui ſont parmi les Juifs; qu'il leur promet même gloire, mêmes avantages, & qu'il en fait un même corps; il s'enſuit que la diſtinction de l'Iſraël ſelon la chair, d'avec l'Iſraël ſelon l'eſprit, qui n'eſt que la ſéparation des Juifs fidéles & des Gentils convertis

tis faiſant un même corps, d'avec les Juifs impénitens & les Gentils rebelles & incrédules qui en doivent faire un autre, n'eſt point de nôtre invention, mais qu'elle eſt du Prophéte Eſaïe.

Il y a donc un peuple au milieu du peuple, un Iſraël au milieu d'Iſraël, & l'on peut dire, que tous ceux qui ſont de la race d'Abraham, ne ſont point compris au nombre des enfans d'Abraham.

Or ce fondement établi nous ſert à répondre à toutes les difficultés que les Juifs font naître ſur ce ſujet. Car ſi l'on objecte, que le Meſſie doit remener les Juifs à Jéruſalem; que depuis une nouvelle lune juſqu'à l'autre, & depuis un Sabbat juſqu'à l'autre, toute chair doit venir, & ſe proſterner devant la face de Dieu, &c. On répond premiérement, que cette eſpéce d'oracles ne peuvent point ſe prendre dans un ſens littéral; étant aſſez évident, que toute chair ne peut point venir à Jéruſalem de Sabbat en Sabbat, ou, comme il eſt dit ailleurs, que toutes les Nations de la terre ne peuvent point aborder à la montagne de Sion. Je dis bien davantage, & je ſoûtiens que l'accompliſſement de cette prophétie ſeroit impoſſible, quand même elle ſeroit limitée aux Juifs. Car puis qu'il s'agit là du regne glorieux du Meſſie, & qu'on prétend que tous les Juifs doivent voir la gloire de ce regne, & avoir part à la félicité de ce ſiécle aprés la

réſur-

résurrection ; comment conçoit-on que toute la multitude des Juifs qui seront morts, & de ceux qui vivront encore, puisse aborder à une ville, ou à une montagne proprement dite ?

On repond en second lieu, que cet oracle doit être entendu de-sorte, que les biens qu'il promet ne soient point promis aux méchans, mais seulement aux justes ; & que par conséquent il ne s'agit point là d'assembler tous les Israëlites tant bons que mauvais, pour aller à la montagne de Sion : mais qu'il doit être entendu de-sorte, que les biens qu'il promet soient promis aux fidéles & aux élûs de Dieu, pris tant des Juifs que des Gentils, puis que toute l'Ecriture nous enseigne, que Dieu se fera connoître alors aux uns & aux autres ; & qu'ainsi il s'agit ici d'une montagne qui répond à toutes les Nations, & non d'une montagne où une seule Nation va adorer ; d'une Sion céleste qui peut recevoir les élûs de Dieu qui viendront des quatres bouts de la terre ; & non pas d'une Sion terrestre & proprement dite, qui ne sauroit pas même contenir la postérité charnelle d'Abraham.

Il ne serviroit de rien de dire, que les méchans seront parmi les Gentils, mais qu'il n'y en aura point parmi les Juifs ; puis que les Rabbins reconnoissent eux-mêmes, que le siécle de la venüe du Messie sera un siécle de corruption & de débordement, & que le Prophéte suppose évidemment, qu'il y aura en Israël des méchans qui seront punis, lors qu'il dit en s'adressant aux déserteurs de l'Eternel, & à ceux qui ont oublié la montagne de sa sainteté, ce qui ne peut convenir qu'à ceux qui avoient connu l'Eternel en cette montagne. *Voici mes serviteurs s'ejouiront avec chant de triomphe, de la joye qu'ils auront au cœur ; mais vous crierez de la douleur que vous aurez au cœur, & hurlerez pour la froissure de vôtre esprit.* Prophétie où il s'agit évidemment du regne du Messie : ce qui paroit par ces paroles qui suivent, *Voici je m'en vas créer nouveaux cieux & nouvelle terre.*

VIII. Mais, direz-vous, si le dessein de Dieu avoit été qu'on se servît de cette double clef, d'Israël selon la chair & d'Israël selon l'esprit, & de sens figuré & de sens literal ; ne nous l'auroit-il point dit ? ne l'auroit-il point marqué dans les oracles des Prophétes ? Je répons qu'il l'a assez dit, & qu'il l'a assez marqué pour ceux qui ne s'aveuglent point volontairement eux-mêmes.

Quand même la distinction de l'Israël selon la chair & de l'Israël selon l'esprit auroit quelque chose de nouveau à l'égard de l'expression, il est toûjours certain, qu'elle n'est point nouvelle à l'égard de la chose ; puis que ce que nous appellons l'Israël selon l'esprit, n'est que le corps des justes ou des fidéles, tant Juifs que Gentils, dont le

Messie devoit être le salut & la lumiére, & qui sont si expressément séparés des méchans, & même des méchans Israëlites, dans les oracles que nous avons rapportés.

Et pour le sens figuré, la sagesse de Dieu a pourvû à ce qu'il nous fût facile de le discerner d'avec le sens litéral. Les paroles mêmes le découvrent assez souvent, ou la suite du discours le donne à connoître, ou la force du sens le met au jour: & quoi qu'il en soit, l'événement, qui est le plus juste & le plus facile commentaire des prophéties, le met en évidence.

On n'a pas beaucoup de peine à deviner qu'il y a une figure dans ces paroles: *Ejouïssez vous avec Jérusalem, & vous égayez, vous tous qui l'aimez, &c. afin que vous tétiez, & que vous soyez rassasiés des mamelles de ses consolations, afin que vous succiez, & que vous jouïssiez à plaisir de toutes les sortes de sa gloire. Car ainsi a dit l'Eternel, Voici je m'en vas faire découler vers elle la paix comme un fleuve, & la gloire des Nations comme un torrent débordé, & vous tétercz, & serez portés sur les côtés, & on vous fera joüer sur les genoux.* Cette figure est si évidente, qu'il est impossible d'y être trompé.

La suite du discours ne nous permet point de douter, que ces paroles du 9. d'Esaïe ne soient figurées. *Le loup habitera avec l'agneau, & le léopard gîstera avec le chévreau. Le*

veau & le lionceau, & autre bétail qu'on engraisse seront ensemble, & un petit enfant les conduira. La jeune vache paîtra avec l'ours, &c. L'enfant qui tête s'ébattra sur le trou de l'aspic. On ne nuira point, & on ne fera aucun dommage en toute la montagne de ma sainteté; car la terre aura été remplie de la connoissance de l'Eternel, comme le fond de la mer des eaux qui la couvrent.

Ces derniéres paroles, *Car la terre aura esté remplie*, &c. qui n'ont aucun rapport avec l'union & la paix des bêtes, nous montrent avec assez de clarté, que c'est là une description allégorique de la paix & de l'union qui doit être entre les hommes.

Nous n'avons pas de peine à donner un sens de figure à ces paroles du 2. Chapitre des révélations d'Esaïe, que la montagne de l'Eternel seroit élevée au dessus de toutes les montagnes de la terre. L'absurdité du sens litéral nous fait d'abord comprendre, qu'il faut avoir recours à un sens mystique.

Enfin l'événement ne nous permet point de douter, qu'il ne faille reconnoître une figure dans cet oracle si beau de Malachie. *Depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant, mon nom sera grand au milieu des Nations, & l'on offrira en tous lieux sacrifices de prospérité & oblation pure.* Car puis que nous avons vû que le nom de l'Eternel nôtre Dieu, qui n'étoit autrefois servi qu'en Israël, a été reconnu

& adoré depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant ; & qu'il est devenu l'objet de la confiance & de la dévotion de tant de Nations, qui ne le connoissant point auparavant, espérent en lui, le prient dans leurs besoins, le remercient du bien qu'elles reçoivent, & le reconnoissent pour l'auteur de leur joye & de leur salut ; ce qui fait l'essence de la véritable Religion, & qui vaut mieux que la graisse des bêtes & le sang des victimes : nous ne saurions douter que les Nations ne soient entrées dans l'alliance de Dieu. Quoi que nous ne voyions point pratiquer la Loi cérémonielle de Moïse, l'événement qui justifie la vérité de cette prophétie, nous en fournit l'intelligence, & nous fait voir, que c'est des sacrifices d'actions de graces, & de l'oblation pure de la priére, des aumônes & de la repentance, que Malachie a parlé dans cet oracle si magnifique & si beau.

Que si l'on ajoûte à toutes ces considérations, une remarque de feu Monsieur Pascal ; qui nous paroit fort essentielle ; savoir que la sagesse de Dieu a voulu mêler dans les prophéties ce qui regarde le regne spirituel du Messie avec ce qui concerne l'état temporel des Juifs ; soit pour attacher davantage le cœur des Juifs, & les obliger à conserver avec plus de fidélité des oracles qui enfermoient toutes leurs espérances, soit pour nous faire regarder l'état temporel des

des Juifs comme une belle image du regne spirituel du Messie, soit pour couvrir de quelques voiles la grace & la vérité qui ne devoient être clairement révélées qu'en Jesus Christ, soit pour se proportionner aux hommes de ce tems-là, & n'employer que les idées qui étoient dans l'esprit des Prophétes, & qui étoient connües & familiéres, soit pour éprouver les hommes, en présentant aux hommes spirituels le sens spirituel caché sous l'envelope des bénédictions temporelles, & permettant que les hommes charnels perdissent le bien spirituel, que leurs passions les empêchoient de discerner, & ne fussent touchés que des bénédictions temporelles ; nous ne serons point surpris que les Prophétes passent assez souvent de la considération des choses qui regardent l'Eglise & Jesus Christ, à la considération des choses qui regardent Juda & la République d'Israël.

Ainsi, trouvant peu ou point de difficulté dans la lecture des Prophétes, nous bénirons Dieu qui nous aura éclairés de sa lumiére, & nous aura conduit comme par la main de la révélation naturelle à la révélation Judaïque, & de la révélation Judaïque aux principes de la Religion Chrêtienne, pour acquiescer pleinement à celle-ci, & chercher en elle nôtre consolation, & nôtre joye.

Fin de la premiére Partie.

858. b. 11

TRAITÉ
de la Vérité de la
RELIGION CHRÉTIENNE.
SECONDE PARTIE.

Où l'on établit la Religion Chrêtienne par ſes propres caracteres.

M. VI



A ROTTERDAM,
Chez REINIER LEERS,
M. DC. LXXXIV.

MVSEVM
BRITAN
NICVM
9 W b

TRAITÉ de la Vérité de la RELIGION CHRÉTIENNE.

SECONDE PARTIE.

I. SECTION.

Preuves de la Religion Chrêtienne tirées du témoignage de ceux qui l'ont les premiers annoncée.

Dessein de l'Ouvrage.

NOus sommes descendus de cette proposition, Il y a un Dieu, jusqu'à celle-ci, Jesus fils de Marie est le Messie qui devoit venir. Il faut remonter maintenant de cette proposition, Il y a aujourdhui des Chrêtiens dans le monde, jusqu'à celle-ci, Il y a un Dieu qui a voulu se faire connoître par la Religion. Dans nôtre premiére Partie nous avons entrevû Jesus Christ, à la faveur de la lumiére de la nature & de la révélation de Moïse: mais à-présent nous allons comme tirer le rideau, pour faire voir en Jesus Christ un éclatde vérité,

& une abondance de lumiere, qui répandra un jour admirable sur la Religion de Moïse & sur la révélation de la nature, & qui confirmera excellemment la vérité de l'éxistence de Dieu.

Dans cette veüe nous ferons trois choses. I. Nous considérerons d'abord la premiére écorce de la Religion Chrêtienne, s'il m'est permis de parler ainsi; éxaminant toutes les preuves qui sont prises du témoignage extérieur que les premiers Chrêtiens lui ont rendu; considérant leur bon sens, leurs lumiéres, leurs préjugés, la situation de leur esprit, leur martyre, les motifs de ce martyre, &c. & cela avant que de venir à la considération de l'Ecriture du Nouveau Testament. II. Nous considérerons cette Ecriture, pour voir si elle est supposée, ou non: nous en éxaminerons la matiere: nous tâcherons & de la deffendre contre les soupçons des incrédules, en faisant voir qu'elle ne contient rien que de véritable; & d'en faire voir la divinité, par le caractere des choses qu'elle contient. III. Enfin nous tâcherons de faire connoître la moëlle du Christianisme, en découvrant son excellence, ses usages, ses utilités, sa fin, son génie, & généralement toutes les beautés qui lui sont propres & naturelles. C'est à quoi nous destinons les trois Sections qui partagent cette seconde Partie.

Cependant, comme un des plus dangereux préjugés des incrédules, est la crainte qu'ils

qu'ils ont qu'on ne veuille les tromper, en leur faisant embrasser par la foi des doctrines qu'on ne peut établir par la raison; & qu'il nous est avantageux de leur ôter cette pensée: nous voulons bien pour quelque tems douter de tout avec eux, & nous élevant par dégrés à la connoissance des faits qui établissent le Christianisme, ne recevoir les vérités, qu'à mesure qu'elles nous paroîtront évidentes.

CHAPITRE I.

Où l'on recherche d'où sont venus les Chrêtiens, & quelle est leur profession, en remontant jusqu'aux premiers siécles.

NOus supposons pour cet effet, qu'il y a des Chrêtiens dans le monde, & qu'il n'y en a pas toûjours eu. Cela m'apprend qu'il faut remonter jusqu'aux siécles passés, pour trouver l'origine de ma Religion. Je monte donc de siécle en siécle jusqu'à Constantin, sans trouver le moyen de m'éclaircir de ce doute.

Mais il faut un peu s'arrêter ici. La prospérité de ce Prince donne d'abord quelques soupçons; & l'on se défie d'un homme, qui étant le maître de la plus considérable partie de l'Univers, semble avoir pû établir la Religion Chrêtienne par la force, ou par l'adresse, la regardant peut-être comme plus

propre que la Payenne, à faire réüſſir les deſſeins de ſa politique.

Ce ſoupçon ne dure pourtant pas long-tems. Nous connoiſſons très-certainement, qu'il y avoit des Chrêtiens avant le ſiécle de Conſtantin. Les Auteurs Payens qui l'ont précédé, en parlent. Les Hiſtoriens Eccléſiaſtiques ne font que décrire leurs ſouffrances. Or bien que ces Hiſtoriens vécuſſent du tems de Conſtantin, ou même après lui, il faudroit ou qu'ils euſſent perdu la raiſon, ou qu'ils la ſuppoſaſſent perdüe dans les hommes de leur ſiécle, pour leur donner une hiſtoire de l'Egliſe Chrêtienne depuis les Apôtres juſqu'à Conſtantin, s'il eſtoit vrai qu'il n'y euſt pas eu de Chrêtiens avant ce Prince. Il faut donc eſtre tout-à-fait extravagant, pour s'arrêter à ce ſoupçon.

Mais je trouve ici quelque choſe de plus; c'eſt que d'un coſté les Chrêtiens qui vivoient avant Conſtantin, avoient entre leurs mains les livres du Nouveau Teſtament; & que de l'autre, ces Chrêtiens étoient ſi perſuadés de la vérité de la réſurrection de Jeſus Chriſt, de ſes miracles, de l'effuſion du Saint Eſprit ſur les Apôtres, & de tous les autres faits qui établiſſent la Religion Chrêtienne, qu'ils ne parlent d'autre choſe: leurs livres en ſont remplis: leur doctrine eſt toute établie ſur ce fondement. Ainſi, afin que Conſtantin eût ſuppoſé les faits qui établiſſent le Chriſtianiſme, il faudroit qu'il eût ſup-

ſuppoſé non ſeulement les livres du Nouveau Teſtament, mais encore les Ecrits de Clément, de Juſtin, d'Irenée, d'Athénagore, de Clément Aléxandrin, de Tertullien, d'Origene, & généralement de tous les Peres qui l'ont précédé; puis que ces Ecrits ont un rapport eſſentiel avec les faits qui établiſſent la vérité de la Religion.

Si nous montons un peu plus haut, nous verrons des Chrêtiens affligés pendant les trois premiers ſiécles, perſécutés par toute la terre, & d'une maniére très-cruelle & très-opiniâtre. On les fait mourir ſur les roües & ſur les échaffauts: on les tourmente par le feu: on les déchire par le fer: on leur coupe les parties du corps, l'une après l'autre: on les jette dans la mer & dans les riviéres: on les expoſe aux bêtes ſauvages: on les couvre de robbes enſouffrées: on les allume, & l'on s'en ſert pour éclairer les paſſans. Jamais on n'a vû les hommes ſi bien d'accord, que dans le deſſein de tourmenter les Chrêtiens; & le peuple, qui voit avec quelque mouvement de compaſſion les plus grands criminels ſur l'échaffaut, conduit les fidéles au ſupplice avec des cris d'allégreſſe.

Certainement il eſt difficile de n'avoir pas la curioſité de connoître un peu plus particuliérement des gens qu'on perſécute avec tant de fureur. Car, à voir toute la terre émûë d'une maniére ſi prodigieuſe contre une Secte, on la croiroit ennemie de tout le

genre humain, & ſortie de l'enfer pour le malheur commun des hommes.

Quel eſt donc le crime des Chrêtiens? On les accuſe d'impiété, de meurtre & d'inceſte. On prétend qu'ils violent le reſpect qui eſt dû aux Dieux; qu'ils tüent leurs enfans; qu'ils en font des repas après les avoir tués; & qu'enfin ils ſe mêlent confuſément le frere avec la ſoeur, & le fils avec la mere. *Tertullien, Apolog.*

Mais il y a d'abord peu d'apparence que les Chrêtiens ſouffrent la mort, & des tourmens plus cruels que la mort même, pour défendre une Religion qui les engageroit à commettre des actions ſi infames. Cette fermeté qu'ils témoignent au milieu des ſupplices, & qui a été reconnüe de leurs propres ennemis, s'accorde mal avec la volupté & les débauches dont on les accuſe.

D'ailleurs, interrogés ſur ces crimes, dont il faut qu'ils ſe juſtifient, ils nous montrent des Apologies de Juſtin, d'Athénagore & de Tertullien, par leſquelles ils demandent inſtamment au Senat & aux Empéreurs Romains, qu'on faſſe une éxacte recherche de leur vie, & qu'on leur faſſe ſouffrir des tourmens mille fois plus cruels que ceux qu'on leur fait endurer, s'ils ſont coupables de ce dont on les accuſe.

Ils nous montreront même une lettre de de Pline à Trajan, qui doit être regardée comme un monument authentique de leur innocence; puis que Pline y apprend à l'Em-

l'Empéreur, que s'étant enquis fort éxactement de la vie des Chrêtiens, il n'avoit trouvé autre choſe, ſinon qu'ils s'aſſembloient dans des lieux écartés ſur le point du jour, qu'ils faiſoient des priéres, & s'engageoient par un ſerment ſolemnel, à ne commettre point de meurtre, d'adultere, d'injuſtice, ni aucun autre crime. Ils nous produiront une réponſe de Trajan à Pline, par laquelle cet Empéreur ordonne qu'on ne recherchera plus les Chrêtiens à l'avenir, & qu'on ſe contentera de punir ceux qui ſe feront découverts eux-mêmes. Et afin qu'on ne puiſſe pas dire, que ces deux lettres ſont ſuppoſées; c'eſt Tertullien qui en parle, adreſſant ſon diſcours au Senat & à l'Empéreur Romain, à qui il ne pouvoit impoſer, ſans mettre en danger ſa tête, & ſans préjudicier à ſa Religion. *Tertullien, Apolog.*

CHAPITRE II.

Où l'on éxamine le martyre des premiers Chrêtiens.

MAis ce n'eſt pas apparemment l'innocence des premiers Chrêtiens que l'on s'aviſeroit de révoquer en doute; c'eſt pluſtôt de leur crédulité que l'on ſe défie. Il eſt certain en-effet, que leur conſtance naît de leur eſpérance, & que leur eſpérance vient de leur perſuaſion: mais qui

fait ſi leur perſuaſion eſt bien fondée? Qui doute qu'il n'y ait des Mahométans tellement perſuadés de la divinité de l'Alcoran, qu'ils ſouffriroient la mort pour confirmer cette erreur? La multitude des martyrs fait donc voir, qu'une infinité de perſonnes ont été fort perſuadées de la vérité de la Religion Chrêtienne: mais elle ne montre pas que leur perſuaſion fût bien fondée. Il faut donc aller plus loin.

Nous ne devons pas craindre de nous tromper, en ſuppoſant que les premiers Chrêtiens avoient quelque ſens commun. Des gens qui font profeſſion de ſe moquer de la pluralité des Dieux, & de tant de ſuperſtitions Payennes, qui étoient en-effet très-contraires au bon ſens; qui pratiquent une morale ſi ſage; qui ſont ſi réglés dans leur conduite; qui ont tant de haine pour les excès qui troublent la raiſon; qui ſe forment des idées ſi ſaines de la Divinité, en comparaiſon des autres hommes, ne doivent pas être privés de la lumiére naturelle. Or il eſt aſſez difficile de ſe perſuader, que des gens qui ont une étincelle de bon ſens, renoncent à leurs biens, & ſouffrent courageuſement la mort pour défendre une cauſe, s'ils n'avoient de puiſſantes raiſons pour la croire bonne.

Cette conſidération doit être ſoûtenüe par deux réflexions très-importantes. La premiére eſt, que ce ne ſont pas ſeulement ici

ici des gens, qui étant nés Chrêtiens, ſuivent aveuglément le préjugé de la naiſſance & de l'éducation. Il s'agit d'une infinité de perſonnes, qui de Payens ſe ſont faits Chrêtiens, & qui éxempts des préjugés favorables de la naiſſance & de l'éducation, & en ayant de tout contraires à la Religion Chrêtienne, veulent mourir pour elle après l'avoir connüe.

La ſeconde eſt, que la vérité de la Religion Chrêtienne eſt toute fondée ſur des faits. Si Jeſus Chriſt a fait des miracles, & ſi Jeſus Chriſt eſt réſuſcité, la foi des Chrêtiens eſt véritable. Si Jeſus Chriſt n'a point fait des miracles, & s'il n'eſt point réſuſcité, la foi des Chrêtiens eſt fauſſe. Sans mentir, il faudroit que ces hommes euſſent eſté des inſenſés, ou des frénétiques, pour ſortir d'une Communion floriſſante, pour revêtir l'opprobre & le nom de Chrêtiens, ſi vil & ſi mépriſé en ce tems-là, pour ſouffrir volontairement la perte de tous leurs biens, & pour mourir d'un genre de mort épouvantable, dans la ſeule intention de défendre une Religion fondée ſur des faits qu'on n'auroit eu aucune raiſon de croire véritables. Des gens qui ſont nés & qui vivent paiſiblement dans une Communion, peuvent croire aveuglément ce qu'on y croit: mais celui qui connoîtra tant ſoit peu comment eſt fait le cœur de l'homme, ne pourra s'imaginer, que des gens renoncent aux

aux préjugés de la naiſſance & de l'éducation, & faſſent violence à leurs plus chéres inclinations, pour embraſſer une foi perſécutée par les puiſſances, & pourſuivie par le feu, ſans l'éxaminer auparavant, & ſans ſavoir bien pourquoi ils l'embraſſent?

C'eſt le peuple, dira-t-on, à qui cela eſt arrivé, & ſon exemple ne tire point à conſéquence pour les perſonnes ſages. Oüi, mais le peuple a accoûtumé de ſuivre à cet égard la force, la proſpérité, la pompe & l'autorité; & de haïr la vérité même, lors qu'elle ſe trouve dénuée de tous ces ſecours. Comment ſe dément-il lui-même dans cette occaſion? Ou pourquoi le ſuppoſerions-nous contraire à lui-meſme contre toute apparence?

Que ſi nous croyons que le vulgaire des Chrêtiens ait entiérement manqué de raiſon en cela; je ne ſai comment nous en pourrons accuſer les premiers Docteurs de l'Egliſe, tels que ſont Clément, Polycarpe, Juſtin, Irenée, &c. Car d'un côté l'on ne peut douter, que ces hommes n'euſſent du bon ſens; les monumens qui nous reſtent d'eux le faiſant trop bien connoître: & l'on ſait de l'autre, qu'ils vivoient dans un tems ſi prochain de celui des Apôtres, qu'il eſt impoſſible qu'ils ayent été trompés à cet égard. Polycarpe avoit long-tems converſé avec Saint Jean: Irenée avoit vû Polycarpe: & Juſtin eſt plus ancien qu'Irenée.

Si

Si ces Docteurs s'étoient contentés de nous dire, que Jeſus Chriſt & les Apôtres ont fait des miracles, nous pourrions peut-être nous diſpenſer de les croire ſur leur parole: mais lors qu'ils ſouffrent la mort pour défendre la vérité de certains faits, dont il eſt impoſſible qu'ils ne fuſſent inſtruits; lors que je voi que Clément & Polycarpe, diſciples & contemporains des Apôtres, vont à la mort pour défendre une Religion eſſentiellement fondée ſur ces faits, c'eſt-à-dire, pour ſoûtenir que les Apôtres avoient reçû le don de faire des miracles, de parler des langues étrangéres, & de communiquer même ces dons, des faits avec leſquels la Religion Chrêtienne eſt eſſentiellement liée: j'avoüe que je commence à être convaincu. Examinons pourtant la choſe de plus près, & voyons ſi nous n'y trouverons pas quelque raiſon de douter.

CHAPITRE III.

Où l'on continüe à prouver la vérité de la Religion par des faits inconteſtables.

QUi nous a dit que Clément & Polycarpe ont ſouffert le martyre? Et quand ils l'auroient ſouffert, qui nous aſſûrera qu'ils n'avoient pas été trompés par les Apôtres? Qui ſait même s'ils ont jamais été?

On

On me diſpenſera bien ſans doute de faire de grands raiſonnemens, pour montrer que Clément & Polycarpe ont été, & qu'ils ont ſouffert le martyre. Euſebe, qui en fait l'hiſtoire, ne peut avoir ſuppoſé ce fait, à-moins qu'ils n'ait corrompu tous les livres des Peres qui l'ont précédé; car ils en font tous mention. Irenée, Juſtin, Clément Aléxandrin, &c. en parlent comme d'un fait connu. Le premier ſe vante en pluſieurs endroits de ſes Ecrits, d'avoir vû en ſa jeuneſſe Polycarpe: & ils ſouffrent tous le martyre à l'éxemple de ces premiers Chrêtiens.

Que les Apôtres ayent trompé Polycarpe & Clément, comme auſſi leurs autres diſciples, c'eſt ce qu'on peut encore moins ſuppoſer; puis que les Apôtres ſe vantent de pouvoir faire des miracles, de guérir les maladies, de parler toute ſorte de langues, & de communiquer même ces dons, qu'ils appellent les dons du Saint Eſprit. Il eſt abſolument impoſſible que Clément, Polycarpe & les autres s'y laiſſaſſent tromper, & ſur tout juſqu'à ſouffrir la mort, pour rendre témoignage à une Religion fondée ſur de pareilles impoſtures.

Mais d'où paroit-il que les Apôtres ſe vantaſſent de faire des miracles, & de communiquer les dons du Saint Eſprit? Outre que cela paroit de leurs Epîtres mêmes, qui ne peuvent eſtre ſuppoſées, comme nous le

le montrerons tantôt; cela paroit encore des Ecrits des premiers Docteurs de l'Egliſe; & enfin cela eſt évident de lui-même. Car comme l'on ne peut nier, qu'Aléxandre le Grand n'ait été, ſans détruire l'opinion que l'on a, que l'Empire de Darius fut renverſé par lui, ou que les Macedoniens ſubjuguerent l'Aſie ſous ſa conduite; parce que l'un de ces faits eſt fondé ſur l'autre: de-même on ne ſauroit penſer que la Religion Chrêtienne ſoit céleſte & divine, ſans croire les miracles de Jeſus Chriſt, ſa réſurrection, l'effuſion du Saint Eſprit ſur les Apôtres, & les dons miraculeux qui étoient communiqués aux fidéles. Car que ſeroit-ce que la Religion Chrêtienne ſans tous ces faits? Où ſeroit ſa divinité? En quoi conſiſteroient ſa force, ſes promeſſes & ſon eſſence? Puis donc que Clément & Polycarpe ont ſouffert le martyre pour la vérité de la Religion Chrêtienne, il faut qu'ils l'ayent ſouffert auſſi pour défendre la vérité de ces faits que nous venons de marquer: de ſorte que ces faits étant très-ſenſibles, & étant facile à Clément & à Polycarpe, de ſavoir ſi les Apôtres avoient le don de parler des langues étrangeres, de guérir les maladies, & de communiquer même ces dons extraordinaires, & de les rendre fort communs dans l'Egliſe, puis qu'ils ont vécu & converſé avec les Apôtres; on ne voit pas qu'il ſoit poſſible d'en révoquer en doute la vérité.

L'eſprit

L'eſprit humain, qui eſt ſi fertile en imaginations, peut former à-peine de doute, que nous puiſſions conſerver un moment ſur ce ſujet. Car s'il me vient dans l'eſprit, qu'on pourroit m'avoir fait un faux récit du martyre de Clément, de celui de Polycarpe, & de celui des ſucceſſeurs des Apôtres; je perds cette penſée, en conſidérant le nombre, la qualité & le conſentement des témoins qui m'apprennent ce fait. Les ſucceſſeurs de Clément & de Polycarpe ſouffriroient-ils un martyre effectif, à l'exemple de ces martyrs imaginaires? Imiteroient-ils ſi courageuſement un martyre fabuleux qu'ils auroient inventé? Si je croi que Clément & Polycarpe ont été trompés, que les Apôtres leur ont fait illuſion; on me fait voir que cela ne peut être, puis que les faits dont il s'agit, ſont des faits d'expérience ſi palpables & ſi ſenſibles, qu'il n'y a perſonne qui puiſſe s'y tromper. Si je doute enfin, que les Apôtres en ayent voulu perſuader la vérité; on me montre qu'il n'y a point de Chriſtianiſme ſans ces faits; & que les Apôtres n'auroient jamais établi de Religion Chrêtienne, s'ils n'avoient perſuadé aux hommes, que ces faits étoient véritables. Cette preuve recevra du jour de tout ce que nous dirons dans les Chapitres ſuivans.

Mais cependant ne pourrons-nous pas ſavoir ce que les ennemis des Chrêtiens en diſent?

diſent? Car il ſemble qu'il n'eſt pas juſte d'écouter les ſeuls Chrêtiens dans leur propre cauſe. La choſe n'eſt pas bien difficile. Porphyre, Celſus, Julien ſurnommé l'Apoſtat, ſe préſentent d'abord, pour ſoûtenir que Jeſus Chriſt a fait tous ſes miracles par une vertu magique, & que c'eſt un fantôme que les Diſciples ont vû, au lieu de Jeſus Chriſt réſuſcité. C'eſt ſur quoi je croi qu'on doit faire quelque réfléxion: car il eſt tout-à-fait remarquable, que des hommes qui étoient encore plus envenimés contre les Chrêtiens, que les incrédules d'aujourdhui, & qui étant dans des ſiécles plus proches de celui des Apôtres, pouvoient être mieux inſtruits de la vérité ou de la fauſſeté de ces faits, n'oſent pas les révoquer en doute, & ſont contraints de recourir à des fantômes & à des vertus magiques, pour ſe tirer d'embarras. C'eſt une choſe digne de conſidération, que Celſus, qui doutoit auparavant qu'il y eût des Magiciens, eſt contraint d'attribuer les miracles de Jeſus Chriſt à une vertu magique, comme Origene le lui reproche en quelque endroit.

Ainſi il nous paroit d'abord, que les premiers Chrêtiens étoient des gens de bon ſens, & des gens de bien; qu'une partie vivoit dans un tems ſi prochain de celui des Apôtres, pendant la vie deſquels toutes ces choſes s'eſtoient paſſées, qu'il ne ſe pouvoit

qu'ils n'en ſceuſſent la vérité ; que cependant ils ont ſouffert la mort pour ſéeler la vérité d'une Religion fondée ſur ces faits, & que leurs ennemis n'ont oſé entiérement les révoquer en doute.

Cependant je ne me rend pas encore ; il faut s'élever un peu plus haut, & s'arrêter à la fin du premier ſiécle, qui eſt le tems auquel St. Jean vivoit encore, le dernier des Apoſtres, & auquel Polycarpe & Clément, dont nous avons déja parlé, fleuriſſoient : auſſi ce ſera là nôtre point fixe dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE IV.

Où l'on continüe d'établir la verité de la Religion par des faits qui ne peuvent être conteſtés.

IL y a cent ans qu'il n'y avoit point de Chrêtiens dans le monde ; & aujourdhui il s'en trouve par tout, à Rome, à Antioche, à Aléxandrie, à Corinthe, à Epheſe, dans l'Eſpagne, dans les Gaules. Ce progrès me ſurprend, mais il ne me convainc pas de la vérité de la Religion Chrêtienne, parce que la Mahométane s'eſt établie en moins de tems encore. Il faut donc porter ſa veüe plus loin, & conſidérer que non ſeulement la foi des Chrêtiens n'a pas le ſecours de la politique & de l'autorité, mais qu'elle eſt embraſſée malgré les réſiſtances de l'une & de l'autre. C'eſt

C'eſt une choſe bien remarquable, que toutes les autres Religions ſe ſoient établies à la faveur des proſpérités éclatantes, comme la Mahométane & la Payenne, & par l'adreſſe de perſonnes élevées en dignité ; & que le Chriſtianiſme au-contraire ſe ſoit rendu le maître en un ſi petit eſpace de tems, du cœur & de l'eſprit des hommes, lors qu'il n'eſt accompagné que de miſére & d'opprobre, & que les Princes de la terre employent toute leur adreſſe à l'anéantir dans ſa naiſſance, & inventent pour cet effet des maux & des ſupplices, qu'aucun autre intéreſt n'a jamais fait inventer.

Nous pourrions douter que les Chrêtiens ayent ſouffert de ſi cruelles perſécutions, ſi les livres des Payens ne nous en inſtruiſoient eux-mêmes, & ſi nous n'en voyions une preuve bien claire dans les plaintes que les plus anciens des Peres en formoient, leſquels n'étoient pas aſſez extravagans, pour ſe plaindre publiquement d'une perſécution imaginaire, lors qu'il étoit même dangereux de ſe plaindre d'une perſécution véritable.

Là-deſſus je veux ſavoir quelle eſt la foi des Chrêtiens, quelle eſt cette doctrine qui leur fait tout ſouffrir & tout abandonner ; & je trouve avec une ſurpriſe extrême, qu'ils croyent qu'un Crucifié eſt le Fils de Dieu, qu'un homme qui a été pendu & attaché à une croix, eſt le ſouverain Juge du

monde, & l'objet de nôtre adoration. C'eſt ici où j'avoüe qu'il m'eſt impoſſible de ne pas reconnoître quelque choſe de ſurnaturel. Car quand des hommes d'une auſſi petite apparence, qu'étoient ceux qui ont les premiers annoncé l'Evangile, auroient pû balancer, ſans faire aucun miracle, l'autorité des Pontifes & des Empéreurs, & toute la gloire & la magnificence du Paganiſme, qui ſont, comme chacun ſait, des objets ſi proportionnés au cœur mondain & ambitieux des hommes; comment conçoit-on qu'ils euſſent pû perſuader ſans le ſecours des miracles, un paradoxe auſſi choquant, & qui paroit d'abord auſſi horrible que celui-ci : le Fils de Dieu attaché à une croix?

On ne peut ſe perſuader, ſans ſe faire violence, que des hommes qui étoient accoûtumés dès leur jeuneſſe, à ſe repréſenter leurs Divinités comme ce qu'ils pouvoient ſe figurer de plus grand & de plus glorieux, & qui donnoient le nom de divin aux choſes qu'ils vouloient répréſenter comme ſouverainement belles & magnifiques; ſubſtituent à toutes ces grandes idées, celle d'un Dieu pendu, & mourant d'un genre de mort infame; qu'il n'y ait pas un ſeul homme, mais une infinité d'hommes, qui paſſent ainſi dans un ſentiment qui détruit d'abord tous leurs préjugés & toutes leurs idées; que ce ne ſoit pas peu-à-peu, inſenſiblement,

ment, & dans l'eſpace de pluſieurs ſiécles que cela ſe fait, mais dans un petit nombre d'années, & avec une incroyable rapidité; qu'il ſe faſſe par le miniſtere de perſonnes viles, ſans puiſſance & ſans autorité; & que l'attachement qu'on a pour une doctrine qui paroit d'abord aux hommes ſi monſtrueuſe, les porte à ſouffrir la mort pour ſa deffenſe, après avoir renoncé à leur fortune, à leur réputation & à leurs plaiſirs.

Mais ne me préoccupé-je point, croyant voir diſtinctement ce que je ne voi qu'avec confuſion? Il faut encore ſe défier de ſoi; & bien que je faſſe trop d'honneur à l'erreur, par le ſoupçon que j'ai qu'elle peut être ſi bien ſuivie, ſi liée avec les principes du ſens commun, & enveloppée de tant d'apparences de vérité; je ne veux pas perdre néanmoins mes doutes pour tout ce qui a été dit.

Je voi donc que la Religion Chrêtienne s'eſt établie dans le monde depuis cent ans. Je ſai que les Chrêtiens croyent en un Jeſus Chriſt crucifié. Je n'ignore pas que cette opinion n'eſt pas née dans leur eſprit, ſans qu'ils en ayent ouï parler. Je ſuis perſuadé que ce ne ſont pas les Prêtres Payens, ou leurs Conducteurs ordinaires qui leur ont enſeigné cette doctrine, puis qu'ils s'en déclarent d'abord les ennemis. Il faut donc, malgré que j'en aye, que j'ajoûte foi, du-

moins en quelque choſe, au rapport que me font unanimement tous les anciens Docteurs de l'Egliſe, qui eſt que certaines perſonnes qu'on appelle les Apôtres & les Diſciples de Jeſus Chriſt, s'en allérent prêcher par tout l'Univers, que Jeſus Chriſt étoit le Fils de Dieu, & le Meſſie que Dieu avoit promis aux Juifs.

Ces vérités fondamentales demandent pourtant un plus particulier examen. Il faut faire voir un peu plus diſtinctement, ſi les Apôtres ont été, d'où ils ſont ſortis, ce qu'ils ont prêché, & qu'elles étoient leurs qualités. C'eſt ce que nous allons voir, en prenant pour principe certain, qu'au tems que nous avons choiſi pour nôtre point fixe, les Chrêtiens avoient entre leurs mains l'Ecriture du Nouveau Teſtament. Je n'examinerai pas maintenant, ſi cette Ecriture eſt ſuppoſée, ou ſi elle ne l'eſt pas. Je prétens raiſonner quelque tems indépendemment de cet examen. Car ſuppoſée, ou non, elle pourra nous apprendre certains faits inconteſtables, qui nous ſerviront enſuite de lumiére dans nos recherches.

CHA-

CHAPITRE V.

Où l'on montre que tous les faits de l'Ecriture du Nouveau Teſtament ne peuvent être ſuppoſés.

SI l'Ecriture du Nouveau Teſtament eſt ſuppoſée, le deſſein de ceux qui ont fait cette ſuppoſition ne pouvant être que de la faire paſſer pour véritable, on doit préſumer qu'ils auront voulu appuyer leurs fables ſur quelque fondement bon ou mauvais. Ainſi l'on a raiſon de croire, que quand ils auroient inventé tout ce qu'ils rapportent, ils n'ont pas du-moins inventé les noms, la patrie & la perſonne de Jeſus Chriſt & des Apôtres, ſous les noms deſquels ils parlent, & à qui ils attribüent l'établiſſement de la Religion Chrêtienne.

En-effet, avec quelle apparence voudroient-ils faire adorer un homme Juif appellé Jeſus, fils de Marie, Galiléen, qui fut crucifié à Jéruſalem, qui avoit pluſieurs Diſciples, dont les noms ſont rapportés; ſi les Juifs pouvoient les convaincre d'abord de la fauſſeté de tous ces faits, en produiſant le témoignage des gens de leur Nation, qui leur auroient dit en foule, que Jeſus & ſes Diſciples n'étoient que de vains noms; & ſi l'on n'eût eu qu'à conſulter tous les regiſtres, où Auguſte avoit fait enrôller

tous les Juifs du tems de Cyrenius, & où Jesus Christ devoit se trouver enrôllé, aussi-bien que les autres ?

C'est comme si l'on faisoit aujourdhui un livre rempli de beaux préceptes de morale qui seroient mêlés avec des faits fabuleux, qu'on voulût faire passer pour la doctrine d'un homme divin & extraordinaire, qui résuscita plusieurs morts au commencement de ce siécle, guérit toutes sortes de maladies, calma les vents & la tempête, & donna à plusieurs de ses Disciples le pouvoir de faire des miracles ; qui fût pris & mis à mort en Allemagne, & dont les Disciples qui portoient tels & tels noms, qui étoient nés dans un tel & dans un tel païs, vinrent en France, se répandirent dans les autres parties de l'Europe pour prêcher sa doctrine, & moururent tous pour sa deffense. Que pensez-vous de cette fable ? Comment croyez-vous qu'elle fût regardée, sinon comme un Systeme de faussetés sensibles ? Comment pensez-vous qu'en parlassent ceux qu'on accuseroit d'un parricide si exécrable ? Ils diroient qu'on veut les noircir par des fictions. Les Juifs cependant ne se deffendirent jamais par là. Ils avoüent que Jesus Christ a été, & que leurs Peres l'ont fait mourir. Ils ne nient aucune circonstance de sa vie, de son ministere, ou de sa mort, que celles qui peuvent le faire passer pour le Fils de Dieu. Mais voici qui est plus clair & plus démonstratif. Ou

Ou cette Ecriture, que vous croirez supposée, ou non supposée, a semé elle-même la doctrine Chrêtienne dans le monde, étant portée en divers lieux, sans qu'il y eût eu auparavant aucuns Apôtres qui eussent prêché dans les diverses parties du monde : ou cette Ecriture a été composée, après que les Apôtres eurent porté leur doctrine dans les diverses parties de l'Univers. Je ne voi point de milieu.

Si l'Ecriture a instruit les hommes de la doctrine Chrestienne, avant qu'aucuns Apôtres eussent été prescher par l'Univers ; comment aura-t-elle persuadé aux Romains, que Saint Paul, qui n'est qu'un nom, leur avoit écrit une Epître ? à Antioche, que Saint Pierre avoit été dans leur ville ; aux Galates, que Saint Paul leur avoit évangélisé ; à toute la Judée & à la Galilée, que Jesus Christ y avoit presché avec ses Disciples ; à Jérusalem, qu'il y avoit été condamné à mort par le Sanhédrin ? &c.

Et si l'Ecriture a été recueillie en divers livres, ou composée après que les Disciples de Jesus Christ eurent presché dans les diverses parties du monde ; il s'ensuit donc qu'il y avoit eu auparavant des Apôtres, qu'il y a eu un Jesus Christ crucifié, que l'on croyoit Fils de Dieu & le véritable Messie selon la foi des Chrestiens.

Ainsi, soit que cette Ecriture soit suppo-

ſée, ſoit qu'elle ne le ſoit pas, je ſuis aſſûré qu'elle rapporte certains faits fondamentaux qui ſont néceſſairement véritables. On ne peut douter, que Jeſus n'ait été, qu'il n'ait habité à Nazareth, & qu'il n'ait été crucifié à Jéruſalem. Je ne doute point, que Pierre, Jacques & Jean n'ayent été des peſcheurs, qui le ſuivirent de Galilée, & qui annoncérent l'Evangile après ſa mort en divers endroits de la terre. Pourquoi douterois-je moi ſeul de ce dont on n'a jamais douté ni parmi les Chrêtiens, ni même parmi les Juifs, & dont les incrédules ne doutent pas même aujourdhui?

Arrêtons nous ici. Jeſus fils de Marie veut paſſer pour le Fils de Dieu, ou, ſi l'on veut, pour le Meſſie, dans un coin de la Judée. Il eſt ſurprenant, qu'un homme né dans une condition obſcure, & qui a exercé toute ſa vie le meſtier de charpentier, comme ſes ennemis le lui reprochent, s'aviſe de vouloir paſſer pour le Meſſie, lequel, ſelon le préjugé de ce tems-là, devoit être environné d'un éclat & d'une proſpérité temporelle. Cependant je ne croi pas que nous devions terminer là nos recherches.

Ce Jeſus, quel qu'il ſoit, & quelque idée qu'on s'enforme, aſſemble des Diſciples, & les prend parmi des peſcheurs ſur les bords du lac de Généſareth, dans les villages de la Galilée, & quelquefois parmi

mi les Publicains, qui étoient l'éxécration du peuple, comme les premiers ennemis de la Religion Chreſtienne le lui ont reproché. Ces hommes qui le ſuivent n'ont ni naiſſance, ni éducation, ni lettres, ni politeſſe. Ils ne connoiſſent ni le cœur, ni les inclinations des hommes, ni l'intéreſt politique des Princes, ni ce qu'il y a de plus élevé dans la morale des Stoïciens, ou de plus caché dans les maximes des Sages. Ce ſont des perſonnes ſimples, & nous avons là-deſſus l'aveu des ennemis mêmes des Chrêtiens. *Origen. contr. Celſ. lib. 16.*

Je ne veux pas examiner ici, par quel motif ils s'attachent à Jeſus Chriſt, ni de quelles raiſons Jeſus Chriſt ſe ſert pour les engager à le ſuivre. Ils ſont hommes ignorans, ils attendent le Meſſie ſelon le préjugé commun de ce tems-là; & par conſéquent il ſemble d'abord, qu'on puiſſe les accuſer de s'être laiſſé tromper à cet égard.

Mais je trouve d'abord ici un ſujet de ſurpriſe; c'eſt que ces perſonnes ſimples, qui avoient ſans doute conçû une idée fort magnifique de leur Meſſie, & qui s'imaginoient qu'il leur diſtribüeroit des couronnes, pour ainſi dire, comme nous apprenons que ç'a été là de tout tems l'enteſtement des Juifs; que ces perſonnes ſimples ſe contentent de l'extérieur & de la baſſeſſe apparente d'un homme, qui prend une toute

te

te autre forme que celle d'un Conquérant.

On ne peut nier, que Jesus n'ait été dans la bassesse & dans la pauvreté, lors qu'il appella ses Disciples; puis que c'est là un des reproches que lui font Celsus, Porphyre & Julien l'Apostat; & que ce fait est un de ceux qu'on ne voudroit point supposer, quand on le pourroit, & qu'on ne pourroit point supposer, quand on le voudroit. Il est sans difficulté, que les Juifs attendoient & ont toûjours attendu un Messie triomphant. Il est donc vrai que les Disciples s'attachent à Jesus Christ, malgré les préjugés dont ils étoient prévenus dès leur naissance: cela est assez surprenant.

Les Disciples ne trouvant point en Jesus, cette gloire & cette puissance temporelle dont ils étoient persuadés que leur Messie seroit revestu, s'imaginent sans doute, que ce que leur Maître ne possède pas encore, il le possédera à l'avenir. Ils ne doutent pas qu'il ne doive rétablir le Royaume d'Israël, & surmonter les ennemis des Juifs. C'est dans cette pensée, qu'ils commencent à disputer entre eux de la primauté. Ils veulent savoir lequel sera le plus grand au Royaume des cieux, c'est-à-dire, dans l'Empire floriſſant du Messie, qu'ils appellent le Royaume des cieux, à l'exemple de Daniel le Prophéte. Il y en a même qui demandent à Jesus d'être placés à sa droite & à sa gauche, lors qu'il seroit parvenu à cet état de gloire.

Je ne reçois point maintenant ces faits, parce que l'Ecriture du Nouveau Testament me les apprend, mais parce que je les trouve conformes à la tradition des Juifs & au bon sens. Le sens commun nous dit, que les Disciples ne s'attachérent à Jesus que sous quelque espérance. Or que pouvoient-ils espérer de celui qu'ils regardoient comme le Messie, que ce qu'ils attendoient du Messie même, qui étoit une délivrance & une prospérité temporelle?

Mais pour n'avancer rien de douteux, ou de tant soit peu incertain, je dis que les Disciples regardoient Jesus Christ comme un Messie, & qu'ils ne pouvoient le regarder comme un Messie, que dans le sens des Juifs, ou dans le sens des Chrêtiens, c'est-à-dire, comme un libérateur temporel, ou comme un libérateur spirituel; & qu'ainsi, dans quelque sens qu'on le prenne, ils devoient espérer quelque chose de lui. Voyons où nous conduira cette double veüe.

Comme les Disciples sont préoccupés de la pensée que Jesus est leur Messie, c'est-à-dire, celui qui doit élever leur Nation au comble de la gloire & de la prospérité; on prend ce Jesus, & on l'attache à la croix, lui faisant souffrir une mort qui passe pour infame parmi toutes les Nations, & qui est particuliéremeut maudite dans leur Loi.

Quel

Quel coup de foudre pour des gens remplis de ſi belles eſpérances! Ils ſont perſuadés depuis long-tems, que le Meſſie doit paroître dans un état glorieux, qu'il doit renverſer l'Empire de Céſar & la grandeur Romaine, pour rendre les Juifs les maîtres de l'Univers. Ils attendent tout cela de Jeſus: & Jeſus eſt deshonoré par un ſupplice infame qu'on lui fait ſouffrir. La Nation des Juifs elle-même le ſacrifie, & le ſacrifie à Céſar: elle le livre aux Romains pour le faire mourir. Aucune puiſſance ne le délivre de la main des bourreaux. Il meurt, & ſes Diſciples l'apprennent, ou en ſont les témoins. Certes je ne voi pas qu'ils puiſſent déſormais conſerver leurs prétentions. Ils peuvent être affligés de perdre une ſi belle eſpérance: mais enfin, il faut qu'ils la perdent. Ils peuvent haïr la paſſion des principaux Sacrificateurs & du Sanhédrin, qui leur a ôté un Maître qu'ils aimoient: mais il faut qu'ils ſe déſabuſent de l'opinion qu'ils avoient de lui. Auſſi n'y a-t-il rien de ſi vrai-ſemblable, que ce que Saint Luc leur fait dire dans leur affliction & dans leur étonnement. *Or eſperions-nous que ce fût celui qui devoit delivrer Iſraël; & avec tout cela c'eſt aujourdhui le troiſiéme jour que ces choſes ſont arrivées.*

Luc. 24: 21.

Mais ils n'auront pas eu ce préjugé, ſi l'on veut. Il ſuffit que les Diſciples ayent regardé Jeſus comme le Meſſie. Que ce ſoit au

au ſens des Juifs, ou au ſens des Chreſtiens, il n'importe: car ſi c'eſt au ſens des Juifs, ils s'imaginoient que Jeſus éléveroit la gloire des Juifs à ſon plus haut degré, bien-loin de concevoir qu'il pût être mis à mort par les Juifs mêmes: & ſi c'eſt au ſens des Chrêtiens, ils ont dû croire que s'il mouroit, il ſe reléveroit du tombeau, & en reléveroit ſes fidéles; puis que toute la Religion Chrêtienne roulle eſſentiellement ſur ce fondement.

Ainſi les Diſciples préoccupés du préjugé général des Juifs, n'ont pû s'empêcher de le perdre, en voyant mourir Jeſus: & les Diſciples préoccupés du ſens des Chrêtiens, n'ont pû s'empêcher d'eſtre déſabuſés, en voyant que Jeſus Chriſt ne réſuſcitoit pas.

Que doit-on penſer de quelques peſcheurs & gens de néant, comme les ennemis du Chriſtianiſme les qualifient, qui n'ont pas eu l'aſſûrance d'accompagner leur Maître, lors qu'ils le croyoient le Meſſie, mais qui l'ont abandonné aux bourreaux; & qui voyent maintenant qu'ils s'étoient trompés ſur ſon ſujet? Avec quel ſoin vont-ils ſe cacher, pour dérober aux hommes la connoiſſance de leur confuſion & de leur déplaiſir? Voyons ce qui en eſt, & conſultons l'événement pour le mieux ſavoir.

Quelques ſemaines après la mort de Jeſus Chriſt, ſes Diſciples paroiſſent publiquement

ment à Jeruſalem, & ſoûtiennent qu'ils ont vû leur Maître réſuſcité, qu'ils ont parlé à lui, qu'ils l'ont touché, qu'ils ont mangé avec lui, & qu'il a converſé avec eux l'eſpace de quarante jours depuis ſa réſurrection, & qu'en-ſuite il eſt monté au ciel à leurs yeux. On ne doutera point, que ce n'ait été là le témoignage des Diſciples, ſi l'on conſidére que c'eſt là la foi des premiers Chreſtiens fondée ſur ce témoignage.

Certainement on ne ſe ſeroit jamais attendu à ce retour. Les Diſciples diſent que Jeſus eſt le Meſſie: mais le peuvent-ils croire encore, eux qui l'ont vû mourir? Ou s'ils ne le croyent point, comment ſont-ils plus hardis à ſoûtenir une impoſture, qu'ils ne l'ont été à ſuivre leur Maître, lors qu'ils le regardoient comme le vrai Meſſie? Comment des peſcheurs, des peſcheurs conſternés, des peſcheurs qui doivent reconnoître avec confuſion qu'ils ont été trompés, des peſcheurs timides, pourroient-ils inventer une fable, la prêcher avec tant de confiance, la ſoûtenir avec tant de hardieſſe, & s'expoſer aux tourmens & à la mort même, pour défendre une fiction incroyable? Peut-il tomber dans l'eſprit d'un ſeul, qu'ils pourront ſéduire les hommes en faiſant ce faux rapport? Et quand cela tomberoit dans l'eſprit d'un ſeul, les autres ſeroient-ils aſſez extravagans pour approuver ſa penſée?

ſée? Se ſont-ils imaginés qu'on les croira ſur leur parole? Ne craignent-ils plus ce Sanhédrin qui a fait mourir leur Maître? Croyent-ils pouvoir dire impunément aux Juifs, qu'ils ont fait mourir leur Meſſie? Eſt-ce qu'ils ne voyent point à combien de maux & de traverſes une telle fable va les expoſer? Ou le voyant, deviennent-ils tout-d'un-coup courageux, pour ſoûtenir leur impoſture? Eſt-il poſſible qu'aucun d'eux ne ſe dédiſe, qu'aucun ne ſe coupe, & qu'ils dépoſent unanimement, malgré les ſupplices, un fait qu'ils ſavent bien qui eſt faux & chimérique? C'eſt, ſans mentir, ce que je trouve fort ſurprenant; ou plûtôt, c'eſt ce qui me paroit ſi abſurde, que je doute que les incrédules pûſſent ſe le perſuader, s'ils vouloient y faire quelque réflexion.

Mais continuons à nous défier de nous-mêmes: n'ai-je point fait quelque fauſſe ſuppoſition dans ce que je viens de dire? Repaſſons ſur les principes que nous venons d'établir.

Plus je les conſidére, & moins je voi comment nous en pourrions révoquer en doute quelqu'un. Nierai-je que Jeſus ait été, qu'il ait eu des Diſciples, & que ces Diſciples l'ayent crû d'abord le Meſſie? Mais douterai-je moi ſeul d'un fait, dont les Thalmudiſtes, Julien, Porphyre, & tous les ennemis du Chriſtianiſme ſont toûjours

convenus ? Et puis j'ai déja fait voir l'abſurdité de cette penſée.

Douterai-je que ſi Jeſus eſt mort, & n'eſt point réſuſcité, les Diſciples ne ſe ſoient déſabuſés par cela même, de l'opinion qu'ils pouvoient avoir eu, que Jeſus étoit le Meſſie, le Fils de Dieu ? Mais ou ils n'ont rien entendu par ces deux termes, *le Meſſie, le Fils de Dieu*; ou ils ont entendu tout autre choſe qu'un homme, qui après avoir été crucifié, demeurât pour toûjours ſous l'empire de la mort.

Nierai-je que les Diſciples ayent annoncé la réſurrection de Jeſus Chriſt, après qu'il eût été crucifié par les Juifs ? Mais la choſe parle. Toute la terre a ouï parler de la prédication des Apôtres qui annonçoient Jeſus Chriſt réſuſcité; & c'eſt ſur leur témoignage qu'on a crû.

Croirons-nous que les Diſciples de Jeſus laiſſérent paſſer un fort long eſpace de tems, comme vingt, trente ans, après que leur Maître eut été crucifié; & qu'alors s'étant fortifiés, & ayant eu le loiſir de concerter une impoſture, ils parurent tout-d'un-coup dans le monde, & prêchérent que Jeſus étoit réſuſcité ? Mais ſi cela étoit, comment ceux qui ont écrit, ou ſuppoſé les livres du Nouveau Teſtament, auroient-ils pû faire accroire que les Diſciples de Jeſus annoncérent ſa réſurrection quelques ſemaines après qu'il eut été crucifié ? Comment

ment les Juifs ne ſe ſont-ils jamais aviſés de démentir nôtre Ecriture à cet égard ? Comment célébre-t-on parmi les Chrêtiens, deux Feſtes qui ſe ſuivent, dont l'une fait commémoration de la mort & réſurrection du Seigneur, & l'autre de la deſcente du Saint Eſprit ſur les Apôtres, qui leur fut donné pour aller évangéliſer en tous lieux ? Comment, ſi les Diſciples avoient annoncé la réſurrection de leur Maître long-tems après ſa mort, ne leur auroit-on point dit; Qu'avez-vous fait depuis que vôtre Jeſus a été crucifié ? Pourquoi ne réſuſcitoit-il pluſtôt ? Ou pourquoi annoncez-vous ſa réſurrection ſi tard ? Comment les Juifs auroient-ils été obligés de dire, que les Diſciples avoient enlevé ſon corps, ſi ſa réſurrection eût été ſi tard annoncée ? Comment quelques années après la mort de Jeſus Chriſt, voyez-vous par tout des Egliſes Chrêtiennes établies par le témoignage & la prédication des Apôtres ?

Croirai-je que c'eſt par un eſprit de vanité, ou par un eſprit de vengeance, que les Diſciples de Jeſus ont publié ſa réſurrection, voulant faire paſſer les principaux Sacrificateurs & les Scribes pour des parricides, ou voulant immortaliſer leur propre nom ? Mais qui pourroit s'imaginer, que les Diſciples penſent à ſe vanger de ceux qui leur ont fait voir qu'ils ſe trom-

poient dans leur préjugé; qu'ils croyent pouvoir se vanger, en inventant une fable qui auroit été ridicule; & qu'ils veuillent se vanger, en s'exposant à une mort certaine, & à des tourmens infaillibles? Et pour les pensées d'ambition qu'on pourroit leur attribuer; qui croira qu'elles naissent précisément après la mort de celui qui en devoit être comme le fondement? N'auroient-ils pas été bien raisonnables, d'aspirer à la gloire ou aux grandeurs, lors qu'on venoit de faire mourir leurs espérances avec leur Messie? Des pescheurs sont-ils capables de cette résolution & de ces sentimens? Certes, si ç'avoit été là leur but, ils auroient bientôt reculé; & l'opprobre qu'on attacha d'abord à leur profession, avec les maux & la persecution qu'elle leur attiroit, leur auroit ôté bientôt un dessein si ridicule & si extravagant.

Pourquoi veut-on se tromper soi-même? On sait que quand on donne la question à un criminel, on lui fait confesser son crime: les tourmens arrachent l'aveu des actions les plus secretes; & c'est un moyen presque infaillible de découvrir la vérité, que la justice humaine met assez souvent en usage. Comment se pourroit-il donc, que tant d'imposteurs tant de fois interrogés, & sollicités par le fer & par le feu de se dédire, persévérassent si constamment dans une fausse déposition? Car ce n'est pas ici un

un seul témoin; en voici un très-grand nombre. On ne leur fait pas éprouver un supplice, mais toute sorte de supplices. Ce n'est pas en un seul lieu qu'on les presse par les tourmens, de se retracter, mais presque dans tous les endroits où ils prêchent. Ce n'est pas dans un seul moment, mais dans tous les momens de leur vie, qu'ils se trouvent exposés à cette persécution. Ils n'ont pas une seule partie. Ils ont pour adversaires les Juifs & les Payens, les Magistrats, les Rois, les Pontifes & le peuple. On ne les attaque pas seulement par les souffrances, on les couvre encore d'opprobre. Cependant aucun ne se dédit. Séparés, ou confrontés, ils déposent unanimement, que Jesus Christ est résuscité, & qu'ils l'ont vû relevé du tombeau. Si c'est de cette maniére qu'on défend l'imposture, qu'on nous apprenne de quel air on soûtient la vérité.

Mais peut-être que les Disciples ont été trompés eux-mêmes? Peut-être que Pierre, ou quelque autre des Apôtres ayant eu l'adresse d'enlever le corps du Seigneur du sépulchre où il avoit été mis, fit accroire aux autres Disciples, que leur Maître étoit véritablement résuscité; & que ceux-ci l'ayant crû de bonne foi, l'allérent prêcher en tous lieux? Tout cela se détruit de soi-même. Les Apôtres ne témoignent pas seulement qu'ils ont vû Jesus Christ résuscité; ils soû-

tiennent encore, que le St. Eſprit eſt tombé ſur eux en forme de langues mi-parties de feu. Ils atteſtent les autres miracles de Jeſus Chriſt, & il eſt impoſſible qu'ils ayent été trompés à l'égard de tous ces faits enſemble.

Sur tout il eſt neceſſaire de faire attention à ce dernier miracle: c'eſt à la chûte du Saint Eſprit ſur les Apôtres en forme de langues. Ces Apôtres diſent, que par ce miracle ils furent reveſtus du don de parler toute ſorte de langues. Le Grec, le Romain, le Parthe, le Perſan, &c. les entendent chacun parler en leur langue. C'eſt un fait ſur lequel les Apôtres ne peuvent avoir eſté ni trompeurs, ni trompés. Pour trompeurs, c'eſt ce qui ne ſe peut concevoir, que des peſcheurs ayent la hardieſſe de ſuppoſer qu'ils ont le don de parler toute ſorte de langues, cela n'eſtant pas; puis qu'ils s'expoſoient à eſtre par tout & ſur le champ convaincus de la plus inſigne fourbe du monde. Il y avoit à Rome des gens qui parloient Grec. Il y avoit en Grece des gens qui parloient Latin. Le commerce fait qu'il y a en tout païs des gens de toute langue. Saint Paul ne ſçachant que ſon Grec de Cilicie, auroit-il eu la hardieſſe de dire en Aſie, qu'il ſçavoit parler Latin & toutes les autres langues eſtrangéres? N'auroit-il pas rencontré des gens, qui ſur le champ l'auroient convaincu de fauſſeté? C'eſt un fait dans lequel ils ne pouvoient non-plus eſtre trompés; car c'eſt

c'eſt une affaire de ſentiment intérieur. Je puis ſouffrir illuſion au dehors, & croire voir un homme, quand je ne voi qu'un fantôme: mais je ne puis pas croire parler pluſieurs langues différentes, pendant que je n'en parle qu'une. Et quand je voi des gens de différents païs, & qui n'ont point de langue commune, m'entendre tous, il ne peut y avoir d'illuſion là-dedans.

La validité d'un témoignage n'eſt plus douteuſe, lors qu'on eſt aſſûré de deux choſes: l'une, que le témoin ne ſe trompe pas lui-même: l'autre, qu'il n'a aucun deſſein de nous tromper. Or c'eſt ce qu'il eſt bien facile de vérifier touchant les Diſciples de Jeſus. Car premiérement, les faits ſur leſquels ils dépoſent ſont ſi ſenſibles & ſi éclatans, qu'on ne peut ſe tromper à leur égard. Le moyen que les yeux croyent voir ce qu'ils ne voyent pas en-effet; que les oreilles s'accordent à rendre un témoignage conforme à celui des yeux; que les mains touchent ce que les yeux & les oreilles apperçoivent non pas une fois, mais pluſieurs fois; non les yeux, les oreilles & les mains d'un ſeul homme, mais de pluſieurs hommes: qu'ils faſſent eux-mêmes profeſſion d'eſtre revêtus d'une puiſſance extraordinaire, & du pouvoir de faire des miracles, ſans qu'ils ſachent eux-mêmes ce qui en eſt? Quand on ſuppoſeroit, qu'un homme ſera aſſez mélancolique pour ſe faire une pareille

reille illuſion ; on ne peut s'imaginer ſans extravagance, que les Apôtres ayent perdu le ſens par un même genre de folie ; que cette folie ait commencé préciſément après la mort de Jeſus Chriſt ; qu'elle ait eu ce concert admirable qui a ſemé l'Evangile par tout l'Univers ; qu'elle ſe trouve jointe avec cette morale ſi belle, ſi ſublime & ſi pleine d'équité, que les ennemis mêmes de nôtre Religion ont toûjours eſtimée ; & qu'enfin toutes les vertus naiſſent du ſein de cette folie, qui change le monde, & ſanctifie le genre humain, accompliſſant les oracles qui avoient prédit la vocation des Gentils.

Que ſi ces hommes ne ſe trompent pas eux-mêmes, encore moins peut-on les ſoupçonner de vouloir tromper les autres : leur ſimplicité & leur éducation ne leur permettent pas de concevoir ce deſſein. La confuſion de ſe voir décheus de ſi belles eſpérances par la mort de leur Maître, les en éloigne. Leur intéreſt temporel s'y oppoſe. La honte de paroître après ce qui s'eſt paſſé, peut toute ſeule les retenir. Leur conſcience, qui leur reproche leur attachement à un fantôme de Meſſie, les arrête. Jamais ils ne s'accorderoient tous enſemble pour concerter cette étrange & ſignalée impoſture : mais quand ils l'auroient entrepris, les tourmens les feroient bientôt repentir d'avoir conçû ce deſſein : l'aveu d'un ſeul ſuffiroit pour

pour les découvrir tous. Enfin la pauvreté, l'opprobre, les priſons, les chaînes, les coups de foüet, le fer & le feu qu'on a employés pour les faire dédire, nous répondent qu'ils n'ont pas voulu tromper. Que ſi un ſeul homme qui ſeroit dans cette diſpoſition, devroit paſſer pour un prodige ſans exemple ; comment y auroit-il une ſociété d'hommes qui conçûſſent un deſſein ſi inſenſé ?

Si le témoignage des Diſciples eſt faux, on ne peut ſe diſpenſer de croire, que ces hommes ſont des fous, ou des ſcélérats, & même l'un & l'autre. Cependant leur prédication fait paroître la gloire de leur innocence & de leur ſageſſe, pour confondre cette double calomnie. Que ne lit-on les livres de ces Ecrivains admirables, & l'on y verra la bonne foi, la ſincérité & le déſintéreſſement joints à la morale la plus pure & la plus ſaine qui fût jamais.

Cette réfléxion m'avertit, qu'il faut ſe hâter d'examiner l'Ecriture du Nouveau Teſtament, pour voir, non ſi elle eſt divine, ou humaine ; (cette queſtion viendra en ſon lieu) mais ſi elle eſt ſuppoſée, ou ſi elle ne l'eſt pas. Car s'il ſe trouve qu'elle n'eſt pas ſuppoſée, nous n'avons qu'à la lire, pour voir quel eſt le témoignage des Diſciples touchant Jeſus Chriſt. Cette vérité ſervira à confirmer tout ce que nous avons déja dit. C'eſt donc par ſon examen que nous commencerons cette ſeconde Section.

II. SECTION.

Où l'on établit la divinité de la Religion Chrêtienne, en examinant l'Ecriture du Nouveau Teſtament.

CHAPITRE I.

Que cette Ecriture n'eſt point ſuppoſée.

LOrs que j'éxamine les livres du Nouveau Teſtament, je ne conçoi que trois ſoupçons, quelque effort que je faſſe pour douter là-deſſus. I. Si ces livres n'auroient pas été compoſés par quelque impoſteur qui les eût attribués aux Apôtres. II. Si ces livres ayant été compoſés par les Apôtres, n'ont pas été corrompus en-ſuite par les Chrêtiens. III. Si les Apôtres qui paſſent pour les Auteurs de ces livres, ne les ont pas eux-mêmes remplis de pluſieurs fictions glorieuſes à leur Maître, & avantageuſes à leur Religion. Il eſt juſte d'examiner ſi ces trois ſoupçons ſont bien ou mal-fondés.

Il eſt certain d'abord, qu'en ébranlant la certitude des livres du Nouveau Teſtament, on détruit la certitude de tous les autres livres, & que l'on rend douteuſe la mémoire de toutes les choſes paſſées. Qui me répondra en-effet, que les Harangues de Ciceron ſont de Ciceron, ſi je ne puis m'aſſûrer raiſonnablement, que les Epîtres de Saint Paul ſont de Saint Paul? Mais n'allons pas ſi viſte. Peut-eſtre qu'il a été plus facile, ou plus avantageux de ſuppoſer les livres du Nouveau Teſtament, qu'il ne l'eſt de ſuppoſer des livres humains. C'eſt ce qu'il importe de rechercher ici.

La facilité que l'on trouve à ſuppoſer un ouvrage, dépend de pluſieurs circonſtances du tems, du lieu, des perſonnes, des choſes qui ſont la matiére de ce livre, de la diſpoſition des eſprits, des différentes veües, & des divers intéreſts qu'il faut ménager. Or à tous ces égards la ſuppoſition des livres humains nous paroit d'abord mille fois plus facile, que celle des livres qui compoſent le Nouveau Teſtament. Car I. ceux qui ſuppoſent un livre humain, ont ordinairement pour cela tout le tems qu'ils veulent: mais ici l'imagination humaine ne trouve point de tems, pendant lequel elle puiſſe ſe figurer que l'Ecriture du Nouveau Teſtament a été ſuppoſée. Si nous montons de ſiécle en ſiécle, nous trouvons que les Chrêtiens ont toûjours eu cette Ecriture devant les yeux, & nous la voyons citée dans les plus anciens des Peres, qui regardent cette Ecriture comme divine.

II. Il n'eſt pas impoſſible de ſuppoſer des livres humains, parce qu'ordinairement per-

perſonne n'y prend intéreſt, ou n'y en prend qu'un fort médiocre: mais il auroit été difficile de ſuppoſer des livres qui obligent les hommes à courir au martyre, tels que ſont ceux qui compoſent le Nouveau Teſtament. Si un homme qui prête de l'argent, cherche ſi bien ſes ſûretés; que doit faire une perſonne, ou pluſtôt que doivent faire une infinité de perſonnes qui renoncent à toutes choſes pour l'Evangile?

III. Il s'eſt trouvé des gens qui ont ſuppoſé des livres humains: mais on n'en a point vû qui ayent voulu mourir pour défendre la gloire de leurs fictions. Or ici l'on ne peut ſoupçonner d'avoir ſuppoſé l'Ecriture du Nouveau Teſtament, que des gens qui ſont morts pour défendre la Religion Chrêtienne, & par conſéquent pour confirmer la vérité des faits & de l'Ecriture qui fondent le Chriſtianiſme.

IV. On peut ſuppoſer un livre humain; mais non pas toûjours, ni dans toutes les circonſtances: & l'on ſe moqueroit d'un homme, qui ſuppoſeroit des lettres qui devroient avoir été écrites il n'y a pas long-tems à des ſociétés entiéres, des Epiſtres qui devroient ſe trouver entre les mains d'une infinité de perſonnes, & en une infinité de lieux. Or c'eſt ce qu'il faudroit dire de toutes celles des Apôtres, qui ſont une partie bien conſidérable de l'Ecriture du Nouveau Teſtament. Comment auroit-on fait

fait accroire à l'Egliſe de Rome, que Saint Paul lui avoit écrit une Epître; à l'Egliſe de Corinthe, qu'elle en avoit receu deux de lui? &c.

V. Cela eſt d'autant plus conſidérable, que celui qui donne un point, donne tout dans cette matiére: & quand on m'accordera qu'une ſeule des Epîtres qui compoſent l'Ecriture du Nouveau Teſtament, n'eſt point ſuppoſée, on ſe verra obligé de m'accorder la même choſe à l'égard de tous les autres livres qui la compoſent; ou du-moins il ne ſervira de rien à l'incrédulité, de chicaner là-deſſus. Je veux en-effet qu'on croye les quatres Evangiles ſuppoſés; le livre des Actes ne contient-il pas, ou ne ſuppoſe-t-il pas néceſſairement les faits eſſentiels qui ſont rapportés dans les Evangiles? Je veux qu'on croye le livre des Actes ſuppoſé; les Epîtres de St. Paul ne ſuffiſent-elles pas, pour nous apprendre que Jeſus Chriſt a fait des miracles, qu'il eſt réſuſcité & monté au ciel, & que le St. Eſprit deſcendit ſur les Diſciples le jour de la Pentecoſte? Et cela me ſuffit. Enfin je conſens qu'on regarde toutes les Epîtres de St. Paul comme n'étant pas de cet Apôtre; je n'ai beſoin que de celles de Saint Pierre, ou de celles de Saint Jean, pour prouver la même choſe. Il n'y a point d'Epître dans le Nouveau Teſtament, qui ne marque, ou ne ſuppoſe ces faits eſſentiels,

tiels, ſans leſquels il n'y a point de Chriſtianiſme.

C'eſt à nous à voir maintenant, ſi nous pourrons nous perſuadér que tous les livres du Nouveau Teſtament ſont ſuppoſés, ſans en excepter un fragment, une ſeule Epître, & ſi nous voulons concevoir un ſoupçon, que jamais hérétique, incrédule, ni impie n'a conçû.

Et en-effet, comment toutes les Epîtres des Apôtres ſeroient-elles ſuppoſées, puis qu'elles devoient être entre les mains d'une infinité de perſonnes, qu'elles y étoient en-effet dans les premiers tems du Chriſtianiſme, & que Tertullien nous apprend, que de ſon ſiécle, on gardoit dans pluſieurs Egliſes les originaux des Epîtres que les Apôtres leur avoient écrites?

Mais encore, en quel tems & en quelle occaſion eſt-ce que cette ſuppoſition ſe ſeroit faite? Eſt-ce pendant la vie des Apôtres? Non: car comment auroit-on receu comme divins, des livres que les Apôtres n'auroient pas manqué de démentir? Sera-ce donc immédiatement après les Apôtres? Eſt-ce à Clément, à Polycarpe & aux autres Docteurs de ce ſiécle, qu'on en eſt redevable? Nullement: car ces Diſciples des Apôtres ſe diviſent eux-mêmes, dès que ces grandes lumiéres n'éclairent plus le monde. Polycarpe va à Rome, pour régler avec un Eveſque de Rome, le différent qui étoit né

né dans l'Egliſe, touchant le tems auquel on devoit célébrer la Pâque. Ces deux grands hommes ne peuvent s'accorder ſur ce point; & néanmoins ils conviennent tous deux à recevoir les Ecrits des Apôtres, & à les regarder comme la véritable régle de leur foi & de leurs mœurs. D'ailleurs, le moyen de faire recevoir un ſi grand nombre de fauſſes Epîtres à tant d'Egliſes ſi nombreuſes, ſi peu de tems après la mort des Apôtres, & lors qu'il y avoit encore un très-grand nombre de perſonnes qui avoient converſé avec eux? En vérité, cette penſée eſt une extravagance ſi outrée, qu'on eſt malheureux d'être obligé à la réfuter.

Mais, dit-on, les premiers Chrêtiens ont douté de l'autorité de quelques Epîtres, telles que ſont l'Epître aux Hébreux, dont l'Autheur a toûjours été incertain; la ſeconde Epître de Saint Pierre, celle de Saint Jude, &c. J'en conviens: mais je prétens que cette conſidération nous eſt favorable; étant inconcevable, que les Anciens euſſent tant diſputé ſur quelques Epîtres en particulier, ſi les autres euſſent été auſſi ſuſpectes que celles-là.

Mais ne ſemble-t-il pas qu'on pourroit feindre, que pendant ces étranges confuſions qui ſuivirent la déſolation de Jéruſalem, quelques Chrêtiens ou entiérement fourbes, ou demi-perſuadés, ont pû compoſer

poſer l'Ecriture du Nouveau Teſtament, & qu'après y avoir mis tout ce qu'il leur aura plû, ils l'ont attribuée aux Apôtres, pour concilier plus de reſpect à leurs imaginations. Non ſans doute : car la déſolation de la Paleſtine n'empêchoit pas qu'il n'y eût à Rome, à Antioche, à Theſſalonique, à Philippe, &c. de très-nombreuſes Egliſes, auſquelles il eût été impoſſible de faire accroire que les Apôtres leur avoient écrit des Epîtres qui devoient être entre leurs mains : outre qu'on peut connoître, que l'Ecriture du Nouveau Teſtament a été compoſée avant la ruïne de Jéruſalem, parce qu'il eſt fait pluſieurs fois mention dans ces livres, de Jéruſalem, & de l'Egliſe qui étoit à Jéruſalem, ſans qu'il ſoit rien échappé à la plume de ceux qui les ont compoſés, qui marque que Jéruſalem étoit alors ruïnée; & que d'ailleurs il eſt inconcevable, qu'on s'aviſe après la ruïne de Jéruſalem, de ſuppoſer des livres qui ne tendent qu'à humilier l'orgueil des Juifs, à les porter à ne haïr plus les Gentils comme des étrangers, & à leur perſuader que quoi que Dieu ſupportât encore le culte charnel de leur Loi, ce n'eſt point par là qu'ils devoient s'attendre d'être juſtifiés; (tels que ſont les livres du Nouveau Teſtament, & particuliérement les Epîtres de St. Paul, qui paroit avoir fort à cœur de réünir les eſprits des deux peuples.) Car le ciel s'étant dé-

déclaré ſuffiſamment contre les Juifs par la déſolation de leur ville, par la confuſion de leurs Tribus & de leurs familles, & par cette diſperſion qui les donna pour eſclaves à toutes les Nations, on ne cherchoit plus de raiſons après cela, pour prouver que les Juifs n'étoient pas ſeuls appellés à la connoiſſance du vrai Dieu. On ſe contentoit de cette raiſon ſenſible, que la juſtice de Dieu avoit écrite en quelque ſorte de ſa propre main, en puniſſant ce peuple.

Il faut cependant remarquer, qu'en montrant que le Nouveau Teſtament a été écrit avant la ruïne de Jéruſalem, je fais voir qu'il eſt auſſi ancien que les Apôtres; ce qui forme un aſſez bon préjugé. Ainſi cette objection nous étant favorable, au-lieu de nous être contraire, rien ne nous empêche de paſſer à l'examen du ſecond ſoupçon que nous avons bien voulu concevoir ſur le ſujet des livres du Nouveau Teſtament.

CHAPITRE II.

Que les livres qui compoſent l'Ecriture du Nouveau Teſtament, n'ont point eſté corrompus.

IL eſt certain que depuis le ſiécle des Apôtres juſqu'à celui-ci, on a regardé le Nouveau Teſtament comme une Ecriture ſacrée, & qu'on ne pouvoit corrompre ſans impiété. Que ce ſoit la raiſon, ou le

préjugé qui ait persuadé cela aux Chrêtiens, il n'importe : c'est une chose qu'il n'est pas nécessaire d'examiner ici. Il suffit que le respect qu'on a pour l'Ecriture du Nouveau Testament, nous paroit aussi ancien que cette Ecriture même ; & que les hommes la regardant comme le fondement de leurs espérances, & la source de la révélation céleste, la lisant, la faisant lire, s'en entretenant avec leurs familles dès le siécle de Clément & de Polycarpe, de Justin & d'Irenée, il ne semble pas qu'on ait pû la corrompre dans des choses essentielles. Mais cette vérité vaut bien qu'on l'examine plus particuliérement.

Comment est-ce que toute la terre pourroit avoir conspiré dans ce dessein de corrompre cette Ecriture ? Quand un Docteur l'auroit entrepris, les autres s'y seroient opposés. Quand tous les Docteurs Chrêtiens qui étoient répandus dans le monde, l'auroient bien voulu, le peuple n'y auroit jamais consenti. Quand les Docteurs & le peuple s'y seroient trouvés disposés, ceux du dehors n'auroient pas manqué de leur en faire le reproche : les Juifs & les Payens, qui ne pensoient qu'à leur nuire, ne s'en seroient point teus : Julien, Porphyre & les autres ennemis particuliers des Chrêtiens, en auroient tiré avantage. Enfin, quand le silence des adversaires du dehors auroit favorisé cet étrange dessein, les différens par-

partis qui se formérent bientôt après dans l'Eglise, & les diverses héréſies qui naquirent parmi les Chrêtiens, étoient un obstacle invincible qui s'y opposoit.

On sait qu'immédiatement après la mort des Apôtres, l'Eglise fut troublée par plusieurs différentes contestations. Car sans parler des Gnostiques, cette Secte abominable qui ne doit pas être honorée du nom Chrêtien, personne ne doute que l'opinion des Millenaires, dont Papias paroit avoir été l'inventeur, & qu'il fondoit sur la Tradition Apostolique, 15. ans après la mort de St. Jean ; le différent qui survint bientôt après au sujet de la Pasque, & les disputes des Orthodoxes contre les Origénistes sur la résurrection & sur quelques autres articles de la Doctrine Chrêtienne, n'ayent partagé les Chrêtiens dans les premiers âges de l'Eglise. En-suite survinrent les célébres disputes des Orthodoxes contre les Arriens, qui furent accompagnées d'une chalcur & d'une animosité connües de tout le monde. Or quelque funestes que ces contestations ayent été à l'Eglise, elles ont produit ce bon effet par la direction de la providence, qui conduit tout à de bonnes fins, qu'elles ont conservé la révélation du Nouveau Testament pure & entiére, & qu'aujourdhui encore elles assûrent nôtre foi contre tous les soupçons que nous pourrions avoir à cet égard.

Le moyen en-effet, que quand les Millenaires, les Origéniſtes & les Arriens auroient voulu corrompre l'Ecriture, les Orthodoxes, qui étoient ſi échauffés contre eux, l'euſſent permis; ou que ſi les Orthodoxes euſſent eu cette intention, leurs adverſaires qui étoient ſi animés, euſſent conſpiré avec eux dans ce deſſein?

Je veux encore, que cet étrange accord ait pû ſe faire, le nombre preſque infini d'Exemplaires, d'Editions & de Verſions qu'on eut d'abord du Nouveau Teſtament, a rendu l'exécution de ce deſſein impoſſible. Car quand un homme aura corrompu un ſeul de ces Exemplaires, ou qu'il fera une Verſion infidelle de cette Ecriture; comment corrompra-t-il tous les autres Exemplaires de ces livres qui ſont dans le monde? Ou comment changera-t-il tant d'autres Verſions qu'on en a fait en divers tems & en divers lieux?

Mais feignons encore que cela n'eſt pas impoſſible. Si l'on a corrompu les Ecrits des Apôtres, il faut que ç'ait été dans l'eſſentiel, ou en des choſes de peu de conſéquence: j'appelle l'eſſentiel, les faits miraculeux qui ſont rapportés dans le Nouveau Teſtament, & tous ceux qui prouvent la vérité de la Religion Chrêtienne, s'ils ſont véritables. Si l'on n'a pas corrompu cette Ecriture dans l'eſſentiel, il s'enſuit qu'elle contient aſſez de faits véritables pour établir

blir la vérité du Chriſtianiſme. Et ſi c'eſt dans l'eſſentiel qu'on l'a altérée, il faut qu'on y ait ajoûté les miracles de Jeſus Chriſt, ſa réſurrection, ſon aſcenſion dans le ciel, l'effuſion du St. Eſprit ſur les Apôtres, le jour de la Pentecoſte, le pouvoir que les Apôtres avoient de parler des langues étrangéres, & de communiquer même aux autres les dons miraculeux. Or je ſoûtiens qu'on ne peut avoir ajoûté tous ces faits à l'Ecriture du Nouveau Teſtament, ſans l'avoir entiérement ſuppoſée; puis que la matiére du Nouveau Teſtament n'eſt compoſée que de ces faits, ou de choſes qui ſe rapportent évidemment à ces faits, & qui ſeroient fauſſes, ſi ces faits étoient faux. Joignons l'expérience à la raiſon, & conſidérons que ſi les Chrêtiens avoient corrompu les Ecrits des Apôtres, l'Ecriture du Nouveau Teſtament ſeroit aujourdhui toute différente de ce qu'elle étoit dans les premiers ſiécles; & qu'ayant été continuellement altérée depuis ce tems-là, il n'y auroit rien de ſi ſenſible que ce changement. Cependant il eſt aiſé de s'appercevoir du contraire, & il paroit par ce nombre preſque infini de paſſages du Nouveau Teſtament, qui ſe trouvent cités dans les livres des Peres, que jamais Ecriture n'a receu moins de changement par la révolution des années, que celle-là.

Il n'y a, ce me ſemble, que deux choſes à

répondre à cette preuve : l'une, qu'en corrompant les livres du Nouveau Teſtament, on peut avoir auſſi changé les paſſages cités dans les Peres. Mais cette penſée ne ſauroit tomber dans un eſprit raiſonnable: car il faudroit ſuppoſer un homme immortel, qui eût eu le tems d'altérer tant de livres qui ont été compoſés de ſiécle en ſiécle ; & un homme tellement maître des cœurs & des eſprits des hommes, qu'il eût pû corrompre le livre le plus univerſellement lû, & le plus chérement conſervé qui fût jamais, & altérer avec lui tous les livres des Anciens, ſans qu'on s'en apperçût, ou qu'on s'y oppoſât.

La ſeconde choſe que l'on peut répondre, eſt que cette corruption de l'Ecriture s'eſt faite avant qu'aucun Pere eût commencé d'écrire, c'eſt-à-dire, quinze ou vingt ans après la mort des Apôtres. Mais nous n'avons qu'à rappeller ici toutes les raiſons qui nous ont perſuadé que l'Ecriture du Nouveau Teſtament n'avoit pas été ſuppoſée par les ſucceſſeurs des Apôtres : elles ne concluënt pas moins en cet endroit. Nous n'avons en-effet qu'à joindre le martyre des premiers Chreſtiens, qui ſans doute n'ont pas été d'humeur à mourir pour défendre leurs fictions ; l'attachement des peuples aux Ecrits des Apôtres, les diviſions qui ont partagé l'Egliſe immédiatement après leur mort, la variété des Verſions, le nombre des Exemplaires, la Tradition conſtante

ſtante & perpétuelle des Anciens, l'enchaînement des faits eſſentiels de l'Evangile, qui eſt tel, que celui qui reçoit l'un, eſt obligé de recevoir l'autre : celui, par exemple, qui croit l'aſcenſion de Jeſus Chriſt, eſtant obligé de croire ſa réſurrection, & celui qui nie ces faits n'eſtant plus Chrêtien ; le nombre des livres qui compoſent le Nouveau Teſtament, la répétition des mêmes faits dans ces livres, le défaut de tems & d'occaſions pour les ſuppoſer, ou pour les corrompre eſſentiellement ; l'impoſſibilité qu'il y a à les corrompre eſſentiellement, à-moins qu'on ne les ſuppoſe tout-à-fait ; la multitude prodigieuſe des perſonnes à qui il faloit impoſer, la nature du fait qu'il leur faloit faire accroire, qui eſt que des ſociétés entiéres avoient receu des Epîtres des Apôtres qui contenoient telle & telle choſe, qu'ils devoient ſavoir par cœur ; l'expérience du paſſé, qui nous montre que depuis Clément & Polycarpe juſqu'à nous, c'eſt-à-dire, pendant ſeize ſiécles, on n'a point corrompu eſſentiellement l'Ecriture du Nouveau Teſtament ; la diſtance des lieux où il auroit falu ſuppoſer, ou corrompre ces Ecrits en même tems ; l'impoſſibilité qu'il y avoit de faire recevoir comme vrayes, tant de fables, dont on auroit apparemment rempli ces livres, ſi peu de tems après la mort des Apoſtres, c'eſt-à-dire, lors que la mémoire de leur prédication

étoit fraîche & récente ; le ſilence des ennemis des Chrêtiens, qui n'ont jamais parlé de cette ſuppoſition ; la diſtinction que les premiers Chreſtiens firent d'abord des Ecrits des Peres qui écrivirent, d'avec les Ecrits du Nouveau Teſtament, qu'ils regardérent uniquement comme la régle de leur foi : toutes ces conſidérations nous montrent, & nous montrent évidemment, qu'il y auroit de l'extravagance à s'arrêter à aucun de ces deux premiers ſoupçons.

Je viens donc au troiſiéme, qui eſt que les Apôtres eux-mêmes ont écrit des fables pour faire honneur à leur Maître : & comme c'eſt le plus conſidérable, & celui que Julien, Mahomet, & preſque tous les incrédules de ce tems preſſent le plus, il eſt juſte que je m'y arrête particuliérement, & que je l'examine à-fond dans les Chapitres ſuivans ; car auſſi c'eſt là-deſſus que roulle la preuve de nôtre Religion.

CHAPITRE III.

Que les Apôtres n'ont point écrit des choſes fabuleuſes.

POur comprendre diſtinctement, que les Auteurs dont nous parlons ne nous impoſent point dans leurs Ecrits, il eſt bon de conſidérer ces Ecrits en particulier les uns

uns après les autres. Cette Ecriture a trois parties principales, qui ſont les quatre Evangiles, le livre des Actes, & les Epîtres des Apôtres.

St. Matthieu a écrit le premier, & ſon Evangile eſt cité par Clément Evêque de Rome, Diſciple & contemporain des Apôtres. Barnabas le cite dans ſon Epître. Ignace & Polycarpe qui vivoient du tems de St. Jean, Juſtin & Irenée qui vécurent peu de tems après Athénagore, Tertullien & tous les autres Docteurs qui les ont ſuivis, le recoivent unanimement.

Nous n'avons pas ſeulement l'Evangile ſelon St. Matthieu, ſur lequel il ſeroit aſſez difficile de concevoir des ſoupçons raiſonnables : l'Evangile ſelon St. Marc fut compoſé en-ſuite, pour donner une ſeconde aide à nôtre foi. Les mêmes Peres qui rendent témoignage à l'un, en rendent à l'autre. Papias, Clément Aléxandrin, Juſtin, en font mention ; & St. Irenée rapporte, que Marc Diſciple de St. Pierre, le compoſa des choſes qu'il avoit ouï dire à ce dernier.

St. Luc, qui s'attacha à St. Paul dans tous ſes voyages, écrivit un troiſiéme Evangile, que les Anciens reçoivent auſſi.

Enfin St. Jean, le dernier des Apôtres, en compoſa un quatriéme ſur la fin de ſes jours, comme nous l'apprenons des premiers Docteurs de l'Egliſe. Cet Apôtre

déclare ſur la fin qu'il en eſt l'Auteur : *C'eſt ici le Diſciple qui a rendu témoignage de ces choſes, & qui a vû ces choſes.*

Il eſt d'abord remarquable, que les quatre Evangéliſtes, qui conviennent dans la ſimplicité avec laquelle ils écrivent, ſont pourtant d'un caractere différent. St. Jean s'exprime d'une maniére qui paroit aſſez ſimple, ſi on la compare avec celle de Saint Luc, qui étant Médecin, devoit avoir le ſtile un peu plus élevé, que St. Jean, qui étoit originairement un peſcheur. Ce qui nous ôte d'abord le ſoupçon que nous pourrions concevoir, que tous ces Evangiles ayent été compoſés par un même Auteur.

Nous remarquons en ſecond lieu, que bien que ces Ecrivains conviennent dans l'eſſentiel des choſes qu'ils rapportent, il y a entre eux quelque petite diverſité, qui nous montre ſenſiblement, que ces Ecrivains n'ont pas compoſé leurs Evangiles de concert; la providence l'ayant ainſi permis, pour aſſûrer nôtre foi.

L'incrédulité pourtant ne s'arrête pas là. Elle concevra que les Diſciples de Jeſus s'étant aſſemblés à Jéruſalem après la mort de leur Maître, ils prirent des meſures pour faire accroire aux hommes certains faits fabuleux, qu'ils marquérent avec beaucoup d'exactitude & de préciſion, de-peur de ſe couper dans le témoignage qu'ils en rendroient; & que comme ils eurent en-ſuite fondé pluſieurs Egliſes par leur prédication, quelques-uns d'eux eurent le ſoin de rédiger par écrit ces mêmes faits qu'ils avoient prêchés par tout, après les avoir inventés. Je penſe que c'eſt là ce qu'on peut imaginer de plus ſpécieux ſur ce ſujet.

Il ſuffiroit peut-eſtre de ſe reſſouvenir, pour réfuter cette imagination, qu'il eſt abſurde de penſer, que des peſcheurs ſimples & groſſiers, abbatus par la mort de leur Maître, déſabuſés de l'opinion qu'il fût leur Meſſie, ſi timides, qu'ils s'en étoient fuis, lors qu'on l'avoit pris pour le crucifier; s'aviſent de concevoir le deſſein de tromper les autres, lors qu'ils ſe trouvent eux-mêmes ſi miſérablement trompés; qu'ils oſent inventer un fait qui doit attacher un opprobre éternel à leur Nation, & qui fera regarder les Juifs comme des meurtriers exécrables; que tous les Diſciples conſpirent dans ce deſſein; qu'aucun n'avoüe la vérité; que la diſtance des lieux, la rigueur des ſupplices, la force de la vérité, les mouvemens de la conſcience, les appas du monde qu'ils perdent par leur profeſſion, ne ſoient pas capables de rompre ce concert de menſonge & d'impoſture; qu'ils ſouffrent avec joye pour confirmer des fables; qu'à la conſtance ils ajoûtent les bonnes mœurs; que des im-

impoſteurs ne prêchent que la vertu, la tempérance, la charité, l'amour de Dieu, l'humilité; qu'ils nous ordonnent d'aimer nos ennemis, & de bénir pour l'amour de Dieu ceux qui nous maudiſſent; que le menſonge enfin ſoit pour la premiére fois à l'épreuve des tourmens, la ſimplicité de quelques hommes groſſiers ſuſceptible de cette ambition délicate, qui conſiſte à vouloir s'immortaliſer par les tourmens & par la mort; & la malice de quelques impoſteurs capable de faire regner la charité, d'établir dans l'Univers toutes les vertus, de détruire l'idolâtrie Payenne, en faiſant adorer par tout le vrai Dieu, & d'accomplir tous les oracles qui regardent la vocation des Gentils.

Cette conſidération devient beaucoup plus forte & plus conſidérable, lors que l'on conſidére la conduite des Apôtres, par oppoſition à celle des Hérétiques qui troublérent l'Egliſe preſque dans ſa naiſſance. Combien d'orgueil, d'intéreſt & d'ambition voit-on d'abord paroître en eux? Ils ne penſent qu'à faire des Sectes. Chacun s'érige en Chef de parti. Simon ſe diſoit la grande vertu de Dieu, & il appelloit ſon Helene le St. Eſprit. Ménander vint après lui, qui prétendoit eſtre une Vertu envoyée du ciel pour le ſalut des hommes. Baſilides ſe vantoit d'annoncer des choſes plus hautes & plus admirables que ces deux premiers. Et

Et l'on doit mettre dans ce même rang, Cérinthus, Carpocrate, Marcion, &c. qui ont tous enchéri les uns ſur les autres, dans la veüe de s'élever eux-mêmes; ſans parler maintenant, de ce qu'ils feignoient que ceux qui étoient parvenus à un certain dégré de connoiſſance, qui étoit, ſelon eux, un état de perfection, pouvoient vivre comme il leur plaiſoit, & s'abandonner à toute ſorte de paſſions. Voilà quel eſt le caractere des impoſteurs.

Si les Diſciples de Jeſus Chriſt ont inventé les choſes qu'ils ont écrites après les avoir preſchées, ils ont dû regarder la Religion comme une fable: d'où vient donc qu'on les voit ſi différens de ces Hérétiques dont nous venons de parler? Pourquoi, au-lieu d'inventer des doctrines favorables à leurs paſſions, comme les Gnoſtiques, prêchent-ils une morale qui tend à mortifier toutes les mauvaiſes paſſions? Que ne s'érigent-ils en Chefs de parti? Pourquoi chacun ne ſe fait-il pas honneur à lui-même? Pourquoi conſpirent-ils à élever un autre; étant ſi unanimes, qu'ils ne ſe contrediſent point; ſi humbles, qu'aucun ne prétend eſtre le Maître & le Chef; ſi déſintéreſſés, qu'aucune des paſſions humaines ne paroit avoir de part à leur conduite?

D'ailleurs il eſt remarquable, que ces anciens Hérétiques dont nous venons de parler, inventoient bien des points de doctrine

trine à l'envi les uns des autres. Ils imaginoient des Eones inviſibles. Ils raiſonnoient ſur le principe du monde. Ils donnoient des idées extrémement bizarres de Jeſus Chriſt & du St. Eſprit. Ils établiſſoient une ſubordination de vertus céleſtes : & comme c'étoient là des dogmes qui dépendoient de la ſpéculation, & non pas de l'expérience, il leur étoit aiſé de s'en ſervir pour ſéduire les ſimples.

Les Diſciples de Jeſus Chriſt au-contraire, confirment ce qu'ils diſent, non par des Eones & par des ſpéculations abſtraites & impénétrables, comme ces impoſteurs; mais par des faits dont la connoiſſance dépend des ſens ; & les ſens des perſonnes les plus ſimples ſont, comme chacun ſait, auſſi éclairés que les ſens des perſonnes les plus habiles : ce qui marque qu'ils n'avoient aucun deſſein de tromper les hommes.

Mais ce n'eſt pas aſſez que de faire voir, que les Diſciples de Jeſus ne ſont pas d'un caractere à inventer les choſes qui ſont le ſujet de leur prédication : allons plus loin, & montrons qu'il eſt abſolument impoſſible, que les Diſciples de Jeſus Chriſt ayent inventé ces choſes.

CHA-

CHAPITRE IV.

Que les Diſciples de J. Chriſt ne pouvoient impoſer ſur ce qui fait la matiére de leurs Ecrits, ou de leur prédication.

COmme le premier deſſein d'un impoſteur, eſt de cacher la tromperie qu'il prétend faire ; il eſt aſſez facile de remarquer ſon intention & ſon adreſſe dans le choix des circonſtances qu'il rapporte.

S'il invente un fait, il feindra qu'il y a long-tems qu'il eſt arrivé ; ou que c'eſt dans un païs éloigné que la choſe s'eſt paſſée ; ou qu'elle n'a été veüe que de peu de perſonnes ; ou que ceux qui en ont été les témoins, ſont morts ; ou que c'eſt un fait unique & ſingulier qui n'a pas eu de ſuite, & dont on ne ſauroit plus donner une preuve ſenſible. Enfin quelque choſe qu'on invente, on ſe réſerve des voyes de ſe tirer d'embarras, en-cas qu'on fût trop preſſé par des gens qui pourroient s'intéreſſer dans le fait qui eſt rapporté.

Or ici nous remarquons d'un côté, que les faits qui ſont rapportés par les Apôtres, intéreſſent très-particuliérement les hommes, & intéreſſent tous les hommes. Les Juifs, qu'on veut faire paſſer pour des parricides exécrables, ne ſauroient les conſidérer avec indifférence. Les Chrêtiens, que la vérité

té de ces faits engage à ſouffrir le martyre; doivent les examiner avec attention. Les Payens, dont ces faits une fois reconnus vont ruïner de fond en comble les myſteres, ont un très-grand intéreſt à ne conſentir point à leur ſuppoſition. Les Pontifes jaloux de leur autorité, les Magiſtrats ennemis des nouvelles Sectes, & le peuple eſclave des préjugés & de la ſuperſtition, ſont dans une toute autre diſpoſition, que dans celle de recevoir ces faits ſans examen.

Nous remarquons d'un autre côté, que ces hommes qui les annoncent, non ſeulement ne ſe ménagent point dans le choix des circonſtances qu'ils rapportent, mais qu'ils en marquent de ſi expreſſes, en ſi grand nombre, & qui devoient être ſi connües, qu'il faut qu'ils ſoient d'abord démentis, ou que nous acquïeſcions à ce qu'ils nous diſent.

Car I. Si vous demandez, Où eſt-ce qu'on a rendu témoignage à la vérité de ces faits? On vous répondra, que c'eſt ſur les lieux mêmes où les choſes ſe ſont paſſées; dans la Judée, à Jéruſalem. Et afin que vous n'en doutiez point, on vous fera voir par le témoignage de toute l'Antiquité, que les Apôtres établirent par leur prédication, une Egliſe à Jéruſalem.

II. Si vous vous informez du tems: c'eſt dans l'eſpace de trois ans, que les miracles de Jeſus Chriſt, ſa mort, ſa réſurrection & ſon

ſon aſcenſion doivent être arrivés; & c'eſt quelques ſemaines après ce dernier événement, que les Apôtres commencérent de prêcher publiquement à Jéruſalem.

III. Si vous voulez ſavoir quels ſont ces témoins qui dépoſent que ces faits ſont véritables: on en produit un très-grand nombre qui vivent & qui ont converſé avec Jeſus Chriſt.

IV. Si vous êtes en peine de ſavoir quelle eſpece de faits on atteſte ici: on vous montre que ce ſont des faits ſenſibles & éclatans, des malades guéris, les orages de la mer appaiſés, les morts relevés du tombeau, un homme qu'on a mis à mort, converſant avec ſes Diſciples, & montant au ciel, &c.

V. Si vous regardez au nombre: on vous fait voir que toute la vie de Jeſus Chriſt n'a été qu'une ſuite continuelle de miracles.

VI. Et ſi vous demandez enfin, quelles ſont les preuves ſenſibles qu'on peut vous en donner? Les Apoſtres ſe vantent d'avoir reçû eux-mêmes les dons miraculeux; & nous verrons dans la ſuite, que c'eſt à juſte titre qu'ils s'en vantent.

Uniſſez maintenant toutes ces circonſtances, & voyez ſi vous pouvez réſiſter à l'évidence qui naît de leur union. Comment les Apôtres auroient-ils perſuadé tant de perſonnes intéreſſées, tant de perſonnes

qui avoient vû & connu Jesus Christ? Comment ne leur auroit-on pas ôté d'abord toute créance, en allant sur les lieux, & recherchant si ce qu'ils disoient étoit véritable? Ou plustôt, comment osant publier ces choses dans des lieux où il faloit qu'elles se fussent passées, les Juifs n'auroient-ils pas arresté les progrès de l'Evangile, en découvrant une imposture si visible & si manifeste? Car enfin, les Apôtres n'annonçoient pas un seul fait de cette nature. Ils disoient que leur Maître avoit résuscité Lazare, le fils de la veuve de Naïm, la fille de Jaïrus; qu'il avoit guéri un nombre presque infini de démoniaques, de sourds, d'aveugles & de paralytiques; que sa renommée s'étoit répandüe dans toute la Syrie.

Les Apôtres ne se contentent pas de prêcher toutes ces choses, ils les écrivent, & leurs Ecrits sont portés en tous lieux. Ils ne se cachent donc pas. Ils veulent que tout le monde connoisse la vérité des choses qu'ils témoignent, & qu'on examine tant qu'on voudra, les faits qu'ils rapportent. Ils les donnent & les produisent de toutes les maniéres. Je veux qu'on ait composé ces livres quarante, cinquante, soixante ans après la mort de Jesus Christ; toûjours est-il évident, qu'avant ce tems il y avoit une Eglise à Jérusalem, qui avoit été fondée par la prédication des Apôtres; & il est certain que les Apôtres avoient annoncé de vive

ve voix les miracles & la résurrrection de Jesus Christ, c'est-à-dire, les faits essentiels qui sont contenus dans cette Ecriture.

Car le moyen sans cela, de faire adorer un Crucifié? Comment persuader sans cela, que Jesus Christ étoit le vrai Messie? Comment les Chrestiens auroient-ils regardé comme divine, une Ecriture qui auroit supposé que les Apôtres leur avoient annoncé ce qu'ils ne leur avoient jamais annoncé en-effet? Par quel accord quatre personnes qui écrivent en des lieux & en des tems différens, & qui ne se copient point les uns les autres, comme il est impossible qu'on ne s'en apperçoive, lors qu'on les lit avec tant-soit-peu d'application, & que l'on considére leur différente maniére de rapporter les mêmes choses; s'accorderoient-ils à nous apprendre les mêmes faits, si les Apôtres ne s'étoient premiérement accordés à les prêcher par tout? Comment les Apôtres auroient-ils fait des Chrestiens, s'ils n'eussent annoncé les miracles, la résurrection & l'ascension de Jesus Christ? puis qu'il n'y a plus de Christianisme, si ces faits ne subsistent plus. Mais voyons: les imposteurs ont beau se déguiser; ils se découvrent, quoi qu'ils fassent.

CHAPITRE V.

Où l'on examine plus particuliérement, ſi les Apôtres ont pû, ou voulu tromper les hommes.

DEs gens qui veulent tromper l'Univers, doivent avoir plus d'eſprit, d'adreſſe & d'habileté que les autres; & cette adreſſe, cette habileté & cet eſprit paroiſſent dans leurs Ouvrages, en dépit de leur art & de leur politique.

Mais lors que j'examine les Auteurs que nous appellons ſacrés, je ne trouve ni adreſſe, ni affectation dans leurs livres. Tout m'y paroit ſimple, nud, ouvert. Ils rapportent fort exactement leurs propres défauts & leurs propres foibleſſes. Ils ne cachent point leur véritable extraction. Ils marquent leur propre ambition, dans la diſpute qui s'émeut entre eux, pour ſavoir lequel ſeroit le plus grand dans le regne floriſſant du Meſſie; leur groſſiére ignorance, dans la maniére dont ils interrogeoient ſi ſouvent leur Maître, & dans celle dont ils ſe demandoient les uns aux autres, *Qu'eſt-ce à dire cela, reſuſciter des morts?* leur lâcheté, dans leur fuite à la veüe des ſoldats qui venoient prendre leur Maître; & leur incrédulité, dans les doutes qu'ils formérent ſur le ſujet de ſa réſurrection.

Tout

Tout cela nous marque une extrême ſincérité, & un grand déſintéreſſement. Mais il naît ici un ſoupçon qui peut ſembler conſidérable, & qui mérite bien que nous l'examinions un peu. Qui ſait, dira-t-on, ſi ce n'eſt pas là une bonne foi affectée; & ſi ce n'eſt pas pour nous tromper plus ſûrement, que ces Ecrivains font paroître cette naïveté qui nous préoccupe en leur faveur? Je ne dirai pas, pour détruire cette penſée, que les Ecrivains dont il s'agit, ſont originairement des peſcheurs & des péagers; & qu'il ſeroit tout-à-fait étrange, que la ſimplicité fut affectée en des perſonnes de cette naiſſance & de cette éducation, ou qu'ils devinſſent capables d'un rafinement & d'une politique, dont on auroit bien de la peine à nous montrer un exemple parmi les plus habiles de ceux qui ont jamais entrepris de tromper les hommes.

Je ne dirai pas non-plus, que les quatre Evangéliſtes n'ayant nullement écrit de concert, il ſeroit fort étonnant qu'ils ſe fuſſent rencontrés dans le deſſein de ſurprendre la crédulité des hommes, en écrivant d'une maniére ſimple & ingénüe; & que non ſeulement les quatre Evangéliſtes fuſſent entiérement conformes à cet égard, mais qu'ils s'accordaſſent auſſi avec les autres Auteurs du Nouveau Teſtament.

Il ſuffit de remarquer, qu'ils rapportent quelquefois des choſes, qui à une premiére

veüe, donnent des idées que la piété rejette, & dont l'incrédulité ſe ſert pour combattre la Religion Chreſtienne, en attaquant ſon divin Chef: ce qu'ils n'auroient jamais fait, s'ils euſſent contrefait les ingénus par politique. Ainſi on demande, pourquoi Jeſus Chriſt, qui étoit aſſujetti à ſa ſainte & bienheureuſe mere, ſelon la remarque des Evangéliſtes, lui fait cette réponſe, qui ſemble avoir quelque choſe d'aſſez rude. *Femme, qui a-t-il entre toi & moi? Mon heure n'eſt pas encore venüe.* Ainſi Julien l'Apoſtat, Celſus, Porphyre & les autres ennemis de la Religion Chreſtienne, ne ceſſent de dire que Jeſus donna des marques de foibleſſe au jardin de Getſémané, où la crainte de la mort lui fit ſüer des grumeaux de ſang, & où il s'écria pluſieurs fois, *Pere, s'il eſt poſſible, que cette coupe paſſe arriére de moi, ſans que je la boive:* & ils pretendent que cette exclamation de Jeſus-Chriſt attaché à la croix, *Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné?* fut une expreſſion de ſon déſeſpoir.

Je ne ſai ce que je doi le plus admirer ici, l'impudence de ces ſuperbes ennemis de nôtre Religion, ou la force de la vérité, qui renaît des efforts que l'on fait pour la détruire. Car pour la premiére, ſi les ennemis des Chreſtiens n'ajoûtent point de foi au rapport des Evangéliſtes; d'où ſavent-ils que Jeſus Chriſt prononça ces paroles, qui

qui leur donnent lieu de penſer, qu'il ait manqué de conſtance? Et s'ils ajoûtent foi au rapport des Evangéliſtes, pourquoi refuſent-ils de croire tant de faits miraculeux que les Evangéliſtes écrivent, après en avoir été les témoins?

Il eſt certain que nous trouvons dans nos principes, de quoi expliquer ces paſſages qu'on nous objecte. Le diſcours que Jeſus Chriſt tient à ſa bienheureuſe mere, nous fait ſeulement comprendre, combien il étoit jaloux des devoirs de ſa vocation. Il lui parle comme Médiateur entre Dieu & les hommes, celui en qui elle devoit croire pour être ſauvée: & qui doute qu'en cette qualité il n'eût de l'empire ſur elle?

Pour la triſteſſe qu'il témoigna dans ſon agonie, elle pouvoit avoir une double cauſe, l'une naturelle, & l'autre ſurnaturelle. Il pouvoit craindre la mort, entant qu'homme. Il pouvoit donner quelques plaintes innocentes aux douleurs de ſa nature. Mais ce n'eſt pas là ce qui fait la plus grande rigueur de ſes tourmens. Il eſt chargé des péchés des hommes, & ſoûmis à la malédiction de la Loi. Il regarde Dieu comme ſon Pere, & Dieu ſe préſente à lui comme un Juge irrité. Plus il aime ſon Pere, & plus il ſent la douleur d'en eſtre éloigné. La meſure de ſa vertu fait la meſure de ſes ſouffrances; & c'eſt un langage d'amour, plûtôt

tôt qu'un langage de déſeſpoir, que celui qu'il tient à ſon Pere.

Que ſi les incrédules me diſent ici, qu'ils ne ſont pas obligés de ſouſcrire à mes explications, parce qu'ils ne ſavent pas ſi elles ont de fondement que dans mon imagination: je leur permettrai volontiers de concevoir ce doute, & de le conſerver, juſqu'à ce qu'établiſſant mes principes, j'aye le moyen de ſatisfaire encore plus pleinement à toutes ces difficultés. Mais cependant je prétens, qu'il n'y eût jamais rien de ſi démonſtratif que ces paſſages, pour faire voir la bonne foi des Evangéliſtes: & je ſoûtiens que la bonne foi des Evangéliſtes bien demontrée, prouve invinciblement la vérité de la Religion Chreſtienne.

En-effet, ou ceux qui ont compoſé les Evangiles ont eu deſſein de tromper les hommes en faveur de Jeſus Chriſt & de ſa Religion; ou ils n'ont pas eu ce deſſein. S'ils ont eu ce deſſein, ils ſe ſeront bien gardés de marquer toutes les circonſtances de la mort de leur Maître, qui peuvent faire penſer qu'il ait manqué de courage, ou qu'il ſe ſoit crû abandonné de Dieu. Et s'ils n'ont pas eu le deſſein de tromper les hommes, en écrivant les faits qui ſont contenus dans l'Evangile; il faut donc les regarder comme des Auteurs ſincéres, qui ne nous tromperont point, à-moins qu'ils n'ayent été trompés eux-mêmes. De-ſorte que par là toute

toute la queſtion ſe réduit à ſavoir, ſi les faits dont ils nous parlent ſont d'une nature à pouvoir eſtre reçûs par illuſion. Il ne faut que conſidérer ſi tous les Diſciples ont pû voir un nombre preſque infini de miracles éclatans & ſenſibles, des corps réſuſcités, des malades guéris, &c. & croire eux-mêmes faire des miracles, ſans que tout cela ſoit vrai.

Ce n'eſt plus ici le lieu de dire, que les Evangéliſtes ont affecté de paroître ſimples & naïfs, pour empêcher qu'on ne ſe défiât d'eux. Si ç'avoit été là leur deſſein, ils ſe ſeroient bien donné de garde de fournir aux impies ces paſſages ſur leſquels ces derniers bâtiſſent leurs triomphes imaginaires. On n'a aucun ſujet de croire non-plus, que les Evangéliſtes rapportent ces paroles, parce que leur ſimplicité ne leur permet pas de diſcerner ſi elles ſont contraires, ou favorables à leur cauſe. Car comment des gens qui ont aſſez d'eſprit pour tromper les autres, en auroient-ils ſi peu dans cette occaſion? Faut-il être fort habile, pour aimer mieux faire ſon Maître conſtant & intrépide, que le répréſenter ſaiſi de triſteſſe juſques à la mort? Cependant ce n'eſt pas ſeulement un Evangéliſte qui rapporte l'hiſtoire de ſa paſſion de cette maniére; ils conviennent tous à cet égard. D'où vient cela? ſi ce n'eſt de ce que ſe propoſant uniquement de dire la vérité, ils la diſent ſans conſidérer

ſidérer l'impreſſion qu'elle doit faire, & ſans examiner ſi les incrédules n'en prendront pas occaſion de calomnier la Religion Chreſtienne.

Cependant, ſi tout ce que nous venons de dire ne ſuffit pas; je conſens que nous entrions dans un examen plus particulier de la matiére qui eſt contenüe dans les Evangiles.

CHAPITRE VI.

Où l'on examine les choſes qui ſont contenües dans l'Evangile, pour voir ſi elles ſont ſuſceptibles d'illuſion & d'impoſture.

CEs livres contiennent une infinité de choſes rares, divines, admirables; mais les principales peuvent ſe réduire à ces quatre chefs. I. La naiſſance, la généalogie & l'éducation de Jeſus Chriſt, avec toutes leurs circonſtances, dont nous ne parlerons pas maintenant, pour être moins longs, & parce que nous en avons déja fait mention dans nôtre premiére Partie. II. L'exercice de ſa charge, confirmé par une infinité de miracles depuis ſon baptême juſqu'à ſon aſcenſion. III. Sa conduite, & ſa ſainteté exercée en pluſieurs maniéres, & brillante par pluſieurs différentes actions. IV. Ses enſeignemens & ſes propheties. De ces quatre différens endroits ſortent des rayons

ons de vérité qui répandent un beau jour dans toute cette matiére. Suivons les par ordre; & ſur tout n'oublions point nôtre méthode, qui eſt de former en paſſant le plus de difficultés que nous pourrons, & de les propoſer dans toute leur force, afin que les incrédules ne ſe plaignent pas de nous.

On peut conſidérer dans les miracles de Jeſus Chriſt, leur nombre, leur variété, leur grandeur, l'éclat qu'ils firent, & la maniére dont ils furent receus. Les Evangéliſtes nous en font connoître le nombre, la variété & la grandeur, en nous apprenant qu'il changea l'eau en vin à Cana; qu'il rendit la veüe aux aveugles, l'ouïe aux ſourds, la ſanté aux malades; qu'il guérit des lépreux, des paralytiques, une perſonne qui avoit la main ſéche, un hydropique, une femme affligée d'une perte de ſang; qu'il jetta hors pluſieurs Diables, réſuſcita pluſieurs morts, calma les vents & la tempête, & raſſaſia miraculeuſement les troupes dans le déſert en diverſes rencontres. Ces miracles ſont en grand nombre, paroiſſent extraordinairement divers, & ne peuvent être produits que par une puiſſance divine.

Il faut encore ajoûter, qu'ils ſont d'une nature à ne pouvoir être cachés, & à frapper néceſſairement les yeux d'une infinité de témoins. De-ſorte que ſi les Apôtres les avoient

avoient inventés, ils ſe ſeroient expoſés à être contredits par une infinité de perſonnes.

Cependant il paroit, que les plus mortels ennemis de Jeſus Chriſt n'oſoient tout-à-fait en démentir l'évidence; puis qu'ils l'accuſoient de guérir des malades au jour du Sabbat, & qu'ils prétendoient qu'il jettoit hors les Diables par Beelzébut Prince des Diables: cette maniére de le calomnier étant un aveu forcé de ſa puiſſance infinie, & un témoignage qu'ils rendoient en dépit d'eux-mêmes, à la vérité de ſa vocation.

Au-reſte, on croira facilement que les Evangéliſtes n'ont pas inventé ce qu'ils font dire à cet égard aux Scribes & aux Phariſiens; puis qu'ils s'accordent tous dans le rapport qu'ils en font; qu'ils répréſentent J. Chriſt réfutant cette calomnie, & nous aſſûrant à cette occaſion, que le blaſphême contre le St. Eſprit ne ſeroit jamais pardonné aux hommes; ce qui n'eſt pas d'une nature à venir facilement dans l'eſprit; & qu'enfin les Juifs qui ſont venus en-ſuite, étant contraints de reconnoître que Jeſus Chriſt avoit fait divers prodiges, ont été obligés de dire, qu'il avoit trouvé la véritable maniére de prononcer le grand nom de *Jehova*; & que c'eſt par la force de cette prononciation, dont il avoit trouvé le modéle dans le temple, qu'il avoit fait tant de vertus. Voyez

Voyez dans quelles opinions extravagantes on s'engage, lors qu'on fuit la vérité.

Mais ſans s'arrêter à toutes ces chimeres, il me ſemble qu'on ne peut raiſonnablement nous conteſter ces deux vérités. L'une, que Jeſus Chriſt prétendoit avoir fait divers miracles: c'eſt là en-effet ce que ſes ennemis lui reprochent, lors qu'étant autour de ſa croix, ils diſent, *S'il a ſauvé les autres, que ne ſe ſauve-t-il lui-même? Qu'il deſcende de la croix, & nous croirons en lui.* L'autre eſt, que les Diſciples qui l'avoient ſuivi, ſavoient fort bien s'il avoit fait des miracles, ou s'il n'en avoit pas fait. Car s'agiſſant ici de miracles ſenſibles, éclatans, & qui étoient viſiblement au deſſus des forces humaines, ils ne pouvoient ignorer ce qui en étoit.

Cela étant, je conſidére que d'un aſſez grand nombre de Diſciples qu'avoit Jeſus Chriſt, il ne s'en trouve que deux qui lui ſoient infidéles: mais on les voit bientôt tous deux donner gloire à la vérité, quoique d'une maniére différente. L'un eſt touché d'un regret tendre, & pleure amérement. L'autre eſt pourſuivi par les remors de ſa conſcience, qui l'obligent à ſe donner la mort.

Je voudrois bien ſavoir, d'où vient le repentir de Saint Pierre, & le déſeſpoir de Judas, ſi Jeſus n'eſt qu'un impoſteur. Car s'il ſe vante à faux de faire des miracles, il eſt impoſſible que ces deux hommes, ces deux témoins

témoins perpétuels de ſes actions, ne le ſachent; & s'ils ſavent que Jeſus Chriſt ſe vante à faux de faire des miracles, d'où peuvent venir le repentir de l'un, & le déſeſpoir de l'autre?

Il ne ſerviroit de rien de chicaner ſur l'hiſtoire de Judas, que les Ecrivains du Nouveau Teſtament nous répreſentent comme publique & connüe de tout le monde. *Lui donc*, dit Saint Pierre au Chap. 1. du livre des Actes, *s'étant acquis un champ du ſalaire de mechanceté, & s'étant precipité, s'eſt crevé par le milieu, & ſes entrailles ont eſté répandües. Ce qui a eſté connu*, ajoûte-t-il, *de tous les habitans de Jeruſalem: de-ſorte que ce champ-là a eſté appelle en leur propre langue, Haceldama, c'eſt-à-dire, le champ du ſang.* Peut-on mieux particulariſer les choſes? Et ne faudroit-il pas que l'Auteur du livre des Actes eût perdu le ſens, s'il avoit prétendu pouvoir inventer toutes ces circonſtances, & les mettre en la bouche de Saint Piérre, ſans être d'abord démenti, ou ſans expoſer celui qu'il fait parler, à la moquerie de tout le monde?

Les Evangéliſtes circonſtantient de-même la mort & la réſurrection de Jeſus Chriſt. Ils diſent que ſa mort fut accompagnée d'une effroyable obſcurité & d'un tremblement de terre, que les piérres ſe fendirent, & que le voile du temple fut déchiré depuis le haut juſques au bas. Il faut avoüer que ſi tout cela eſt inventé, ces Ecrivains ont perdu

du la raiſon, de choiſir ainſi de pareilles circonſtances pour vouloir les faire accroire. Eſt-ce une choſe bien facile, que de perſuader à tous les habitans de Jéruſalem, que le jour que Jeſus Chriſt fut crucifié, le voile de leur temple ſe fendit, & qu'on vit divers prodiges éclatans? N'eſt-ce pas là un bon moyen de trouver créance parmi les hommes? Et des gens qui rapporteroient ces choſes contre la connoiſſance publique, & ſi peu de tems après qu'elles devoient s'être paſſées, pouvoient-ils gagner pluſieurs milliers de perſonnes.

Pour la réſurrection de Jeſus Chriſt, les Evangéliſtes rapportent, que ſon tombeau fut ſéelé, qu'on y mit des Gardes, que les Gardes dirent le lendemain, que les Diſciples de Jeſus étoient venus enlever ſon corps lors qu'ils dormoient, &c. Si vous doutez que les ſoldats gagnés par les principaux Sacrificateurs, n'ayent rapporté que le corps de Jeſus Chriſt avoit été enlevé par ſes Diſciples, Saint Matthieu vous le dira d'une maniére qui vous empêchera d'en douter. *Or*, dit-il, *quelques-uns de la Garde vinrent dans la ville, & rapporterent aux principaux Sacrificateurs toutes les choſes qui eſtoient arrivées. Ceux-ci donc s'eſtant aſſemblés avec les Anciens, & ayant tenu conſeil, donnerent une grande ſomme d'argent aux ſoldats, en leur diſant, Dites, ſes Diſciples ſont venus cette nuit, & l'ont emporté, comme nous dormions.*

dormions. Que ſi le Gouverneur vient à ſavoir cela, nous le lui perſuaderons, & vous mettrons à couvert. Eux donc ayant receu l'argent, firent comme ils avoient eſté enſeignés: & cette parole a eſté divulgée parmi les Juifs juſqu'à ce jour.

L'Evangéliſte n'a garde de vouloir impoſer au Public ſur des choſes qu'il prétend que le Public a ſceu. Il faut donc avoüer, qu'on mit des Gardes au tombeau de Jeſus, & que ces Gardes firent le rapport qui eſt marqué par les Evangéliſtes, ou dú-moins qu'on crût que ç'avoit été là leur rapport. Toute la queſtion donc ſe réduit à ſavoir, ſi les Diſciples ont effectivement enlevé le corps de Jeſus Chriſt au milieu de pluſieurs Gardes qui étoient là. Que l'on conſidére un peu la perſonne de ces Diſciples, qui étoient de pauvres & de timides peſcheurs, leur diſperſion, leur abbatement, la triple abnégation du plus courageux d'entre eux, avec toutes les autres circonſtances de cet événement; & l'on trouvera, que bien-loin d'exécuter une entrepriſe ſi dangereuſe, il eſt impoſſible qu'ils en euſſent conçû le deſſein.

Auſſi Pilate fut-il ſi perſuadé de la vérité de la réſurrection de Jeſus Chriſt, qu'il en écrivit à Tibere; & ce fut ſur la lettre de Pilate, que cet Empéreur étant allé au Sénat, propoſa de mettre Jeſus Chriſt au nombre des Dieux. L'on n'a aucun lieu de tenir cette

cette hiſtoire pour ſuſpecte, ſi l'on conſidére que c'eſt Tertullien qui la fait dans une Apologie qu'il adreſſe au Sénat & aux Empéreurs Romains, qui n'avoient qu'à faire chercher dans leurs Regiſtres, pour y trouver les Actes de Pilate, comme tous ceux qui faiſoient des Apologies pour les Chrêtiens, les y exhortoient ſi ſouvent.

Cependant nous n'avons pas grand beſoin de ce témoignage du dehors. Rien n'eſt plus lié, que les vérités le ſont ici; & il ne faut que lire les Evangiles, & les lire avec attention, pour en demeurer d'accord. Nous avons vû les miracles de Jeſus Chriſt avec leurs circonſtances, & nous allons montrer que ſa ſainteté a été bien digne de ſes miracles.

CHAPITRE VII.

De la ſainteté de Jeſus Chriſt.

SI Jeſus Chriſt n'étoit point véritablement le Meſſie & le Fils de Dieu, & s'il ſe vantoit à-faux de faire des miracles, ſes Diſciples ont dû le regarder comme un impoſteur; déſabuſés d'ailleurs par ſa mort, & ne voyant point l'exécution de ſes promeſſes: & s'ils l'ont regardé comme un impoſteur, il n'y a gueres d'apparence qu'ils ayent conçû le deſſein d'en faire un modéle de vertu & de perfection, qu'ils devoient

voient propoſer en exemple à tous les hommes.

Mais ſuppoſons qu'ils ayent eu ce deſſein ; il eſt vrai-ſemblable que n'ayant ni tant de lumiére, ni tant d'éloquence que les Auteurs du ſiécle, ils n'auroient pas mieux réüſſi à faire à-plaiſir un portrait de leur Maître, que ceux-là à peindre les grands hommes qu'ils ont eu intéreſt de flater. Cependant, que l'on prenne tout ce qu'il y a de mieux écrit dans ce genre, les vies qui ont été compoſées avec le plus d'art, les Panégyriques qu'on a été trente ans à achever : qu'on aſſemble toutes les idées de vertu, que la conduite des Sages, & l'eſprit de ceux qui les ont loüés avec le plus de paſſion, nous fourniſſent : qu'on joigne enſemble les Catons & les Ariſtides ; qu'on ſépare même leurs vertus de leurs défauts, & qu'on leur prête toutes les bonnes qualités que l'on voit répandües dans les autres hommes ; je ſoûtiens que toutes ces idées n'approcheront point de cette perfection que les Evangéliſtes nous font concevoir en Jeſus Chriſt ſans hyperbole & ſans art, mais par un récit naïf & ſimple de ſes actions.

Les Héros dont l'Antiquité Payenne nous vante tant la vertu, rapportoient tout à la gloire de l'Etat, ou à leur orgueil ; ne connoiſſant pas même de fin plus élevée de leurs actions : au-lieu que Jeſus Chriſt rapporte tout à la gloire de Dieu. On peut dire

re de ceux-là, qu'ils n'aſpiroient, à proprement parler, qu'à donner à une infinité de perſonnes unies en ſociété, de quoi aſſouvir leurs paſſions les plus déréglées, comme nous l'avons dêja remarqué ailleurs ſur le ſujet de Caton : au-lieu que Jeſus Chriſt ne tendoit qu'à détruire les mauvaiſes paſſions dans le cœur des hommes. Les Sages de l'Antiquité renonçoient quelquefois aux richeſſes & aux dignités ; mais ils devenoient les eſclaves de la gloire qui naiſſoit de ce renoncement. Vaincre ſes paſſions n'étoit donc en eux que s'affranchir des plus petites pour ſe ſoûmettre aux plus grandes : ils ne faiſoient par là, qu'immoler à l'orgueil & à l'amour de la gloire, leurs autres affections : ils étoient même tellement enyvrés de l'opinion de leur ſageſſe, qu'ils ſe croyoient plus heureux que les Dieux ; s'imaginant que la diſpoſition de leur ame ne relevoit d'aucune puiſſance ſuprême, qu'ils étoient ſuffiſans à eux-mêmes, qu'ils n'avoient point de paſſions, & que tout leur étoit véritablement ſoûmis. Jeſus Chriſt au-contraire nous enſeigne à renoncer premiérement à la vaine gloire : c'eſt là le premier élément de ſa Religion. *Dieu*, dit-il, *reſiſte aux orgueilleux ; mais il fait grace aux humbles.* Et bien-loin de nous laiſſer croire, que nous puiſſions eſtre heureux indépendemment de Dieu, il nous apprend que l'homme n'eſt que néant, foibleſſe,

corruption, ſéparé de Dieu. C'eſt ce que l'uſage continuel de la priére, qu'il nous enſeigne par ſon exemple, nous apprendroit aſſez, quand ſa Morale & ſa belle vie ne nous en inſtruiroient pas ſuffiſamment. Les Sages de l'Antiquité étoient, ou paroiſſoient des modéles de juſtice: mais Jeſus Chriſt eſt le Docteur & le modéle de la charité; & c'eſt par la charité, plûtôt que par la juſtice, que l'on reſſemble à la Divinité, qui fait du bien, ſans devoir rien à perſonne.

Il eſt facile d'exercer la vertu au milieu de la proſpérité, & lors qu'on s'acquiert par là l'eſtime générale des hommes; comme cela eſt arrivé aux Héros du Paganiſme: mais il n'eſt pas aiſé de s'attacher à la pratique de la vertu au milieu de la pauvreté, dans la baſſeſſe, parmi les diſgraces & les contradictions, comme a fait Jeſus Chriſt. En-effet, il ſemble que l'eſtime ſoit l'aliment du cœur humain. Si les hommes ſe conſultent eux-mêmes, ils trouveront qu'ils ne peuvent ſe paſſer de ce bien, & que quand ils ne croyent pas pouvoir l'obtenir, ils s'abandonnent à un déſeſpoir qui les rend capables des actions les plus noires: ce qui fait cette alliance que l'on a toûjours veüe entre la cruauté, qui rend les Princes odieux, & la volupté, qui les oblige à ſe ſalir encore davantage, lors qu'ils ſe croyent trop noirs dans l'eſprit des hommes, pour pouvoir ſe rétablir dans leur

eſtime. Cependant vous n'avez qu'à conſidérer Jeſus Chriſt haï, mépriſé, contredit par tout ce qu'il y avoit d'illuſtre & de grand parmi les Juifs, & ne pouvant trouver d'approbation ni d'eſtime que parmi quelques peſcheurs ſi groſſiers, qu'ils ne comprennent preſque rien de ce qu'il leur enſeigne: ne diroit-on pas qu'il doit concevoir une eſpéce de déſeſpoir; & qu'étant entiérement mortifié du côté de ſa gloire, il va ſe tourner du côté des plaiſirs, & ſauver ce qu'il peut du naufrage? Cependant vous le voyez dans cette baſſeſſe & cet opprobre qui le ſuit, pratiquer toutes les vertus avec auſtérité. Qu'on l'outrage, il ne laiſſe pas d'être doux & débonnaire: qu'on le mépriſe, il ne perd rien de ſon activité & de ſa confiance: qu'il ne ſoit ſuivi que par des perſonnes ſimples & groſſieres, il en remercie Dieu. *Pere*, dit-il, *je te rens graces de ce que tu as caché ces choſes aux ſages & aux entendus, & les a revelées aux petits enfans.*

Mais ce ſeroit faire tort à Jeſus Chriſt, que de le comparer avec ce qui a fait l'admiration des ſiécles; ne le comparons qu'à lui-même.

En-effet, on n'a qu'à faire quelque réfléxion ſur ſa vie & ſur ſes actions, & voir ſi l'on peut trouver une ombre de vice, un ſeul veſtige des paſſions humaines en Jeſus Chriſt, tel qu'il nous eſt répréſenté par les

Evangéliſtes. Voulez-vous ſavoir s'il eſt ſujet à la volupté; conſidérez que ſes ennemis mêmes n'oſoient lui faire de reproche à cet égard. J'avoüe que les Phariſiens diſoient de lui, *C'eſt un mangeur & un beuveur, un ami des Peagers & des mal-vivans:* mais ils ne prétendoient pas par là l'accuſer de boire ou de manger trop. Ils vouloient dire, qu'il ne devoit pas manger avec des pécheurs, tels qu'étoient les Péagers: reproche que Jeſus Chriſt confond par cette réponſe également digne de ſa ſageſſe & de ſa bonté: *Ceux qui ſont en ſanté n'ont pas beſoin de Medecin, mais ceux qui ſe portent mal.* Si vous avez quelque ſoupçon qu'il fût ambitieux; voyez l'uſage qu'il fait de la créance qu'il a dans l'eſprit des peuples. Il ſe retire, lors qu'on veut le faire Roi; & il déclare inceſſamment, que ſon regne n'eſt point de ce monde. Il cherche peut-être la vaine gloire? Voyez, pour vous en inſtruire, s'il va mendier l'approbation de Jean Baptiſte. Flate-t-il les Docteurs de la Loi? A-t-il quelqu'un de ces ménagemens que nôtre orgueil a toûjours pour ceux de qui nous voulons être eſtimés? Comment foudroye-t-il les vices des Scribes & des Phariſiens; & avec quelle autorité parle-t-il au peuple? Si vous le ſoupçonnez d'intéreſt; vous n'avez qu'à voir le gain qu'il veut faire. Et s'il vous vient dans l'eſprit, que c'eſt un bizarre, un mélancolique; liſez

ſez ce Sermon excellent qu'il fit aux troupes ſur la montagne. Examinez la ſolidité des réponſes qu'il fait à ceux qui l'interrogent, & la beauté de ſes maximes, qui ſemblent toutes ſortir du ſein de la pieté & de la charité; & cette Morale ſi ſublime & ſi belle, qui eſt preſque toute contenüe dans les enſeignemens qu'il donne aux troupes ſur la montagne.

Il parle d'une maniére ſimple & noble, digne de la ſageſſe éternelle de Dieu, & proportionnée à la ſimplicité de tous les hommes. Et comme s'il ne reſpiroit que pour faire du bien, il ne ſe laſſe point d'exhorter les hommes à bien vivre; il parcourt les bourgades de la Galilée avec une patience infatigable; il paſſe les jours à inſtruire les troupes, & les nuits à prier Dieu. Il ne rejette perſonne de ceux qui ſe préſentent à lui. Il n'a point d'égard à l'apparence des perſonnes. S'il déſire qu'on le ſuive, ce n'eſt pas pour avoir le plaiſir d'être bien eſcorté, mais pour enſeigner les troupes. S'il mange & s'il boit, c'eſt avec des gens qu'il a envie de convertir. S'il parle des affaires temporelles, ce n'eſt que pour en prendre des images & des emblêmes propres à répréſenter des biens ſpirituels. S'il reprend aigrement ſes Diſciples, c'eſt lors qu'ils le veulent empêcher d'exécuter l'œuvre de ſon miniſtere. Si on lui parle de manger, il dit que ſa viande eſt qu'il faſſe la volonté

de ſon Pere: s'il a ſoif, & qu'il ſe trouve près d'une fontaine; il penſe bien plûtôt à offrir ſa grace ſous l'image de l'eau, qu'à étancher la ſoif qui le preſſe. Tout ce qui ſe préſente à ſes ſens l'éléve à Dieu. On n'apperçoit en lui aucun mouvement de cette curioſité qui eſt ſi commune dans le monde, aucune préférence de ſoi-même aux autres, aucun mouvement de cette fauſſe modeſtie, ou de ces autres vertus affectées, qui ne découvrent pas moins le fond de nôtre corruption, que nos vices. L'intéreſt de ſa famille ne le touche point au prix de l'intéreſt du regne de Dieu. Ce n'eſt point l'amour propre, mais l'amour divin, qui eſt la régle de ſes affections; puis qu'il appelle ſon pere, ſa mere & ſes freres, ceux qui font la volonté de ſon Pere. S'il ſe fache, c'eſt pour la gloire de la Divinité: & il eſt rongé de zele, quand il voit qu'on fait de ſa maiſon une caverne de brigands. Il ſouffre mille injures, & il les pardonne: il s'impoſe même la néceſſité d'aimer ſes ennemis, en ordonnant à tous ſes vrais Diſciples, de faire cet effort ſur eux-mêmes. Enfin ſondez, examinez le cœur humain; vous n'en tirerez jamais des vertus telles que ſont celles de Jeſus Chriſt. Conſidérez bien la conduite de Jeſus Chriſt; & vous n'y trouverez aucune des paſſions déréglées du cœur humain. Conſidérez l'un après l'autre tous les biens du monde; & vous verrez que

que Jeſus Chriſt n'en a recherché aucun. Examinez l'une après l'autre toutes ſes démarches & toutes ſes actions; & vous verrez qu'elles ne vont nullement au monde.

Comment croit-on que le Fils éternel de Dieu a dû vivre, ſuppoſé qu'il ſoit venu au monde, ſi ce n'eſt comme Jeſus Chriſt? Quel langage doit-il avoir parlé, que celui de Jeſus Chriſt? Quelles vertus doit-il avoir pratiquées, que les vertus de Jeſus Chriſt? Quelle charité doit-il avoir fait éclater, que celle de Jeſus Chriſt? Et à qui aura-t-il dû être conforme, ſi ce n'eſt à cet homme en qui nous ne trouvons point l'homme, mais les vertus d'un Dieu cachées ſous le voile d'une chair infirme?

On ne peut pas ſoupçonner Jeſus Chriſt, d'avoir eu en veüe de s'élever injuſtement à un rang ſuprême dans la Religion, & d'avoir agi par une ambition, qui, auſſi-bien que ſes autres qualités, l'élevoit au deſſus des autres hommes. Il faloit pour cela que Jeſus prévit ce qui arriva dans la ſuite, & que ſa croix ſeroit reconnüe par tout l'Univers: & pour le prévoir, il faloit qu'il fût Prophéte. Mais quand il auroit prévû tout cela, il faloit avoir aſſez de force pour ſe vaincre, pour ſe vaincre à tous égards, pour ſe vaincre continuellement, pour renoncer à toutes les douceurs de la vie, & pour s'expoſer aux plus cruelles ſouffrances; & la conſidéra-

tion d'une gloire en idée & d'un avenir éloigné, ne pouvoit pas donner perpétuellement cette force à ſon ame. Enfin nous ſavons à-peu-près quelles vertus ſont capables de ſortir du fond d'un cœur mondain & orgueilleux; & nous connoiſſons diſtinctement, qu'une vertu ſi ſolide, ſi univerſelle, ſi éloignée d'hypocriſie & de toute affectation, ſi contraire aux vertus mondaines, d'un caractere ſi peu capable d'eſtre imitée, & qui eſt ſi fort au deſſus des idées mêmes que les hommes s'en étoient formées, ne peut non-plus ſortir de ce principe, que la lumiére du ſein des ténébres.

Mais qui nous aſſûrera que les Evangéliſtes ne flatent point leur Maître par un portrait de ſes vertus fait à-plaiſir? Cette penſée eſt encore moins ſolide que la premiére. Car ſi c'eſt ici un jeu de l'eſprit de ces Ecrivains, on demande comment des peſcheurs ſimples & groſſiers, ont inventé un modéle de vertu, tel qu'on n'en vit jamais, & qu'on n'en conçût jamais de pareil, & dont l'idée eſt ſi éloignée de celle que toute l'Antiquité nous donne de ſes Héros? D'ailleurs, les Evangéliſtes ne font pas l'éloge de leur Maître, ils n'exagérent point ſes vertus, ils n'affectent point de faire regarder ſes actions du bon côté; il ſe contentent d'en faire un récit nud & ſimple, ſans étude & ſans art. On voit même

même que par ſincérité, ou, ſi l'on veut, par défaut de diſcernement, (car nous permettons aux incrédules de ſuppoſer tout) ils rapportent des choſes qui donnent d'abord des idées choquantes & horribles, & ſur leſquelles les impies inſiſtent beaucoup; comme cette plainte de Jeſus Chriſt, *Eloi, Eloi*, &c. Outre que les circonſtances avec leſquelles ils rapportent les actions de leur Maître, nous répondent de leur bonne foi. Y a-t-il bien de l'apparence en-effet, que les Evangéliſtes ayent ſuppoſé le murmure des Scribes & des Phariſiens, qui leur diſoient, *Pourquoi eſt-ce que vous mangez & que vous beuvez avec les Peagers?* &c. & cette diſpute des Diſciples ambitieux, à l'occaſion de laquelle J. Chriſt ayant pris un petit enfant, les avertit qu'ils doivent être comme cet enfant, s'ils veulent être bien diſpoſés pour le Royaume des cieux? &c. diſcours admirable dans ſa briéveté & dans ſa ſimplicité, & qui ſuffiroit pour nous faire connoître l'ame de Jeſus Chriſt! Ce n'eſt pas un ſeul de ces Ecrivains qui rapporte ces actions, il y en a trois, trois qui ont écrit d'une maniére qui fait voir manifeſtement qu'ils ne ſe copioient point. Et ſi vous voulez encore pouſſer les recherches plus loin, les Apoſtres nous prouvent ſenſiblement la ſainteté de leur divin Maître, en imitant ſes actions. Les premiers Chrêtiens nous font voir, que les Apôtres ont

bien

bien vêcu, en ſuivant leur exemple. Et ſi vous demandez qu'on vous produiſe des témoignages authentiques de la ſainteté, de la vertu, de la douceur & de la débonnaireté des premiers Chreſtiens; vous en trouverez de très-beaux dans les Ecrits de leurs propres ennemis. Il ne faut qu'avoir une fort médiocre connoiſſance de l'Antiquité, pour ne douter point là-deſſus.

Ainſi la vérité ſort de tous les côtés. Je la trouve & je la ſens, toutes les fois que je me répréſente la vie & les actions de Jeſus Chriſt. Je conſens pourtant que les incrédules ne ſe réglent pas ſur mon goût; & ſi cette preuve ne les touche, comme elle me touche extrémement, ils n'ont qu'à paſſer aux autres.

CHAPITRE VIII.

Des prophéties de Jeſus Chriſt.

ILs ſeront peut-être plus frappés des prophéties qu'on trouve dans l'Evangile. Il y en a pluſieurs qui ſont aſſez expreſſes: mais nous en choiſirons une entre les autres, pour nous attacher à ſon examen; c'eſt celle qui regarde la derniére ruïne de Jéruſalem.

Il n'eſt pas difficile de s'appercevoir d'abord, qu'elle eſt marquée fort clairement par les Evangéliſtes, qui la mettent en la bouche

che de Jeſus Chriſt, & qu'elle a eu un accompliſſement fort exact.

La prophétie eſt exprimée en ces paroles. *Alors Jeſus repondant, lui dit: Vois-tu pas tous ces grands bâtimens? Il ne ſera laiſſé pierre ſur pierre qui ne ſoit démolie,* &c. *Or quand vous entendrez des guerres, des bruits de guerres; ne ſoyez point troublés, car il faut que ces choſes arrivent, mais encore ne ſera-ce pas là la fin. Car Nation s'élévera contre Nation, & Royaume contre Royaume; & il y aura des tremblemens de terre en tous lieux, & des famines, & des troubles: car toutes ces choſes ſont un commencement de douleurs,* &c. *Or quand vous verrez l'abomination de la deſolation, (qui a eſté dite par Daniel le Prophete) être eſtablie là où elle ne doit point l'être; (qui lit l'entende) alors que ceux qui ſont en Judée, s'enfuyent aux montagnes, & que celui qui ſera ſur la maiſon, ne deſcende point,* &c. *Mais malheur ſur celles qui ſeront enceintes & ſur celles qui allaiteront en ce jour-là. Car en ces jours il y aura une telle affliction, qu'il n'y en a point eu de pareille depuis le commencement de la creation des choſes que Dieu a créées, juſqu'à maintenant, & il n'y en aura point de pareille: & ſi le Seigneur n'eût abregé ces jours-là à-cauſe des élûs,* &c. *Et alors ſi quelqu'un vous dit: Voici le Chriſt eſt ici, ou voici il eſt là, ne le croyez point. Car il y aura de faux Chriſts & de faux Prophetes qui s'éleveront, & qui feront des ſignes & des miracles, pour ſeduire même les elûs, s'il eſtoit poſſible. Mais donnez vous en garde. Voici je vous ai predit le tout.*

Il ne faut pas être fort verſé dans l'hiſtoire des Juifs, pour voir que cette prophétie a été exactement accomplie. Ceux qui en douteront, n'ont qu'à jetter les yeux ſur l'hiſtoire qu'en fait Joſephe. On y trouvera des troubles, des guerres, des bruits de guerre, des famines, des tremblemens de terre de lieu en lieu, qui dévancérent de quelques années la derniére déſolation de la Judée. On y remarquera Jéruſalem environnée d'armées, & foulée par les Nations. On y verra un tems, où le meilleur étoit pour les habitans de ce malheureux païs, d'abandonner le ſéjour des villes, & de ſe retirer aux montagnes. On y verra le temple de Jéruſalem brûlé & démoli, ſans qu'il y reſtât piérre ſur piérre. On ſera convaincu qu'il n'y eût jamais d'affliction égale à l'affliction de ces jours-là. On ne ſera plus en peine de ſavoir quelle eſt cette abomination de la déſolation établie au Lieu Saint, dont parle Daniel le Prophéte; puis qu'il verra les Juifs s'en aller dans le temple, & là s'égorger les uns les autres un jour de feſte ſolemnelle. Que ſi l'on veut en-ſuite conſulter nos Hiſtoriens Eccléſiaſtiques, ou les premiers des Peres, on trouvera qu'ils rapportent tous unanimement, que les fidéles Diſciples de J. C. qui étoient à Jéruſalem, ſe retirérent dans une petite ville nommée Pella, après en avoir été avertis divinement; & l'on ceſſera de trouver obſcures ces paroles

les de Jeſus Chriſt, *Priez que vôtre fuite n'arrive point en hyver.* . . Il y a peu de gens qui ne voyent la conformité de cette prophétie avec l'événement; & ce n'eſt pas là ce qui peut nous arrêter: mais il n'eſt pas ſi certain, que cette prophétie n'ait été faite après l'événement; & c'eſt là-deſſus qu'il importe d'inſiſter un peu.

Il paroit d'abord, que les Evangiles où elle eſt rapportée, ont été compoſés avant la ruïne de Jéruſalem; puis que St. Luc n'écrivit le livre des Actes, qu'après avoir compoſé ſon Evangile, comme il témoigne lui-même en ces mots: *Nous avons fait le premier Traité, ô Theophile, touchant toutes les choſes que Jeſus s'eſt mis à faire & à enſeigner*, &c. & que d'ailleurs St. Luc paroit avoir écrit le livre des Actes avant la ruïne de Jéruſalem; puis que bien-loin de faire quelque mention de cet événement, il parle de Jéruſalem comme d'une ville qui ſubſiſtoit encore, & où il y avoit une Egliſe Chrêtienne qui fleuriſſoit.

Mais ce n'eſt pas là ce qui fait de la peine; & l'on demande, ſi cette prophétie n'auroit pas été inſérée dans l'Evangile par quelques Chreſtiens zélés, qui ayant vû la déſolation de Jéruſalem, en euſſent pris occaſion de faire honneur à leur Maître, en ſuppoſant qu'il l'avoit prédite.

Pour nous éclaircir là-deſſus, nous remarquerons I. Que cette prophétie étant la

la meſme en ſubſtance dans les trois Evangiles où elle eſt rapportée, eſt exprimée pourtant d'une maniére différente, & qui nous perſuade que ce n'eſt pas un même Auteur qui l'a inſérée dans l'Evangile ſelon St. Matthieu, dans l'Evangile ſelon St. Marc, & dans l'Evangile ſelon St. Luc. Car, pour n'en examiner que l'entrée & le commencement, voici comment St. Matthieu la rapporte. *Et Jeſus leur dit : Ne voyez-vous pas toutes ces choſes ? En verité je vous dis, qu'il ne ſera ici laiſſé pierre ſur pierre qui ne ſoit demolie. Et lui eſtant aſſis ſur la montagne des oliviers, les Diſciples vinrent à lui à-part, diſant : Dis nous quand ces choſes arriveront*, &c. Voici maintenant de quelle maniére ce commencement eſt exprimé en St. Luc. *Et comme quelques-uns diſoient du temple, qu'il étoit orné de belles pierres, il dit : Eſt-ce là ce que vous regardez ? Les jours viendront, auſquels il ne ſera laiſſé pierre ſur pierre. Alors* (il ne dit pas, lors qu'il étoit aſſis ſur la montagne des oliviers, comme St. Matthieu) *ils l'interrogerent, diſant : Maître, quand ſera-ce donc que ces choſes arriveront ?* &c. Enfin c'eſt de cette ſorte que St. Marc entre dans cette narration. *Et comme il parloit du temple, un de ſes Diſciples lui dit : Maître, regarde quelles pierres & quels bâtimens. Alors Jeſus repondant, lui dit : Ne vois-tu pas ces grands bâtimens ? Il ne ſera laiſſé pierre ſur pierre qui ne ſoit demolie. Et comme il eſtoit aſſis au mont des oliviers vis-à-vis du temple, Pierre & Jacques, Jean & André l'interrogerent à part, diſant : Dis nous quand ces choſes*, &c. Ce dernier explique & accorde parfaitement les deux autres, en faiſant connoître toutes les circonſtances du fait, ſavoir que Jeſus fut deux fois interrogé ſur le ſujet des bâtimens du temple, & que la derniére fois il étoit aſſis ſur la montagne des oliviers, d'où l'on voyoit le temple, & où cette veüe donna occaſion à ſes Diſciples de le faire expliquer ſur ce qu'il avoit déja dit de ſa démolition, lors qu'il étoit dans le temple même. Cependant il faut avoüer, que cette petite diverſité qui ſe trouve à cet égard entre les Evangéliſtes, detruit entiérement le ſoupçon qu'on peut avoir que cette prophétie ait été ſuppoſée par quelqu'un qui l'ait inſérée dans les trois Evangiles.

II. Il eſt très-remarquable, que les Diſciples ayant confondu deux événemens très-éloignés dans la demande qu'ils font à leur Maître, ſavoir la ruïne de Jéruſalem & la fin du monde, lui diſant : *Dis nous quand ces choſes arriveront, & quel ſera le ſigne de ton avenement & de la fin du monde* ; Jeſus Chriſt répond ſans détromper ſes Diſciples, & ſans diſtinguer ce qu'ils avoient confondu. Or quelle apparence y a-t-il, qu'un homme qui voit la ruïne de Jéruſalem, & qui ne voit pas qu'elle ſoit ſuivie de la fin du monde, mette cette queſtion dans la bouche des Diſciples,

ciples, ſans faire rien dire à Jeſus Chriſt qui l'éclairciſſe.

III. Mais plûtôt, comment joindra-t-il dans cette prédiction, à la ruïne de Jéruſalem la venüe du Fils de l'homme ſur les nuées avec puiſſance & grande gloire? Comment un homme qui auroit été le témoin de la ruïne de Jéruſalém, diroit-il qu'incontinent après l'affliction de ces jours-là, le ſoleil ſeroit obſcurci, & que la lune perdroit ſa lumiére; que les étoiles tomberoient du ciel, & que les vertus des cieux ſeroient ébranlées; que toutes les Nations ſeroient comme rendant l'ame de peur en le voyant, qu'elles lamenteroient en ſe frappant la poitrine? Comment auroit-il mêlé à l'hiſtoire de ce fait toutes ces circonſtances, dont la fauſſeté lui auroit eſté bien connüe, puis qu'il auroit compoſé la prophétie après l'événement?

Mais ne tombons-nous pas ici d'une difficulté dans une plus grande? Car ſi tous ces ſignes qui devoient accompagner la ruïne de Jéruſalem, ne ſont pas réellement arrivés, où eſt la vérité de cette prophétie?

Il y en a qui répondent à cette objection, en diſant, que Jeſus Chriſt s'exprime en cet endroit à la maniére des Prophétes, qui diſent que Dieu vient, qu'il fait trembler la nature, qu'il émeut la terre & les cieux, lors qu'il viſite les hommes extraordinairement dans ſa bonté, ou dans ſa juſtice. Ils ajoû-

ajoûtent, que les jugemens que Jeſus Chriſt exerça ſur les Juifs, nous ſont répréſentés comme une venüe, & comme une venüe éclatante, à-cauſe des fleaux épouvantables qu'il fit tomber ſur eux. Mais j'aime mieux m'arrêter à une autre penſée, qui me paroit & plus raiſonnable & plus naturelle: c'eſt que Jeſus Chriſt ne trouvant pas à-propos de déſabuſer ſes Diſciples, qui préoccupés favorablement pour leur Nation, s'imaginoient que Jéruſalem & le temple ne périroient jamais qu'avec le monde; il entre dans leur penſée, & leur répréſente ces deux événemens par des traits communs.

Certainement je conçoi qu'il pouvoit y avoir pluſieurs raiſons qui obligerent Jeſus Chriſt d'en uſer de-la-ſorte. Car ſans dire ici, que l'obſcurité eſt le caractere des prophéties, & qu'il faloit que celle-ci fût mêlée de quelques ombres, comme les autres, afin que perſonne ne pût connoître par avance le tems de ſon accompliſſement, Dieu s'étant réſervé cette connoiſſance, ce qui eſt marqué dans cette même prophétie; Jeſus Chriſt ne devoit-il pas ſuivre la coûtume de tous les Prophétes, qui eſt d'unir des événemens très-éloignés dans une ſeule veüe prophétique, pour marquer que les choſes éloignées ſe touchent aux yeux de Dieu? D'ailleurs, la ruïne de Jéruſalem ayant été la plus grande & la plus parfaite

image qui fût jamais de la fin du monde; qu'y avoit-il de plus ſage, que de nous faire voir l'une au travers de l'autre, en ſuivant la veüe des Diſciples qui mêloient ces deux événemens?

Il y eut des peſtes, des guerres & des famines qui précédérent la ruïne de Jéruſalem: il y en aura de-même qui précéderont la fin du monde. Les lignées qui habitoient la Terre Sainte ſe frappoient la poitrine, en voyant tous les effets de la malédiction céleſte tomber ſur leur Nation: toutes les Tribus de la terre ſeront conſternées, lors que Dieu détruira ce bas monde, pour juger les hommes. La ruïne de Jéruſalem n'arriva, que lors que l'Evangile eut été prêché par toute la terre, c'eſt-à-dire, dans toutes les parties du monde qui étoient alors connües: la fin du monde n'arrivera point non-plus, ſelon toutes les apparences, juſqu'à ce que toutes les Nations barbares qui étoient demeurées cachées & inconnües, ayent été appellées à croire en Jeſus Chriſt. Il y eut de faux Chriſts & de faux Prophétes, qui parurent avant la derniére déſolation des Juifs: il y aura de-même de faux Docteurs qui tâcheront de ſéduire les hommes; & l'on doit dire, *Le Chriſt eſt ici, & il eſt là*, avant le dernier jour. Avant la ruïne de Jéruſalem, J. Chriſt aſſembla en des Egliſes Chrêtiennes les élûs des quatre vents des cieux, & cela par la prédication de ſes Anges myſtiques,

ques, qui étoient les Apôtres: à la fin du monde Jeſus Chriſt enverra les Anges de ſa gloire, pour appeller ſes élûs de la poudre, & pour les relever de l'obſcurité de leurs tombeaux: *Car le Seigneur lui-même deſcendra du ciel avec cri d'exhortation & voix d'Archange, & ceux qui ſont morts en Chriſt reſuſciteront.* Il y eut des Cométes & des ſignes affreux qui annoncérent la ruïne de Jéruſalem: la fumée de la ville & du temple embraſés dérobérent le jour, & obſcurcirent le ſoleil & les étoiles. Il ne faut pas douter, que la déſolation de toute la terre ne ſoit accompagnée de ſignes encore plus affreux & plus effrayans. Saint Piérre dit que *la terre brûlera*, que *les élémens ſeront diſſous par chaleur*, &c. La derniére déſolation des Juifs ſurvint d'une maniére aſſez inopinée: le dernier jour ſurviendra comme le larron en la nuit. Jéruſalem & le temple furent entiérement détruits, lors que les Juifs eurent rempli la meſure de leurs péchés: ce monde où nous habitons doit périr, lors que le tems des Nations ſera accompli, comme parle Jeſus Chriſt dans cette prophétie que nous examinons.

Au-reſte, il ſemble que les Diſciples ſoient demeurés toûjours préoccupés de cette penſée, que la ruïne de Jéruſalem ſeroit immédiatement ſuivie de la fin du monde. Car lors qu'il courut un bruit entre les

Diſciples, que St. Jean ne mourroit point, fondé ſur ce que Jeſus Chriſt avoit dit à quelqu'un en parlant de lui: *Qu'en as-tu affaire, ſi je veux qu'il demeure juſqu'à ce que je vienne?* ils étendoient ce *juſqu'à ce que je vienne*, juſqu'à la fin du monde; & ils pouvoient le borner à la ruine de Jéruſalem, qui eſt un tems que cet Apôtre vit en-effet, & auquel Jeſus Chriſt viſita les Juifs en ſa juſtice. D'ailleurs cette tradition s'étant répandüe, que le jour du Seigneur approchoit, les Theſſaloniciens en furent un peu troublés; & c'eſt pour les raſſûrer que Saint Paul leur tient ce langage. *Nous vous prions, Freres, que vous ne ſoyez point ébranlés d'entendement, ni troublés d'eſprit, ni par parole, ni par Epître comme de nôtre part, comme ſi la journée de Chriſt étoit prochaine. Que nul ne vous ſéduiſe en quelle ſorte que ce ſoit; car ce jour-là ne viendra point, que premiérement*, &c.

Et en-effet, il ne faut pas s'étonner, ſi cette prophétie de Jeſus Chriſt, que ſes Diſciples rapportoient fidélement, laiſſoit cette impreſſion dans les eſprits. Car d'un côté Jeſus Chriſt caractériſoit ſa venüe d'une telle ſorte, qu'elle ſembloit devoir être ſuivie du jugement dernier; diſant qu'il paroîtroit comme l'éclair qui ſort d'Orient, & ſe montre en Occident: & de l'autre il avoit déclaré pluſieurs fois, que toutes ces choſes arriveroient à cette génération; que pluſieurs de ceux qui étoient préſens devant lui, ne

ne goûteroient point la mort, juſqu'à ce qu'ils euſſent vû toutes ces choſes.

Jeſus Chriſt uniſſant deux événemens dans une même deſcription, mais deux événemens ſubordonnés, ſemblables, & qui étoient l'image & l'original; ſa prophétie devoit avoir deux accompliſſemens, l'un prochain, & l'autre éloigné. Voilà, ce me ſemble, le vrai dénoüement de toutes ces difficultés. Les Diſciples confondoient deux événemens éloignés, & Jeſus Chriſt les laiſſe dans cette préoccupation. Il faut que l'événement juſtifie les prophéties, & non pas que les prophéties s'oppoſent à l'événement. Il faut donc qu'elles ſoient obſcures avant que d'être accomplies, & claires lors qu'elles le ſont.

Mais quelque vrai-ſemblables que ſoient ces principes, je ſerois bien fâché qu'on penſât que j'appuye là-deſſus la force de mon raiſonnement. Je diſtingue la conjecture, des principes certains. Je laiſſe toutes ces explications que je viens de donner, au jugement du lecteur. Qu'on prenne mes veües, ou celles d'un autre, pour ſatisfaire à quelques difficultés qui s'y trouvent; il n'importe: je m'attache à deux vérités, qui ſont, à mon avis, ſans difficulté. L'une eſt, que de la maniére que cette prophétie eſt circonſtantiée, il eſt entiérement abſurde de penſer qu'elle ait été compoſée après l'événement; de ſorte qu'un homme ait pris

occaſion de la ruïne de Jéruſalem, où l'on ne vit paroître que Tite & ſon armée, de faire dire à Jeſus Chriſt en prédiſant cette déſolation, qu'il viendroit ſur les nuées du ciel, qu'il enverroit ſes Anges pour aſſembler ſes élûs des quatre vents du ciel, qu'on le verroit venir avec puiſſance & grande gloire, qu'il ſeroit vû de-même qu'un éclair qui part d'Orient, & ſe montre en Occident; que toutes les lignées de la terre ſe frapperoient la poitrine en le voyant venir; que ce jour viendroit inopinément, comme celui de l'embraſement de Sodome.

La ſeconde vérité qui me paroit inconteſtable, eſt que nonobſtant ces petites ombres que la ſageſſe de Dieu a trouvé bon de mêler à cette prophétie, elle eſt pourtant, à tout prendre, extrémement exacte, extrémement circonſtantiée, & ſi clairement accomplie, qu'on eſt obligé de reconnoître, que ſi elle étoit avant l'événement, elle ne pouvoit ſortir que d'un eſprit prophétique. Que trouve-t-on en-effet dans l'hiſtoire, qu'on ne voye d'abord dans la prophétie? Les commencemens, les dégrés & la perfection du malheur des Juifs; tout s'y trouve. On n'y prédit plus une captivité particuliére de ce peuple, mais une diſperſion générale de la Nation: *Et ils ſeront menés captifs par toutes les Nations.* . . J. Chriſt pleure en une autre occaſion ſur Jéruſalem en y entrant, & prononce ces paroles touchantes.

tes. *O ſi toi auſſi euſſes connu, du-moins en cette tienne journée, les choſes qui appartiennent à ta paix! mais maintenant elles ſont cachées de devant tes yeux. Car les jours viendront ſur toi, que tes ennemis t'aſſiegeront de trenchées, & t'environneront, & te ſerreront de tous côtés, & te raſeront, toy & les enfans qui ſont en toi, & ne laiſſeront en toi pierre ſur pierre, parce que tu n'as point connu le tems de ta viſitation.*

En vérité, croit-on qu'on ait inſéré dans l'Evangile, que Jeſus Chriſt pleura ſur les malheurs qui devoient arriver à Jéruſalem? Y a-t-on inſéré encore toutes ces ſimilitudes prophétiques, dans leſquelles Jeſus Chriſt menace les Juifs de leur perte; leur diſant tantôt, que le pere de famille loüera ſa vigne à d'autres vignerons, après les avoir exterminés comme des ſerviteurs infidéles; tantôt, que le Roi qui les a invités aux nopces de ſon fils, enverra ſes Gendarmes pour les faire périr, & pour brûler leur ville?

Mais ſans aller chercher ſi loin les choſes, un des caracteres auſquels on devoit connoître que l'événement prédit par Jeſus Chriſt approchoit, étoit quand les peuples auroient été appellés à la connoiſſance du vrai Dieu. C'eſt ce qui eſt dit expreſſément dans les endroits que nous avons déja cités. Il faut donc que celui qui a inſéré cette prophétie, s'imaginât que de ſon tems les Nations avoient été appellées à la connoiſſance

de Jesus Christ. Il y avoit donc une infinité de Chrestiens disperſés dans le monde; les Ecrits des Apôtres étoient entre les mains d'une infinité de perſonnes: comment y changer, y ajoûter pluſieurs ſimilitudes, pluſieurs Chapitres, & corrompre trois Evangiles dans trois endroits eſſentiels? Si on l'a fait dans l'Aſie, comment a-t-on fait paſſer cette ſuppoſition dans l'Europe, où il faloit qu'il y eût une infinité d'Exemplaires de cet Evangile? Car les Evangiles ont été les premiers compoſés de tous les livres du Nouveau Teſtament.

Les incrédules ne s'apperçoivent-ils pas, que la vérité détruit plus de doutes, qu'ils n'en peuvent former; qu'ils font continuellement violence à leur raiſon, en réſiſtant à une vérité qui renaît de tant de côtés; & que ſi leur raiſon plie & ſe détourne au gré de leurs paſſions, pour ne regarder jamais du bon côté, les objets, la nature des choſes, & la vérité qui eſt immuable, ne gauchiſſent point pour ſuivre les caprices de leur eſprit, ou les penchans de leur cœur?

CHA-

CHAPITRE IX.

Où l'on entre dans l'examen des choſes qui ſont contenües au livre des Actes.

LA matiére de ce livre peut ſe réduire à ces trois chefs: l'aſcenſion de Jeſus Chriſt, la deſcente du St. Eſprit ſur les Apôtres, & l'établiſſement des Egliſes Chrêtiennes par le ſuccès de la prédication des Apôtres. Toutes ces choſes ſont d'une nature à ne pouvoir eſtre ſuppoſées.

L'aſcenſion de J. Chriſt eſt trop circonſtantiée, pour nous laiſſer lieu de croire, que les Diſciples y ayent été trompés. L'Auteur dit expreſſément, que Jeſus converſa quarante jours avec ſes Diſciples depuis ſa réſurrection; qu'il leur promit qu'ils ſeroient baptiſés du St. Eſprit, & leur ordonna d'attendre à Jéruſalem l'effet de cette promeſſe; qu'il les mena à la montagne des oliviers; qu'il fut enlevé ſur une nuée, qui l'emporta de devant leurs yeux; & que comme ils le regardoient montant au ciel, deux hommes ſe préſentérent à eux en veſtemens blancs, & leur promirent que Jeſus Chriſt reviendroit de la même maniére qu'ils l'avoient vû s'en allant au ciel: de-ſorte que la difficulté ne conſiſte pas à ſavoir, ſi les Diſciples ont été trompés à cet égard; mais bien s'ils n'ont pas voulu tromper les autres, en fai-

faisant un faux rapport d'un événement chimérique.

Pour le connoître, il suffit de remarquer le tems où les Disciples commencent à l'annoncer. *Et comme le jour de la Pentecôte s'accomplissoit*, dit St. Luc, *ils estoient tous d'un accord en un même lieu. Alors il y eut subitement un son du ciel, comme d'un vent qui souffle avec vehemence, lequel remplit la maison où ils estoient assis. Et il leur apparut des langues mi-parties comme de feu, & elles se posérent sur chacun d'eux; & ils furent tous remplis du St. Esprit, & commencerent à parler des langues estrangeres, comme l'Esprit leur donnoit à parler. Or il y avoit des Juifs sejournant à Jerusalem, gens devots de toute Nation qui est sous le ciel. Après donc que le bruit s'en fut repandu, une multitude de personnes vint, qui fut toute émüe, parce que chacun les entendoit parler en sa propre langue*, &c. *Mais Pierre se presentant avec les onze, éleva sa voix, & leur dit*, &c. *Ceux donc qui receurent d'un franc courage sa parole, furent baptisés; & il y eut en ce jour-là environ trois mille ames qui furent ajoutées*, &c. *Or toute personne avoit de la crainte, & beaucoup de merveilles se faisoient par les mains des Apôtres.*

On peut voir que ce fait n'a pas été inventé, par la simple veüe du fait même; puis que c'est ici une chose qui a dû se passer à Jérusalem pendant une Feste solemnelle, devant des gens de toutes les Nations, & pour ainsi dire, aux yeux de tout l'Univers; & qui

& qui par conséquent est d'une nature à ne pouvoir pas être supposée.

Que pourroit-on dire pour ébranler la certitude de cette histoire? Dira-t-on que ce fait a été inféré dans l'Ecrit de St. Luc long-tems après la mort de cet Auteur? Mais il faut donc avoüer en même tems, que tout le livre a été supposé; puis que c'est là un fait essentiel & fondamental, sur lequel roullent toutes les autres choses qui sont contenües dans le livre des Actes. La prédication des Apôtres & son succès en dépendent. Tout ce que nous trouvons dans leurs Epîtres s'y rapporte. Et tout enfin est supposé dans le Nouveau Testament, si la descente du St. Esprit sur les Apôtres est supposée.

Croirai-je que St. Luc même a inventé ce fait, & que personne n'en avoit parlé avant lui? Mais qu'est-ce donc que les Apôtres ont dit à ceux à qui ils sont allés prêcher? Sur quoi se sont-ils appuyés, si ce n'est sur cet envoi du St. Esprit? Sur quel autre droit leur vocation est-elle fondée?

Est-ce que les Apôtres eux-mêmes ont feint pour tromper les hommes, qu'ils voient reçû le St. Esprit? C'est là tout ce que l'incrédulité peut concevoir de plus apparent; & c'est pourtant ce qui est tout-à-fait absurde. Car en quel tems est-ce qu'ils le feignirent? Il faut nécessairement que ce fût ou après avoir fondé une Eglise à Jérusalem, ou

ou avant qu'ils l'y fondaſſent. Si c'eſt après l'y avoir fondée, comment aura-t-on fait accroire en-ſuite à cette Egliſe de Jéruſalem, que les Apôtres avoient reçû le Saint Eſprit, qu'ils avoient publiquement parlé toute ſorte de langues, & que c'eſt par leur prédication accompagnée de divers prodiges, que cette Egliſe avoit été formée?

Que ſi les Apôtres feignirent d'avoir reçû le St. Eſprit, avant qu'il y eût aucune Egliſe Chreſtienne à Jéruſalem; & ſi c'eſt même en atteſtant fauſſement ce fait & pluſieurs autres, qu'ils établirent cette Egliſe: il faut que les Apôſtres ayent appris toutes les langues du monde depuis la mort de leur Maître, & avec cela le ſecret de faire marcher des boiteux, & de guérir les malades; puis que c'eſt là ce qu'ils appellent avoir reçû les dons miraculeux du St. Eſprit.

Mais peut-eſtre doute-t-on qu'il y ait eu une Egliſe Chreſtienne à Jéruſalem? Si cela eſt, il faut que les anciens Docteurs de l'Egliſe vivant en divers tems & en divers lieux, ayent conſpiré pour nous tromper à cet égard; & que les Juifs & les Payens, & tous les ennemis de nôtre Religion, anciens & modernes, qui n'ont jamais conteſté la vérité de ce fait, ayent entiérement perdu la raiſon.

Enfin, quand on s'imagineroit que le livre des Actes a été compoſé long-tems après la ruïne de Jéruſalem, c'eſt-à-dire, lors qu'il

n'y pouvoit plus avoir d'Egliſe floriſſante dans cette ville; on ne gagne rien: car il eſt toûjours vrai, que les Apôtres ont rapporté le fait dont nous parlons; & leurs Epîtres ſont remplies de choſes qui y ont une rélation viſible.

Je n'ajoûterai pas ici, que le livre des Actes ne dit rien de la mort des Apôtres; ce qui marque qu'il fut compoſé pendant leur vie, & par conſéquent dans un tems où l'Egliſe de Jéruſalem fleuriſſoit encore; qu'il n'y eſt fait aucune mention de la derniére ruïne de Jéruſalem, ni même d'aucun de ces préludes qui dévancérent la derniére déſolation de la Judée: ce qui nous diſpoſe fort à croire, que ce livre fut compoſé avant ce grand événement; étant tout-à-fait vrai-ſemblable, que l'Auteur de ce livre ne l'ayant compoſé que pour la gloire des Apôtres & de la Religion Chreſtienne, comme les incrédules ſe l'imaginent ſans doute, n'auroit pas manqué d'y inſérer l'hiſtoire des malheurs épouvantables qui fondirent ſur les Juifs, & que les Chreſtiens regardent comme un effet de la rejection du Meſſie.

Mais comme je ne veux pas laiſſer au lecteur une ombre de doute, je lui promets de lui faire voir bientôt, que les Apôtres ont reçû & communiqué les dons miraculeux. Mais en attendant que l'ordre de mes matiéres me permette de le montrer, il eſt bon que

je

je faſſe quelques réfléxions ſur le ſuccès de la prédication des Apôtres, qui eſt le point eſſentiel auquel toutes les choſes qui ſont contenües dans le livre des Actes, ſe rapportent.

CHAPITRE X.

Où l'on conſidére le ſuccès de la prédication des Apôtres.

CE fait eſt rapporté avec des circonſtances tout-à-fait remarquables. Vous voyez I. que ces hommes qui prêchent l'Evangile les premiers, ſont des peſcheurs, c'eſt-à-dire, des perſonnes ſimples, ſans apparence & ſans autorité. II. Que ces hommes vont prêcher qu'ils ont vû Jeſus Chriſt réſuſcité & montant au ciel, & qu'ils avoient auparavant eſté les témoins oculaires de ſes miracles. III. Qu'ils choquent par leur prédication toutes les puiſſances de la terre, & s'expoſent à un nombre infini de dangers & de maux. IV. Qu'ils les ſouffrent ſans ſe rebuter, avec patience, ou plûtôt avec joye. V. Que le ſuccès de leur prédication eſt ſi prompt & ſi rapide, qu'on a de la peine à le concevoir.

Il eſt certain que Saint Luc ne nous dit rien en cela, que le bon ſens ne nous apprenne auſſi. On ſait que ce ne furent pas des gens d'une grande qualité, ou d'un grand

grand crédit dans le monde, qui prêchérent les premiers l'Evangile; & perſonne n'a jamais rien dit de pareil.

Il eſt évident que ces hommes ont dû témoigner qu'ils avoient vû Jeſus Chriſt faiſant des miracles, Jeſus Chriſt réſuſcité, & Jeſus Chriſt montant au ciel; puis qu'ils n'auroient pas converti tant de Nations, s'ils s'étoient contentés de prêcher qu'ils avoient ouï dire toutes ces choſes; & que d'ailleurs les Epîtres des Apôtres nous apprennent, que c'eſt là ce qui avoit fait le ſujet de leur prédication.

Il n'y a pas de doute, que les puiſſances de la terre ne ſe ſoient émûës contre ces hommes; puis que la politique eſt ennemie des nouvelles Sectes, & que les peuples ſont toûjours jaloux de leur Réligion.

On peut encore moins douter, que les Apôtres n'ayent ſouffert avec beaucoup de courage les effets de cette perſécution; puis que s'ils s'étoient relâchés, & s'ils avoient reculé par la crainte des ſupplices, leur deſſein avortoit dans ſa naiſſance.

Enfin qui peut nier, que le ſuccès de leur prédication n'ait été extraordinairement prompt & rapide? puis qu'on voit dans un fort court eſpace de tems, des Egliſes plantées dans tout le monde connu. C'eſt là une choſe de fait, & qui ne fut jamais conteſtée.

Ainſi Saint Luc & le bon ſens nous rap-

portent toutes ces circonſtances. Le livre des Actes nous apprend qu'elles ſont véritables ; & la nature des choſes ne nous permet pas de douter qu'elles ne le ſoient: ce qui détruit le ſoupçon que nous pourrions avoir, qu'elles euſſent été inventées.

Cependant je ne ſaurois conſidérer tous ces faits, les unir & voir la proportion qu'ils ont les uns avec les autres, ſans croire d'abord la vérité de la Religion qu'ils établiſſent.

CHAPITRE XI.

Où l'on entre dans l'examen des choſes qui ſont contenües dans les Epîtres des Apôtres.

QUand les Epîtres de Saint Paul ne ſeroient pas réceües d'un commun conſentement par les Anciens : quand Clément, Polycarpe, Barnabas ne feroient pas mention de la ſeconde Epître de Saint Piérre; il ſuffiroit de remarquer, qu'elles ont eſté écrites à des Egliſes, c'eſt-à-dire, à des ſocietés entiéres, qui en ont long-tems conſervé les originaux, pour pouvoir du-moins nous aſſûrer qu'elles ne ſont pas ſuppoſées.

C'eſt à nous maintenant à voir, ſi nous y trouverons quelques caracteres de la divinité de nôtre Religion. On n'y ſauroit jetter les

les yeux, ſans y remarquer I. La piété & la charité de cet Apôtre. II. Son deſintéreſſement, & le mépris qu'il fait des biens du monde. III. Son courage à ſupporter les afflictions, qui loin de le rebuter, le réjouiſſent. IV. Une répétition continuelle du témoignage que les Apôtres ont rendu à la vérité de la réſurrection du Seigneur. V. Des choſes qui marquent que Saint Paul avoit reçû les dons miraculeux du Saint Eſprit, & que les fidéles les recevoient en ce tems-là fort communément.

La piété de cet Apôtre y éclate en tant de maniéres, qu'on ne peut la croire fauſſe & affectée, ſans ſe faire violence. Car quand un homme ſe contraindroit dans une occaſion, le moyen qu'il ſe contraigne de la même ſorte pendant tout le cours de ſa vie, dans toutes ſes actions, dans toutes ſes paroles, dans la maniére de dire les choſes, qui eſt ſouvent plus capable de découvrir le fond du cœur, que les choſes mêmes que l'on dit? Je ſai que l'hypocriſie ſe couvre de l'extérieur & des apparences de la vertu: mais en vérité, il y a toûjours un je-ne-ſai quoi, un air ſimple & naturel dans la véritable vertu, qui ne ſe trouve pas dans l'hypocriſie; ou pluſtôt, l'hypocriſie n'eſt pas ſi habile & ſi éclairée, qu'elle ne ſe découvre d'un côté ou d'un autre, & qu'une parole qui lui échappe ne la faſſe voir.

Je conſens cependant, qu'on examine les

Epîtres de Saint Paul, pour voir ſi l'on y remarquera rien que de naturel & de ſincére. Seroit-il poſſible, que du ſein de la malice & de la perfidie d'un homme qui vient accuſer ſa Nation d'un crime qu'il ſait être faux, ſortiſſent tant d'exhortations à craindre Dieu, ſi fortes, ſi touchantes & ſi répétées, qu'elles rempliſſent les Ecrits de Saint Paul; cette humilité qui rapporte tout à Dieu, comme au centre du bien, nous diſant avec tant de vérité, *Qu'as-tu que tu ne l'ayes reçû? Et ſi tu l'as reçû, pourquoi t'en glorifies-tu? Nous ſommes à vous, vous eſtes à Chriſt, & Chriſt eſt à Dieu*; & qu'on en vît ſortir cette horreur pour le vice, qu'il ne perd aucune occaſion de témoigner, & qu'il exprime d'une maniére ſi vive & ſi forte?

Sa charité ne ſe découvre pas moins ſenſiblement dans ces ſoins ſi paſſionnés qu'il a de ſanctifier ſes Freres. Toutes ſes Epîtres ne ſont qu'un tiſſu de tendres exhortations, ou pluſtôt de priéres ardentes qu'il leur fait à s'aimer les uns les autres. Il veut qu'ils vivent ſobrement, juſtement & réligieuſement. Il s'adreſſe aux ſerviteurs & aux maîtres, aux pauvres & aux riches, aux peres & aux enfans, aux jeunes gens & aux vieillards. N'étant préoccupé pour perſonne, & ne haïſſant perſonne, il s'épanche en actions de graces & en bénédictions pour tous, il leur tient un langage tendre & touchant, il les appelle ſes petits enfans, ſes bien-aimés,

més, ſes entrailles, ſa gloire & ſa couronne: & quel eſt ſon but en leur parlant de cette maniére? C'eſt de leur inſpirer l'amour de Dieu & celui du prochain.

Combien releve-t-il l'excellence de la charité? *Quand je parlerois*, dit-il, *le langage des hommes, & même le langage des Anges, ſi je n'ai point la charité, je ſuis comme l'airain qui reſonne. Quand je diſtribuerois tout mon bien aux pauvres, & que je livrerois mon corps pour être brûlé; ſi je n'ai point de charité, cela ne me profite de rien. La charité eſt d'un eſprit patient: elle ſe montre benigne. La charité n'eſt point envieuſe. La charité n'uſe point d'inſolence: elle ne s'enfle point: elle ne ſe conduit pas mal-honnêtement: elle ne cherche point ſon propre profit: elle ne ſe depite point: elle ne penſe point à mal: elle ne ſe rejoüit point de l'injuſtice; mais elle ſe rejoüit de la verité. Elle endure tout, elle croit tout, elle eſpere tout.* Voilà quelle eſt l'idée que Saint Paul avoit de la charité. On y voit la force du bon ſens & de la vraye vertu, & non pas les foibleſſes & la bizarrerie de la ſuperſtition. Il préfere la charité aux dons miraculeux. On voit bien là l'eſprit de la vraye Religion.

Cette conſidération du caractere & de la vertu de cet Apôtre eſt d'autant plus conſidérable, qu'on eſt obligé, malgré qu'on en ait, de dire quelqu'une de ces deux choſes; ou que Saint Paul a été un méchant homme & un inſigne impoſteur; ou qu'il

avoit ouï Jesus Christ sur le chemin de Damas, qu'il avoit reçû son Esprit, & qu'il étoit véritablement son Apôtre. De-sorte que celui qui montre que Saint Paul n'étoit pas un méchant homme, prouve par cela même la divinité de la Religion Chrêtienne.

Je prie donc le lecteur de faire bien réflexion sur le caractere de ses Epîtres; qu'il les examine depuis le commencement jusqu'à la fin, qu'il en découvre le génie & le caractere.

Qu'est-ce que cet Apôtre demande à Dieu? Que ceux à qui il parle, vivent bien, & que Dieu soit glorifié par leurs œuvres. De quoi se plaint-il? Du vice. Qu'est-ce qu'il loüe? La vertu. Quel motif le fait agir, & l'oblige à parler comme il fait? Tout autre que celui de l'intérest.

Saint Luc nous avoit déja appris au livre des Actes, qu'il travailloit de ses mains pour gagner sa vie, & qu'il s'occupoit à faire des tentes. Sur quoi il faut faire deux remarques: l'une, que Saint Paul ayant été Pharisien, & élevé aux pieds de Gamaliel, auroit crû se ravaler extrémement en exerceant une si vile profession, pour peu qu'il eût eu le cœur mondain & ambitieux: l'autre, que cet Apôtre se résout à travailler de ses mains pour gagner sa vie, dans une occasion que d'autres auroient embrassée avec avidité pour s'acquerir des richesses. Qu'auroit-

roit-on réfusé en-effet à des gens qui ouvroient le ciel aux hommes, & qui leur donnoient l'espérance certaine d'un salut éternel? Car on ne peut nier, que ce ne fût là la pensée ou le préjugé des premiers Chrêtiens à l'égard des Apôtres.

Si vous craignez que Saint Luc ne nous ait trompés en nous apprenant ce fait; il ne faut qu'écouter Saint Paul lui-même, qui sans doute n'auroit pas entrepris de le faire accroire contre la connoissance qu'en avoient ceux à qui il parle. *Voici*, dit-il aux Corinthiens, *Voici pour la troisiéme fois que je suis prest d'aller à vous; & je ne vous serai point à charge, car je ne demande point le vôtre, mais vous-mêmes. Aussi les enfans ne doivent point faire d'amas pour leurs peres, mais les peres pour leurs enfans: & pour moi je dépenserai volontiers & serai dépensé pour vos ames*, &c. Et puis: *Vous ai-je pris par finesse? Ai-je donc fait mon profit de vous.* Et ailleurs: *Ai-je commis une offense, en ce que je me suis abaissé moi-même, afin que vous fussiez élevés, parce que sans rien prendre, je vous ai annoncé l'Evangile de Dieu?* 2 Cor. 12.

Saint Paul n'auroit pas tenu ce langage, s'il avoit prêché par intérest, selon la coûtume de ceux qui portant un cœur mondain dans le Sanctuaire, font un commerce honteux de ce qu'il y a de plus sacré & de plus auguste dans la Religion.

Mais si Saint Paul n'agissoit point par cet

intéreſt, dont la plus-part des hommes ſont poſſédés; qui nous répondra qu'il n'avoit pas en veüe un intéreſt plus délicat, & qui naît même quelquefois de cet autre déſintéreſſement, c'eſt-à-dire, un intéreſt d'orgueil?

Je ſai qu'il dépend du caprice d'un homme, d'attribuer les meilleures actions à l'orgueil, & de traiter d'hypocriſie la plus ſolide vertu: car qu'eſt-ce qui peut fixer les agitations éternelles d'un eſprit qui ne cherche que des doutes? Mais je ſoûtiens auſſi, qu'il y a des caracteres dans la conduite & dans les paroles de Saint Paul, qui montrent malgré l'incrédulité, que le fond de ſa vertu eſt ſolide, & ſon déſintéreſſement ſincére. C'eſt ce qui paroîtra, comme j'eſpére, par les réfléxions ſuivantes.

Il ne faut avoir qu'une très-mediocre connoiſſance du cœur & des inclinations des hommes, pour n'ignorer pas, que comme il y a deux différens états dans leſquels ils peuvent ſe trouver, il y a auſſi deux différentes ſortes de paſſions qui naiſſent dans leur ame; la proſpérité fait naître l'orgueil avec les vices qui l'accompagnent; la pauvreté & la miſére font naître l'avarice avec toutes ſes dépendances. Ce n'eſt pas que l'avarice ne ſe trouve auſſi dans la proſpérité, & que l'orgueil n'accompagne auſſi quelquefois la miſére: mon ſens n'eſt pas celui-là. Je veux dire ſeulement, que la proſ-

proſpérité eſt comme le regne de l'orgueil, & la pauvreté le regne de l'avarice; parce qu'un homme qui a du bien, étant ſatisfait de ce côté-là, cherche ordinairement la gloire: au-lieu qu'un homme qui a de la peine à vivre, ne s'aviſe gueres de travailler pour la gloire, & cherche premiérement les moyens de ſubſiſter. D'où il s'enſuit, que bien-loin de s'imaginer que Saint Paul ait voulu ſe réduire à une extrême pauvreté, & travailler de ſes propres mains pour acquérir de la gloire, il eſt beaucoup plus naturel de penſer, qu'il n'a pû ſe propoſer la gloire comme l'unique fin de ſes actions, que lors qu'il s'eſt vû au deſſus de la miſére & de la néceſſité.

Cependant cela ne paroit pas encore tout-à-fait convaincant, parce qu'il y a eu des hommes qui ont mépriſé les richeſſes pour s'acquérir l'eſtime des hommes. Il faut donc ajoûter, pour diſtinguer St. Paul de ces derniers, que non ſeulement il eſt pauvre, que non ſeulement il eſt réduit à travailler de ſes mains pour gagner ſa vie; mais qu'il ſouffre encore tous les maux & toutes les diſgraces auſquelles on peut être expoſé. L'adverſité abat les ſentimens trop élevés de nôtre cœur; tout le monde en convient: & l'on peut dire hardiment, que ſi ces Philoſophes dont nous avons parlé, s'étoient trouvés accablés par une ſuite de maux qui renaiſſoient les uns des autres,

chargés de chaînes, déchirés à coups de foüet, exposés aux naufrages, en bute aux outrages, à la moquerie des Savans, à la raillerie des Princes, à la haine des Magistrats, à la fureur du peuple, comme nôtre Saint Paul; leur orgueil éperdu & déconcerté auroit fait place bientôt à l'amour du repos, & à l'impatience de se retirer promptement d'un si déplorable état.

D'ailleurs, ces Philosophes qui méprisoient les richesses & les dignités, les mépriſoient pour l'amour d'eux-mêmes, & non pas pour l'amour des autres; puis que sans se soucier de l'état de leur prochain, ils se retiroient dans des solitudes, ou en la compagnie d'autres Sages, avec qui leur orgueil se félicitoit, d'avoir renoncé à toutes choses, pour se donner tout entiers à l'étude de la sagesse. Mais ici les Apôtres abandonnent toutes choses, pour courir travailler à la conversion des hommes. St. Paul fait des tentes; comme Abdolominus béchoit dans un jardin: mais St. Paul ne cesse d'induire les hommes en prêchant l'Evangile; & Abdolominus ne pensoit qu'à sa tranquilité & à son repos.

Enfin les Sages dont nous avons parlé, avoient cette consolation, qu'en renonçant aux richesses, ils croyoient posséder le fond de la véritable vertu: car trompés, comme ils étoient, par leur propre orgueil, ils n'avoient garde de penser que leur vertu étoit fausse;

fausse; & ce n'est que l'idée qu'ils avoient de son excellence, qui les consoloit de ce qu'ils perdoient: au-lieu que St. Paul & les autres Apôtres étant des imposteurs, comme l'impiété le suppose, ne pouvoient pas avoir cette consolation qui naît du sentiment de sa vertu, & ils étoient privés de ce poids qui affermit l'ame des hommes dans les grandes afflictions & dans les entrepriſes perilleuses. Tournez la chose de tous les côtés, vous trouverez quelque chose de singulier dans la conduite de St. Paul; & aucun caractere n'approchera jamais du caractere Apostolique.

Mais, dira-t-on, on trouve que St. Paul se vante quelque part de l'excellence de ses révélations. Il écrit aux Galates, que *les plus excellens des Apôtres ne lui avoient rien donné: que Jacques, Cephas & Jean, qui sont estimés les colomnes, lui avoient donné la main d'association: qu'après avoir esté fait Apôtre, il ne prit point conseil de la chair & du sang pour retourner à Jerusalem, & là se faire agréer des autres Apôtres: qu'il resista à Pierre en face, & le reprit, parce qu'il meritoit d'être repris.*

Cela ne peut faire aucune peine à ceux qui connoîtront l'occasion qui a obligé St. Paul à parler & à agir de-la-sorte. Il y avoit parmi les Galates de faux Docteurs, qui tâchoient de détruire le fruit de la prédication de cet Apôtre, en associant les cérémonies Judaïques à la foi Chrêtienne, & qui disoient

diſoient pour cet effet, qu'ils tenoient leur pratique de Piérre, Jacques & Jean, qu'ils avoient vûs à Jéruſalem. L'Apôtre craignant que ſous le prétexte de ſuivre la doctrine des trois principaux Apôtres de Nôtre Seigneur, on ne détruisît ſon ouvrage, entreprend de faire voir, que l'excellence de ſon miniſtere ne céde à celle d'aucun autre. C'eſt dans cette veüe qu'il ſe compare avec les autres Apôtres dans ſon Epître aux Galates, commençant par ces paroles : *Paul Apôtre non point de par les hommes, ni de par l'homme, mais de par Jeſus Chriſt, & de par Dieu le Pere*, &c. Et c'eſt pour le même intéreſt que ſe comparant dans ſa ſeconde Epître aux Corinthiens à quelques Docteurs qui tâchoient de le troubler dans ſon miniſtere, il s'exprime de la ſorte. *Sont-ils Hebreux? Je le ſuis. Sont-ils Iſraëlites? Je le ſuis auſſi. Sont-ils de la ſemence d'Abraham? Je le ſuis. Sont-ils miniſtres de Jeſus Chriſt? (je parle comme imprudent) Je le ſuis en travaux davantage, en battures par deſſus eux. J'ai reçû des Juifs par cinq fois quarante coups moins un. J'ai eſté batu de verges trois fois. J'ai eſté lapidé une fois. J'ai fait naufrage trois fois: en voyages, en perils de fleuve, en perils de brigands, en perils de ma Nation, en perils de Gentils, en perils entre faux Freres; en peine & en travail, en veilles ſouvent, en faim & en ſoif, en jûnes ſouvent, en froid & en nudité. Outre les choſes de dehors, ce qui m'aſſiege jour & nuit, c'eſt le ſoin de*

de toutes les Egliſes. Qui eſt affoibli, que je ne ſois affoibli auſſi? Qui eſt ſcandaliſé, que je n'en ſois auſſi brûlé?

Croit-on que St. Paul eût oſé parler de ſes afflictions avec tant de confiance, & les rapporter en détail pour l'intéreſt de l'Egliſe, que des ſéducteurs vouloient détourner de la foi, ſi ces afflictions n'euſſent été véritables, & même connües de tout le monde? Si ce qu'il dit eſt faux, comment ne s'apperçoit-il pas, que bien-loin de faire taire ſes ennemis par là, il leur fournit une nouvelle matiére de le décrier? Et ſi ce qu'il dit eſt véritable, qui peut douter que Saint Paul ne ſoit perſuadé de la vérité de la Religion Chrêtienne, lors qu'on voit ce qu'il ſouffre, & la maniere dont il le ſouffre? Où eſt l'erreur qui inſpire autant de confiance que cet Apôtre en fait paroître? Qu'on nous faſſe voir un méchant homme devenir le martyr perpétuel d'une impoſture ſignalée, & ne reſpirer pourtant dans ſes Ecrits, que confiance, zele & charité. Qu'on nous montre un méchant homme, qui étant ſorti de priſon, ſe hâte en quelque ſorte d'y rentrer, & qui va prêcher l'Evangile, après avoir été déchiré à coups de foüet pour l'avoir prêché; un ennemi de ſa Nation, un perfide ſéducteur, qui après avoir renoncé à tout ce qu'il poſſédoit pour prêcher aux autres, n'en veut pas même recevoir la nourriture & le veſtement; qui en prêchant

chant l'Evangile immédiatement après ce traitement, ne veut pas même s'exempter du travail du corps, de ce travail vil & abject qui sert à gagner sa vie; qui le déclare dans ses Epîtres à des gens qui lui donneroient sans doute tout ce qu'il leur demanderoit; qui refuse enfin après tout cela, & rejette sans affectation, la gloire qu'il semble qui lui revient de la prédication de l'Evangile, & de son renoncement à toutes choses, & qui nous montre le grand principe auquel cette gloire doit se terminer, pour faire voir que rien n'est plus légitime que le refus qu'il en fait. *De-même aussi*, dit-il, *le Seigneur a ordonné que ceux qui annoncent l'Evangile vivent de l'Evangile. Neanmoins je n'ai usé d'aucunes de ces choses. Or je n'ai point écrit ceci, afin qu'on en use de-même envers moi. Car bien que j'évangelise, je n'ai pas de quoi me glorifier, parce que la necessité m'en est imposée. Malheur à moi, si je n'évangelise. Que si je le fais volontiers, j'en ai la récompense: & si je le fais à contre-cœur, la dispensation ne laisse pas de m'en être confiée. Quel salaire donc en ai-je? C'est qu'en prêchant l'Evangile, je fais que l'Evangile de Christ n'apporte point de depense, afin que je n'abuse point du pouvoir que j'ai en l'Evangile.* Et ailleurs. *Certes j'estime que toutes choses me sont dommage pour l'excellence de la connoissance de J. Christ mon Seigneur, pour l'amour duquel je me suis privé de toutes choses, & les estime comme de l'ordure, afin que je gagne Christ.*

St.

St. Paul coupe lui-même toute racine à sa vanité. Ce n'est point après des apparences brillantes de vertu & de mérite qu'il court. Il cherche la remission de ses péchés. Toute sa force est en Christ. Il dit que Dieu a envoyé son Fils au monde, pour sauver les pécheurs, dont il est le premier. Il avoüe qu'il a blasphemé le sacré nom par lequel il nous faut être sauvés; qu'il a persécuté Jesus Christ en ses membres. Il attribüe toute sa conversion à la grace: il ne parle que de la grace. Et quels objets fûrent jamais capables d'humilier les cœurs des hommes? si ce n'est pas la grandeur immense de Dieu, la profonde misére des hommes, leur corruption déséspérée, & l'infinie miséricorde de Dieu manifestée en son Fils, qui sont les objets qui rempliſſoient les discours, les Epîtres & l'esprit de St. Paul, lequel renfermant toutes ses veües dans une seule, ne se proposoit de savoir que Jesus Christ, & Jesus Christ crucifié.

Mais, dit-on, n'est-il pas vrai que Saint Paul agissant comme il a agi, s'est acquis une gloire immortelle? l'événement l'a fait voir: & pourquoi ne croirons-nous pas que St. Paul a agi par un principe de vaine gloire, ayant prévû ce qui arriveroit?

Certes l'imagination seroit belle, de penser que Saul préoccupé contre les Chrêtiens, Pharisien, orgueilleux, cherchant à s'immortaliser, s'aviséra d'appuyer une im-

impoſture auſſi choquante, que le ſeroit celle des Diſciples, ſi les incrédules avoient raiſon; croira tromper l'Univers & la poſtérité par des menſonges groſſiers; tirera la force, le courage, la conſtance, la charité, la piété, de ce projet chimérique & de ce deſſein perfide; combattra les beſtes en Epheſe par l'eſpérance de cette immortalité en idée, qui ne peut pas un jour flater ſes cendres dans le tombeau; que cet orgueil vivra au milieu de la honte & des douleurs; & qu'une idée qui n'a accoûtumé de naître que dans l'oiſiveté, & qui eſt le fruit de la proſpérité & de l'abondance, triomphera pour la premiére fois des ſentimens de la nature les plus réels & les plus vifs.

Mais quoi! St. Paul eſt un politique, un mondain qui a une ſecrete envie de travailler pour ſoi-même. Ne connoîtra-t-on pas ſon caractere? Ne ſe démentira-t-il point? Son orgueil ne pourra-t-il pas ſe découvrir un peu, lors qu'étant en Lycaonie, on veut lui ſacrifier, le prenant pour Mercure? Et à-force de méditer ſur ſes Epîtres, n'y trouverons-nous pas quelque marque de cette prodigieuſe vanité qui le fait agir? Pourquoi les incrédules ne ſe conſultent-ils pas eux-mêmes là-deſſus?

Ils pourront trouver dans leurs cœurs quelque diſpoſition à être impoſteurs; mais ils n'y en trouveront point à ſouffrir pour leur impoſture. Ils pourront peut-être ſe ſentir

ſentir diſpoſés à ſouffrir pour une impoſture, qui pourroit dans la ſuite leur procurer de grandes richeſſes; mais non pas à ſouffrir pour une impoſture qui les oblige à renoncer à toutes choſes, à ſouffrir, & à perdre même la vie pour couronnement de leurs ſouffrances. On peut ſe trouver diſpoſé à renoncer à toutes choſes, & à ſouffrir la mort pour le bien de ſa patrie, ou pour conſerver ſon honneur, ou pour quelque autre ſujet qu'on croit légitime; mais non pas pour défendre ce qu'on ſait bien qui eſt un menſonge. L'idée du ſouvenir de la poſtérité peut flater l'orgueil; mais non pas juſqu'à l'obliger à faire un préſent affreux & épouvantable, & juſqu'à ſacrifier à cette idée ce qu'on poſſéde de plus réel. On peut ſe ſentir de la diſpoſition à tromper les hommes, & à accuſer ſa Nation d'un crime imaginé; mais non pas lors qu'on lui témoigne une charité extraordinaire, & qu'on fait tous ſes efforts pour la ſanctifier. On peut concevoir le deſſein de ſéduire les hommes; mais on ne peut pas faire éclater en même tems mille vertus par ſes actions, & une confiance admirable dans ſes paroles. Qu'on cherche dans le cœur de tous les hommes, on n'y trouvera jamais l'union de toutes ces qualités. Comme on n'en ſauroit donner un exemple dans la vie & dans les actions d'aucun homme, l'idée n'en étoit peut-eſtre jamais montée dans

l'esprit des hommes. Quelle foiblesse n'est-ce pas, de penser que cela se trouve réellement en la personne de St. Paul & de quelques pêcheurs? Sur quoi peut être fondée une pareille imagination, que sur une envie desespérée de se tromper soi-même?

Mais afin qu'on ne nous accuse pas d'avancer sans fondement ce que nous disons de la confiance de cet Apôtre, il faut l'écouter lui-même. *Car nôtre legere affliction*, dit-il, *qui ne fait que passer, produit en nous un poids éternel d'une gloire excellemment excellente*, &c. Et ailleurs. *Je suis plein de joye en nôtre affliction. Car comme nous fûmes venus en Macedoine, nôtre chair n'eut aucun relâche. Au contraire, nous avons este affligés en toutes façons; combats par dehors, & craintes par dedans: mais Dieu qui console les abatus, nous a consolés*, &c. 2 Cor. 8. Et au Chap. 12. de cette même Epître. *Et partant je prens plaisir en infirmités, en injures, en necessités, en persécutions, en angoisses pour Christ; & quand je suis foible, alors je suis fort.* Il prétend même, que tous ceux qui sont animés du même esprit que lui, ne peuvent s'empêcher de se réjoüir saintement en leurs souffrances. *Mais le fruit*, dit-il, *de l'Esprit est charité, joye, paix, esprit patient, benignité, bonté, fidelité, douceur, temperance.* C'est le caractere véritable du Chrêtien. Les Apôtres ne prêchoient que pour faire naître ces vertus. Mais voyons encore quelques

ques traits de la joye & de la confiance de St. Paul. Voici de quelle maniére il s'exprime quelque part. *Etant oppressés en toutes sortes, mais non point reduits à l'estroit; étant en perplexité, mais non point destitués; estant persecutés, mais non point abandonnés; estant abatus, mais non point perdus; portant toûjours en nôtre corps la mortification du Seigneur Jesus, afin aussi que la vie de Jesus soit manifestée en nous.* Et ailleurs. *Que si même je sers d'aspersion sur le sacrifice de vôtre foi, je m'en rejoüi avec vous tous. Vous aussi rejoüissez vous avec moi.* D'où peuvent sortir ces mouvemens de joye que St. Paul exprime si naïvement, que l'art ne peut imiter, qui regnent dans toutes ses Epîtres depuis le commencement jusqu'à la fin, & qui semblent si bien venir d'un cœur, qui ne pouvant renfermer sa joye & sa satisfaction, s'ouvre & s'épanche au dehors pour la laisser paroître?

Assûrément ces sentimens ne viennent point de la nature. La nature se plaint, elle gémit, lors qu'elle souffre. Les Stoïciens qui ont voulu étouffer ses plaintes innocentes, ont prétendu que l'on pouvoit se vaincre jusqu'à conserver toute sa tranquilité au milieu des tourmens: mais les Stoïciens n'étoient pas allés jusqu'à croire que la joye devoit naître des maux mêmes que l'on souffroit. Il n'y a que les Chrestiens qui trouvent le principe d'une consolation & d'une joye inexplicable dans les afflictions.

Qui eſt donc ce Paul qui a des ſentimens ſi élevés ? C'eſt, dit l'incrédulité, un impoſteur. Par quelle force va-t-il plus loin que toute la vertu des Stoïciens ne s'eſt vantée d'aller ? Par la force de la plus grande impoſture qui fut jamais. En vérité, peut-on bien ſe perſuader cela ? Pour moi, je ne trouve de difficulté qu'à me perſuader que les ſuperbes partiſans de la raiſon humaine ſoient ſi déraiſonnables & ſi extravagans.

CHAPITRE XII.

Où l'on continüe d'examiner les Epîtres de St. Paul.

LA troiſiéme choſe qu'il importe de remarquer dans les Epîtres de St. Paul, eſt qu'elles ne ſont, pour ainſi dire, qu'une continuelle répétition de la mort, de la réſurrection & de l'aſcenſion de Jeſus Chriſt, ou du-moins des choſes qui s'y rapportent eſſentiellement ; de-ſorte que quand les quatre Evangiles ſeroient perdus, on trouveroit la moëlle & l'eſſentiel de l'Evangile dans les Ecrits de St. Paul. On voit cela dans le commencement de preſque toutes ſes Epîtres. *Touchant ſon Fils*, dit-il aux Rom. Chap. 1. *qui a eſté pleinement declaré Fils de Dieu en puiſſance ſelon l'Eſprit de ſanctification par la reſurrection des morts, à ſavoir de nôtre Seigneur Jeſus Chriſt.* Mais on le voit plus expreſſément en pluſieurs autres endroits. Voici comment il en parle au Chap. 13. de ſa

ſa I. Epît. aux Corinth. *Je vous ai donné ce que j'avois auſſi reçû, ſavoir que Jeſus Chriſt eſt mort pour nos pechés ſelon les Ecritures ; qu'il a eſté enſeveli, & qu'il eſt reſuſcité le troiſieme jour ſelon les Ecritures ; & qu'il a eſté vû de Cephas, & puis des douze. Depuis il a eſté vû de plus de cinq cens Freres à une fois, deſquels pluſieurs ſont vivans juſqu'à preſent, & quelques-uns dorment. Après il a eſté vû de Jacques, & puis de tous les Apôtres : & après tous il a eſté vû auſſi de moi, comme d'un avorton.*

Voilà quelle eſt la confiance avec laquelle cet Apôtre parle de la réſurrection de Jeſus Chriſt. Il ne dit pas ſeulement en termes vagues & généraux, qu'on a vû Jeſus-Chriſt après ſa réſurrection ; il dit que Jeſus Chriſt a été vû de Céphas, de Jacques, des autres Apôtres, de lui-même ; qu'il a été vû par cinq cens Freres à-la-fois, dont une bonne partie vivoit encore : les prenant par là à témoins, & s'expoſant viſiblement à eſtre contredit, ſi cela n'eût pas été véritable. S'il eſt vrai qu'il y ait un ſi grand nombre de perſonnes qui témoignent qu'elles ont vû Jeſus Chriſt réſuſcité, ce fait ne ſauroit être faux. Car le moyen que cinq cens, trois cens, cinquante perſonnes conſpiraſſent à ſoûtenir cette fable nonobſtant les ſupplices ? Et s'il n'eſt pas vrai qu'il y ait un nombre de perſonnes qui dépoſent qu'ils ont vû Jeſus Chriſt réſuſcité ; comment St. Paul l'oſe-t-il écrire à une infinité de gens, qui

ne pouvoient avoir vû les Apôtres, ſans ſavoir ce qui en étoit? Comment oſe-t-il marquer par leur nom, ceux à qui Jeſus Chriſt eſt apparu après ſa réſurrection? Quelle eſt ſa hardieſſe, de déſigner un ſi grand nombre de témoins de cette vérité, & de dire que la plus-part ſont encore vivans? Comment dit-il cela en paſſant, par maniére d'acquit, & comme une choſe connüe de tout le monde? Il le dit, & ſe contente de le dire, ſans faire comme les impoſteurs, qui ſe ſervent du tour & de l'adreſſe de leur eſprit, pour donner plus de couleur aux choſes qu'ils veulent faire accroire, & qui employent plus d'art, à-meſure que ce qu'ils veulent perſuader eſt incroyable. Mais pourquoi ne rendroit-il pas un témoignage plein de confiance à la vérité de la réſurrection de Jeſus Chriſt; puis qu'il prétend que l'Eſprit même du Seigneur en rendoit un bien ſenſible & bien éclatant?

En-effet, St. Paul dans ſes Epîtres parle des dons miraculeux, comme de quelque choſe de très-connu. Il les appelle les dons du St. Eſprit, & quelquefois ſimplement le St. Eſprit. Celui qui voudroit ôter de ſes Epîtres tous les endroits où il en parle, en ôteroit ſans doute une des plus conſidérables parties. *A l'un*, dit il, *eſt donnée par l'Eſprit la parole de ſapience; & à l'autre, ſelon le même Eſprit, la parole de connoiſſance; & à l'autre la foi en ce même Eſprit; & à l'autre les dons*

1 Cor. 12.

dons de gueriſon en ce même Eſprit; & à l'autre des operations de vertus; & à l'autre la prophetie; & à l'autre le don de diſcerner les eſprits; & à l'autre la diverſite des langages: mais ce ſeul & même Eſprit fait toutes ces choſes, diſtribuant particuliérement à chacun ſelon qu'il veut.

Vous voyez comment St. Paul ſuppoſe en paſſant ce fait comme un fait d'expérience, & que chacun connoiſſoit. Cependant il eſt remarquable, qu'il ne s'agit pas là d'un ſeul de ces dons, mais de pluſieurs dons miraculeux, & qui ſont même à couvert d'illuſion & d'artifice. Car quand on auroit pû ſuppoſer, que certaines gens avoient reçû le don de parler des langages; quand ces gens n'auroient pas été démentis d'abord par des perſonnes qui ſavoient véritablement ces langues-là: comment y en pouvoit-il avoir d'autres qui expliquoient les langues, & qui entendoient les gens de toutes les Nations, & d'autres qui guériſſoient les malades, & d'autres qui faiſoient des vertus, & qui avoient la foi des miracles? &c.

Mais peut-être qu'on ne ſe contenteroit pas de ce ſeul paſſage. En voici donc un tout pareil. *Quand bien je parlerois le langage des hommes, & même le langage des Anges*, &c. *quand j'aurois les dons de prophetie, & connoîtrois tous les ſecrets*, &c. *quand j'aurois toute la foi, tellement que je tranſportaſſe les montagnes*, &c. *Tous ſont-ils Prophétes?* dit-il dans le

Chap. précédent ? *Tous ont-ils des vertus? Tous ont-ils les dons de gueriſon? Tous parlent-ils des langages? Tous interpretent-ils? Mais ſoyez convoiteux de plus excellens dons; & je vas vous en enſeigner un chemin qui ſurpaſſe de beaucoup.* C'eſt alors qu'il commence à faire l'éloge de la charité, & qu'il la préfére à tous les dons miraculeux. Il parle tout-de-même en cet endroit indirectement & en paſſant, de ces dons; & la maniére dont il s'exprime, fait bien voir que ce fait étoit d'une notoriété publique.

Que ſi l'on veut encore une plus grande preuve de cette vérité, mais une preuve qui me paroit au deſſus de la ſubtilité & des exceptions; il ſuffira de conſidérer, qu'entre ces dons celui de parler des langues étoit devenu ſi commun, étant communiqué fort ſouvent par l'impoſition des mains des Apôtres, qu'il ſurvint un grand trouble & une grande confuſion dans l'Egliſe de Corinthe à cette occaſion; parce que ceux qui avoient reçû ce don, voulant tous parler des langues étrangéres dans l'Egliſe, l'aſſemblée n'en étoit point édifiée. C'eſt ce qui obligea St. Paul à leur écrire fortement là-deſſus; & c'eſt à quoi il employe particuliérement le Chap. 14. de ſa I. Epître aux Corinthiens. *Je deſire bien*, leur dit-il, *que vous parliez tous des langages; mais beaucoup plus que vous prophetiſiez, afin que l'Egliſe en reçoive de l'edification.* Prophétiſer, dans le

le ſens de cet Apôtre, eſt annoncer la parole de Dieu, & l'expliquer au peuple. *Je rens graces à mon Dieu*, ajoute-t-il, *que je parle plus de langages que vous tous: mais j'aime mieux prononcer en l'Egliſe cinq paroles en mon intelligence, afin que j'inſtruiſe auſſi les autres, que dix mille paroles en une langue inconnue. C'eſt pourquoi*, ajoûte-t-il quelque tems après, *les langages ſont pour ſigne non point aux croyans, mais aux infideles: au-contraire la prophetie ne l'eſt point aux infideles, mais aux croyans.* C'eſt-à-dire, comme chacun le conçoit ſans peine, que le don des langues que Dieu accordoit miraculeuſement à l'Egliſe, étoit deſtiné à confondre, ou à convertir les infidéles par ce témoignage ſenſible de la divinité du Chriſtianiſme: au-lieu que le don de prophétiſer, c'eſt-à-dire, d'annoncer la volonté de Dieu, & de l'expliquer au peuple, avoit été donné pour le bien & pour l'édification des fidéles. C'eſt à ces dons miraculeux que regarde St. Paul, lors qu'il dit aux Epheſiens, *N'eſteignez point l'Eſprit:* & c'eſt de ces mêmes dons, de ces vertus éclatantes, qu'il dit aux Galates, *O Galates inſenſés*, &c. *Celui qui vous fournit l'Eſprit, & qui produit les vertus en vous, le fait-il par les œuvres de la Loi, ou par la predication de la Foi?* Enfin c'eſt des dons miraculeux que cet Apôtre parle, lors qu'il dit, *Que les enſeignes de ſon Apoſtolat ont eſté accomplies entre* les Corinthiens, *avec toute patience, avec ſignes, merveilles & vertus.* 1 Cor. 12.

Voici les incrédules un peu embaraſſés: quelque mine qu'ils faſſent, il n'y a que deux partis à prendre. Il faut dire que St. Paul avoit perdu le ſens, lors qu'il écrivoit tout ce que nous venons de lire; ce que ces gens-là ſont bien éloignés de prétendre; s'imaginant au-contraire, que St. Paul a été aſſez habile pour tromper une infinité de perſonnes: ou il faut avoüer que les fidéles recevoient aſſez communément les dons miraculeux dans l'ancienne Egliſe; que ces dons étoient divers; qu'il y avoit eu actuellement des perſonnes dans l'Egliſe de Corinthe, qui avoient cauſé une eſpéce de déſordre en parlant diverſes ſortes de langues par le St. Eſprit: & par conſéquent il faut reconnoître la divinité de nôtre Religion.

CHAPITRE XIII.

Que nous devons regarder comme divine l'Ecriture du Nouveau Teſtament.

IL eſt certain que nous croyons trouver des caracteres inconteſtables de divinité dans cette Ecriture. Car pour ne pas répéter ce que nous avons déja dit dans nôtre premiére Partie, des livres qui compoſent la révélation des Juifs, & qui n'eſt pas moins véritable ſur le ſujet des livres du Nouveau Teſtament; peut-on ne pas admirer le parfait accord de ces Auteurs avec Moïſe

Moïſe & les autres Prophétes? Peut-on s'empêcher d'être ſurpris, en voyant le conſentement de ces Ecrivains entre eux, ſoit dans les choſes qu'ils rapportent, ſoit dans le but des exhortations qu'ils adreſſent, ſoit dans le témoignage qu'ils rendent? Et vit-on jamais un Auteur être ſi bien conforme à lui-même, que ces divins Auteurs le ſont les uns aux autres dans l'eſſentiel de leur doctrine? Où a-t-on vû ce caractere de douceur, de débonnaireté, de ſimplicité, tant de charité pour les hommes, & de ſévérité pour les vices, tant de motifs de s'humilier ſoi-même, & tant de paſſion à glorifier Dieu? Où eſt-ce qu'on trouve cette ſublimité dans les choſes avec une telle ſimplicité dans l'expreſſion, les afflictions jointes avec la joye, une confiance héroïque avec l'état de perſonnes miſérables & ſans ſecours, une humilité profonde, & une élévation de cœur & d'eſprit ſi grande, que leur Morale eſt la plus belle qui fût jamais, & leurs ſentimens plus élevés que ceux de tous les autres hommes; le plus grand deſſein qui monta jamais dans le cœur de perſonnes mortelles, qui eſt celui de gagner tous les hommes à Dieu, joint à ſi peu de rafinement & de politique; un ardent déſir de réüſſir dans leur miniſtere, & un extrême déſintéreſſement?

Je ſai que c'eſt ici une matiére de ſentiment, pluſtôt que de démonſtration; & que

que je ne puis pas obliger les incrédules à trouver dans les livres du Nouveau Teſtament, cette ſublimité & cette magnificence divine que j'y apperçois au travers de ce langage ſi groſſier & ſi rebutant qui en fait l'écorce : mais toûjours ne nieront-ils pas ces quatre vérités, quelque obſtinés qu'ils puiſſent être. I. Que jamais aucun des impoſteurs qui nous ſont connus, ne nous a laiſſé de ſi excellens livres, que les Apôtres; non pas même Mahomet, qui auroit pû emprunter leurs ſentimens pour ſe mieux déguiſer. II. Que leurs Ecrits paroiſſent mille fois plus exempts des paſſions & des foibleſſes humaines, que les livres des plus ſages des Payens, où l'orgueil du-moins paroiſſoit comme ſur ſon trône. III. Que le caractere de l'Ecriture du Nouveau Teſtament eſt infiniment au deſſus des Ecrits de tous les Peres qui ſont venus ſucceſſivement depuis les Apôtres juſqu'à nous, où vous remarquez l'affectation, l'envie de faire paroître de l'érudition, ou de l'eſprit, & quelquefois beaucoup d'aigreur & d'emportement, parce qu'ils étoient bien éloignés de la perfection Chreſtienne & de l'état apoſtolique. IV. Que tout ce qu'on a fait de meilleurs livres de piété parmi les Chrêtiens depuis les Apôtres, c'eſt-à-dire, les livres qui établiſſent le mieux le repos de la ſociété, & qui tendent le plus à la gloire de Dieu, a été fait ſur le modéle des livres ſacrés,

crés, d'où l'on a même pris les matériaux pour les compoſer. Voilà ce qui me paroit certain.

Ce qui eſt conſtant encore, eſt que ſi les Apôtres ne ſont pas inſpirés divinement, il faut qu'ils ſoient des impoſteurs, & même des hommes exécrables, qui veulent deshonorer leur Nation, & immoler à une idée de gloire qui les flate, la vie & le ſang d'une infinité de perſonnes qu'ils appellent au martyre.

C'eſt à nous maintenant à voir, ſi nous pourrons nous perſuader, que les plus excellens livres, c'eſt-à-dire, les plus propres à inſpirer la piété, & l'amour de Dieu & du prochain, qui ſoient entre tous les livres qui nous ſont connus, la ſource des meilleures choſes qu'on ait écrites, & le premier principe de la piété & de la vertu de toutes les perſonnes qui en ont été converties; ne ſoient que l'invention des plus méchans hommes qui furent jamais.

Et certes, puis que tous les Chreſtiens ont dans tous les ſiécles regardé cette Ecriture comme divine & comme la régle de leur foi, la diſtinguant par là de toutes les autres; il faut que tous les Chreſtiens ſe ſoient trompés dans l'eſſentiel, & que leur foi ſoit entiérement fauſſe; ou que cette Ecriture ſoit divine en effet: une tradition univerſelle, conſtante, & ſi néceſſairement liée

liée avec le but de la Religion, ne ſauroit nous tromper.

La providence a pourvû par des voyes que nous avons déja marquées, à ce que cette Ecriture nous fût laiſſée auſſi entiére qu'elle ſortit des mains des Apôtres; & les premiers Chreſtiens, qui nous apprennent en foule qu'elle eſt divine, nous apprennent ce que la droite raiſon les oblige à reconnoître, & nous avec eux. Car la parole prêchée par les Apôtres, & la parole écrite par leur plume ne different point eſſentiellement; de-ſorte que ſi l'une eſt divine, il faut que l'autre la ſoit auſſi. Or qui peut douter, qu'on n'ait dû regarder comme divine, une parole que Dieu autoriſoit par tant de miracles?

On me dira ſans doute, qu'il ſeroit ſouvent dangereux de raiſonner de la-ſorte, & que ſi un faux Prophéte faiſoit des prodiges, il ne faudroit pas le ſuivre, ſous prétexte que Dieu ne preſte pas à un impoſteur le ſecours de ſa puiſſance infinie. Je l'avoüe, & je tiens qu'il faut examiner la doctrine & les miracles, pour voir par cette comparaiſon le véritable principe de l'un & de l'autre. Auſſi avons-nous cet avantage, que non ſeulement nous trouvons ici des miracles qui ſurpaſſent tout le pouvoir des enfers, tel qu'eſt, par exemple, la réſurrection d'un mort; mais que la doctrine y porte tous les caracteres d'une doctrine venüe du ciel. D'un côté ces miracles ſi grands &

& en ſi grand nombre, qui font dire, *C'eſt ici le doigt de Dieu*, ne nous permettent pas de croire, que la doctrine qu'ils confirment ſoit fauſſe & pernicieuſe. Le bras de Dieu ne ſe déploye pas ainſi en faveur du menſonge. Et de l'autre, cette doctrine ſi ſainte, qui tend ſi parfaitement au bien & à l'union des hommes, & qui eſt ſi digne de l'amour que Dieu a pour eux, nous répond que les miracles qui la confirment, ne viennent point de la puiſſance des ténébres, comme les ennemis du Chriſtianiſme ont fait ſemblant de le croire. L'enfer ne s'intéreſſe point dans la ſainteté des hommes, ni dans leur union.

Les Apôtres déclarent tous expreſſément, que la parole qu'ils annoncent ne vient pas d'eux-mêmes, mais de Dieu. *Or, Freres*, dit Saint Paul au Chap. 1. de l'Epître aux Galates, *je vous declare que l'Evangile que j'ai annoncé n'eſt point ſelon l'homme: car je ne l'ai point appris ni reçû d'aucun homme, mais par la revelation de Jeſus Chriſt.* Ainſi les Apôtres étant aſſemblés à Jéruſalem dans le premier Concile qui fut jamais tenu, & écrivant aux Egliſes ſur quelques queſtions qu'on agitoit en ce tems-là, ils ſe ſervent de cette façon de parler: *Car il a ſemblé bon au Saint Eſprit & à nous.*

Les Apôtres parloient donc par l'ordre & par la révélation de Dieu: ce qui ſe faiſoit en pluſieurs maniéres; en viſion, comme

me lors que Saint Piérre vit un linceul lié par les quatre bouts qui deſcendoit du ciel, & où il y avoit de toute ſorte d'animaux immondes, & qu'il lui fut dit : *Pierre, tüe, & mange*, pour marquer qu'il devoit évangéliſer aux Gentils, qui n'étoient plus un peuple immonde aux yeux de Dieu : en ſonge, comme lors qu'un homme Macédonien ſe préſenta à Saint Paul, lui commandant de paſſer en Macedoine pour y prêcher l'Evangile : en extaſe ; c'eſt ainſi qu'il y a de l'apparence que Saint Paul fut ravi juſqu'au troiſiéme ciel : mais beaucoup plus ſouvent encore par le langage intérieur que le Saint Eſprit formoit dans leur ame ; comme lors que l'Eſprit dit à Pierre ſur le ſujet des ſerviteurs de Corneille qui arrivoient : *Va-t-en avec eux, ſans en faire difficulté ; car c'eſt moi qui les ai envoyés.*

On auroit quelque ſujet de ſoupçonner ces révélations, ſi c'étoit un ſeul homme qui ſe vantât de les avoir : mais en voici pluſieurs. Ce n'eſt pas en une ſeule maniére que Dieu ſe révéle à eux ; mais dans toutes les manieres. Ils ne ſe contentent pas de dire, que Dieu leur a révélé quelque choſe pour la faire accroire ; ils font des miracles, ils parlent des langages, ils communiquent ces dons, ils convertiſſent par là l'Univers, & accompliſſent les oracles de Dieu. Cet Eſprit qui les remplit, & qui doit les remplir, puis que le tems de la vocation des Payens

Payens eſt arrivé, ſe produit au dehors par des effets qui confondent l'incrédulité.

Certainement, s'il eſt vrai que Dieu répandit ſon Eſprit ſur les Apôtres le jour de la Pentecôte, comme il l'eſt ſans doute ; ce ne fut que pour parler aux hommes par leur miniſtere ; à-moins qu'on ne prétende, que la langue des Apôtres qui étoit ſurnaturellement élevée juſqu'à parler toute ſorte de langues, devoit ſe borner à cet emploi, & ne pas révéler aux hommes le conſeil de Dieu. Que ſi nous devons regarder comme divine la parole que cette langue a annoncée, nous ne ſaurions nous empêcher auſſi de regarder comme divins les Ecrits qui contiennent cette parole.

J'eſpére que celui qui conſidérera bien l'enchaînement de tous ces principes, ſera aſſez perſuadé qu'il n'y a rien de plus indiſſoluble que leur union. S'il y avoit une Ecriture du Nouveau Teſtament du tems de Clément, de Polycarpe & des premiers Peres, comme il y en avoit une aſſûrément ; cette Ecriture ne ſauroit avoir été ſuppoſée. Si l'Ecriture du Nouveau Teſtament n'eſt point ſuppoſée, il eſt impoſſible que certains faits publics, & que l'on poſe dans cette Ecriture être d'une notoriété publique entre les Chrêtiens, ne ſoient vrais. Si ces faits ſont vrais, on ne peut nier que les Apôtres n'euſſent reçû le Saint Eſprit. Si

les Apôtres ont reçû le Saint Esprit, il est inconteſtable que leur Ecriture doit être regardée comme divine. Je ne choiſis que ces principes entre pluſieurs autres que j'ai établis : & afin qu'on ne s'imagine pas qu'ils ne ſubſiſtent que par leur enchaînement, je prie le lecteur de ſe ſouvenir, que j'ai prouvé chacun d'eux en pluſieurs différentes maniéres.

Il eſt donc vrai que l'Ecriture du Nouveau Teſtament eſt divine, & que nôtre Religion l'eſt auſſi : car ces deux vérités n'en font proprement qu'une. La Religion des Chrêtiens ne peut pas être divine, ſi la Parole ou l'Ecriture, qui eſt la régle de leur foi, eſt humaine : & l'Ecriture ne peut eſtre divine, ſans que la Religion des Chrêtiens ſoit céleſte & venüe de Dieu. Mais il eſt bon de conſidérer les difficultés qu'on oppoſe à ce grand principe.

CHAPITRE XIV.

Où l'on examine les difficultés qui peuvent eſtre oppoſées aux vérités précédentes.

LA vérité hait les ménagemens : voyons donc, mais briévement, ce que nous pourrions concevoir de doutes ſur les vérités précédentes, & donnons un libre eſſor à nôtre imagination ſur le ſujet de la perſonne de Jeſus Chriſt, ſur celles de ſes Diſciples,

ples, ſur leurs miracles, ſur la réſurrection du Seigneur, ſur les dons extraordinaires & miraculeux qui étoient communiqués par les mains des Apôtres.

I. Pour commencer par la perſonne de Jeſus Chriſt, il y en a qui croyent, que Jeſus Chriſt étoit Eſſénien, & que c'eſt de cette Secte qu'il avoit emprunté ce qu'il y avoit de meilleur dans ſes mœurs, & de plus ſain dans ſa doctrine. Et en-effet, il paroit par les portraits que Philon & Joſéphe nous en ont laiſſés, que les Eſſéniens vivoient dans une très-grande union, qu'ils poſſédoient leurs biens en commun, qu'ils ſe regardoient comme autant de freres, & qu'ils avoient des idées très-ſaines & très-pures de Dieu & de la Religion : ce qui ne s'accorde pas mal avec le Chriſtianiſme. D'ailleurs, il ne paroit pas que Jeſus Chriſt les ait jamais combattus, pendant qu'il fulminoit contre les Scribes & les Phariſiens. Cependant, ſi Jeſus Chriſt avoit emprunté ſa doctrine de cette Secte, il faudroit moins s'étonner des merveilles de ſa Morale, & de la ſainteté de ſa vie. Mais il ſera difficile que l'on ne mépriſe cette ſpéculation, ſi l'on conſidére qu'il n'y avoit point d'Eſſéniens dans la Galilée, qui étoit la patrie de Jeſus Chriſt : que les Eſſéniens haiſſoient le commerce des hommes, qu'ils regardoient comme ſouillés & prophanes, & ne vouloient point habiter pour cette rai-

ſon dans de grandes villes ; au-lieu que Jeſus Chriſt parcouroit les villes & les bourgades, enſeignoit les troupes, prêchoit dans les Synagogues : que les Eſſéniens avoient en horreur le mariage ; au-lieu que Jeſus Chriſt choiſit des Diſciples qui étoient mariés : & qu'enfin on lui voit des peſcheurs, & non pas des Eſſéniens à la ſuite.

II. Peut-être que Jeſus Chriſt doit ſa connoiſſance & ſes lumiéres à l'éducation ? Comment cela ? puis qu'il a été élevé dans la boutique d'un charpentier, de l'aveu même de ſes ennemis qui le lui reprochent.

III. C'eſt, dira-t-on, le chagrin qu'il avoit contre les Scribes, les Phariſiens & les autres Conducteurs des Juifs, qui l'engagea premiérement à parler contre eux, & en-ſuite pour les contrecarrer, à inventer une Religion toute contraire à la leur. Mais qu'eſt-ce que le fils de Marie avoit à démêler avec ces Docteurs, n'étant ni Sacrificateur, ni Lévite, ni prétendant à aucune dignité ? D'où ſeroit venüe leur concurrence ? Outre qu'il ne ſuffit pas de dire, que Jeſus Chriſt paroit animé contre la conduite & la doctrine de ces Docteurs : il faut voir s'il ne l'eſt point avec raiſon.

IV. Mais peut-être qu'il ſe laiſſe aller à l'ambition de paſſer pour Prophéte ; ou qu'ent endant mal certains oracles qui ſembloient

bloient déterminer la venüe du Meſſie à ce tems-là, il croit être ce Meſſie de bonne foi ?

On ne peut dire ni l'un ni l'autre. Jeſus Chriſt n'a pû croire être le Meſſie par ſimplicité & par ignorance, ni le faire croire par malice & par impoſture. Sa Morale & ſes enſeignemens ne nous permettent point de croire le premier ; & ſa ſainteté ne nous laiſſe aucun lieu de penſer le ſecond. C'eſt réduire l'incrédulité à l'abſurdité du monde la plus ſenſible, que de la mettre dans la néceſſité de dire, que Jeſus Chriſt étoit le plus groſſier, ou le plus méchant des hommes ; le plus groſſier, s'il croyoit être le Meſſie, ſans l'être véritablement ; ou le plus méchant, s'il le vouloit faire croire aux autres, ne le croyant pas lui-même, parce qu'il faut s'arracher les yeux, pour ne point voir que la Religion Chrêtienne part d'un principe éclairé & d'un bon fond tout-enſemble.

V. Mais ne peut-on pas dire la même choſe de Mahomet ? C'eſt le paralléle que les incrédules preſſent ordinairement. Ils prétendent que Jeſus Chriſt & Mahomet peuvent avoir été animés du même eſprit. De toutes les défaites de l'impiété, celle-ci eſt la plus miſérable : c'eſt marquer qu'on n'a aucune idée des choſes dont on parle, que de s'arrêter à cette comparaiſon.

Voici en-effet bien des différences eſſentielles entre Jeſus Chriſt & Mahomet.

Mahomet n'a point prétendu établir ſa Religion par des miracles, encore qu'on lui en ait attribué quelqu'un: au-lieu que Jeſus Chriſt ne veut pas qu'on croye en lui, ſi ſes œuvres magnifiques ne lui rendent témoignage; voulant convaincre les yeux & les ſens de ſes Diſciples par des faits ſenſibles, & par des miracles qu'il leur donne le pouvoir de faire eux-mêmes, & les envoyant prêcher ſa réſurrection & ſes miracles, dans le même tems qu'il les menace d'une mort & d'une condamnation éternelle, en cas qu'ils trompent perſonne, qu'ils mentent, ou qu'ils déguiſent la vérité. Mahomet n'a point laiſſé des prophéties dont on voye l'accompliſſement: au-lieu que nous en avons de Jeſus Chriſt, dont l'événement a déja été un Commentaire bien juſte. Ni les anciens oracles, ni l'Ecriture du Nouveau Teſtament ne rendent aucun témoignage à Mahomet: au-lieu que les Prophétes avoient prédit la venüe de Jeſus Chriſt, comme d'un Meſſie qui devoit réünir les deux peuples, & étendre l'alliance de Dieu juſqu'au bout de l'Univers. Mahomet s'eſt établi par la force & par la violence, & Jeſus Chriſt par la patience & par les afflictions. L'un eſt environné de ſoldats, & l'autre accompagné de martyrs. L'un donne la mort, & l'autre la reçoit pour nous. L'ambition de Mahomet, qui établit un Empire floriſſant, paroit d'abord dans

dans le ſuccès de ſon deſſein: le déſintéreſſement de Jeſus Chriſt ſe montre, en ce qu'il ſe retire, lors qu'on veut le faire Roi; qu'il déclare que ſon regne n'eſt point de ce monde; & qu'au-lieu de s'accommoder au préjugé charnel de ſes Diſciples, il prend le ſoin de les déſabuſer, & de leur prédire tous les maux qui les attendent: & quand on voudroit conteſter tous ces faits, cela paroit aſſez par la fin & par le ſuccès de ſon Evangile, qui ne ſe termine qu'à la ſanctification du cœur, & à la paix de l'ame. Mahomet a inventé une Religion, qui ſans avoir de grande contrariété avec la raiſon corrompüe, a une extrême convenance avec le cœur corrompu. Il a ſupprimé le ſcandale de la croix, & mis en ſa place une grandeur & une magnificence mondaine; comme il a retranché ce qu'il y a de plus ſpirituel & de plus difficile dans la Morale, pour repaître l'eſprit de ſes Diſciples d'idées ſenſuelles & charnelles. Il n'en eſt pas de-même de Jeſus Chriſt, qui propoſe ſa croix au cœur & à l'eſprit des hommes, comme un paradoxe étonnant, & comme une ſource de mortification & de repentance. Mahomet fait regner ſa Religion à la faveur des ténébres & de l'ignorance, par la ſuppreſſion des livres qui pourroient éclairer les hommes, & par une ſoûmiſſion aveugle. Jeſus Chriſt ne veut pas qu'on croye à ſa doctrine, ſi elle n'eſt conforme à celle

des Prophétes. *Enquerez-vous diligemment des Ecritures*, nous dit-il, *car par elles vous croyez avoir la vie éternelle.* Mahomet s'établit par le déguiſement & par la diſſimulation: il promet au commencement, de tolérer les autres Religions: il fait bonne mine aux Chrêtiens, & en-ſuite il tâche de les détruire. Jeſus Chriſt déclare d'abord ſon deſſein, qui eſt de ſauver les perſonnes, & de détruire la ſuperſtition: & ni lui, ni ſes Diſciples n'uſent d'aucune politique, ni d'aucun ménagement à cet égard. Mahomet meurt, & ne réſuſcite, ni ne prétend réſuſciter, pour montrer qu'il ſoit approuvé de Dieu: Jeſus Chriſt meurt, & l'on croit qu'il eſt réſuſcité, ſur le témoignage de ceux qui l'ont vû après ſa réſurrection, & qui atteſtent ce fait aux yeux de tout l'Univers, aux dépens de leur ſang & de leur vie. La Religion de Mahomet a été inventée, aidée & ſoûtenüe par la politique: celle de Jeſus Chriſt a choqué toutes les puiſſances, & s'eſt établie nonobſtant tous leurs efforts. La Religion de Mahomet paroit d'abord, pour ainſi dire, le triomphe de l'habileté humaine & de la cupidité: la Religion de Jeſus Chriſt eſt celui de la droiture, de la juſtice & de la Religion naturelle dans la pureté & la ſimplicité qui lui eſt propre, & qui eſt rétablie par la charité. Mahomet a jetté les fondemens d'une Monarchie particuliére, & a auſſi établi des loix, qui ne ſont

ſont bonnes, à parler même humainement, que dans les lieux où il a établi ſa Domination. Jeſus Chriſt a donné de nouveaux principes d'union & d'intelligence utiles au bien de la ſociété en général, & propres à cimenter l'union de tous les hommes, en faiſant regner l'eſprit de la charité. La venüe de Mahomet n'a point ſanctifié les hommes: celle de Jeſus Chriſt a été ſuivie d'un nombre innombrable de perſonnes qui ont renoncé au monde par la foi qu'ils ont eüe en lui. Ce n'eſt point Mahomet, mais Jeſus Chriſt qui a accompli les oracles qui regardent la vocation des Payens; puis que c'eſt de Jeſus Chriſt, que Mahomet avoit tiré la connoiſſance du vrai Dieu, comme nous l'avons déja vû. Enfin la proſpérité temporelle eſt le caractere de la vocation de Mahomet: on peut dire que Mahomet eſt un homme divin, s'il eſt vrai que tous ceux qui ſont dans la proſpérité dans ce monde, ſoient aimés de Dieu; c'eſt-à-dire, à-condition que les méchans, les injuſtes & les tyrans ſoient les favoris de la Divinité. Le caractere de la vocation de Jeſus Chriſt eſt au-contraire la patience, le déſintéreſſement, l'innocence & la ſimplicité des mœurs; c'eſt-à-dire, qu'il eſt approuvé de Dieu, s'il eſt vrai que les hommes vertueux, patiens, humbles, charitables le ſoient. On n'a qu'à nous ſatisfaire ſur toutes ces différences; & alors nous rece-

vrons ce paralléle : mais juſqu'alors nous le rejetterons comme ridicule & extravagant.

CHAPITRE XV.

Où l'on continüe à examiner les difficultés des incrédules.

L'Incrédulité ne forme pas moins de doutes ſur les miracles de Jeſus Chriſt, que ſur ſa perſonne ; parce que de toutes les preuves qui établiſſent la vérité de ſa Religion, il n'y en a point qui frappe davantage, que celle qui eſt priſe des vrais miracles.

I. Elle dira d'abord, que Jeſus fils de Marie a pû opérer deux ou trois guériſons par hazard, ou par la vertu des cauſes ſecondes, & que ce bon ſuccès a pû lui acquérir la réputation de Prophéte par l'ignorance du peuple, qui attribüe à des cauſes ſurnaturelles, tout ce qu'il ne connoit point. On répond, qu'il s'agit ici d'un grand nombre de miracles de différente eſpéce, de miracles ſenſibles, & qui par leur nature ſont au deſſus de toute imitation & de toute fourberie ; tels que ſont la reſurrection des morts, la gueriſon des aveugles, des boiteux, des paralytiques, &c.

II. On a peut-être des témoins apoſtés pour atteſter des miracles fabuleux ? Comment

ment cela ? puis que Jeſus Chriſt n'avoit ni argent à donner, ni dignités à promettre ; & que l'habileté, le rafinement, la politique, les richeſſes & le crédit étoient entiérement du côté des Scribes, des Phariſiens, des Docteurs de la Loi, ſes ennemis implacables, qui ne perdoient aucune occaſion de lui nuire, & dont il cenſuroit hautement l'hypocriſie en toutes rencontres.

III. Jeſus Chriſt avoit cette prudence, dit-on, de ne faire ſes miracles que dèvant trois Diſciples choiſis, Piérre, Jacques & Jean. Qui ſait ſi ces trois Diſciples gagnés par l'ambition de leur Maître, n'atteſtoient point comme véritables, des miracles qui ne l'étoient point ?

Il ne faut, pour perdre ce ſoupçon, que faire réfléxion ſur tant de miracles que Jeſus Chriſt a fait en la préſence de ſes autres Diſciples. Il réſuſcite le fils de la veuve de Naïm, comme on le portoit dans le ſépulchre. Il reléve Lazare de ſon tombeau en préſence de pluſieurs Juifs, qui étoient là venus pour conſoler les ſœurs de ce mort. Il attend quatre jours, afin qu'on ne puiſſe point dire, qu'il n'étoit pas véritablement décédé. Il permet que Lazare converſe parmi ceux de ſa connoiſſance après ſa reſurrection, & que les Juifs aveuglés de rage, conſpirent de renvoyer au tombeau, celui que le tombeau leur envoye pour les convertir.

IV. Mais

IV. Mais eſt-il poſſible que des miracles ſi grands, qu'ils ſont ſans exemple, faſſent ſi peu d'impreſſion ſur les eſprits? Les hommes ſont bien méchans, & bien remplis de préjugés aujourdhui; cependant quel éclat ne feroit point la réſurrection d'un mort? Combien de gens y auroit-il, qui voudroient s'inſtruire de ce fait? Combien peu qui doutaſſent, après en avoir connu la vérité? Je répons, que de ceux qui ouïrent ce miracle, la plus-part ne le crûrent point; les autres l'attribuérent à la puiſſance de Béelzébut; les autres à quelque autre cauſe; les autres ne ſeurent qu'en penſer, & refuſérent de s'en inſtruire; les autres crûrent que Lazare & Jeſus Chriſt étoient de concert pour ſéduire le peuple, & c'étoit vrai-ſemblablement la diſpoſition de ceux qui cherchoient après Lazare pour le mettre à-mort; les autres, qui étoient en beaucoup plus petit nombre, en prirent occaſion de donner gloire à Dieu. Or afin qu'on ne ſoit pas ſurpris du peu d'impreſſion que ce miracle fit ſur des hommes préoccupés & ſuperſtitieux, il ſuffira qu'on faſſe deux réfléxions ſur ce ſujet. La premiére, qu'il y a eu des Juifs qui ont avoüé les miracles de Jeſus Chriſt, ſans ceſſer d'être incrédules; aimant mieux les attribuer ſuperſtitieuſement à je ne ſai quelle prononciation du nom de *Jehova*, que de les rapporter à leur véritable cauſe: ce qui fait voir, que l'évidence

dence des miracles ne ſuffit pas pour vaincre l'endurciſſement des eſprits préoccupés. La ſeconde eſt, que la ſuperſtition eſt allée quelquefois juſqu'à anéantir toutes les lumiéres de la raiſon, & à révoquer en doute ce qu'on voit, pour ne pas renoncer à ſes préjugés: mais il n'eſt pas néceſſaire de pouſſer plus loin cette derniere penſée.

On trouvera donc des gens, qui par préoccupation ou révoqueront en doute des vérités palpables, ou rapporteront à des cauſes bizarres & extravagantes, des faits véritablement miraculeux: mais vous n'en trouverez point, qui veuillent mourir pour ſoûtenir qu'ils ont vû ce qu'ils n'ont pas vû en-effet, lors qu'ils font profeſſion de croire que l'impoſture eſt un crime digne de mort, & lors qu'ils peuvent être démentis par un ſi grand nombre de témoins, que ce ſeroit une pure folie, que de prétendre impoſer aux hommes à cet égard. Les Docteurs Juifs avoient aſſez de crédit & d'autorité ſur le peuple, pour étouffer en partie la connoiſſance de ces faits; ou ne pouvant les étouffer, pour en donner des raiſons qui flatoient la paſſion démeſurée que tous les Juifs avoient, de voir non un Meſſie triſte & abject, mais un Meſſie glorieux & triomphant: mais les Diſciples étoient trop foibles, pour ſoûtenir la rigueur des tourmens, s'ils avoient été des impoſteurs; & n'étoient pas aſſez inſenſés, pour ſe mettre

tre dans l'eſprit, qu'ils pourroient perſuader des faits tels que la réſurrection de Lazare. Car pour vouloir cacher un fait de cette nature, il ne faut que de la prévention & de la méchanceté: mais pour vouloir le faire accroire, il faut une folie & une extravagance dont on ne ſauroit apporter d'exemple.

V. Mais, direz-vous, quelque opinion que les Juifs euſſent des miracles de Jeſus Chriſt, eſt-il poſſible qu'ils n'en euſſent un peu mieux conſervé la mémoire; & que Joſéphe, par exemple, qui rapporte les moindres événemens, & qui n'oublie point de faire mention des ſéducteurs qui avoient paru de tems en tems avant lui, ne faſſe pas mention des miracles de Jeſus Chriſt? On ſuppoſe que le fameux témoignage qu'il lui rend, eſt une fraude pieuſe, ou une invention des ſiécles ſuivans. Si cela eſt, ou ſi cela n'eſt pas, c'eſt ce que nous n'examinons pas maintenant. Nous voulons bien prendre la choſe au pis, & il nous reſte trois réponſes à faire à l'objection qu'on peut prendre du ſilence de Joſéphe. La premiére eſt, que ceux qui auront inſéré dans les Ecrits de cet Auteur le célébre paſſage qui fait le ſujet de la critique des Savans, peuvent par une ſuite de leur deſſein, en avoir effacé ce que Joſéphe en avoit véritablement rapporté, & qui étoit peut-être moins avantageux à nôtre cauſe, mais ſuffiſant pour montrer que

que Jeſus Chriſt avoit paſſé pour faire des miracles. La ſeconde, que Joſéphe étant Phariſien de Secte, a pû taire les merveilles de la vie de nôtre Sauveur, par la haine qu'il avoit pour nôtre Religion. Et la derniére, que comme cet homme avoit fait ſa cour à Veſpaſien, en lui prédiſant qu'il ſeroit Empereur, & qu'il lui avoit appliqué les oracles de l'Ancien Teſtament, qui promettoient que le Roi viendroit d'Orient; il eſt très-probable, que cet Auteur Courtiſan ne voulut point par complaiſance pour Veſpaſien & pour ſes enfans, faire mention d'un homme qui avoit prétendu être le Meſſie, & auquel quelques-uns appliquoient ces fameux oracles dont il avoit fait ſa cour à l'Empereur. Et certainement il n'y a aucune apparence, qu'un homme qui avoit rapporté juſqu'aux moindres circonſtances de la vie d'Hérode le Grand, eût oublié le meurtre des enfans de Betléhem, ſi en découvrant la cauſe de ce meurtre, il n'eût eu peur de découvrir la crainte qu'Hérode avoit eüe de la naiſſance d'un Meſſie, & l'opinion qu'on avoit parmi les Juifs, que le Meſſie devoit naître à Betléhem.

Joſeph. de bello Judaico, lib. 3. cap. 14. 7. 12.

Il eſt certain en effet, que cet Auteur n'a pû taire de pareils événemens que par ignorance, ou par politique. Ce n'eſt point par ignorance. L'incrédulité même n'oſeroit penſer, que Joſéphe ignorât que Jeſus Chriſt avoit été mis à mort à Jéruſalem, accuſé

cuſé de ſéduire le peuple ; qu'il avoit eu pluſieurs Diſciples ; que le nombre s'en augmentoit tous les jours de ſon tems ; & qu'il y avoit eu à Jéruſalem même une fort nombreuſe Egliſe compoſée de perſonnes de cette Secte. Et comment n'y auroit-il point eu de Chrêtiens dans la Judée ? puis que ſous l'Empire de Claude il y en avoit un nombre aſſez conſidérable à Rome, comme l'on peut le recueillir de l'hiſtoire de Suëtone. Il faut donc que ce ſoit par politique, que Joſéphe n'en a point fait mention ; & l'on ne le ſoupçonnera point du deſſein de cacher du voile de ſon ſilence, les impoſteurs qui s'étoient élevés parmi les Juifs, puis qu'il fait mention de tous les autres ; ni de celui d'épargner quelque honte & quelque confuſion à ſa Nation, puis qu'il s'eſt ſi particuliérement attaché à découvrir la fureur & les débordemens de ce peuple. Que l'on conſidére bien toutes ces choſes, & l'on avoüera que la politique qui fait le ſilence de Joſéphe, ne peut être qu'avantageuſe à nôtre cauſe.

Suet. in vit. Claud.

VI. Mais enfin, direz-vous, il n'y a rien de ſi commun, que de voir des gens qui veulent faire accroire des miracles qui n'ont jamais été. On ſait quel a été de tout tems l'entêtement du peuple à cet égard, & quelle facilité il y a à lui impoſer. Tacite rapporte, que Veſpaſien étant à Aléxandrie, guérit deux aveugles, & que ce fait ſeroit incroyable, ſi toute la Cour n'en avoit été le témoin.

Tacit. lib. 5. Hiſt. cap. 13.

On répond, qu'il y a aſſez de vrai-ſemblance, que Veſpaſien voulut paroître faire des miracles, pour ſe rendre plus conforme aux oracles qui lui promettoient l'Empire de l'Univers, ſelon la fauſſe application que lui en avoit fait Joſéphe. Il trouva bon d'abord, que ce Juif le flatât par cette agréable promeſſe : mais en-ſuite étant à Aléxandrie, comme il vit ſes affaires en bon train, il crût qu'il lui importoit de perſuader au peuple, qu'il étoit divinement appellé à l'Empire ; & c'eſt ſans doute dans ce deſſein, qu'il ſe fit amener de faux aveugles, pour faire de faux miracles ſur leur ſujet. Mais prenant l'objection dans une plus grande étenduë, je répons qu'il n'y a point de miracles que je ne croye véritables, & qui ne me paroiſſent devoir être reçûs ſans contradiction, s'ils ont ces dix caracteres qu'on peut remarquer dans les miracles des Apôtres. I. Si, comme ces premiers, ils ont été prédits dans les anciens oracles. II. S'ils ſont fréquens, en grand nombre, divers & ſenſibles. III. S'ils ſont opérés par des perſonnes ſimples & déſintéreſſées, qui n'ayent évidemment ni aſſez de malice pour vouloir tromper, ni aſſez de lumiére pour le pouvoir, ni aſſez de hardieſſe pour l'entreprendre, n'y aſſez de crédit pour le ſoûtenir. IV. Si ces miracles

ſont éprouvés par l'habileté & la prudence des plus habiles hommes du monde, qui ne pouvant en nier tout-à-fait la vérité, ſont obligés de les rapporter à diverſes cauſes bizarres. V. S'il y a une foule de témoins qui meurent, & ſe réjouïſſent de mourir pour atteſter non pas qu'ils les ont ouï dire, mais qu'ils les ont vûs & opérés. VI. Si ces miracles tendent non à flater la cupidité, mais à ſanctifier les hommes, & à régler leurs mœurs. VII. S'ils ſont atteſtés & reçûs par des perſonnes, qui d'un côté ne paroiſſent avoir en veüe que leur ſalut & le ſalut de leurs Freres, & qui de l'autre ſont perſuadés, que le ſalut eſt incompatible avec l'impoſture. VIII. Si ceux qui les atteſtent, offrent d'en faire de pareils, s'ils prétendent communiquer à pluſieurs les dons miraculeux, & ſi par cette voye ſenſible & cette preuve, qu'ils appellent la démonſtration de l'eſprit, ils font de plus grands progrès, que les Conquérans les plus heureux n'en ont fait par la force des armes. IX. Si à-moins que de recevoir ces faits miraculeux, on tombe dans une infinité de contradictions palpables; comme de croire que les plus ſages des hommes ſoient les plus fous, & que les plus conſtans ſoient les plus fourbes. X. Si tous ces faits ſont ſi étroitement liés enſemble, qu'on ne peut avoüer l'un, ſans convenir de l'autre; & ſi enchaînés avec d'autres faits

faits inconteſtables, qu'on ne peut les révoquer en doute, ſans renoncer au bon ſens; & enfin, s'ils ſont terminés par la réſurrection d'un homme qu'on cherche en vain dans ſon tombeau après ſa mort, encore que ſon ſépulchre eût été ſéellé & environné de Gardes; d'un homme que plus de cinq cens témoins diſent avoir vû, & qui a converſé avec ſes Diſciples pendant quarante jours après ſa réſurrection, comme ils le dépoſent unanimement, nonobſtant tous les ſupplices. Il faut qu'on nous montre, que nous nous ſommes trompés, en attribuant tous ces caracteres aux miracles de Jeſus Chriſt; ou qu'on ceſſe de faire toutes ces comparaiſons.

CHAPITRE XVI.

Où l'on continüe à examiner les difficultés qu'on peut oppoſer à nos principes.

CEux qui ne conſidérent point le pere de famille, n'ont garde de reſpecter les perſonnes de ſes domeſtiques. Les incrédules feront toutes ces queſtions ſur le ſujet des Diſciples de Jeſus Chriſt. Ils demanderont, pourquoi il en prend un ſi petit nombre: d'où vient qu'il les choiſit pauvres & ignorans; puis que des Docteurs illuſtres, tels qu'étoient les Phariſiens parmi les Juifs, ou les Stoïciens dans le Paganiſme,

ſont éprouvés par l'habileté & la prudence des plus habiles hommes du monde, qui ne pouvant en nier tout-à-fait la vérité, ſont obligés de les rapporter à diverſes cauſes bizarres. V. S'il y a une foule de témoins qui meurent, & ſe réjouïſſent de mourir pour atteſter non pas qu'ils les ont ouï dire, mais qu'ils les ont vûs & opérés. VI. Si ces miracles tendent non à flater la cupidité, mais à ſanctifier les hommes, & à régler leurs mœurs. VII. S'ils ſont atteſtés & reçûs par des perſonnes, qui d'un côté ne paroiſſent avoir en veüe que leur ſalut & le ſalut de leurs Freres, & qui de l'autre ſont perſuadés, que le ſalut eſt incompatible avec l'impoſture. VIII. Si ceux qui les atteſtent, offrent d'en faire de pareils, s'ils prétendent communiquer à pluſieurs les dons miraculeux, & ſi par cette voye ſenſible & cette preuve, qu'ils appellent la démonſtration de l'eſprit, ils font de plus grands progrès, que les Conquérans les plus heureux n'en ont fait par la force des armes. IX. Si à-moins que de recevoir ces faits miraculeux, on tombe dans une infinité de contradictions palpables; comme de croire que les plus ſages des hommes ſoient les plus fous, & que les plus conſtans ſoient les plus fourbes. X. Si tous ces faits ſont ſi étroitement liés enſemble, qu'on ne peut avoüer l'un, ſans convenir de l'autre; & ſi enchaînés avec d'autres faits

faits inconteſtables, qu'on ne peut les révoquer en doute, ſans renoncer au bon ſens; & enfin, s'ils ſont terminés par la réſurrection d'un homme qu'on cherche en vain dans ſon tombeau après ſa mort, encore que ſon ſépulchre eût été ſéellé & environné de Gardes; d'un homme que plus de cinq cens témoins diſent avoir vû, & qui a converſé avec ſes Diſciples pendant quarante jours après ſa réſurrection, comme ils le dépoſent unanimement, nonobſtant tous les ſupplices. Il faut qu'on nous montre, que nous nous ſommes trompés, en attribuant tous ces caracteres aux miracles de Jeſus Chriſt; ou qu'on ceſſe de faire toutes ces comparaiſons.

CHAPITRE XVI.

Où l'on continüe à examiner les difficultés qu'on peut oppoſer à nos principes.

CEux qui ne conſidérent point le pere de famille, n'ont garde de reſpecter les perſonnes de ſes domeſtiques. Les incrédules feront toutes ces queſtions ſur le ſujet des Diſciples de Jeſus Chriſt. Ils demanderont, pourquoi il en prend un ſi petit nombre: d'où vient qu'il les choiſit pauvres & ignorans; puis que des Docteurs illuſtres, tels qu'étoient les Phariſiens parmi les Juifs, ou les Stoïciens dans le Paganiſme,

niſme, auroient concilié plus de crédit & de conſidération à ſa Secte : pourquoi on voit à ſa ſuite des Péagers mal-vivans, & des femmes qui ont vécu dans la débauche : & pourquoi enfin on doit pluſtôt ajoûter foi au témoignage que les Diſciples de Jeſus rendent par tout à leur Maître, qu'au témoignage de ceux que les Juifs envoyent par tout pour démentir celui de ces Diſciples, & pour déclarer que Jeſus Galiléen étoit un impoſteur, & que ſes Diſciples avoient enlevé de nuit ſon corps du tombeau où il avoit été mis. C'eſt Juſtin qui fait mention de ces envoyés de la Synagogue dans ſon Dialogue contre Tryphon.

Il ne nous ſera pas difficile non ſeulement de répondre à toutes ces objections, mais même d'en tirer des avantages conſidérables.

On répond à la premiére, qu'outre les douze Diſciples qu'on nomme Apôtres, & que Jeſus Chriſt s'étoit choiſis au commencement, il en envoya encore ſoixante-&-dix, qui non ſeulement furent les témoins de ſes actions, mais encore les inſtrumens dont il ſe ſervit pour avancer ſon Royaume; que la vérité de ſa réſurrection a eu pour témoins les yeux de cinq cens Freres à-la-fois; & que les dons miraculeux qui deſcendirent ſur les Diſciples après l'aſcenſion de leur Maître, & les vertus que Dieu opéroit par leurs mains, ont eu autant de témoins,

moins, qu'il y a eu de perſonnes qui ont crû à leur prédication.

On répond à la ſeconde, que le choix de ces moyens ſi bas & ſi abjects, dont il a plû à Dieu de ſe ſervir dans l'exécution du plus grand & du plus magnifique deſſein qui fût jamais, nous montre mieux que toute autre choſe, que c'eſt le doigt de Dieu qui a agi dans cette rencontre. S'il avoit pris pour ſes miniſtres des Princes & des Grands de la terre, on auroit peut-être attribué les merveilles de la Morale Chrêtienne, à la politique & au deſſein de retenir les peuples dans leur devoir, en les obligeant à s'unir par la charité. S'il avoit choiſi des Philoſophes, on auroit attribué leur déſintéreſſement héroïque à la ſingularité & à l'orgueil de leur Secte, ou à la ſublimité des ſentimens que la Philoſophie peut inſpirer. S'il avoit choiſi des Orateurs, on auroit crû qu'ils auroient ſéduit les hommes par les attraits de leur éloquence. S'il en avoit pris de fort puiſſans & de fort riches, on auroit penſé que le ſuccès de leur prédication ſeroit dû à leurs libéralités. Il a donc choiſi quelques perſonnes baſſes & abjectes, qui avoient toûjours vêcu dans la ſimplicité & dans les incommodités d'une condition obſcure, afin qu'il parût que cette force vient de Dieu, & non point des hommes.

On dira pour ſatisfaire à la troiſiéme ob-

jection, que ſi l'on voit des pécheurs & des mal-vivans à la ſuite de Jeſus Chriſt, ce ſont des pécheurs convertis par l'efficace de ſa doctrine, des mal-vivans régénérés, qui rendent un témoignage d'autant plus autentique à la Religion Chrêtienne, qu'il n'y a que cette derniére qui ſanctifie véritablement les hommes. Et certainement, je ne voi rien qui marque davantage la divinité de la vocation de nôtre Sauveur, que de le voir agir avec tant d'efficace, que des femmes pécheresſes viennent lui laver les pieds des larmes de leur repentance, & les eſſuyer de leurs cheveux; qu'il ne lui faut qu'un mot pour arracher Lévi du lieu de ſon Péage, pour obliger Piérre & André à le ſuivre, en abandonnant leurs filets & leur nacelle, & leur pere Zébédée.

On dira que ſi Jeſus Chriſt oblige ſes Diſciples à renoncer aux avantages du monde, c'eſt par l'eſpérance qu'il leur fait concevoir, d'une vie éternelle & bienheureuſe; & par conſéquent, de les dédomager avantageuſement. Je l'avoüe: mais je prétens que cette conſidération nous eſt favorable, & qu'elle ſuffit pour prouver invinciblement la vocation de nôtre Sauveur. Car ſi les Diſciples ont véritablement eſpéré de Jeſus Chriſt la vie éternelle, & ſi c'eſt cet intéreſt le plus grand de tous, cette eſpérance plus forte que leurs paſſions, qui leur a tant fait ſouffrir pour le nom de Jeſus, comme

comme il faut le croire, ou prendre les Diſciples pour des inſenſés; ſi, dis-je, les Diſciples ont attendu de lui la vie éternelle, il s'enſuit qu'ils l'ont crû de bonne foi ce qu'il ſe diſoit être; puis qu'on n'attend point la vie éternelle d'un impoſteur: & s'ils ont crû ſa vocation véritable, ils ont penſé que ſes miracles & ſa réſurrection l'étoient: & s'ils ont penſé que ſes miracles & ſa réſurrection étoient véritables, il s'enſuit qu'ils l'ont été; étant impoſſible que les Diſciples ſe trompaſſent ſur des faits qui ne demandoient point d'autre examen que la veüe, l'ouïe & l'attouchement.

Que les incrédules chicanent tant qu'ils voudront; j'oſe dire qu'ils ne répondront jamais que des abſurdités & des impertinences à cet argument, que nous prétendons être démonſtratif & invincible. Si les Apôtres ont attendu la vie éternelle de Jeſus Chriſt, il s'enſuit qu'ils n'ont pû ni le regarder comme un impoſteur, ni ſeconder ſon impoſture, ni être des impoſteurs eux-mêmes, comme il faudroit qu'ils le fuſſent, ſi la Religion Chrêtienne n'étoit point véritable. Or il eſt certain, que les Diſciples ont attendu de Jeſus Chriſt la vie éternelle; puis que Jeſus Chriſt n'a jamais propoſé d'autre objet à la foi de ſes Diſciples, qu'il ne leur prédit que croix & tribulations dans ce monde, déclarant hautement, que ſon regne n'eſt point de ce monde; puis que

l'expérience, l'exemple, la raiſon leur enſeignent la même choſe; & que les Apôtres eux-mêmes dans toutes leurs Epîtres, déclarent qu'ils n'attendent que traverſes & afflictions, comparant leur vie à un combat, à une lutte, le monde à un champ de combat; ſe diſant les Athletes de Jeſus Chriſt, & ſe réjouïſſant de ſouffrir, par l'eſpérance de la couronne qui leur eſt réſervée.

On répond à la quatriéme, que l'on conſent de bon cœur à mettre en paralléle les témoins de la Synagogue avec les témoins de Jeſus Chriſt. Les témoins de la Synagogue atteſtent ce qu'ils ne ſavent point, ce qu'ils n'ont point vû, & dont ils ne ſauroient avoir aucune connoiſſance. Car quelle foi doit-on ajoûter au rapport des Gardes? S'ils ont vû enlever le corps de Jeſus, que n'empêchoient-ils cette action? Et s'ils ne l'ont point vû, quelle eſt la force de leur témoignage? Mais pour les Diſciples du Seigneur, ils atteſtent des faits dont ils ont eu leurs ſens pour témoins. *Ce que nous avons vû*, diſent-ils, *de nos propres yeux, ce que nous avons ouï de nos oreilles, & que nous avons touché de nos mains de la parole de vie, nous vous l'annonçons.* Les uns ſont des témoins armés, & les autres des témoins ſouffrans; les uns veulent perſuader par force, & les autres perſuadent malgré la violence. Pour rendre le témoignage que les Apôtres rendent, il faut de la perſuaſion & de la fermeté: pour rendre

dre le témoignage que rendent les miniſtres de la Synagogue, il ne faut que de la fureur & de la violence. Mais n'y en aura-t-il point quelqu'un qui ſe retracte parmi les uns, ou parmi les autres? Oüi ſans doute; & cette conſidération ſuffit pour décider le différent.

Saul miniſtre de la Synagogue s'en allant à Damas, non ſeulement pour témoigner que Jeſus Chriſt avoit été un ſéducteur, mais encore afin de pourſuivre ceux de cette Secte, eſt changé tout-d'un-coup, & devient un Diſciple de celui qu'il alloit perſécuter avec tant d'ardeur. Judas Diſciple & Apôtre de Jeſus Chriſt avoit renié ſon Maître, & l'avoit livré aux Juifs qui l'avoient fait mourir. Voilà deux témoins qui ſemblent ſe retracter. Conſidérez-en la fin différente.

Saul eſt Phariſien, fils de Phariſien, & par conſéquent d'une Secte très-particuliérement animée contre Jeſus Chriſt. Il a obtenu des lettres du Grand Conſeil qui eſt à Jéruſalem, adreſſantes aux Synagogues qui ſont à Damas, pour y trouver des ſecours tout preſts contre les Chrêtiens qui y ſont, & qu'il ſe propoſe de traîner en priſon, & de faire mourir, comme cela lui eſt déja arrivé. Il s'eſt mis en chemin, il approche de Damas, il eſt ſur le point de ſatisfaire ſa fureur: mais voilà qu'il eſt changé tout-d'un-coup. Qui eſt-ce qui fait rétracter ce témoin?

moin? Où ſont les offres qu'on lui fait, ou qu'on eſt en état de lui faire? Quelle force inopinée détruit tous les deſſeins & tous les préjugés d'un homme qui alloit répandre le ſang des Chrêtiens. Il vient en-ſuite nous prêcher qu'il a vû Jeſus Chriſt, qu'une grande lumiére a reſplendi autour de lui, que les myſteres du Royaume des cieux lui ont été révélés. Il dit que Dieu l'a mis en montre à toutes les puiſſances, & qu'il a été rendu le ſpectacle des hommes & des Anges.

Si les hommes ne veulent point ajoûter foi à ce qu'il dit; qu'on l'éprouve par les tourmens, & l'on verra quelle en ſera l'iſſüe. Qu'on le charge de chaînes, qu'on le mette en priſon, qu'on l'expoſe aux bêtes à Epheſe, qu'il ait à combattre tout-à-la-fois, les élémens, les hommes & les Démons, qu'on le faſſe foüetter, qu'on le traîne, qu'on le lapide, qu'on le conduiſe de Jéruſalem à Ceſarée, de Céſarée à Rome, pour rendre ſes épreuves plus longues & plus douloureuſes; Saul témoin de la Synagogue s'eſt dédit: mais Paul témoin de Jeſus ne ſe dédit point.

Mais après avoir vû le changement qui eſt arrivé en la perſonne du Miniſtre de la Synagogue, voyez celui qui eſt ſurvenu en celle de l'Apôtre de Jeſus Chriſt. Judas livre ſon Maître, & reçoit pour cela trente piéces d'argent. Pourquoi eſt-il troublé après

après cette action? Les Juifs, les Romains, le peuple, les Docteurs, les Juges & les Magiſtrats, tout favoriſe ſon crime, & lui promet l'impunité. Cependant il eſt tourmenté par ſes remors, juſqu'à ne trouver du repos nulle part; & ne pouvant enfin être le maître de ſon déſeſpoir, il ſe donne la mort; & la ſageſſe de Dieu permet que les Juifs eux-mêmes conſervent la mémoire de cet événement, en achetant de cet argent un champ qui eſt appellé Haceldama, parce qu'il étoit un prix de ſang. Quelle ſurprenante différence remarquez-vous ici? Judas ſe tüe dans la proſpérité: & les autres ſe réjoüiſſent au milieu des afflictions. Judas gagné par la Synagogue ne peut être conſolé par la Synagogue, & meurt déſeſpéré: Paul devenu Diſciple & témoin de Jeſus, fait le ſujet de ſa joye de la croix de Jeſus. *A Dieu ne plaiſe*, dit-il, *que je me glorifie, ſinon en la croix de mon Sauveur, par laquelle je ſuis crucifié au monde, & le monde m'eſt crucifié.* Croira-t-on que le remors d'avoir livré un impoſteur aux Juifs, ait armé Judas contre lui-même; ou que St. Paul ait tiré du ſentiment de ſon infidélité, la confiance qu'il fait paroître en ſouffrant? Certainement on peut dire, qu'ils ſont tous deux les martyrs de Dieu: mais Judas l'eſt malgré lui, & Paul volontairement. Si la conſtance de l'un témoigne en faveur de Jeſus Chriſt, le déſeſpoir de l'autre lui rend

un

un hommage éclatant; & il n'y a en cela d'autre différence, ſinon que Paul eſt un martyr proprement, & Judas un témoin involontaire de la vérité de la Religion.

CHAPITRE XVII.

Où l'on continüe à ſatisfaire aux difficultés de l'incrédulité.

DE tous les objets que la Religion Chrêtienne nous propoſe, il n'y en a point qui ait paru plus choquant à la raiſon incrédule & preoccupée, que la mort du Meſſie. La croix de Jeſus Chriſt a été ſuivant l'expreſſion d'un Apôtre, le ſcandale du Juif & la folie du Grec: mais il n'y a point auſſi d'objet qui porte, ſelon nous, plus de caracteres de grandeur & de divinité, que celui-là. Les incrédules nous diſent, que ſi nous pouvions nous défaire de nos préjugés, nous aurions honte d'avoir des idées ſi prodigieuſes de Dieu: & nous leur dirons, que s'ils s'étoient une fois défaits des paſſions qui font les ténébres de leur eſprit, ils admireroient avec nous les merveilles d'un objet ſi divin. Qui ſont ceux qui ſe trompent? Cela paroîtra par l'oppoſition de nos réponſes à leurs difficultés.

On trouve d'abord en Jeſus Chriſt un homme qui ſe laiſſe ſaiſir, & qui en-ſuite eſt attaché à la croix, ſans que perſonne le délivre

délivre de la puiſſance de ſes ennemis. C'eſt, dit-on, une marque de ſa foibleſſe. S'il eſt le Roi des Juifs, que ne deſcend-il de la croix, & tout le monde croira en lui? Il meurt condamné par le Grand Conſeil des Juifs, qui avoit été établi de Dieu même. Le voilà donc jugé coupable. Il eſt ſaiſi de triſteſſe juſqu'à la mort, la veille de ſes ſouffrances, & il pouſſe des cris douloureux en mourant: vous voyez ſa miſére. On lui fait ſouffrir le ſupplice des eſclaves. On ne peut donc pas douter qu'il ne meure d'un genre de mort infame. Qui croira que la foibleſſe, le crime, ou dumoins la condamnation, la miſére & l'infamie puiſſent être les caracteres du Fils de Dieu? C'eſt le raiſonnement de l'incrédulité? Voici celui que nous lui oppoſons. Jeſus Chriſt ſouffre par le conſeil de Dieu; puis que les oracles ont prédit qu'il devoit être navré pour nos crimes, & froiſſé pour nos iniquités, mettre ſon ame en oblation pour le péché, être retranché, mais non pas pour ſoi; & que Jean Baptiſte le voyant venir à lui, l'appelle dans un tems où il n'y avoit aucune apparence qu'il dût ſouffrir, l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde. Jeſus Chriſt ſouffre volontairement; puis qu'il prédit lui-même ſes ſouffrances, & qu'il en avertit ſes Diſciples, les appellant à porter leur croix après lui. Il leur apprend qu'il fait comme un parti de miſé-

miſérables & de ſouffrans dans le monde, qui doivent pourtant vaincre le monde, & établir par leurs ſouffrances le Royaume des cieux ſur la terre. Il leur dit qu'il n'eſt point venu mettre la paix dans le monde, mais l'épée; que Dieu frappera le berger, & que les brebis du troupeau ſeront éparſes; qu'ils doivent boire ſon calice, & être baptiſés de ſon baptême, c'eſt-à-dire, boire dans la coupe de ſes afflictions, & être baptiſés avec lui d'un baptême de ſang. Il mêle ſes ſouffrances avec les leurs, afin qu'ils en conſervent mieux le ſouvenir. Que ſi nous pouvions douter que Jeſus Chriſt n'eût prédit ſes ſouffrances, nous n'aurions qu'à conſidérer quelle eſt la fin du Sacrement de l'Euchariſtie, & en quel tems cette cérémonie fût établie: car à-moins qu'on ne s'aviſe de révoquer en doute la vérité de l'inſtitution de l'Euchariſtie, & de ſoûtenir que les Diſciples ont feint par une bizarrerie & une extravagance incompréhenſible, que Jeſus Chriſt avoit inſtitué cette cérémonie, encore qu'il ne l'eût point inſtituée en-effet; il nous paroîtra que Jeſus Chriſt prévoyoit ſa mort, qu'il s'y préparoit, qu'il prétendoit la ſouffrir volontairement, & pour le ſalut du monde. Le Sacrement de l'Euchariſtie qu'il inſtitüe de ſens froid, nous dit toutes ces choſes. Or comme une mort involontaire marqueroit en-effet quelque eſpéce de foibleſſe; il eſt certain auſſi, que

que rien ne montre davantage la force & la grandeur de Jeſus Chriſt, que ce qu'il prévoit les horreurs d'une mort infame & douloureuſe, & que néanmoins il s'y expoſe avec une volonté ſi ferme & une réſolution ſi merveilleuſe, qu'il enſeigne lui-même à ſes Diſciples, la maniére dont ils doivent faire commémoration de ſes ſouffrances.

Jeſus Chriſt eſt condamné par un peuple ſéditieuſement émû, & par un Sanhédrin envieux de ſa gloire: mais il eſt juſtifié par la conſcience de Judas, qui ſe tüe par le remors de l'avoir livré, & par la déclaration ſolemnelle de Pilate, qui lave ſes mains en la préſence des Juifs, pour montrer qu'il eſt innocent du ſang de ce Juſte: il l'eſt par la voix du Centenier, qui vit les prodiges qui ſuivirent ſa mort: & il le ſera bientôt par la bouche de ceux-là mêmes qui avoient demandé ſa perte, & qui crieront aux Apôtres avec componction de cœur, *Hommes Freres, que ferons-nous?* Or c'eſt une grande gloire pour nôtre Meſſie, qu'il n'y ait pas juſqu'à la conſcience la plus coupable, juſqu'au Juge le plus injuſte, juſqu'à des gens de guerre durs & inſenſibles, & juſqu'à des meurtriers barbares, qui ne rendent témoignage à ſon innocence.

Jeſus Chriſt ſouffre, mais c'eſt pour nous; il a mis ſon ame en langueur, & ſa vie en oblation pour le péché. Si les playes qu'un ſujet reçoit en combattant aux yeux de ſon Monar-

Monarque, ſont honorables, & ſi celles qu'un Monarque reçoit pour le ſalut de ſes ſujets, ſont encore plus glorieuſes; quelle eſt la grandeur de Jeſus Chriſt, qui ſouffre aux yeux & par la volonté de ſon Pere pour le ſalut de ſes ſujets & de ſes enfans, & qui en ſouffrant, s'établit un Empire qui ne doit jamais être diſſipé?

Enfin, Jeſus Chriſt ſouffre le ſupplice des eſclaves: mais nous ſavons auſſi, que dans le même tems qu'il ſouffre, il ſe montre le maître de la nature; puis que les ſépulchres s'ouvrent à ſa mort, que les piérres ſe fendent, que le jour ſe perd, que le voile du temple eſt déchiré; les Diſciples du Seigneur ne pouvant avoir ſuppoſé des faits ſi ſenſibles & ſi éclatans contre la connoiſſance récente & publique que les hommes de leur tems avoient de ces choſes, ſans une extravagance qui n'eſt point humaine.

Nous demanderons donc ici à nôtre tour aux incrédules, ſi une mort volontaire, une innocence reconnüe, des douleurs & des angoiſſes que la charité fait ſouffrir, l'hommage que des créatures inſenſibles rendent à celui que les hommes traitent avec tant d'indignité, ne ſont point des caracteres dignes du Meſſie qui nous avoit été promis?

Si vous détruiſez les preuves qui établiſſent que Jeſus Chriſt eſt le Fils de Dieu, vous

vous avez droit de nous objecter ſa croix, comme un objet de mépris: mais tandis que vous laiſſerez ces preuves dans leur entier, ſa croix ne ſervira qu'à nous faire mieux connoître ſa grandeur, & nous ne dirons pas ſeulement que cette mort a été volontaire, qu'elle avoit été prédite; mais nous montrerons de plus, qu'elle eſt comme un miroir qui nous répréſente toutes les vertus de l'homme & tous les attributs de Dieu. Vous y trouverez la patience d'un homme qui ſouffre de la part de ſes ſemblables, & de ceux qui devoient être ſes ſerviteurs & ſes Diſciples; la charité d'un homme qui prie pour ceux qui le mettent à mort; la fermeté d'un homme juſte, qui ſupporte le faix de toutes les iniquités du genre humain, & la conſtance d'un homme innocent, qui lutte, pour ainſi dire, avec la fureur des hommes & avec la juſtice de Dieu en même tems. On y voit le chef-d'œuvre de la ſageſſe divine, puis qu'on y trouve les deſſeins des ennemis de nôtre ſalut trompés, & les déſſeins de Dieu réüſſir au préjudice des projets des hommes; la propitiation du péché ſe faire à l'occaſion du plus exécrable parricide qui fût jamais ni commis, ni conçû; la Synagogue enſevelie dans le tombeau de celui qu'elle a mis à mort pour deffendre ſes privileges; les Romains ſacrer un Roi qui va dominer ſur toutes les Nations, lors qu'ils lui mettent un

roſeau pour ſceptre à la main : la chair & le ſang produire, en mettant Jeſus Chriſt à mort, le modéle ſur lequel les hommes ſeront obligés de mortifier les affections de la chair & du ſang ; Jeſus Chriſt mourant ſuivi d'un nombre preſque infini de martyrs qui veulent mourir à ſon imitation, vainqueur du monde par ſon opprobre, crucifiant la chair par la prédication de ſa croix, & portant le repos & la paix dans l'ame de tous les mourans par les angoiſſes de ſon agonie.

Nous aurons encore le droit de ſuppoſer, que la juſtice & la miſéricorde de Dieu y paroiſſent dans leur jour. Quelle victime pouvoit mieux montrer la haine que Dieu a pour le péché? Et quel préſent fait aux hommes, pouvoit mieux faire connoître l'amour que Dieu a pour eux? L'incrédulité nous reproche donc la baſſeſſe d'un objet, où les vertus de l'homme, & les attributs mêmes de Dieu ſont comme ſur leur trône.

Que celui qui en doute, conſidére la réſurrection de Jeſus Chriſt, qui eſt la véritable clef qui nous fera entendre tous ces événemens. Car il eſt vrai que mourir pour demeurer ſous l'empire de la mort, eſt une marque de foibleſſe & de miſére : mais mourir pour vaincre la mort en ſe relevant du tombeau, en eſt une d'une puiſſance ſurnaturelle & d'une gloire divine. Jeſus Chriſt ne

ne deſcend dans le ſein de la terre, que pour monter dans le ciel : c'eſt ce qu'atteſtent ceux qui ont été les témoins oculaires d'un ſi grand événement.

Mais l'incrédulité ſe défie de leur rapport. Elle prétend trouver dans l'hiſtoire, l'exemple d'un témoignage aſſez ſemblable à celui-là, & qui néanmoins a paſſé ſans contredit pour une impoſture. On lit qu'après la mort de Romulus, il ſe trouva un Senateur, qui ayant toûjours vêcu dans la réputation d'un homme de probité, aſſûra que Romulus étoit monté au ciel, où il avoit été mis au nombre des Dieux ; & que ce Monarque lui étoit apparu, &c. Ce fait n'eſt-il pas tout pareil à celui que les Diſciples ont été atteſter par tout l'Univers? *Plutarq. dans la vie de Romulus.*

Oui, il eſt tout ſemblable, à toutes ces différences près. C'eſt que là c'eſt un ſeul homme qui atteſte qu'il a vû Romulus montant au ciel : ici c'eſt un très-grand nombre de perſonnes, qui témoignent qu'ils ont vû Jeſus Chriſt après ſa réſurrection. Là on feint qu'un Roi magnifique & triomphant pendant ſa vie, a été mis au nombre des Dieux après ſa mort ; ce qui ne s'accorde pas mal avec les idées du vulgaire : ici on témoigne d'un homme qui eſt mort du ſupplice des eſclaves, qu'il eſt réſuſcité & monté au ciel ; ce qui ne ſeroit jamais venu dans l'eſprit. Là un Senateur ſe ſert d'une

fiction, pour ſauver tout le Senat accuſé d'avoir fait mourir ſon Roi: & ici l'on voit des hommes qui s'expoſent à la mort, & à des ſouffrances plus inſupportables que la mort même, pour rendre témoignage à ce qu'ils regardent comme une vérité. Là c'eſt un habile homme qui adoucit la multitude irritée du meurtre de ſon Roi, en la trompant: ici ce ſont des hommes ſimples & groſſiers qui perſuadent les plus habiles par leur témoignage, & les engagent à courir à la mort. Là c'eſt un homme qui atteſte l'apparition de Romulus ſans preuve: ici vous trouvez des témoins qui vous convainquent de la vérité de leur témoignage par les preuves du monde les plus réelles & les plus ſenſibles, qui ſont les dons extraordinaires & miraculeux du St. Eſprit qu'ils ont receus, & qu'ils communiquent même aux autres.

Mais on objectera en dernier lieu, qu'il y a aujourdhui des Trembleurs & des Entouſiaſtes, qui croyent être animés du Saint Eſprit qui les inſpire, & leur révéle ce qu'ils ont à faire & à croire, encore que ce ne ſoit là qu'une viſion reconnüe de toutes les perſonnes ſenſées: & que peut-être les Diſciples du Seigneur ſe ſont-ils auſſi vantés à faux tître, d'avoir reçû les dons du Saint Eſprit. On demeurera d'accord, qu'il n'y a rien de plus frivole que cette objection, ſi l'on remarque qu'encore que les Entouſiaſtes ſe vantent d'être inſpirés par le Saint Eſprit,

prit, ils ne prétendent point confirmer leur doctrine par des miracles, ils ne prétendent point parler des langues étrangéres, &c. ils croyent ſeulement être inſpirés à l'égard de la doctrine: & comme ils parlent ordinairement d'une maniére aſſez conforme à l'Ecriture Sainte, qu'ils ont continuellement devant les yeux, il ne faut pas s'étonner, s'ils prennent pour inſpiration, ce qui n'eſt qu'une continuelle répétition de ce qu'ils ont lû. Mais ici c'eſt toute une autre choſe. Les Apôtres prétendent non ſeulement être inſpirés du Saint Eſprit, pour ne rien avancer qui ne ſoit orthodoxe & conforme aux Ecritures; mais ils prétendent avoir reçû des dons ſurnaturels & miraculeux, & le juſtifier par leurs œuvres. Et ſi vous en doutez, conſidérez qu'ils le prouvent non par des ſpéculations, mais en prenant à témoin de ce qu'ils diſent, les ſens de ceux à qui ils s'adreſſent, les yeux mêmes des Juifs leurs ennemis, & les ennemis de leur Maître. *Lui donc*, diſent-ils, *s'étant aſſis à la droite du Pere, a répandu ce que maintenant vous voyez & oyez.* Si vous doutez que Saint Piérre ait tenu ce langage aux Juifs; nous vous donnerons pour garands de la vérité de ce fait, cette multitude de Proſélytès qui ſe convertit par l'évidence de cette démonſtration; nous vous montrerons toute une Egliſe fondée par l'efficace de cet argument. Si vous croyez que les Diſciples ayent trompé la

multitude; nous vous ferons ſouvenir qu'ils avoient à faire à des adverſaires fort habiles & fort éclairés, & qu'ils étoient eux-mêmes des idiots & des ignorans. Si vous allez vous imaginer, que la populace a pris plaiſir à ſe laiſſer ſéduire; nous vous remettrons en mémoire, qu'il n'y avoit point d'objet de foi plus triſte & plus affreux, ſelon le jugement de l'homme, que celui qu'il faloit embraſſer *en devenant* Chrêtien; qu'on avoit un puiſſant intéreſt à examiner des faits, dont la perſuaſion obligeoit d'abord les hommes à courir au martyre; que ceux de Bérée, qui avoient le ſoin de confronter chaque jour les Ecritures, pour ſavoir ſi les choſes étoient comme Paul les leur diſoit, n'avoient garde auſſi de manquer à conſulter leurs yeux & leurs oreilles, pour ſavoir ſi les Apôtres ſe vantoient avec juſtice de faire des vertus & des ſignes, ce dernier examen étant beaucoup plus ſûr & plus facile que le précédent; que ce n'eſt point une fois ou deux que Saint Paul ſe vante de s'être rendu approuvé par les ſignes, les vertus & les merveilles qu'il a opéré au milieu de ceux à qui il écrit; que toutes ces Epîtres ſont pleines de pareilles déclarations, ou de choſes qui s'y rapportent; qu'il prend & ſes argumens & les motifs de ſes exhortations, de cette effuſion connüe & non conteſtée des graces ſurnaturelles du Saint Eſprit. Et certainement on ne croira pas, que Saint Paul

Paul ait été aſſez inſenſé, pour écrire aux Corinthiens en ces termes, *Pourtant, Freres, déſirez de prophétiſer, & n'empêchez point de parler des langages*, ſi ces dons n'euſſent été dans l'Egliſe. Il n'auroit pas auſſi pris le ſoin de remédier à des déſordres qui naiſſoient de ce qu'on abuſoit des dons miraculeux, comme cela a été déja remarqué. Il n'avertiroit point, comme il fait, que la prophétie eſt pour édifier les fidéles; mais que les dons des langues, comme étant miraculeux, ſont deſtinés à convaincre les incrédules. Enfin il n'entreprendroit point de corriger le déſordre de ceux qui faiſoient plus d'état de ces dons extraordinaires, que de la charité; comme il fait, lors qu'il remarque, que quand aux prophéties, elles ſeront aboliës, & quand aux langages, ils ceſſeront: mais que la charité ne déchet jamais. Et qui ne voit dans ſon langage la perſuaſion de ſon eſprit? Il eſt tellement rempli d'admiration pour tant de vertus, de ſignes & d'œuvres magnifiques que l'Eſprit de Dieu opére à la veüe des hommes, qu'il ne ſait quel nom donner à ce divin principe. Tantôt c'eſt *l'excellence de la force de Dieu*; tantôt c'eſt *l'excellente grandeur de ſa puiſſance*; tantôt c'eſt *l'excellence de la puiſſance de ſa force*: expreſſions auſſi naturelles que fortes, & qui nous marquent mieux que tous les raiſonnemens, l'idée que St. Paul avoit des dons miraculeux, & par conſéquent celle que nous en devons nous-mêmes avoir. CHA-

CHAPITRE XVIII.

Où l'on fait ſentir ce qui a eſté dit en faveur de la Religion Chrêtienne & des Ecritures du Nouveau Teſtament.

APrès avoir ainſi diſcuté ces preuves de fait, il ne nous reſte à faire que deux choſes dans cette Section. La premiére eſt de réduire en abrégé & en démonſtration ce que nous avons dit. La ſeconde eſt de faire ſentir ce que nous croyons avoir fait connoître.

Pour ce qui regarde la premiére, nous prenons pour le centre de toutes nos preuves, la vérité de la réſurrection de Jeſus Chriſt. Car ſi Jeſus Chriſt eſt réſuſcité, la Religion Chrêtienne eſt véritable & divine: mais ſi Jeſus Chriſt n'eſt point réſuſcité, la Religion Chrêtienne eſt fauſſe & fabuleuſe. Or pour trouver ce point ſi eſſentiel & ſi fondamental, je fais cette démonſtration.

Si la réſurrection de Jeſus Chriſt eſt fauſſe, elle ne peut être prédite avec clarté, ni atteſtée par des témoins non ſuſpects, confirmée viſiblement par les événemens, & prouvée avec évidence par la démonſtration de l'eſprit, qui conſiſte dans l'effuſion des dons miraculeux.

Or eſt-il que la vérité de la réſurrection de

de Jeſus Chriſt a été confirmée en toutes ſes maniéres.

Il s'enſuit donc, &c.

La majeure bien entenduë ne reçoit pas une fort grande difficulté. Toute la force conſiſte dans la mineure, qui a quatre parties. La premiére a eſté prouvée avec aſſez d'évidence dans la premiére Partie de cet Ouvrage, dans l'expoſition du celebre Oracle d'Eſaïe. C'eſt là qu'il eſt dit du Rédempteur du monde, qu'il *mettra ſon ame en oblation pour le peché*, &c. comme nous l'avons prouvé ſuffiſamment. La ſeconde a eſté établie avec beaucoup d'évidence dans les Chapitres précédens, là où nous avons fait voir que les Diſciples de J. Chriſt n'ont pû ſe tromper, ni tromper les autres; & qu'ainſi ils ſont des juges non ſuſpects. La troiſiéme eſt évidente par l'événement. Qui peut douter que Jéruſalem n'ait été déſolée conformément aux prédictions de Jeſus Chriſt, & après qu'ils ont refuſé de croire la réſurrection de Jeſus Chriſt? Et qui ne ſait que par la foi que les Gentils ont eüe en J. Chriſt mort & réſuſcité, ils ſont parvenus à la connoiſſance du vrai Dieu; que l'eſpérance d'une réſurrection pareille à celle de Jeſus Chriſt a produit toutes les vertus dans le monde, & a obligé les hommes à ſe ſanctifier & à ſe ſacrifier? Enfin la derniére a été démontrée ci-deſſus. Nous avons fait voir, qu'il eſt impoſſible de douter que les dons

miraculeux n'ayent été communiqués aux premiers Disciples en conséquence de la résurrection & de l'ascension de Jesus Christ dans le ciel.

Pour ce qui est de faire sentir la vérité de ces choses, il n'en est point de meilleur moyen, que de mettre devant les yeux des hommes le livre de l'Ecriture, en les priant de considérer, que s'il y a bien des choses dans l'Ecriture qui ne les frappent point, cela vient de ce que dès leur enfance leur esprit a été accoûtumé à ces idées, qui d'elles-mêmes sont extraordinaires & surprenantes, & enferment quelque chose de surnaturel, qui fait qu'on sent & qu'on se dit en soi-même, que tout ce qui y est contenu est vrai & divin. Or pour aider le lecteur à appercevoir ce je-ne-sçai-quoi qui persuade & qui touche, nous avons crû que nous devions ici mettre quelques-unes de ces réfléxions qu'on fait sans étude & sans art sur l'Ecriture. Comme c'est ici une matiére de sentiment, il n'y faut pas chercher la rigueur & l'exactitude des démonstrations géométriques; mais il ne faut pas s'imaginer, que leur évidence en soit moindre pour cela. Nous n'en ferons que sur une partie de l'Ecriture, pour avoir plûtôt fait.

Ré-

Reflexions sur l'Evangile selon Saint Matthieu.

CHAP. 2: 1. *Or Jesus estant né en Betléhem, voici venir des Mages*, &c. Ces Mages sont les prémices des Nations qui viennent rendre hommage à Jesus Christ. Les Docteurs Juifs consultés reconnoissent que le Messie doit naître à Betléhem, & sont dans un autre sentiment que les Juifs de nos jours, qui détournent l'oracle de Michée 5. à un autre sens. Au-reste, cette histoire de la venüe des Mages ne peut être inventée, I. Parce qu'elle a un admirable rapport avec l'oracle de Balaam, lors que ce dernier s'écrie, *Je le voi, mais non pas maintenant: je le regarde, mais non pas de près: une étoile est procédée de Jacob, & un sceptre s'est élevé d'Israël.* Etoile des Mages, sceptre de Jesus Christ. II. Les Evangélistes ne pouvoient pas faire accroire à toute la ville de Jérusalem, qu'elle avoit esté troublée par la venüe de ces Mages; & moins encore pouvoit-on persuader contre la notoriété publique, qu'Hérode eût fait une si barbare effusion de sang innocent. III. Il faut bien qu'on lui eût répondu, que c'estoit en Betléhem que le Christ ou le Messie devoit naître, puis que c'est là qu'il envoye les ministres de sa fureur. IV. Joseph se sauve en Egypte. Il craint de retourner en Judée, ayant oüi qu'ils

qu'Archelaüs regnoit en la place de ſon pere : circonſtance qui ſe rapporte très-bien avec toutes les autres.

CHAP. 3: 1. *Or en ce tems-là vint Jean Baptiſte.* Jean prédit ici la ruïne des Juifs en ces termes. *Race de viperes, qui vous a appris à fuïr l'ire qui eſt à venir ? Or la hache eſt déja miſe à la racine des arbres : c'eſt pourquoi tout arbre qui ne porte point de bon fruit, s'en va eſtre coupé & jetté au feu*, &c. Jean prédit l'effuſion du St. Eſprit ſur les Apôtres, lors qu'il parle ainſi. *Il eſt vrai que pour moi je vous baptiſe d'eau en repentance : mais celui qui vient après moi, eſt plus fort que moi*, &c. *pour lui il vous baptiſera du St. Eſprit & de feu.* Enfin, Jean vit le St. Eſprit deſcendre ſur Jeſus Chriſt ſous une forme qui marquoit le caractere de douceur & de débonnaireté dont ſa vie ſeroit marquée, & il entendit cette voix du ciel, *Cettui-ci eſt mon Fils*, &c. Trois faits qui ont une liaiſon néceſſaire avec les principes de la Religion, s'ils ſont véritables, comme ils paroîtront à tous ceux qui conſidéreront la choſe d'aſſez près. En vain ſoupçonnera-t-on l'Evangéliſte, d'avoir inventé cette prédiction de la ruïne de Jéruſalem, qu'il met en la bouche de Jeſus Chriſt, puis que cet Evangile a été écrit avant cet événement. En vain feindra-t-on que la prédiction du baptême du St. Eſprit & de feu a été ajoûtée à l'hiſtoire de Jean Baptiſte : car comment les Diſciples l'auroient-ils miſe en la

la bouche de Jean Baptiſte, s'ils n'avoient rien vû d'approchant ? Ou ſi en-effet ils ont été baptizés du St. Eſprit & de feu, pourquoi refuſera-t-on de croire que Jean Baptiſte la prédit ?

CHAP. 4: 1. *Alors Jeſus Chriſt fut emmené par l'Eſprit*, &c. Si les Evangéliſtes ſuivoient une autre regle que la vérité dans leurs Ecrits, ils n'auroient jamais mis Jeſus Chriſt entre les mains du Diable, qui le tranſporte tantôt ſur les créneaux du temple, & tantôt ſur une haute montagne. Nous trouvons ici une marque inconteſtable de leur ſincérité.

Verſ. 19. *Et il leur dit, Venez après moi, & je vous ferai peſcheurs d'hommes.* Qui eſt celui-ci, qui ſans richeſſes, ſans armes, ſans autorité, & ſans aucun ſecours humain veut changer les peſcheurs de poiſſons en peſcheurs d'hommes ? Qui lui a mis au cœur cette penſée ? Quel deſſein ! Quelle entrepriſe ! Quelle confiance avec tant de foibleſſe ! Pour prédire & pour exécuter ce projet, il faut que Jeſus Chriſt ſoit le maître de ſes Diſciples, pour les changer miraculeuſement ; maître de leur eſprit, pour l'éclairer ; maître de leur cœur, pour le détacher des objets du monde ; maître de l'avenir, pour le prédire ; maître du préſent, pour en diſpoſer ; maître des inclinations des hommes qui doivent eſtre pris ; maître de leur réſiſtance, & des obſtacles qu'ils doivent oppoſer

oppoſer de leur part ; maître des ennemis de ſon nom, maître des événemens & des conjonctures.

Verſ. 24. *Alors ſa renommée courut par toute la Syrie.* Les Evangéliſtes n'ont pû faire accroire que Jeſus Chriſt s'étoit rendu célébre par des miracles, ſi en-effet il n'en a fait, ni prétendu faire aucun. Ajoûtez à cela, que Jeſus Chriſt eſt diſtingué de Jean Baptiſte, en ce que l'un a fait pluſieurs vertus éclatantes, & que l'autre ne s'eſt diſtingué que par la pureté de ſes mœurs. Que ſi Jeſus Chriſt a paſſé pour faire des miracles, il ne s'agit plus que de ſçavoir, ſi ces miracles ſont vrais, ou faux ; ce qui dépend de l'examen des témoins qui les ont vûs, de la nature des faits, des ennemis qui ſe ſont oppoſés, &c.

CHAP. 5: 1. *Or Jeſus voyant les troupes, monta ſur une montagne*, &c. *& ayant ouvert ſa bouche, il les enſeignoit.* Je ne dis rien ſur ce Sermon excellent que Jeſus Chriſt fit ſur la montagne. Il faut le lire, & demeurer d'accord en ſuite, que c'eſt un abrégé de tout ce qui fut jamais conçû de plus ſain, de plus pur, de plus ſpirituel, de plus déſintéreſſé, de plus ſurprenant & de plus ſublime. Liſez-le, & vous ſerez étonné de ſa doctrine, auſſi-bien que les troupes.

CHAP. 8: 1. *Et quand il fut deſcendu de la montagne*, &c. Vous trouvez dans ce Chapitre les lépreux nettoyés, les malades abſens & éloignés de lui, guéris par ſa parole, les orages de la mer appaiſés, les demoniaques délivrés, & les Gadareniens conſternés par la perte de leurs troupeaux, & ſurpris de voir les démoniaques guéris : qui ſont tous des faits qu'on ne pouvoit avoir fait accroire aux Evangéliſtes par illuſion, & que les Diſciples n'ont pû faire accroire contre la notoriété publique.

Verſ. 11. *Mais je vous dis que pluſieurs viendront d'Orient & d'Occident.* Qui eſt-ce qui a éclairé l'eſprit de Jeſus Chriſt, pour lui faire prédire la vocation des Gentils ?

Verſ. 22. *Et Jeſus lui dit, Suy moi, & laiſſe les morts enſevelir leurs morts.* Cette expreſſion eſt d'un homme qui a profondément médité ſur la vanité des choſes humaines, & qui eſt parfaitement perſuadé de la miſére & de la corruption des hommes. Jamais homme avoit-il parlé de cette maniére ?

Verſ. 34. *Et voici toute la ville ſortit au devant de Jeſus ; & l'ayant vû, le prierent qu'il ſe retiraſt*, &c. Voilà un aſſez bon nombre de témoins qui pouvoient démentir les Evangéliſtes, ſi ce fait n'eût pas été véritable.

CHAP. 9: 1. *Alors étant entré dans la nacelle*, &c. Dans ce Chapitre Jeſus Chriſt arrache Matthieu du lieu de ſon péage, guérit une femme malade d'une perte de ſang depuis douze ans, rend la veüe à deux aveugles, reſuſcite une petite fille, delivre un démo-

démoniaque. Matthieu, qui eſt celui qui fait l'hiſtoire de ces choſes, & qu'aucun intéreſt n'obligeoit à ſuivre Jeſus Chriſt au préjudice de ſon repos, ne pouvoit ignorer la force & l'empire qui l'avoient obligé à ſuivre J. Chriſt. Jaïrus ſçavoit ſi ſa fille avoit été réſuſcitée: ſes parens en étoient inſtruits: les voiſins & les joueurs d'inſtruments qui étoient déja venus pour honorer ſes funérailles, ne l'ignoroient pas. Les aveugles & les malades de la ville devoient avoir éprouvé cette vertu ſalutaire qui ſortoit même de ſes habits. Comment tant de perſonnes auroient-elles dû ſçavoir la vérité de la choſe, ſans que les Diſciples ayent eux-mêmes ſçû ce qui en étoit? Ou comment ſachant le fait, auront-ils pû s'accorder à tromper l'Univers à leurs dépens, & contre leur intéreſt temporel?

Verſ. 5. *Car lequel eſt le plus aiſé de dire, Tes pechés te ſont pardonnés, ou de dire, Leve-toi, & marche?* Il n'y a rien de ſuſpect dans le procédé d'un homme, qui prouve par des miracles ſenſibles & ſalutaires, l'autorité qu'il s'attribue.

Verſ. 13. *Mais allez, & apprenez ce que c'eſt; je veux miſéricorde, & non point ſacrifice.* Le culte ſpirituel eſt le ſeul que Dieu puiſſe agréer. Les cérémonies de Moïſe ne lui étoient agréables, que parce qu'elles étoient fondées ſur l'obéiſſance qui eſt dûë à Dieu. Cette obéiſſance tire toute ſa perfection de la

la charité; car ce n'eſt pas en obéiſſant par contrainte & par force, qu'on eſt agréable à Dieu. Ce qu'il y a de plus excellent dans la charité, c'eſt la miſéricorde, qui pardonne les outrages, & fait du bien, ſans attendre du retour. Car on peut faire du bien par principe de vaine gloire: mais les œuvres de la miſéricorde ont un motif noble & déſintéreſſé. La miſéricorde eſt donc tout ce qu'il y a d'agreable à Dieu dans la Religion. L'Ecriture nous l'enſeigne, la raiſon nous l'apprend: mais cette vérité étoit ſi profondément ignorée, lors que Jeſus Chriſt eſt venu la prendre pour maxime fondamentale de ſa Religion, que rien n'eſt plus ſurprenant que le langage que Jeſus Chriſt tint à cet égard.

Verſ. 13. *Je ne ſuis point venu appeller les juſtes, mais les pécheurs à repentance.* Deux mots qui foudroient l'hypocriſie, anéantiſſent la fauſſe confiance, humilient l'homme, glorifient la miſéricorde de Dieu, vous font comprendre la néceſſité & l'utilité de la repentance, & vous font voir le déſintéreſſement de Jeſus Chriſt.

CHAP. 10: 1. *Alors ayant appellé à ſoi ſes douze Diſciples, il leur donna pouvoir*, &c. L'Evangéliſte ne craint point de s'expoſer à la contradiction de ces douze Diſciples du Seigneur, qu'il nomme, lors qu'il dit que Jeſus Chriſt leur avoit donné le pouvoir de guérir toute ſorte de maladies entre le peuple.

Verſ. 5. *Jeſus envoya ces douze-là, & leur commanda, diſant, N'allez point vers les Gentils*, &c. *mais plûtôt allez aux brebis péries de la maiſon d'Iſraël.* Voilà qui éloigne le ſoupçon que les incrédules pourroient concevoir, que l'Auteur de cet Evangile a voulu favoriſer les Nations au préjudice des Juifs.

Verſ. 7. *Et quand vous ſerez partis, prêchez, diſant, Le Royaume des cieux eſt approché.* Jeſus Chriſt étoit-il en état de ſe faire reconnoître pour le Monarque qui devoit venir, s'il n'eût pas été revêtu d'une puiſſance infinie?

Verſ. 8. *Guériſſez les malades, nettoyez les lepreux, reſuſcitez les morts, jettez hors les Diables: vous l'avez reçû pour néant, donnez le pour néant.* Comment Jeſus Chriſt pouvoit-il faire accroire à ſes Diſciples, qu'ils avoient reçû pour néant, ce qu'ils n'avoient reçû en aucune ſorte? Quelle hardie énumération eſt celle-là!

Verſ. 9. *Ne faites point proviſion ni d'or, ni d'argent, ni de monnoye en vos ceintures, ni de malette pour le chemin*, &c. Ce n'eſt pas aſſez que Jeſus Chriſt choiſiſſe pour ſes Diſciples des pauvres; il les oblige à ſe rendre plus pauvres qu'ils n'étoient: il ne veut point qu'ils faſſent des proviſions; ſa providence veut les nourrir miraculeuſement, & ſon Eſprit tirera du cœur de ceux qui croiront à leur parole, leur nourriture & leur vêtement. C'eſt bien là parler en maître de la nature.

Verſ. 22. *Et vous ſerez haïs de tous à-cauſe de mon nom.* Jeſus Chriſt ne flate point ſes Diſciples: il leur prédit tous les maux qui les attendent, & même au commencement de leur miniſtere: qu'y-a-t-il de ſuſpect?

Verſ. 23. *Or quand ils vous perſécuteront en cette ville, fuyez en unè autre: car je vous dis en vérité, que vous n'aurez point achevé d'aller par toutes les villes d'Iſraël, que le Fils de l'homme ne ſoit venu.* Ce texte eſt difficile, parce qu'il ne paroit pas que la prophétie qu'il contient ait eu ſon accompliſſement. Mais cette difficulté même ſert à confirmer nôtre foi. Car pourquoi cet Evangéliſte écrit-il cela, lui qui avoit vû le ſuccès de cette affaire? Il ſçavoit que de ſon tems l'Evangile avoit été prêché non ſeulement dans toutes les villes d'Iſraël, mais dans preſque toutes les contrées du monde, ſans néanmoins que Jeſus Chriſt fût venu dans ſa gloire. C'eſt qu'il récite les choſes comme elles ſont, & n'attribüe à ſon divin Maître, que préciſément le langage qu'il a tenu. Au-reſte, bien que par la venüe de Jeſus Chriſt, les Ecrivains ſacrés entendent pour l'ordinaire la derniére venüe de Jeſus Chriſt en gloire; cette expreſſion ſignifie auſſi quelque fois les jugemens que Dieu exerça ſur les Juifs, lors qu'il envoya les Romains contre leur ville: ce qui réſout la difficulté.

Verſ. 34. *Ne penſez pas que je ſois venu mettre la paix en la terre : je n'y ſuis point venu mettre la paix, mais l'épée.* Terrible déclaration pour des gens, qui, ſelon l'erreur commune des Juifs, s'imaginoient que le Meſſie devoit s'élever au comble du bonheur & de la proſpérité temporelle ! Mais qui eſt celui-ci, qui oſe prédire que ſon Evangile troublera la paix de l'Univers ? Que ne prévoit-il plûtôt que cet Evangile tombera dans les ténébres du ſilence & de l'oubli, ayant de ſi foibles deffenſeurs, & des adverſaires ſi redoutables ? Eſt-il naturel, qu'un homme qui habite les rives du lac de Génézareth, prétende ſoûlever les hommes les uns contre les autres, ſans armées, ſans richeſſes, ſans autorité, mais ſimplement par ſa parole ; encore que dans ſes commencemens il ſe trouve ſeulement à la teſte de dix ou douze miſérables qui ne ſçavent que raccommoder leurs filets ?

Verſ. 38. *Et qui ne prend ſa croix, & ne vient après moi, n'eſt pas digne de moi.* Jamais homme s'attira-t-il des Diſciples par de ſemblables déclarations ?

CHAP. 11: 4, 5. *Et Jeſus répondant, leur dit, Allez, & rapportez à Jean les choſes que vous oyez, & que vous voyez : les aveugles recouvrent la vûë, les boiteux marchent, les lépreux ſont nettoyés, les ſourds oyent, les morts ſont réſuſcités, & l'Evangile eſt annoncé au pauvres.* Jeſus Chriſt ne convainc pas ſes Diſciples par des ſpécu-

ſpéculations, mais par des choſes qu'il leur fait voir & toucher.

Verſ. 12. *Or depuis les jours de Jean Baptiſte, le Royaume des cieux eſt forcé, & les violens le raviſſent.* Jamais un homme dans la baſſeſſe & dans la miſére parla-t-il de cette maniére ? D'où lui vient cette confiance ? Quel eſt ce langage ?

Verſ. 21. *Malheur ſur toi Corazin*, &c. Quelle apparence que Jeſus Chriſt eût fait ce reproche aux Juifs qui habitoient ces contrées, ſi en-effet il n'eût fait aucun miracle au milieu d'eux ?

Verſ. 28. *Venez à moi, vous tous qui eſtes travaillés*, &c. Il s'eſt formé bien des ſociétés dans le monde depuis ſa naiſſance : mais il ne s'en forma jamais une comme celle-ci ; & l'on ne vit jamais perſonne aſſembler les pécheurs repentans & chargés par le ſentiment de leurs crimes.

CHAP. 12: 13. *Alors il dit à cet homme, Etens ta main : & il l'étendit*, &c. Comment Jeſus Chriſt pouvoit-il impoſer à ceux qui étoient là préſens, ſur un fait ſi ſenſible ? Ou comment l'Evangéliſte auroit-il choiſi de telles choſes, pour les faire croire contre la connoiſſance que tant de perſonnes en avoient ?

Verſ. 15. *Et grandes troupes le ſuivirent, & il les guerit tous.* Voilà bien des témoins.

Verſ. 24. *Mais les Phariſiens diſoient, Celui-ci ne jette hors les Diables, ſi ce n'eſt par*

Beelzébut Prince des Diables, &c. Cette accuſation eſt un hommage forcé que ces faux Docteurs font à Jeſus Chriſt. En diſant qu'il fait des miracles par Beelzébut, ils reconnoiſſent qu'il en fait.

Verſ. 50. *Car tout homme qui fera la volonté de mon Pere qui eſt aux cieux, celui-là eſt mon frere, & ma ſœur, & ma mere.* Les hommes ordinaires n'ont point d'autre regle, ni d'autre principe de leurs affections, que l'amour qu'ils ont pour eux-mêmes. Ils ſe cherchent, pour ainſi dire, dans les autres objets: ils n'aiment dans le prochain, que la proximité qui les lie avec eux: ils ont plus ou moins de tendreſſe pour les perſonnes, ſelon qu'elles leur ſont plus ou moins proches; parce que l'amour d'eux-mêmes meſure & fait naître leurs autres affections. Celui-ci, par un prodige étonnant, aime, ou hait les objets non par rapport à ſoi-même, mais par rapport à Dieu. L'amour de Dieu eſt la regle de ſes affections. Il cherche Dieu, & ne ſe cherche point ſoi-même. Il aime les perſonnes non à-meſure qu'elles lui appartiennent par la proximité de la nature, mais a-meſure qu'elles ſe rapportent à Dieu par un effet de la grace. Quelle ſublimité! quelle élévation qui eſt ici renfermée dans un mot!

CHAP. 13: 16. *Or vos yeux ſont bienheureux*, &c. Quand on parle de cette maniére, on a l'eſprit bien plein & bien perſuadé;

dé; & ce n'eſt qu'un cœur qui treſſaillit par la conſidération d'un grand objet, qui peut s'exprimer ainſi.

Verſ. 31, 32. *Le Royaume des cieux eſt ſemblable à un grain de ſemence de moutarde, que quelqu'un a pris, & ſemé en ſon champ; qui eſt bien la plus petite de toutes les ſemences: mais quand il a crû, il eſt plus grand que les autres herbes, & devient arbre, tellement que les oiſeaux du ciel viennent & font leurs nids dans ſes branches.* Les progrès du Chriſtianiſme qui a eu de ſi foibles commencemens, ſont admirables, & la prédiction eſt ſurprenante.

CHAP. 14: 21. *Or ceux qui avoient mangé étoient environ cinq mille hommes*, &c. Voilà cinq mille témoins.

Verſ. 36. *Et tous ceux qui le toucherent, furent guéris.* Il étoit facile de réfuter l'Evangile, & de convaincre d'impoſture ceux qui annonçoient de pareilles choſes, ſi l'on n'eût craint d'en faire la recherche, & d'y trouver la vérité.

CHAP. 15: 30. *Alors de grandes troupes vinrent à lui, ayant avec eux des boiteux, des aveugles, des muets, des manchots, & pluſieurs autres; & il les guérit: tellement que les troupes s'étonnoient, voyant les muets parler, les manchots être ſains, les boiteux marcher, & les aveugles voir; & glorifioient Dieu, qui avoit donné un tel pouvoir aux hommes.* St. Matthieu a-t-il pû ſe tromper, étant le témoin oculaire de ces choſes? Ou n'a-t-il quitté le lieu de ſon

péage, & embraſſé la pauvreté & la miſére, que pour nous faire accroire des fables? Oſe-t-il dire des choſes qui ſeront contredites par une infinité de témoins? Ne craint-il point qu'on en faſſe enquête ſur les lieux? N'a-t-il pas honte d'écrire de pareilles choſes, dans un tems où la mémoire en doit être toute fraîche? Comment perſuadera-t-il ſes Confreres, qui ont été les témoins de ſes événemens? Voudront-ils bien ſoûtenir la même impoſture? Et ſans écrire de concert, s'accorderont-ils à la rapporter, & inventeront-ils le menſonge le plus impudent qui fut jamais, pour obliger les hommes à être fidéles, ſaints & juſtes? *Credat Judæus Appella.*

CHAP. 16: 18. *Et les portes d'enfer ne prévaudront point contre elle.* Toutes les puiſſances de l'Univers ſe ſont ſoûlevées contre l'Egliſe, toutes les paſſions lui ont fait la guerre, tous les ſiécles lui ont apporté de nouvelles épreuves, tous les ſupplices ont exercé la patience de ſes enfans, tous les appas du monde lui ont été propoſés pour la ſéduire; & malgré toutes ces puiſſances, cette Egliſe, qui eſt la ſociété des perſonnes qui renoncent au monde, s'eſt conſervée, & ſouvent accrûë par ſes propres défaites. Il faloit que cela fût, il l'a prédit.

Verſ. 23. *Mais lui s'étant retourné, dit à Pierre, Va arriere de moi, Satan; car tu ne comprens point les choſes qui ſont de Dieu, mais les choſes qui ſont des hommes.* Pourquoi St. Matthieu, après avoir répréſenté Piérre faiſant une ſi belle confeſſion à ſon Maître, & recevant de ſon Maître un témoignage ſi avantageux, nous le répréſente-t-il foudroyé par ces terribles paroles? Cette inégalité eſt-elle naturelle aux perſonnes qui inventent ce qu'ils écrivent? Quel eſt le myſtere de cette grande ſévérité de Jeſus Chriſt?

Verſ. 28. *En vérité je vous dis, qu'il y a quelques-uns qui ſont ici qui ne goûteront point la mort, juſqu'à ce qu'ils ayent vû le Fils de l'homme venir en ſon regne.* Laiſſant aux interprétes à réſoudre les difficultés de ce texte, & à décider ſi ce n'eſt pas des jugemens que Jeſus Chriſt exerça ſur la ville de Jéruſalem, qu'il eſt parlé en cet endroit, comme d'une venuë; nous en tirons cette conſéquence, que cet Evangile a été écrit du vivant des Diſciples. Car comment après la mort des Diſciples, auroit-on écrit ces paroles ſans les expliquer?

CHAP. 17: 2. *Et il fut transfiguré en leur préſence.* Jamais événement ne fut plus ſingulier que celui-ci dans toutes ſes circonſtances; & jamais événement ne tomba moins dans l'imagination.

Verſ. 4. *Et Piérre prenant la parole, dit à Jeſus, Il eſt bon que nous ſoyons ici, faiſons y trois tabernacles.* Quelle profonde ſtupidité! & combien des gens qui étoient naturelle-

rellement ſi groſſiers, étoient-ils peu en état de concevoir le deſſein d'en faire accroire aux autres! D'ailleurs, pourquoi St. Matthieu rapporte-t-il cette circonſtance? Quel honneur fait-elle à Piérre? Comment lui eſt-elle venüe dans l'eſprit?

Verſ. 16. *Et je l'ai préſenté à tes Diſciples: mais ils ne l'ont pû guérir.* Il y a en cela de la ſincérité. Perſonne n'obligeoit Saint Matthieu à rapporter cette circonſtance, ni à lui faire reconnoître les défauts & l'incrédulité d'une compagnie dont il étoit.

CHAP. 18: 3. *En verité je vous dis, que ſi vous n'êtes changés, & ne devenez comme les petits enfans, vous n'entrerez point au Royaume des cieux.* Que les enfans ſoient ſimples, perſonne n'en doit être ſurpris; c'eſt un défaut de connoiſſance, & un effet de l'âge: mais qu'il faille que les hommes reviennent de ce raffinement mondain & de cette habileté criminelle qu'on voit en eux, à un état d'une ſainte & aimable ſimplicité, qu'ils ſoient prudens & ſimples, éclairés & juſtes; c'eſt ce que les hommes ne connoiſſent guéres, & qui nous fait connoître la grandeur & l'élévation de ce Docteur, qui donne aux hommes des préceptes ſi hauts & ſi ſublimes.

Verſ. 4. *C'eſt pourquoi tout homme qui ſe ſera humilié, & ſe ſera rendu ſemblable à ce petit enfant, c'eſt celui-là qui eſt le plus grand au Royaume des cieux.* Quelles idées ſi éloignées

nées des idées ordinaires! Que le Royaume des cieux eſt different des Empires temporels! Et que toutes ces maximes ſi ſurprenantes paroiſſent peu venir de l'eſprit humain!

Verſ. 9. *Et ſi ton œil te fait manquer, arrache le.* Les yeux ſont le ſymbole de tout ce que nous avons de plus cher. Jeſus Chriſt nous apprend que nous n'avons rien de ſi précieux, que nous ne devions ſacrifier à la gloire de Dieu. Jamais Docteur flata-t-il moins que celui-ci?

Verſ. 22. *Je ne te dis point juſqu'à ſept fois, mais juſqu'à ſept fois ſeptante fois.* C'eſt un nombre certain pour un incertain. Cela veut dire qu'il faut toûjours pardonner, que la miſéricorde n'a point de meſure, & que la charité doit être ſans bornes. A ce ſoin de réünir les cœurs, & de faire ceſſer toute ſorte de meſintelligence entre les hommes, en donnant une telle étenduë à la charité & à la miſéricorde, ne reconnoiſſez-vous point le maître des cœurs, & le pere de tous les hommes?

CHAP. 21: 43. *C'eſt pourquoi je vous dis, que le Royaume de Dieu vous ſera ôté, & donné à une autre Nation.* Voilà une prédiction bien expreſſe de la vocation des Gentils.

Verſ. 46. *Et cherchant de le ſaiſir, ils craignirent les troupes, parce qu'on le tenoit pour Prophete.* Qu'eſt-ce que Jeſus Chriſt avoit de remarquable pour paſſer pour Prophéte?

ſi

si ce n'est l'efficace de sa doctrine, & les miracles par lesquels il la confirmoit?

CHAP. 23: 36, 37. *En verité je vous dis, que toutes ces choses arriveront sur cette generation. Jerusalem! Jerusalem! qui tües*, &c. Il marque avec beaucoup de clarté la ruine de Jérusalem.

CHAP. 24: 28. *Car là où sera le corps mort, là s'assembleront les aigles.* Jesus Christ est le corps mort, les étendarts des Romains sont ces aigles qui devoient fondre sur Jérusalem où étoit le corps mort.

Vers. 34. *En verité je vous dis, que cette generation ne passera point, tant que toutes ces choses soient faites.* Il faut faire en cet endroit les mêmes réfléxions que nous avons fait ci-dessus.

CHAP. 26: 13. *En verité je vous dis, qu'en quelque endroit du monde que soit prêché cet Evangile, cela aussi qu'elle a fait sera recité en memoire d'elle.* Prophétie accomplie.

Vers. 28. *Car ceci est mon sang, le sang du Nouveau Testament, lequel est répandu pour plusieurs en remission des pechés.* Jamais homme fit-il une action si extraordinaire, & tint-il un langage si surprenant? Où sont ceux qui non seulement prédisent leurs souffrances, mais même qui établissent par avance des mémoriaux d'une mort qu'ils pourroient éviter? Et quel autre homme a jamais prétendu verser son sang pour la remission des pechés du genre humain?

Vers.

Vers. 38, 39. *Alors il leur dit, Mon ame est saisie de tristesse jusqu'à la mort*, &c. *Et s'en allant un peu plus outre, il se jetta en terre sur sa face, priant, & disant, Mon Pere, s'il est possible, que cette coupe passe arriere de moi.* On n'est point en peine d'expliquer cette tristesse & cette agonie de Jesus Christ; & néanmoins il faut avoüer, qu'elle présente d'abord à l'esprit un objet assez surprenant; & qu'on ne sçauroit conçevoir, que des gens qui inventent des choses favorables à Jesus Christ, fassent ce portrait de ses souffrances. Nous trouvons du-moins ici la sincérité des Disciples; & cette sincérité nous fait voir, que nous devons reçevoir sans scrupule les autres faits qu'ils rapportent.

CHAP. 27: 42. *Il a sauvé les autres, il ne se peut sauver soi-même. S'il est le Roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix, & nous croirons en lui.* Vous voyez que Jesus Christ passoit pour avoir fait des miracles.

Vers. 45. *Mais depuis six heures, il y eut tenebres sur tout le païs jusqu'à neuf heures.* Le moyen de faire accroire une pareille chose?

Vers. 51, 52, 53. *Et voilà le voile du temple se fendit en deux depuis le haut jusqu'au bas, & la terre trembla, & les pierres se fendirent*, &c. Comment St. Matthieu peut-il faire accroire toutes ces choses contre la connoissance publique? Le voile du temple s'est-il déchiré, les piérres se sont-elles fenduës, la terre a-t-elle tremblé, & les sépulchres se

sont-

ſont-ils ouverts, ſans que les Juifs en ſeuſſent quelque choſe ? A qui va-t-il conter toutes ces choſes ? Il écrit avant la ruïne de Jéruſalem. Il écrit même pendant la vie des Apôtres. Il écrit dans un tems où il y avoit par conſéquent plus de cent mille témoins des choſes qu'il écrit. Comment auroit-il ſeulement pû conçevoir le deſſein de tromper à cet égard tant de témoins intéreſſés auſquels il prêche, qu'il veut attirer dans ſon parti, dont une partie a embraſſé l'Evangile, & formé une Egliſe nombreuſe & conſidérable à Jéruſalem, où ces choſes ſe ſont paſſées, & où il prétend auſſi perſuader ces choſes ?

CHAPITRE XIX.

Où l'on continüe à produire des autres Evangiles, des endroits propres à faire ſentir la divinité de la Religion Chrêtienne.

SAINT MARC, CHAP. 1: 14. *Et après que Jean eût eſté mis en priſon, Jeſus vint en Galilée, prêchant l'Evangile du Royaume de Dieu.* Toutes ces expreſſions ſont extraordinaires, Evangile ou bonne nouvelle, Evangile du Royaume, Evangile du Royaume de Dieu. Nos oreilles y ſont accoûtumées : cela fait que nôtre eſprit n'y fait pas aſſez de réfléxion. Quel eſt ce concert de pluſieurs peſcheurs qui vont prêcher par toute la terre, & qui

qui donnent à leur parole le nom d'Evangile ?

CHAP. 4: 19. *Mais les ſoins de ce monde, & la tromperie des richeſſes, & les convoitiſes des autres choſes étouffent la ſemence.* Les autres hommes ne declarent point la guerre ainſi aux paſſions ; ou s'ils le font, ils ſe découvrent bientôt, & l'on voit leur hypocriſie.

Verſ. 41. *Et diſoient l'un à l'autre, Qui eſt celui-ci, que la mer & les vents lui obeïſſent ?* On pourroit dire avec autant de raiſon, Quel eſt celui-ci, que la mer, les vents, les maladies, les tombeaux, la mort, l'enfer & la terre, les hommes & les Démons lui obéiſſent ? Car il eſt remarquable, qu'il fait des miracles dans toutes les parties de la nature.

CHAP. 6: 2, 3. *D'où viennent ces choſes à celui-ci ? & quelle eſt cette ſageſſe qui lui eſt donnée ? & d'où vient que de telles vertus ſe ſont par ſes mains ? Celui-ci n'eſt-il pas charpentier, fils de Marie ?* &c. Mais plûtôt, d'où naît cet étonnement, & quel eſt ce reproche, ſi Jeſus Chriſt n'a fait aucuns miracles ?

Verſ. 4, 5. *Alors Jeſus dit, Un Prophête n'eſt ſans honneur, ſi ce n'eſt en ſon païs. Et il ne pût faire là aucune vertu, ſi ce n'eſt qu'il guérit quelques malades, leur ayant impoſé les mains : & il s'étonnoit de leur incredulité.* Tout cela n'a point l'air d'un fait ſuppoſé. Un homme qui invente un fait, ne choiſit point de telles circonſtances pour le faire accroire.

Verſ.

Verſ. 56. *Et par tout où il étoit entré, dans les bourgades, ou villes, ou villages, ils mettoient les malades dans les marchés, & prioient que pour le moins ils puſſent toucher le bord de ſa robbe: & tous ceux qui le touchoient eſtoient gueris.* Il eſt impoſſible d'impoſer ſur des faits de pareille nature.

CHAP. 8: 27, 28. *Et ſur les chemins il interrogea ſes Diſciples, diſant, Qui diſent les hommes que je ſuis? Ils repondirent, Les uns Jean Baptiſte, les autres Elie, & les autres un des Prophetes.* Voyez l'impreſſion qu'avoient faite les miracles de Jeſus Chriſt.

CHAP. 14: 33. *Et il commença à s'épouvantes, & à être fort angoiſſé?* Avoüer cela de Jeſus Chriſt, de celui qu'on veut faire regarder comme le Fils de Dieu, c'eſt un effet de ſincérité ſurprenante & admirable.

Verſ. 62. *Et Jeſus lui dit, Je le ſuis; & vous verrez le Fils de l'homme aſſis à la droite de la vertu de Dieu, & venant dans les nuées du ciel.* Jamais prévenu devant le tribunal de la Juſtice, tint-il pareil langage?

CHAP. 16: 17, 18, 20. *Et ce ſont ici les ſignes qui accompagneront ceux qui auront crû: ils jetteront hors les Diables par mon nom, ils parleront nouveaux langages, ils chaſſeront les ſerpens, & quand ils auront bû quelque choſe mortelle, elle ne leur nuira nullement; ils impoſeront les mains ſur les malades, & ils ſe porteront bien,* &c. *Eux donc étant partis, prêcherent par tout, le Seigneur agiſſant avec eux, & confirmant la parole par des ſignes qui s'en enſuivoient.* Il faut que ces faits ſoient véritables, ou que Saint Marc extravague dans cet endroit. Que dit-il? A qui veut-il le faire accroire? Quel tems choiſit-il pour l'inventer? Comment perſuadera-t-il aux Diſciples, qu'ils font des miracles qu'ils ne font pas? Comment ſe perſuaderont-ils que Jeſus Chriſt leur ait donné le pouvoir de faire des miracles, ſi en-effet cela n'eſt point?

SAINT LUC, CHAP. 1: 64, 65. *Et à l'inſtant ſa bouche fut ouverte, & ſa langue deliée, tellement qu'il parloit en loüant Dieu: ce qui donna de la crainte à tous leurs voiſins. Et toutes ces paroles furent divulguées par tout le païs des montagnes de Judée.* On ne choiſit point des faits qui ont été ſi publics, pour les faire accroire.

CHAP. 2: 16. *Et trouverent Marie, & Joſeph, & le petit enfant couché dans une crêche.* Grande exactitude à rapporter les choſes comme elles ſont! Qui a-t-il de plus éloigné & de plus contraire en apparence, que toutes ces circonſtances, un enfant qui repoſe dans une crêche, & un enfant dont la naiſſance eſt annoncée par des Anges, & ſolenniſée par le concert des armées céleſtes; banni de la ſociété des hommes, & élevé au deſſus des eſprits bienheureux; petit ſur la terre, & grand dans le ciel; ſalué quelque tems après par des Mages qui lui font des préſens, & contraint de ſe retirer en Egyp-

te? On voit bien que tout cela n'eſt pas inventé.

CHAP. 5: 19. *Et ne trouvant point par quel côté ils le pourroient mettre dedans, à-cauſe de la foule, ils monterent ſur la maiſon, & le deſcendirent par les tuiles avec le petit lit devant Jeſus.* Sont-ce pas là des choſes qui viennent facilement dans l'eſprit d'un homme qui invente ce qu'il écrit?

CHAP. 7: 38. *Et ſe tenant derriere à ſes pieds, & pleurant, elle ſe prit à les arroſer de larmes, & les eſſuyoit de ſes propres cheveux, & lui baiſoit les pieds, & les oignoit.* On connoit le Rédempteur du monde à ce changement ſalutaire qu'on remarque en ceux qui le ſuivent.

CHAP. 9: 45. *Mais ils n'entendirent point cette parole, & elle leur étoit tellement cachée, qu'ils ne la comprenoient point.* Grande ſincérité de l'Evangéliſte, qui ne fait pas difficulté d'avoüer l'ignorance & la ſtupidité des Diſciples!

CHAP. 10: 20, 21. *Voici je vous donne pouvoir de marcher ſur les ſerpents & ſur les ſcorpions, & ſur toute la force de l'ennemi; & rien ne vous bleſſera. Cependant ne vous éjouiſſez point de ce que les eſprits vous ſont aſſujettis: mais rejouiſſez-vous plûtôt de ce que vos noms ſont écrits au ciel.* Caractere de la vraye Religion, qui fait plus d'état des biens ſpirituels que des dons miraculeux, encore que ceux-ci ſoient plus éclatans que les autres aux yeux des hommes. Verſ.

Verſ. 41, 42. *Et Jeſus répondant, lui dit, Marthe, Marthe, tu te mets en peine, & te travailles après beaucoup de choſes; mais une choſe eſt neceſſaire. Or Marie a choiſi la bonne part, qui ne lui ſera point ôtée.* Eſt-ce là le langage d'un mondain, ou d'un ſéducteur?

CHAP. 11: 27, 28. *Alors il arriva qu'une femme d'entre les troupes éleva ſa voix, & lui dit, Bienheureux eſt le ventre que t'a porté, & les mamelles que tu as tétées. Et il dit, Mais plûtôt, bienheureux ſont ceux qui oyent la parole de Dieu, & la gardent.* On ne ſçauroit flater Jeſus Chriſt. Sans égard pour lui-même, & ſans complaiſance pour les paſſions d'autrui, il ne voit que Dieu, il n'entend que Dieu, & il fait conſiſter toute la félicité à craindre Dieu. Rien ne le chatouille: rien ne lui plait que la piété véritable; c'eſt que Dieu eſt ſon centre, & l'amour de Dieu le premier mobile qui donne le mouvement à toutes ſes autres affections. Qu'il y a là de ſublimité & de grandeur!

Verſ. 40, 41. *Inſenſés, celui qui a fait le dehors, n'a-t-il pas fait auſſi le dedans? Mais plûtôt donnez en aumônes ce que vous avez, & toutes choſes vous ſeront nettes.* Les Phariſiens ſont les partiſans de la pureté extérieure & corporelle: Jeſus Chriſt l'eſt de la pureté ſpirituelle & intérieure. Lequel, à vôtre avis, avoit mieux connu le génie de la véritable Religion?

CHAP. 12: 14. *Mais il lui répondit, O homme*

me, qui m'a établi juge ou partageur ſur vous? Jeſus Chriſt renonce aux ſoins, & aux affaires temporelles, il n'en veut pas entendre parler. Quel détachement!

Verſ. 30, 31. *Car les gens de ce monde ſont occupés à rechercher toutes ces choſes: mais vôtre Pere ſçait que vous avez beſoin de ces choſes. Cherchez le Royaume de Dieu & ſa juſtice, & toutes choſes vous ſeront données par deſſus.* Jeſus Chriſt fait une ſociété toute compoſée de perſonnes qui doivent renoncer au monde, & ne pas s'occuper des penſées de leur établiſſement temporel, mais qui doivent tout perdre & tout ſouffrir pour être du nombre de ſes ſujets. Jamais un ſi grand & ſi extraordinaire deſſein monta-t-il dans le cœur d'un homme?

CHAP. 14: 33. *Ainſi donc chacun de vous qui ne renonce à tout ce qu'il a, ne peut être mon Diſciple.* Terrible & ſurprenante déclaration, & qui ne convient nullement à un impoſteur!

CHAP. 24: 48, 49, 50, 51, 52, 53. *Et vous êtes témoins de ces choſes; & voici je m'en vais envoyer la promeſſe du Pere. Vous donc demeurez en la ville de Jéruſalem, juſqu'à ce que vous ſoyez revêtus de la vertu d'enhaut. Après il les mena dehors juſques en Bethanie; puis élevant ſes mains en haut, il les benit: & il arriva qu'en les beniſſant, il ſe retira d'avec eux, & fut élevé au ciel. Et eux après l'avoir adoré, s'en retournerent à Jéruſalem avec grande joye. Et ils*

ils étoient tous les jours au temple, loüans & beniſſans Dieu. Nous trouvons dans ces derniéres paroles quatre objets dignes de réfléxion; la promeſſe du Saint Eſprit, l'aſcenſion de Jeſus Chriſt, la joye des Apôtres, & leur aſſiduité à prier Dieu. Comment Saint Luc peut-il faire accroire à ſes Confreres, que Jeſus Chriſt leur avoit promis les dons du St. Eſprit, qu'il monta au ciel à leurs yeux, que les Diſciples eurent une fort grande joye, & étoient tous les jours au temple, loüans & béniſſans Dieu de cette grande merveille? Ou ne pouvant le perſuader à aucun d'eux, quelle eſt ſa penſée de l'écrire? Et comment ſouffrirent-ils le martyre, pour ſoûtenir de pareilles fictions?

SAINT JEAN, CHAP. 1: 8, 9. *Il n'étoit point cette lumiere, mais il eſtoit envoyé pour témoigner de la lumiere. C'eſt la lumiere veritable qui illumine tout homme venant au monde.* Jean n'étoit originairement qu'un peſcheur: qui lui a mis ces idées magnifiques dans l'eſprit?

Verſ. 14. *Et nous avons contemplé ſa gloire, gloire comme de l'unique iſſu du Pere, pleine de grace & de vérité.* On voit dans ce diſcours la perſuaſion d'un homme qui a vû les choſes dont il témoigne, la plenitude d'un eſprit qui eſt pénétré de ce qu'il dit, la perſuaſion d'un Ecrivain, qui ne trouve point d'expreſſions aſſez fortes pour dire ce qu'il penſe,

ſe, & qui unit pluſieurs idées aſſez différentes, parce qu'une ſeule idée ne répréſente pas aſſez bien ce qu'il dit; la gloire ne ſuffit pas, c'eſt une gloire pleine de grace & de vérité.

CHAP. 3: 7. *Ne t'eſtonne point de ce que je t'ai dit, Il vous faut naître une ſeconde fois.* Qu'y a-t-il néanmoins de plus extraordinaire que ce langage? Et combien celui qui le tenoit étoit-il perſuadé, qu'il faut que nous changions entiérement, pour entrer au Royaume des cieux?

Verſ. 13. *Car perſonne n'eſt monté au ciel, ſi ce n'eſt celui qui eſt deſcendu du ciel, à ſavoir le Fils de l'homme qui eſt au ciel.* Cet homme ne parle pas comme les autres. Ce qu'il dit eſt extravagant, ou ſublime. Si donc ſa Morale, ſa ſainteté, ſes maximes toutes confites dans le ſel de la piété, toutes remplies d'onction, toutes lumineuſes, jointes aux effets admirables & ſurprenans de ſon Evangile, nous font regarder le premier comme un blaſphême, nous ne pouvons nous diſpenſer de croire le ſecond.

Verſ. 31. *Celui qui eſt venu de la terre, eſt de la terre, & parle comme venu de la terre: celui qui eſt venu du ciel, eſt par deſſus tout.* Quand Jean Baptiſte ne le diroit pas, il ne faut qu'écouter Jeſus Chriſt pour le reconnoître.

CHAP. 4: 14. *Celui qui boira de l'eau que je lui*

lui donnerai, n'aura jamais ſoif: mais l'eau que je lui donnerai ſera faite en lui une fontaine d'eau rejailliſſante à la vie éternelle. Ces expreſſions ne ſont point humaines. Si Jeſus Chriſt penſoit comme les autres, il parleroit comme les autres. Il paroit qu'il ne penſe aux choſes de la terre, que pour conduire par là aux choſes ſpirituelles. Il trouve la piété par tout. Il n'eſt ſur la terre que pour conduire les hommes au ciel. A des peſcheurs il parle d'une peſche d'hommes vivans; à des hommes qui tiroient vanité de leur naiſſance charnelle, il parle de renaître: quand on lui parle de manger, il dit que ſa viande eſt qu'il faſſe la volonté de ſon Pere; & quand il eſt ſur le bord d'une fontaine, ſa grace eſt une eau rejailliſſante à la vie éternelle. Qui ne l'admirera?

Verſ. 24. *Dieu eſt eſprit, & il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en eſprit & en verité.* C'eſt dire en deux mots ce que les hommes devoient ſçavoir, & ce qu'aucun ne ſçavoit, tout ce qu'il y a de plus conforme à la nature raiſonnable & aux principes de la révélation naturelle, ce qui diſtingue la Religion de la ſuperſtition, ce que pluſieurs ſiécles de raiſonnement & de ſpéculation dans l'école des ſages du ſiécle n'avoient ſçû découvrir, ou n'avoient découvert qu'imparfaitement; ce que les Prophétes mêmes n'avoient pas entiérement dévelo-

pé, & que les Juifs qui vivoient du tems de Jesus Christ, qui ne contoient pour rien que ce qu'il y a d'extérieur & de corporel dans la Religion, ignoroient profondément. D'où vient à celui-ci une telle sagesse?

CHAP. 5: 25. *En verité, en verité je vous dis, que l'heure vient, & est déja, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu; & ceux qui l'auront ouïe, vivront.* Celui qui résuscitoit les morts pouvoit bien parler de-la-sorte: mais en tout autre, ce langage seroit extravagant.

Vers. 36. *Mais moi j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean; car les œuvres que mon Pere m'a donné pour les accomplir, témoignent de moi, que mon Pere m'a envoyé.* Il faut que ces œuvres fussent bien éclatantes, puis qu'il préfere le témoignage que les œuvres lui rendent, à celui que Jean Baptiste lui a rendu: que si cela n'étoit point, il s'exposoit à la raillerie de ceux à qui il parle.

Vers. 44. *Comment pouvez-vous croire, puis que vous cherchez la gloire l'un de l'autre, & ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul?* Ce n'est pas ainsi que parle un homme qui a dessein de séduire les autres. Jesus Christ se devroit servir plûtôt de la vanité & de la foiblesse de ces hommes, qui est le ressort délicat qu'il faut faire agir dans ces occasions.

CHAP. 6: 14, 15. *Or les gens ayant vû le miracle que Jesus avoit fait, disoient, Celui-ci est*

est véritablement le Prophete qui devoit venir au monde. C'est pourquoi Jesus ayant connu qu'ils devoient venir pour le ravir, afin de le faire Roi, se retira encore tout seul dans la montagne. Ce n'est point par foiblesse & par timidité que Jesus Christ refuse de se mettre à la teste de ceux qui veulent le faire Roi. Celui qui prédit ses souffrances, qui en établit des mémoriaux, & qui fait un parti d'affligés, à la teste desquels il veut bien marcher, n'auroit pas craint les hazards de la guerre, suivi d'une multitude innombrable de peuple, qui se seroit toûjours grossie, trompée par le préjugé commun de ce tems-là. Qu'est-ce donc qui l'en empêche?

Vers. 35. *Je suis le pain de vie: qui vient à moi, n'aura point de faim; & qui croit en moi, n'aura jamais soif.* Jamais homme dit-il rien d'approchant? Comment un homme est-il un pain de vie? Que veut dire cela? Aller à Jesus Christ empêche-t-il d'avoir faim & soif? Il n'y a qu'un homme qui ne sçait ce qu'il dit, ou un Docteur venu de Dieu, qui puisse parler ainsi: mais qui osera blasphemer la sagesse de cet homme surnaturel?

Vers. 63. *La chair ne profite de rien; c'est l'esprit qui vivifie: les paroles que je vous dis sont esprit & vie.* Ce commentaire justifie excellemment la sagesse de cet admirable Docteur, & nous fait voir ce que nous devons penser

de ces paradoxes ſi contraires à nos idées & à nos préjugés, qu'il a avancés dans les verſets précedens.

CHAP. 7: 17. *Si quelqu'un veut faire la volonté de celui qui m'a envoyé, il connoîtra de la doctrine, ſçavoir ſi elle eſt de Dieu, ou ſi je parle de par moi-même.* C'eſt la meilleure & la plus ſeure de toutes les regles pour connoître Jeſus Chriſt & ſon Evangile. Auſſi n'eſt-ce point la lumiére de l'eſprit, mais la bonne diſpoſition du cœur, qui eſt néceſſaire pour être perſuadé par ce Docteur divin. Tous les hommes avoient ignoré cette verité ſi grande & ſi relevée. Ils ont fait de la Religion une ſcience qui n'eſt que pour les Doctes. La raiſon ſuperbe de l'homme, qui veut tout connoître, & ne connoit rien, s'eſt attribuée le privilege de juger des matiéres du ſalut. Si cela devoit être ainſi, les orgueilleux ſeroient les plus favoriſés de Dieu, & à-meſure que la vanité ou l'ambition nous auroit fait faire d'effort pour devenir ſçavans, nous verrions plus clair dans la révélation. Cela eſt bon pour les ſciences humaines; mais pour la ſcience du ſalut, on ne l'obtient que par l'humilité & par la ſanctification. Le degré de l'habitude eſt le degré de la vertu. Plus nous ſommes ſimples, plus nos yeux ſont ouverts: plus nous vivons, bien moins nous avons de doute: plus nous aimons Dieu, & plus nous voyons les merveilles de ſa Loi. Oh qu'il y a de ſageſſe

geſſe renfermée dans cette maxime, que tous les ſiécles avoient ignorée, & que les hommes du ſiécle ignorent encore!

Verſ. 37, 38 39. *Or en la derniere & grande journée de la feſte, Jeſus ſe trouva là, criant & diſant. Si quelqu'un a ſoif, qu'il vienne à moi. Qui croit en moi, ſuivant ce que dit l'Ecriture, des fleuves d'eau vive couleront de ſon ventre. (Or il diſoit cela de l'eſprit que devoient recevoir ceux qui croyoient en lui: car le St. Eſprit n'eſtoit point encore donné, parce que Jeſus n'étoit point encore glorifié.)* Comment l'Evangéliſte pourroit-il faire dire cela à Jeſus Chriſt, & y ajoûter ce commentaire de l'effuſion du St. Eſprit, ſi en-effet il n'eût vû arriver rien de pareil? Et qui ne voit, que la parentheſe ſuppoſe que cet événement étoit aſſez connu, puis qu'elle en rend raiſon?

Verſ. 40. *Pluſieurs donc de la troupe ayant oüi ce diſcours, diſoient, Celui-ci eſt véritablement le Prophete: les autres diſoient, Celui-ci eſt le Chriſt: & les autres diſoient, Mais le Chriſt viendra-t-il de Galilée?* Ces conteſtations font voir l'impreſſion que les miracles & la doctrine de Jeſus Chriſt avoient déja faite. Elles ſont au-reſte d'une nature à ne venir pas facilement dans l'eſprit d'un homme qui écrivoit des choſes fabuleuſes.

CHAP. 8: 7, 10, 11. *Et comme ils continuoient à lui faire des demandes, lui s'eſtant relevé leur dit, Que celui qui eſt ſans péché, jette le pre-*

premier la piérre contre elle, &c. *Alors Jesus s'étant relevé, & ne voyant personne, si ce n'est la femme, lui dit, Femme, où sont ceux qui t'accusoient? Nul ne t'a-t-il condamnée? Elle dit, Nul, Seigneur. Et Jesus dit, Je ne te condamne pas aussi. Va-t-en, & ne péche plus.* Il ne faut point de commentaire pour voir que tout cela est divin; on le sent mieux qu'on ne l'exprime.

Vers. 51. *En verité, en verité je vous dis, que si quelqu'un garde ma parole, il ne verra point la mort.* Comment Jesus Christ peut-il avancer un tel paradoxe? Comment Jean peut-il le mettre en la bouche de Jesus Christ, lui qui avoit vû déja mourir plusieurs Disciples de son Maître? Il y a là quelque chose de plus haut & de plus caché que ce qui paroit d'abord. Ce sont ici des Docteurs qui ont les veües plus longues que n'ont les autres hommes.

CHAP. 11: 25. *Je suis la resurrection & la vie: qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra.* Quel langage inconnu jusques ici!

Vers. 43, 44. *Et ayant dit ces choses, il cria à haute voix, Lazare, viens-t-en dehors. Alors sortit le mort, ayant les pieds & les mains liées de bandes, & la tête enveloppée*, &c. Rien n'est plus circonstantié que ce fait. Lazare est mort depuis quatre jours: il est enseveli: une piérre a été roullée sur son sépulchre: il sent déja beaucoup. Il y avoit des Juifs qui murmuroient, & disoient, *Celui qui a ouvert*

a ouvert les yeux de l'aveugle, ne pouvoit-il pas faire que celui-ci ne mourust point? Les Juifs qui étoient venus pour consoler les deux sœurs, étoient là assemblés. Le mort résuscite, on le voit, on l'entend. Plusieurs croyent en Jesus Christ. Le Grand Conseil s'en émeut. Les principaux Sacrificateurs & les Pharisiens s'étant assemblés à cette occasion, plusieurs s'écrient, *Que faisons nous? Car cet homme fait beaucoup de signes. Si nous le laissons ainsi, chacun croira en lui, & les Romains viendront, & nous extermineront, & le lieu & la Nation*, &c. Si ce fait est supposé, comment l'ose-t-on écrire si exactement avec tant de circonstances? Que n'approfondit-on la chose? Les Chrêtiens manquent-ils d'ennemis, eux qui sont exposés à la persécution de toutes les puissances? Cet Evangile est crû à Jérusalem qui subsiste encore, & Béthanie n'est éloignée que de quelques stades de Jérusalem. La fausseté de ce fait seul si public & si éclatant, renverseroit de fond en comble l'ouvrage des Apôtres, & donnoit aux Juifs gain de cause: que n'ont-ils verifié les choses sur le lieu?

CHAP. 13: 35. *Tous connoîtront par cela, si vous estes mes Disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* Divine marque! caractere non suspect!

CHAP. 14: 11, 12. *Croyez moi, que je suis en mon Pere, & que le Pere est en moi: autrement, croyez moi pour ces œuvres. En verité, en verité*

té je vous dis, qui croit en moi, celui-là auſſi fera les œuvres que je fais, & en fera de plus grandes que celles-ci. A quoi penſe l'Evangéliſte, de dire cela, s'il étoit convaincu par ſon expérience & ſur l'exemple de ſes Collégues, que les Diſciples de Jeſus Chriſt ne faiſoient aucune œuvre miraculeuſe?

CHAP. 15: 24. *Si je n'euſſe fait entre eux les œuvres que nul autre n'a faites, ils n'auroient point de péchés.* Il leur met toûjours devant les yeux le témoignage de ſes œuvres.

CHAP. 16: 2. *Ils vous chaſſeront hors des Synagogues; & même le tems vient, que celui qui vous fera mourir, croira faire ſervice à Dieu.* Il paroit par cette prédication, que l'Evangéliſte met en la bouche de Jeſus-Chriſt, qu'alors les hommes ne s'attendoient & ne devoient s'attendre qu'à croix & tribulations. Qu'eſt-ce qui les ſoûtenoit au milieu de tant de maux, & dans la certitude d'en ſouffrir davantage? ſi ce n'eſt l'eſpérance de la rémunération, qui ne peut ſubſiſter avec la qualité d'impoſteur, que l'incrédulité leur donne.

Verſ. 33. *Vous aurez angoiſſe au monde: mais ayez bon courage, j'ai vaincu le monde.* Il ne ſe laſſe point de leur prédire des maux, qui ſembloient devoir les décourager; mais qui ne font qu'exercer leur patience, & confirmer la parole qu'ils annoncent.

CHAP. 17: 25. *Pere juſte, le monde ne t'a point connu: mais moi je t'ai connu, & ceux-ci ont*

ont connu que c'eſt toi qui m'as envoyé: & je leur ai fait connoître ton nom, afin que l'amour duquel tu m'as aimé, ſoit en eux, & moi en eux. Eſt-il poſſible qu'il puiſſe tomber dans l'eſprit, d'attribuer un pareil langage à des impoſteurs? Le menſonge eſt-il ici ſi différent de lui-même, & ne reſpire-t-il que vertu, innocence, amour, charité, & cet eſprit d'une ſainte & ſublime ſimplicité, d'une ineffable conſolation, & d'une admirable confiance, qui regne dans les diſcours que Jeſus Chriſt tient en dernier lieu à ſes Diſciples, pour les conſoler de ſon prochain part?

CHAP. 18: 36, 37. *Mon regne n'eſt point de ce monde*, &c. *Alors Pilate lui dit, Es-tu donc Roi? Jeſus répondit, & lui dit, Tu le dis, que je ſuis Roi: pour cela je ſuis né, & pour cela je ſuis venu au monde, afin que je rende témoignage à la vérité. Celui qui eſt de vérité, oit ma voix.* Jeſus déclare que ſon regne n'eſt point de ce monde: il ſe dit pourtant Roi. Où prétendroit-il regner, s'il étoit un impoſteur?

CHAP. 20: 25, 29. *C'eſt pourquoi les autres Diſciples lui dirent, Nous avons vû le Seigneur. Mais il leur dit, Si je ne voi les enſeignes des cloux en ſes mains, & ſi je ne mets mon doigt là où étoient les cloux, & ſi je ne mets ma main en ſon côté, je ne le croirai point*, &c. *Jeſus lui dit, Parce que tu as vû, Thomas, tu as crû: bienheureux ſont ceux qui n'ont point vû,*

vû, & ont crû. Pourra-t-on faire accroire à Thomas, qu'il a été plus incrédule que les autres, & qu'il n'a été perſuadé, qu'après qu'il a vû & touché le corps de ſon Maître?

CHAP. 21: 3. *Simon Pierre leur dit, Je m'en vas peſcher. Ils lui dirent, Nous y allons auſſi avec toi. Ils partirent, & monterent dans la nacelle, & ne prirent rien de toute la nuit. Mais le matin venu, Jeſus ſe trouva ſur le rivage*, &c. Les Diſciples après la mort de Jeſus Chriſt reprenent leurs occupations. Ils n'étoient pas en état de vivre ſans rien faire. Et Jeſus Chriſt réſuſcité leur apparoit quelquefois ſur le rivage de la mer où ils peſchent. Qui a-t-il là de ſuſpect?

Verſ. 20, 21, 22, 23. *Et Pierre ſe retournant vit le Diſciple que Jeſus aimoit, qui ſuivoit, lequel auſſi pendant le ſouper s'étoit penché ſur ſon eſtomac, & avoit dit, Seigneur, qui eſt celui à qui il arrivera de te trahir? Quand donc Pierre le vit, il dit à Jeſus, Seigneur, & celui-ci, quoi? Jeſus lui dit, Si je veux qu'il demeure juſqu'à ce que je vienne, qu'en as-tu à faire? Toi, ſuy moi. Or cette parole courut entre les Freres, que ce Diſciple-là ne mourroit point. Neanmoins Jeſus ne lui avoit point dit, il ne mourra point; mais, ſi je veux qu'il demeure juſqu'à ce que je vienne, qu'en as-tu à faire? C'eſt ce Diſciple-là qui rend témoignage de ces choſes, & qui a écrit ces choſes*, &c. Eſt-il concevable que l'Evangéliſte ait inventé ce bruit qu'il prétend qui courut touchant ſon immortalité? Ces choſes-là viennent-elles dans l'eſprit? Remarquez cependant, que tout eſt enchaîné ici d'une telle ſorte, que qui donne un point, donne tout. Car le bruit qui courut, que Jean ne mourroit point, eſt fondé ſur la réponſe que Jeſus Chriſt avoit faite à Piérre: & Jeſus Chriſt ne fit cette réponſe à Piérre, qu'après ſa réſurrection, & après avoir prédit à Piérre même, de quelle mort il glorifieroit Dieu. Cette enchaînure nous fait bien voir ce que nous en devons croire.

CHAPITRE XX.

Où l'on continüe à produire des Actes des Apôtres, des endroits propres à faire ſentir la divinité de la Religion Chrêtienne.

CHAP. 1: 8. *Mais vous recevrez la vertu du Saint Eſprit venant ſur vous, & me ſerez témoins à Jeruſalem, à Samarie & par toute la terre.* Qu'on examine ces témoins, qu'on les éprouvè par toute ſorte de ſupplices; & l'on verra s'il ſera poſſible de les obliger à ſe retracter.

Verſ. 26. *Et le ſort tomba ſur Matthias, qui d'un commun accord fut mis au nombre des onze Apôtres.* Il n'y a ici ni brigue, ni prééminence, ni tyrannie. O que cette ſociété eſt différente des ſociétés mondaines!

CHAP. 2: 13. *Et les autres disoient, C'est qu'ils sont pleins de vin doux.* Cette sorte de circonstances marquent l'exactitude & la sincérité de l'Historien.

Vers. 22. *Jesus le Nazarien, personnage approuvé de Dieu entre vous par vertus, par signes & par merveilles, comme aussi vous le savez.* Comment le savoient-ils, si Jesus n'a fait aucuns miracles? Quelle seroit cette hardiesse?

Vers. 41. *Et furent ajoûtées en ce jour-là environ trois mille ames.* Par quelle force firent-ils un si grand nombre de Prosélytes, si ce n'est par la force dont ils étoient revêtus?

Vers. 44, 45. *Et tous ceux qui croyoient, étoient ensemble en un même lieu, & avoient toutes choses communes; & ils vendoient possessions & biens, & les distribuoient à tous, selon que chacun en avoit à faire.* Sainte société, toute composée de personnes désintéressées, & qui glorifient Dieu par le sacrifice d'eux-mêmes! Que pouvoient esperer ceux qui renonçoient à tout pour l'amour de Jesus Christ? Que l'on philosophe tant qu'on voudra sur la maniére d'unir les hommes; il n'en fût jamais de si parfaite que la charité. Elle égale ce que les passions humaines distinguoient auparavant, détruit la concurrence, anéantit l'intérêt, fait disparoître les veües de l'ambition & les distinctions de la vanité, & raméne les hommes à cette égalité de lumiére, de culte spirituel, de foi, de charité

fité & d'espérance, qui fit voir pendant quelque tems une image du ciel en la terre. Quel plus grand miracle faut-il pour prouver la divinité de la Religion?

Vers. 46. *Et tous les jours ils perseveroient d'un accord au temple; & rompant le pain de maison en maison, ils prenoient leur repas avec joye & simplicité de cœur.* Quelle persévérance! quelle joye & quelle simplicité de cœur! si des Apôtres sont des séducteurs, comme il faut le reconnoître; ou avoüer que l'Evangile qu'ils annoncent est véritable & divin.

CHAP. 3: 8, 9. *Et il entra avec eux au temple, cheminant, & sautant, & loüant Dieu. Et tout le peuple le vit marchant & loüant Dieu.* Sont-ce là des faits qu'il soit bien facile de faire accroire, s'ils sont fabuleux?

Vers. 12. *Mais Pierre voyant cela, dit au peuple, Hommes Israélites, pourquoi vous étonnez-vous de ceci? ou pourquoi avez-vous les yeux attachés sur nous? comme si par nôtre puissance, ou par nôtre sainteté nous avions fait marcher celui-ci.* Si Simon le Magicien avoit fait un pareil prodige; il ne le rapporteroit point à d'autres qu'à lui-même, & il se diroit encore plus qu'il ne fait, *la grande vertu de Dieu.* Remarquez dans ces paroles un caractere de naïveté, d'humilité & de sincérité tout-à-fait inexprimable.

Vers. 16. *Et par la foi du nom d'icelui, son nom a raffermi celui-ci. Ouy, la foi qui est par*

lui,

lui, a donné à celui-ci cette entiere disposition de ſes membres en la préſence de vous tous. Cet entaſſement d'expreſſions ſonne mal dans le monde, & fait comme une eſpéce de galimathias ſelon les régles de l'éloquence humaine. Mais ici il n'en eſt pas de-même. Voici des Docteurs qui ne ſe ſoucient point de politeſſe, mais qui craignent de ne pas dire aſſez fortement, que ce n'eſt point en leur nom, mais au nom de Jeſus que tout cela ſe fait. Que l'oreille en ſoit choquée, ou non, pourvû que l'eſprit s'humilie en la préſence de Dieu, & n'attribuë cette grande merveille qu'à Jeſus Chriſt.

Verſ. 14. *Mais vous avez renié le Saint & le Juſte, & avez demandé qu'on vous donnât un meurtrier.* Qu'il ſait peu flater ceux à qui il parle!

CHAP. 4: 4. *Et pluſieurs de ceux qui avoient ouï la parole, crûrent; & le nombre des perſonnes fut environ de cinq mille.* Comment Saint Luc, qui écrit dans un tems où cette Egliſe floriſſante de Jéruſalem compoſée de tant de Proſélytes ſubſiſtoit encore, leur pourra-t-il faire accroire tant de faits miraculeux, dont leurs yeux devroient avoir été les témoins?

CHAP. 5: 15. *Tellement qu'ils apportoient les malades dans les ruës, & les mettoient en des petits lits & couchettes, afin que quand Pierre viendroit, au-moins ſon ombre paſſât ſur quelqu'un d'entre eux.* Voyez l'accompliſſement de cette

cette prophétie de Jeſus Chriſt, qui avoit prédit que ſes Diſciples feroient de plus grandes œuvres que lui-même.

Verſ. 32. *Et nous lui ſommes témoins de ce que nous diſons, & le Saint Eſprit auſſi, que Dieu a donné à ceux qui lui obéiſſent.* Jeſus Chriſt convainquoit toûjours les incrédules par le témoignage que lui rendoient ſes œuvres; & ſes Diſciples par les dons du Saint Eſprit. Eſt-ce donc ici un ſonge, une aliénation d'eſprit, un concert d'égarement? Ou plûtôt, n'eſt-ce pas la ſageſſe & la verité de Dieu qui paroit dans cette rencontre?

CHAP. 7: 51. *Gens de col roide, & incirconcis de cœur & d'oreilles, vous vous aheurtez toûjours contre le Saint Eſprit. Vous faites comme vos Peres. Lequel des Prophétes vos Peres n'ont-ils point perſecuté?* Les ſéducteurs flatent bien autrement ceux qu'ils veulent attirer à leur parti.

Verſ. 59, 60. *Et ils lapidoient Etienne invoquant, & diſant, Seigneur Jeſus, reçois mon eſprit. Puis s'étant mis à genoux, il s'écria à haute voix, diſant, Seigneur, ne leur impute point ce peché.* Etienne meurt en priant Dieu pour ſes ennemis, à l'exemple de Jeſus Chriſt: mais Etienne n'eſt point ſaiſi de triſteſſe; il n'eſt ni angoiſſé, ni épouvanté; il ne s'écrie pas, *Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné?* Celui qui décrit le domeſtique ſi courageux, n'auroit-il point ſceu faire un beau portrait de la conſtance

du Maître, s'il s'étoit proposé autre chose que de dire la vérité ?

CHAP. 8: 14, 15, 16. *Ils leur envoyerent Pierre & Jean, lesquels étant là descendus, prierent pour eux, afin qu'ils receussent le Saint Esprit. Car il n'étoit point encore descendu sur aucun d'eux; mais seulement ils étoient baptizés au nom du Seigneur.* On voit par là, que tous indifféremment pouvoient recevoir le Saint Esprit: mais qu'il n'y avoit que les Apôtres qui pûssent le communiquer. Cette distinction est remarquable. Il paroit encore, que les dons du Saint Esprit étoient si visibles & si éclatans, qu'on s'appercevoit d'abord de cette effusion. Quand le discours de Saint Luc seroit supposé, il seroit juste de lui donner un fondement probable; & il n'en peut avoir d'autre que celui-ci, c'est que de son tems les dons miraculeux étoient communiqués aux fidéles: autrement c'est une pure extravagance que son discours.

Vers. 20. *Mais Pierre lui dit, Ton argent perisse avec toi, de ce que tu as estimé que le don de Dieu s'acquiére par argent.* Quelle est cette délicatesse de Pierre, si Pierre est un séducteur, aussi-bien que Simon le Magicien ?

Vers. 22, 23. *Repens-toi donc de cette tienne malice, & prie Dieu, si possible la pensée de ton cœur te seroit pardonnée. Car je voi que tu es en fiel très-amer, & en lien d'iniquité.* Ah, que ce langage est différent du langage d'un homme

homme à qui la conscience reprocheroit l'infidélité & l'imposture !

CHAP. 9: 7, 8, 9. *Or ces hommes qui marchoient avec lui s'arrêterent tout épouvantés, oyant la voix, mais ne voyant personne. C'est pourquoi ils le conduisirent par la main, & le menerent à Damas, où il fut trois jours sans manger & sans boire.* Si Saint Luc vouloit feindre, pourquoi feindroit-il avec si peu de jugement ? Qu'étoit-il nécessaire de dire, que Saul étoit accompagné, lors que la lumiére de Dieu resplendit autour de lui ? Pourquoi citer le lieu, l'occasion, les témoins, desquels la Synagogue pouvoit tout savoir ? Comment fera-t-il accroire que les gens dont Saul étoit escorté, le menérent par la main à Damas, qu'il y fut trois jours & trois nuits sans voir clair ?

Vers. 16. *Car je lui montrerai combien il lui faut souffrir pour mon nom.* Toute la vie de Paul a été un accomplissement de cet oracle.

Vers. 31. *Ainsi donc les Eglises par toute la Judée, & la Galilée, & la Samarie avoient paix, étant édifiées, & cheminant en la crainte du Seigneur par la consolation du Saint Esprit.* Quel prodigieux progrès de l'Evangile, qui établit des Eglises par tout en si peu de tems !

Vers. 34, 35. *Et Pierre lui dit, Enée, Jesus Christ te guérisse, léve-toi,* &c. *Et tous ceux qui habitoient en Lydde & à Saron, le virent:*

lesquels furent convertis au Seigneur. Ces hommes qui sont ici cités, savoient bien ce qui en étoit. Ces Eglises composées de Prosélytes qui devoient avoir vû la chose, ne pouvoient pas être trompées à cet égard.

Vers. 41, 42. *Alors il lui donna la main, & la leva: puis ayant appellé les saints & les veuves, il la leur présenta vivante. Et cela fut connu par toute Joppe, & plusieurs crûrent au Seigneur.* Voilà un miracle bien éclatant, & des témoins qu'on produit, par lesquels on auroit été facilement démenti, si ce miracle n'avoit pas été véritable.

CHAP. 10: 45, 46, 47. *C'est pourquoi les fidéles de la Circoncision qui étoient venus avec Pierre, s'étonnerent que le don du Saint Esprit fût aussi répandu sur les Gentils: car ils les entendoient parler des langages, & magnifier Dieu. Alors Pierre prit la parole, disant, Quelqu'un pourroit-il empêcher qu'on ne baptisât d'eau ceux qui ont reçû le don du Saint Esprit, comme nous?* Que veut dire cet étonnement de ceux de la Circoncision? C'est que jusqu'ici ils n'avoient pas vû le St. Esprit se communiquer aux Nations. Le mélange de ces circonstances fait souvent comprendre la vérité d'un récit.

CHAP. 11: 18. *Alors ces choses ouïes, ils s'appaisérent, & glorifierent Dieu, disant, Dieu donc a aussi donné repentance aux Gentils pour avoir vie!* Langage du St. Esprit! stile de Dieu!

Dieu! expressions de Canaan qu'on ne peut méconnoître!

CHAP. 12: 18, 19. *Mais le jour étant venu, il y eut un grand trouble entre les gens de guerre, pour savoir ce que Pierre seroit devenu. Et Hérode l'ayant recherché, & ne le trouvant point, après en avoir fait le procès aux Gardes, commanda qu'ils fussent menés au supplice.* Circonstance qu'on ne peut supposer, & qui confirme excellemment ce qui est rapporté de la délivrance miraculeuse de Saint Pierre!

CHAP. 13: 3. *C'est pourquoi après avoir jûné & prié, ils leur imposerent les mains.* Cet Historien, qui représente les Disciples comme étant sans cesse en jûne & en priere, ne peut point supposer ce fait, s'il est entiérement faux. Il seroit extravagant de croire, que les Apôtres vécussent mal, & fussent plongés dans toute sorte de débauches. Il ne faut que les entendre, pour perdre cette opinion. Cependant on peut dire, que si ce qu'ils annoncent est faux, ils sont des scélérats: & que s'ils sont gens de bien, comme leur langage nous en persuade malgré que nous ayons, il faut que ce qu'ils annoncent soit véritable.

Vers. 12. *Alors le Proconsul voyant ce qui étoit arrivé, crut, étant tout épouvanté de la doctrine du Seigneur.* Ce seroit bien mal choisir ses circonstances, que de vouloir faire accroire de pareilles choses contre la notoriété

toriété publique. La converſion d'un Proconſul eſt remarquable.

CHAP. 15: 39. *C'eſt pourquoi il y eut un tel different, qu'ils ſe ſeparerent l'un de l'autre, & que Barnabas prenant Marc, navigea en Afrique*, &c. Cet Hiſtorien eſt exact à rapporter toutes choſes. Il eſt ſincére, ne faiſant point difficulté de rapporter les différents qui ſurviennent entre les Apôtres.

CHAP. 20: 12. *Et ils amenerent le jeune homme vivant, dont ils furent grandement conſolés.* Y a-t-il rien qui frappe & convainque davantage, que la réſurrection des morts?

CHAP. 24: 25. *Et comme il traitoit touchant la juſtice, & la temperance, & le jugement à venir, Felix tout effrayé répondit, Pour maintenant va-t en, & quand j'aurai l'opportunité, je te rappellerai.* Divine efficace de la parole, qui fait trembler un Juge ſur ſon Tribunal & devant les chaînes de ſon priſonnier!

CHAP. 28: 30, 31. *Mais Paul demeura deux ans entiers en ſon propre loüage, & recevoit tous ceux qui venoient vers lui, preſchant le Royaume de Dieu*, &c. Ici finit l'Hiſtoire des Actes des Saints Apôtres, écrite par Saint Luc. Il paroit qu'il a écrit avant la ruïne de Jéruſalem, puis qu'il ne fait aucune mention de cet événement. Les Evangiles ni les Apôtres n'en font non-plus aucune mention: mais ils parlent ſouvent de la prochaine venüe du Seigneur, ou des jugemens qu'il devoit exercer ſur la Nation des Juifs. CHA-

CHAPITRE XXI.

Où l'on continüe à produire des Epîtres de St. Paul, de St: Pierre, & de St. Jean, des paſſages propres à faire ſentir la divinité de la Religion Chrêtienne.

EPITRE AUX ROM. CHAP. 1: 1,3,4. *Paul ſerviteur de Jeſus Chriſt, appellé à être Apoſtre, mis à part pour annoncer l'Evangile de Dieu*, &c. *touchant ſon Fils qui a été fait de la ſemence de David ſelon la chair, & a été pleinement declaré Fils de Dieu en puiſſance, ſelon l'Eſprit de ſanctification, par la reſurrection des morts.* Les hommes mettent leurs titres dans les lettres qu'ils écrivent; & St. Paul y met tout l'Evangile: pourquoi? C'eſt qu'il en a le cœur & l'eſprit ſi remplis, qu'il ne ſauroit parler d'autre choſe. Jeſus Chriſt eſt ſon *Alpha* & ſon *Omega*, ſon commencement & ſa fin.

Verſ. 7. *A vous tous qui eſtes à Rome, bienaimés, appellés à être ſaints, grace vous ſoit & paix de par Dieu nôtre Pere, & de par le Seigneur Jeſus Chriſt.* Jamais homme avoit-il écrit de ce ſtile? Il ne s'adreſſe qu'à ceux qui ſont appellés à être ſaints. Il ne leur fait point de complimens mondains. Il leur ſouhaite la paix & la grace de Dieu. Ce n'eſt pas ainſi qu'écrit un perfide ſéducteur, un ennemi de ſa Nation, qui va rendre ſes Freres exé-

exécrables par toute la terre, en les accuſant d'un crime imaginé.

Verſ. 16. *Car je ne prens point à honte l'Evangile de Chriſt, veu que c'eſt la puiſſance de Dieu en ſalut à tout croyant*, &c. Qu'un homme doit être perſuadé de ce qu'il dit, quand il s'exprime d'une maniére ſi forte! & que la plenitude de ſon eſprit paroit dans ces expreſſions entaſſées!

CHAP. 8: 37, 38, 39. *Mais en toutes choſes nous ſommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. Car je ſuis aſſeuré, que ni mort, ni vie*, &c. Fermeté inébranlable! divine confiance qu'il marque ſi naturellement, & qui ne ſauroit naître dans l'ame d'un impoſteur!

CHAP. 11: 28, 29. *Ils ſont certes ennemis quant à l'Evangile à-cauſe de vous: mais ils ſont bien-aimés quant à l'election à-cauſe des Peres.* D'où vient que Paul parle des Juifs avec tendreſſe en toutes rencontres? Pourquoi fait-il tous ſes efforts pour adoucir l'eſprit des Nations à leur égard? Quel eſt ce penchant qui emporte ſon cœur & ſes affections vers ces ennemis implacables qui ne demandent que ſa perte? Eſt-ce là la diſpoſition d'un homme qui auroit abandonné les ſiens par dépit ou par vengeance?

CHAP. 12: 2. *Et ne vous conformez point à ce préſent ſiecle, mais ſoyez transformés par le renouvellement de vôtre entendement*, &c. Un homme qui a été changé entiérement, ayant acquis

acquis de nouvelles connoiſſances, de nouvelles habitudes & de nouvelles affections, ne parle que de changement, de renouvellement, de nouvelle créature, &c. Un homme qui a été éclairé ſur le chemin de Damas, ne parle que d'illumination, de lumiére qui reſplendit, de Royaume de lumiére. Un homme à qui miſéricorde a été faite au milieu de ſes emportemens, ne parle que de grace. On voit ſon hiſtoire dans ſes expreſſions.

Verſ. 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16. *Enclins par charité fraternelle à montrer affection l'un envers l'autre, prévenans l'un l'autre par honneur, n'étant point pareſſeux à vous employer pour autrui, mais étant fervens d'eſprit, ſervant au Seigneur, joyeux en eſpérance, patiens en tribulation, perſeverans en oraiſon, communiquant aux neceſſités des ſaints, pourſuivant hoſpitalité. Beniſſez ceux qui vous maudiſſent, beniſſez les, & ne les maudiſſez point*, &c. Sont-ce là les paroles & les ſentimens d'un impoſteur?

CHAP. 13: 5. *Et pourtant il faut être ſujets non ſeulement pour la colere, mais auſſi pour la conſcience.* La Religion cimente le bien de l'Eſtat, & rien ne s'unit davantage, que la piété & le bien de la ſociété. C'eſt que Dieu qui fait regner les Princes, eſt auſſi le principe de la Religion.

Verſ. 12. *La nuit eſt paſſée, & le jour eſt approché*, &c. *Mais ſoyez revêtus du Seigneur Jeſus Chriſt, & n'ayez pas ſoin de la chair, pour accomplir ſes convoitiſes.* Les paroles ſuivent

vent les pensées. Cet Auteur regarde l'Evangile comme une lumiére qui dissipe toutes ses ténébres, & Jesus Christ comme suppléant à tous ses besoins. C'est ce qui l'oblige à s'exprimer d'une maniére si surprenante.

I. EPISTRE AUX CORINTH.

CHAP. 1: 13. *Christ est-il divisé? Paul a-t-il esté crucifié pour vous? Ou avez-vous été baptizés au nom de Paul?* Que cette humilité est rare! & que naturellement les hommes sont peu disposés à se fâcher contre ceux qui veulent leur faire trop d'honneur!

CHAP. 2: 4. *Et ma parole & ma prédication n'ont point été en paroles pleines des attraits de la sapience humaine, mais en évidence d'esprit & de puissance.* Il est indigne d'un Roi, de chercher les graces du discours & les attraits de l'éloquence, lors qu'il parle à des sujets auxquels il fait grace, & à qui il prescrit sa volonté. Cela seroit encore plus indigne du St. Esprit. Paul oppose la vertu du St. Esprit, dont il se sert pour confirmer l'Evangile, à l'éloquence du siécle, qu'il mépriſe. L'une est suspecte, & l'autre ne sauroit l'être.

CHAP. 3: 5. *Qui est donc Paul, & qui est Apollos? si ce n'est des Ministres par lesquels vous avez cru.* Ce n'est pas ici Simon, Corinthus, Saturninus, Bazilides, Menander, &c. qui se disoient la vertu de Dieu, le Verbe, le Prophéte, & qui enchérissoient sur la vanité les uns des autres.

CHAP.

CHAP. 4: 11, 12, 13, 14. *Jusqu'à cette heure nous souffrons & faim & soif, & sommes nuds, & sommes soufletés, & sommes errans çà & là; & nous travaillons de nos propres mains. On dit mal de nous, & nous bénissons. Nous sommes persécutés, & nous l'endurons. Nous sommes blâmés & nous prions. Nous sommes faits comme les balieures du monde & comme la ravleure de tous jusqu'à maintenant. Je n'écri point ces choses pour vous faire honte: mais je vous avertis comme mes chers enfans.* Paul a-t-il crû pouvoir imposer à ceux à qui il écrit, sur des choses qui devoient être si connües? Ou croit-il les porter à une loüable émulation de patience, par des recits que chacun sauroit être fabuleux?

Vers. 19, 20. *Mais je viendrai bientôt vers vous, si le Seigneur le veut, & je connoîtrai non la parole de ceux qui se sont enflés, mais leur vertu. Car le Royaume de Dieu ne consiste point en parole, mais en vertu.* Il paroit par là, que les dons miraculeux & extraordinaires justifioient en ce tems-là la mission des Pasteurs: & qu'y a-t-il de moins suspect que cette marque?

CHAP. 5: 5. *Qu'un tel homme soit livré à Satan à la destruction de la chair, afin que l'esprit soit sauvé au jour du Seigneur.* Les Apôtres rendent témoignage à l'Evangile par des œuvres, & non simplement par des paroles.

Vers. 11. *C'est que si quelqu'un qui se nomme*

Frere,

Frere, eſt paillard, ou avare, ou idolâtre; ou médiſant, ou yvrogne, ou raviſſeur, vous ne mangiez pas même avec un tel. Quelle ſévérité, bon Dieu! Que l'Evangile produiſoit d'admirables effets! Qu'il faiſoit des changemens ſurprenans! Allez croire après cela, ſi vous pouvez, que c'eſt ici une ſociété de ſcélérats & d'impoſteurs, comme il faudroit l'avoüer, ſi leur témoignage n'eſtoit point véritable.

CHAP. 6: 9, 10, 11. *Ne vous abuſez point: ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultéres, ni les efféminés, ni ceux qui habitent avec les maſles, ni les larrons, ni les avares, ni les yvrognes, ni les médiſans, ni les raviſſeurs n'héritéront point le Royaume de Dieu. Et telles choſes eſtiez-vous quelques-uns: mais vous en avez eſté lavés, mais vous en avez eſté ſanctifiés, mais vous en avez eſté juſtifiés au nom du Seigneur Jeſus.* Si le témoignage de Jeſus n'eſt qu'une impoſture, comment a-t-il pû ſanctifier les hommes? Et que prétendent ceux-ci, lors qu'ils trompent les hommes pour les rendre juſtes, & que par l'infidélité ils les conduiſent à la pratique de toutes les vertus? Car voilà les vûës que l'incrédulité doit avoir.

CHAP. 12: 28, 29, 30. *Et Dieu a mis les uns dans l'Egliſe, premiérement Apôtres, en ſecond lieu Prophetes, pour un troiſiéme, Docteurs, & puis les vertus, en-ſuite les dons de gueriſon, les ſecours, les gouvernemens, les diverſités de langage. Tous ſont-ils Prophetes? Tous ſont-ils Docteurs? Tous ſont-ils ayant des vertus? Tous ont-ils les dons de guériſons? Tous parlent-ils divers langages?* De la maniere qu'il fait cette énumération, il ſuppoſe que les dons miraculeux étoient dans l'Egliſe, comme un fait d'une notoriété publique. Eſt-ce donc qu'il extravague? On a bien vû des hommes qui ſe vantoient à faux de faire des miracles: mais on ne vit jamais un homme qui voulût faire accroire à une Société nombreuſe de perſonnes, qu'elles avoient le pouvoir d'en faire, lors qu'elles ne l'avoient pas effectivement.

Verſ. 31. *Mais deſirez des biens plus excellens; & je vas vous monſtrer*, &c. Il préférera la charité aux vertus & aux dons miraculeux. Qu'il a des ſentimens éloignés du monde & de la ſuperſtition!

CHAP. 14: 24, 25. *Mais ſi tous prophétiſent, & qu'il y entre quelque infidéle ou quelqu'un du commun, il eſt repris de tous & jugé de tous, & ainſi les ſecrets de ſon cœur ſont manifeſtés, dont il ſe jettera ſur ſa face, & adorera Dieu, & déclarera pleinement, que vrayement Dieu eſt entre vous.* C'eſt ici le don de connoître les ſecrets, dont parle ce même Auteur, lors qu'il dit, *Quand j'aurois le don de Prophétie, & connoîtrois tous les ſecrets*, &c. Vit-on jamais des ſéducteurs, qui pour prouver leur vocation, ſe vantent de connoître les ſecrets du cœur? Comment cet Auteur parle-t-il

t-il de cela en passant & comme d'une chose connüe ?

CHAP. 15: 13, 14, 15, 16, 17, 19. *Car s'il n'y a point de résurrection des morts, Christ aussi n'est point résuscité: & si Christ n'est point résuscité, nôtre prédication donc est vaine, & vôtre foi est vaine; & même nous sommes trouvés faux témoins de Dieu: car nous avons porté témoignage de par Dieu, qu'il a résuscité Christ; lequel il n'a point résuscité, si les morts ne résuscitent point*, &c. *Et si Christ n'est point résuscité; vôtre foi est vaine, & vous estes encore en vos pechés. Ceux donc qui dorment en Christ, sont péris. Si nous avons espérance en Christ en cette vie seulement, nous sommes les plus miserables de tous les hommes.* Il n'y a rien de plus capable de nous faire connoître la persuasion de nôtre Apôtre, que ces paroles. Voyez de quelle maniére il réfute le sentiment de ceux qui ne croyoient point de résurrection. Il est tout étonné de les voir dans ce sentiment, après ce qu'ils savent de la résurrection du Seigneur, du bonheur de ceux qui dormoient en Christ, & des afflictions qu'ils endurent dans cette vie, & qu'ils n'endurent pas pour rien.

Vers. 32. *Si j'ai combattu contre les bestes à Epheſe selon l'homme, que me profite-t-il, si les morts ne résuscitent point? Mangeons & beuvons, car demain nous mourrons.* Depuis la naissance du monde, les hommes de chair & de sang qui ne prétendent qu'aux biens de

de cette vie, ont raisonné ainsi; & c'est aussi le seul parti qu'il y eust à prendre, s'il n'y avoit point de résurrection derniére.

CHAP. 16: 21. *La salutation de la propre main de moi Paul. S'il y a quelqu'un qui n'aime point le Seigneur J. Christ, Anatheme Maranata.* Il est son commencement & sa fin. O que cela marque bien la persuasion de son esprit !

II. EPISTRE AUX CORINTH.

CHAP. 8: 8, 9. *Car, Freres, nous voulons bien que vous soyez avertis de nôtre affliction*, &c. *afin que nous n'eussions point de confiance en nous-mêmes, mais en Dieu qui résuscite les morts.* Vous voyez leurs épreuves & leur espérance.

CHAP. 2: 14, 15, 16. *Or graces à Dieu qui toûjours nous fait triompher en Christ, & qui manifeste par nous l'odeur de sa connoissance en tous lieux. Car nous sommes la bonne odeur de Christ*, &c. *C'est asçavoir à ceux-ci odeur de mort à mort, & à ceux-là odeur de vie à vie. Et qui est suffisant pour ces choses?* Et qui est suffisant pour exprimer tout ce que ces paroles ont d'onction & de force contraire aux faux attraits de l'éloquence du siécle, mais qu'un bon cœur discerne facilement ?

CHAP. 4: 6. *Car Dieu qui a dit que la lumiére resplendist des ténébres, est celui qui a relui en nos cœurs, pour donner illumination de la connoissance de la gloire de Dieu en la face de Jesus Christ.* L'éloquence humaine, qui est presque toûjours au dessus de ce qu'elle ré-

préſente, n'employe ordinairement qu'une idée pour répréſenter un objet; & ſi cette idée eſt compoſée, elle l'eſt de pluſieurs autres qui ont de la proportion & de la convenance: elle hait ce mélange d'idées & de métaphores toutes diverſes & éloignées dans une même période. L'éloquence du St. Eſprit au-contraire, qui eſt toûjours au deſſous des objets qu'elle nous met devant les yeux, employe pluſieurs images à la fois toutes différentes, parce qu'une ſeule eſt incapable d'exprimer tout. Dans ce ſtile, *le Soleil de juſtice qui porte la ſanté en ſes aiſles, nous a viſités par les entrailles de ſes compaſſions.* Vous en trouvez un exemple dans cet endroit, où l'Apoſtre ne croit jamais en avoir aſſez dit. C'eſt ici *une lumiére qui reſplendit, qui reſplendit dans le cœur, qui donne illumination, illumination de connoiſſance, de gloire en la face de Jeſus Chriſt.* Ah, qu'il faut être plein de ce qu'on veut dire, pour s'exprimer de-la-ſorte! Les Orateurs du monde ſont maîtres de ce qu'ils veulent dire: mais voici un Ecrivain qui eſt comme plein & poſſédé par la grandeur de l'objet qu'il va nous répréſenter.

Verſ. 15. *Car toutes choſes ſont pour vous, afin que cette très-grande grace rédonde à la gloire de Dieu, par le remercîment de pluſieurs.* Remercîment, action de graces, reconnoiſſance, gloire de Dieu, charité, aveu de ſa foibleſſe, priére, exhortation, voilà

là ce qui remplit toutes les pages des Ecrits de ces prétendus impoſteurs.

Verſ. 17. *Car noſtre légere affliction qui ne fait que paſſer, produit en nous un poids éternel d'une gloire excellemment excellente.* Jamais Ecrivain ne parla plus fortement, parce que jamais Ecrivain ne fut plus pénétré de la vérité de ce qu'il écrivoit.

CHAP. 5: 17. *Si quelqu'un eſt en Chriſt, qu'il ſoit nouvelle créature.* Où ſont les Docteurs qui ont exigé une pareille choſe de leurs Diſciples? Quelle eſt cette parole? Quelle eſt cette étrange exhortation?

CHAP. 6: 1, 4, 5, 6. *Ainſi donc eſtant ouvriers avec lui, nous vous prions que vous n'ayez point reçû la grace de Dieu en vain*, &c. *mais nous rendant recommandables en toutes choſes, comme eſtant Miniſtres de Dieu, en grande patience, en afflictions, en néceſſités, en angoiſſes, en battures, en priſons, en troubles, en travaux, en veilles, en jeûnes, en pureté, par connoiſſance, par un eſprit patient, par bénignité, par le St. Eſprit, par charité non feinte.* Sont-ce là les caracteres du monde, ou ceux du Saint Eſprit?

CHAP. 8: 18. *Or nous avons auſſi envoyé avec lui le Frere, dont la loüange eſt dans l'affaire de l'Evangile par toutes les Egliſes.* C'eſt de Luc dont il parle. Ce qu'il en dit fait aſſez connoître que l'Evangile ſelon St. Luc étoit lû dès ce tems-là dans toutes les Egliſes: ce qui détruit le ſoupçon que cet Evangile eût

pû être rempli de choſes fabuleuſes, dans un tems où la mémoire de tout ce qui étoit arrivé à cet égard, devoit être ſi récente.

CHAP. 12: 12. *Certes les marques de mon Apoſtolat ont eſté accomplies entre vous, avec toute patience, avec ſignes, merveilles & vertus.* Paul écrit à des Egliſes nombreuſes, à des Sociétés entiéres. Pourra-t-il leur perſuader qu'il ait fait tant de vertus au milieu d'eux, ſi en-effet cela n'eſt point?

CHAP. 13: 5. *Examinez-vous vous-mêmes*, &c. *Eprouvez-vous vous-mêmes*, &c. *ſavoir ſi Jeſus Chriſt eſt en vous.* Quelles ſont ces expreſſions, *Nous ſommes en Jeſus Chriſt, Jeſus Chriſt eſt en nous?* D'où viennent-elles? Qui eſt-ce qui a établi un langage ſi ſurprenant? Où eſt-ce que les Apôtres ont appris ce ſtile inconnu à tous les hommes? A-t-on jamais dit dans le monde, Céſar eſt en nous? C'eſt que nous n'avons jamais reçû l'eſprit de Céſar, & que les Diſciples avoient reçû l'Eſprit de Jeſus Chriſt.

EPISTRE AUX GALATES, CHAP. 3: 1, 2. *O Galates inſenſes!* &c. *avez-vous tant ſouffert en vain, ſi c'eſt même en vain? Celui donc qui vous fournit l'Eſprit, & qui produit les vertus en vous, le fait-il par les œuvres de la Loi, ou par la prédication de la Foi?* Quelle eſt cette interrogation, ſi ces vertus & ces dons miraculeux & extraordinaires du St. Eſprit ne ſont que des fictions? Eſt-il poſſible qu'on

qu'on ne voye pas la vérité du fait, dans cette naïveté avec laquelle cet Auteur le ſuppoſe, s'en ſervant de principe dans ſon raiſonnement, & en prénant occaſion de cenſurer les Galates d'une maniére ſi âpre & ſi ſévére?

CHAP. 6: 12, 14, 15. *Tous ceux qui cherchent belle apparence en la chair, ſont ceux qui vous contraignent d'être circoncis, afin qu'ils n'endurent perſécution pour la croix de Chriſt*, &c. *Mais pour moi, à Dieu ne plaiſe que je me glorifie, ſinon en la croix de Noſtre Seigneur Jeſus, par lequel le monde m'eſt crucifié, & moi au monde. Car en Jeſus Chriſt, ni circonciſion, ni prépuce n'a aucune vertu, mais la nouvelle creature.* Quelle fidélité! Il ne veut point ſouſcrire à la maxime de ceux qui veulent obliger les fidéles à ſe circoncir, bien que par là il pût éviter la perſécution. Il nous fait voir que la circonciſion du cœur ſeule eſt agréable à Dieu; qu'il n'y a que la nouvelle créature que Dieu accepte déſormais: circonciſion infiniment plus douloureuſe que la premiére: nouvelle créature qui s'établit ſur les ruïnes du monde qui nous étoit ſi cher. Certainement cette doctrine ſi ſpirituelle, ſi ſainte, & avec tout cela ſi néceſſaire, ne ſortit jamais de la chair & du ſang.

EPISTRE AUX EPHESIENS, CHAP. 3: 18, 19. *Afin qu'eſtant enracinés & fondés en charité, vous puiſſiez enfin comprendre avec tous les Saints, quelle eſt la longueur, la profondeur,*

& la largeur & la hauteur, & connoître la charité de Christ laquelle surpasse toute connoissance, &c. Que veulent dire ces transports d'admiration à la vûë de la miséricorde de Dieu, qui rempliſſent toutes les pages de ce livre, ſi ces Docteurs ont été tels que l'incrédulité ſe l'imagine? Ont-ils été trompés? Non, puis qu'il s'agiſſoit de faits ſur leſquels ils ne pouvoient pas l'être. Ont-ils voulu tromper les autres? Non, car tout ne reſpire que la crainte de Dieu dans leurs Ecrits.

CHAP. 4: 24, 25. *Et ſoyez revêtus du nouvel homme, creé ſelon Dieu en juſtice & vraye ſainteté. C'eſt pourquoi ayant depouillé le menſonge, parlez en verité chacun à ſon prochain*, &c. Langage ſurprenant! mais qui le ſeroit davantage, s'il étoit en la bouche d'un impoſteur.

EPISTRE AUX PHILIPP. CHAP. 1: 29. *Parce qu'il vous a été donné gratuitement par Chriſt, non ſeulement de croire en lui, mais auſſi de ſouffrir pour lui.* Les Stoïciens, qui s'étoient tant diſtingués par la ſublimité de leur Morale, avoient crû que le Sage pouvoit conſerver ſa tranquilité au milieu des afflictions. Ils étoient enyvrés d'un orgueil qui leur ôtoit le ſentiment du mal. Les Diſciples de Jeſus Chriſt vont plus loin. Ils regardent les plus cruelles ſouffrances comme des biens, comme des ſources de joye, de paix & d'une ineffable conſolation. Ils s'écrient, *Je m'éjouis en mes ſouffrances*, &c. *Je prens*

prens plaiſir en battures, en afflictions, &c. Ils font plus. Ils remercient Dieu d'avoir ſouffert pour ſon nom. Les afflictions font naître leur reconnoiſſance. C'eſt qu'une main divine les ſoûtient, & qu'ils ſont aſſûrés de la rémunération. Choſe étrange! il ne faut que cette certitude pour démontrer la vérité de la Religion. Les Apôtres n'ont pû concevoir une fauſſe eſpérance, puis qu'ils n'eſpéroient qu'en conſéquence de ce qu'ils avoient vû, & des dons miraculeux qu'ils devoient avoir & reçûs & communiqués tant de fois. On ne peut douter d'ailleurs, qu'ils n'ayent eu cette eſpérance de la rémunération, ſans s'arracher les yeux, & ſans vouloir extravaguer de gayeté de cœur. Quel prodigieux aveuglement eſt celui des incrédules, qui ne veulent pas voir la vérité!

I. EPIST. AUX THESSAL. CHAP. 1: 5. *Car nôtre prédication de l'Evangile n'a point été en vôtre endroit ſeulement en parole, mais auſſi en vertu & en Saint Eſprit*, &c. Toûjours les dons miraculeux qui rendent témoignage à l'Evangile.

CHAP. 3: 4. *Car lors que nous étions avec vous, nous vous prédiſions que nous aurions à ſouffrir afflictions; comme auſſi il eſt arrivé, & vous le ſavez.* Les Diſciples de Jeſus Chriſt avoient été préparés par Jeſus Chriſt, & s'étoient préparés, & ont préparé leurs ſucceſſeurs à la patience, ſuivant cette parole

de cet Apôtre en un autre endroit, *Tous ceux qui veulent vivre ſelon la piété, ſouffriront perſécution.* C'eſt donc de ſens froid, par choix, par délibération qu'ils ſouffrent.

CHAP. 5: 27. *Je vous adjure par le Seigneur, que cette Lettre ſoit leüe à tous les ſaints Freres.* Paul ne craint point d'être démenti ou contredit dans tout ce qu'il a avancé de ſes afflictions & des dons du St. Eſprit. Il veut que ſes Epîtres ſoient leües par tout.

I. EPIST. à TIMOTH. CHAP. 3: 16. *Et ſans contredit, le ſecret de piété eſt grand: Dieu a été manifeſté en chair, juſtifié en eſprit, vû des Anges, prêché aux Gentils, & élevé en gloire.* Ce myſtere ne ſauroit être la fiction de l'eſprit humain pour pluſieurs raiſons. I. Parce qu'il eſt ſi grand & ſi ſublime, que les hommes, quelque ſavans & quelque éclairés qu'ils fuſſent, ne l'auroient jamais trouvé par les recherches de leur eſprit. II. Parce que ce ſont des pécheurs qui l'annoncent. III. Parce que cet objet ſi grand & ſi magnifique, ſort, pour ainſi dire, du ſein de la mort & des ſouffrances d'un homme condamné, & puni du dernier ſupplice: car c'eſt après la paſſion de Jeſus Chriſt, que ſes Diſciples vont prêcher par tout les choſes magnifiques de Dieu. IV. Enfin, parce que la contemplation roulle ici ſur l'expérience; & qu'encore que ce myſtere ſoit infiniment élevé au deſſus de nôtre portée, comme cela paroit à une premiére vûë, il a dû

dû être vû & touché. Les Diſciples ont vû Jeſus Chriſt, & ont contemplé ſa gloire, gloire comme du Fils unique de Dieu, pleine de grace & de vérité. Ils ont vû cette chair dans laquelle habitoit corporellement toute plenitude de Divinité. Ils ont été frappés de l'éclat de ſes myſteres & de ſa ſainteté. Ils ont recû eux-mêmes les dons de cet Eſprit par lequel Dieu a été juſtifié. Ils ont vû les Anges montants & deſcendants vers lui. Ils l'ont eux-mêmes prêché aux Gentils; & par leur patience, & leur prédication accompagnée de la démonſtration de l'Eſprit & des vertus qu'ils ont faites au nom de Jeſus, ils ont obligé le monde à croire en lui. Enfin, lors qu'il eſt monté au ciel, il y eſt monté à leurs yeux. Voilà bien des preuves non ſuſpectes de la vérité de ce grand myſtere.

II. EPIST. à TIMOTH. CHAP. 3: 15, 16. *Et que dès ton enfance tu as eu connoiſſance des ſaintes Lettres*, &c. *Or toute l'Ecriture divinement inſpirée*, &c. Les fauſſes Religions ne ſe conſervent que par l'ignorance, par la négligence, par la ſoûmiſſion aveugle. La Religion Chrêtienne ne ſauroit être ſuſpecte, elle qui ne ſe fonde que ſur l'inſtruction & la connoiſſance. *Sondez les Ecritures, car par elles vous croyez avoir la vie éternelle.*

CHAP. 4: 7, 8. *J'ai combattu le bon combat, j'ai parachevé la courſe, j'ai gardé la foi: quant au reſte, la couronne de juſtice m'eſt réſervée.*

vée. Paul eſt ſur le point de mourir. Les paroles des mourans ont quelque choſe de vénérable. D'où peut venir cette joye que l'Apôtre exprime ſi naturellement ? Ses eſpérances alloient être enſevelies dans ſon tombeau, s'il en avoit eu de charnelles. Son bonheur touchoit à ſa fin, s'il euſt été mondain. D'où tire-t-il cette confiance qu'il fait paroître ? Eſt-ce du ſentiment d'une conſcience coupable, qui lui reproche d'avoir trompé la Synagogue, noirci ſa Nation, abuſé les hommes, rendu témoignage à un ſéducteur, & feint des révélations fabuleuſes par la plus ſignalée de toutes les impoſtures ? On le croira, ſi l'on peut.

I. EPISTRE DE SAINT PIERRE, CHAP. 1: 3. *Benit ſoit Dieu qui eſt le Pere de Nôtre Seigneur Jeſus Chriſt, qui par ſa grande miſéricorde nous a régénérés en eſpérance vive par la réſurrection de Jeſus Chriſt d'entre les morts.* Ces Ecrivains ſont ſi remplis du ſalut qui leur a été révélé, qu'ils ne ſe laſſent point de remercier Dieu à cet égard.

CHAP. 2: 17, 18, 19, 20. *Portez honneur à-tous. Aimez la qualité de Freres. Craignez Dieu. Honorez le Roi. Vous Serviteurs, ſoyez ſujets en toute crainte à vos Maîtres, non ſeulement aux bons & équitables, mais auſſi aux fâcheux,* &c. *Autrement quel honneur vous eſt-ce, ſi étant ſouffletés pour avoir manqué, vous l'endurez ? Mais ſi en bien faiſant, étant toutefois affligés, vous l'endurez, voilà où Dieu prend*

prend plaiſir, &c. On veut que nous reconnoiſſions un concert de malice & de menſonge, là où nous ne trouvons qu'un concert admirable de piété, de charité, d'obéiſſance & de droiture. Paul s'exprime comme Pierre. Pierre parle comme Paul. Ils agiſſent de-même. Ils ſouffrent de-même. Ils rendent le même témoignage, en ayant la même patience, pratiquant les mêmes vertus, & faiſant paroître la même ſageſſe dans leurs paroles. Quel ſoupçon peut-on concevoir ?

II. EPISTRE DE SAINT PIERRE, CHAP. 1: 16, 17, 18. *Car nous ne vous avons point donné à connoître la puiſſance & la venüe de Nôtre Seigneur Jeſus Chriſt, en ſuivant les fables compoſées avec adreſſe; mais comme ayant vû de nos propres yeux ſa Majeſté. Car il avoit reçû de Dieu le Pere, honneur & gloire, quand une telle voix lui fut envoyée de la gloire magnifique, Celui-ci eſt mon Fils bien-aimé auquel j'ai pris mon bon-plaiſir. Et nous ouïſmes cette voix envoyée du ciel, étant avec lui en la ſainte montagne,* &c. C'eſt un témoin qui parle de ce qu'il a vû, qui ſouffre pour ſoûtenir que ſon témoignage eſt véritable, qui n'eſt pas ſeul; il y en a d'autres qui ont vû la même choſe: il ne parle point par intérêt: il ne ſe taît point par crainte; & qui avec tout cela s'efforce de tout ſon pouvoir de ſanctifier les hommes, & employe ſon tems, ſon travail & ſa vie à l'avancement d'un ouvrage ſi extraor-

traordinaire & si peu suspect. Qui peut se défier de lui ?

I. EPIST. DE SAINT JEAN, CHAP. 1: 1, 3. *Ce qui étoit dès le commencement, ce que nous avons ouï, ce que nous avons vû de nos propres yeux, ce que nous avons contemplé, & que nos propres mains ont touché de la Parole de vie, nous vous l'annonçons.* Si vous doutez que les Apôtres n'ayent été par tout témoigner qu'ils avoient vû les miracles & la résurrection de Jesus Christ, apprenez le de leurs Epîtres, apprenez le d'eux-mêmes.

CHAP. 2: 1. *Mes petits enfans, je vous écris ces choses, afin que vous ne péchiez point.* Et que lui importe-t-il que les hommes péchent, ou ne péchent pas ? Jamais le dessein de sanctifier les hommes, & de travailler à leur salut aux dépens de son sang, de sa liberté & de sa vie, monta-t-il en d'autres cœurs ?

Ces réfléxions suffisent pour mettre en gousst le Lecteur, & pour l'obliger à en faire de son chef qui l'instruiront & le convaincront beaucoup mieux. J'en ai fait qui me convainquent peut-être plus qu'elles ne convaincroient un autre. Il en fera qui le convaincront plus que toutes celles qu'un autre peut faire. Cependant nous pouvons passer à la considération de la substance de cette Religion que Jesus Christ a apportée au monde. Il faut considérer le dedans de l'édifice, après avoir regardé le dehors.

III. SEC-

III SECTION.

Où l'on prouve la vérité de la Religion Chrêtienne par la considération de sa nature & de ses propriétés.

Divers Tableaux dans lesquels on la peut considerer.

JUsqu'ici nous nous sommes attachés comme à l'écorce de la Religion; nous avons examiné les preuves de fait, qui sont les premiéres qui se présentent à l'esprit: il semble que nous devrions maintenant découvrir la moële du Christianisme, & venir aux preuves tirées de sa nature, en faisant connoître sa vérité par son excellence. Mais comme ce champ est vaste, & que nous recherchons la briéveté, il faut tâcher de réduire les choses que nous avons à dire sur ce sujet; & ne pouvant donner une juste étendüe à nos réfléxions, marquer du-moins un plan qui supplée à ce défaut.

Encore que la Religion Chrêtienne puisse être considérée sous une infinité de faces différentes, parce qu'elle tient de son objet, qui est sans bornes; il me semble que nous en donnerons une idée assez juste & assez proportionnée à nôtre dessein, si nous la con-

considérons dans onze Tableaux différens, savoir I. Dans les témoignages qui lui sont rendus, & que nous retoucherons en passant, encore que nous les ayons examinés en partie. II. Dans l'opposition essentielle qu'elle a avec toutes les fausses Religions qui furent jamais. III. Dans ses effets, dignes d'être rapportés à une cause surnaturelle & divine. IV. Dans la pureté & le désintéressement de sa fin. V. Dans sa convenance avec le cœur de l'homme, qu'elle entreprend de guérir. VI. Dans ses rapports avec la gloire de Dieu, qu'elle doit avancer. VII. Dans sa Morale. VIII. Dans ses mysteres. IX. Dans la convenance de ses mysteres avec les lumiéres de la raison. X. Dans sa proportion avec la Religion Judaïque. XI. Dans sa convenance avec la Religion naturelle.

J'espére que ce feront là autant de sources de lumiére qui éclaireront les incrédules, & qui leur feront voir la vérité & la certitude de la Religion Chrêtienne par sa sublimité & par ses beautés.

I. TABLEAU
De la Religion Chrêtienne,
Que l'on considére dans l'amas des témoignages qui lui sont rendus.

ENcore que les témoignages étant quelque chose d'extérieur & d'étranger à la Religion Chrêtienne, paroissent moins propres à faire connoître sa perfection; néanmoins on trouvera qu'ils produisent aussi ce dernier effet, si l'on prend le soin de les joindre, & d'en bien considérer l'union & l'accord.

Car l'on ne pourra concevoir qu'une très-grande idée, d'une Religion que la sagesse de Dieu a voulu qui nous fût confirmée par dix témoignages, dont un seul suffiroit pour nous en faire connoître la vérité.

Le premier est celui des Prophétes qui rendent témoignage à Jesus Christ en foule, par une longue & perpétuelle succession d'oracles plus clairs les uns que les autres, & qui voyent presque aussi clair dans la nuit des ombres & des figures, que nous voyons dans le jour de l'accomplissement, comme cela a été dêja prouvé.

Le deuxiéme est celui de Jean Baptiste, d'autant plus certain, qu'il avoit été prédit dans l'Ancien Testament, & que Jesus Christ & ses Disciples ne cessent de ramener les Juifs à ce témoignage; d'autant plus considérable, que Jean Baptiste ne peut être soupçonné de complaisance ni d'intérêt: la sagesse de Dieu ayant voulu qu'il fût au dessus de tous ces soupçons par l'austérité de ses mœurs, & le genre de sa vie, marqué d'un caractere si singulier & si surprenant.

Le troisiéme est celui des Apôtres, qui

ſont des témoins éprouvés par la rigueur des tourmens, & qui réſiſtent à la force de tant de ſupplices capables d'arracher l'aveu des plus grands crimes, avec cette différence qui eſt entre eux & les prévenus ordinaires; c'eſt que ceux-ci ſont mis à la queſtion malgré eux, & les Diſciples du Seigneur volontairement. Les criminels ſavent qu'on les fera mourir, s'ils avoüent la vérité: & les Diſciples de Jeſus doivent craindre la mort, s'ils la déguiſent par une impoſture.

Le cinquiéme témoignage eſt celui des trois qui ont témoigné du ciel; le Pére déclarant au Jordain, que Jeſus Chriſt étoit ſon Fils bien-aimé en qui il avoit pris ſon bon-plaiſir, & faiſant entendre cette voix en une autre rencontre, *Je l'ai glorifié, & derechef je le glorifierai:* le Fils ſe rendant témoignage par ſes miracles: & le St. Eſprit lui en rendant par ſes dons extraordinaires & miraculeux.

Le ſixiéme eſt celui de la conſcience des hommes, qui reconnoit que la Religion Chrêtienne a dequoi nous raſſûrer dans nos craintes, nous conſoler dans nos afflictions, nous humilier dans l'abondance, nous ſoûtenir dans la pauvreté, & nous ſanctifier, en nous délivrant de nos péchés; & qu'ainſi elle répond à nos véritables beſoins.

Le ſeptiéme eſt celui des ennemis mêmes de nôtre Religion, qui n'ont pû s'empêcher

pêcher de faire des aveus favorables à nôtre cauſe. Les Juifs & les Gentils ont témoigné pour nous. La conduite de la providence, & la force de la vérité leur ont fait reconnoître tacitement la vérité dont ils ſe ſont montrés les ennemis implacables. Les anciens Juifs ont crû qu'il s'agiſſoit du Meſſie dans ce fameux oracle de Jacob mourant, *Le ſceptre*, &c. Leurs propres livres en font foi. Leur Talmud reconnoit, que cet homme de douleur, & qui ſait ce que c'eſt que de langueur, qui doit être navré pour nos péchés, & duquel on ſe cache comme d'un lépreux, eſt le Meſſie. Ils ſont contraints d'avoir recours à la fiction d'un double Meſſie; & par là ils font une eſpéce d'hommage à la vérité. Les Samaritains étoient dans cette opinion, que le Meſſie devoit bientôt paroître; comme cela paroit par le dialogue de Jeſus Chriſt & de la Samaritaine. Les Juifs en étoient ſi perſuadés, que quelques-uns aimerent mieux reconnoître Hérode le Grand pour le Meſſie, tout Iduméen & tout méchant qu'il étoit, que renoncer à un préjugé qui etoit ſi profondément enraciné dans leur eſprit. Les autres jettent les yeux ſur un Agryppa deſcendu d'Hérode, & engagé dans le parti des Romains, ayant été ſéduits par la même opinion. Les autres ſuivent un brigand au déſert, pouſſés par cette eſpérance. Les Juifs voyent leur ville prête à être réduite

Gem. Trait. Sanhed. Chap. 11.

Gem. Trait. Sanhed. lib. 12.

en cendre, & ils croyent que leur Messie est prêt à se manifester. Les Chefs de ces impitoyables factieux qui se déchirent pendant la désolation de la Judée, ne sont si obstinés à se perdre, que parce qu'ils espérent d'être les vainqueurs des Romains, & les Maîtres du monde accomplissans les oracles. Ils se tournent quelques siécles après vers Barkokebas, qui n'est qu'un scélerat & un brigand, sans autre raison, que celle qu'ils croyent trouver dans la supputation des tems du Messie. Joséphe, très-habile & très-versé dans les Ecritures, croyoit, aussi-bien que les autres, que ce terme étoit accompli: ou s'il ne le croit pas lui-même, il prend occasion de cette opinion reçûë dans tout l'Orient, de faire sa cour à Vespasien. Hérode le Grand frappé par ces bruits, avoit signalé sa crainte par un déluge de sang. Les Juifs reconnoissoient alors, qu'il n'y auroit ni Gouvernement, ni Magistrats, ni République en Israël au tems du Messie. Mais en-suite la nécessité de se défendre contre nous, leur a fait avoir recours à diverses défaites. Quelques siécles après la venüe de Jesus Christ, voyant que leur Messie ne paroissoit point, ils commencérent à dire, les uns qu'il étoit caché, les autres qu'il étoit venu en la personne d'Ezéchias, les autres que sa venüe étoit différée, à-cause des péchés du peuple; & l'on en vint à ce point d'impiété, que

Gem. Trait. Sanhed. chap. 11.

que de prononcer malédiction contre tous ceux qui supputeroient les tems du Messie. Et qui ne voit que par leur aveu & par leurs défaites, ils rendent témoignage contre leur intention, à la foi des Chrêtiens?

Pour les Payens, outre le témoignage autentique que Pline le Jeune rendit à l'innocence des Chrêtiens, outre celui que Tybere rendoit à Jesus Christ, voulant le faire recevoir au nombre des Dieux, surpris par les merveilles qu'il en avoit appris; on sait que de grands Empéreurs n'ont pû cacher les sentimens favorables qu'ils avoient pour la Religion Chrêtienne; que les uns faisoient écrire sur les édifices publics des maximes de l'Evangile; que les autres vouloient consacrer des temples à l'usage des Chrêtiens; & que les autres faisoient profession d'admirer la Morale de Jesus Christ.

Tertull. Apolog. 5.

Voyez Discours sur l'Histoire Univers. de Mr. de Condom.

Et que dirons-nous de ce que les Juifs & les Gentils ne pouvant nier les miracles de Jesus Christ, sont contraints de les rapporter les uns à une vertu magique, & les autres à je ne sai quelle prononciation mystérieuse du nom de Jehova? C'est une chose admirable, qu'il n'y ait pas jusqu'aux ennemis de nôtre Religion, qui ne témoignent pour elle sans s'en appercevoir.

Le huitiéme témoignage est celui des événemens, que la sagesse divine a tellement disposés, qu'ils rendent la vérité du Christianis-

tianiſme inébranlable. On en peut mettre pluſieurs en ce nombre: mais il ſuffit d'en marquer trois dignes de conſidération entre tous les autres; qui ſont la ruïne des quatre Monarchies qui avoient affligé le peuple de Dieu, à la fin deſquelles préciſément le Royaume des cieux devoit être établi; la ruïne entiére de la République Judaïque, & la déſolation de la Terre Sainte, marquée de tous les caracteres de la colere céleſte; & enfin, l'établiſſement de l'Egliſe Chrêtienne, ou la vocation des Payens accompagnée de tant de circonſtances, qui témoignent que c'eſt là l'ouvrage de Dieu.

Le neuviéme eſt celui que rend à Jeſus Chriſt la révélation de Moïſe. Et le dixiéme, celui que lui rend la Religion naturelle: deux témoignages dont nous ne parlons pas maintenant, parce que nous prétendons finir par là cet Ouvrage.

Il faut bien que la Religion Chrêtienne ſoit véritable, puis qu'elle eſt confirmée par tant de témoins non ſuſpects: & l'on ne peut s'imaginer ſans extravagance, que les Prophétes n'ayent vû clair dans l'avenir, que pour autoriſer une fiction; que Jean Baptiſte ayant été d'abord regardé des Juifs comme le Meſſie, ait renoncé à la gloire de ce titre par complaiſance pour un ſéducteur; que les Apôtres & les autres Diſciples ayent voulu ſacrifier leurs biens, leur honneur, leur repos & leur vie, à celui qu'ils ſavoient être

être un faux Chriſt; que le ciel ait approuvé le menſonge par des miracles ſenſibles; que le cœur de l'homme trouve tout ce qui répond à ſes beſoins dans une impoſture; que les ennemis de nôtre Religion ayent voulu s'accommoder à nos faux préjugés; que les événemens ſe ſoient proportionnés à une erreur; & que la révélation de Moïſe & la Religion naturelle ayent rendu témoignage de concert à une fable.

Mais j'ajoûterai, qu'il faut bien que la Religion Chrêtienne ſoit néceſſaire & importante, puis que la ſageſſe de Dieu nous conduit à elle par tant de chemins; & qu'elle doit être bien admirable & bien magnifique, puis qu'en quelque ſorte le ciel & la terre, le paſſé & le préſent, les événemens qui ſuivent le cours ordinaire de la nature, & ceux qui ſont ſurnaturels & miraculeux, des Prophétes enfin & des Apôtres, qui ne ſe connoiſſent point les uns & les autres, s'accordent à nous la faire connoître & à nous la faire admirer.

II. TABLEAU
De la Religion Chrêtienne,

Ou ſon oppoſition avec toutes les autres Religions.

TOutes ces vérités paroiſſent beaucoup mieux, lors que l'on conſidére la Re-

ligion Chrêtienne dans l'oppoſition qu'elle a avec toutes les autres. Ce privilege de la Religion Chrêtienne conſiſte, en ce qu'aucune autre Religion n'a les avantages qu'elle poſſede, & qu'elle n'a aucun des défauts qui ſont dans toutes les autres Religions.

Je dis que les autres n'ont pas les avantages qu'a la Religion Chrêtienne : car je croi qu'il n'y en jamais eu qui ſe ſoit vantée d'avoir été confirmée par les anciens oracles. Mahomet prend le parti de faire douter de l'Ecriture, plûtôt que de tirer de l'Ecriture les preuves de ſa vocation ; comme vous ne voyez pas auſſi, qu'il ſe vante d'avoir eu un précurſeur qui ait applani ſes voyes.

Il y a quelques Religions qui peuvent avoir eu leurs martyrs : mais quels martyrs ? des ſuperſtitieux qui s'expoſent à la mort, ſans ſavoir ce qu'ils font ; comme ces barbares qui ſe jettent par milliers au devant de leur idole, afin que ce coloſſe les écraſe ſous ſes roües en paſſant. Mais on ne trouvera point d'autre Religion que la Chrêtienne, qui ait été confirmée par le ſang d'une multitude de martyrs éclairés, qui ſouffrent pour défendre ce qu'ils ont vû ; qui de vitieux qu'ils étoient, ſont devenus ſaints par la foi qu'ils ont en leur Maître ; & qui enfin répandus en tous lieux, mourans ſans que leur nombre diminüe, & ſe perpétuant en quelque ſorte par la mort, ſouffrent avec joye

joye par la certitude qu'ils ont d'être couronnés après la mort : certitude qu'ils tirent de ce qu'ils doivent avoir vû de leurs yeux pendant leur vie.

On trouve auſſi des Religions qui ſe vantent d'avoir été autoriſées du ciel par les événemens. Les Romains rapportoient à leur Religion, les avantages qu'ils avoient remportés ſur les autres peuples. Et les Mahométans prétendent, que les grands ſuccès que Dieu avoit accordés à leur Prophéte, étoient des marques inconteſtables de la vérité de leur Religion. Mais prétendre que la proſpérité temporelle ſoit le caractere de la véritable Religion, ou l'adverſité de la fauſſe ; c'eſt vouloir, comme on l'a déja dit ailleurs, que les plus grands ſcélérats ſoient les favoris de la Divinité. Ce n'eſt point la proſpérité, ou l'adverſité ſimplement, mais la proſpérité, ou l'adverſité entant que prédite, qui peut être un caractere de la vraye Religion ; & quand nous diſons que les événemens rendent témoignage à la vérité du Chriſtianiſme, nous parlons de ces événemens qui avoient été marqués dans les Prophétes ; tels que ſont la vocation des Payens, la ruïne de Jéruſalem, l'établiſſement de l'Egliſe. Enfin on voit bien des Religions qui trompent l'homme : mais on n'en voit point qui le ſatisfaſſent. On en trouve qui ont des miracles manifeſtement fabuleux, des témoins ſuſpects : mais l'on n'en

Voyez Min. Felix.

n'en voit point qui ſoient fondées ſur de vrais miracles & des témoignages valides. Nulle Religion du monde n'a donc les qualités qui ſe trouvent dans la Religion Chrêtienne ; & il faut ajoûter, que la Religion Chrêtienne n'a aucun des defauts qui ſont dans les autres Religions.

Il ne faut ni beaucoup de lumiére, ni un long examen, pour découvrir cette vérité. Il eſt aſſez évident, que la Religion Chrêtienne n'eſt pas mondaine, comme celle des Juifs d'à-préſent, qui ne ſoupirent qu'après une pompe charnelle ; ni monſtrueuſe, comme celle des Samaritains, qui faiſoient un mélange ridicule du Paganiſme & de la Religion Judaïque ; ni impie & cruelle, comme celle des Gnoſtiques ; & qu'elle n'a pas tous ces défauts enſemble, comme avoit la Religion Payenne. Mais ne pouvant parcourir toutes les erreurs qui pourroient donner du jour à cette oppoſition, contentons-nous de faire voir l'avantage que la Religion Chrêtienne a dans ce paralléle, par les maximes ſuivantes.

I.

Les autres Religions, ſuivant la condition des ouvrages humains, ſe forment peu-à-peu des imaginations de diverſes perſonnes qui y changent les uns après les autres. Les Grecs ont ajoûté à la Religion qu'ils avoient

voient reçûë des Egyptiens : les Romains à celle que les Grecs leur avoient enſeignée. Menander ajoûta aux impiétés de Simon : Saturnilus & Baſilides à celles de Menander. C'eſt que les hommes ne ſont jamais las d'inventer, ni le peuple las de croire. Mais il n'en eſt pas de-même de la Religion Chrêtienne, qui eſt toute entiére en Jeſus Chriſt, toute entiére dans chaque Evangile, toute entiere dans chaque Epître des Apôtres. Tout ce que les hommes ont voulu ajoûter à la doctrine que Jeſus Chriſt a apporté au monde, n'a fait qu'en corrompre la pureté & la ſpiritualité ; comme cela paroit par la diſproportion qui eſt entre la doctrine apoſtolique & les ſpéculations des hommes.

II.

Les autres Religions ne peuvent ſoûtenir la lumiére du jour : elles ſe couvrent d'un ſilence myſtérieux & de ténébres affectées. Les Gnoſtiques cherchent la nuit, pour couvrir l'impureté de leurs myſteres exécrables. Les Romains s'expoſent à la raillerie *Juvenal.* de leurs Poëtes, par le ſoin qu'ils ont de cacher le ſervice qu'ils rendent à la bonne Déeſſe. Julien & Porphyre ſe ſervent de toute l'adreſſe de leur eſprit, pour adoucir ce que le Paganiſme a de ridicule & de choquant, ou pour pallier leur ſuperſtition par diverſes explications : comme lors qu'ils

ſoû-

ſoûtiennent, qu'ils n'adorent qu'un ſeul Dieu ſouverain, encore qu'ils reconnoiſſent d'autres Divinités ſubordonnées & dépendantes, & qu'ils tâchent de juſtifier le culte qu'ils rendent aux idoles, par des ſubtilités & par des diſtinctions.

Il y a un principe d'orgueil dans le cœur des hommes, qui fait qu'ils ne veulent point être accuſés d'avoir des ſentimens abſurdes: de-ſorte que lors que leurs paſſions les attachent à une Religion qui ne paroit pas raiſonnable, leur eſprit fait tout ce qu'il peut pour la faire paroître pleine de bon ſens & de raiſon. La Religion Chrêtienne au-contraire, ne demande ni voile, ni ſilence, ni diſſimulation, ni déguiſement, encore qu'elle propoſe des objets qui ſont infiniment contraires à tous nos préjugés. Les Apôtres avoüent que la prédication de l'Evangile eſt une folie apparente; & néanmoins ils aſſûrent que c'eſt par cette folie que Dieu veut ſauver le monde. Ils ſavent que la mort de Jeſus Chriſt ſcandaliſe le Juif, & paroit une folie au Grec; & néanmoins ils déclarent hautement, qu'ils ne ſe propoſent de ſavoir que Jeſus Chriſt, & Jeſus Chriſt crucifié. D'où vient qu'ils ne daignent jamais adoucir ce paradoxe, bien-loin de le cacher, ſi ce n'eſt de la pleine & parfaite perſuaſion qu'ils ont de ce myſtere adorable, & de l'abondance de l'eſprit, qui leur fait connoître l'efficace de la croix?

III.

III.

Si l'on conſidére bien les autres Religions, on trouvera qu'elles ſont pour la plus-part ou l'ouvrage des Poëtes, ou la production des Philoſophes; & qu'elles viennent du jeu ou de la ſpéculation de l'entendement: ce qui fait qu'elles ne ſont point univerſellement goûtées. Les Philoſophes ſe ſont moqués de tout tems de la Religion des peuples; & les peuples ne comprennent rien dans la Religion des Philoſophes. Socrate tourne en ridicule la Religion des Athéniens; & les Athéniens accuſent Socrate d'Athéïſme, & le condamnent à la mort. La Religion Chrêtienne ſeule eſt goûtée du peuple & des ſavans; parce que n'étant pas attachée à l'ignorance des uns, & ne venant point du ſavoir des autres, elle a de divins rapports avec le cœur de tous. Plus élevée que la Philoſophie des Sages, elle eſt accommodée à la portée des plus groſſiers. Sublime ſans ſpéculation, & ſimple ſans baſſeſſe, il n'y a rien de trop grand, ni de trop petit pour elle dans la ſociété, & elle ſe fait goûter & admirer de tous également.

IV.

Les autres Religions conduiſent les hommes

mes de l'eſprit aux ſens : au-lieu que celle-ci les ramene des ſens à l'eſprit. On ſait que les Payens déifiant les corps, ou ſe repréſentant la Divinité ſous une forme corporelle, loin de lui rendre un culte conforme à ſa nature ſpirituelle, ne la ſervent que par des jeux, des ſpectacles, & d'autres exercices corporels. Les Samaritains & les Juifs diſputant avec fureur, pour ſavoir s'il faloit adorer Dieu à Jéruſalem, ou ſur la montagne de Guériſim, anéantiſſoient l'eſprit de la Religion, qui eſt la charité, pour en défendre l'extérieur. Les Prophétes ſe plaignoient que les Juifs faiſoient conſiſter le véritable jûne, à courber leur tête comme le jonc, ou à ſe couvrir du ſac & de la cendre. L'Hiſtoire Sainte remarque, que les Sacrificateurs de Bahal ſe faiſoient des inciſions avec des couteaux, comme s'ils euſſent dû ſe rendre leur Dieu favorable par ces exercices corporels. Les Juifs de nos jours ne peuvent comprendre que nous ayons été appellés à la connoiſſance de Dieu, encore qu'ils voyent que nous faiſons profeſſion de mettre en lui toute nôtre confiance, parce qu'ils ne nous voyent point pratiquer quelques cérémonies corporelles. Et les Mahométans, plus impies que ſuperſtitieux, ne laiſſent pas de rapporter tout aux ſens. Ils attachent leur adoration à la Méque, ſe tournant vers elle, comme les Juifs vers Jéruſalem. Leur eſprit demande principalement

ment à Dieu la ſatisfaction de leurs ſens ; & ayant un eſpéce de reſpect religieux pour les lettres qui compoſent le nom de Dieu, & pour le papier où il ſe trouve écrit, ils ſont engagés à opprimer les hommes qui portent l'image de Dieu, par une Religion qui ne reſpire que violence & qu'oppreſſion.

Ce qui fait que les hommes rapportent tout aux ſens, c'eſt que c'eſt là le plus facile. Il eſt plus aiſé de prendre le ſoleil pour Dieu, que d'être perpétuellement occupé à chercher un Dieu qui ſe cache ; de célébrer des jeux & des fêtes à ſon honneur, que de renoncer à ſoi-même pour l'amour de lui ; plus facile de s'abſtenir des alimens ordinaires, que de renoncer aux vices ; de chanter des hymnes, ou de ſalüer des ſtatües, que de pardonner à ſes ennemis. Que nous trouvons donc un caractere admirable dans cette Religion qui nous ramene d'un Dieu conçû comme corporel, à un Dieu eſprit, & d'une maniere de le ſervir charnelle à un culte ſpirituel ! Ce que Jeſus Chriſt exprime excellemment par ces paroles, *Dieu eſt un eſprit, & il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en eſprit & en vérité.* Qui eſt-ce qui lui en avoit tant appris ? Et comment marque-t-il en deux mots, le génie de la véritable Religion, que tous les hommes avoient ignorée ?

V.

V.

On peut dire de toutes les autres Religions ſans exception, qu'elles nous font chercher le monde dans le ſervice de la Divinité : au-lieu que la Religion Chrêtienne nous fait glorifier Dieu en renonçant au monde. Les Payens voulant plûtôt ſe plaire à eux-mêmes, que plaire à leurs Dieux, ont fait entrer dans la Religion tout ce qui a pû les flater & les divertir. La Religion Mahométane n'ayant pas beaucoup de cérémonies, attache du-moins les avantages temporels à la pratique de ſon culte, comme ſi le monde devoit être la récompenſe de la Religion. Les uns & les autres ſe ſont trompés ſans doute. Les Payens ont dû reconnoître, que le ſervice de Dieu conſiſte en autre choſe que dans le divertiſſement ou dans la volupté : & les Mahométans ont dû ſavoir, que les avantages temporels étant ſi incapables de ſatisfaire les déſirs de l'homme, & de remplir le vuide de ſon cœur, ne peuvent point tenir la place des biens que la vraye Religion lui deſtine. Mais les uns & les autres ont ſuivi un mouvement de l'amour propre, qui ſe trouvant naturellement ſuſpendu entre le monde & la Religion, ne trouve rien de plus doux que de les joindre, penſant ainſi accorder ſon devoir & ſon inclination, conſacrer ſes plaiſirs, & réconcilier la conſcience & l'intérêt.

La

La véritable Religion nous donne pour premiére maxime, que cet accord eſt impoſſible, ou pour parler ſon langage, que Chriſt & Bélial ne peuvent ſubſiſter enſemble ; qu'il faut ou glorifier Dieu aux dépens du monde, ou poſſéder le monde aux dépens de la Religion. Peut-on s'empêcher de voir, que c'eſt là un caractere divin ?

VI.

Les autres Religions tendent à abaiſſer Dieu, & à élever l'homme : au-lieu que la Religion Chrêtienne tend à abaiſſer l'homme, & à élever Dieu. Le premier peuple du monde fait de ſes Divinités des monſtres, & de ſes Empereurs qui étoient des monſtres, il fait des Divinités : & les plus célébres des Philoſophes n'ont point de honte de s'élever aux dépens de la Divinité, en ſe préférant à Jupiter. La Religion Chrêtienne au-contraire, nous apprend que nous nous devons tout entiers à la Divinité, ſans que la Divinité nous doive rien elle-même. Elle nous humilie par cet abîme qu'elle nous fait voir entre Dieu & nous. Elle nous montre & que nous ſommes haiſſables, & que Dieu eſt ſouverainement aimable. Qui ne l'admirera ?

VII.

Les autres Religions nous font être dé-

pendans là où nous devions être maîtres, & maîtres là où nous devions être dépendans: elles enseignent à l'homme à encenser aux moindres créatures, & à s'égaler au Maître de l'Univers. Qui ne s'étonnera que les hommes soient assez impies pour vouloir être des Dieux, lors qu'ils sont assez lâches pour ne savoir pas être des hommes? Qui comprendra l'orgueil de cet impie, qui ne dédaigne pas de se soûmettre aux bêtes à quatre pieds, aux oiseaux, aux reptiles, aux plantes, selon le reproche de St. Paul? Ou qui pourra concevoir la bassesse de ce superstitieux, qui ne se contente point de se déïfier soi-même, mais qui déïfie jusqu'à ses vices? La Religion Chrêtienne seule rétablit l'ordre légitime qui devoit être dans le monde, assujettissant toutes choses à l'homme, pour soûmettre l'homme à Dieu. Quel sera le devoir de la véritable Religion, si ce n'est de rétablir un ordre si légitime?

VIII.

Pour peu qu'on pénétre dans le fond des autres Religions, on trouve qu'elles tendent à détruire ces principes de droiture que Dieu a mis dans l'ame de tous les hommes, & à flater leur corruption. Celui qui considérera la Religion Chrêtienne, trouvera qu'elle tend au-contraire à détruire la corruption, & à rétablir les principes de droi-

droiture dans nos ames. Les Payens flatent leurs passions jusqu'à leur bâtir des autels. Mahomet aime la prospérité temporelle, jusqu'à en faire la fin & la récompense de la Religion. Les Gnostiques s'imaginent que lors qu'ils sont arrivés à un degré de connoissance, qu'ils appellent l'état de perfection, ils peuvent commettre toute sorte d'actions sans scrupule, & que ce qui seroit péché pour les autres, ne l'est point pour eux. Quels égaremens! Quelle impiété! Et combien la Religion Chrêtienne est-elle admirable, lors que seule entre toutes les Religions, elle nous fait connoître nôtre corruption, & la guérit par des remedes aussi salutaires à l'esprit, qu'incommodes à la chair.

IX.

On peut remarquer dans toutes les autres Religions, qu'elles sont contraires à la politique en faveur de la corruption, ou qu'elles contraignent un peu la corruption en faveur de la politique: au-lieu que la Religion Chrêtienne conserve ses droits inviolables indépendemment de l'une & de l'autre. La Religion Payenne choquoit trop la politique, en voulant tout donner à la corruption. Il auroit été bon pour le bien de l'Etat, que les hommes eussent eu une plus grande idée de la sainteté de leurs Dieux:

ils en auroient été plus retenus & plus soûmis aux loix civiles ; au-lieu que l'exemple de leurs Dieux les rendoit hardis à violer les droits les plus sacrés. Mahomet voulant éviter ce désordre, a retenu l'idée du vrai Dieu : mais voulant flater les inclinations des hommes pour les attirer, il l'a mêlée avec le Paradis charnel & grossier des Payens, empruntant quelque chose du Christianisme qui mortifie nos passions, & prenant quelque chose du Paganisme qui flate nos mauvais penchans. Mais la Religion Chrêtienne n'a aucun ménagement ni avec la politique, ni avec la corruption. La politique se plaint que la doctrine de Jesus Christ ramolit nécessairement les courages, & qu'elle va à faire non des soldats pour la conservation de l'Etat, mais des agneaux qui s'animeront difficilement contre leurs ennemis, pour qui ils prient, & qu'ils sont obligés d'aimer comme eux-mêmes. La corruption murmure, de ce que la Religion Chrêtienne va l'attaquer jusques dans les dispositions & dans les replis de l'ame, & sous les voiles de l'hypocrisie, des prétextes & de la dissimulation de l'ame, sous lesquels elle se croyoit en sûreté. Quel autre que Dieu peut être le principe d'une Religion qui est également contraire à la cupidité des petits, & à l'ambition des Grands, à la politique & à la corruption ?

X

X.

Les autres Religions ont voulu que la Divinité portât l'image de l'homme ; & par là ils n'ont pû manquer de répréſenter la Divinité foible, misérable, & soüillée de vice, comme tous les hommes le sont : au-lieu que la Religion Chrêtienne nous enseigne, que l'homme doit porter l'image de Dieu ; ce qui nous engage à nous rendre parfaits, comme nous concevons que Dieu est saint & parfait. Si le désordre paroit effroyable, peut-on s'empêcher de reconnoître que le rétablissement est divin ?

X I.

Enfin les autres Religions sont des productions monstrueuses des plus polis & des plus habiles des hommes : au-lieu que la Religion Chrêtienne est une production admirable qui paroit venir des personnes les plus simples & les plus grossieres qui furent jamais. Les Payens ont souvent passé condamnation sur les idées extravagantes que le vulgaire avoit de la Divinité, sur la cruauté de ces barbares sacrifices qu'on offroit en tant de lieux, sur l'impureté de leurs mysteres, la fausseté de leurs oracles, & la vanité ou la puérilité de leurs cérémonies. Ciceron dit en quelque endroit de ses Oeuvres,

que deux Augures ne ſauroient ſe rencontrer en face ſans rire. Rien n'eſt plus extravagant que la Théologie des Gnoſtiques avec leurs Eones & leurs copulations. On ſait que lors que les Philoſophes ont voulu parler de Religion, ils ont encheri ſur l'extravagance les uns des autres. Perſonne n'ignore quelles ſont les viſions & les fables dont les Rabbins ont rempli leur Tradition, & le catalogue en ſeroit curieux, s'il n'étoit trop long. Et comme l'on ne peut diſconvenir, que les Payens, les Philoſophes, &c. n'ayent fait de merveilleuſes découvertes dans les arts & dans les ſciences, on trouvera ici une ſucceſſion d'extravagance dans une ſuite de perſonnes éclairées, par un prodige qui ſeroit ſans exemple, ſi la Religion Chrêtienne ne nous en faiſoit voir un tout ſemblable, en nous montrant une multitude de ſages dans une multitude d'ignorans, qui ſont les Diſciples de Jeſus Chriſt.

Certainement il eſt étrange, que les hommes les plus éclairés deviennent les plus ſtupides, dès qu'il s'agit de la Religion, & que les plus ignorans ſe montrent les plus éclairés. Cela marque bien le deſſein de Dieu, qui a été d'anéantir l'intelligence des ſages; & cela fait bien voir en même tems, que leur Religion n'eſt point la production de l'eſprit, mais celle du cœur. Si elle venoit de l'eſprit, elle ſeroit raiſonnable, à-meſure que les hommes qui l'inventent ſont éclairés: mais parce qu'elle vient de leurs paſſions, elle eſt auſſi extravagante, que les paſſions qui la mettent au jour ſont déréglées.

Uniſſons maintenant tous ces caracteres, & demandons aux incrédules, ſi l'on peut ſans extravagance attribuer à un impoſteur une Religion ſi parfaite dans ſa naiſſance, qu'on n'y peut rien ajoûter qui n'en diminüe la perfection; une Religion qui propoſe ſes myſteres ſans adouciſſement, avec autorité & avec confiance, qui ramene les hommes des ſens à l'eſprit, qui anéantit la corruption, qui rétablit tous les principes de droiture qui étoient dans nôtre ame, qui nous enſeigne à glorifier Dieu aux dépens de la volupté & de l'amour propre, à élever Dieu, & à nous abaiſſer nous-mêmes, à nous ſoûmettre à Dieu qui eſt plus que nous, & à nous élever au deſſus des choſes qui nous ſont aſſujetties; contraire à la politique, plus contraire encore à la corruption, ſurprenant la raiſon & conſolant le cœur, & étant en-effet auſſi belle à l'un, que ſalutaire à l'autre.

Si la Religion Chrêtienne a toutes ces qualités, comme elle les a ſans doute, on ne peut douter qu'elle ne ſoit oppoſée aux autres Religions qui en ont de directement contraires: & ſi elle eſt oppoſée aux autres, elle a néceſſairement un principe oppoſé; de-ſorte que comme les autres Religions

ligions appartiennent à la chair, celle-ci appartiendra à l'eſprit; & comme les autres ſont l'ouvrage de la corruption des hommes, celle-ci aura pour principe le Dieu de pureté.

III. TABLEAU
De la Religion Chrêtienne,

Que l'on conſidére dans ſes effets.

ON peut diſtinguer quatre eſpéces de ſociétés, dans leſquelles il nous eſt permis de reconnoître l'efficace de la Religion; la ſociété de la nature, celle de la politique, celle du vice, & celle de la Religion.

La ſociéte de la nature eſt innocente & légitime: mais elle n'eſt point à l'épreuve des paſſions. Les hommes demeurent unis, lors qu'il s'agit des choſes indifférentes: mais la cupidité les diviſe bientôt. Cette ſociété avoit beſoin d'être réparée. La ſociété de la corruption eſt eſſentiellement criminelle: il faloit détruire l'intérêt & les paſſions qui la forment. Celle de la politique eſt violée par les procès, les diſſentions & les guerres que les paſſions font naître: il étoit néceſſaire de la ſoûtenir, en établiſſant des principes de fidélité qui ne pûſſent être violés. La ſociété de la Religion devoit être la plus parfaite de toutes, comme ſoûtenant les autres.

tres. Elle devoit être à l'épreuve de tous les accidens & de toutes les révolutions, & aſſembler des perſonnes, que la diſtance des tems & des lieux, & l'éloignement des intérêts auroit éternellement diviſées.

La Religion Chrêtienne rétablit la ſociété de la nature: car en uniſſant les hommes ſi étroitement par la charité, elle confirme cet amour naturel que nous appellons humanité. Elle détruit la ſociété de l'intéreſt & celle de l'ambition, parce qu'elle anéantit toutes ces paſſions, qui étoient de faux principes d'union & d'intelligence. Elle confirme la ſociété civile, nous ordonnant d'obéïr à nos ſupérieurs, & nous enſeignant de rendre à Céſar ce qui eſt à Céſar, & à Dieu ce qui eſt à Dieu. Enfin elle établit une ſociété qui ramene l'égalité naturelle: & au-lieu que juſqu'à Jeſus Chriſt on n'avoit vû dans le monde qu'une ſociété de perſonnes extérieurement unies par le lien des loix civiles du gouvernement & des degrés de proximité, mais intérieurement diviſées par leurs paſſions; Jeſus Chriſt nous fait voir une ſociété de perſonnes extérieurement diviſées par la diſtance des tems & des lieux, & par l'éloignement des conditions, mais intérieurement unies par les liens d'une même foi, d'une même eſpérance & d'une même charité.

Ce ne ſont point là des idées & des ſpéculations. Outre que la Religion Chrêtienne

ſe rapporte viſiblement toute entiere à ce deſſein de former un peuple ſaint, pur & conſacré à Dieu ; outre que les Apôtres nous marquent que c'eſt là le but de leurs prédications, s'adreſſant dans leurs Epîtres à ceux qui ſont appellés à être ſaints, à l'Iſraël ſelon l'eſprit, & déclarant ſur le ſujet des apoſtats, qu'ils ſortent du milieu d'eux, parce qu'ils n'étoient point d'entre eux ; outre que Jeſus Chriſt fait en toutes occaſions la même diſtinction, refuſant de reconnoître pour ſes Diſciples, ceux qui ſont poſſédés par le monde, & caractériſant ainſi ceux qu'il reconnoit pour ſiens, *Mes brebis oyent ma voix. Ils ne ſont point du monde, & c'eſt pourquoi le monde les a en haine*; outre tout cela, dis-je, nous avons la conſolation de pouvoir montrer une ſociété d'hommes ſaints, qui ne plie point ſous les puiſſances, qui a reſiſté aux efforts de la perſécution, & renoncé aux appas du monde, pour s'attacher à la croix de Jeſus Chriſt ; victorieuſe des tentations, ſurmontant les vices, trompant les efforts des tyrans, compoſée d'hommes mortels, ſans pouvoir être anéantie par la mort ; ſoûmiſe aux loix de la nature, & animée de mouvemens ſurnaturels ; converſant dans le monde, & mépriſant le monde ; répandüe en divers ſiécles, & gardant une parfaite unité de ſentimens ; toûjours attaquée par les paſſions, & toûjours au deſſus de leurs efforts ; croiſſant

croiſſant par ſes défaites, & ſe rétabliſſant par ſes propres ruïnes. Il faudroit n'avoir jamais lû l'hiſtoire de l'Egliſe, pour ignôrer toutes ces vérités ; ou s'aveugler ſoi-même, pour méconnoître l'efficace de la Religion dans ces admirables effets.

C'eſt proprement dans cette ſociété de ſaints, ou dans l'Egliſe, qu'il faut chercher les fruits de la Religion. C'eſt là que s'accompliſſent ces anciens oracles, qui nous promettoient de nous faire voir la brebis paiſſante avec l'ourſe, & le léopard avec l'agneau, &c. Mais comme l'Arche de Dieu ne pouvoit ſe trouver au milieu même de ſes ennemis, ſans y opérer des merveilles, qui ſe faiſoient ſentir même des infidéles : auſſi l'Egliſe ne ſauroit être dans le monde, ſans y produire des effets remarquables, que les incrédules mêmes ne pourront entiérement conteſter.

Qu'ils nous apprenent en-effet, pourquoi les oracles du Paganiſme ſe ſont tûs à point nommé, lors que les Apôtres ont annoncé les myſteres du Chriſtianiſme ; & comment le ſon de ces hommes étant allé juſqu'au bout de l'Univers, a impoſé un éternel ſilence à des oracles qui avoient ſi long-tems parlé, & a mis les Auteurs Payens, comme Plutarque & quelques autres, dans la néceſſité de rechercher la cauſe de ce ſilence ſi inopiné & ſi ſurprenant. Car d'objecter, comme fait Julien, que les oracles ſe ſont tûs auſſi

auſſi parmi les Juifs & parmi les Chrêtiens; c'eſt ce qui ne fait rien pour leur défenſe. *Nos Prophétes avoient annoncé que le don de la prophétie ſeroit aboli*: mais où eſt-ce que les oracles Payens avoient prédit leur propre ſilence? L'accompliſſement de nos prophéties étant une preuve toûjours ſubſiſtante de la vérité de nôtre Religion, nous tient lieu d'oracles perpétuels: mais où eſt l'accompliſſement des prophéties qui confirment la Religion Payenne?

On ne peut nier encore, que cette abondance de révélation, qui a donné à tant de peuples ſuperſtitieux & idolâtres la connoiſſance du vrai Dieu, ne ſoit un effet bien admirable de nôtre Religion, qui remplit le monde de ſageſſe par la folie de la prédication, donne aux ſerviteurs & aux ſervantes, des idées plus nobles & plus ſaines de la Divinité, que n'ont eu les Philoſophes les plus éclairés, & cela lors qu'elle leur propoſe une doctrine qui paroit à la chair un objet de ſcandale & d'horreur.

On ne ſauroit conteſter à la Religion Chrêtienne, l'avantage d'avoir aboli les ſacrifices où l'on offroit le ſang des hommes. On ne doutera point que cette cruelle ſuperſtition ne ſe fût bien répandüe, ſi l'on conſidére que l'Ecriture Sainte reproche aux Juifs d'avoir ſacrifié leurs enfans à Moloc; & que Jules Céſar nous apprend, que c'étoit une ancienne coûtume des Gaulois, d'immoler à leurs Dieux des victimes humaines.

J'avoüe que les Romains avoient déja renoncé à ces barbares ſuperſtitions: mais je ne ſai s'ils n'en avoient point conſervé quelques reſtes dans ces ſpectacles qu'ils donnoient au Public, lors qu'ils ſe divertiſſoient à voir couler le ſang de leurs Gladiateurs, qui s'entretuoient pour les divertir: ſacrifice d'autant plus impie, qu'il étoit offert au plaiſir des hommes, & non pas à ce qu'on regardoit comme des Dieux. Qui eſt-ce qui a aboli ces divertiſſemens ſanglans, ſi ce n'eſt la Religion Chrêtienne?

On eſt juſtement ſurpris, lors que l'on conſidére avec quelle licence ce vice abominable qu'on punit par le feu, avoit regné dans le monde. On a de l'horreur, lors que l'on voit que l'amour des deux ſexes ſembloit être également commun; que les anciens Auteurs parlent ſans ſcrupule de cette eſpéce de débauche, dont les nôtres n'oſent ſouiller le papier. Socrate nous eſt répréſenté par quelques-uns, amoureux d'Alcibiade; & Trajan, dont le Panégyrique a mérité qu'on y travaillât pendant trente ans, s'eſt flêtri par cette monſtrueuſe luxure. Ce qui fait aſſez voir la juſtice du reproche de Saint Paul, qui dit que d'autant que les Payens n'avoient tenu conte de glorifier Dieu comme il appartenoit, Dieu les

les avoit auſſi livrés à leurs convoitiſes infames. C'eſt beaucoup que la Religion Chrêtienne ait aboli en partie, & tellement flétri cette eſpéce de débauche, qu'on regarde ceux qui s'en trouvent capables, comme des monſtres exécrables.

L'humilité & la charité, ces deux vertus ſi néceſſaires & ſi eſſentielles, étoient ſi profondément ignorées, que les noms mêmes n'en étoient pas connus dans le monde Payen. A qui devons-nous la connoiſſance & l'eſtime de ces deux vertus ſi excellentes, ſi ce n'eſt à la Religion que nous profeſſons? Enfin, c'eſt elle qui a rendu à la créature le nom de créature, & à Dieu le nom de Dieu; qui a ôté au vice le nom de la vertu, & à la vertu le nom du vice; qui a rétabli la raiſon dans ſes droits, éclairé la conſcience, mortifié les paſſions déréglées, & confondu la cupidité. Reconnoiſſez la divinité du Chriſtianiſme à ces effets divins.

IV TABLEAU
De la Religion Chrêtienne,
Ou la pureté de ſa fin.

SI les effets de la Religion Chrêtienne répondent à ſes caracteres, on peut dire que ſa fin répond parfaitement bien à ſes effets, étant viſible qu'il n'y en eut jamais de ſi déſ-

ſi déſintéreſſée, de ſi pure, de ſi extraordinaire & de ſi parfaite.

On ne peut s'empêcher de voir que la Religion Chrêtienne ſe propoſe de mortifier les paſſions, & de rétablir les principes de droiture que la corruption avoit comme étouffés.

Ce n'eſt point là le deſſein du Démon, que l'on conçoit comme un eſprit ennemi des hommes; ni celui de la chair & du ſang, qui ne tendent qu'à ſe ſatisfaire; ni celui de la nature, qui ſe laiſſe gagner facilement, intéreſſée par les plaiſirs que le vice lui fait eſpérer; ni celui de la politique, qui va à réprimer les crimes extérieurs ſeulement autant qu'ils violent l'ordre de la ſociété, & qui regarde avec beaucoup d'indifférence, les crimes de l'eſprit qui ne ſe produiſent point au dehors. Ce n'eſt point le but de la raiſon, qui ſe laiſſe corrompre par la cupidité; ni même celui de l'orgueil, qui eſt beaucoup plus mortifié que toutes les autres paſſions par cette doctrine inconnüe à la chair, & inſupportable à la nature. Qui eſt-ce qui prend un ſi puiſſant intérêt à ôter à l'orgueil ſes illuſions, ſa gloire, ſes perfections chimériques, ſes préférences, ſon hypocriſie, ſes affectations, l'anéantiſſant par la veüe de Dieu; à l'amour propre ſon injuſtice; à la chair ſes plaiſirs illicites; & à toutes les paſſions leur déréglement? Quel eſt ce deſſein? Dans quels cœurs cette penſée

ſée de ſanctifier le genre humain monta-t-elle jamais ?

Nous ne nous trompons point, en donnant cette fin à la Religion Chrêtienne. Il eſt certain qu'elle n'enferme ni exhortation, ni précepte, ni promeſſe, ni menace, ni hiſtoire, ni prophétie, qui ne tende à ce but. L'Ecriture n'eſt point un livre rempli de ſpéculations ou de recherches curieuſes. On apportoit les livres de cette nature aux Apôtres pour les brûler. Ceux-ci ne répondent autre choſe à ceux qui leur diſent, *Hommes freres, que ferons nous ?* ſi ce n'eſt, *Amandez-vous.* Ils déclarent que le but de l'Evangile eſt d'affranchir les hommes de leurs péchés. Leur exemple nous montre la même choſe. Car quelle autre veüe peuvent avoir des gens qui renoncent à tout, & qui ſouffrent tout, pour perſuader aux hommes qu'ils doivent renoncer au ſiécle préſent ? Au-reſte, s'ils parlent, ou s'ils écrivent, ils ne ſe diſſipent point par des conteſtations & des diſputes, qui ſont le fruit ordinaire de la vanité des hommes : ils vont au but, ils s'attachent à l'eſſentiel. Tout eſt practique, tout ſe rapporte aux mœurs dans leurs diſcours & dans leurs écrits. Mépriſant les paroles attrayantes de la ſageſſe humaine, ils cherchent ſeulement l'édification. *Je vous écris ces choſes*, diſent-ils, *afin que vous ne péchiez point.*

Et que leur importe-t-il, s'ils ſont tels que

que l'incrédulité ſe l'imagine, que nous péchions, ou que nous ne péchions point ? Quel tort cela pouvoit-il faire au fils d'un charpentier, que les Phariſiens fuſſent des hypocrites, qu'ils deshonoraſſent la Divinité par leurs Traditions, qu'il y euſt des tables de changeurs dans le parvis du temple ? Que lui importoit-il, que les pécheurs ſe repentiſſent, ou ne ſe repentiſſent pas ? que les hommes fuſſent miſéricordieux, ou qu'ils ſe contentaſſent d'offrir des ſacrifices ? que la meurtriére des Prophétes connût ou ne connût point ce qui étoit de ſon devoir ? Et quel principe pouvoit lui arracher ces larmes qu'il donne à la déſolation prochaine de Jéruſalem ? preuves ſenſibles & efficaces que ſon ſalut lui tenoit au cœur. Qu'auroit-il importé à quelques pauvres abuſés, que les Gentils connuſſent ou ne connuſſent point le vrai Dieu ? à de faux témoins, que les hommes ne fuſſent ni fourbes, ni menteurs ? à des gens haïs & déteſtés, que les hommes s'aimaſſent les uns les autres ? à des victimes de la haine publique, que leurs ennemis ſe réconciliaſſent avec Dieu ? à des affligés, que les autres ſentiſſent une divine conſolation, & une paix de Dieu qui ſurmonte tout entendement ? Qui croira que ces hommes ayent voulu être méchans, pour nous rendre gens de bien ? tromper tout le genre humain, pour faire de la fidelité une loi ſacrée & inviolable ? devenir les

ennemis de leur Nation, pour nous rendre charitables envers tout le monde ? & que par la plus ſignalée de toutes les impoſtures, & le plus grand de tous les crimes, on ſe propoſât d'établir une Religion qui va à ſanctifier le genre humain ?

Ce ſeroit une choſe bien étrange, que des gens auſſi méchans & auſſi fourbes que l'incrédulité doit s'imaginer les Apôtres, púſſent avoir ſeulement la penſée de ſanctifier les autres. Ce ſeroit une choſe bien plus étonnante, que cette penſée s'affermît dans leur eſprit, & qu'elle devinſt un deſſein formé de tout hazarder & de tout perdre pour en venir à-bout. Ce ſeroit un prodige, que ce deſſein fuſt ſuivi de l'exécution : mais ce ſeroit le dernier des prodiges, qu'il y euſt une ſuite de perſonnes qui euſſent perſévéré dans cet état & dans cette diſpoſition contre leur intérêt, & malgré toutes les rigueurs de la perſécution. Jamais ſans doute impoſture n'eut une telle fin, ni un tel ſuccès. Car juſqu'ici l'amour propre s'eſt ſervi de l'impoſture & du menſonge, pour faire réüſſir ſes propres paſſions aux dépens de la juſtice & de la charité qui eſt deüe au prochain : mais l'on n'a point vû encore, & l'on ne verra jamais, que la charité ſe ſerve du menſonge & de l'impoſture, pour faire réüſſir les deſſeins favorables qu'elle a pour le prochain, aux dépens de tous ſes intérêts & de toutes ſes paſſions. Vouloir inſiſter là-

là-deſſus, c'eſt donner de la lumiére au ſoleil.

V. TABLEAU
De la Religion Chrêtienne,
Ou ſa proportion avec les beſoins de l'homme.

NOus ne ſaurions rentrer en nous-mêmes, que nous n'y trouvions de la baſſeſſe, de la miſére & de la corruption ; & nous ne pouvons conſidérer la Religion Chrêtienne, ſans connoître qu'elle eſt deſtinée à nous guérir à ces trois égards.

Pour ce qui regarde la corruption de l'homme, on peut dire que c'eſt la choſe du monde qui a été la plus connüe & la plus ignorée. On la reconnüe à ſes effets qui ont frappé les ſens. On a crû que les hommes étoient méchans, lors qu'on leur a vû commettre de grands crimes : mais on n'a pas ſçû qu'il y eût dans le cœur de tous les hommes une malice, qui les rend capables des plus grands déréglemens. On n'a pas fait une grande réfléxion ſur cẽ principe de déſordre commun à tous les hommes, qui nous accompagne depuis le berceau juſqu'au cercueil. Cela veut dire, qu'on s'eſt mis en peine de l'extérieur, ſans regarder au fond du cœur & de la conſcience.

La religion Chrêtienne nous donne les lumiéres qui nous étoient néceſſaires à cet

égard. Elle nous enſeigne & que nous ſommes corrompus, & que cette corruption vient de nous-mêmes. Elle nous en découvre l'étendüe, & nous confirme ce que l'Ecriture ancienne nous avoit appris; c'eſt que *toute chair a corrompu ſa voye.* Elle nous fait voir que cette corruption nous aſſujetit à la malédiction divine, & que *nous ſommes de nature enfans d'ire.* Elle nous apprend que la corruption s'eſt tellement rendüe la maîtreſſe de l'homme, qu'elle a pénétré toutes ſes facultés; de-ſorte que *l'imagination des penſées du cœur de l'homme n'eſt que mal en tout tems.* Elle nous fait voir l'impoſſibilité qu'il y a que l'homme ſe guériſſe par lui-même d'une maladie ſi profonde & ſi invétérée, nous le répréſentant comme un boiteux, un létargique, un mort à l'égard de la vie, de la ſainteté & de la juſtice: vérités que la raiſon & l'expérience ne rendent que trop certaines.

Comment la Religion Chrêtienne nous enſeigne-t-elle des choſes ſi généralement ignorées? Et ſur tout, comment nous fait-elle connoître ſi diſtinctement le véritable principe de nôtre corruption? Qui eſt-ce qui avoit enſeigné au fils de Marie, que l'amour propre eſt la ſource de tous nos déréglemens? Pourquoi rend-il l'homme ennemi de ſoi-même?

Ce n'eſt pourtant pas aſſez que la Religion Chrêtienne ſeule nous apprenne à connoître

noître l'homme, il eſt certain encore qu'elle ſeule nous fournit les remedes qui peuvent le guérir.

Nous ne voyons point d'autres cauſes qui puiſſent produire cet effet. Ce n'eſt point l'éducation, qui eſt tantôt bonne, & tantôt mauvaiſe; ni les loix civiles, qui ne s'attachent qu'à régler l'extérieur; ni la Loi en géneral, qui augmente la malice, au-lieu de la détruire, étant comme une digue qui fait enfler le torrent; ni la bienſéance humaine, qui change ſelon la diverſité des païs; ni le reſpect qu'on a pour ſoi-même, choſe trop métaphyſique, pour ne pas céder au ſentiment du plaiſir; ni la raiſon, que les paſſions corrompent ſi facilement; ni l'exemple des hommes, qui menent ordinairement une vie très déréglée; ni l'honneur du monde, qui n'a ſoin que des apparences; ni la Philoſophie, qui n'a point de motifs efficaces, ou qui les prend tous dans nôtre orgueil.

Aurons-nous recours aux vertus qui ſont en uſage dans le monde? Mais on nous fait voir, qu'elles ne ſont qu'un orgueil & un intérêt différemment tournés, lors qu'elles n'ont point d'autres motifs que ceux que le monde leur donne.

La fauſſeté des vertus humaines n'eſt plus une choſe conteſtée. On ſait que le déſintéreſſement n'eſt qu'un intérêt délicat; la libéralité qu'un trafic de nôtre orgueil, qui

préfére la gloire de donner à tout ce qu'il donne ; la modeſtie, qu'un art de cacher ſa vanité, la civilité, qu'une préférence affectée que nous faiſons des autres à nous-mêmes, pour cacher la préférence véritable que nous faiſons de nous-mêmes à tout le monde ; la pudeur, qu'une affectation de ne point parler des mêmes choſes auſquelles la luxure nous fait penſer avec plaiſir ; le déſir d'obliger les autres, qu'un ſecret déſir de s'obliger ſoi-même en ſe les acquérant ; comme l'impatience de s'acquiter n'eſt qu'une honte d'être trop long-tems redevable ; & toutes ces vertus en général ſont autant de gardes dont l'amour propre ſe ſert pour empêcher que les vices qui ſont au dedans ne paroiſſent au dehors. Qui pourra remedier aux déſordres de nôtre corruption, dont le poiſon ſe cache juſques dans les actions de vertus ? Qui guérira un mal, lors que les remedes ſont de nouvelles maladies ?

Conſultez l'expérience. Elle vous apprendra que ſi vous combattez efficacément un vice, vous en confirmerez un autre. Si vous voulez détruire l'avarice, il faudra l'attaquer par des raiſons qui flatent l'orgueil. Si vous voulez combattre l'orgueil, il faut l'attaquer par les motifs de l'avarice. Qu'on dépouille l'amour propre, qu'on lui ôte ſes biens & ſes attachemens, il tâchera de ſe dédommager par le mépris des biens de la fortune, ou par ſa modération à ſouffrir

ſouffrir ſes diſgraces. L'amour propre ſur le trône fait les tyrans ; & dans l'indigence il fait des Philoſophes qui mépriſent ce qu'ils ne peuvent obtenir. Il changera d'objet, ſans changer de diſpoſition. Son orgueil ſurvit à ſes funérailles, s'il m'eſt permis de parler ainſi ; & ne pouvant s'empêcher de périr, il fait bonne mine, & triomphe en périſſant. Qui eſt-ce qui donnera véritablement la mort à cette hydre qui renaît de ſa perte ?

Il n'y a point de cauſe qui produiſe cet effet, à-moins qu'elle ne ſoit plus certaine que les principes de l'éducation, plus infaillible que les regles de bienſéance, plus ſainte que les loix politiques, qui n'exigent que la pureté du dehors & le bien extérieur de la ſociété ; plus puiſſante que l'honneur mondain, qui ne regarde qu'à l'éclat & à la renommée ; plus efficace que tous les motifs du monde, qui ne peuvent détruire des paſſions qu'ils flatent ; plus forte qu'une vaine & ſtérile ſageſſe, qui prétend guérir l'homme en l'anéantiſſant, & qui n'a point de motifs, qu'elle ne tire de la plus grande de nos foibleſſes, qui eſt l'orgueil. La Religion Chrêtienne ſeule a tous ces avantages : & ſeule par conſéquent elle eſt proportionnée aux beſoins de l'homme.

C'eſt qu'elle purifie le fond de la conſcience, en nous faiſant voir qu'il ne ſert de rien de nettoyer le dehors de la coupe & du

plat. Elle corrige les principes, lors qu'elle anéantit un intérêt temporel par un intérêt infini; & le déſir d'une immortalité imaginaire, par l'eſpérance d'une éternité effective. Elle nous propoſe une régle invariable, un modéle de perfection qui ne peut changer, & un juge & un témoin de nos actions, qui nous voit dans les ténébres, ſous les nuages, ſous les prétextes, & à-travers les déguiſemens; qui nous oblige à nous connoître, à nous combattre & à nous mortifier nous-mêmes, ſoit qu'on nous voye, ſoit qu'on ne nous voye pas; ſoit que le monde l'approuve, ſoit qu'il ne l'approuve point; indépendemment de tous les objets & de toutes les circonſtances du dehors. Quel autre que Dieu peut nous avoir fourni un remede ſi efficace & ſi convenable à nos beſoins?

La miſére & la baſſeſſe ſont l'apanage de nôtre corruption. Celui qui ne peut ſe défendre contre celle-ci, ne ſauroit s'exempter des deux autres.

Il ne ſuffit pas de dire, que l'homme eſt miſérable; il faut encore avoüer qu'il eſt en quelque ſorte le centre de la miſére. Nous voyons que pendant que les autres animaux jouiſſent tranquilement des biens qui leur ſont tombés en partage, les hommes marqués en quelque ſorte de la main de la juſtice divine, comme ayant dégénéré de la pureté de leur origine, ſont également mal-

mal-ſatisfaits par ce qu'ils poſſédent & par ce qu'ils ne poſſédent pas; effrayés par l'idée de la mort, tourmentés par la conſidération de l'avenir, affligés de ne pouvoir fixer le tems qui les emporte, malheureux de tant connoître, ou de connoître ſi peu; mortifiés dans leurs paſſions, tourmentés par leurs remors, outragés par les autres, ou pourſuivis par les inquiétudes de leur cœur, ils ne goutent de paix, qu'autant qu'ils ſe trompent eux-mêmes, & qu'ils conçoivent de fauſſes idées de leur condition.

Ce déſir de nous tromper nous-mêmes, nous fait en vain regarder les conditions plus élevées que la nôtre, comme des remedes à nôtre miſére. L'expérience nous a bientôt déſabuſés. Elle nous apprend que les honneurs & les richeſſes ſont plus conſidérables par leur être imaginaire, que par leur être réel; & que l'eſpérance nous rendoit plus heureux que la poſſeſſion: ce qui marque mieux que toute autre choſe, le vuide de ces avantages.

Nous ne nous contentons point de nous tromper ſur le ſujet de nôtre condition; nous voulons encore tromper les autres, en leur donnant une idée exceſſive ou de nôtre mérite, ou de nôtre bonheur: & par une foibleſſe bien digne de pitié, nous nous ſervons en-ſuite de cette eſtime des autres que nous avons ſurpriſe, pour nous tromper

plus efficacément nous-mêmes, & pour groſſir la chimérique idée que l'amour propre nourrit avec tant de complaiſance. Qui eſt-ce qui nous éclairera dans ce cercle éternel d'illuſions & d'erreurs, qui ſont les faux principes d'une fauſſe ſatisfaction? Qui remediera à une ſi profonde miſére? Car de nous la faire connoître ſimplement, cela ne ſerviroit qu'à l'augmenter.

A ce grand caractere, je connois que la Religion Chrêtienne eſt véritable & divine. C'eſt la plus grande de toutes les merveilles, que de rendre l'homme heureux, en l'obligeant à ſe connoître, & à guérir ſa miſére, en gueriſſant ſon ignorance, lors que cette ignorance fait tout nôtre repos & toute nôtre ſatisfaction. Il ne faut pas s'en étonner. La Religion nous fait conſidérer les choſes ſous une forme ſous laquelle elles ne nous avoient jamais paru. Elle nous fait ſouffrir patiemment les maladies, nous en découvrant la fin & le principe. Elle nous conſole dans les diſgraces inopinées, parce qu'elle nous perſuade que rien n'arrive ſans la providence d'un Dieu qui fait tourner toutes choſes à nôtre avantage. Elle nous humilie dans la proſpérité, & nous ſoûtient dans les afflictions. Elle ôte à nôtre cœur ſes peines & ſes mortifications, en modérant l'excès de ſes mouvemens. Elle nous fortifie contre les frayeurs de la mort, en nous la faiſant regarder comme un paſſage à une

une meilleure vie. Elle conſole nôtre conſcience par ſes promeſſes. Elle nous accompagne en tout tems & en tous lieux; dans les dangers, pour nous raſſûrer; dans la ſolitude, pour nous défendre de l'ennui & de la triſteſſe, qui nous ſaiſiroient à la veüe de nous-mêmes, & de ce que nous devons devenir; & enfin au lit de la mort, où ſeule elle commence à nous tenir véritablement lieu de toutes choſes, parce que l'enchantement de l'amour propre eſt fini, & que la ſcene du monde a diſparu pour toûjours. Il faudroit certainement être bien aveugle, pour ne point voir d'où vient cette Religion qui nous fait connoître nôtre miſére, & qui remedie à nos maux tout-à-la-fois.

Elle ne nous éclaire pas moins ſur le ſujet de nôtre baſſeſſe, qui eſt le ſecond apanage de nôtre corruption. Y a-t-il rien d'égal à ce prodigieux abaiſſement de l'homme, qui dans ſa naturelle condition ne ſait ni ce qu'il eſt, ni ce qu'il doit être, occupé à des affaires indignes de lui, rempli de projets & de veües qui ne regardent preſque qu'un inſtant, ne pouvant ni ſoûtenir la veüe de ſoi-même, ni ſe paſſer des autres.

Cependant, ſi nous voulons avoüer ce qui en eſt, nous reconnoîtrons qu'il y a dans l'homme des ſentimens qui font entrevoir ſa grandeur au travers des envelopes de ſa baſſeſſe. Il s'occupe des moindres choſes: mais

il

il ne ſauroit ſe contenter des plus grandes. Il ne peut ſe paſſer des autres: mais il veut avoir l'eſtime de tous, aimant à ſe répandre par une eſpéce d'immenſité qui tient du principe dont il eſt venu. Il s'enſevelit dans les ſoins de cette vie: mais y trouvant tout diſproportionné à ce qu'il eſt, il tend vers l'éternité; & lors qu'il n'en connoit point de véritable, il s'en fait une imaginaire, & veut ſurvivre à ſoi-même, en s'immortaliſant dans le ſouvenir des hommes malgré la mort. Qui eſt-ce qui accordera ici l'homme avec l'homme? Pourquoi des ſentimens ſi élevés avec tant de baſſeſſe? Ou pourquoi un ſi profond abaiſſement accompagné d'une telle grandeur?

Ecoutez la Religion Chrêtienne. Vous n'en ſaurez pas plûtôt les premiers élémens, que vous verrez clair dans tous ces énigmes. Elle vous fera voir, que l'homme eſt compoſé de deux parties, qui ſont le corps & l'ame, dont les qualités & le partage ſont fort différens. Par le corps il fait partie du monde materiel; c'eſt là le principe de ſa baſſeſſe. Par ſon eſprit il porte l'image de Dieu; c'eſt le fondement de ſa grandeur.

Lors que l'eſprit ſe ſoûmet à la matiére, ce ſont ſeulement les foibleſſes & les baſſeſſes de la matiére qui paroiſſent; c'eſt un homme animal que nous trouvons en lui. Lors que le corps ſera entiérement ſoûmis à l'eſprit, il n'y aura que la grandeur & la gloire

gloire de l'eſprit qui éclateront, & nous trouverons en lui un homme ſpirituel. Tout ce donc qu'on dit de la grandeur de l'homme devient un paradoxe incroyable, appliqué à l'homme charnel: tout ce qu'on peut dire de ſa baſſeſſe, ſera faux, appliqué à l'homme glorieux & purement ſpirituel.

Mais dans l'état où nous nous trouvons, qui eſt mitoyen, comme l'eſprit & la matiere ſont dans une lutte continuelle, c'eſt tantôt la grandeur, & tantôt la baſſeſſe de l'homme qui paroit, ſelon que c'eſt la matiére ou l'eſprit qui l'emporte: & il eſt ſi vrai que c'eſt là la régle de la grandeur & de la baſſeſſe de l'homme, que tout eſt grand & glorieux en celui qui aſſujetit ſa chair à ſon eſprit; au-lieu que tout vous paroîtra bas & abjet en celui qui ſoûmet ſon eſprit à ſa chair.

Que trouvera-t-on de grand en ce dernier? Quelle eſt l'excellence de ſes qualités corporelles, par leſquelles ſeules il ſe fait eſtimer? L'antiquité de ſa race l'approche du néant, ou du limon qui fait ſa premiére origine. Il ſe trahit lui-même, lors qu'il eſtime la ſource de ce qu'il a de matériel, & qu'il ne conte pour rien l'origine de ſon eſprit. Les biens de la fortune lui enflent le cœur. Il s'eſtime donc plus par ce qu'il a, que par ce qu'il eſt. C'eſt un Conquérant; il eſt, ſi vous voulez, le maître du monde: mais il ne l'eſt que pour un inſtant. Il a une rai-

raiſon qui l'éléve au deſſus des autres animaux: mais cette raiſon même devient l'éclave des ſens. Les paſſions le précipitent, au-lieu de l'élever. L'ambition eſt une foibleſſe qui l'empêche de commander à ſes déſirs; l'orgueil une foibleſſe, qui fait qu'il ne peut ſe paſſer d'une eſtime dérobée; l'avarice une baſſe crainte de l'avenir, ou une veüe bornée d'un amour propre qui s'oublie, pour ne penſer qu'à ce qu'il y a de moins conſidérable dans ſa condition; le point d'honneur, qu'une foibleſſe qui ſe conſacre elle-même; le courage qui brave la mort, qu'un monſtrueux oubli de ſoi-même; & toutes les paſſions, que des écarts de nôtre fin, & comme des renverſemens de nôtre ame, comme cela ſe prouve par tout ce que nous avons dit ailleurs de la deſtination de l'homme.

Au-reſte, ces vérités, pour être morales, n'en ſont pas moins certaines; & elles ont l'avantage d'être ſoûtenües par l'expérience, & par l'aveu même des incrédules, qui ſont ravis de faire remarquer tous ces caracteres de nôtre baſſeſſe, pour ſouſtraire l'homme à la gloire de ſa deſtination.

Mais qu'ils conſidérent la véritable grandeur de l'homme en celui qui ſoûmet les affections de la chair à l'eſprit; & ils auront honte d'avoir ſi mal conçû les choſes. Ils trouveront en lui une créature qui a un commencement, mais qui ſe vante d'être venüe de

de Dieu; un atome qui s'éléve au deſſus de toutes les créatures, & remonte juſqu'à ſon principe, pour lui faire hommage du peu qu'il eſt; un ver qui a l'honneur de ſe rapporter lui-même à la gloire de Dieu, à laquelle toutes les autres choſes ſont adreſſées ſans le ſavoir. C'eſt un mortel, il eſt vrai: mais qui place toutes ſes eſpérances au delà de la mort. C'eſt un être fini: mais qui n'a aucunes bornes dans ſes veües & dans ſes déſirs. Il ne faut que quatre pieds de terre pour couvrir ſon corps: il faut un tout immenſe pour ſatisfaire ſon ame. Il poſſéde toutes choſes, puis qu'il ſe dit le fils de celui qui les a creées. Il n'eſt point de ces hommes qui s'enorgueilliſſent en s'agrandiſſant, ou qui ne ſauroient s'humilier ſans s'abatre. Il eſt grand ſans orgueil, parce qu'il connoit ſa baſſeſſe naturelle; & humble ſans baſſeſſe, parce qu'il connoit ſa véritable grandeur. Il a des alliances avec ſon Dieu, que la ruïne du corps ne peut rompre. S'il ne gagne les Etats, & n'embraſe les cités, il il s'éléve juſqu'à ſurmonter des paſſions qui ont produit tous ces effets. Il ſacrifie à Dieu des paſſions auſquelles on a de tout tems ſacrifié toutes choſes. Les couronnes ſont ſans prix à ſes yeux: les dignités perdent leur éclat devant lui. Il deſcend du trône, & s'égale aux bergers: & quoi que ſimple berger, il croit pouvoir s'égaler aux Monarques. Il regarde comme un ſonge

tout

tout ce que le monde admire. Que le ſiécle l'éléve par des honneurs redoublés, il ne s'en eſtimera pas plus grand. Que le monde l'afflige en toutes maniéres, il ne ſe croira point plus petit. Il s'éléve au deſſus de tout ce qu'il voit, pour pouvoir deſcendre plus bas en la préſence de la Divinité qu'il ne voit point. Poſſeſſeur de l'éternité, quoi qu'il ſoit dans le tems; enfant de Dieu, quoi qu'il vive parmi les hommes, il ſe trouve élevé au deſſus de toutes choſes: mais il eſt grand ſur tout par ſon humilité. Or c'eſt la Religion Chrêtienne, qui non ſeulement nous fait connoître cette grandeur de l'homme; mais c'eſt elle ſeulement qui la produit, en ſoûmettant la plus baſſe partie de nous-mêmes à la plus noble. Il faut donc reconnoître, qu'en renonçant à la Religion, vous perdez tout ce qui vous éléve, & que la meſure de l'incrédulité eſt celle de vôtre abaiſſement.

C'eſt donc la Religion Chrêtienne ſeule qui nous fournit la connoiſſance du mal & celle du remede; qui produit une véritable vertu, & ôte le maſque à tous les vices; qui nous découvre nôtre miſére, & nous en affranchit; qui fait ceſſer nôtre baſſeſſe, en nous la faiſant connoître; & qui produit nôtre grandeur, en nous humiliant; qui ſe proportionne à tous les états de la vie, & ne laiſſe point de vuide dans le cœur; qui nous ſanctifie enfin, nous éléve & nous ſatisfait. Que

Que les hommes & les Anges s'aſſemblent pour en inventer une plus utile, & qui réponde mieux à nos beſoins; ils n'en viendront jamais à-bout.

VI. TABLEAU
De la Religion Chrêtienne,
Ou ſes rapports avec la gloire de Dieu.

IL en eſt de la Divinité, comme du ſoleil, qui eſt lumineux en lui-même, qui répand ſa gloire au dehors par ſes rayons, & qui imprime dans la nuée ou dans l'eau une image affoiblie & dépouillée de ſon plus grand éclat, mais pure, agréable & majeſtueuſe.

La Divinité a une gloire eſſentielle qui conſiſte dans l'éminence de ſes vertus & de ſes perfections infinies, à laquelle il eſt impoſſible de rien ajoûter, & dont il eſt même impoſſible de ſoûtenir l'éclat. Cette gloire ſort au dehors par ſes ouvrages, qui tiennent de leur divin principe; & elle forme du concours des rayons qui la portent juſqu'à nous, & qui ſe réüniſſent dans le cœur de l'homme, une image de ce beau ſoleil, qui, quoi qu'affoiblie & dénuée d'un éclat trop éblouiſſant, ne laiſſe pas d'être pure, fidelle & magnifique. Cette image eſt ce que nous appellons la Religion Chrêtienne, & que l'on peut prouver par le ſeul

avantage qu'elle a de se rapporter à la gloire de Dieu, & d'être comme une fidelle expression de ses vertus & de nos devoirs.

Il n'y a que celle-ci en-effet qui désabuse les hommes, en détruisant les fausses idées qu'ils avoient de la Divinité. Elle seule fait connoître la nature du vrai Dieu. Elle ôte à la Divinité sa nuée, ses voiles matériels, & sa pompe corporelle; plus propres à la déguiser, qu'à la faire connoître. Elle nous fait voir Dieu, en nous montrant qu'il est invisible; & elle le dérobe aux sens, pour le faire paroître à l'esprit.

Il n'y a que la Religion Chrêtienne, qui nous fasse connoître ce conseil de Dieu si miséricordieux & si nécessaire à nôtre consolation; c'est *qu'il a envoyé son Fils au monde, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle:* comme il n'y a qu'elle aussi qui glorifie ses vertus, & qui en découvre distinctement la perfection & l'infinité.

C'est elle qui nous apprend, que Dieu gouverne tout par sa providence; qu'il fait servir le mal même à nôtre bien; qu'il pourvoit à nos besoins par sa bonté; que sa fidélité & sa justice ne lui permettent point de supporter nos déréglemens, & que néanmoins sa miséricorde & ses compassions n'ont point de bornes.

Elle ne nous enseigne pas seulement, que l'homme doit servir Dieu; elle nous fait voir

voir que c'est là sa fin. Elle nous apprend à lui demander l'avancement de sa gloire avant toutes choses, & à commencer nos priéres par lui dire, *Ton nom soit sanctifié, ton regne vienne, ta volonté soit faite.* Elle veut que nous le glorifiions non des lévres seulement, ou par de simples hymnes, mais par nos paroles, par nos pensées & par nos actions. Elle nous apprend à ne soustraire aucune créature à sa providence, aucun péché à sa justice, aucun pécheur à sa miséricorde, aucun mouvement de piété à la gloire de sa grace, aucune action à son jugement.

Elle nous fait voir des miracles qui glorifient sa puissance infinie, des événemens qui font éclater les merveilles de sa providence, des bienfaits qui font paroître sa bonté & sa miséricorde; & ce qui avoit été inconnu aux hommes, elle donne à toutes les vertus divines leur juste étendüe, c'est-à-dire, une étendüe sans bornes. De quelle autre source nous viennent les idées de l'éternité de Dieu, de son immensité, de sa toute-puissance, de sa connoissance infinie, de son immutabilité, &c?

Il n'y a que la Religion Chrêtienne, qui sache élever Dieu & l'homme en même tems. Elle enferme tous ces liens admirables qui unissent l'homme avec Dieu, & Dieu avec l'homme. Aucune autre ne nous engage de soûmettre à Dieu nôtre volon-

té, pour acquieſcer ſans murmure à tous les ordres de ſa providence; ni à lui donner nos déſirs & nos affections, en le reconnoiſſant pour le ſouverain bien. Les hommes avoient voulu honorer leurs Dieux par des ſacrifices de bêtes: mais en vit-on jamais qui fuſſent appris à glorifier Dieu par le ſacrifice d'eux-mêmes? Quelle autre Religion pouvoit fournir les motifs d'un ſi douloureux ſacrifice?

Certainement il faut s'aveugler volontairement ſoi-même, pour ne point voir que la Religion Chrêtienne n'eſt en-effet qu'un commerce très-pur & très-ſpirituel entre les vertus de Dieu qui ſe font ſentir à l'homme, & les ſentimens du cœur de l'homme qui glorifient les vertus de Dieu. Ni la chair, ni le ſang, ni le monde, ni la nature, ni l'éducation ne ſont pas des cauſes aſſez élevées, pour avoir produit un effet ſi grand & ſi ſublime; & ce ne peut être ici que la production de celui qui a parfaitement connu les accords de toutes choſes, & qui a ſçû que nôtre cœur étoit fait pour la gloire de Dieu, & que la gloire de Dieu devoit ſe peindre dans nôtre cœur par la Religion.

VII. TA-

VII. TABLEAU
De la Religion Chrêtienne,
Que l'on conſidere dans ſa Morale.

POur peu que nous ſoyons inſtruits de ce qui ſe paſſe au dedans de nous, nous trouverons non ſeulement qu'il y a un commerce d'erreur & d'illuſion entre les deux principales facultés de nôtre ame, qui fait que le cœur trompe l'eſprit, & que l'eſprit trompe le cœur; mais encore nous ſentons qu'on ne peut preſque entreprendre de guérir ou de ſatisfaire l'un, ſans augmenter les déſordres de l'autre.

Si vous guériſſez l'ignorance de l'eſprit par l'acquiſition des connoiſſances qui vous manquoient, vous enflez le cœur, qui s'enorgueillit de les poſſéder. Si vous ſatisfaites le cœur par l'aſſouviſſement des paſſions qui l'agitent, vous flatez les plus dangereux principes des erreurs & des faux préjugés qui obſcurciſſent l'eſprit: & c'eſt une vérité trop connüe par l'expérience, que la ſcience qui éclaire l'eſprit, corrompt le cœur; & que la débauche qui ſatisfait le cœur, corrompt l'eſprit.

C'eſt ce qui a fait le mauvais ſuccès de tous ceux qui ont entrepris de régler & de ſatisfaire l'homme. Les uns ont choqué les droits de la raiſon, pour avoir eu de la compliaſance pour les paſſions: comme les Epi-

curiens, qui font ceſſer l'homme d'être raiſonnable, pour le rendre plus heureux, en l'engageant dans la volupté. Les autres ont fait naître un orgueil prodigieux dans la volonté, pour attribuer trop à la raiſon : comme les Stoïciens, qui ſe ſont méconnus eux-mêmes à-force de lumiére & de connoiſſance, & qui ont voulu élever l'homme au deſſus de l'homme, en l'enyvrant de l'opinion de ſa propre ſageſſe.

Mais Dieu, qui connoit mieux que les hommes, les remedes qui nous ſont propres, nous a donné une Religion qui ſatisfait le cœur ſans corrompre l'eſprit, & qui étend les lumiéres de l'eſprit ſans corrompre le cœur. Comment cela ? C'eſt qu'elle ſatisfait le cœur, & le mortifie ; comme elle éclaire l'eſprit, & le confond. L'entendement, qui connoit des vérités grandes & ſublimes, n'a aucun ſujet de s'élever ; puis qu'il ne les connoit que par la révélation, & qu'il demeure convaincu qu'elles ſont au deſſus de ſa portée. Le cœur, qui trouve dans la Religion des objets qui le rempliſſent, & qui répondent à l'infinité de ſes deſirs, n'en eſt ni enflé, ni corrompu ; puis que ces biens ſpirituels lui coutent la perte de ſes plus doux attachemens & de ſes plus cheres habitudes. Le ſeul moyen qu'il y avoit d'éclairer la raiſon, & de l'humilier tout-à-la-fois, étoit de mêler des ténébres à la lumiére de la révélation : & la ſeule voye

voye qu'on pouvoit trouver de ſatisfaire le cœur, & de l'empêcher de s'enfler tout-enſemble, étoit de mêler des devoirs triſtes & mortifians aux promeſſes magnifiques de l'Evangile. Ainſi la ſévérité de la Morale Chrêtienne & l'obſcurité myſtérieuſe de la Doctrine ſont deux moyens en la main de Dieu, pour éclairer l'eſprit ſans enfler le cœur, & pour remplir le cœur ſans flater les paſſions qui corrompent l'eſprit. Ce qui montre d'abord non ſeulement que la Religion Chrêtienne a un caractere divin, puis qu'elle ſeule enferme la véritable maniére de corriger & de régler l'homme ; mais encore, que ce qui choque le plus les incrédules dans le Chriſtianiſme, ſavoir la ſévérité de la Morale & la difficulté des myſteres, eſt préciſément ce qui eſt le plus dans le conſeil de Dieu, & le plus propre à la ſanctification de l'homme, qui eſt la grande fin de la Religion Chrêtienne.

Voilà en-effet les deux parties eſſentielles & importantes de la Religion ; la Morale & le Myſtere : l'un qui regarde la foi, & l'autre qui eſt la régle de ce que Dieu veut que nous faſſions pour parvenir à la vie. Il n'eſt point néceſſaire de marquer ici quels ſont les dogmes ou les préceptes qui ſont contenus dans la révélation. La ſageſſe divine n'a point permis qu'on en pût prétexter l'ignorance : & d'ailleurs, comme c'eſt de la vérité de la Religion en général qu'il

s'agit à-preſent, c'eſt de la Morale Chrêtienne en général, & de la doctrine de la foi en gros, que nous devons traiter ici.

La Morale de Jeſus Chriſt a un grand nombre de caracteres remarquables, ſur leſquels on ne peut réfléchir, ſans reconnoître ſa divinité.

Car I. c'eſt le paradoxe des ſens, du cœur, de l'eſprit & de la nature. On n'avoit jamais ſçû qu'il falût porter ſa croix, eſtimer bienheureux les pauvres en eſprit, ceux qui menent deuil, & ceux qui ſont perſécutés pour la juſtice; qu'on dût aimer ſes ennemis, & prier pour ceux qui courent ſur nous & qui nous perſécutent; qu'il falût non ſeulement ſe conſoler au milieu des maux & des traverſes, mais ſe réjoüir d'être affligé, & regarder la meſure de ſes ſouffrances, comme la meſure de ſa gloire & de ſon bonheur. Les hommes n'avoient jamais eu de telles penſées. Les paradoxes des Stoïciens cédent beaucoup à ceux-ci; & nous trouvons avec ſurpriſe, que des peſcheurs ſimples & groſſiers dans leur langage, débitent des maximes auſſi élevées au deſſus de la portée ordinaire de l'eſprit, qu'elles ſe trouvent contraires aux penchans du cœur.

II. En-effet, il faut remarquer que la Morale Chrêtienne eſt triſte & mortifiante. Elle contraint toutes nos paſſions. L'amour propre

propre s'en plaint. La volupté ne la peut ſouffrir. L'orgueil y trouve ſon tombeau. Ceux qui l'approuvent davantage, ne peuvent s'empêcher de la haïr en ſecret, lors qu'ils ont le cœur rempli de quelque paſſion. On a vû dans tous les ſiécles, des Chrêtiens qui tâchoient d'en changer le ſens par des explications plus conformes à leurs penchans, qu'à la vérité; l'anéantiſſant indirectement, parce qu'ils n'oſoient le faire d'une façon plus ouverte. Et qu'on ne s'imagine pas, qu'on ait fait recevoir cette Morale en la déguiſant. Jeſus Chriſt, qui parmi tant de caracteres admirables de ſa vocation, en a un fort remarquable, qui eſt de ne flater jamais les penchans des hommes, déclare que pour être du nombre de ſes vrais Diſciples, il faut s'arracher les yeux, & ſe couper les mains, ſe haïr ſoi-même, renoncer à ſoi-même, haïr ſon ame, &c. expreſſions qui s'expliquent les unes les autres, & qui nous marquent que les efforts & les douleurs de ceux qui pratiquent ſa Morale, ſont comme de perſonnes qui ſe coupent les bras, qui s'arrachent les yeux, ou qui ſe ſéparent en quelque ſorte d'elles-mêmes. Ce ne ſont point ici les adreſſes & les ménagemens des Docteurs du monde. Il paroît bien que Jeſus Chriſt eſt le Docteur venu de Dieu.

III. Conſidérez, pour le mieux comprendre, que tous ſes principes roullent ſur

le fondement de l'humilité. Il faut que nous ſoyons débonnaires, ſimples de cœur, pauvres en eſprit, travaillés & chargés, petits à nos yeux, des agneaux, des petits enfans en malice, les ſerviteurs des autres, pour prétendre à la qualité de ſes Diſciples. Jeſus Chriſt unit deux qualités qui n'avoient jamais été d'accord, en joignant l'humilité du cœur & les lumiéres de l'eſprit, & nous ordonnant d'être prudens comme des ſerpens, & ſimples comme des colombes. On voit bien que cette union étoit néceſſaire pour ſanctifier véritablement les hommes: mais c'eſt là un ſecret que les hommes n'avoient jamais trouvé. On en a vû qui ont renoncé à leur intérêt, qui ſe ſont fait ou brûler ou couper les bras & les mains, & qui ont affronté la mort, ſoûtenus par un prodigieux orgueil, qui leur faiſoit préférer la gloire à toutes choſes: mais l'on n'a jamais vû, que l'amour propre ait permis aux hommes ce ſacrifice, à-moins qu'il n'ait pû ſe dédommager du côté de la gloire. Il n'y a que la Morale Chrétienne qui nous faſſe voir ce miracle.

IV. On s'étonnera moins après cela, qu'elle coupe la racine à tous les vices. Il n'y en a point qui ne viennent de l'orgueil, ou de la volupté. La Morale de Jeſus Chriſt, qui détruit l'une par les auſterités de la repentance, & l'autre par les idées de la grandeur de Dieu oppoſée à nôtre baſſeſſe, enferme donc tout ce qui eſt néceſſaire pour détruire les vices dans leur ſource. On peut dire même, qu'elle comprend tout en un mot; & qu'en donnant leur juſte étenduë à ces paroles du Légiſlateur, *Tu ne convoiteras point*, & en preſcrivant ſi ſoigneuſement la pureté du cœur & de la conſcience, contre la fauſſe gloſe des Scribes & des Phariſiens, qui negligeoient le dedans, & n'avoient ſoin que du dehors, Jeſus Chriſt établit la véritable ſource de la ſanctification, que peu de gens avoient connüe, & qu'aucun ne ſe mettoit plus en peine de rechercher.

V. C'eſt encore un divin caractere de ſa Morale, d'établir en deux mots le principe de toutes les vertus. Il ne faut avoir qu'une connoiſſance fort médiocre du cœur de l'homme, pour ſavoir que l'amour propre rapporte tout à ſoi, & nous met en la place de Dieu, auquel toutes choſes doivent tendre. Il ſe ſacrifie tout. Il déſire tout; & trompé par ſes propres affections, il veut tout ce qui lui eſt contraire. Tous ſes mouvemens ne ſont que des maniéres particuliéres de tendre à ce but, des déſirs de ce qui ne lui appartient pas, des élans vers la gloire, ou vers le plaiſir, qui ſont ſes deux grands objets; des démarches myſtérieuſes pour y parvenir, ou des déſintéreſſemens hypocrites, qui ont pour but de ſurprendre ce qu'ils refuſent. Qu'importe que le corps ſe

ſe plonge dans la volupté, ou que l'orgueil enyvre l'ame de plaiſir? que l'intérêt dérobe, ou que l'hypocriſie ſurprenne, ou que l'ambition attente ſur ce qui ne lui appartient pas? Qu'on donne aux choſes tel nom que l'on voudra; & vices & vertus dans le cœur des hommes du monde ne ſont qu'un pur trafic d'amour propre. Que peut-on faire pour corriger ce déſordre, & pour établir un principe de vertu auſſi véritable & auſſi légitime, que l'amour propre en eſt une ſource impure & corrompüe? Engagez les hommes à aimer Dieu par deſſus toutes choſes; & vous avez obtenu le but que vous vous étiez propoſé.

Car comme la préférence que nous faiſons de nous-mêmes à Dieu, fait l'eſprit de tous les vices; on ne peut douter que la préférence que nous ferons de Dieu à nous-mêmes, ne ſoit l'ame de toutes les vertus. L'amour divin corrigera même tous les déréglemens de l'amour propre, auquel l'on ne reprochera plus qu'il veut rapporter tout à ſoi, puis que nous nous rapporterons nous-mêmes à Dieu. Cet amour propre ne ſera plus aveugle, puis qu'il connoîtra ſon véritable intérêt, qui eſt de plaire à celui de qui il tient tout ce qu'il a & tout ce qu'il poſſéde. Il eſt impoſſible que l'homme aime Dieu, ſans qu'il aime à penſer à lui; ni qu'il penſe à lui, ſans qu'il s'humilie ſoi-même. S'il áime Dieu, il s'élévera au deſſus

ſus de ſes mauvais déſirs, pour porter ſon image, & pour vivre conformément à ſa volonté par la juſtice & par la tempérance. *Ainſi voilà toutes les vertus*, mais des vertus véritables & ſolides, qui ſortent du fond de l'amour divin. Comment Jeſus Chriſt a-t-il rencontré ſi juſte, en établiſſant le fondement de ſa Morale?

VI. Ce qui ne nous permet point de douter que la Morale ne rencontre juſte ſur ce ſujet; c'eſt que nous n'avons qu'à ſuivre les idées qu'elle nous donne de la vertu, pour parvenir aux ſources du véritable bonheur. Les hommes avoient eſpéré vainement cette heureuſe alliance de deux choſes, que la raiſon & la nature nous diſent devoir aller enſemble. Comme ils n'avoient point de ſolide vertu, ils n'avoient point auſſi de véritable félicité. A des vertus en peinture répondoit une béatitude en idée; & à des vertus formées par l'orgueil, un bonheur qui n'étoit qu'un eſpéce d'enyvrement, ou une joye fauſſe & inſenſée de leur vanité: ce que Brutus lui-même confeſſa en mourant. Mais ici la ſatisfaction que la Morale de Jeſus Chriſt nous procure, aſſortit merveilleuſement la ſolidité des vertus qu'elle nous recommande; l'eſprit de la ſainteté fait le principe eſſentiel de nôtre bonheur. Suivez le chemin de la vertu que Jeſus Chriſt vous preſcrit, & vous marcherez dans celui du bonheur. Si vous retranchez

la

Horat. la cupidité, vous coupez une ſource abondante de miſére, & vous vous épargnez un nombre infini de ſoins & de fatigues qui tendent à ce centre. De-même auſſi, ſi vous aimez Dieu comme vous devez, vous vous réjouïrez de ſa gloire, de ſes perfections infinies & de ſa félicité, comme ſi toutes ces choſes vous appartenoient en propre. Vous aurez la même joye, en conſidérant les beautés & la magnificence du monde, qu'un fils en trouve à contempler la grandeur ou les biens de ſon pere. La gloire de Dieu ſera vôtre gloire, ſes avantages vos avantages; & à force d'aimer Dieu, vous participerez à ſon bonheur. Toutes ces vérités ſont inconteſtables, ſi vous conſultez la raiſon & l'expérience.

Car puis que l'expérience ne nous permet point de douter, que celui qui aime ne tire ſa ſatisfaction de la connoiſſance de l'objet aimé; qui doute qu'un homme ne ſoit heureux en aimant Dieu, puis qu'il trouve en ce ſeul objet ce qui ſuffit à tous ſes beſoins. Il vivra en aſſûrance, parce qu'il ſe repoſera en Dieu. Il ne craindra point de rien perdre, ſachant que tout paſſe, mais que Dieu ne paſſe point. L'avenir ne lui fera point de peine, parce que Dieu demeure éternellement. La ſolitude lui plaira, parce qu'elle lui donnera occaſion de s'entretenir avec Dieu. Il ne craindra point les afflictions, qu'il regardera comme des châtimens

mens paternels, ou comme des épreuves qui ſe rapportent à ſon bien. Il eſt aſſûré d'avoir & joye & honneur & immortalité, parce qu'il ſait que toutes ces choſes ſont en Dieu. Qu'on tourne les choſes comme l'on voudra, il eſt impoſſible que nous aimions Dieu, ſans être dans cette diſpoſition; & nous ne pouvons être dans cette diſpoſition, ſans être ſatisfaits, mais d'une ſatisfaction pleine, & telle que doit être celle de ceux qui croyent ne manquer de rien, & avoir trouvé tout dans un ſeul objet.

Il eſt donc vrai que l'idée du devoir nous conduit aux ſources du bonheur: preuve évidente que ce devoir eſt légitime, & que la Morale qui l'enſeigne ne peut être que véritable & ſalutaire.

VII. Mais ce n'eſt pas aſſez, que la meſure de la vertu preſcrite par Jeſus Chriſt comme le fondement de la Loi & de l'Evangile, faſſe la meſure du bonheur particulier de chaque perſonne; elle établit encore le bien & le repos de la ſociété, & par un heureux privilege, elle fait rencontrer le bien public dans celui des particuliers, & le bien des particuliers dans l'intérêt public. Que réſultera-t-il de la pratique de la charité, qui nous fera aimer Dieu de tout nôtre cœur, & le prochain comme nous-mêmes? Il en réſultera que les intérêts des uns ſeront les intérêts des autres; qu'il n'y aura ni haine, ni jalouſie, ni concurrence; que chacun

cun remerciera Dieu des biens qu'un autre aura reçûs; que la charité nous rendra tout propre; que nous ſerons heureux par les avantages des autres, comme un fils l'eſt par ceux de ſon pere, & comme un pere l'eſt par ceux de ſon fils; que la ſociété ne fera qu'une même famille, d'autant plus étroitement unie, que la charité égalera tout ce que les paſſions humaines diſtinguoient auparavant; & d'autant plus heureuſe, que le bonheur d'un ſeul fera le bonheur de tous, & le bonheur de tous le bonheur d'un ſeul.

Il eſt facile de prévoir ce que les incrédules répondront à toutes ces choſes. Ils diront, que la Morale Chrêtienne eſt une idée de perfection fort belle ſans doute, mais auſſi fort inutile, parce qu'elle eſt trop élevée au deſſus de nôtre portée & de nos forces. La réponſe à cette objection dépend des réfléxions que nous continüerons à faire ſur les caracteres de cette Morale.

VIII. Nous diſons donc, qu'encore que dans cette lutte de la chair & de l'eſprit, que nous éprouvons, nous ne puiſſions pas pratiquer la Morale Chrêtienne dans toute ſa perfection, ni par conſéquent en gouter les avantages dans toute leur étenduë; il ſuffit que pratiquée ſelon l'état où nous nous trouvons, elle produit mille effets avantageux, pour nous faire voir qu'elle n'eſt

n'eſt point une ſimple idée de perfection. Or c'eſt là une vérité que l'expérience rend inconteſtable: & il eſt ſi vrai que l'obſervation de cette divine Morale eſt utile & ſalutaire, que les peres la ſouhaitent à leurs enfans, les maris à leurs femmes, les femmes à leurs maris, les ſerviteurs à leurs maîtres, les maîtres à leurs ſerviteurs, les Princes à leurs ſujets, les ſujets à leur Prince, les créanciers à leurs débiteurs, les débiteurs à leurs créanciers, comme un principe de fidélité, d'amour, d'intelligence, de vertu, & même de ſatisfaction & de joye.

L'amour propre la trouve une ſimple idée de perfection, lors qu'elle lui ordonne de renoncer à ſes mauvais penchans; il ne croit point avoir aſſez de force pour la pratiquer: mais il la trouve juſte, ſolide, ſenſée & parfaite, lors qu'il s'agit de réprimer les vices & les défauts des autres; & à-moins qu'il ne ſoit tombé dans le dernier déréglement, il eſt bien-aiſe que ce frein arrête, du-moins en autrui, la cupidité & les paſſions, qui tendent à tout perdre & à tout violer.

IX. Mais ce qui défend entiérement la Morale Chrêtienne du reproche qu'on lui fait à cet égard; c'eſt qu'elle enferme elle-même des forces qui élévent l'ame de l'homme, ou des objets, qui avec l'efficace de l'Eſprit qui les accompagne, balancent le poids des objets ſenſibles, & l'inclination que nous avons pour le monde. C'eſt aux

Philoſophes qu'on peut reprocher que leur Morale n'eſt qu'une ſpéculation, parce que leurs belles maximes ne ſont point accompagnées de puiſſans motifs. Ils nous apprenent qu'il faut ſe vaincre, & renoncer à ſes déſirs : mais quand on leur demande pourquoi ; ils ſont bien embaraſſés. La Morale eſt belle : mais les motifs ſont foibles ; & un peu de fumée qu'il y a à gagner en pratiquant la vertu qu'ils recommandent, le titre de ſages, & cette augmentation de vanité qui le ſuit, ſont au-fond des raiſons bien légéres pour obliger le cœur à ſe défaire de ſes attachemens.

Mais il n'en eſt pas de-même de la Morale de Jeſus Chriſt, laquelle eſt admirablement ſoûtenüe par les motifs qu'elle nous propoſe. Tout s'y ſuit : tout y eſt proportionné. Elle nous demande de nous attacher à la pratique de devoirs triſtes & mortifians. Elle contraint le cœur. Elle mortifie la chair : mais comme c'eſt là un effort difficile & ſublime, elle lui propoſe auſſi un prix magnifique & glorieux. La grandeur de la promeſſe eſt même ſoûtenüe par des menaces effroyables : & l'un & l'autre de ces deux objets, par des bienfaits, infiniment propres à nous gagner le cœur.

Les bienfaits nous ſont en quelque ſorte garands de la vérité des promeſſes ; & la vérité des promeſſes nous fait connoître celle des menaces. Les promeſſes que Dieu nous fait

fait dans l'Evangile, de nous donner la vie & l'immortalité bienheureuſe, ſont grandes & magnifiques, je l'avoüe ; mais elles ne le ſont pas plus que celle que Jeſus Chriſt fit autrefois à deux de ſes Diſciples, en les appellant, & leur diſant, *Venez après moi, & je vous ferai peſcheurs d'hommes.* Il y avoit moins d'apparence, que de pauvres peſcheurs pûſſent prendre dans leurs rêts la doctrine, l'autorité, l'eſprit, l'éloquence des hommes ; qu'il n'y en a que nous voyons Dieu après la mort.

La vérité de ſes promeſſes ne peut ſubſiſter ſans celle de ſes menaces ; & il eſt évident qu'en promettant de ſe faire voir à ceux qui ſeront nets de cœur, il menace de ſon éloignement tous ceux qui ne le ſeront pas.

Que les hommes ne ſe flatent donc pas, & qu'ils ceſſent d'être incrédules ſur le ſujet des peines qui attendent les méchans après cette vie. La raiſon leur dit, que Dieu ne peut moins faire, que d'éloigner de lui ceux qui ont perſévéré dans le deſſein de l'offenſer par leurs crimes ; & que cet éloignement eſt accompagné d'une ſouveraine miſére, qui eſt autrement appellée la mort éternelle. La conſcience nous fait entendre la même choſe par ſes remors. Les promeſſes mêmes de Dieu nous l'enſeignent. Sa juſtice nous y conduit. La Loi nous l'apprend. L'Evangile nous l'enſeigne. Et la nature même des choſes ne nous permet point d'en dou-

ter ; puis que Dieu ne peut adreſſer l'homme à ſa véritable fin, ſans ſe révéler à lui ; ni ſe réveler à lui, ſans lui faire connoître ſa volonté, de quelque maniére que cela ſe faſſe ; ni ſe faire connoître à lui, ſans lui donner une loi ; ni lui donner une loi, ſans l'accompagner de motifs, qui ne peuvent être que des promeſſes, ou des menaces gravées dans le fond de la conſcience, lors qu'elles accompagnent la loi naturelle, & rédigées par écrit, lors qu'elles ſuivent la loi écrite ; ni faire aux hommes des promeſſes, ou des menaces, ſans être fidéle dans l'accompliſſement des unes & des autres. Peut-il y avoir de plus grande néceſſité, que celle qui eſt fondée ſur la fidélité de Dieu & ſur la nature des choſes ?

Il n'y a rien qui puiſſe ſouſtraire l'homme à cette néceſſité. Il ne faut point alléguer ſa baſſeſſe ; car on ſait que cette circonſtance aggrave le crime, au-lieu de le diminüer ; & qu'on n'excuſe point un ſujet qui a offenſé ſon Roi, en diſant que c'eſt un Artiſan, & non pas un Gentil-homme. Il ne faut point ſe défendre ſur la force du tempérament. Si elle céde aux raiſons que vous avez de ne commettre rien d'indécent devant un Souverain, & ſi elle eſt ſuſpendüe avec toutes ſes paſſions, lors que vous étes en quelque danger, ou que vous attendez la ſentence de vôtre mort ; elle a dû l'être par la préſence, la volonté & les jugemens de Dieu.

Dieu. Il ne faut point ſe défendre ſur le défaut de connoiſſance. Il nous juſtifieroit, s'il étoit véritable, puis qu'il a accoûtumé d'excuſer les bêtes, les enfans & les fous : mais où ſont les hommes qui ne connoiſſent leurs devoirs ? La conſidération de la miſéricorde de Dieu ne doit point les raſſûrer ; puis qu'elle n'a point pour objet les pécheurs impénitens, & que Dieu ne ſauve que ceux qui veulent être ſauvés. Qu'on ne nous diſe point, que des peines éternelles ſont diſproportionnées à la foibleſſe de nôtre état. Car Dieu que vous avez offenſé n'eſt-il point éternel ? Et vôtre ame qui a péché n'eſt-elle pas éternelle ? Une éternité de vie ne déplait point à l'amour propre le plus aveugle. Il n'y trouve rien de diſproportionné à nôtre condition : mais une éternité de miſére le choque, & lui paroit impoſſible & chimérique. Pourquoi cela ? ſi ce n'eſt parce qu'il veut à quelque prix que ce ſoit ſe faire illuſion à ſoi-même.

Cependant, comme vous ne pouvez anéantir ni l'éternité de Dieu, ni l'éternité de l'ame, que la raiſon même vous fait reconnoître ; il faut ou que vous ſuppoſiez que l'ame doit être éternellement avec Dieu, ou éternellement éloignée de Dieu, c'eſt-à-dire, qu'elle doit vivre, ou mourir éternellement ; puis que vivre avec Dieu enferme la perfection du bonheur, & être éloigné de Dieu le comble de la miſére. Dès que

l'on a reconnu l'exiſtence de Dieu, & que l'on a ſçû que l'ame n'a point de parties, qu'elle n'eſt point capable d'aucune diſſolution de parties, que ſa nature étant tout-à-fait différente de celle de la matiére, elle n'eſt point enſevelie ſous les ruïnes du corps; il eſt difficile que l'on réſiſte à ce que l'Evangile nous apprend de l'état des ames après la mort. C'eſt même une néceſſité de le recevoir. Car ſi les ames des méchans & celles des gens de bien ſont également éloignées de Dieu; la conſcience, la raiſon, la nature & toutes nos connoiſſances nous avoient trompés, en nous faiſant eſpérer la rémunération: & ſi les ames des méchans & celles des gens de bien ſont toutes avec Dieu, ces mêmes principes nous avoient ſéduits, en nous faiſant craindre ſes jugemens; & par tout ſa juſtice & ſa fidélité ſe trouvent anéanties avec toutes nos lumiéres. Reconnoiſſez donc que les ames des bons doivent être avec Dieu, & celles des méchans éloignées de lui; & vous dites la choſe du monde qui a le plus de rapport avec toutes nos lumiéres, & qui coule le plus clairement de la nature des choſes.

Les bienfaits de Dieu répondent à la magnificence de ſes promeſſes & à la ſévérité redoutable de ſes menaces. Toutes les créatures viſibles concourent à nous faire du bien. Car outre les bénédictions temporelles, la terre remplie de la connoiſſance de Dieu,

Dieu, les cœurs ſanctifiés, les ames conſolées, l'Evangile prêché par tout l'Univers, le Fils de Dieu mort pour nos offenſes, & réſuſcité pour nôtre juſtification, ce Crucifié ſortant du tombeau pour nous apporter la paix de Dieu, & pour ſéeler la vérité de ſon Evangile par ſes fréquentes apparitions, le St. Eſprit ſe répandant viſiblement & communément ſur les hommes, une multitude de martyrs envoyés de Dieu pour retirer les hommes du vice & de la ſuperſtition par leur parole & par leurs exemples, ſont des bienfaits qui aſſortiſſent merveilleuſement les promeſſes & les menaces, & qui nous perſuadent que la Morale de J. Chriſt a autant de ce qui éléve & qui fortifie les ames, que de ce qui frappe & qui ſurprend les eſprits.

X. Mais pour nous montrer que cette Morale n'eſt pas une ſimple idée de perfection, la ſageſſe divine a voulu que non ſeulement elle fût écrite dans les livres du Nouveau Teſtament, mais encore qu'elle fût gravée premiérement dans la vie de Jeſus Chriſt, & en-ſuite dans la pratique des premiers fidéles. Ce ne ſont pont ici des Docteurs qu'on puiſſe accuſer de parler bien, & d'agir mal; comme l'on accuſoit Séneque de faire de très-beaux diſcours ſur la pauvreté & ſur le mépris des biens de la fortune, pendant qu'il poſſédoit plus de richeſſes & de plus belles maiſons de plaiſance, que les riches citoyens de Rome.

Ceux-ci confirment tout ce qu'ils disent; & par l'anéantissement de leurs mauvaises passions, ils forment une société entiérement conforme à celle que nous avons entrevûë tantôt, en suivant l'idée du devoir. Ils renoncent aux passions qui les distinguoient; Ils oublient leur rang & leur condition, pour se traiter en freres. Ils confondent leurs intérêts. Ils vendent leurs possessions, pour en soûlager les nécessités les uns des autres. Ils se réjoüissent d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour le nom de Dieu. Tout sert à leur bonheur, jusqu'aux afflictions. Ils prient Dieu pour ceux qui les persécutent. Et comme c'est la charité, & non l'amour propre, qui est la régle de leurs affections, tous les mouvemens de leur cœur n'ont qu'un même centre, qui est la gloire de Dieu & le bien du prochain: ce qui fait dire à l'Ecriture, qu'ils n'étoient qu'un cœur & qu'une ame.

J'avoüe que cet état n'a pû subsister toûjours dans l'Eglise: mais la sagesse de Dieu a permis qu'il durât quelque tems, pour nous laisser entrevoir une image du ciel sur la terre, & pour confirmer par la beauté de cet exemple, une Morale qui étoit dêja soûtenüe par de si grands & de si puissans motifs.

VIII. TA-

VIII. TABLEAU
De la Religion Chrêtienne,
Que l'on considere dans ses mysteres.

LEs mysteres que Dieu nous a révélés dans sa Parole, ressemblent à cette colomne de nuée qui conduisoit les enfans d'Israël dans le desert. Ils ont comme elle, un côté lumineux, & un côté obscur.

Si vous considérez le côté lumineux des mysteres, vous trouverez qu'ils sont grands, sublimes, conformes à la nature des choses, dignes de Dieu, & très-étroitement liés avec les principes les plus inviolables de nôtre cœur & de nôtre esprit.

Leur grandeur & leur sublimité a donné à ceux-là mêmes qui les ont annoncés, une admiration qu'ils n'ont pû cacher. Tantôt ils déclarent, *Que ce sont-là des choses que l'œil n'a point veües, que l'oreille n'a point ouïes, & qui ne montérent jamais au cœur de l'homme:* expression aussi naturelle qu'énergique, qui nous fait voir combien ils en étoient remplis. Tantôt ils s'en expliquent en ces termes, *Et sans contredit, le mystere de pieté est grand; Dieu manifesté en chair, justifié en esprit*, &c. Tantôt ils appellent ces choses des trésors de sagesse; & toûjours ils paroissent être en peine, pour trouver des expressions dignes de les représenter.

Ce sont là des objets infiniment élevés au

deſſus des ſens, éloignés de l'apparence, très-contraires aux idées du Paganiſme & aux opinions charnelles des Juifs, au deſſus de la conjecture des hommes; & cependant ce ſont des objets dignes de Dieu. Ils le glorifient d'une façon très-excellente, & nous font voir combien Dieu eſt grand & magnifique, ſoit dans les dons qu'il fait aux hommes, ſoit dans la ſublimité des devoirs qu'il leur preſcrit, ſoit dans l'excellence du prix qu'il leur deſtine, ſoit dans l'emploi des moyens par leſquels il les y conduit. Comparez les idées de la Religion Chrétienne avec toutes les autres, & vous n'en douterez point. Mais ce n'eſt pas aſſez que les myſteres nous paroiſſent au deſſus des hommes, qui n'auroient pû les inventer, & dignes de Dieu, qui ſeul peut nous les avoir révélés; on peut dire encore, que tous les principes qui ſont en nous s'uniſſent parfaitement avec eux.

Ce ne ſont point ici ces fables & ces rêveries des Poëtes, que le cœur des hommes recevoit avec avidité, pendant que la raiſon les condamnoit. La création du ciel & de la terre par un Dieu tout-puiſſant, la rédemption du genre humain par le miniſtere d'un Médiateur, le ſacrifice expiatoire de Jeſus Chriſt, la communion des Saints, la réſurrection des morts, la remiſſion des péchés, la vie éternelle ſont des objets également majeſtueux & raiſonnables.

bles. Leur perte entraîne néceſſairement celle de nos plus pures connoiſſances, & détruiroit même la nature de l'Etre Souverain.

Que deviendroit en-effet la ſageſſe de Dieu? Laiſſeroit-elle les hommes ſe rapporter à des fins contraires à leur deſtination? Permettroit-elle les déſordres & les confuſions de la ſociété, pour ne les réparer jamais, elle qui tient les créatures inanimées dans une ſi bonne intelligence & dans un ſi parfait accord? A quoi ſerviroient les principes de droiture, & cette loi naturelle qu'elle a miſe dans nôtre cœur? Pourquoi auroit-elle rapporté tant de choſes au bien de l'homme, afin que l'homme lui-même ſe rapportât à une fin illégitime? Que deviendroit la juſtice de Dieu? Quelle ſeroit la vérité des ſentimens de la conſcience? Quelle la punition des méchans, & la rémunération des juſtes? Que deviendroit nôtre ame, puis que la raiſon nous a appris, que ce qui penſe eſt différent de ce qui eſt matériel, & que l'eſprit ne reléve point de la diſſolution de quelques parties de matiére? Pourquoi cette ame a-t-elle des ſentimens de ſon immortalité? A quoi ſerviroient l'équité & la juſtice? Pourquoi ne pas plûtôt s'abandonner au vice, qui ſeroit entiérement préférable à la vertu?

Et qui ne reconnoîtra pour légitimes & raiſonnables, des principes ſans leſquels il n'y

n'y a que confuſion & déſordre dans la ſociété, qu'incertitude & ténébres dans l'eſprit, que fauſſeté & illuſion dans la conſcience & dans la loi naturelle, &c. que préjudice & miſére dans la pratique de la vertu; & dont l'anéantiſſement enferme celui de la bonté, de la ſageſſe & de la juſtice de Dieu, ces vertus qui nous avoient montré la vérité de ſon exiſtence?

Ce ne ſont point ici des ſpéculations qui ſortent du loiſir de quelques contemplatifs, ou des rafinemens de l'Ecole: mais des vérités qui coulent de la nature des choſes, & qui s'uniſſent excellemment avec la derniére fin de l'homme. Mais quelque lumineux que ſoit ce côté des myſteres, il eſt certain qu'ils en ont un autre obſcur & difficile. Non que ces myſteres ayent ou puiſſent avoir rien de contraire à la raiſon ſaine & dépréoccupée: mais c'eſt qu'ils ſont impénétrables à nôtre eſprit, & qu'il n'eſt ni ſûr, ni permis, ni poſſible d'en ſonder la profondeur.

Or bien qu'il ne ſoit pas abſolument néceſſaire de rechercher pourquoi il a plû à Dieu d'aſſaiſonner ſes myſteres de quelques difficultés, & qu'il ſuffiſe de dire pour toute raiſon, que c'eſt là ſa volonté & le conſeil de ſa ſageſſe; néanmoins nous ne devons point négliger de donner ſur ce ſujet les éclairciſſemens que l'Ecriture & la raiſon nous fourniſſent.

Cha-

Chacun ſait la différence qu'il y a entre voir & croire. La veüe n'enferme aucune difficulté: mais la foi eſt mêlée d'obſcurité & de connoiſſance. Leurs objets ſont différens. On ne voit point ce qu'on croit; & l'on ne croit point, à parler exactement, ce qu'on voit. Voir c'eſt appercevoir par ſoi-même; & croire c'eſt appercevoir par les yeux d'autrui. La veüe eſt double: celle des ſens, qui connoiſſent les objets qui leur ſont proportionnés; & celle de l'eſprit, lors qu'il juge des choſes par ſes propres lumiéres. La foi de-même eſt de deux ordres; la foi humaine, & la foi divine. La premiére eſt la perſuaſion qui eſt fondée ſur le témoignage des hommes: & l'autre, celle qui eſt établie ſur le témoignage de Dieu. Il n'eſt pas difficile après cela de comprendre la penſée d'un Apôtre, qui nous fait entendre que le deſſein de Dieu eſt que nous marchions par foi, & non point par veüe. Cela veut dire, que nous devons renoncer aux veües de nôtre eſprit, pour ſuivre les lumiéres de la révélation, & pour n'embraſſer les vérités du ſalut, que ſur le témoignage de Dieu.

Il eſt aiſé cependant de connoître la répugnance que nous y avons. Cette conduite de Dieu contraint la liberté de nos eſprits. Elle abaiſſe la raiſon ſuperbe de l'homme. Elle lui ôte le privilege de la veüe dans des matiéres qui lui ſont infiniment importantes.

tes. S'agiſſant de renoncer au monde que nous voyons, nous voudrions voir les objets que la Religion met dans l'autre balance. Cependant Dieu ne le veut point. Il faut ſe contenter de croire les objets qui nous font renoncer à ce que nous voyons ; & quelque convenance qu'ils puiſſent avoir avec les principes du ſens commun, ce n'eſt pas la raiſon, mais la foi, qui doit principalement nous les faire recevoir. Or par le même principe qui fait que le cœur s'irrite contre la loi, qui lui impoſe la néceſſité d'agir ; l'eſprit ſe ſoûléve contre la révélation, qui lui impoſe la néceſſité de croire.

Il eſt certain néanmoins, que cette conduite de Dieu eſt conforme à la nature des choſes, très-convenable à l'état où nous nous trouvons, néceſſaire à nôtre ſanctification, & utile à la gloire de Dieu. Il n'eſt pas étrange que l'économie de la foi précéde celle de la veüe ; puis que nous voyons les ténébres précéder la lumiére par un ordre naturel, & que nous ſommes enfans avant que d'être hommes. L'expérience & la raiſon nous enſeignent, que nos connoiſſances ſont trop imparfaites dans cette vie, où l'ame eſt appéſantie par le corps, pour nous permettre de marcher ſûrement à la faveur de nos propres lumiéres. Les Payens qui l'ont entrepris, n'ont fait que s'égarer dans leurs voyes.

Il y a deux déréglemens dans l'homme, qui

qui ſont la ſource de tous les autres ; l'orgueil & la volupté. Celle-ci naît dans la plus baſſe partie de l'ame, & les ſens y ont beaucoup de part : mais l'orgueil eſt proprement le crime de l'eſprit. Comme donc l'on n'a point encore trouvé de meilleur remede contre la volupté, que celui d'affliger les ſens, en leur refuſant le plaiſir qu'ils cherchent avec tant d'ardeur ; on ne voit point auſſi qu'il y eût de meilleur moyen de guérir l'orgueil de l'eſprit, que celui de l'humilier, en captivant ces lumiéres qui l'enflent, & en l'affligeant par le ſacrifice qu'on lui demande de ſes foibles conjectures & de ſes vains raiſonnemens.

Et certainement ce ſacrifice eſt bien dû à la Divinité : car il n'y a pas plus de raiſon que nous lui ſoûmettions nôtre volonté par nôtre obéiſſance à ſes loix, qu'il y en a que nous lui aſſujettiſſions nôtre eſprit par la foi. Par l'un de ces actes, nous le reconnoiſſons pour un maître qui a droit de nous commander ; & par l'autre nous avoüons qu'il eſt ſouverainement véritable, & que nous ne devons point craindre de nous tromper, en recevant ce qu'il nous dit.

L'homme, qui s'étoit perdu pour vouloir tout connoître, doit faire une eſpéce de réparation de ſon crime, s'il eſt permis de parler ainſi, en ne voulant rien connoître par lui-même. Il avoit voulu être auſſi éclairé que Dieu : il ne veut plus rien connoître que dépendemment de Dieu.

Il

Il avoit été aveugle dans le beau jour de la nature: il faut qu'il voye clair dans les obscurités de l'économie de la foi. *Car depuis qu'en la sapience de Dieu, le monde n'a point connu Dieu par sapience, le bon-plaisir du Pere a été de sauver les hommes par la folie de la prédication.*

Il est certain que si Dieu se révéloit ordinairement & familiérement par des miracles sensibles & continuels, nous marcherions par veüe, & non point par foi: & il est vrai aussi, que si les objets de la révélation n'étoient revêtus de quelques ténébres, il n'y auroit ni effort, ni difficulté, ni sacrifice de raison à croire.

Les difficultés qui accompagnent les mysteres font à-peu-près à l'égard de nôtre esprit, le même effet que les afflictions font à l'égard de nôtre cœur; elles le soûmettent. C'en sont tout-de-même les épreuves. Et comme il a plû à Dieu que nôtre patience fût exercée par deux sortes de souffrances, les unes qu'il nous dispense immédiatement lui-même, & les autres qui nous viennent du côté des hommes du monde qui sont ses ennemis: aussi a-t-il voulu que nôtre foi fût exercée par deux sortes de difficultés, dont les unes viennent de Dieu immédiatement, & les autres sortent du cœur & de l'esprit des hommes.

Car il faut distinguer les ténébres de Dieu, & les tenebres des hommes. Les premiéres

miéres sont encore ou nécessaires, comme toutes les difficultés qui naissent de la disproportion essentielle qui est entre des objets infinis, tels que sont ceux de la révélation, & un esprit borné comme le nôtre; ou volontaires, & qui entrent dans le dessein & dans le plan même de la Religion.

On peut distinguer celles-ci selon la diversité que dans nôtre maniére de concevoir, nous sommes obligés de supposer dans les vertus de Dieu. Il y en a qui sortent du conseil de sa sagesse, d'autres de celui de sa justice, d'autres de celui de sa Majesté, d'autres enfin de celui de sa bonté & de sa miséricorde.

Ainsi la sagesse divine a mêlé quelques obscurités aux prophéties les plus expresses, de peur que la clarté n'en détruisit l'événement. Il faut rapporter à ce principe les énigmes, les figures, les représentations paraboliques, le mélange des objets sensibles avec les biens spirituels, de l'état de l'Eglise avec l'état de l'Israël selon la chair, & tous les autres moyens que le Saint Esprit a mis en usage, pour couvrir en partie des événemens qu'il annonce plusieurs siécles avant leur accomplissement.

Elle a couvert dans l'Ancien Testament les vérités les plus essentielles & les plus capitales, comme l'immortalité de l'ame, la Trinité, la rédemption, &c. de quelques ténébres mystérieuses, afin qu'une révéla-

tion distincte de tous ces objets, fut un caractere incontestable du Messie, & que ses Disciples pûssent dire hardiment, La vie est révélée en Jesus Christ : la grace est clairement apparûe en lui : *Nul ne vit jamais Dieu ; c'est le Fils unique qui est au sein du Pere, qui l'a manifesté.* Rapportez à cette source ces ménagemens du Saint Esprit, qui inspire les Patriarches pour leur faire voir une meilleure vie, & pour les obliger à s'écrier en mourant, *Seigneur, j'ai attendu ton salut :* mais qui ne leur fait voir cet objet qu'en énigme, & par des sentimens & des notions qu'ils ne démêlent pas bien eux-mêmes, réservant une connoissance de ses mysteres plus abondante, à ce tems qu'il avoit destiné à l'accomplissement des oracles, & à la manifestation de celui qui est le centre de la Religion. C'est pour cela qu'il n'est presque fait mention que de promesses & de menaces temporelles dans les Ecrits de Moïse, que Jesus Christ lui-même disputant contre les Sadduciens, n'en tire la résurrection des morts que par conséquence.

Cette même sagesse a voulu que Jesus Christ naquit dans l'obscurité & dans l'abaissement, afin que ces tristes dehors choquant les préjugés des hommes charnels & des Juifs mondains, donnassent lieu par accident à l'exécution des choses que la main & le conseil de Dieu avoient déterminées devoir être faites. Voilà une des causes de sa pauvreté, de sa bassesse, de l'obscurité de sa naissance, du genre de sa premiére profession, du choix de ses Disciples, &c.

La justice de Dieu agissant de concert avec sa sagesse, l'oblige à parler un langage énigmatique aux profanes & aux contempteurs de ses mysteres. Il leur cache ses perles, de peur que comme des animaux immondes, ils ne les foulent sous leurs pieds. C'est la raison qu'on peut donner du refus que Jesus Christ faisoit quelquefois de signaler son pouvoir devant les incrédules, des soins qu'il prenoit par fois de cacher ses miracles. C'est pour cela qu'il parloit quelquefois en paraboles aux étrangers, & qu'il s'expliquoit clairement à ses Disciples, leur faisant entendre le sens de ces similitudes, & leur déclarant, que pour eux, ils avoient le privilege de voir toutes choses à découvert.

La Majesté de Dieu ne lui permet point de se révéler à l'homme criminel, aussi familiérement qu'il feroit à l'homme innocent. Il n'y a là rien d'extraordinaire. Les hommes ont accoûtumé d'en user ainsi. Les Grands banniſſent de leur présence ceux qui ont attiré leur colere. Il faudroit concevoir une moindre idée de la Majesté de Dieu, que de celle des Monarques du monde, pour trouver étrange qu'il se cache au pécheur. C'est de là que vien-

nent ces ſoins myſtérieux que Dieu prenoit de ſe cacher, lors même qu'il ſe manifeſtoit. C'eſt pour cela qu'il ne ſe montroit qu'en ſonge & en viſion, caché dans la nuée & dans l'Arche, ou revêtu d'autres voiles. C'eſt la raiſon pour laquelle il banniſſoit de ſa préſence tous ceux qui avoient la moindre tache dans leurs perſonnes. Il ordonnoit aux Miniſtres du Sanctuaire de ſe ſanctifier. Le peuple reçût ordre de laver ſes vêtemens, lors qu'il fut averti que dans trois jours Dieu deſcendroit vers lui; & il faloit une pureté extérieure & corporelle, pour approcher d'un lieu où la Divinité ſe manifeſtoit ſous des ſymboles corporels. Jeſus Chriſt accompliſſant en eſprit tout ce qui étoit caché dans la lettre de la Loi, nous enſeigne que ceux-là verront Dieu, qui ſeront nets de cœur. Il ne faut pas s'étonner, ſi lors que l'homme ſe cache à Dieu par ſes vices, Dieu ſe cache à l'homme par ſa Majeſté.

Enfin la bonté & la miſéricorde de Dieu couvrent la révélation de quelques obſcurités, pour exercer nôtre foi; pour tenir en haleine nos eſprits, qui s'endormiroient, s'ils n'étoient piqués par ces difficultés qui aſſaiſonnent les myſteres; pour humilier une raiſon ſuperbe, qui s'enfle de ſes connoiſſances; pour regner ſur nous par la ſoûmiſſion de nos eſprits, qui croyent des vérités incroyables, parce que c'eſt lui qui les révéle; auſſi-bien que ſur nos cœurs, qui reçoi-

reçoivent des objets triſtes & mortifians, parce qu'il le veut; pour ôter à nôtre orgueil toutes ſes prétentions; & mettre nôtre eſprit dans la néceſſité de reconnoître que nôtre bien vient de Dieu; & cela d'autant plûtôt, que nous parvenons à la vie par des moyens & par des objets qui nous paſſent entiérement. Il faut qu'il paroiſſe que nôtre ſuffiſance vient de Dieu, & que l'Evangile eſt la vertu de Dieu ſalutaire à tout croyant. Rapportez à ce principe le choix des perſonnes que Dieu employe pour évangéliſer, la nature du paradoxe qu'il fait annoncer, contraire à toutes nos lumiéres & à tous nos préjugés, le ſilence du St. Eſprit ſur des matiéres que huit ou dix paroles rendroient palpables & ſans difficulté.

Mais Dieu ne ſe contente pas d'exercer nôtre foi par les ténébres qu'il répand lui-même dans ſa révélation; il permet encore les erreurs, les héréſies, les ſchiſmes, la ſuperſtition, pour éprouver ceux qui ſont de miſe. Il permet que toute l'Egypte ſoit couverte de ténébres, afin que la merveille de ſa protection paroiſſe davantage, lors qu'il éclaire la terre de Goſſen de la lumiére de ſa vérité; c'eſt-à-dire, qu'il nous donne une Religion accompagnée d'une évidence que les hommes mondains & charnels n'appercevront jamais, parce qu'ils ſont mondains & charnels, & que leur propre cœur tire de ſa propre corruption, les voiles & les nua-

ges qui leur dérobent la vérité. Dieu éclaire les hommes : mais les hommes s'aveuglent, & Dieu le permêt ainſi, pour les confondre, & nous montrer qu'il eſt le Pere de lumiére. Mais voyons les principes de cette obſcurité qui vient du côté des hommes.

I. Les préjugés des ſens & de l'imagination ſont ſi groſſiers, qu'il n'y a perſonne qui n'ait honte de les ſuivre ouvertement. Cependant il eſt certain qu'ils font un aſſez grand effet dans le cœur de la plus-part des hommes, qui n'ont point honte de dire, Je n'ai jamais rien vû de pareil : je le croirois, ſi je le voyois. Qui eſt-ce qui a vû des morts revenir de l'autre monde ? Qui eſt-ce qui eſt monté au ciel, ou deſcendu dans l'abîme ? Raiſonnemens dont l'abſurdité eſt aſſez évidente. Car y a-t-il une plus grande folie, que de ne vouloir rien croire, que ce qu'on voit, lors qu'il s'agit d'objets qui ne ſeroient pas, s'ils n'étoient inviſibles ? Voyez-vous le paſſé, l'avenir, vôtre ame, la Divinité ? Car c'eſt le paſſé, l'avenir, les objets & les intérêts de l'ame, & les bienfaits de Dieu, que la foi nous propoſe.

II. L'éducation nous a de-même accoûtumés à ne croire que les choſes qui arrivent ordinairement. Nous nous renfermons dans un certain cercle d'objets que nous recevons, parce qu'ils ne choquent ni l'expérience, ni la probabilité, & cette habitude de refuſer nôtre créance à toutes les autres choſes,

choſes, s'étendant juſques dans les matiéres de la Religion, nous jette dans l'incrédulité. Cependant, à bien conſidérer ces objets qui ſont d'une connoiſſance & d'une expérience commune, on trouvera qu'ils ſont en eux-mêmes tout auſſi ſurprenans & auſſi incompréhenſibles, que les objets de la Religion. Vous trouvez étrange que l'ame ſurvive aux ruïnes de la matiére : ſoyez ſurpris plûtôt de la voir liée à un ſujet ſi différent de ſon excellence. C'eſt l'union de l'ame avec le corps, & non pas ſa ſéparation, que nous devons admirer. Comprenez, ſi vous pouvez, cette alliance d'une choſe étendüe qui occupe un lieu, qui a des bornes qui la contiennent, qui n'agit que dans le préſent, ſur les autres ſujets & ſur ce qui lui eſt proche, avec une choſe qui n'a ni figure, ni étendüe, ni couleur, ni fluidité, ni ſolidité, qui eſt par tout en quelque ſens, ſans avoir de parties qui occupent de lieu, qui agit ſur le paſſé, ſur l'avenir, ſur ſoi-même & ſur ſa maniére d'agir, par une merveille qui nous perſuadera, malgré nous, nôtre ſpiritualité.

Vous trouvez étrange qu'on vous parle d'un Créateur & conſervateur de toutes choſes : ſoyez plûtôt étonnés d'avoir été ſi long-tems dans le monde, ſans vous être demandé, pourquoi ſuis-je ? D'où viens-je ? Que deviendrai-je ? Et qui a fait tout ce que je voi ?

Ce n'eſt point le jugement dernier, de quelque maniére qu'il ſe faſſe, qui doit vous ſurprendre; mais plûtôt le ſupport de Dieu, qui permet tout pour juger tout. C'eſt cette confuſion apparente de la ſociété, qui auroit lieu de vous faire de la peine, ſi elle ne devoit être terminée par un événement qui juſtifiera la juſtice & la ſageſſe de Dieu. A entendre ces Meſſieurs-là, on diroit qu'il n'y a rien d'extraordinaire ni de ſurprenant dans le monde. Cependant il n'y a rien qui ne le ſoit.

III. Mais la principale ſource de nôtre incrédulité, c'eſt que nous avons des paſſions, qui ayant de l'intérêt à nous faire haïr la Religion, nous donnent du penchant à tous les doutes qui les favoriſent.

C'eſt ici le fond & la ſource de toutes les difficultés. Les hommes ſont incrédules, parce qu'ils veulent l'être: ils veulent l'être, parce que c'eſt là l'intérêt de leurs paſſions. De là il arrive, que tout ſert par accident à une ſi malheureuſe fin; les ſciences, l'éloquence, la politique, &c. non par elles-mêmes, mais par le mauvais uſage qu'on en fait.

IV. L'orgueil, qui eſt de toutes les paſſions la plus dangereuſe & la plus invétérée, ne nous permet point de perſévérer dans la diſpoſition que Dieu veut que nous ayons pour ſa révélation. Cette diſpoſition a deux parties. Elle conſiſte I. à recevoir les vérités qui nous ſont révélées. II. A les recevoir, en-

core que nous ne les comprenions pas, ſans vouloir trop ſonder les abîmes de Dieu.

Il faut donc pour croire, non ſeulement être perſuadé des vérités révélées, mais ſavoir ignorer ce qu'il a plû à Dieu de nous en cacher, être dans une diſpoſition à dire, Je ne ſai & je ne comprens pas auſſi-bien que je croi. Il faut baiſſer la veüe devant le côté obſcur, comme il faut ſe rejouir en contemplant le côté lumineux. L'incrédulité nous fait rejetter des vérités qui devroient frapper nos yeux; & la curioſité déréglée de l'eſprit nous empêche de reſpecter les ſaintes obſcurités qui les environnent.

Et de ce principe on peut conclurre, qu'il n'y a rien de plus extravagant, ni de plus impie en même tems, que le deſſein de quelques Docteurs, illuſtres d'ailleurs par leur érudition & par leurs lumiéres, qui ont voulu faire comme une Religion de plein pied, & en ôter toutes les difficultés, coupant ſouvent des noeuds qu'ils ne pouvoient dénoüer. C'eſt ignorer que les ténébres de la Religion ſuivent la nature des choſes, ou entrent dans le plan & dans le deſſein de Dieu; comme les Apôtres nous le font comprendre, lors qu'ils nous apprenent que le deſſein de Dieu a été d'anéantir l'intelligence des ſages, & lors qu'ils s'écrient, *O profondeur des richeſſes de la ſapience & de l'intelligence de Dieu! Que ſes jugemens ſont incomprehenſibles, & ſes voyes difficiles à trouver!*

On peut en inférer en ſecond lieu, que la curioſité humaine, qui a tant multiplié les queſtions de la Théologie, eſt un des plus grands obſtacles à la foi véritable.

On ne ſe contente point de ſavoir les choſes, on veut ſonder la maniére; & c'eſt la maniére que Dieu ne veut point que nous ſachions; c'eſt là le côté obſcur qui doit être reſpecté.

Il nous ſuffiſoit de ſavoir que nous ſommes corrompus, que nous le ſommes dès nôtre origine, & qu'il n'y a que la grace de Dieu qui puiſſe nous retirer de cet état. Mais on n'avoit garde de s'en tenir là. On veut ſavoir comment le péché eſt entré au monde: quels reſſorts de nôtre ame ont été les premiers en détrac: comment s'eſt faite la propagation du péché. Le St. Eſprit eſt comme le vent, dont on entend le ſon, ſans qu'on ſache d'où il vient, ni où il va. Cependant on veut ſavoir ſa maniére d'agir. On marque les dégrés de ſes opérations. On décide. On coupe. Ce ne ſont que diſtinctions barbares à l'Ecriture, de grace antécédente, grace conſéquente, grace ſuffiſante, grace efficace, grace univerſelle, grace particuliére, grace médiate & grace immédiate; diſtinctions que les hommes ſemblent avoir inventées, comme des détours & des fuites pour ſe diſpenſer de reconnoître, que quoi que nous faſſions, c'eſt Dieu qui produit en nous avec efficace la volonté & l'action ſelon ſon plaiſir. Nous ignorons pourtant la maniére dont il agit. Y a-t-il neanmoins rien de ſi juſte & de ſi raiſonnable qu'un pareil aveu? & ne vaut-il pas bien toutes les ſpéculations de l'Ecole, qui ſe confond elle-même, & tombe d'abîme en abîme, pour vouloir connoître ce que Dieu lui a caché?

Le mal de tout cela eſt, que les Chrêtiens ayant groſſi prodigieuſement leur Théologie de ces ſpéculations, qui vont à connoître la maniére des choſes que Dieu nous révéle, forment les difficultés les plus conſidérables des incrédules, qui ſe ſervent de ces ſpéculations humaines, pour attaquer les fondemens de la Religion; ou qui concluënt des conteſtations de la curioſité humaine, que la Religion n'a rien de ſolide & d'aſſûré. Mais il eſt facile de leur montrer leur injuſtice.

La foi a deux ſortes d'ennemis: les incrédules, qui l'attaquent du côté qu'elle éclate; & les téméraires, qui n'en reſpectent point l'obſcurité ſacrée: ceux qui nient tout, & ceux qui veulent connoître tout. Faites voir à ces curieux inſenſés qu'ils ſe trompent, à la bonne heure: mais ne croyez pas que leur défaite faſſe aucun préjudice à la Religion; puis que la curioſité déréglée n'eſt guéres moins contraire au génie de la Religion & à la nature de la foi, que l'incrédulité elle-même.

V. Cette

V. Cette curiosité est essentiellement jointe à la témérité ; & l'on ne sauroit dire à quels étranges excès l'une & l'autre ont conduit les hommes. On en rapportera un exemple important & nécessaire. C'est celui de la Trinité & de l'Incarnation, un des plus profonds & des plus impénétrables mysteres de nôtre Religion. La curiosité a porté les hommes à franchir les bornes de la révélation à cet égard ; & la témérité les a obligés à anéantir la foi.

L'Ecriture nous enseigne, qu'il y a un seul Dieu, & un seul Médiateur. Elle nous apprend d'un autre côté, que Jesus Christ est Dieu, qu'il n'a point réputé à rapine d'être égal à Dieu, qu'il a fait le monde, les siécles, toutes choses. Elle lui attribüe tous les attributs, tous les ouvrages & tous les noms de la Divinité, sa puissance, sa sagesse, son éternité, son immensité, &c. Elle nous apprend que le St. Esprit est Dieu. Elle dit que ces trois ne sont qu'un, que nous devons tous être baptisés au nom du Pere, du Fils & du St. Esprit. Elle nous parle du Pere comme d'une personne, du Fils comme d'une personne, du St. Esprit comme d'une personne. Pourquoi ne pas s'arrêter là ?

C'est qu'il n'a pas plû à l'orgueil des hommes. Le *Je ne sai*, ou le *Je ne comprens point*, est un mot si terrible, qu'il n'y a rien qu'ils n'inventent pour se dispenser de le prononcer. Ils veulent savoir comment cela se fait, que trois personnes subsistent dans une même essence. Ils nous parlent de modes, de rélations, de subsistences, de distinctions modales, de distinctions formelles, d'être absolu, d'être rélatif, &c. On dit que l'Entendement divin produit le Verbe, & que le St. Esprit est la production increée de la volonté ; & mille autres choses qui ne sont ni sûres, ni révélées. Pourquoi cela ? C'est pour faire comprendre un mystere que Dieu veut qui soit incompréhensible, & qui exerce nôtre foi.

Les autres ne pouvant se satisfaire de toutes ces spéculations scolastiques, conçoivent le dessein impie d'anéantir ce mystere qu'ils ne peuvent comprendre, & par une insigne impiété, ou ils rejettent les livres de l'Ecriture qui en font mention, ou ils donnent des explications si violentes aux passages, qu'il faudroit que le St. Esprit eût eu dessein de nous tromper, s'il avoit parlé dans le sens de ces Docteurs. *Je suis avant qu'Abraham fût*, veut dire, Je suis avant que s'accomplît la prophétie qui est enfermée dans le nom d'Abraham, & qu'il fût devenu le Pere des Nations. *Glorifie moi de la gloire que j'ai eue avant la fondation du monde*, signifie, Glorifie moi de la gloire dont tu as résolu de m'orner. *Il étoit au commencement, & toutes choses ont été faites par lui*, ne veut dire sinon, Il étoit dès le tems de Jean Baptiste,

Baptiſme, & c'eſt par lui que toutes choſes ont été faites dans l'Egliſe, &c.

Pourquoi toutes ces ſubtilités ſi contraires à la ſimplicité évangélique? C'eſt pour anéantir les ſacrées obſcurités que la ſageſſe de Dieu a répandues dans les myſteres; & pour ſauver par la ſageſſe humaine, ceux que Dieu veut conduire à la vie éternelle par la folie de la prédication.

On doit joindre la ſuperſtition à la témérité & à la curioſité déréglée de l'eſprit. Celle-là ſe forme peu-à-peu par l'effort des paſſions, qui cherchent des voiles extérieurs pour ſe cacher, des prétextes pour éviter la mortification de la repentance, & des moyens pour éluder la ſévérité de la Morale Chrêtienne, & qui pour cet effet occupent l'homme à des exercices corporels qui ſont profitables à peu de choſes, ou l'attachent à quelque culte charnel. Or après que la ſuperſtition s'eſt ainſi formée inſenſiblement, elle ſe met en crédit, elle prend droit de bourgeoiſie dans la Religion, s'il m'eſt permis de parler de la ſorte, on confond ſes imaginations les plus monſtrueuſes avec les plus ſacrés myſteres; & alors tout ce que les paſſions humaines ont pû enfanter d'abſurdité & d'extravagance, ſert aux incrédules pour attaquer la Religion, qui s'en trouve en quelque ſorte revêtue. On veut tout ſauver, ou faire tout périr. Attaquez la ſuperſtition, vous paſſez pour être ennemi du

du Chriſtianiſme. Défendez la gloire & la ſainteté du Chriſtianiſme, on veut vous engager à défendre les extravagances de la ſuperſtition.

Le deſſein que nous avons d'écrire pour les Chrétiens en général, nous défend toute application. Il me ſuffit que tout cela eſt vrai dans la theſe. Qu'on en cherche des exemples là où l'on voudra; ils ne ſont pas trop difficiles à trouver.

Nous nous contenterons de dire ſur ce ſujet, que cette multitude de Sectes qui déchire ſi pitoyablement la Chrêtienté, & qui fait que le nom de nôtre commun Maître eſt blaſphemé parmi les infidéles, ne vient que de ces trois principes, la curioſité déréglée, la témérité de l'eſprit, & la ſuperſtition; comme ces trois principes eux-mêmes viennent d'une ſource plus ancienne, qui eſt le déréglement de nos paſſions.

Demander donc, pourquoi Dieu permet cette multitude de Religions & de Sectes; c'eſt à-peu-près demander, pourquoi Dieu permet qu'il y ait des méchans: celui qui permet la licence des paſſions, en permet néceſſairement les effets naturels & les ſuites infaillibles.

Cela étant ainſi, on ne doutera point que la Philoſophie ne ſoit une autre ſource de difficultés, quand on veut la joindre à la Religion. En effet, leurs fins ſont ſi différentes, qu'on peut aſſûrer qu'elles ſont oppoſées.

posées. La Philosophie se propose de satisfaire la curiosité ; & la Religion, de la mortifier. La Philosophie recherche la maniére des choses : la Religion fait profession de l'ignorer. La Philosophie enfin enfle l'homme, en étendant ses lumiéres ; & la Religion l'humilie, en lui demandant le sacrifice de ses connoissances. La Philosophie veut tout comprendre : & une partie essentielle de la Religion, consiste à reconnoître qu'on ne comprend rien.

Aussi la Philosophie ne trouve-t-elle pas trop son conte dans la Religion ; ni la Religion dans la Philosophie, s'il m'est permis de parler ainsi. Copernic & Descartes ne seront pas sans doute fort satisfaits ni de la description que l'Auteur de la Genese fait de la création, ni des deux grands luminaires, ni du miracle de Josué, lors qu'il arrêta le soleil ; ni du troisiéme ciel dont parle St. Paul, ni des nouveaux cieux & de la nouvelle terre, que les Ecrivains sacrés nous font attendre ; ni de l'embrasement des cieux, de la dissolution des élémens, & de l'obscurcissement des astres, qui doivent signaler le jour du Jugement. Ces Philosophes s'écrieront, que ces objets n'ont aucun rapport avec leurs idées astronomiques.

Mais qu'ils ne s'en étonnent point. Les Ecrivains sacrés ont prétendu parler le langage du peuple, & non pas celui des Philosophes. Ils ont voulu sanctifier les hommes, &

& non pas expliquer la nature. Il a donc fallu qu'ils s'accommodassent aux idées du vulgaire. Il a plû même au St. Esprit, qu'ils n'en eussent point d'autres, afin que ses mysteres revêtus de ses idées populaires, fussent proportionnés à la portée de tout le monde par la maniére de leur révélation, ne pouvant l'être par eux-mêmes.

Ce n'est point là une conduite qui lui soit extraordinaire. C'est ainsi que la sagesse divine en use, lors qu'il s'agit de répréſenter aux anciens Israëlites les merveilles de l'Economie Evangélique. Elle se sert d'expressions empruntées des usages communément reçûs. Elle dit que tous les peuples aborderont à la montagne de Sion ; qu'il y aura un autel dressé au milieu de l'Egypte ; qu'on offrira par tout des sacrifices de prospérité ; que le pavillon de la gloire de Dieu, ou son tabernacle, sera transporté parmi les Nations. D'où vient que les Prophétes annoncent en ces termes la vocation des Payens ? C'est que c'étoient là les idées du vulgaire, qu'il faloit se servir d'expressions connuës, & que la révélation deviendroit inintelligible, sans cette condescendance de Dieu, qui se proportionne à la portée de tous sans exception.

Imaginons-nous en-effet, que Dieu eût attendu à nous révéler la vérité de la création, le miracle de Josué, la gloire des bienheureux, le Jugement dernier, &c. jusqu'à

ce qu'on eût fait comprendre à tous les hommes par les principes de la Philoſophie, que les étoiles ſont plus grandes que la lune; que c'eſt la terre, & non pas le ſoleil, qui ſe meut; que les cieux ne ſont que des eſpaces liquides & étendus à l'infini; que le ſoleil eſt ſi eſſentiellement lumineux, qu'il ne ſauroit perdre ſa clarté, à-moins qu'il ne ſoit anéanti, &c. où en ſerions-nous, & que ſeroit-ce, ſi tous les hommes devoient être Philoſophes, avant qu'ils pûſſent apprendre à craindre Dieu?

La ſageſſe de Dieu eſt admirable non ſeulement en ce qu'il ſe proportionne aux idées de tout le monde, afin de ſe rendre intelligible; mais auſſi en ce qu'alors il pourvoit à ce qu'on ne puiſſe ſe tromper, en preſſant la lettre de ces façons de parler populaires.

Il n'y a rien, par exemple, de plus ridicule que les railleries que les incrédules font du feu de l'enfer. Ils ſe joüent eux-mêmes, lors qu'ils prétendent joüer la Religion. Car celui qui conſidérera bien ce que l'Ecriture nous dit là-deſſus, trouvera qu'elle aſſemble diverſes images, pour nous repréſenter par des idées connües, un objet inconnu; & pour mettre devant les yeux par pluſieurs images, ce qu'une ſeule idée n'étoit point capable de nous repréſenter. Elle emprunte pour cet effet le feu & le ſouffre de Sodome, l'affliction des jours de Noé, les jugemens que Dieu exerça ſur les Nations dans la valée de Joſaphat; les ténébres horribles qui couvrirent toute l'Egypte, pendant qu'Iſraël joüiſſoit de la lumiére de Dieu dans la terre de Goſſen; le feu perpétuel, & le ver qui ne meurt point de la valée des enfans de Hinnom, &c. le pleur & le grincement des dents des enfans qu'on immoloit à Moloc, en les mettant entre les bras de cette ſtatüe brûlante.

Il y auroit autant de raiſon à preſſer quelqu'une de ces idées, qu'à fonder de grandes difficultés ſur celle de paradis, de ſein d'Abraham, de Canaan céleſte, de Jéruſalem d'enhaut, &c. qui ſont employées pour nous répréſenter la félicité qui attend les fidéles. Ces idées ſeroient fauſſes & contradictoires, ſi elles étoient literales; puis qu'un paradis n'eſt point une Canaan, qu'une Jéruſalem n'eſt point le ſein d'Abraham.

La variété de ces images nous fait voir qu'elles ne ſont point litérales, & nous montre auſſi, que l'objet qu'on prend ſoin de nous répréſenter en tant de maniéres, étoit trop grand pour être répréſenté par une ſeule de ces idées.

En ſuivant cette veüe, rien n'eſt ſi facile que de répondre à une objection qu'on fait ſur le Jugement dernier, & qui avoit paru conſidérable. On dit que la deſcription que l'Ecriture nous fait du dernier Jour, nous

disant que le Fils de Dieu doit venir précédé des Anges qui sonneront d'une trompette, & qu'il mettra les hommes les uns à sa main droite, & les autres à sa gauche, &c. ne s'accorde ni avec l'idée que nous avons des esprits, ni avec celle que nous devons avoir d'un si grand événement.

Pour répondre, il ne faut que distinguer l'objet, & la maniére dont il est répréſenté. Le premier est raisonnable, grand, magnifique, digne de remplir nos esprits, & capable de toucher nos cœurs. Nous avons assez justifié qu'il est conforme à nôtre raison, en faisant voir qu'il faut anéantir toutes nos lumiéres avec la nature des choses, ou reconnoître un Jugement dernier: & qu'y a-t-il de plus grand, qu'un objet qui justifie la sagesse de Dieu, sa justice & toutes ses vertus sans exception, & qui soûmet tous les hommes, toutes les actions des hommes, toutes les pensées de l'esprit, & tous les mouvemens du cœur à son examen? Or l'objet est ce qu'il y a de réel & d'invariable.

Pour la maniére dont il est proposé, elle ne seroit point proportionnée à nos connoissances & à nôtre foiblesse, si elle étoit aussi sublime que l'objet. Nous n'y comprendrions rien, & il nous éblouïroit, si Dieu nous le répréſentoit précisément tel qu'il est en lui-même.

Jesus Christ fait assez connoître que ces images ne doivent point être pressées par la variété & la multitude de celles qu'il employe pour nous répréſenter ce Jugement. Tantôt il se sert pour cela de la parabole de l'époux & des vierges: tantôt il nous le répréſente par le jugement d'un maître envers ses serviteurs, à qui il avoit confié ses talens: tantôt il montre le Juge du monde, comme un berger qui sépare les brebis d'avec les boucs: tantôt sous l'image d'un pere de famille, qui arrache l'yvroye, & la sépare du bon grain, pour brûler au feu la premiére, & pour assembler celui-ci dans ses greniers: tantôt comme un Monarque glorieux & triomphant, précedé de légions d'Anges ou de Messagers qui sonnent la trompette. Les traits de cette description se détruiroient, s'ils étoient tous pris à la lettre.

On doit en faire le même jugement, que de l'histoire du Lazare & du mauvais Riche, qui quelque longue & quelque raisonnée qu'elle soit, n'est, au jugement de tout le monde, qu'une parabole, dont il seroit ridicule de vouloir presser le sens litéral.

Que la Philosophie ne se choque donc plus des expressions de l'Ecriture. Qu'elle ne nous objecte plus, qu'un feu matériel ne sauroit brûler les ames; que les Anges n'ont point une bouche pour sonner de la trompette; que la valée de Josaphat est trop petite pour contenir tous les hommes, &c. Ce sont des difficultés puériles, & qui ne font

point de peine à ceux qui ſont tant-ſoit peu inſtruits à parler le langage de Canaan.

Au-reſte, on ne peut douter que le mélange qu'on a fait de la Philoſophie avec la Religion, n'ait apporté un préjudice conſidérable à nôtre foi. Car premiérement, la Philoſophie entaſſant ſpéculation ſur ſpéculation, nous parle d'une étendüe infinie de matiére, d'autres globes habités, de mondes qui ſe forment par le concours des atomes, de loix de la nature inviolables, &c. d'éternité de matiére, & d'autres imaginations qui ſemblent ne point s'unir avec les principes de la Religion. Là-deſſus les paſſions, qui ſont comme en ſentinelle pour ſaiſir & adopter tout ce qui les favoriſe en combattant la foi, autoriſent les plus légéres conjectures, & donnent du crédit à ce qu'on regarderoit ſans cela comme des extravagances. Ainſi les doutes de la Philoſophie ſont changés en certitude, par l'envie que nous avons de changer la certitude de la Religion en doutes.

En ſecond lieu, la Philoſophie forme en nous l'habitude de vouloir juger de tout par nous-mêmes : diſpoſition entiérement contraire à la foi, qui nous fait croire ſur le témoignage de Dieu. On ne ceſſe de nous demander des démonſtrations. On en veut de pareilles aux démonſtrations géometriques, c'eſt-à-dire, qu'ils veulent une lumiére

miére ſans aucunes ténébres. O l'admirable pretenſion ! Nous avons véritablement des démonſtrations, mais des démonſtrations de foi ; & qui dit foi, dit lumiére & ténébres.

Le troiſiéme effet dangereux de la Philoſophie, conſiſte en ce qu'elle tourne la Religion de la pratique à la ſpéculation. Plus nous nous guindons en raiſonnemens philoſophiques ſur les myſteres, plus le corps de la Religion ſe perd, & plus ſa majeſté diſparoit, parce qu'elle eſt eſſentiellement practique. A force de la chercher, nous ne la trouvons plus. L'expérience devroit nous avoir appris, que le progrès du raiſonnement nous éloigne du centre véritable, qui eſt la piété : plus il eſt métaphyſique, moins il nourrit l'eſprit, & plus il fait naître de doutes. Au-contraire, plus nous deſcendons dans la pratique, plus nous connoiſſons la Religion, en ſentant la divine éfficace par nôtre propre expérience, & la reconnoiſſant pour ce qu'elle eſt, aux impreſſions qu'elle laiſſe dans nos cœurs. Si la Religion nous avoit été donnée pour nous apprendre à philoſopher ſur la nature des choſes, la connoiſſance théorétique de l'eſprit ſeroit la régle à laquelle nous devrions la meſurer : mais puis qu'elle nous a été donnée pour ſanctifier nôtre cœur, il eſt juſte que la contemplation céde à la pratique & au ſentiment.

VIII. La politique eſt encore plus véritablement ennemie de la Religion, que la Philoſophie. Ce n'eſt pas qu'elle ne ſe ſerve de la Religion avec ſuccès pour retenir les peuples dans leur devoir: mais c'eſt qu'elle prétend être ſupérieure. Elle veut que la Religion fléchiſſe ſous ſes ordres: & la Religion ne plie que ſous les ordres de Dieu. La politique regarde ordinairement la plus part des hommes, comme des eſclaves des Grands: la Religion, malgré la politique, les fait tous égaux; elle ôte efficacément les inégalités que les paſſions humaines avoient produites. La politique, ſuivant les préjugés de l'orgueil & de l'ambition, agit comme ſi la vie des hommes n'étoit point de plus grande conſidération que celle des bêtes: la Religion nous apprend, que l'ame d'un païſan eſt auſſi chére à Dieu, que celle d'un Monarque. Quoi! tous ces gens-là ſeront ils mes égaux? dit l'ambitieux. Oui, & plus heureux que toi, ſi tu ne te repens, répond la Religion. Grand caractere, qui nous perſuade que c'eſt de Dieu, qui n'a aucun égard à l'apparence des perſonnes, & non des hommes accoûtumés à s'encenſer les uns les autres, qu'elle tire ſon origine.

Les politiques raiſonnent à-peu-près de cette ſorte. La Religion nous ſert à retenir les peuples dans leur devoir, pour les ſoûmettre au Souverain & aux loix de l'Etat. Donc

Donc elle n'eſt deſtinée à autre choſe. La conſéquence n'eſt pas juſte.

Si l'on veut comprendre que la Religion a une fin plus élevée, on doit conſidérer qu'elle n'eſt pas moins contraire à l'ambition des Souverains, qu'à la rébellion des peuples; qu'elle ne ſe rapporte point au bien d'un Etat particulier, mais qu'elle tend eſſentiellement à augmenter la paix entre les Etats, & l'intelligence qui doit être entre les hommes; qu'elle ſe moque des défenſes, des loix politiques & du bras ſéculier, lors que les puiſſances veulent la contraindre; que toute la politique Romaine armée des plus cruels ſupplices qui furent jamais inventés, n'a pû en arrêter les effets; qu'enſeignant aux hommes à mépriſer la mort, & à eſpérer une meilleure vie, elle les met au deſſus des promeſſes & des menaces de la politique; & que ſanctifiant le cœur & la conſcience, elle fait ce que la politique n'a jamais entrepris.

IX. La Rhétorique a tout-de-même produit des effets aſſez déſavantageux à la Religion, par le mauvais uſage que les hommes en ont fait. D'abord les objets de l'Evangile propoſés ſans étude & ſans art, frappérent les eſprits de ſurpriſe & d'admiration, & touchérent les cœurs juſqu'à les faire renoncer à leurs attachemens. C'étoit toute l'éloquence des premiers tems. Mais enſuite l'Egliſe adoptant les vanités des

Grecs & des Romains, les myſteres de l'Evangile commencérent à devenir ou des matiéres de conteſtation philoſophique, ou des ſujets d'éloquence; & comme celle-ci tient de la Poëſie, dont la principale loüange conſiſte dans la fiction, on déguiſa tout, on exagera tout. De là viennent les Panégyriques, les Oraiſons funébres, & ces paradoxes qui produiſent avec le tems des opinions ſi monſtrueuſes. Il ne faut pas s'étonner de cela. L'Eloquence & les paroles charmantes de la ſageſſe humaine ne ſont pas moins contraires à la Religion, que la Philoſophie. Car ſi c'eſt un déréglement, de vouloir comprendre par la Philoſophie des myſteres que Dieu veut qui nous ſoient incompréhenſibles; c'en eſt un autre peu différent, de vouloir revêtir des faux ornemens d'une éloquence mondaine, des objets que la ſageſſe de Dieu veut proportionner à la portée de chacun, par la maniére ſimple dont elle veut qu'ils ſoient propoſés.

X. Enfin il n'y a point juſqu'à la Grammaire, qui en la main de nos paſſions ne ſerve à jetter quelques ténébres ſur la Religion. On ſe plaint que la Grammaire des Juifs eſt incertaine; que la ponctuation eſt douteuſe; qu'il y a des diverſes leçons dans le Vieux & dans le Nouveau Teſtament; qu'on ignore qui c'eſt qui a recueilli les livres de l'Ecriture, & qui a fait le Canon; que les

les Apôtres citant les prophéties, ſe ſervent de la Verſion Grecque des Septante; qu'ils ne ſont pas fort exacts à rapporter toutes les paroles des paſſages qu'ils citent; qu'il y a des endroits imparfaits, & où il manque des paroles, &c.

Il eſt certain que cette exactitude grammaticale, ou cette ſuperſtition de Grammaire, a peu de rapport avec nôtre foi. Quelqu'un l'a dit fort bien, *Scriptura non amat nimium diligentes.* Les raiſons qu'on en peut donner ſont premiérement, que les objets de l'Evangile ſont & trop grands & trop importans, pour que la ſageſſe de Dieu ait permis qu'ils dépendiſſent des pointilleries de la Grammaire. On ne s'aviſe point de rechercher ſi les Ordonnances d'un Roi ſont énoncées en termes que l'uſage autoriſe, ou s'il y a des tranſpoſitions & des parentheſes, ou ſi les loix de la Grammaire y ſont obſervées, ou qui c'eſt qui les a recueillies; & pourvû que nous ſachions que ce ſont là les Ordonnances du Prince, & qu'elles ſoient aſſez claires pour eſtre entendües de tout le monde, nous nous diſpoſons à nous y ſoûmettre. Pourquoi donc forme-t-on toutes ces difficultés ſur le ſujet des livres de l'Ecriture, qui ont cet avantage ſur les Ordonnances des Princes, que les mêmes choſes y ſont mille & mille fois répétées, & qu'ainſi elles ſont à l'épreuve de toutes les révolutions grammaticales?

D'ail-

D'ailleurs, ſi le fond & la ſubſtance de la Religion dépendoit de ces changemens extérieurs, il s'enſuivroit qu'on ne pourroit être Chrêtien, juſqu'à ce qu'on fût Critique, qu'il faudroit poſſéder les langues, avant que d'être admis à étudier la ſcience du ſalut; & qu'ainſi on feroit des progrès dans la Religion, à-meſure qu'on auroit bien étudié au College : ce qui eſt la choſe du monde la plus contraire au deſſein de Dieu, qui eſt d'appeller toutes ſortes d'hommes à ſa connoiſſance.

Ajoûtez à cela, que ſi le ſalut étoit attaché à l'arrangement des mots & des ſyllabes, les hommes changeroient le reſpect qu'ils doivent avoir pour les myſteres, en celui qu'ils auroient pour les ſyllabes & pour les mots; & qu'ainſi nous tomberions dans les extravagances de la ſuperſtition cabbaliſtique.

Imaginez-vous que vous euſſiez été du tems des Apôtres, & qu'alors vous les euſſiez entendus les uns après les autres annonçant les myſteres du Royaume des cieux, mais s'énoncant chacun à ſa maniére particuliére; vous n'auriez pas fait dépendre vôtre ſalut de leur maniére de s'exprimer, mais des objets qu'ils vous auroient mis devant les yeux d'un commun conſentement; & pour peu que vous euſſiez été touchés de tant de choſes magnifiques qu'ils annonçoient, & qu'ils répétoient en cent manié-

res, vous n'auriez pas chicané ſur quelque mot équivoque qui leur ſeroit échappé, ou ſur l'arrangement de leurs paroles, ou ſur d'autres vétilles de cette nature. Or la parole qu'ils ont écrite eſt la même que celle qu'ils ont annoncée, & nous devons en faire le même jugement. Ces bons & ſaints perſonnages, qui parlent ainſi que l'Eſprit leur donne à parler, c'eſt-à-dire, avec ſimplicité, parce que cela eſt néceſſaire pour le deſſein de Dieu, n'avoient garde de penſer qu'on dût porter le rafinement ſi loin, & qu'on formeroit tant de doutes ſur leurs expreſſions, qui ſont ſi naïves & ſi naturelles.

Le principal eſt de s'arrêter à la ſubſtance de leur prédication. Le conſeil de Dieu, qui conſiſte dans le deſſein qu'il a de ſauver les hommes par la mort de ſon Fils, fait comme le fond & la ſubſtance de la Religion. Tout ſe rapporte à ce centre. Il y a trois grands objets qui ſoûtiennent celui-là, qui ſont la réſurrection de Jeſus Chriſt atteſtée par les Apôtres, l'accompliſſement des oracles contenus dans les Ecrits des Prophétes, & les dons miraculeux du St. Eſprit : objets qui ont été ſenſibles aux Apôtres, que les Apôtres ont très-clairement enſeigné aux hommes, & qu'ils ont rédigé par écrit par la direction de la ſageſſe de Dieu, lors que toute la terre en étoit comme pleine, voyant les dons extraordinaires que Dieu répandoit ſur les hommes, tous les oracles accomplis

en

en Jesus Christ, & les souffrances & les épreuves des témoins de Dieu.

C'est là la substance des Ecrits des Apôtres, aussi-bien que de leur prédication. La providence a voulu que ces choses fûssent rédigées par écrit, dans un tems où elles ne pouvoient être supposées; que ces livres fussent reçûs par toutes les sociétés Chrêtiennes; qu'ils fussent d'abord répandus par tout par des Versions & des Exemplaires sans nombre, cités en-suite par une infinité de Docteurs, conservés en une infinité de lieux, portés par tout où la persécution jettoit les Chrêtiens. Elle a voulu que ces Ecrivains nous appriſſent la même chose, en suivant chacun sa maniére; que leur façon d'écrire fût toute semblable à leur maniére de parler; qu'ils suiviſſent dans leurs citations la Version Grecque qui étoit connüe du peuple, sans embarrasser la foi des simples de remarques de Critique, qui auroient été trop indignes de ceux qui avoient vû & touché la Parole de vie, qui annonçoient les choses magnifiques de Dieu, & qui avoient reçû le don de parler toute sorte de langues, pour se faire entendre à toutes les Nations. Il a falu que ces Ecrivains admirables eussent plûtôt égard aux choses qu'à l'arrangement des mots, pour soûtenir ce grand caractere, & afin que nous apprenions à attacher nôtre confiance aux choses qu'ils nous disent, & non pas à la maniére dont ils les expri-

expriment. Ils ont expliqué suffisamment toutes les vérités salutaires & fondamentales, qui sont en petit nombre, & répétées presque dans toutes les pages de leurs Ecrits; ils ont laissé à leurs Disciples le soin de recueillir ces Ecrits, & d'en composer le Canon qui nous sauve, non entant que c'est le recueil de tous les Ecrits des Apôtres, mais entant qu'il contient des objets que les Apôtres ont mille & mille fois répétés pour la sanctification des hommes. Pour les diverses leçons, elles sont en si petit nombre & si peu considérables, qu'elles n'apportent aucun changement sensible à ces livres, bien-loin de changer la substance de la Religion inaltérable, parce qu'elle est liée à tout, & répétée par tout.

Quand ce qu'on nous dit de la Grammaire Hébraïque, & de l'autorité des livres de l'Ancien Testament, seroit aussi certain qu'il l'est peu, nous devrions nous en mettre peu en peine, depuis que Jesus Christ & les Apôtres l'ont confirmée. Ces petites difficultés ne sont en aucune sorte préjudiciables à nôtre foi; puis qu'il suffit à cette derniére, de savoir que l'Ecriture est la Parole de Dieu, ce qu'elle reconnoit à ses marques; & d'être assûrée qu'il est absolument impossible, que ni par le défaut des Copistes, ni par la négligence des hommes, ni par l'infidélité des Versions, ni par la multitude des termes équivoques, elle soit

vuide

vuide de ces objets importans & salutaires qui nous sauvent, nous sanctifient, & dont elle est une continuelle répétition; parce qu'il faudroit ou que Dieu nous eût trompés, ou que sa sagesse se fût trompée, en manquant à conserver un moyen qu'elle destine à entretenir la foi des hommes.

Nôtre dessein n'est point ici de condamner ni le soin qu'on prend d'étudier les régles de la Critique sainte, ni le respect qu'on a pour les expressions de l'Ecriture, dignes d'être préférées à toutes autres. A Dieu ne plaise, que nous ayons une veüe si impie & si insensée. Nous prétendons seulement deux choses: l'une, que toutes ces petites difficultés de Critique ne doivent nullement être considérées comme capables d'ébranler les fondemens de nôtre foi, & que la sagesse divine a pourvû à ce que nous ne pûssions douter avec raison à cet égard: l'autre, que ces difficultés elles-mêmes servent non seulement à nous humilier, mais encore à nous défendre de la superstition litérale, ou de ce que nous pouvons nommer justement l'idolâtrie des termes.

Il est donc vrai que toutes choses, les sens, l'éducation, la curiosité de l'esprit, la superstition, la Philosophie, la politique, l'éloquence humaine & la Grammaire, sont des instrumens dont nos passions se servent pour anéantir la soûmission que nôtre foi doit à Dieu; que par le mauvais usage que nous

nous en faisons, ce ne sont que des maniéres différentes de secoüer ce joug divin; & que les spéculations qui viennent de tous ces principes, tendent à affoiblir nôtre foi, de-même que les maximes des Casuïtes relâchés vont à anéantir la Morale; n'étant pas moins dur à l'esprit de croire, qu'au cœur de se mortifier.

Cependant on peut dire I. Que cette soûmission est nécessaire, & que si vous ne la donnez à Dieu; en recevant les principes de la Religion, vous serez obligés de la donner à la matiére, en vous jettant dans les obscurités de l'impiété; étant certain que vous comprendrez tout aussi peu l'éternité, l'infinité, l'étenduë, la maniére & la nécessité de l'existence de la matiére, que vous connoissez ce qui se passe en Dieu. II. Vous avez cette disposition de cœur dans les choses civiles & naturelles. Vous n'attendez point à manger, jusqu'à ce que vous ayez sçû la maniére en laquelle se fait la nutrition; & vous croyez que l'aiman attire le fer, encore qu'on ne vous ait jamais dit comment cela se fait. Pourquoi de-même ne croirons-nous pas les mysteres, encore que nous n'en puissions pénétrer la maniére? III. Cette soûmission est tellement raisonnable, qu'il faut être insensé pour ne pas le voir. Car jusqu'à ce que nôtre esprit soit infini, il n'y aura qu'un côté des choses que nous puissions voir, & il sera nécessaire que l'autre nous

ſoit inconnu. IV. Elle eſt juſte & légitime, s'il en fût jamais. Elle ne va qu'à nous faire reconnoître nôtre ignorance, & qu'étant dans le danger de nous tromper, nous devons ſuivre la révélation comme un guide fidéle. Nous ſommes bien extravagans, ſi nous ne reconnoiſſons point nôtre ignorance, ou ſi nous craignons que Dieu puiſſe nous tromper, lors qu'il lui plait de ſe faire connoître à nous.

V. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, ce qui eſt infiniment glorieux à la Religion, & qui la fait reconnoître pour divine; c'eſt que ce renoncement à ſes lumiéres eſt le ſeul moyen que nous ayons de ſortir d'erreur, & de voir clair dans les matiéres de la Religion.

C'eſt un miracle propre à la Religion Chrêtienne, de nous rendre heureux, en nous obligeant à renoncer à nous-mêmes: mais c'en eſt un auſſi grand, de nous rendre clairvoyans, en nous faiſant ſacrifier les lumiéres de nôtre raiſon.

On s'aveugle en portant une veüe trop fixe & trop hardie ſur les myſteres: mais on apperçoit la lumiére de Dieu, lors qu'on baiſſe les yeux. L'on eſt ſavant, lors qu'on ne veut rien ſavoir que ce que Dieu nous révéle: & l'on ne ſait rien, lors qu'on veut tout ſavoir. Par tout ailleurs, le dégré de connoiſſance fait le dégré de l'habileté: mais ici c'eſt le dégré de la ſoûmiſſion; & c'eſt plus par

par l'humilité du cœur, que par les lumieres de l'eſprit, qu'on s'inſtruit dans la ſcience du ſalut. La preuve n'en eſt pas difficile. On a vû quelles ténébres les ſpéculations d'une raiſon indépendente jettent ſur les myſteres; & voici comment la ſoûmiſſion de l'eſprit change ces ténébres en lumiére, ou du-moins empêche que nous n'en ſoyons obſcurcis.

Si je ſuis dans cette diſpoſition d'humilité, toutes les difficultés perdront leur force. Je ne ſerai point ſurpris de ne pouvoir bien comprendre la nature de Dieu, ni ſa maniére de connoître, d'aimer & d'agir, ni ſon éternité, ni ſon immenſité; & je ſerai plûtôt ravi en admiration, de ce que moi qui ne ſuis qu'un ver & un atome, je ſuis honoré de ſa connoiſſance, & ſuis élevé à la gloire d'entrevoir ſes merveilles.

Je ne trouverai encore rien qui me choque dans cet abandon que Dieu avoit fait autrefois des Payens, & qu'il a fait de tant de Nations infidelles qui croupiſſent dans des ténébres ſi profondes, encore qu'il n'y ait peut-être rien de ſi difficile & de ſi incompréhenſible dans la conduite de Dieu. Je me regarderai: je tâcherai de me connoître: Je me trouverai abîmé, pour ainſi dire, dans un coin de ce vaſte Univers, dans un tems ou dans une conjoncture qui n'eſt qu'un point auprès de ces eſpaces de durée immenſes qui ont coulé, & de cette éternité qui coulera encore. Je n'apperçoi dans

cet état, que quelques années, & quelques Peuples, que je donne pour objet à la providence, comme ſi c'étoient là ſes bornes. Mais foible & imbecille que je ſuis! je ne voi point cette ſucceſſion infinie d'objets qui roullent dans le plan de l'Intelligence Souveraine: je ne voi ni les liaiſons de ce ſiécle avec le monde avenir, ni la place que ces Peuples, dont je déplore l'ignorance, tiennent dans cet enchaînement, ni les droits que la juſtice de Dieu a ſur eux; ou du-moins je ne les connois qu'imparfaitement. Je ne conſidére pas, que mille ans ſont comme un jour, & un jour comme mille ans; qu'un Peuple eſt comme cent Peuples, & cent Peuples comme un Peuple à l'égard de celui qui en peut tirer une infinité du néant, d'où il nous a tirés nous-mêmes. Nous ſommes comme ceux qui veulent voir toute l'étendüe des cieux, encore qu'ils ſoient dans un puits.

Si nous nous connoiſſons nous-mêmes, nous ne ſerons ni curieux, ni téméraires, & nous craindrons le ſort de ceux qui furent frappés pour avoir voulu regarder dans l'Arche. Il nous ſera même facile de reconnoître les dogmes que la Philoſophie & la témérité aura inventés: car en nous arrêtant dans les barriéres ſacrées de la révélation, nous connoîtrons ceux qui ſont aſſez hardis pour les franchir. Nous diſcernerons la Religion qui nous confond & nous mortifie, de

de la ſuperſtition qui nous flate & nous trompe agreablement. Les hauteurs & les fiertés de la politique, qui nous regarde comme des bêtes, ne nous empêcheront point de nous regarder comme enfans de Dieu. Et ni les illuſions de l'Eloquence, ni les vétilles de la Grammaire ne troubleront point une foi qui ſe repaît des objets de l'Evangile, trop manifeſtés, trop répétés, trop liés avec les principes du ſens commun, trop confirmés par les événemens, trop atteſtés, trop dignes de Dieu, & trop utiles à nôtre ſanctification, pour être révoqués en doute. En un mot, nous ceſſerons d'être incrédules, lors que nous aurons renoncé à ce qui nous en inſpiroit le ſecret déſir.

Il eſt donc vrai que Dieu a répandu une ſainte obſcurité ſur les myſteres de la Religion, & a même permis que les hommes y joigniſſent leurs propres ténébres: mais ce qui eſt également admirable & conſolant, ce ne ſont point les habiles, mais ceux qui renoncent à leur habileté, qui voyent clair dans la Religion. C'eſt la penſée de Jeſus Chriſt, qui dit à ſon Pere, *Pere, je te rens graces, de ce que tu as caché ces choſes aux ſages & aux entendus, & les a révélées aux petits enfans.*

C'eſt ici, où je tremble de reſpect & d'admiration, lors que je joins ce caractere de la divinité de ma Religion, à tous les autres. Je renonce à moi-même, & demande à Dieu ſon illumination, lors que je voi qu'une

ſcience ſi élevée, & qui nous propoſe des objets ſi magnifiques, n'eſt pourtant compriſe que par les ſimples de cœur & d'intelligence. Je dis, quelle divine Religion, qui m'éclaire & m'humilie tout-à-la-fois, qui confond & rectifie mon entendement, qui me conduit à la ſcience ſalutaire par l'aveu de mon ignorance, & qui guérit tous les défauts de mon eſprit, en le ſoûmettant! *Où eſt le ſage? Où eſt le diſputeur de ce ſiécle?*

IX. TABLEAU
De la Religion Chrêtienne,

Ou la convenance de ſes myſteres avec les lumiéres de la raiſon.

APrès avoir vû la ſource des faux préjugés, il n'eſt point difficile de ſéparer la Religion de la ſuperſtition, & la Théologie de la Philoſophie; diſtinction ſans laquelle on tombe dans un embarras & des difficultés inexplicables; & par laquelle auſſi l'on peut faire voir, que la Religion n'enferme pas de plus grandes difficultés, que la nature.

Ainſi la prédeſtination, la grace & la doctrine du péché originel ſont des abîmes qui épouvantent d'abord l'eſprit de celui qui entreprend de les accorder avec la lumiére naturelle; & déja je croi voir une multitude de Docteurs s'écrier, que je ne dois pas me hazarder à ſonder la profondeur de ces myſteres

teres qui les confondent, à meſure qu'ils les conſidérent avec plus d'attention.

Mais qu'il nous ſoit permis de dire avec la permiſſion de ces grands hommes, que ces matiéres leur paroîtroient moins difficiles, s'ils avoient plus de ſimplicité, & moins de Philoſophie. Qu'ils ſe ſouviennent de ce grand principe, que la foi & la raiſon, la Théologie & la Philoſophie différent eſſentiellement, en ce que l'une apperçoit l'objet, ſans prendre à tâche d'en pénétrer la matiére, & conſiſte même eſſentiellement dans cette ſoûmiſſion qui l'empêche de porter ſa veüe plus loin, ayant pour ſon contraire, l'orgueil & la témérité de l'eſprit; au lieu que l'autre cherche à connoître & les choſes, & la maniére, & la cauſe phyſique des choſes, ne reconnoiſſant point d'autre ennemi qui lui ſoit oppoſé, que l'ignorance.

Sur ce principe le Théologien examinera ſeulement, s'il y a une grace, une prédeſtination, un péché originel; & le Philoſophe conſidérera, quel eſt l'ordre des décrets de Dieu, de quelle maniére la grace détermine le libre arbitre, & par quelle voye le péché originel s'eſt tranſmis du premier homme à ſa poſtérité.

Les Apôtres, vrais Théologiens, ou plûtôt les ſeuls qui ſe ſoient contenus dans les juſtes limites de la Théologie, nous ont enſeigné ces objets avec beaucoup d'étenduë, en démontrant amplement la vérité & la néceſſité;

ceſſité; & jamais ils n'ont dit un mot pour en faire comprendre la maniére: mais les Chrêtiens ayant en-ſuite étudié la Philoſophie de Platon & celle d'Ariſtote, ont crû que la connoiſſance du ſalut étoit une ſcience comme les autres, & ont fait des Syſtemes de ſpéculations inutiles & ſtériles, & ſouvent aſſez contraires à la piété; & par là ils ont rempli la Religion de difficultés humaines.

On auroit tort de s'imaginer, que lors que Saint Paul a parlé ſi amplement de la prédeſtination, il ait eu pour but de ſatisfaire la curioſité de ceux à qui il écrivoit. Tout ſon diſcours ſpéculatif en apparence, eſt très-practique en-effet. La queſtion étoit alors, ſi la diſtinction des deux Peuples n'avoit pas été entiérement ôtée, & ſi les Gentils ne devoient pas faire un même corps avec les Juifs fidéles. Quelques-uns de la Circonciſion accoûtumés à regarder les Payens comme un Peuple maudit & exécrable, ne pouvoient comprendre que ces Payens dûſſent être auſſi privilégiés qu'eux. St. Paul, l'Apôtre des Gentils, combat ce préjugé de tout ſon pouvoir, & dans cette veüe, il montre que Dieu eſt le Dieu de tous les hommes; qu'il a permis que tous péchaſſent, pour faire grace à tous; que s'il a premiérement choiſi le Peuple des Juifs pour être ſon Peuple, cette élection n'a eu rien que de libre & de gratuit; que c'eſt par la foi,

foi, & non par les œuvres, que les Patriarches ont été agréables à Dieu; que ſes graces ne ſont point attachées au ſang des Patriarches; que la circonciſion de la chair n'eſt pas ce qui a rendu ce Peuple agréable à Dieu; que la Loi n'a pû par elle-même produire cet effet; que ce ne ſont pas les bonnes œuvres de Jacob, qui ont fait recevoir ſa poſtérité au préjudice de celle d'Eſaü, puis que dans un tems où les enfans étoient encore dans le ventre de leur mere, & n'avoient par conſéquent fait ni bien ni mal, il fut dit à leur mere, lors qu'elle conſultoit l'oracle de Dieu, *Le plus grand ſervira au moindre.*

Or ſur cette doctrine de St. Paul, il faut faire toutes ces réfléxions. I. Que la néceſſité qu'il y avoit alors de traiter de ces matiéres, & l'occaſion qui obligea cet Apôtre à en parler, ont entiérement ceſſé; puis que perſonne entre les Chrêtiens ne doute, ou ne doit plus douter de l'élection des Gentils qui ont crû à l'Evangile: dé-ſorte que lors qu'on diſpute avec animoſité ſur ces matiéres, ce n'eſt plus que par vanité, par obſtination, par curioſité téméraire. Tout étoit practique dans le Traité de St. Paul: tout eſt ſpéculatif dans les Traités qu'on en compoſe maintenant. Paul avoit pour but de faire naître l'union & la charité entre les deux Peuples, en faiſant voir qu'ils étoient les uns & les autres l'objet de l'élection divi-

ne : mais par un déſordre déplorable, cette doctrine changée en ſpéculation & en Philoſophie, ne ſert plus qu'à diviſer ſcandaleuſement les Chrêtiens.

II. Le plus ſûr & le plus avantageux eſt d'imiter la modeſtie de St. Paul qui dit la choſe, mais ſe garder bien d'en ſonder la maniére. Il parle de l'élection : mais lors que la raiſon curieuſe l'interroge ſur le comment, que répond-il ? *O profondeur des richeſſes!* &c. St. Paul avoit autant d'eſprit que les nouveaux Théologiens, pour ſe faire des Syſtémes probables, pour bien enchaîner les décrets de Dieu, pour trouver dans le mauvais uſage du libre-arbitre, ou dans les reſſorts de nôtre ame, dequoi réſoudre ces difficultés. Il ne le fait pas neanmoins. D'où vient cela ? C'eſt qu'il eſt Théologien, & non pas Philoſophe ; & qu'il n'ignore pas qu'une partie eſſentielle de la foi, conſiſte à baiſſer les yeux devant le côté obſcur du myſtere.

III. Cependant, comme il nous eſt permis de concevoir les choſes divines à nôtre maniére, & que ſans cela il nous ſeroit impoſſible d'en parler ; nous pouvons auſſi diſtinguer divers décrets de Dieu, les ranger & les concevoir dépendans & ſubordonnés : mais nous ſouvenant néanmoins de la vérité de ce principe, *Deus non vult hoc propter hoc, ſed vult hoc eſſe propter hoc*, nous ne ſerions pas plus raiſonnables de preſſer les difficultés qui

qui naiſſent de cet arrangement des décrets de Dieu, que ſi quelqu'un prétendoit faire des objections fort ſérieuſes ſur la diſtinction que nous concevons entre les mains, les pieds & les yeux de Dieu. Car comme l'on répondroit à ce dernier, qu'il ne doit pas trop preſſer des façons de parler humaines & figurées ; on dira au premier, que la diſtinction & la dépendance des décrets de Dieu n'étant pas réelles, il ne doit pas auſſi beaucoup s'embarraſſer des difficultés qu'on en voit naître.

IV. J'avoüe cependant, que l'on doit tâcher de donner à ces décrets l'ordre & l'arrangement le plus conforme qu'il ſe peut à la raiſon, & le plus digne de Dieu : & c'eſt pourquoi étant obligés à cet égard à concevoir Dieu comme un homme, il eſt juſte de le concevoir comme un homme ſage. Mais il faut avoüer, qu'il n'y a point de folie pareille à celle de ces Théologiens Philoſophes, qui ſe déchirent, & ſe font une impitoyable guerre ſur la maniere de concevoir l'ordre des décrets de Dieu. Car enfin il eſt évident que les Apôtres n'en ont jamais diſputé. Ils n'étoient ni Supralapſaires, ni Univerſaliſtes, ni Particulariſtes de profeſſion ; parce qu'ils n'avoient pas la maladie des Syſtemes, & qu'ils n'étoient pas faits à la ſpéculation. Quelle eſt donc la doctrine des Saints Apôtres ? C'eſt celle qui eſt commune à tous ces différens ordres de Théolo-

Théologiens, celle qui eſt compriſe dans nos Catéchiſmes, celle qui ne demande point qu'on faſſe un Cours de Philoſophie pour en avoir la connoiſſance, celle qui nous apprend la choſe, & non le comment de la choſe; celle qui produit la paix & l'union des Chrêtiens, & non celle qui fait naître leurs partialités & leurs diſſenſions ſcandaleuſes.

V. Enfin on peut diſtinguer deux choſes dans la doctrine de la prédeſtination, telle qu'elle nous eſt propoſée par St. Paul. Il y a l'expreſſion, & la choſe. L'expreſſion nous paroîtra quelquefois étrange, parce que nous n'entendons pas aſſez les Hebraïſmes dont uſoient les Apôtres. Ainſi cette expreſſion, *Dieu endurcit*, qui ſemble marquer un acte poſitif bien indigne de Dieu, ne ſignifie en-effet autre choſe, ſinon que Dieu n'ôte pas l'endurciſſement. Pour la choſe, il y a deux élections dont il peut être parlé au 9. Chap. de l'Epître aux Romains, une élection générale, & une élection particuliére.

A l'égard de l'élection générale du Peuple des Juifs, St. Paul entreprend de faire voir, qu'elle ne dépend point des cauſes extérieures, mais du ſimple bon-plaiſir de Dieu. Il nous fait voir, que ce n'eſt pas à-cauſe de la juſtice de Jacob, comme les Juifs ſe l'imaginoient, qu'Iſraël avoit été préferé à la poſtérité d'Edom; puis qu'avant

vant que les enfans euſſent fait ni bien ni mal, il fut dit à Rebecca, qu'elle portoit deux Nations dans ſon ventre, en portant ſes deux fils, & que le plus grand ſerviroit au moindre. Que l'Apôtre parle en cet endroit de l'élection générale du Peuple, il eſt aiſé de le voir par le paſſage de Malachie, Chap. 1: 2, 3. qu'il cite lui-même, & qui eſt tel: *Je vous ai aimés, a dit l'Eternel. Et vous avez dit, En quoi nous as-tu aimés? Eſaü n'étoit-il pas frere de Jacob, dit l'Eternel? Or j'ai aimé Jacob: mais j'ai haï Eſaü, & j'ai mis ſes montagnes en déſolation, & expoſé ſon héritage aux dragons du déſert. Quand Edom dira, Nous avons été apauvris, mais nous retournerons*, &c. Il eſt inconteſtable que Malachie parle là des deux Peuples. Ce qui doit nous faire comprendre, que c'eſt auſſi l'intention de St. Paul, Rom. 9. de parler de l'élection des Peuples; ce qui s'accorde auſſi avec tout ce qui ſuit & qui précéde. Car dans les verſets précédens, il nous fait voir qu'il ne ſuffit pas pour être dans l'alliance, d'être la poſtérité d'Abraham ſelon la chair, mais qu'il faut l'être par la foi; parce qu'il fut dit, *En Iſaac te ſera appellée ſemence*; & qu'*Iſaac eſt le fils de la promeſſe*: & dans les verſets qui ſuivent, l'Apôtre introduit Oſée parlant ainſi à ce propos. *J'appellerai mon Peuple, celui qui n'étoit point mon Peuple, & la bien-aimée, celle qui n'étoit pas la bien-aimée.*

Ce n'eſt pas que St. Paul ne parle auſſi de l'élec-

l'élection des particuliers. On ne peut douter que cette élection ne ſe trouve dans ces belles paroles du Chapitre précédent. *Ceux qu'il a préconnus, il les a auſſi prédeſtinés à être conformes*, &c. *Ceux qu'il a prédeſtinés, il les a auſſi appellés; ceux qu'il a appellés, il les a auſſi juſtifiés; & ceux qu'il a juſtifiés, il les a auſſi glorifiés*, &c. & plus bas, *Qui intentera accuſation contre les élus de Dieu?* &c. Or il eſt remarquable, que cette chaîne de bienfaits met en ordre non le décret, mais l'éxécution de ce décret; & tout ce que l'on peut recueillir de ces paroles, c'eſt que Dieu nous prédeſtine; & qu'après nous avoir prédeſtinés, il nous appelle, nous juſtifie, nous glorifie: ce qui, à s'arrêter là, reçoit bien peu de difficulté.

N'allons pas plus loin que cet Apôtre; & puis qu'il n'a point Philoſophé ſur l'ordre des décrets, laiſſons là ces ſpéculations inutiles, qui auſſi bien s'évanouiſſent, dès que l'on a ſuppoſé la ſimplicité de Dieu: ou ſi nous voulons philoſopher là-deſſus, ſéparons cette Philoſophie de la foi, diſtinguons nos raiſonnemens, des veües du St. Eſprit, ne nous déchirons point ſur des maniéres de concevoir. Je ſuis pour moi fort convaincu, qu'il n'y a point d'ordre plus conforme à la raiſon & à la ſageſſe de Dieu, que celui que les Particulariſtes mettent dans les décrets de Dieu: mais je ſuis plus convaincu encore, que je ne doi point condamner ceux qui

qui ſont d'un autre ſentiment. Ils font tort à Dieu, dira quelqu'un; ils le font cruel, ou bizarre. Oui ſelon vous, qui leur imputez ces conſéquences; mais non pas ſelon eux, qui les nient. Il ſuffit qu'ils nient toutes ces ſuites, afin qu'on ne puiſſe point les leur imputer.

Si les Chrêtiens s'entendoient, & s'ils vouloient bien faire cet heureux diſcernement de la Philoſophie & de la Theologie que nous leur demandons, s'arrêtant dans les bornes de la révélation qui nous inſtruit de la choſe, & rejettant en matiére de Religion, la Philoſophie qui en recherche la maniére; on verroit bientôt diſparoître la plus-part des Sectes, & toutes choſes ramenées à l'unité & à la ſimplicité de la Religion Apoſtolique.

Alors la doctrine de la prédeſtination ne ſeroit plus un amas de ténébres, de difficultés & de contradictions, comme elle eſt aujourdhui par la faute des hommes; & même nous trouverions qu'il eſt mille fois plus conforme à la raiſon, de tenir une prédeſtination, que de n'en tenir point. Car s'il y a un Dieu, il ne ſe peut que Dieu ne prévoye ce qui arrivera des hommes, & qu'ils tomberont dans le péché & dans la miſére; & ſi quelques-uns d'eux ſont ſauvés, il ſeroit abſurde de penſer, que Dieu ne les deſtine point au ſalut.

La doctrine de la prédeſtination, ſéparée de

des ſpéculations de l'Ecole & des recherches de la curioſité humaine, eſt toute compriſe dans ces deux propoſitions: Dieu prévoit le péché & la miſére des hommes: & il en deſtine quelques-uns au ſalut, ſelon cette maxime de l'Apôtre, *Ceux qu'il a connus, il les a prédeſtinés*, &c. Et qu'y a-t-il de plus raiſonnable que ces deux principes?

Si un homme ſage prévoit l'avenir par les régles de ſa prudence, ſeroit-ce pas une penſée bien indigne de Dieu, que de lui attribüer de ne pas connoître l'avenir, à lui qui a formé toutes choſes? N'auroit-il encore aucune part au ſalut des hommes? Les hommes ſeroient-ils ſauvés au hazard, ſans qu'il le voulût? Où ſeroit ſa miſéricorde, ſi ce qu'il faiſoit ne venoit du deſſein qu'il a eu de nous ſauver? Peut-il avoir envoyé ſon Fils au monde, ſans qu'il ait voulu ſauver, même les hommes qui viendroient après Jeſus Chriſt?

En tout cela il n'y a qu'une ſeule difficulté, qui eſt celle que St. Paul ſe fait à lui-même, lors qu'il dit, *Mais ſi cela eſt, pourquoi ſe plaint-il encore? Car qui eſt-ce qui peut réſiſter à ſa volonté?* Suis-je coupable, dira le Peuple Gentil, de n'avoir point eſté plûtôt éclairé de ſa lumiére? Comment puis-je me ſauver, dira le réprouvé, puis que Dieu ne me deſtine point au ſalut? N'allons point philoſopher, pour éviter cette difficulté qui ſe trouve dans tous les Syſtemes, & qui devient

devient même plus forte dans le Syſteme de quelques-uns. St. Paul s'eſt arrêté ici; arrêtons-nous y. Bornons nôtre curioſité par ce qui fait les bornes de la révélation. Plus la Philoſophie nous fournira de facilité pour répondre à cette objection, plus elle nous éloignera de la vérité, qui a paru impénétrable à un Ecrivain qui en ſavoit plus que nous, & qui l'a obligé à s'écrier, *O profondeur!* &c.

Au-reſte, il eſt aiſé de faire voir, que c'eſt là une difficulté commune. Il eſt impoſſible de reconnoître l'exiſtence de Dieu, ſans lui attribuer de prévoir l'avenir; & il eſt vrai que la préviſion de Dieu fait naître à cet égard les mêmes difficultés, que la prédeſtination. Elles ſont auſſi véritables & auſſi infaillibles l'une que l'autre, & il eſt impoſſible d'aller contre aucune des deux.

Il eſt évident encore, que cette difficulté ne ſera pas moindre dans les choſes naturelles, que dans celles qui regardent la Religion. Car ſi Dieu prévoit l'avenir, il a néceſſairement prévû & marqué les limites de nôtre vie: & ſi cela eſt; mangeons, ou ne mangeons pas; conſervons-nous, ou ne nous conſervons pas, c'eſt la même choſe; nous ne ſaurions nous arrêter au deçà de ce terme, ni aller plus loin.

D'où je conclus, que la doctrine de la prédeſtination enferme deux ſortes de difficultés; les unes qui naiſſent des veües trop

rafinées de la Philoſophie, qui doivent fort peu nous embarraſſer, & auſquelles nous ne ſommes pas obligés de répondre; les autres qui ſont des difficultés naturelles, & qui ont lieu ſur toutes les affaires de la vie civile, dès que vous avez poſé pour principe, qu'il y a un Dieu qui nous a formés, & que Dieu a aſſez de lumiére pour connoître ce qui arrivera. Car ſi la raiſon & l'expérience nous apprennent, & que Dieu peut prévoir l'avenir, & qu'il la prévû & prédit en mille rencontres; ce qui paroit par l'accompliſſement des oracles: vous voyez bien que la raiſon & l'expérience nous perſuadent de recevoir ce qu'il y a de plus difficile, ou plûtôt ce qu'il y a ſeulement de difficile dans la prédeſtination.

Il nous ſeroit facile de faire voir la même choſe ſur le ſujet du péché originel & de l'efficace de la grace. Il faut diſtinguer en tout cela, la maniére & la choſe. Il eſt certain que nous ſommes ſouillés de péché par le malheur de nôtre naiſſance, ayant été conçûs en péché & échauffés en iniquité, & nous trouvant de nature enfans de colére. L'Ecriture nous dit la choſe, parce qu'elle étoit néceſſaire à nôtre humilité & à nôtre ſanctification. La maniére étoit inutile, parce qu'il ne ſert de rien de ſavoir comment on eſt tombé dans un abîme; & que le principal eſt de trouver le moyen de s'en retirer. Auſſi l'Ecriture ne dit-elle rien de

de la maniére dont le péché originel eſt venu juſqu'à nous, je veux dire de la maniére phyſique de ſa propagation. Toutes les queſtions donc que les Théologiens font à cet égard, ne ſont proprement que des queſtions de Philoſophie; & ce n'eſt pas à nous à répondre à toutes ces difficultés. Peut-être que ſi nous ſavions bien diſtinctement les loix & la maniére de l'union de nôtre ame avec nôtre corps, nous pourrions expliquer diſtinctement cette incompréhenſible tranſmiſſion du péché originel: mais comme cela n'eſt pas, nous avons grand ſujet de nous défier de nôtre Philoſophie; & quoi qu'il en ſoit, nous ne devons point mettre ſur le conte de la foi, les difficultés de la curioſité humaine.

La foi & la raiſon ſont ici tout-à-fait en bonne intelligence, en ſe contenant dans leurs limites. La foi nous enſeigne la choſe: la raiſon y conſent. La raiſon n'en comprend point la maniére: la foi ſuppoſe cette incompréhenſibilité.

Si la raiſon pouvoit nier, que les hommes n'ayent dès leur naiſſance une inclination à malfaire, elle ſeroit contraire à la foi, qui nous enſeigne ce principe. Si la foi nous promettoit d'ôter de cet objet toutes les difficultés qui ſe préſentent à ceux qui en veulent pénétrer le fond & la maniére, elle ſeroit contraire à la raiſon, qui doit reconnoître qu'elle ne ſauroit aller juſques-là:

mais puis que cela n'eſt pas, rien ne nous empêche de demeurer d'accord de la bonne intelligence de la foi & de la raiſon.

En-effet, la même proportion à-peu-près qui eſt entre la raiſon & la foi, ſe trouve entre les ſens & la raiſon. Comme la foi eſt ſupérieure à la raiſon; la raiſon eſt ſupérieure aux ſens. Or il eſt certain, que la raiſon & les ſens ne ſe combattent point, encore que l'une de ces facultés ne comprenne point la maniére des choſes qu'atteſte l'autre. Les ſens témoignent, par exemple, qu'il y a un flux & un reflux dans la mer. La raiſon, perſuadée par ce témoignage & par le conſentement de tous les hommes, convient de la choſe: mais cependant elle en ignore la cauſe & la maniére. Si les ſens atteſtoient que ce phénomene peut être parfaitement compris, ils ſeroient contraires à la raiſon, qui ne le comprend guéres. Si la raiſon nioit que ce phénomene fût abſolument, elle ſeroit contraire aux ſens, qui témoignent qu'il eſt. Mais les ſens atteſtent l'exiſtence de ce phénomene; & la raiſon en eſt perſuadée: la raiſon le trouve très-difficile à comprendre; & les ſens ne diſent pas le contraire. Ils ſont donc parfaitement d'accord. Telle eſt la convenance de la foi & de la raiſon à l'égard des plus grands myſteres de la Religion.

Ce ſont d'admirables difficultés, que celles que la Philoſophie fait naître dans la Théologie.

logie. Il y a dans la nature une infinité de choſes dont nous reconnoiſſons l'exiſtence; & il n'y en a pas une ſeule, pour petite qu'elle ſoit, dont nous comprenions la maniére, ſans qu'il ſoit jamais tombé dans l'eſprit d'un homme qui a le ſens commun, de les révoquer en doute pour cela. Pourquoi étant ſi raiſonnables dans la nature, le ſommes-nous ſi peu dans la Religion? C'eſt que dans la nature nôtre eſprit agit naturellement, & que dans la Religion il eſt trompé par ſes paſſions, qui ne cherchent que matiére de doute.

On doit faire à-peu-près le même jugement des matiéres de la grace. Séparez la Philoſophie de la Théologie, vous ôterez un nombre infini de difficultés; étant certain que la plus-part naiſſent ou de l'envie de comprendre ce qui ne peut être compris, ou des ſpéculations qu'on a déja fait ſur ce qu'on ne pouvoit comprendre. Or pour connoître l'injuſtice des hommes à cet égard, il ne faut que remarquer, qu'étant perſuadés, du-moins la plus-part, que Dieu nous conſerve, nous nourrit & nous ſoûtient par un concours perpétuel, ſans lequel les alimens que nous prénons, & les ſoins de nôtre conſervation nous ſeroient inutiles; & par lequel nous ſubſiſtons immédiatement: perſonne, que l'on ſache, ne s'eſt aviſé d'en conclurre ſérieuſement, qu'il faille s'abſtenir de ces ſoins & de ces alimens, & ſe repoſer

poſer uniquement ſur le concours divin. On ne voit point de gens aſſez fous pour s'embarraſſer dans ces queſtions : Si je me nourris moi-même, en prenant les alimens qui me ſont néceſſaires, comment peut-on dire que c'eſt Dieu qui me nourrit, ou me conſerve? Ou ſi c'eſt Dieu qui me nourrit, comment ſuis-je obligé de me nourrir & de me conſerver moi-même? On ne fait point toutes ces difficultés dans la nature; on les fait dans la Religion. Cependant elles ſeroient auſſi-bien fondées dans l'une que dans l'autre, puis qu'elles roullent ſur la dépendance dans laquelle nous nous trouvons dans nôtre être, ou dans nôtre nouvel être, à l'égard de la Divinité.

Dans la nature, nous ſavons que nous ne ſubſiſtons que par le concours de Dieu, & nous ne nous informons point de la maniére de ce concours. Dans la Religion, nous ne ſommes pas ſatisfaits de ſavoir que nous ſommes régénérés par la grace, nous demandons à ſavoir la maniére de cette opération, nous nous faiſons une affaire de la découvrir; de-ſorte que des difficultés qui n'embarraſſent perſonne, lors qu'il s'agit de boire & de manger, paroiſſent affreuſes & terribles, lors qu'il s'agit de bien vivre. Demandez-en la raiſon au cœur de l'homme. Pour nous, il nous ſuffit à cet égard d'être auſſi raiſonnables dans la Religion, que nous le ſommes dans la nature.

La raiſon elle-même, ſi nous conſultons ſes

ſes plus pures lumiéres, nous dira qu'il n'eſt pas moins néceſſaire que la nouvelle créature dépende de Dieu, qu'il l'eſt que la créature ſoit dans ſa dépendance; parce que Dieu n'eſt pas moins l'auteur de l'une que de l'autre; & que comme nos corps n'ont ni être, ni vie, ni mouvement, que par lui; nos ames n'ont auſſi ni faculté, ni connoiſſance, ni affections, qu'elles ne tiennent de lui. Tout l'être vient de lui. Il n'y a que le défaut qui ait un autre principe.

La choſe eſt donc certaine, je veux dire l'exiſtence de cette grace à laquelle nous devons rapporter tout le bien qui eſt en nous; & cela eſt de la Théologie. La maniére dont cette grace agit, je veux dire le dégré de vertu qu'elle déploye, la maniére dont elle détermine le libre-arbitre, ſes momens, ſes conjonctures, peuvent être des choſes cachées, & du reſſort de la Philoſophie, ſans que cela faſſe aucun préjudice à nôtre foi, laquelle même conſiſte autant en ſoûmiſſion qu'en connoiſſance, & fait ignorer, autant qu'elle fait appercevoir.

Je ne ſai ſi les Théologiens ont aſſez remarqué, que lors que les Apôtres veulent nous marquer ce qu'il y a de plus grand dans les myſteres, ils ne nous parlent point de l'ordre des decrets de Dieu, ni de ces inconcevables transmiſſions du péché originel, par leſquelles la malice du premier homme eſt parvenüe juſqu'à nous, ni de l'incompatibi-

lité apparente de la grace avec la liberté de l'homme. Pourquoi? Parce que ce ſont là des difficultés de Philoſophie & de curioſité humaine, dont ils ont voulu nous enſeigner par leur exemple, à ne nous embarraſſer point.

Quel eſt, ſelon eux, le grand myſtere de piété? C'eſt celui-ci, *Dieu manifeſté en chair, juſtifié en eſprit, vû des Anges, crû au monde, prêché aux Gentils, & élevé en gloire.*

L'incarnation, qui eſt exprimée en ces mots, *Dieu manifeſté en chair*, eſt véritablement un myſtere grand & ſublime: mais qu'on ſe défaſſe de ſes préjugés, & l'on ne le trouvera nullement contraire à la raiſon.

Car il faut ſuppoſer d'abord, que ce n'eſt point ici une alliance dans laquelle Dieu deſcende ou s'abaiſſe en faveur de la créature, ſemblable à ces alliances mal-aſſorties, où les petits deshonorent les grands par leur union. C'eſt une alliance où Dieu s'unit à la créature, ſans rien perdre de ſa grandeur ſuprême; & où la créature s'unit à Dieu, ſans rien perdre de ſon humilité. Le ſoleil s'unit avec le nuage où il imprime ſon éclat, ſans rien perdre de ſa gloire: & pourquoi Dieu ne s'unira-t-il point avec une nature innocente, ſans rien perdre de ſa dignité?

II. Nous trouvons une aſſez belle image de cette vérité dans l'union de nôtre ame & de nôtre corps. Deux ſubſtances ſouverainement différentes ſe joignent, & dépendant l'une de l'autre, ſans avoir aucun rapport

port naturel. Qu'a de commun cet eſprit avec ce corps? Comment y peut-il avoir quelque alliance entre des choſes ſi diſproportionnées? On me dira, qu'il y a un plus grand éloignement entre la nature humaine & la nature divine, qu'entre l'eſprit & le corps. Je conviens que l'éloignement eſt infiniment plus grand: mais la diverſité eſt la même; & d'ailleurs il y a auſſi bien de la difference entre une union qui emporte une dépendance mutuelle, telle qu'eſt celle de nôtre ame & de nôtre corps, & une union qui n'enferme que la dépendance d'une ſeule partie, telle qu'eſt celle qui ſe trouve entre la nature divine & la nature humaine. Ce qu'il y a de plus ſurprenant dans la prémiére de ces deux unions, c'eſt que l'eſprit, qui eſt ſi noble, ſoit tellement uni à la matiére, qu'il dépende de la matiére dans ſes opérations. Or c'eſt ce qui n'eſt point dans l'incarnation. On ne dira point, que la nature divine dépende de la nature humaine: mais bien, que la nature humaine dépend de la nature divine. Dans cette union Dieu demeure tout parfait, tout puiſſant, tout libre, éternel & invariable: l'homme par cette union eſt changé, ſanctifié, élevé. Quel en eſt donc l'inconvenient? Autant qu'il eſt ſurprenant de voir un être noble aſſujetti à un être moins parfait; autant eſt-il naturel qu'un être moins parfait ſoit aſſujetti à un être plus noble. Or l'incarnation

nous fait voir le dernier ; & l'union de l'ame & du corps nous fait connoître le premier. Il s'enſuit donc que l'union de l'ame avec le corps eſt en quelque ſens extraordinaire & plus ſurprenante que l'incarnation.

III. Voulez-vous une autre image de cet objet, qui vous en donne quelque idée ? Conſidérez un parélie, qui eſt compoſé de deux choſes très-différentes en elles-mêmes, & néanmoins ſi étroitement unies, qu'elles paroiſſent confondües, ſavoir la nuée, & la lumiére du ſoleil. La nuée n'eſt point le ſoleil ; le ſoleil n'eſt point la nuée : ainſi la nature humaine de Jeſus Chriſt n'eſt point la nature divine ; la nature divine n'eſt point la nature humaine. Le parélie eſt un ſoleil, & le parélie eſt une nuée : de-même Jeſus Chriſt eſt Dieu, Jeſus Chriſt eſt homme. Le parélie eſt formé de la ſubſtance de la terre, puis qu'il eſt compoſé des nuées qui en ſont les vapeurs : le parélie eſt auſſi formé de la ſubſtance du ſoleil, puis qu'il eſt compoſé des rayons qui ſont le corps de cet aſtre. De-même Jeſus Chriſt eſt pris de la terre, & fait partie de la maſſe du genre humain, puis qu'il eſt homme : ce qui n'empêche pas, que Jeſus Chriſt ne ſoit la propre ſubſtance du Pere, entant qu'il eſt la reſplendeur de ſa gloire. Cette image eſt juſte, ſans être parfaite. On en pardonnera les défauts dans un ſujet ſi élevé au deſſus de nôtre imagination.

IV. Au-

IV. Au-reſte, de tous les hommes qui ont parlé de la Divinité, il n'y a que les Epicuriens, qui la concevant oiſive & fainéante, l'ayent ſéparée entiérement de ſes créatures. Tous les autres la conçoivent unie à ſes ouvrages. Les Payens ſe la répréſentoient attachée à leurs temples, & à leurs ſtatües, auſquelles elle venoit s'unir. Les Juifs concevoient avec plus de vérité, Dieu uni d'une façon particuliére à un buiſſon, à une nuée, à une Arche. Pluſieurs des incrédules ſe répréſentent la Divinité comme un Eſprit univerſel attaché à la matiére univerſelle, comme nôtre ame l'eſt à nôtre corps. Que s'il eſt ſi ordinaire de concevoir Dieu comme uni à ſes ouvrages, qu'y a-t-il de ſurprenant à le répréſenter très-étroitement uni à la nature humaine de Jeſus Chriſt, d'une maniére plus étroite & plus particuliére qu'aux autres ? Car s'il y a une créature à laquelle la Divinité puiſſe s'unir, c'eſt une créature ſainte & innocente, comme celle-ci. S'il eſt poſſible que Dieu s'uniſſe à un corps, il l'eſt bien davantage qu'il ſe communique à l'eſprit de Jeſus Chriſt. Si une Arche a pû être remplie de Dieu, il y a peu de difficulté à concevoir, que la nature humaine pure & ſainte, plus parfaite que toutes les Arches, ait eu cet honneur d'une façon particuliére. Et ſi l'on ne rougit pas, de rendre l'Eſprit univerſel dépendant en quelque ſorte par ſon union avec la matiére ;

pour-

pourquoi refuſerions-nous d'admettre une union, qui laiſſe à Dieu toute ſon indépendance & toute ſa liberté, & ne va qu'à rendre le corps & l'ame de Jeſus Chriſt plus ſoûmis à Dieu ?

Dès que l'on reçoit le myſtere de l'incarnation, on ne trouve rien de choquant dans la doctrine Chrêtienne. Nous n'avons plus de peine à comprendre que Jeſus Chriſt ait pû mourir, puis qu'il eſt homme; ni que ſa mort ſoit d'une valeur infinie, puis qu'il eſt Dieu. Cette dignité qui naît de l'union des deux natures eſt ſi grande, qu'elle fait de la mort de Jeſus Chriſt l'équivalent des peines que nos péchés avoient méritées.

Nous ne trouvons plus de difficulté à nous perſuader la vérité de la réſurrection du Seigneur Jeſus. Il ſeroit contre la raiſon, qu'une nature qui a été honorée d'une union ſi particuliére avec la Divinité, fût diſſoute pour toûjours, & demeurât à jamais ſous l'empire de la mort: & il eſt très-raiſonnable de penſer, qu'elle a dû ſe relever du tombeau, où elle avoit voulu deſcendre. Que ſi Jeſus Chriſt eſt réſuſcité des morts, la raiſon niera-t-elle que nous ne puiſſions réſuſciter à ſon exemple ?

Mais comment la raiſon démentiroit-elle ce que les ſens des Diſciples avoient vû ? Ils avoient contemplé la gloire de Jeſus Chriſt dans ſes miracles & dans ſa ſainteté. Ils avoient vû Dieu manifeſté en chair. Ils avoient

avoient été les témoins de la réſurrection du Seigneur. Ils avoient vû les Anges deſcendant vers lui. L'Evangile avoit été prêché aux Gentils par leur miniſtere. Le monde avoit crû à leur prédication, & ils avoient vû J. Chriſt monter au ciel. Tout cela avoit été pour eux bien ſenſible.

L'incarnation n'a donc rien de contraire à la raiſon. Et néanmoins c'eſt ce qu'il y a de plus difficile dans les myſteres de la Religion Chrêtienne. J'en excepte la très-ſainte & très-adorable Trinité, ſur le ſujet de laquelle cet accord eſt plus difficile. Cependant il eſt encore vrai, que quoi qu'elle ſoit infiniment élevée au deſſus de nôtre raiſon, elle n'eſt point contre la raiſon. I. Parce que le terme de perſonne ne ſe prend point au même ſens que celui d'eſſence. Trois perſonnes & une ſeule perſonne, une eſſence & trois eſſences, fait une contradiction, je l'avoüe: mais une eſſence & trois perſonnes n'en fait point, lors qu'on avertit de la diverſe ſignification de ces deux termes. II. Parce que la Divinité eſt un ſujet ſi grand & ſi ſublime, que nous ne devons point être ſurpris de n'en pouvoir point atteindre la hauteur par nôs foibles conceptions. III. Parce qu'il peut être que les plus conſidérables difficultés de ce myſtere naiſſent d'un défaut de révélation, ou du ſilence de l'Ecriture. Peut-être que ſi le St. Eſprit avoit voulu nous en révéler davantage, nous y trouverions peu de difficulté:

culté: mais telle eſt la conduite de Dieu, qui cherche à nous humilier, & non pas à ſatisfaire nôtre curioſité, & à nourrir la vanité d'un eſprit qui cherche à trop connoître. IV. Nous ne manquons point abſolument d'images pour nous répréſenter cet objet, tout incompréhenſible qu'il eſt en ſoi. Une même ame eſt un entendement, entant qu'elle connoit; une volonté, entant qu'elle veut; une mémoire, entant qu'elle rappelle les choſes paſſées: trois facultés en une intelligence. Une même lumiére eſt dans le ciel un ſoleil, dans l'air une clarté, dans la nuée un parélie. V. Ajoûtez à cela, que les plus grandes difficultés de ce myſtere naiſſent des ſpéculations dont la Scolaſtique l'a enveloppé, au grand ſcandale de la foi, & à la confuſion éternelle de nôtre raiſon.

Car enfin, qui pourroit ſouffrir cette horrible licence avec laquelle ces Théologiens métaphyſiques ſe ſont mêlés de former & de décider des queſtions ridicules ou téméraires ſur ce grand myſtere? Peut-on lire ſans une juſte indignation, toutes ces queſtions; ſi pluſieurs perſonnes divines pouvoient prendre une même perſonne; ſi le Verbe pouvoit prendre en union hypoſtatique, un Ange, une bête, une femme, un être inſenſible, un accident, un acte de péché, un Diable; de-ſorte que ces propoſitions fuſſent vrayes, Dieu eſt un péché, un,

un, &c. ſi le Verbe a pris en union hypoſtatique, l'ame plûtôt que le corps, ou le corps plûtôt que l'ame; ſi encore que l'homme n'eût point péché, ce Verbe n'auroit pas laiſſé de prendre nôtre chair; ſi la nature humaine eſt premiérement unie avec l'eſſence, ou avec la perſonne; ſi la nature humaine eſt unie par pluſieurs unions; ſi une perſonne divine peut prendre une perſonne creée; ſi l'humanité eſt unie à la perſonne de Chriſt par forme d'accident, ou par forme de ſubſtance; ſi la nature humaine & la nature divine ſont parties de Chriſt, & ſi Chriſt eſt deux choſes; ſi Chriſt eſt d'une unité creée, ou increée; pourquoi Chriſt n'a point pris la nature individuelle d'Adam; ſi cette propoſition, Chriſt eſt homme, étoit véritable durant les trois jours de ſa mort; ſi Chriſt n'étant point mort, fût mort de vieilleſſe, &c.

Voilà tout ce qu'il y a de difficile dans la Religion Chrêtienne. Tout le reſte a un rapport ſi eſſentiel, ſi viſible & ſi néceſſaire avec la raiſon, qu'il eſt ſurprenant que les incrédules ne s'en apperçoivent pas. La preuve en eſt répandüe dans tout l'Ouvrage; & l'on ne peut l'étendre ici, ſans répéter ce qui a été dit.

Il ſuffit de remarquer, que Jeſus Chriſt eſt comme la raiſon de la nature, de la ſociété & de la Religion. C'eſt la lumiére qui éclaire tout, & ſans laquelle nous tombons dans des difficultés & dans un embarras inexpli-

explicable. Jesus Christ est le centre de tous les événemens, qui semblent tous se rapporter à sa venüe; le centre des vérités, qui sont plus clairement révélées, à-mesure que sa venüe approche; le centre de toutes les cérémonies de Moïse, qui sont extravagantes, si elles n'ont point de rapport à Jesus Christ; le centre des vertus, qui n'ont ni force, ni motif suffisant que par la veüe de l'immortalité révélée en Jesus Christ; le centre & le fondement des plus légitimes & des plus inviolables sentimens de la conscience, qui ne seroient qu'erreur & qu'illusion, si la foi Chrêtienne étoit fausse; le centre de tous ces caracteres de sagesse que nous voyons répandus dans les ouvrages de Dieu, puis que n'y ayant que la Religion Chrêtienne qui conduise l'homme à sa véritable fin, il n'y a qu'elle aussi qui justifie à cet égard la sagesse de Dieu; le centre des espérances de l'homme: car que lui reste-t-il à espérer, si la Religion Chrêtienne est fausse? le centre de toute l'évidence & de toute la certitude qui est dans nos connoissances: car qu'y a-t-il d'assûré, si nôtre ame étant seulement un arrangement d'atomes, & n'ayant point cette spiritualité, & cette immortalité que lui attribüe la Religion Chrêtienne, il n'a falu qu'un autre arrangement de parties, pour former des premiéres notions toutes contraires à celles que nous avons? Que l'on considére la chose de près, & l'on verra que hors

hors de Jesus Christ, qui nous apprend à nous connoître nous-mêmes, & qui nous révéle la vie & l'immortalité, il n'y a point de salut non plus pour la raison, que pour la conscience.

X. TABLEAU
De la Religion Chrêtienne,

Ou sa proportion avec la Religion Judaïque.

IL est certain que la Religion Judaïque a un côté divin & auguste. On ne peut considérer la majesté de ses miracles, la sublimité de sa Morale, le désintéressement de sa doctrine, la sainteté de ses précèptes, & l'accomplissement de ses prophéties, sans y trouver des caracteres de divinité: mais on ne pourra s'empêcher aussi de lui remarquer un côté tout-à-fait défectueux, si l'on veut la séparer de la Religion Chrêtienne, à laquelle elle se rapporte.

On ne pourra comprendre ni que Dieu soit le Dieu d'une Nation, sans être aussi celui des autres; ni que cette Divinité soit renfermée dans une Arche matérielle; ni qu'elle recherche avec tant de soin une pureté extérieure & corporelle, étant le Pere des esprits; ni qu'elle demande des sacrifices, ne voulant point satisfaire sa justice; ou que voulant être satisfaite par des oblations, elle en exige de si basses, qu'elles ne paroissent

nullement dignes de ſa Majeſté ; ni qu'un Dieu qui a fait le ciel & la terre, habite dans un temple fait de main ; ni que celui qui a creé les choſes viſibles & inviſibles, ſe plaiſe à une pompe & à des exercices corporels ; ni que celui qui a creé l'odorat, ſans en avoir lui-même, flaire un encens matériel ; ni qu'on entende la voix proprement dite de celui, dont le tonnerre même n'eſt pas une aſſez digne voix.

Qui eſt-ce qui accordera la ſageſſe qu'on remarque dans la Religion de Moïſe, avec les défauts qu'on y trouve ? Comment ce Légiſlateur ſeroit-il ſi contraire à lui-même ? Comment tant de caracteres de divinité ſont-ils accompagnés de tant d'uſages qui ſemblent ſuperſtitieux, & de cérémonies qui paroiſſent puériles ? Jettez les yeux ſur la Religion Chrêtienne ; & vôtre ſurpriſe ceſſera. Là vous verrez la raiſon & la ſageſſe de tout ce qui vous avoit ſurpris dans l'ancienne révélation.

En-effet, on peut preſque réduire les uſages de tout ce qui eſt contenu dans l'Ecriture du Vieux Teſtament, à trois : ſavoir I. A préparer toutes choſes pour le Meſſie qui devoit venir. II. A répréſenter ſon Miniſtere & ſon Economie, comme dans un tableau anticipé. III. A le caractériſer de telle ſorte, qu'il fût impoſſible aux ames élûës & marquées du cachet de Dieu, de ne le pas reconnoître, lors qu'il ſeroit venu. Celui qui con-

ſidérera l'Ecriture ancienne dans ces trois veûës, n'y trouvera rien qui embarraſſe ſa foi, & qui en lui découvrant les deſſeins de Dieu & le grand plan de la Religion, n'ajoûte de nouvelles lumiéres à celles qu'il a déja.

Comme nous n'entreprenons pas ici de ſonder la profondeur des abîmes de la ſageſſe, de la juſtice & de la miſéricorde de Dieu, nous ne rechercherons pas auſſi les raiſons pour leſquelles Dieu a permis que les hommes péchaſſent, & s'égaraſſent dans leurs voyes, ni pourquoi il a voulu ſauver les uns plûtôt que les autres, ni par quelle raiſon il s'eſt ſervi pour cet effet du miniſtere d'un Médiateur, plûtôt que d'un autre moyen ; ni s'il y avoit d'autres voyes d'expier les péchés des hommes, que la mort de Jeſus Chriſt. Ce ſont de vaines queſtions. Il eſt bien juſte qu'en quelque choſe nous reconnoiſſions nôtre ignorance ; & je ne croi point qu'il y ait une occaſion dans laquelle il ſoit plus honnête ou plus néceſſaire de l'avoüer, que lors qu'il s'agit des voyes de Dieu, puis que nous ne pouvons les comprendre à-fond, ſans que nous ceſſions d'être ce que nous ſommes, ou qu'il ceſſe lui-même d'être ce qu'il eſt.

Sans vouloir donc pénétrer dans la maniére des choſes, qui nous eſt tout-à-fait inconnüe, & dont nous ne pouvons parler qu'en bégayant, nous ſuppoſons la vérité des choſes mêmes. Nous ne doutons point

que Dieu ne permette le péché, puis que nous nous trouvons tous pécheurs. Nous savons qu'il y en a un petit nombre qui sont sanctifiés, & auſquels l'Ecriture fait de magnifiques promeſſes. On nous a enſeigné que c'eſt par le miniſtere d'un Médiateur qu'ils ſont délivrés de leurs péchés; que ce moyen avoit été deſtiné de Dieu pour produire cet effet avant la naiſſance du monde. Voyons comment la ſageſſe divine y conduiſoit les hommes par pluſieurs différentes préparations.

Il y en a dans l'Ancien Teſtament de plus d'une eſpéce. Il y a préparation d'événemens, préparation de cérémonies, préparation d'oracles, préparation de préceptes, & préparation de dogmes.

Les événemens ſe rapportent tous à ce grand centre de la Religion. Si Abraham avoit toûjours demeuré à Ur des Caldéens, il auroit été idolâtre comme ſes parens, ou il n'auroit pû conſerver à ſa poſtérité la connoiſſance & le culte du vrai Dieu; & par conſéquent ſa ſemence n'auroit pas été une ſemence de bénédiction pour toutes les Nations. Il a donc falu qu'il quittât ſon païs & ſon parentage. Si Jacob étoit toûjours demeuré avec Laban, la poſtérité de l'un auroit été corrompüe par celle de l'autre; de ſorte qu'Eſaü s'étant déja mêlé avec les étrangers, la race ſainte auroit été confonduë avec la profane, & la promeſſe du Meſſie

Meſſie n'auroit été attachée à aucun ſujet particulier; & ſon diſcernement ſeroit enfin devenu entiérement impoſſible. Il étoit donc néceſſaire & que Jacob abandonnât la famille de ſon beau-pere, & qu'il vécût ſéparé des Nations. Sans la protection de Dieu, ce Peuple honoré des alliances, & auquel les oracles avoient été commis, ſeroit péri en Egypte, & avec lui l'eſpérance du Rédempteur promis. Pour conſerver cette eſpérance, il a dû être ſéparé de tous les Peuples; & pour ſe conſerver, quoi que ſéparé d'intérêts, de mœurs, d'inclinations & de Religion, de tous les autres Peuples de la terre, il a néceſſairement falu que Dieu fût ſon ſouverain Magiſtrat, & qu'il lui donnât toutes ces marques miraculeuſes de ſa protection que nous liſons dans le Vieux Teſtament. Il a pû être tranſporté en Babylone pour ſes péchés: mais il a dû être raſſemblé de cette diſperſion 70. années après, de-peur qu'une plus longue ſervitude ne lui fît perdre les marques de ſon élection.

Au-reſte, il n'eſt pas difficile de s'appercevoir, que c'eſt en faveur du Meſſie avenir, que Dieu fait tant de diſtinctions. La promeſſe ne pouvoit être attachée à tous les Peuples de la terre. Il ſépare une Nation de toutes les autres, pour la rendre en quelque façon la dépoſitaire d'un ſi grand ſalut. Et parce qu'il eſt abſolument néceſſaire, que

cette distinction subsiste jusqu'à ce que le Rédempteur soit né, il établit cinq principes remarquables de cette séparation. Le premier est la connoissance du vrai Dieu: caractere divin de l'élection de ce Peuple, & privilege dont il ne pouvoit qu'être infiniment jaloux, en considérant sur tout les profondes ténebres de superstition & d'ignorance qui étoient répandües dans le monde. Le deuxiéme est la Circoncision; ce signe de son Alliance, que Dieu voulut qui fût dans la chair des Israëlites, pour les séparer plus efficacément de toutes les autres Nations. Car ce n'est ni par hazard, ni par bizarrerie, que cette coûtume s'est établie parmi les Juifs. On ne reçoit point sans quelque raison bien forte, un usage si douloureux, si difficile, si contraire à l'affection des meres, comme cela paroit par l'exemple de Séphora, & qui paroit même avoir d'abord quelque chose de sale & de honteux. Car pour les réfléxions de Philon & de quelques autres sur les usages de la Circoncision, il n'est rien de plus digne de pitié. Le troisiéme est la terre de Canaan, que Dieu donne aux Patriarches & à leur postérité, encore qu'il ne les en mette point d'abord en possession. Il attache les affections de ce Peuple à ce païs particulier, afin qu'il ne se disperse point sur la face de la terre. Les Patriarches en mourant ordonnent qu'on y transporte leurs os, afin d'y attacher davantage

vantage les espérances & le cœur de toute la Nation: & afin que les Cananéens, les Phéréziens, les Jébusiens, &c. qui occupoient auparavant ce païs, ne se mêlent avec la race sainte, & ne la corrompent par leur superstition, Dieu consent que dès cette vie ils soient exemplairement punis de leurs crimes, qui avoient rempli la mesure, & sa vengeance employe Josué & ses armées pour les exterminer. Le quatriéme c'est le Tabernacle, & en-suite le Temple, que Dieu veut qui soit le centre du service cérémoniel, n'agréant point d'autres sacrifices, ni d'autres oblations matérielles, que celles qu'on lui présentera dans ce lieu, afin que les Israëlites ne s'éloignent point d'un lieu qui est comme le centre de leur Religion, & qu'ainsi leur séparation des autres Peuples, si nécessaire pour faire un jour reconnoître le Messie, ou pour y préparer les hommes, ait des fondemens plus sûrs & plus fermes. Enfin le cinquiéme est le culte même de la Loi, qui étoit tel, qu'il engageoit nécessairement les Juifs à avoir de l'horreur pour le commerce des autres Nations; ou les autres Nations, à regarder les Juifs avec horreur. Car les Juifs devoient sacrifier des animaux que les autres Peuples adoroient; & les autres Peuples ne faisoient aucune difficulté de manger des viandes qui faisoient l'exécration des Juifs, &c. Enfin la pureté extérieure & corporelle que la Loi

preſcrivoit avec tant de ſoin, défendoit aux Juifs tout commerce avec des Nations ſouillées & profanes.

Mais ce n'étoit pas aſſez que Dieu ſéparât un Peuple de tous les autres, il a voulu encore ſéparer une Tribu dans cette Nation, ſavoir la Tribu de Juda, lui affectant les promeſſes qui regardoient le Meſſie, par cet oracle ſi illuſtre, prononcé par la bouche d'un Patriarche mourant. *Le Sceptre ne ſe départira point de Juda, ni le Légiſlateur d'entre ſes pieds, juſqu'à ce que Schilo vienne; & à lui appartient l'aſſemblée des Peuples.* Dans cette Tribu Dieu a voulu encore choiſir une famille, pour lui approprier la promeſſe du Meſſie. C'eſt celle de David, auquel il promet qu'il fera ſeoir ſa poſtérité ſur le trône, tant qu'il y aura ſoleil & lune: ce qui eſt évidemment faux, s'il ne s'accomplit en la perſonne du Meſſie. Enfin dans la famille de David, il choiſit une branche qui ſort d'une terre qui a ſoif, & qui ſort du tronc d'Iſaï, c'eſt-à-dire, qui eſt dans l'obſcurité & dans l'abaiſſement. Diſtinctions qui ont pour but de faire diſcerner & reconnoître le véritable Meſſie, & d'empêcher que cette connoiſſance ſi ſalutaire ne ſe perde dans la confuſion des Peuples, des Tribus, des races & des générations.

Ce n'eſt pas ſeulement par les événemens, que Dieu préparoit les Iſraëlites à recevoir le Meſſie: Dieu leur impoſe le joug d'un nombre

nombre preſque infini de cérémonies, afin qu'ils ſoûpirent après l'avantage de s'en voir affranchis. Il leur cache à demi des dogmes ſublimes & importans, afin qu'ils déſirent d'y voir plus clair. Il donne une Loi qui n'a que des motifs charnels, & qui n'eſt accompagnée que de bénédictions & de menaces temporelles, afin que ſon inſuffiſance inſpire le déſir d'une meilleure Alliance. La Loi eſt intervenüe, afin que le péché abondât par la connoiſſance & par le ſentiment: & Dieu a fait connoître & ſentir le péché par anticipation, pour obliger les hommes à recourir à ſa miſéricorde, prête à ſe révéler en Jeſus Chriſt. Ainſi toutes choſes préparoient à une nouvelle Economie.

Il faut ajoûter, que toutes choſes la répréſentoient. Le Légiſlateur, le Peuple, l'Alliance, le Médiateur, le ſervice & la condition des fidéles, tout ſe trouve portrait dans l'Ancien Teſtament, comme dans un grand & magnifique tableau compoſé par les mains de Dieu même, & expoſé aux yeux de tous les ſiécles.

La Divinité y paroit ſous une forme humaine, pour nous faire voir un type d'un Dieu manifeſté en chair. Elle lutte avec Jacob, pour nous apprendre que la priére eſt un combat qui lui eſt tout-à-fait agréable. Elle défend à Moïſe d'approcher du buiſſon ardent où elle ſe manifeſte, juſqu'à

ce qu'il ait déchauſſé les ſouliers de ſes pieds, pour nous faire comprendre que ſans la ſanctification nous ne devons, ni ne pouvons nous approcher de Dieu. Elle ne ſe montre que par derriére à ſon ſerviteur Moïſe, pour nous apprendre que l'avantage de le voir à face découverte, c'eſt-à-dire, de connoître parfaitement ſon conſeil & ſa volonté, appartient à un autre Prophéte plus grand que Moïſe.

Les deux Alliances nous y ſont répréſentées par les deux femmes d'Abraham; l'Alliance de l'Evangile par Sara qui a des enfans libres; & l'Alliance de la Loi, par Agar qui les engendre pour la ſervitude.

Le Peuple fidéle, qui eſt l'Egliſe ou l'aſſemblée des perſonnes ordonnées à la vie éternelle, nous y eſt marqué tantôt par le Peuple d'Iſraël, tantôt par l'aſſemblée des premiers-nés, & tantôt par la multitude des Lévites & des Sacrificateurs. Les rapports qui ſont entre le Peuple d'Iſraël & l'Egliſe Chrêtienne ſont tout-à-fait ſenſibles. Le Peuple d'Iſraël eſt ſéparé de toutes les autres Nations: les fidéles le ſont de tous les hommes. Dieu eſt le protecteur d'Iſraël, pendant qu'il abandonne les autres Peuples: il n'y a de-même que cette Nation Sainte répandüe dans tous les tems & dans tous les lieux, que nous appellons l'Egliſe, qui puiſſe ſe vanter de la protection de ſon Dieu. Le Peu-

Peuple d'Iſraël eſt déteſté de toutes les Nations: l'Egliſe eſt haïe du monde. Le Peuple d'Iſraël crie dans le fond de l'oppreſſion, & ſon cri parvient juſqu'à Dieu: l'Egliſe a des martyrs & des affligés qui crient jour & nuit, *Juſques à quand*, *Seigneur*, &c. Le Peuple d'Iſraël n'a point d'autre guide que Dieu, ni d'autre lumiére que la ſienne, ni d'autre rempart que ſa providence, ni d'autre pain pendant long-tems, que celui que Dieu fait tomber miraculeuſement du ciel pour le nourrir, &c. l'Egliſe de-même n'a point d'autres lumiéres que celles de Dieu, ni d'autre prudence que ſa providence, ni d'autre rempart que ſa force, &c. Dieu étoit en Iſraël: il voulut avoir un Tabernacle, pendant que les Iſraëlites habitérent dans des tabernacles; & il voulut qu'on lui bâtit une maiſon, lors que les Iſraëlites habitérent dans des maiſons. Dieu eſt au milieu de ſon Egliſe, & les fidéles eux-mêmes ſont ſes temples & ſes ſanctuaires.

Au-reſte, le ſervice divin qu'on rendoit à Dieu en Iſraël, préfiguroit excellemment ce ſervice ſpirituel que nous ſommes enſeignés de rendre à Dieu. Au Temple ſéparé en parvis, lieu ſaint, & lieu très-ſaint, répond le monde, l'Egliſe, & le ciel, qui eſt le ſanctuaire éternel; aux Lévites tous les fidéles ſans exception deſtinés à ſervir Dieu; aux vêtemens blancs des Miniſtres du Tabernacle,

cle, l'innocence & la sainteté de ceux qui s'approchent de Dieu; à la pureté du corps la pureté du cœur & de la conscience; au sang des boucs & des agneaux qui confirma l'ancienne Alliance, le sang de Jesus Christ, qui confirme le Nouveau Testament; à l'entrée du Souverain Sacrificateur dans le lieu très-saint, lors qu'il portoit les noms des douze Tribus sur son estomach, & qu'il présentoit à Dieu le sang qui avoit été répandu dans le Parvis, l'entrée de Jesus Christ dans le ciel, où il nous représente devant Dieu, & intercéde pour nous en vertu du sang qu'il a versé pour l'expiation de nos péchés; aux eaux de purification qui ôtoient les taches corporelles, les eaux de la grace qui sanctifie l'esprit; au mont Sinaï le mont de Sion; à la voix du cornet la voix de l'Evangile; à Moïse Médiateur de la Loi, Jesus Christ Médiateur de la nouvelle Alliance.

Les divers états de l'Eglise nous sont représentés par les divers états du Peuple d'Israël, nos servitudes spirituelles par ses servitudes temporelles, nos délivrances par ses délivrances, nos ennemis par ses ennemis; & les rapports sont si justes & si naturels entre ces images & leur original, que l'Ecriture ne fait pas difficulté de les confondre, & de mêler dans un même Chapitre ce qui regarde le temporel des Israëlites & ce qui concerne le spirituel des fideles, & de mêler les

les événemens de la République des Juifs avec les merveilles de la nouvelle Alliance. Cette remarque est tout-à-fait importante. Celui qui ne la fera point, ne comprendra rien dans les prophéties du Vieux Testament.

Enfin la sagesse divine a voulu qu'il y eût un assez grand nombre de types qui nous représentassent l'excellence, les fonctions & le ministere de nôtre Médiateur. Isaac conçû dans le sein d'une femme stérile, les délices de son pere, le fondement des promesses de Dieu, offert en sacrifice sur une montagne par la main de son pere, résuscitant, par maniére de dire, sous le couteau que son pere a déja levé sur lui, & ayant ensuite une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel & le sable de la mer, est une image de Jesus Christ conçû dans le sein d'une Vierge, le bon-plaisir de son Pere, le fondement de toutes les promesses, la source de la bénédiction, mourant sur le mont du Calvaire, résuscitant miraculeusement après sa mort, & se voyant de la postérité après qu'il a mis son ame en oblation pour le péché. Joseph vendu par ses freres, livré par envie, accusé, quoi qu'innocent, condamné, parce qu'il n'avoit point voulu consentir aux désirs impudiques d'une femme, sortant de la prison où il avoit été mis, comparoissant devant Pharao avec des habits convenables à cet honneur, & s'asséant à la droi-

droite de Pharao, nous répréſente Jeſus Chriſt livré par envie, vendu par les Juifs qui étoient ſes freres, condamné pour n'avoir point voulu participer à l'infidélité de la Synagogue, jetté dans les cachots de la mort, revêtu de dons céleſtes, & s'aſſéant enfin à la droite de Dieu. Moïſe deſtiné à être le Médiateur de l'Alliance Légale, ſauvé à ſa naiſſance d'un déluge de ſang, expoſé ſur les bords du fleuve, & comme livré à une mort certaine, mais ſauvé en-ſuite comme par miracle du milieu des eaux, & ſauvant en-ſuite le Peuple par une heureuſe ſuite de cette perte apparente; nous répréſente Jeſus Chriſt qui vient au monde pour être le Médiateur de la nouvelle Alliance, dérobé à ſa naiſſance au meurtre d'Hérode, & qui ſauve les hommes après avoir ſouffert la mort. Jonas qui eſt jetté dans la mer pour calmer la tempête, & qui deſcend dans les entrailles d'un poiſſon, qui le jette ſur le rivage le troiſiéme jour, nous fera connoître celui qui calme par ſa mort la tempête que nos péchés avoient excitée, qui deſcend dans les entrailles de la terre, & s'en reléve le troiſiéme jour. David enfin paſſant de la condition de berger à celle de Monarque, eſt un type excellent de Jeſus Chriſt, lors qu'après ſon abaiſſement il hérite un nom qui eſt par deſſus tout nom.

Pour les oracles qui ont marqué la perſonne, la venüe & le tems de la venüe du Meſ-

Meſſie par des Epoques illuſtres & des caracteres éclatans, nous en avons déja parlé amplement; & ce que nous en avons dit eſt plus que ſuffiſant pour nous faire admirer la proportion qui eſt entre la premiére & la ſeconde Alliance, la Religion Judaïque & la Religion Chrêtienne. Moïſe donne du jour à Jeſus Chriſt: nous l'avons prouvé dans nôtre premiére Partie. Jeſus Chriſt donne du jour à Moïſe: le paralléle que nous venons de faire le dit aſſez.

XI. TABLEAU
de la Religion Chrêtienne,

Ou ſa proportion avec la Religion naturelle.

CEtte peinture eſt déja faite. J'ai déja fait voir en pluſieurs endroits de cet Ouvrage, que la Religion Chrêtienne anéantit la corruption qui avoit altéré la nature; qu'elle détruit le Paganiſme, qui étoit la corruption de la Religion naturelle; qu'elle répare & rétablit celle-ci; qu'elle ſoûtient les principes de droiture & d'équité que Dieu avoit mis dans nôtre cœur; qu'elle produit la plus parfaite de toutes les unions, qui eſt celle de l'amour & de la charité; que l'humilité, la tempérance, la ſageſſe & toutes les vertus qui ſoûtiennent la Reli-

Religion naturelle, tirent toute leur force des motifs de la Religion Chrêtienne, qui ſeuls peuvent balancer le poids des objets ſenſibles ; & qu'enfin elle nous fait répondre à nôtre deſtination.

C'eſt une penſée qui nous réjouït & nous éléve merveilleuſement, que la fin de l'homme ſoit la fin de la Religion Chrêtienne, & la fin de la Religion Chrêtienne la fin de l'homme. Tout ce qu'il y a dans l'homme cherche Dieu, par maniére de dire. L'infinie curioſité de nos eſprits, qui aſpirent toûjours à connoître de nouveaux objets, demande cette Divinité que la Religion Chrêtienne nous fait connoître, parce que cette Divinité enferme toutes choſes dans l'éminence de ſa nature. L'inſatiable avidité de nos cœurs, qui ne peuvent être ſatisfaits par tout ce que nous voyons, demande le ſouverain bien, qui enferme tous les avantages.

Jamais on n'avoit ſçû qu'il falût remplir le vuide de ſon cœur en glorifiant Dieu. Se donner à Dieu en renonçant à ſoi-même, & renoncer à ſoi-même pour ſe donner à Dieu, ſont des paradoxes dont la Religion Chrêtienne nous montre la vérité, en ſuppléant aux défauts de l'homme, & rétabliſſant la Religion naturelle.

Portez maintenant vôtre veüe ſur ces onze Tableaux que nous vous avons préſentés. Conſidérez que ce n'eſt pas nôtre imagination qui a fait la Religion naturelle, la révélation de Moiſe, le cœur de l'homme, la Morale de Jeſus Chriſt, ſa doctrine, ſa fin, ſes effets, les témoignages qui lui ſont rendus, ſes accords avec la grande fin de l'homme, qui eſt la gloire de Dieu ; que ces miroirs ne dépendent ni de nôtre caprice, ni de celui des incrédules ; & que quand nous ne ſaurions point d'où la Religion Chrêtienne eſt ſortie, nous devrions la rapporter à une ſource céleſte, frappés par tant de caracteres de divinité.

Et que ſera-ce donc, quand nous conſidérerons que le ciel a parlé pour nous l'apprendre, qu'une infinité de martyrs ſont morts pour nous le confirmer, que les événemens & les miracles nous l'ont appris, que des faits inconteſtables nous le perſuadent, que des Prophétes l'annoncent, que les Démons le confeſſent par leur ſilence ? Et que dirons-nous maintenant que nous ſommes environnés de lumiére de tous coſtés, lumiére des ſens, lumiére de la rāiſon, lumiére de prophétie, lumiére d'accompliſſement, lumiére de ſainteté, lumiére de miracles, lumiére de connoiſſance, lumiére de ſentiment, lumiére d'expérience, lumiére de témoignage, lumiére de faits, lumiére de doctrine, lumiére de cœur, lumiére d'eſprit ? Nous dirons que c'eſt ici l'œuvre de Dieu ; & nous prierons celui qui nous a fait la grace de connoître ſa ſainte

Religion, & de la défendre contre la fausse subtilité de ses ennemis, de la graver profondément dans nos cœurs pour sa gloire & pour nôtre salut. Amen.

Fin de la Seconde Partie.

TABLE
des Sections & des Chapitres.

SECONDE PARTIE.

Où l'on établit la Religion Chrêtienne par ses propres caracteres.

I. SECTION.

Preuves de la Religion Chrêtienne tirées du témoignage de ceux qui l'ont premierement annoncée.

Dessein de l'Ouvrage. Pag. 3
CHAPITRE I. *Où l'on recherche d'où sont venus les Chrêtiens, & quelle est leur profession, en remontant jusqu'aux premiers siécles.* 5
CHAP. II. *Où l'on examine le martyre des premiers Chrêtiens.* 9
CHAP. III. *Où l'on continue à prouver la vérité de la Religion par des faits inconteſtables.* 13
CHAP. IV. *Où l'on continue d'établir la verité de la Religion par des faits qui ne peuvent être contestés.* 18
CHAP. V. *Où l'on montre que tous les faits de l'Ecriture du Nouveau Testament ne peuvent être supposés.* 23

II. SECTION.

Où l'on établit la divinité de la Religion Chrêtienne, en examinant l'Ecriture du Nouveau Testament.

CHAP. I. *Que cette Ecriture n'est point supposée.* 42
CHAP. II. *Que les livres qui composent l'Ecriture du Nouveau Testament n'ont point été corrompus.* 49
CHAP. III. *Que les Apôtres n'ont point écrit des choses fabuleuses.* 56
CHAP. IV. *Que les Disciples de Jesus Christ ne pouvoient imposer sur ce qui fait la matiere de leurs Ecrits, ou de leur prédication.* 63
CHAP. V. *Où l'on examine plus particulierement, si les Apôtres ont pû, ou voulu tromper les hommes.* 68
CHAP. VI. *Où l'on examine les choses qui sont contenües dans l'Evangile, pour voir si elles sont susceptibles d'illusion & d'imposture.* 74
CHAP. VII. *De la sainteté de Jesus Christ.* 81
CHAP. VIII. *Des Prophetics de Jesus Christ.* 92
CHAP. IX. *Où l'on entre dans l'examen des choses qui sont contenües au livre des Actes.* 107
CHAP. X. *Où l'on considere le succès de la prédication des Apôtres.* 112
CHAP. XI. *Où l'on entre dans l'examen des choses qui sont contenües dans les Epîtres des Apôtres.* 114
CHAP. XII. *Où l'on continüe d'examiner les Epîtres de St. Paul.* 132
CHAP. XIII. *Que nous devons regarder comme divine, l'Ecriture du Nouveau Testament.* 138
CHAP. XIV. *Où l'on examine les difficultés qui peuvent être opposées aux verités precedentes.* 146
CHAP. XV. *Où l'on continüe à examiner les difficultés des incredules.* 154
CHAP. XVI. *Où l'on continüe à examiner les difficultés qu'on peut opposer à nos principes.* 163
CHAP. XVII. *Où l'on continüe à satisfaire aux difficultés de l'incredulité.* 172
CHAP. XVIII. *Où l'on fait sentir ce qui a été dit en faveur de la Religion Chrêtienne & des Ecritures du Nouveau Testament.* 184
Reflexions *sur l'Evangile selon St. Matthieu.* 187
CHAP. XIX. *Où l'on continüe à produire des autres Evangiles, des endroits propres à faire sentir la divinité de la Religion Chrêtienne.* 206
CHAP. XX. *Où l'on continüe à produire des Actes des Apôtres, des endroits propres à faire sentir la divinité de la Religion Chrêtienne.* 225
CHAP. XXI. *Où l'on continüe à produire des Epîtres de St. Paul, de St. Pierre, & de St. Jean,*

des passages propres à faire sentir la divinité de la Religion Chrêtienne. 235

III. SECTION.

Où l'on prouve la vérité de la Religion Chrêtienne par la considération de sa nature & de ses proprietés.

Divers Tableaux dans lesquels on la peut considerer. 255

I. Tableau de la Religion Chrêtienne, *Que l'on considere dans l'amas des témoignages qui lui sont rendus.* 256

II. Tableau de la Religion Chrêtienne, *Ou son opposition avec toutes les autres Religions.* 263

III. Tableau de la Religion Chrêtienne, *Que l'on considere dans ses effets.* 280

IV. Tableau de la Religion Chrêtienne, *Ou la pureté de sa fin.* 286

V. Tableau de la Religion Chrêtienne, *Ou sa proportion avec les besoins de l'homme.* 291

VI. Tableau de la Religion Chrêtienne, *Ou ses rapports avec la gloire de Dieu.* 305

VII. Tableau de la Religion Chrêtienne, *Que l'on considere dans sa Morale.* 309

VIII. Tableau de la Religion Chrêtienne, *Que l'on considere dans ses mysteres.* 329

IX. Tableau de la Religion Chrêtienne, *Ou la convenance de ses mysteres avec les lumieres de la raison.* 374

X. Ta-

X. Tableau de la Religion Chrêtienne, *Ou sa proportion avec la Religion Judaïque.* 401

XI. Tableau de la Religion Chrêtienne, *Ou sa proportion avec la Religion naturelle.* 415

FIN.